MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Cet ouvrage, tiré à *trois cents* exemplaires, n'a pas été mis dans le commerce de la librairie. Les personnes qui désirent le posséder doivent s'adresser directement aux Éditeurs, à Genève.

GUILLAUME FAVRE.

D'après Mme Munier.

Imp. Pilet et Cougnard, Genève.

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

GUILLAUME FAVRE

[illegible]

D'AUGUSTE-GUILLAUME [illegible] D'ANGERS [illegible]

RECUEILLIS [illegible]

[illegible]

J. ADERT

[illegible]

[illegible]

GENÈVE

[illegible] SAMUEL ET SCHUCHARDT

[illegible]

[illegible]

П. Б4/47

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 14627

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

GUILLAUME FAVRE

AVEC DES LETTRES INÉDITES

D'AUGUSTE-GUILLAUME SCHLEGEL ET D'ANGELO MAI

RECUEILLIS PAR SA FAMILLE

ET PUBLIÉS PAR

J. ADERT
ANCIEN PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE GENÈVE

TOME PREMIER

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1856

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

A LA SOCIÉTÉ

D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE GENÈVE

Nous n'avons pas cru pouvoir rendre un meilleur hommage à la mémoire de notre père et beau-père qu'en réunissant ses travaux littéraires, et en les publiant sous les auspices d'une Société dont il a été un des fondateurs et à laquelle, jusqu'à la fin de sa vie, il a porté le plus vif intérêt.

Edmond FAVRE.
Alphonse FAVRE.
Auguste TURRETTINI.

GUILLAUME FAVRE

Lorsque, le 27 février 1851, M. l'ancien conseiller d'Etat Le Fort annonçait à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève la perte qu'elle venait d'éprouver par la mort de Guillaume Favre, il exprimait le désir de voir rappeler un jour les services rendus au pays par cet excellent citoyen et les mérites de ce savant distingué. C'est cette tâche qui nous est aujourd'hui confiée avec celle de publier, parmi ses écrits, ceux qui peuvent faire apprécier le mieux l'étendue et la diversité de ses travaux.

Sans doute il faudrait, pour retracer dans tout son intérêt la carrière de Guillaume Favre, un homme qui se fût activement mêlé avec lui à la vie politique de Genève et de la Suisse, et un écrivain qui eût partagé ses studieuses recherches. Mais G. Favre avait atteint un âge où il avait vu disparaître successivement presque tous ses contemporains, et il appartient à une époque qui, pour nous, est

déjà de l'histoire. Ce sera donc en suivant des souvenirs de famille que nous écrirons cette notice. Quant à ses ouvrages, qui se trouvent réunis et publiés en quelque sorte ici pour la première fois, nous les livrons avec confiance au lecteur intelligent qui saura leur assigner leur véritable rang au milieu des travaux qu'a produits l'érudition des vingt-cinq premières années de notre siècle.

I

Guillaume Favre était né à Marseille le 1er juin 1770. Il descendait d'une famille qui, sortie d'Echallens (Vaud), s'était fixée à Genève quelques années avant la Réformation, et dont les chefs se placent à cette époque mémorable parmi les fondateurs de l'indépendance de notre République. François, Jean et Antoine Favre assistent à la confirmation des traités de combourgeoisie avec Berne et Fribourg en 1529, et, depuis lors, leurs descendants se succèdent dans les emplois de conseillers d'Etat et de syndics [1]. Au milieu du dix-septième siècle, cette famille semblait appelée à devenir l'une des plus nombreuses de Genève, puisque Daniel Favre, qui avait épousé en premières noces Edmée de Jaucourt, petite-fille d'Elisabeth de la Trémouille, avait eu de ses deux femmes dix-neuf enfants; mais cent ans ne s'étaient

[1] Nom donné aux premiers magistrats de la République genevoise avant la révolution de 1846.

pas écoulés que cette nombreuse postérité s'était déjà presque éteinte. Elle n'était plus représentée que par François Favre, qui, suivant un exemple alors assez général, abandonna Genève pour fonder à Marseille une maison de commerce dont les relations avec le Levant furent bientôt très-actives. Il épousa une Genevoise, Marguerite Fuzier-Cayla [1], dont il eut une fille et deux fils: Pierre, qui mourut jeune, et Guillaume, dont nous écrivons la vie.

Né à Marseille, Guillaume Favre y fut élevé auprès de son père, et de bonne heure, malgré une extrême vivacité de caractère qui ne l'abandonna jamais, il montra un penchant très-prononcé pour les études sérieuses. Les sciences furent d'abord pour lui une espèce de passion. On sait avec quelle ardeur elles étaient cultivées en France à cette époque et surtout à Marseille, où tous les esprits étaient déjà tournés vers leur application à l'industrie et à la navigation. Ce fut sous cette influence que G. Favre, ses premières études classiques achevées, aborda simultanément les mathématiques, la physique, la chimie, la minéralogie, l'astronomie, et l'on put croire qu'il allait consacrer son activité et son intelligence à parcourir la carrière qui s'ouvrait devant lui. Nous le verrons abandonner plus tard cette direction pour se livrer tout entier aux recherches littéraires et historiques; toutefois, l'excellence de sa mémoire et la netteté de son esprit lui rendirent toujours présents les faits généraux et souvent même les détails de ces sciences, et jusqu'à la fin de sa vie il put les suivre dans leurs rapides progrès. Une petite anecdote qu'il se plaisait à raconter lui rappelait les premiers succès de son adolescence.

[1] C'est de là que G. Favre signait avant son mariage Favre-Cayla; depuis son mariage il fut connu sous le nom de Favre-Bertrand.

Un jeune coiffeur venait chaque jour exercer auprès de lui sa profession; mais cette profession faisait son désespoir: il voulait absolument être marin. G. Favre, qu'il avait pris comme son confident, l'encourageait dans ce dessein, et, pour lui faciliter son admission sur un vaisseau au long cours, il se chargea de lui donner toutes les leçons d'astronomie et de calcul nautique que l'on exigeait alors d'un pilotin. Il avait bien placé son espoir, car ce jeune homme, au retour de son premier voyage aux Grandes Indes, en sut assez pour ramener heureusement dans le port de Marseille l'équipage et le navire que la mort de leur capitaine avait privés de direction.

Cependant toutes les sciences n'avaient pas un attrait égal pour G. Favre, et ce fut à la minéralogie qu'il s'adonna plus particulièrement. Les découvertes de Lavoisier et les discussions qu'elles soulevaient étaient alors dans tout l'éclat de leur nouveauté. Notre jeune savant avait accepté avec enthousiasme les théories de l'illustre physicien: bientôt entraîné par cette activité d'esprit qu'il devait porter désormais dans ses investigations, il voulut appliquer ces théories à la science que l'abbé Haüy venait de créer. Il partit donc des lois de Lavoisier pour donner aux minéraux un nouveau système de classification fondé sur leur constitution chimique; il y joignit en même temps une belle collection d'échantillons de toute espèce, dont il s'occupa longtemps et qui le mit en relation avec Haüy lui-même. Aussi, bien qu'il eût abandonné de bonne heure ces études et sa collection de minéraux, il garda toujours un vif souvenir de son premier début dans la vie scientifique, et ce ne fut pas sans quelque satisfaction intérieure qu'il vit ses anciens échantillons, qu'il avait fidèlement conservés, devenir la base de la belle collection de son fils, professeur

de géologie à l'Académie de Genève. Il aimait alors à remonter avec lui le cours de ses années, et, devant ces minéraux qu'il n'avait pas revus depuis un demi-siècle, il pouvait encore reconstruire les preuves à l'appui d'une théorie qui attestait à la fois et sa précoce intelligence et son admirable mémoire.

La jeunesse de G. Favre ne lui permit pas sans doute d'approfondir dans leurs détails des sciences si diverses, et leur multiplicité même était, à son âge, un premier obstacle à des succès bien éclatants. Toutefois, avec les connaissances variées qu'il y recueillit, ces études eurent pour lui un résultat que nous regardons comme plus important encore. Elles excitèrent dans son esprit ce désir de connaître, de comparer et de discuter, qu'il porta plus tard dans ses recherches sur l'histoire et l'antiquité, et qui devint, comme nous le verrons, l'une des plus intimes jouissances de sa longue carrière.

Guillaume Favre fut bientôt arraché à ses studieux loisirs. L'orage révolutionnaire grondait déjà de toute part, et Marseille était en proie à une effervescence qui n'annonçait que trop les terribles événements qui se préparaient. La guerre extérieure et les troubles intérieurs compromettaient les opérations commerciales aussi bien que le repos de François Favre; il résolut donc de se soustraire aux malheurs qui menaçaient la France. Dans ce but, il liquida sa maison de commerce, et il vint demander avec son fils un asile à sa ville natale, où il rentra en 1792. Mais il ne tarda pas à reconnaître que ce repos qu'il avait espéré trouver à Genève était singulièrement illusoire, et que la petite République n'offrait guère plus de sécurité que sa puissante voisine. Déjà le général Montesquiou campait avec un corps d'armée à peu de distance de Genève, et l'on sait que ses instructions se-

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

crètes lui donnaient l'ordre de mettre la main sur cette ville à la première occasion favorable. Notre République elle-même, livrée aux plus violents désordres, semblait une proie qui ne pouvait lui échapper, si Montesquiou n'eût reculé devant l'iniquité qui lui était imposée. Genève cependant avait organisé quelques préparatifs de défense, et formé, en particulier, un corps de cavalerie dans lequel s'enrôlèrent tous les jeunes gens qui possédaient des chevaux; mais, trop peu nombreux pour combattre, nos cavaliers furent seulement chargés de surveiller les mouvements de l'armée de Montesquiou. Guillaume Favre prit une part fort active à un service de patrouilles parfois assez pénible, et ce fut au retour de l'une de ces courses nocturnes qu'il aperçut les premiers bonnets rouges (25 novembre 1792), et que ce sinistre emblème lui révéla la victoire que la révolution française remportait au milieu de nous.

L'imitation fut, hélas! poussée bien plus loin encore, et quelques mois plus tard la Montagne mettait au rang de ses victimes tous ceux qui, pour s'être dévoués au bien du pays, pouvaient exercer quelque influence sur l'esprit de leurs concitoyens. François Favre et son fils habitaient une maison de campagne peu éloignée de Genève (à Varembé). Des bandes d'hommes armés vinrent à plusieurs reprises pour les arrêter et les réunir aux suspects dont regorgeaient déjà les casernes transformées en prison. François Favre et son fils, qui se savaient innocents de toute espèce de menées, s'étaient obstinément refusés à quitter leur pays; ils se cachaient dans les environs de leur maison de campagne, et Mme Favre, dont l'énergie peu commune soutenait la frêle santé, s'était chargée de recevoir les visites des Montagnards. Son mari et son fils réussirent ainsi à se soustraire pendant quelques semaines au danger qui les me-

naçait; mais une épreuve trop prolongée aurait pu devenir fatale à Mme Favre; ils prirent donc la résolution d'aller demander une retraite plus sûre au Pays de Vaud.

Malheureusement pour eux la route de terre était soigneusement gardée, et sur le lac croisaient des brigantins qui arrêtaient et visitaient toutes les embarcations. François Favre et son fils espérèrent néanmoins tromper leur vigilance; ils s'embarquèrent de nuit, mais à peine avaient-ils gagné le large que le canot qui les portait fut accosté par un des croiseurs, et qu'eux-mêmes furent mis en état d'arrestation. Avec la naïveté qui se rencontre quelquefois chez les exécuteurs de semblables missions, le commandant du brigantin leur affirma que, dès qu'ils se seraient justifiés de l'accusation qui pesait sur eux, ils seraient rendus à la liberté, et ce fut dans cet espoir qu'ils rentrèrent à Genève, où ils furent emprisonnés.

Là, l'accusation la plus étrange les attendait, et le simple bon sens, si le bon sens avait une place dans ces époques de réaction et de violence, aurait suffi pour la faire tomber. François Favre et son fils étaient en effet accusés d'avoir pris une part active aux événements de 1782 et d'avoir contribué à livrer Genève à l'intervention étrangère! C'était, du reste, le grief commun que l'on invoquait contre ceux dont la vie ne prêtait à aucune autre accusation. François Favre se donna la peine de démontrer qu'il n'était pas à Genève à cette époque, et que tous ses concitoyens le savaient établi à Marseille, et Guillaume ajouta que, pour lui, il n'avait alors que 12 ans, âge auquel il est rare que l'on entre dans une conspiration. La réponse de François Favre ne parut que médiocrement satisfaisante, « car, disaient ses accusateurs, il avait pu se joindre d'intention aux projets de l'aristocratie; » quant à celle de son fils, on la regarda comme

crètes lui donnaient l'ordre de mettre la main sur cette ville à la première occasion favorable. Notre République elle-même, livrée aux plus violents désordres, semblait une proie qui ne pouvait lui échapper, si Montesquiou n'eût reculé devant l'iniquité qui lui était imposée. Genève cependant avait organisé quelques préparatifs de défense, et formé, en particulier, un corps de cavalerie dans lequel s'enrôlèrent tous les jeunes gens qui possédaient des chevaux; mais, trop peu nombreux pour combattre, nos cavaliers furent seulement chargés de surveiller les mouvements de l'armée de Montesquiou. Guillaume Favre prit une part fort active à un service de patrouilles parfois assez pénible, et ce fut au retour de l'une de ces courses nocturnes qu'il aperçut les premiers bonnets rouges (25 novembre 1792), et que ce sinistre emblème lui révéla la victoire que la révolution française remportait au milieu de nous.

L'imitation fut, hélas! poussée bien plus loin encore, et quelques mois plus tard la Montagne mettait au rang de ses victimes tous ceux qui, pour s'être dévoués au bien du pays, pouvaient exercer quelque influence sur l'esprit de leurs concitoyens. François Favre et son fils habitaient une maison de campagne peu éloignée de Genève (à Varembé). Des bandes d'hommes armés vinrent à plusieurs reprises pour les arrêter et les réunir aux suspects dont regorgeaient déjà les casernes transformées en prison. François Favre et son fils, qui se savaient innocents de toute espèce de menées, s'étaient obstinément refusés à quitter leur pays; ils se cachaient dans les environs de leur maison de campagne, et Mme Favre, dont l'énergie peu commune soutenait la frêle santé, s'était chargée de recevoir les visites des Montagnards. Son mari et son fils réussirent ainsi à se soustraire pendant quelques semaines au danger qui les me-

naçait; mais une épreuve trop prolongée aurait pu devenir fatale à Mme Favre; ils prirent donc la résolution d'aller demander une retraite plus sûre au Pays de Vaud.

Malheureusement pour eux la route de terre était soigneusement gardée, et sur le lac croisaient des brigantins qui arrêtaient et visitaient toutes les embarcations. François Favre et son fils espérèrent néanmoins tromper leur vigilance; ils s'embarquèrent de nuit, mais à peine avaient-ils gagné le large que le canot qui les portait fut accosté par un des croiseurs, et qu'eux-mêmes furent mis en état d'arrestation. Avec la naïveté qui se rencontre quelquefois chez les exécuteurs de semblables missions, le commandant du brigantin leur affirma que, dès qu'ils se seraient justifiés de l'accusation qui pesait sur eux, ils seraient rendus à la liberté, et ce fut dans cet espoir qu'ils rentrèrent à Genève, où ils furent emprisonnés.

Là, l'accusation la plus étrange les attendait, et le simple bon sens, si le bon sens avait une place dans ces époques de réaction et de violence, aurait suffi pour la faire tomber. François Favre et son fils étaient en effet accusés d'avoir pris une part active aux événements de 1782 et d'avoir contribué à livrer Genève à l'intervention étrangère! C'était, du reste, le grief commun que l'on invoquait contre ceux dont la vie ne prêtait à aucune autre accusation. François Favre se donna la peine de démontrer qu'il n'était pas à Genève à cette époque, et que tous ses concitoyens le savaient établi à Marseille, et Guillaume ajouta que, pour lui, il n'avait alors que 12 ans, âge auquel il est rare que l'on entre dans une conspiration. La réponse de François Favre ne parut que médiocrement satisfaisante, « car, disaient ses accusateurs, il avait pu se joindre d'intention aux projets de l'aristocratie; » quant à celle de son fils, on la regarda comme

plus péremptoire. Aussi fut-il renvoyé à un commissaire, puis promené de bureau en bureau, jusqu'à ce qu'il arrivât enfin devant celui qui devait décider de son sort. Guillaume Favre recommença ses explications, qui étaient on ne peut plus simples. Après l'avoir sérieusement écouté, son interrogateur mit un terme à ses incertitudes par ces mots: « Citoyen, tiens-toi tranquille; cela ne me regarde pas; je ne suis ici que pour prendre l'argent. »

Cependant François Favre et son fils avaient été enfermés dans la caserne du bastion de Hollande, et, des fenêtres de leur prison, ils purent voir, dans la fatale nuit du 25 juillet 1794, briller les feux des armes sous lesquelles, au mépris de la votation populaire qui l'avait absous, tombait leur beau-frère et leur oncle, le vertueux syndic Cayla. Peu de jours après, ils s'entretenaient avec l'ancien procureur général Naville, qui partageait leur captivité, lorsque la conversation fut interrompue par l'arrivée des commissaires: « Attendez-moi, leur dit Naville, je monte à ma chambrée pour l'appel; je serai bientôt de retour..... » Ils ne devaient plus le revoir. Le même jour, Naville et Fatio, fusillés, mouraient héroïquement.

Ces attentats commençaient à soulever dans le cœur d'une foule de citoyens une véritable exaspération, et le geôlier de la caserne où François Favre et son fils étaient retenus, avait promis lui-même de leur trouver des armes pour se défendre, s'ils étaient menacés de nouvelles exécutions. Mais l'emprisonnement des suspects se prolongeait, et, malgré la chute de Robespierre et le 9 thermidor, une nouvelle « fusillade » fut encore quelques jours à craindre. G. Favre avait ressenti l'impression la plus douloureuse et l'indignation la plus profonde de ces attentats; quant à sa propre captivité, il la supportait avec l'intrépide confiance que

donne la jeunesse. Il avait d'ailleurs rencontré dans ce triste séjour un compagnon qui devint bientôt son ami, et qui l'aidait à attendre plus patiemment l'heure de la délivrance: c'était Sismondi, le futur auteur des *Républiques italiennes* et de l'*Histoire des Français*.

On sait que depuis son enfance Sismondi s'était livré avec une singulière ardeur à ces études politiques et à ces recherches historiques qui devaient plus tard illustrer son nom. La révolution vint l'arracher assez brusquement à ses théories spéculatives et le transporter dans le domaine des faits. Suspect, comme tant d'autres, de n'éprouver que de l'horreur pour les saturnales révolutionnaires dont Genève était le théâtre, Sismondi avait été jeté en prison, et ce fut dans la caserne du bastion de Hollande que G. Favre forma avec le futur historien des Français des relations que l'incertitude de l'avenir, leur jeunesse (Sismondi avait alors 22 ans) et la conformité de leurs goûts studieux, changèrent bientôt en une amitié qu'ils se gardèrent fidèlement l'un à l'autre jusqu'à la fin de leur vie. Cette amitié commença d'ailleurs par un service rendu. Les jeunes prisonniers du bastion de Hollande étaient parvenus, à force d'adresse, à établir quelques communications avec leurs amis du dehors, et l'on comprend de quel mystère ils devaient les entourer. Un jour Sismondi, trahi par sa vue, qui était très-basse, et par son étourderie, fit tout découvrir. Le désappointement de ses compagnons fut encore plus vif que la crainte du danger auquel ces relations interceptées pouvaient les exposer, et leur irritation était sur le point de tomber sur le malheureux Sismondi qui, sans le vouloir, avait rompu des communications si savamment combinées. Mais G. Favre n'hésita pas à prendre la défense de son nouvel ami, et bien qu'il fût seul contre tous, et qu'il eût à lutter contre un res-

sentiment assez naturel, il réussit à ramener l'union parmi ses compagnons de captivité. Le souvenir de cet épisode de leur emprisonnement fut plus tard pour Favre et Sismondi comme une douce halte au milieu des émotions de ces jours d'angoisses dont leur âge leur avait permis de connaître les atrocités; ils avaient failli succomber eux-mêmes sous les plus absurdes accusations; mais ils n'en gardèrent pas moins le culte de la véritable liberté, et les excès qu'ils avaient vu commettre en son nom n'ébranlèrent pas plus alors leurs convictions qu'elles ne cédèrent à une autre époque devant le triomphe de l'absolutisme impérial.

Cependant la France, qui avait poussé Genève dans la voie fatale de ces crimes, se soulevait depuis le 9 thermidor contre les Montagnards de Robespierre, et cette réaction pesait à son tour sur la révolution genevoise. Le 10 août, le tribunal révolutionnaire fut dissous; peu après, les suspects du bastion de Hollande furent réunis à ceux de la caserne de Chantepoulet, et, avant même l'annulation solennelle de tous les jugements politiques (23 mars 1795), les prisons s'étaient ouvertes et François Favre et son fils avaient pu se retirer dans le Pays de Vaud.

Ce fut dans une maison de campagne, située près de Lausanne, que G. Favre, laissant de côté ses premiers travaux scientifiques, commença à se livrer à l'étude de l'antiquité et de l'histoire politique et littéraire. Un premier voyage qu'il avait fait en Italie avec son père, à l'âge de dix-sept ans, avait laissé en lui de très-vives impressions: cette terre classique, ses ruines, ses monuments et ses arts revenaient sans cesse à sa pensée et se substituaient ainsi peu à peu à ces abstractions et à ces théories physiques qui, jusqu'alors, avaient exclusivement préoccupé son intelligence. G. Favre reprit donc ses auteurs anciens,

qu'il avait jadis abandonnés pour ses études scientifiques, et surtout aux poëtes et aux historiens latins. Sans être un bibliophile de profession, il avait le goût très-vif des livres et aussi (ce qui n'est pas toujours la même chose) celui de la lecture; enfin, il joignait à ce goût l'habitude des notes et des extraits, que l'écriture semblait fixer à toujours dans sa mémoire. La multitude des papiers qu'il a laissés montre l'étendue et la variété de ses travaux préliminaires. A partir du *Voyage d'Anacharsis*, dont la publication était encore récente, on voit G. Favre suivre avec un intérêt soutenu toutes les œuvres de quelque importance de la fin du dernier siècle, et s'en rendre compte la plume à la main. Que d'ouvrages inutiles ou insipides il fut ainsi forcé de subir! Il regrettait plus tard le temps qu'il avait perdu à ces lectures; mais il se trompait peut-être. Ces déconvenues contribuaient à former son jugement; il apprenait à donner toujours plus rapidement leur juste valeur à ces œuvres de seconde ou de troisième main, qui ont, à toutes les époques, encombré les catalogues des libraires; il remontait en même temps d'un pas plus ferme à la source véritable d'une solide érudition, c'est-à-dire à l'antiquité elle-même dont il devint bientôt un des adeptes les plus dévoués.

Toutefois, de retour à Genève, qui était tombée sous la domination française, G. Favre s'offre à nous sous un aspect assez inattendu. A ne consulter que les souvenirs des derniers représentants de cette époque, c'était un jeune homme de 29 ans, fort recherché dans le monde, où la grâce et la noblesse de ses manières, sa figure ouverte et expressive, sa vivacité méridionale, son esprit et sa fortune le plaçaient au premier rang. De fréquents voyages à Paris, où il se voyait accueilli avec une faveur empressée dans cette haute société qui se reformait sous le Consulat, donnaient

en quelque sorte plus de distinction à son mérite; car, à cette époque, ces voyages étaient encore assez rares, et les cercles parisiens qui recevaient notre jeune savant constituaient des réunions privilégiées dans lesquelles il n'était pas donné à tout le monde de pénétrer. Sans doute, si l'on eût dit à ceux qui voyaient G. Favre se laisser emporter à cette joie de vivre et de briller dans des cercles plus ou moins frivoles, faire dix-sept excursions à Paris dans l'espace de neuf ans, animer de son entrain et de sa gaité les réunions dont il était l'hôte assidu, que, sous cette apparence juvénile et mondaine, se cachait un littérateur voué aux recherches les plus ardues, personne ne l'aurait cru. Et cependant les preuves de son activité scientifique, même à cette époque de sa vie, sont là, sous nos yeux, et elles témoignent de la constance avec laquelle il marchait, malgré les séductions qui semblaient l'en détourner, dans la route qu'il s'était tracée.

Ces travaux n'étaient destinés dans l'origine qu'à donner une satisfaction au désir de connaître, qui possédait Guillaume Favre, et il se contentait d'en faire le charme de ses heures solitaires. Cependant il se préoccupait aussi peu à peu de la publicité et il s'y préparait avec quelque soin; il voulait que son coup d'essai ne passât pas inaperçu. Mais là se présenta l'écueil de sa carrière littéraire, et la difficulté contre laquelle il a toujours lutté sans l'avoir toujours vaincue. Il est évident que Favre se laissait facilement entraîner à l'étude approfondie d'une question qui l'intéressait, surtout si cette question lui offrait l'attrait de la nouveauté; il arrivait ainsi à une première rédaction, dans laquelle il réunissait tous les matériaux qu'il avait recueillis dans sa marche parfois fort vagabonde; mais, ce premier but atteint, son ardeur allait se refroidissant; il savait

ce qu'il avait voulu savoir. Pour en parler au public lettré, il aurait fallu qu'il se livrât à un second travail, travail de rédaction auquel il se plaisait moins qu'au premier, et qui lui semblait constituer une perte de temps. L'œuvre restait donc dans sa forme première et encore indécise, et c'est ainsi qu'elle allait prendre place à côté de ses aînées, tandis que de nouvelles recherches succédaient immédiatement à celles qu'il venait de terminer. Aux intelligences de cette nature, la publicité, on le comprend, n'offre rien de bien attrayant. Au rebours du vers de Perse, savoir, pour elles, est tout, et elles se soucient médiocrement de faire montre de leur érudition. Cette espèce d'indifférence se retrouve dans toute la vie littéraire du savant dont nous publions aujourd'hui les écrits, et notre devoir d'éditeur n'en a pas été facilité. Nous n'en citerons qu'un seul trait. Favre s'était demandé comment, à certaines époques, le roman et l'histoire avaient pu se confondre très-rapidement, et il avait entrepris, pour se rendre compte de cette transformation, la lecture et l'analyse de toutes les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand, lorsque, en 1817, parurent l'*Itinéraire d'Alexandre* et le *Julius Valerius* du savant abbé Angelo Mai. Favre se trouvait donc tout préparé pour la critique de cette publication qui était loin d'être parfaite, et, en effet, il en parla presque aussitôt dans la *Bibliothèque Universelle de Genève*, de façon à révéler un juge compétent. Tout en se renfermant dans les bornes modestes d'une analyse, et en rendant hommage au vaste savoir d'Angelo Mai, son ami, il sut démontrer cependant que ces fragments inédits n'étaient pas restés aussi inconnus que le croyait leur éditeur, et que Muratori avait déjà ouvert la route. Aussi Letronne, qui vint quelques mois plus tard, rendit dans le *Journal des Savants* un de ces hommages qu'il ne prodi-

guait pas, à l'auteur inconnu d'un article qui modifiait l'importance, un peu surfaite, de la découverte d'Angelo Mai. Quant à notre savant, son travail sur les histoires fabuleuses d'Alexandre une fois achevé, il l'avait mis de côté; il l'avait repris pour parler du livre d'Angelo Mai, mais ce ne fut que quinze ans plus tard qu'il lui donna une rédaction définitive. Le précepte d'Horace n'était que trop scrupuleusement suivi.

Tel était ce caractère assez rare et assez original, que nous nous contentons d'esquisser; c'était à la fois un amour passionné des livres et de l'étude, et le goût des recherches sérieuses poussé jusqu'à la multiplicité la plus étendue des détails; puis certaines velléités de publication; enfin l'abandon, pour un motif quelconque, de ces projets que tout autre se serait hâté de mener à bonne fin. C'est ainsi qu'à la date où nous sommes parvenus (1805), nous rencontrons, dans ses papiers, une curieuse dissertation sur la célèbre inscription du lion de Venise, signalée par le savant suédois Akerblad, et, par suite, sur les rapports des alphabets runique, grec, gothique (d'Ulphilas) et tyrrhénien. Ceux qui connaissent les détails de l'histoire littéraire de ce temps savent que la découverte d'Akerblad avait soulevé une polémique assez vive en Italie. Ces débats, dans lesquels il fallait remonter aux mystérieuses origines de l'alphabet phonétique, avaient attiré l'attention de Favre, et bientôt il crut pouvoir se mêler à la discussion. Son projet n'était pas de décider souverainement de la valeur de ces runes qui se déroulent, enfermées dans « un bandeau en nœuds, » sur le marbre du lion que Morosini le Péloponésiaque avait transporté du Pirée à Venise. Il tenait seulement à faire connaître son opinion sur l'origine probable de l'alphabet gothique d'Ulphilas, que certains critiques prétendaient s'être formé des anciennes runes, tandis qu'il le ramenait à l'alphabet grec et latin avec les lettres tyrrhéniennes. Cette dissertation est intéressante au point de vue scientifique; toutefois, deux motifs nous ont empêché de la publier; d'abord, notre auteur a repris et développé, dans sa dissertation sur la *Littérature sacrée des Goths*, les résultats de ses recherches sur l'alphabet d'Ulphilas; de plus, il s'était laissé entraîner, dans ce premier travail, à quelques hypothèses que la réflexion lui fit plus tard abandonner.

Guillaume Favre étendait en même temps ses excursions jusqu'aux langues de l'Orient, et il acquérait, sinon une connaissance bien approfondie des principaux dialectes sémitiques, du moins des notions générales qu'il sut utiliser. La petite dissertation dont nous venons de parler en fournit des preuves nombreuses, et, deux ans plus tard, nous le voyons soutenir avec Sylvestre de Sacy une discussion intéressante sur l'étymologie de certains mots de la langue copte dans leurs rapports avec l'arabe, l'hébreu et le grec. Nous ne mettons pas en doute que Sylvestre de Sacy n'eût raison contre Favre, qui, d'ailleurs, ne cherchait point à lutter de savoir avec son illustre correspondant. Mais le soin que Sylvestre de Sacy apporte à développer ses arguments prouve l'estime qu'il faisait du savant genevois, et c'est pour nous tout ce qu'il nous importe de constater dans cette lutte fort courtoise, mais où les armes étaient très-inégales.

Cette indifférence pour la publicité reçut une première atteinte en 1808. Favre s'était lié à Paris avec A.-L. Millin, rédacteur du *Magasin Encyclopédique*, recueil fort sérieux et qui jouissait alors d'une grande autorité en France et à l'étranger. Millin avait plus d'une fois réclamé le concours de Favre, et comme preuve de sa bonne volonté, celui-ci lui

adressa une lettre relative au célèbre vers de Catulle (*De Coma Berenices*, v. 54) [1].

Obtulit Arsinoës Chloridos ales equus.

Bentley avait proposé de substituer dans ce passage *Locridos* à *Chloridos*. De son côté, V. Monti avait publié, en 1804, sur l'*ales equus* de la reine Arsinoë [2], une dissertation que le *Magasin Encyclopédique* avait analysée. Favre vint à son tour défendre la leçon de *Chloridos* contre Bentley, et il y réussit avec une ingénieuse érudition. Mais, en réalité, l'examen de la correction de Bentley n'est pour lui qu'un prétexte. Il en prend occasion, ainsi qu'il le dit lui-même, de parcourir le vaste domaine de l'antiquité, et il aborde successivement le culte d'Arsinoë en Egypte, l'intronisation des rois égyptiens, certains détails du costume religieux des rois et des reines, les fêtes d'Adonis, etc. Nous n'avons pas à discuter ici les explications ou les hypothèses que Favre a développées; nous remarquerons seulement que cette dissertation (que nous n'avons point réimprimée, parce que la collection du *Magasin Encyclopédique* n'est pas rare) atteste chez son auteur une érudition extraordinairement variée, et ce goût qui lui faisait déjà diriger ses investigations sur des questions obscures, pour chercher à les éclairer à l'aide de témoignages restés inaperçus. Ainsi en jugèrent des hommes fort compétents, et Millin le premier. Nous ne ferions, pour nous, qu'un reproche à l'auteur de cette dissertation, c'est ce que nous

[1] Cette dissertation a été publiée séparément sous ce titre : *Lettre à M. A.-L. Millin, sur un vers de Catulle, avec des notes sur quelques points d'antiquité*, par M. Favre-Cayla. Genève, 1808; petit in-8° de 56 pages.

[2] *Del cavallo alato d'Arsinoë*, Milano, 1804. — Suivant Monti, cet *ales equus* est l'autruche.

appellerions volontiers l'abus de la note. On voit qu'il aime à conserver le souvenir de ses recherches, et rien ne se justifie mieux dans un travail préparatoire; mais la rédaction définitive aurait dû épargner au lecteur les détours de la route suivie et le mener plus directement au but [1].

Guillaume Favre avait alors 37 ans. L'homme qui animait de sa vivacité et de son esprit un monde aimable et brillant, avait laissé deviner le littérateur instruit et intelligent, le savant qui trouvait chaque jour plus de charme dans ses livres et dans sa studieuse retraite. Des relations nouvelles, qui exercèrent sur son esprit une profonde et salutaire influence, vinrent le fortifier dans sa résolution de consacrer tous ses loisirs aux travaux qu'il avait commencés. Jusqu'alors ses études avaient été solitaires; il ne connaissait point cette émulation qui pouvait seule lui donner la conscience de sa force véritable; il n'avait jamais été soutenu par cette appréciation intelligente et éclairée de ses efforts qui, peut-être, lui devenait nécessaire après ces sept ou huit années vouées à l'érudition. Heureusement pour lui que ces sympathies encourageantes ne lui firent point défaut, et qu'elles lui vinrent d'amis dont le jugement exerçait alors une incontestable autorité.

Forcée de quitter Paris, par les ordres de la police impériale, Mme de Staël avait échangé « le ruisseau de la rue du Bac » contre les ombrages du parc de Coppet et les

[1] Millin trouva même que Favre s'était trop peu préoccupé du public, et ses judicieux conseils lui firent remanier son travail; le rédacteur du *Magasin Encyclopédique* lui en accuse réception en ces termes (1er février 1808) :

« .... Je suis persuadé que vous serez content vous-même de la peine que vous avez prise : votre dissertation aura plus de lecteurs et il y aura par conséquent plus de personnes qui admireront votre sagacité et votre érudition... »

vastes horizons du lac de Genève. Nous ne redirons pas avec quelle impatience douloureuse elle supportait cet exil. Elle cherchait, il est vrai, à l'oublier au milieu des distractions des lettres et de l'amitié, et l'on sait quels hommes éminents l'avaient suivie dans sa retraite qu'animait encore une foule toujours renouvelée d'hôtes de distinction. Genève s'empressa de se faire représenter dans ce cercle illustre, que la fille de Necker ouvrait avec l'empressement et l'amabilité d'une femme de génie désireuse de trouver, dans l'enthousiasme qu'elle savait si facilement exciter, une protestation contre la sentence qui l'avait frappée. Genève, alors française, ne craignait pas d'ailleurs de laisser deviner son opposition au régime impérial et à ses rigueurs; aussi « la cour » de Mme de Staël était nombreuse et Favre y fut des premiers appelé.

A côté de Mme de Staël brillait, sans en être éclipsé, Guillaume Schlegel, et bientôt une étroite confraternité d'études et de goûts unit l'Allemand au Genevois. Nous publions, à la suite de cette notice quelques lettres de Schlegel que nous avons retrouvées dans les papiers de Favre. Elles feront comprendre la nature de ces relations, qui furent longtemps intimes, et elles serviront à montrer le cas tout particulier que Schlegel faisait du caractère et de la science de son nouvel ami. Cette correspondance parlera pour nous. On y verra quels encouragements incessants Favre devait puiser dans la conversation de Schlegel, et comment la passion de celui-ci pour les recherches érudites, aussi bien que ses jugements et ses conseils, inspirèrent une nouvelle ardeur et une nouvelle confiance au savant genevois. Avec ces relations, les études de Favre nous semblent prendre une direction plus déterminée; elles abordent des questions plus vastes et plus intéressantes, et si les résultats auxquels

il était arrivé eussent été publiés à cette époque, au lieu de l'être aujourd'hui, trente ou quarante ans plus tard, nul doute qu'il n'eût conquis, dans l'estime du public lettré, le rang qu'il occupait dans celle de ses amis.

Mme de Staël avait elle-même une vive affection pour Guillaume Favre, pour son noble caractère et la sûreté de ses relations. Ce n'était pas seulement à ses yeux un homme du monde, un causeur spirituel, un juge habile des ouvrages de l'esprit, mais c'était encore pour elle un ami véritable [1], et un savant dans la conversation duquel elle recherchait cette instruction variée qu'elle préférait recevoir d'une bouche aimable et diserte, plutôt que de livres poudreux. Aussi Favre était-il pour Mme de Staël « mon érudit, » et elle se plaisait, au milieu de ses admirateurs, à faire valoir, avec son tact exquis, les rares qualités du savant genevois. Cependant Mme de Staël glissait aussi parfois dans ses attentions quelque malice féminine. Schlegel et Benjamin Constant discutaient un jour avec une certaine âpreté (il leur fallait peu de chose pour cela) sur l'ordre de succession des princes de Salerne. Favre entrait au même instant dans le salon : Mme de Staël lui lance le motif de la querelle, en l'invitant à mettre les deux adversaires d'accord. Beaucoup auraient sans doute hésité; un plus grand nombre auraient

[1] Nous reproduisons ici un billet que Mme de Staël écrivait à Favre à l'occasion de la mort de sa mère :

« (Coppet) Vendredi, le 4 Août.

« Croiriez-vous, mon cher Favre, que je viens d'apprendre ce soir même le malheur que vous avez éprouvé pendant mon séjour à Lausanne. — Vous savez combien j'aimais votre mère et par combien de liens elle tenait à ma vie. — J'ai été saisie de cette nouvelle et désespérée de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Hélas! ce n'est pas que cet événement ne m'ait pas profondément émue, mais dans ces temps cruels (1813) on peut mourir sans que personne, excepté les vôtres, sache ce que vous êtes devenu. — Dites-moi quand je vous verrai. »

même battu en retraite, mais l'arbitre auquel en appelait Mme de Staël connaissait les détails aussi bien que les grandes choses de l'histoire d'Italie. Les deux adversaires étaient dans l'erreur; Favre le leur prouva. Nous ignorons si Schlegel et Benjamin Constant en devinrent meilleurs amis; mais peut-être surent-ils quelque gré à leur juge de leur avoir épargné, à l'un ou à l'autre, la confusion de succomber sous la science d'un rival.

Favre s'occupait alors de la vie de Jean-Marius Philelfe, et il y trouvait un double attrait: celui de la nouveauté, car personne ne l'avait encore écrite; puis il aimait tout particulièrement l'Italie et le grand siècle de la Renaissance. Il avait d'ailleurs été conduit à cette étude par une circonstance particulière. La bibliothèque publique de Genève occupait depuis quelque temps une grande place dans ses affections, et il avait curieusement étudié les beaux et rares manuscrits qu'elle renferme. Parmi ces manuscrits, celui de l'*Amyris* de Jean-Marius Philelfe avait attiré son attention. L'*Amyris* (nous en convenons) est un détestable poëme, mais assez curieux cependant comme témoignage inédit d'un contemporain sur la vie et les exploits de Mahomet II. Favre s'attacha donc à ce manuscrit; il le lut et le copia tout entier; cela fait, il voulut connaître le poëte qui en était l'auteur.

Les sources ne manquaient pas, et bien que Giammario n'ait pas laissé dans l'histoire littéraire de son siècle le même renom que son père, François Philelfe, on connaissait ses principaux ouvrages inédits ou publiés. De plus, les beaux travaux de Muratori, de Tiraboschi, de Mehus, de Sassò, de Rosmini, étaient facilement accessibles à notre savant. Enfin, comme nous l'avons dit, les annales politiques de l'Italie, sur lesquelles son ami Sismondi devait

bientôt jeter un nouvel éclat, lui étaient aussi familières que l'histoire de sa littérature. Il avait pris plaisir à étudier la vie et les luttes de ces vaillantes républiques du moyen âge, et, pendant que le joug impérial pesait sur Genève, et que le silence de l'uniformité et du repos se faisait autour de lui, le contraste l'avait attiré, et il aimait à vivre par la pensée dans ces époques à la fois turbulentes et glorieuses. La vie de Jean-Marius Philelfe était donc pour notre auteur comme un cadre dans lequel il pouvait grouper les noms et les faits les plus saillants de l'histoire du quinzième siècle en Italie. De là, les développements qu'il a donnés à son travail. Ces développements sont en effet bien au-dessus du mérite douteux de Jean-Marius Philelfe, qui ne nous paraît avoir eu que de la facilité à mal faire. Le manuscrit que nous avons suivi pour notre publication porte la date de 1810; ce n'est qu'une première rédaction, incomplète sur quelques points, et qui, dans la pensée de son auteur, devait être attentivement remaniée. Malheureusement il en fut pour cette vie de J.-M. Philelfe comme pour la plupart des autres dissertations de Favre. Une fois l'ensemble et les détails fixés, et ses recherches résumées, il fit rentrer cette biographie dans son portefeuille, et il ne s'en occupa plus que tout à fait incidemment. Voilà ce que le lecteur ne devra jamais perdre de vue en parcourant cet essai. Toutefois, il lui sera facile d'y apprécier une rare et solide connaissance de cette génération de poëtes, moitié gentilshommes et moitié bandits, que faisait alors éclore en Italie le soleil de la Renaissance. C'est le désir de conserver ces savants et curieux détails qui nous fait livrer, quarante-cinq ans après sa rédaction, cette vie de Jean-Marius Philelfe à la demi-publicité qu'elle reçoit aujourd'hui [1].

[1] « Son fils (de François Philelfe) Marius, qui avait hérité de ses talents comme

Cela dit, il nous faut bien reconnaître en même temps qu'un événement domestique d'une très-haute importance pour le biographe de Jean-Marius Philelfe vint faire à ses préoccupations, précisément à cette époque, une diversion assez dangereuse. Favre avait épousé, en 1811, Mlle Bertrand, et cette union, qui lui donna trente années de bonheur, acheva de calmer cette vie jusque-là si active, et qui se partageait avec tant de prodigalité entre le monde et les travaux de l'esprit. Depuis lors, elle s'écoula tout entière dans les joies de la famille et de l'amitié, les occupations bientôt reprises de son cabinet, et les devoirs envers son pays qu'il fit toujours passer au premier rang de ses plus chères affections.

II

Jusqu'à présent nous n'avons montré que le jeune homme et le savant; il est temps de faire connaître le citoyen.

Sous la domination française, qui cessa le 31 décembre 1813, Guillaume Favre n'avait rempli que les fonctions de capitaine de l'une des quatre compagnies de réserve. Après

de son mauvais caractère, devra peut-être une nouvelle célébrité aux recherches d'un des hommes les plus savants de notre siècle. M. Favre jetterait une vive lumière sur l'histoire littéraire de tous ces savants philologues, sur leurs querelles et sur l'esprit qui les animait, s'il publiait la vie de ce Marius, qu'il a écrite. » Sismondi, *De la littérature du midi de l'Europe*, chap. XI (Tome I, p. 290, de l'édition de Bruxelles). — L'ouvrage de Sismondi fut publié en 1812.

la restauration de la République genevoise, il fut nommé lieutenant-colonel du bataillon du premier district; mais l'âge avait déjà ses exigences; aussi, après avoir payé la dette militaire que tout Genevois doit à son pays, il obtint *d'être mis à la suite* en 1821.

Une autre carrière plus brillante et surtout plus utile s'ouvrait d'ailleurs aux talents et au zèle des citoyens. Rendue à la liberté, Genève se reconstituait sur les bases d'un gouvernement représentatif, et la place de G. Favre était marquée au milieu de cette élite d'hommes dévoués qui, malgré des obstacles sans nombre, faisaient entrer leur patrie dans les destinées nouvelles que lui réservait l'avenir. Tâche difficile et singulièrement délicate au milieu des nécessités qu'imposaient à Genève sa restauration par la volonté des puissances alliées, son union récente à la Confédération helvétique, et ses nouveaux citoyens, jusque-là peu habitués aux allures d'un Etat républicain. On sait (à Genève du moins) quelle est la double tendance qui se manifesta immédiatement après la Restauration. Les uns, dominés par la politique extérieure, qui se montrait assez peu favorable aux idées d'émancipation, cherchaient à doter leur pays d'une excellente administration, et à resserrer les liens qui unissaient Genève à la Suisse, où dominait l'élément patricien. Les institutions démocratiques ne leur paraissaient donc pas d'une nécessité démontrée, et ils attendaient plutôt du dévouement de tous à la chose publique la fusion d'intérêts trop souvent opposés. Des magistrats habiles, conciliants et surtout intègres, étaient à leurs yeux — quelle que fût la base politique du pouvoir — le premier besoin du nouveau canton. D'autres citoyens, au contraire, entraînés par le courant du siècle, convaincus de l'excellence des grands principes de 89, qu'ils ne rendaient point responsa-

bles des crimes qui les avaient souillés, jurisconsultes éminents, historiens à la vaste renommée, savants et professeurs distingués, patriotes ardents, formaient une phalange moins nombreuse que la première, mais où circulait plus librement le souffle du véritable progrès, et qui promettait au système opposé une lutte aussi loyale qu'éclairée. Sismondi, Bellot, Pictet Diodati, E. Dumont et bien d'autres encore s'étaient enrôlés sous cette bannière, et Favre prit immédiatement sa place au milieu de ces hommes, qui tous étaient ses amis. De 1814 à 1841, il fut toujours (sauf les interruptions légales) membre du Conseil Représentatif et souverain, son nom sortant au premier rang dans les élections, et jamais, durant ces vingt-sept années, on ne le vit se départir de cette voie à la fois sage et libérale, dans laquelle, grâce à ses efforts et à ceux de ses collègues, Genève ne cessa d'avancer. Reconnaissons aussi que le progrès politique et social, représenté par des hommes tels que ceux que nous venons de nommer, devait rallier toutes les sympathies; il n'est donc pas étonnant que, sans luttes violentes, et par la seule force de la logique et de la persuasion, ce progrès ait réussi à triompher des difficultés que l'état des affaires publiques opposait à son développement. Heureux, quoi qu'il advienne, l'Etat qui peut compter dans ses annales un quart de siècle de labeur paisible et d'améliorations sans nombre, d'union sincère et de vrai patriotisme, semblable à celui que traversa Genève de 1814 à 1841.

Quant à la carrière politique de Favre, notre intention n'est pas de la développer. Il faudrait pour cela refaire souvent l'histoire même du Conseil Représentatif et rentrer dans des débats qui ne vivent plus que dans le *Mémorial* des séances de ce corps. Il nous suffit d'avoir rappelé les tendances qui dominaient les partis et retracé dans ses

traits généraux le caractère des luttes et des délibérations auxquelles Favre prit toujours une part fort active [1].

[1] L'obligeance inépuisable de M. l'ancien conseiller d'État Le Fort nous permet de conserver ici quelques détails de cette carrière politique de G. Favre dans le Conseil Représentatif.

« M. Favre, nous écrit M. Le Fort, fut élu membre du Conseil Représentatif à sa formation en 1814 dans la première série.

Réélu en avril 1827, à la première opération directe, par 640 voix sur 774 votants (le premier).

Réélu en août 1837: à la première opération il eut 988 suffrages sur 1073 (il fallait 1117 voix pour être nommé; personne ne fut élu). A la deuxième opération, il fut élu par 1217 suffrages sur 1270 votants. A chacune de ces deux opérations il était le premier sur la liste.

M. Favre a fait partie d'un grand nombre de commissions, ainsi :

1° Il est élu au scrutin le 25 octobre 1814, membre de la commission *sur le projet de loi relatif à la formation de la garnison.*

2° Le 29 mai 1815, il est élu au scrutin (1er tour, 94 voix sur 171), membre de la commission chargée de l'examen de la convention du 20 mai, sur le passage des troupes alliées. (Voyez l'*Histoire de la Restauration genevoise*, par M. Albert Rilliet, p. 287.) Dans la commission il fut de la minorité qui proposait le refus, avec MM. Pictet-Diodati, Bellot, Masbou, Eynard, Lasserre et Boissier, professeur. Il soutint cet avis dans le Conseil Représentatif et fut l'un des 82 refusants

3° Le 27 mai 1816, il est nommé membre de la commission chargée de l'examen du projet de loi sur le droit de passage aux portes. A la séance du 19 juin, M. Favre fit le rapport au nom de la majorité de la commission proposant l'adoption. Contre-rapport de M. Girod, professeur. Loi adoptée le 3 juillet.

4° Le 5 décembre 1817, il est nommé membre de la commission chargée de l'examen d'une proposition du Conseil d'État de vendre aux enchères l'hôtel de la ci-devant préfecture. La commission s'étant prononcée contre la vente, il en résulte une convention approuvée le 23 mars 1818, d'après laquelle la Société Economique redevient propriétaire de l'hôtel.

5° Le 9 mars 1818, il est nommé membre de la commission chargée de l'examen du code pénal militaire pour les régiments suisses au service de France. M. Favre fit le 30 mai son rapport qui donna lieu à une discussion très-vive entre M. Des Arts et MM. Favre et Bellot. Le Conseil Représentatif adopta l'avis de la commission (contre celui du Conseil d'État) de déclarer que le Code ayant déjà été mis en vigueur par l'adoption de la majorité des cantons, le canton de Genève n'émettait aucun vote sur ce Code dont il blâmait plusieurs dispositions.

6° M. Favre a fait partie des commissions chargées de l'examen des Recez de la haute Diète des sessions de 1818 et 1819.

Ceux qui l'ont vu siéger à cette époque dans le Conseil Représentatif se rappellent encore la clarté et la dignité de son exposition, sa voix ferme et sonore, son attitude et son geste qui étaient souvent l'attitude et le geste du véritable orateur..... C'est dire beaucoup, sans doute, mais si d'autres l'ont oublié, nous nous souvenons que, pendant longtemps, notre Conseil Représentatif fut le théâtre de discussions qui n'auraient point été déplacées sur une scène plus vaste, et que la gravité des questions qui s'y débattaient ne le cédait en rien à celles qui agitaient alors les assemblées représentatives des autres Etats constitutionnels.

Du Conseil Représentatif, Guillaume Favre se rendait aux séances du Conseil Municipal de la commune des Eaux-Vives dont il a longtemps fait partie. Il aimait ces modestes réunions, car il y trouvait l'occasion de faire entendre un sage conseil ou de favoriser quelque mesure utile. Aussi le souvenir de sa bonne volonté, de son infatigable complaisance et de la libéralité dont il donnait l'exemple vit et vivra

7° Il a été membre d'une commission chargée de l'examen de la loi du 28 mai 1825, sur diverses dépenses municipales de la ville de Genève et une émission de rescriptions de 310,000 florins.

8° Il a été membre de la commission nommée le 19 septembre 1838 à l'occasion de la note de la France relative à Louis Bonaparte. Il vota avec la majorité de la commission (*Mémorial*, p. 331, onzième année.)

M. Favre a été membre du Conseil Municipal des Eaux-Vives, jusqu'en 1842 où il fut élu à Genève.

Révolution de 1841.

M. Favre est élu membre de l'Assemblée Constituante, par le Collége Electoral des Eaux-Vives.

Il est élu en juin 1842 membre du Grand Conseil par le même collége et réélu en 1844.

Il est élu membre du Conseil Municipal de la ville de Genève par le Collége du Parc en 1842 et réélu en 1845 pour six ans. »

longtemps encore dans le souvenir reconnaissant de ceux qui étaient alors ses voisins et ses administrés.

Guillaume Favre passait en effet la plus grande partie de l'année dans la commune suburbaine des Eaux-Vives, où il avait hérité de son père, mort en 1813, une de ces belles maisons de campagne, ornement des rives de notre lac. Chaque printemps il revoyait avec bonheur les ombrages séculaires et les prairies de La Grange; mais peut-être leur préférait-il encore la vaste bibliothèque qu'il y avait réunie. Aimant avec passion les livres et pouvant, grâce à sa fortune, satisfaire largement ce goût, il possédait tous les ouvrages qui se rapportaient de près ou de loin à ses études; aussi l'espace dont il pouvait disposer devint-il bientôt trop étroit. C'est alors qu'il fit construire la galerie qu'il joignit à sa maison, et dans laquelle il installa ses 15,000 volumes. Une fois au milieu de ses trésors littéraires et livré à ses recherches érudites, cette vie, paisiblement occupée, et que complétaient les devoirs du père de famille, de l'ami et du citoyen, était bien préférable à ses yeux à toutes les distractions que le monde aurait pu lui offrir. De là le charme toujours plus grand qu'il trouvait à La Grange, et le chagrin qu'il éprouvait de la quitter au commencement de chaque hiver.

Genève lui offrait cependant une intéressante compensation à cette séparation momentanée : c'était la bibliothèque publique, à laquelle il avait voué de bonne heure une partie de son activité. Fondée après la Réformation et se composant d'abord des seuls livres de Bonivard, augmentée successivement, grâce à des dons généreux et à quelques faibles droits payés par les professeurs et les étudiants de l'Académie, la bibliothèque de Genève avait pris au dix-huitième siècle un rapide accroissement. Un discours remarqua-

ble par son élégance et sa savante latinité, prononcé par J.-Alphonse Turrettini, inaugurait déjà en 1703 cette ère nouvelle de prospérité. Le dix-huitième siècle fut donc pour notre bibliothèque publique une époque mémorable, pendant laquelle elle s'enrichit d'importantes acquisitions et de dons magnifiques, tels que ceux d'Ami Lullin, qui lui légua des manuscrits d'une valeur inappréciable. Malheureusement nos troubles politiques arrêtèrent cet essor. Sous la domination française, la bibliothèque avait passé dans les attributions de la Société économique comme propriété des anciens Genevois.

Ce fut alors que Guillaume Favre entra dans la direction de cet établissement (1809) pour n'en sortir que quarante ans plus tard. Son activité se porta d'abord sur les manuscrits et les nombreux incunables que possède la bibliothèque. Senebier avait fait avec beaucoup d'exactitude et de savoir le catalogue des premiers, mais comme il était également utile de classer avec soin les éditions les plus importantes du quinzième siècle, Favre se mit à son tour à ce travail bibliographique assez long, assez difficile, et il le mena jusqu'au bout avec sa persévérance accoutumée. Il ne lui suffisait pas de décrire le volume avec son titre, son format et sa date, à l'exemple du vulgaire des bibliographes : son but était plus sérieux, et plusieurs de ces incunables devinrent le sujet de petites dissertations, dans lesquelles il se montrait le rival des Baulacre et des Abauzit. Ces notes, soigneusement rédigées, se trouvent encore placées en tête des volumes qu'elles décrivent : elles y resteront pour attester le goût et le savoir de leur auteur. Quant aux éditions genevoises, auxquelles il avait donné une attention spéciale, Favre en fit plus tard le sujet d'une dissertation particulière sur laquelle nous reviendrons.

A cette activité et à ce sacrifice de son temps, Favre aimait à joindre d'autres preuves de l'intérêt qu'il prenait à notre bibliothèque. Il faut l'avouer : jamais, à aucune époque, les ressources de cet établissement n'ont été proportionnées à son importance, et si notre bibliothèque tient une place honorable entre celles des villes savantes, elle le doit bien plus à la générosité de quelques citoyens qu'aux sacrifices de l'Etat. Favre resta fidèle à ces exemples de libéralité. « Les dons en livres de M. Favre, nous écrivait assez récemment M. le bibliothécaire Privat, formeraient à eux seuls un catalogue remarquable par le choix des ouvrages. » Nous n'en citerons qu'un seul, parce qu'il est le dernier et le plus important de tous : c'est le célèbre recueil des *Acta Sanctorum*, publié par les Bollandistes, qu'il légua à la bibliothèque par son testament.

Mais il ne suffit pas qu'une bibliothèque ait des livres, il faut qu'elle soit facilement accessible au public studieux. Favre insista donc pour qu'elle fût ouverte plus fréquemment, et comme on lui objectait, avec quelque raison, hélas! les chiffres peu brillants de son budget, il offrit de payer le mobilier de la salle de travail, si l'État prenait à sa charge les autres dépenses. L'État accepta et Favre s'empressa de tenir sa promesse. Nous ne voulons point exagérer la valeur de ce don : toutefois nous tenons à le rappeler aux amis de l'étude qu'attire notre bibliothèque publique. Peut-être, au milieu de l'accueil empressé qu'ils y trouvent, réserveront-ils un modeste tribut de reconnaissance au savant aimable qui, songeant aux générations de travailleurs qui lui succéderaient, a voulu leur rendre plus attrayant le séjour de cette salle, avant lui sombre et triste, où ils devaient venir s'asseoir à leur tour.

Guillaume Favre resta membre de la direction de la bi-

bliothèque jusqu'en 1849. Il fit alors une vive opposition aux changements intérieurs qui se préparaient: il voyait avec inquiétude l'influence de la révolution genevoise atteindre des établissements qui, par leur caractère, devraient être à l'abri de toute commotion politique, et ce fut sous cette impression qu'il vota contre les transformations que subit alors l'administration de la bibliothèque. Mais les services qu'il avait rendus étaient d'une importance assez reconnue pour qu'il fût appelé, malgré son opposition, à siéger dans la nouvelle commission. Il y parut une fois encore, et depuis lors il s'abstint de prendre part à ses travaux. La bibliothèque n'en avait pas moins conservé tous ses droits à son affection, et chaque fois que sa longue expérience fut invoquée, elle ne fit jamais défaut à ceux qui sollicitaient ses avis.

Quel que fût l'accroissement de la bibliothèque publique, elle ne suffisait pas cependant aux nouveaux besoins intellectuels qui se faisaient jour à Genève depuis la Restauration. Aussi, en 1818, douze citoyens, au nombre desquels était Favre, prirent-ils l'initiative de la création de la *Société de Lecture*. Accueillie avec une faveur qui ne s'est jamais ralentie, cette belle institution grandit chaque année en importance, et sa bibliothèque, qui compte aujourd'hui de 40 à 45,000 volumes, est devenue l'une des plus considérables que possède une société particulière. Grâce à la libérale hospitalité que ses fondateurs s'étaient empressés d'y introduire, la Société de Lecture, ouverte aux nationaux comme aux étrangers, a contribué pour sa large part au maintien des bonnes études, tout en créant ou en resserrant de plus étroites relations entre les Genevois et leurs hôtes du dehors. Homme de science à la fois et homme du monde, Favre ne pouvait demander un succès plus complet pour ce bel établissement.

Il y avait une autre institution qui réclamait également le concours actif de G. Favre. Nous voulons parler de la *Société pour l'avancement des Arts*, dont la vie et l'action, toujours fécondes se sont répandues sur une foule d'œuvres bien diverses sans doute, mais toutes inspirées par l'amour ou la gloire du pays. Cette Société se divise en trois classes qui ont pour but l'agriculture, l'industrie et le commerce, et les beaux-arts. Ce fut dans la section des beaux-arts qu'entra Guillaume Favre (il la présida de 1827 à 1828), non pas que l'agriculture ou la haute industrie n'eussent pour lui un grand intérêt, mais il aimait mieux contempler, juger et posséder les chefs-d'œuvre de l'art, et le même penchant qui l'avait jeté à vingt ans dans les études littéraires, avait aussi fait de lui un appréciateur habile et intelligent des productions de la peinture et de la statuaire. En achetant son hôtel de la rue des Granges, il stipula que le propriétaire, M. Duval (de Cartigny), lui laisserait la collection de tableaux qui s'y trouve encore, et qui est une des plus remarquables de Genève. Elle ne se compose que de vingt et une toiles, mais toutes, sans exception, sont l'œuvre des plus grands maîtres hollandais, et la *Vache au pâturage*, d'Albert Kuyp, l'*Entrée de la forêt*, d'Hobbema (tableau gravé sous le nom de Ruysdaël), la *Halte des voyageurs près d'une hôtellerie*, de Philippe Wouwermans, la *Dictée*, de Jean de Rawestein, sont des tableaux qu'envierait à bon droit une galerie princière. Favre réunissait en même temps à La Grange plusieurs toiles de nos excellents paysagistes genevois, et MM. Diday, Calame et Guigon y furent représentés par des œuvres choisies avec goût et dignes de la réputation de ces peintres éminents [1].

[1] Voyez J.-J. Rigaud, *Recueil de renseignements relatifs à la culture des*

Le même tact dirigea Guillaume Favre dans ses voyages d'Italie. Il faisait bâtir sa bibliothèque de La Grange, et il profita d'un heureux concours de circonstances pour l'embellir d'un groupe de Canova. Les œuvres de ce statuaire excitaient alors l'enthousiasme universel. Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner si cet enthousiasme était toujours bien réfléchi, et si les marbres du sculpteur vénitien le disputent, comme on l'a prétendu, à ceux de Phidias. Ce que l'on ne peut contester, c'est que, parmi les sculpteurs modernes, Canova tenait et tient encore un des premiers rangs.

Favre s'adressa donc à Canova lui-même, avec lequel il avait formé à Rome des relations d'amitié. L'atelier du grand artiste ne renfermait alors aucune de ces œuvres que se disputaient les musées de l'Europe, mais Canova désigna à Favre un groupe de grandeur naturelle, représentant *Vénus et Adonis*, que possédait à Naples le marquis Salso de Berriò. « Si vous l'achetez et que vous le fassiez venir à Rome, lui dit Canova, je m'engage à le retoucher. » Cette œuvre datait de 1794, c'est-à-dire de la plénitude du génie de Canova (il avait alors 37 ans), et l'admiration excitée par ce groupe avait été si vive que, lorsque le marquis de Berriò l'avait fait transporter à Naples, le peuple napolitain, qui a conservé de son origine grecque le sentiment inné du beau, avait improvisé en l'honneur de *Vénus et Adonis* une fête où l'enthousiasme ne fit pas défaut. Ce groupe était en même temps une des œuvres préférées de Canova, et il ne s'en était séparé qu'avec un véritable chagrin. « Je regrette, » écrivait-il à un de ses amis, « je regrette d'avoir terminé « mon groupe, tant j'ai pris de plaisir à ce travail..... Des

beaux-arts à Genève, dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie*, tome VI, page 426.

« personnes qui m'ont vu si attaché à cet ouvrage ont bien « voulu l'applaudir, et ce qui prouve ma faiblesse, c'est que « je m'en suis aussi applaudi en secret. Vous savez que c'est « la première fois que cela m'arrive. Quand je suis hors de « mon atelier, et que je réfléchis à l'immense espace qui me « reste à parcourir pour atteindre à la perfection, je suis « tenté de détruire mon ouvrage. Mais, quand je l'ai devant « les yeux, je sens encore au fond de mon cœur que je puis « faire mieux; je cherche en vain ce mieux; il m'échappe et « je ne puis le réaliser; je crois donc mon ouvrage au niveau « de mes idées [1]. »

Le marquis Salso de Berriò se montrait disposé à se séparer de son groupe de *Vénus et Adonis*. Favre, de son côté, était prêt à l'acheter, et Canova l'y encourageait. Grâce à la bienveillante intervention de M. Meurikoffer, consul général de la Confédération suisse à Naples, le marché fut bientôt conclu, et M. Meurikoffer descendait l'escalier de l'hôtel Berriò lorsqu'il rencontra l'ambassadeur de Russie qui le montait. Une courte conversation s'engagea entre eux. « J'ai appris, lui dit le diplomate russe, que M. de Berriò veut vendre son *Adonis;* j'en ai écrit à ma cour, et l'empereur m'a chargé d'en faire l'acquisition pour un de ses palais. Canova sera ravi de cette bonne fortune..... » — « Cette bonne fortune lui arrive un peu tard; M. de Berriò dira à Votre Excellence que le groupe est vendu, et que c'est M. Favre, de Genève, qui vient de l'acheter..... » Et saluant, peut-être avec un léger sourire de triomphe, le diplomate désappointé, notre consul le laissa réfléchir à ce jeu de la fortune, qui mettait aux prises l'empereur de Russie et un modeste amateur, et qui ne donnait pas la victoire au premier.

[1] J.-J. Rigaud, l. c.

Canova tint sa promesse : il retoucha *Vénus et Adonis*, et sa mort, qui arriva peu de mois après, fait en quelque sorte de ce groupe un de ses premiers et de ses derniers chefs-d'œuvre. Il orne encore la bibliothèque de La Grange.

Comme nous l'avons dit, Favre s'était enfin décidé à parcourir de nouveau cette Italie, dont les arts, l'histoire et les lettres l'avaient toujours singulièrement attiré. Il l'avait déjà vue, à l'âge de 17 ans, avec son père, et le temps n'avait point effacé les souvenirs qu'il en avait rapportés. Trois voyages successifs dans les hivers de 1817 à 1818, de 1821 à 1822, et de 1822 à 1823 lui firent connaître la péninsule tout entière, et le mirent en relation suivie avec un grand nombre de savants. Il s'arrêtait volontiers dans chaque ville où il trouvait une bibliothèque importante et des littérateurs de mérite, et surtout à Milan. L'Ambroisienne et son illustre bibliothécaire, Angelo Mai, avec lequel il s'était intimement lié, lui livraient leurs imprimés et leurs manuscrits. Il visitait Inghirami en traversant la Toscane : puis, ses recherches terminées, il allait se fixer à Rome, où il se rencontrait avec le cardinal Consalvi, Canova, et un grand nombre d'étrangers de distinction, que chaque hiver réunissait autour du Capitole. Ce fut dans le voyage de 1821 qu'il fit l'acquisition du groupe de *Vénus et Adonis*. Il est à regretter que Favre n'ait pas rédigé de ces excursions, faites à une époque fort curieuse au point de vue politique, une relation que nous puissions suivre aujourd'hui. Malheureusement, ou il n'y a pas songé, ou, ce qui est plus probable, sa mémoire lui suffisait, car les notes que nous avons retrouvées de ces voyages ne concernent guère que les documents qu'il avait recueillis çà et là dans diverses bibliothèques.

III

Lorsque Guillaume Favre revint à Genève (le voyage d'Italie de 1822 à 1823 fut sa dernière excursion), sa belle bibliothèque était installée dans la galerie de La Grange, et le groupe de Canova y attirait tous les amis des arts. Favre avait alors 53 ans; il semblait que ce fût bien tard pour jouir des richesses littéraires qu'il avait réunies : il dut cependant à sa vigoureuse santé de passer au milieu de sa famille, de ses amis et de ses livres, près de trente années encore, et jamais vieillesse ne fut ni mieux, ni plus dignement parcourue. La plus grande partie du jour était réservée à ses travaux, et c'est alors qu'il reprit, en les complétant, son *Histoire fabuleuse d'Alexandre* et son *Essai sur la littérature sacrée et profane des Goths*, dont il avait déjà développé quelques parties dans deux articles de la *Bibliothèque Universelle*. Nous y reviendrons bientôt. Ces longues heures, qui s'écoulaient toujours trop rapidement au gré de sa passion pour la science, étaient en quelque sorte sacrées pour lui, et elles ont fait bien des fois l'étonnement de certains hommes dont le désœuvrement ne comprenait rien à ces goûts de bénédictin. Il n'y avait guère que l'intérêt même des lettres qui pût l'arracher à son travail. Non-seulement ses livres étaient à la disposition de tous les hommes studieux, mais il était toujours prêt à y joindre les notes qu'il avait réunies, les conseils et les directions que pouvait

lui suggérer son érudition en une multitude de sujets divers, et même, s'il le fallait, de nouvelles recherches dont l'étendue ne le rebutait jamais. On verra, par les lettres de Guillaume Schlegel, quelle devait être son inépuisable complaisance. Bien plus, si quelques volumes ne suffisaient pas, sa bibliothèque elle-même était libéralement ouverte aux travailleurs sérieux. Ils y restaient aussi longtemps qu'ils le désiraient, et c'est ainsi qu'un savant danois, M. de Bröndstedt, y vécut, pour ainsi dire, quelques semaines avant d'entreprendre ses grandes excursions archéologiques. Favre se faisait en même temps un devoir de répondre avec une complaisance infatigable à toutes les questions qu'on lui adressait, et tel était l'ordre qu'il avait introduit dans ses livres et dans sa mémoire, qu'il pouvait presque toujours satisfaire aux nombreux renseignements qu'on réclamait de son savoir. Son action s'étendait encore plus loin. Tous ceux qui se sont occupés de recherches érudites savent quelles difficultés on éprouve souvent à faire passer ces recherches et leurs résultats dans le domaine de la publicité. Favre était d'abord l'homme des encouragements et des bons conseils; puis, le moment venu, le souscripteur actif et généreux. Quelques pages feuilletées au hasard dans le catalogue de sa bibliothèque le prouveraient bientôt. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Peu d'années avant sa mort, il reçut la visite du célèbre Tischendorf, dont les travaux sur le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, et les voyages en Orient à la recherche d'anciens manuscrits sont si connus des interprètes de nos Livres sacrés. M. Tischendorf entretenait le savant genevois de son désir de publier en *fac-simile* le *Codex Claromontanus*, qui remonte au sixième siècle, mais il parlait aussi des frais auxquels le condamnait cette belle publication, dont le prix devait éloigner la foule des acheteurs. Vivement frappé de l'intérêt que promettait cette reproduction, Favre voulut immédiatement y concourir, et il pria M. Tischendorf de le compter comme double souscripteur à un livre qui ne rentrait que de bien loin dans le cercle de ses études [1].

Ses heures de travail écoulées, Favre appartenait dès lors tout entier à sa famille, dont il était l'honneur et la joie, et à ses amis qu'il réunissait fréquemment sous le toit hospitalier de La Grange. Ces hommes étaient ceux qui illustraient alors le nom genevois, et dont l'action individuelle ou collective ne fut pas sans éclat au dehors, ni sans influence sur le mouvement général des affaires publiques. On y voyait surtout — nous ne citons que ceux que la mort nous a ravis — Etienne Dumont, l'ami de Mirabeau et le traducteur de Bentham, qui faisait revivre par sa parole et par ses écrits ces premières années de la révolution française et ces fameuses luttes de la tribune et de la presse auxquelles il avait pris une grande part; — sir Francis d'Ivernois qui, sous l'Empire, avait porté en Angleterre son activité de statisticien et son indépendance de publiciste, et qui cherchait à populariser sur le continent, en suivant les traces de De Lolme, les doctrines constitutionnelles de son pays d'adoption; — de Candolle, que son génie scientifique élevait au-dessus de ses amis, et qui les égalait par son aptitude politique et son dévouement aux intérêts intellectuels et moraux de son pays; — J.-J. Rigaud, qui exerça

[1] M. Tischendorf se souvenait sans doute de cet acte de libéralité lorsqu'il écrivait dans la préface de son édition du Nouveau Testament: « Ex helvetico itinere nomina carissima habeo De Wettii in quo par est humanitas eruditioni, Muelleri professoris, virique liberalissimi apud Genevenses, clari G. Favre-Bertrand. » (Edit. de 1842 et de 1849.)

une influence aussi grande que légitime sur la direction des affaires de Genève et de la Suisse, et dont la capacité administrative semblait appeler un plus vaste théâtre; — Rossi, le proscrit italien que Genève avait accueilli et adopté avec la plus vive sympathie, et qui, sans doute, au milieu de sa brillante carrière et jusqu'à son heure fatale, regretta plus d'une fois les amis dont il fut si longtemps entouré; — Simonde de Sismondi, dont l'intimité avec Favre datait, comme nous l'avons vu, des plus mauvais jours de la Révolution et de la prison du bastion de Hollande; — Pictet-Diodati, l'ancien représentant de Genève à Paris sous le régime impérial, et qui, dans les premières années de la Restauration, était devenu le chef de l'opposition libérale dans la petite république; — Lullin-de Châteauvieux, que ses *Voyages agronomiques en Italie*, et surtout le *Manuscrit venu de Sainte-Hélène* et les *Lettres de St-James* avaient rendu célèbre comme excellent observateur et publiciste original; — de Bonstetten, cet aimable vieillard, philosophe à la fois et archéologue plein d'esprit et d'*humour;* — Marc-Auguste Pictet et Pictet de Rochemont, l'un professeur habile, l'autre diplomate heureux et prudent, auxquels la *Bibliothèque Britannique* et la *Bibliothèque Universelle* durent leur grand et légitime succès; — Boissier, dont l'Académie de Genève gardera longtemps le souvenir, et que ses travaux littéraires et archéologiques rapprochaient entre tous de Favre; — le baron Maurice, auquel ses découvertes dans les sciences mathématiques avaient ouvert les portes de l'Institut de France, — et tant d'autres encore, moins connus au dehors de l'intimité genevoise, mais que leurs goûts sérieux ou leur vie, mêlée aux discussions de la législature et du gouvernement, unissaient à Favre comme ceux dont nous venons de rappeler rapidement les noms.

Est-il nécessaire d'ajouter que sa maison était également ouverte aux savants et aux étrangers qui s'honoraient de lui être présentés et qui remportaient chez eux l'impression salutaire de cette vie consacrée au travail au sein de l'opulence et à l'accomplissement des devoirs du citoyen?

Il est cependant un nom que nous n'avons pas encore cité et qu'il nous est impossible de passer sous silence. On sait quelle part Genève, avec toute l'Europe libérale, prit à l'affranchissement des Grecs. Depuis lors, les circonstances ont bien changé; mais quel que soit le déplacement qui se soit fait depuis trente ans dans nos appréciations, on ne peut nier la grandeur et la spontanéité entraînante de ce mouvement qui faisait secouer à l'Europe le joug de la diplomatie, pour défendre la cause d'un peuple chrétien. A Genève, l'élan était donné par M. Eynard, dont le nom restera indissolublement lié à ces nobles efforts qui ont fondé la nationalité hellénique. Favre, qui vivait depuis tant d'années au milieu des souvenirs de l'antiquité, et qui était en même temps un défenseur convaincu des idées libérales, s'était uni de cœur et d'activité à M. Eynard, et ce fut dans son salon que se fonda la première société continentale pour l'affranchissement des Grecs. Genève entendit son appel, car il y avait pour elle, dans cet appui donné à un peuple opprimé, quelque chose de plus qu'une simple protestation. Ces Hellènes, qui revendiquaient leur liberté, rappelaient aux Suisses leurs héros luttant contre la maison d'Autriche, et à Genève sa glorieuse résistance à l'ambition des ducs de Savoie. Capo d'Istria vint à son tour appuyer le grand mouvement à la tête duquel était M. Eynard. Pendant que M. Eynard agissait à Londres et à Paris, et que Capo d'Istria mettait à son service ses relations diplomati-

ques, Favre, dans un cercle d'activité plus restreint, mais encore fort utile, organisait à Genève les comités de secours, et il en était nommé le président. Il serait aujourd'hui quelque peu téméraire de prophétiser le sort réservé à la Grèce: sans doute, ce jeune royaume n'a pas tenu toutes les brillantes espérances que ses amis avaient pu concevoir, et si l'excellence d'une cause se juge à ses succès immédiats, celle des philhellènes de 1823 n'est pas encore gagnée. Mais laissons à l'avenir son œuvre: nous dirons seulement que Favre fut un des auxiliaires les plus dévoués de M. Eynard, et qu'il avait trouvé dans Capo d'Istria une conformité de goûts littéraires et de vues politiques qui ne tarda pas à resserrer en une amitié véritable cette liaison formée pour venir en aide à un peuple opprimé.

Telle était la société qui, pendant plus de vingt ans, à dater des premières années de la Restauration, eut un de ses centres de réunion à La Grange. C'était au milieu de ces hommes que Favre s'était fait une place éminente qu'il devait, non à sa fortune et à sa position sociale, mais au vrai libéralisme de son caractère, à sa vaste instruction, à l'élévation et à la noblesse de ses sentiments.

Cette vie, nous aimons à le répéter, n'arrêtait d'ailleurs en rien ses travaux. Sa bibliothèque et son cabinet conservaient pour lui tout leur attrait, et nous savons déjà que ce fut alors qu'il se mit à rédiger les résultats de quelques-unes de ses recherches, avec l'intention évidente de les livrer à l'impression. Nous laissons de côté une foule de notes, d'extraits, de mémoires ébauchés, qu'il est inutile d'énumérer. Nous ne nous arrêterons avec quelques détails que sur les dissertations qu'il avait à peu près terminées et que nous publions aujourd'hui.

Nous avons vu qu'en 1817, à l'époque où l'abbé Angelo

Mai faisait paraître ses fragments inédits sur Alexandre, Favre était déjà tout prêt à les soumettre à l'examen d'une critique éclairée.

Sa correspondance avec G. Schlegel et ses articles insérés dans la *Bibliothèque Universelle*, sur le *Valérius* et l'*Itinéraire d'Alexandre*, prouvent que cette étude datait pour lui d'une vingtaine d'années, mais ce ne fut que vers 1830 qu'il reprit ses recherches pour les coordonner et les résumer. Pendant cet intervalle, on le voit réunir patiemment les matériaux de son édifice. Les détails s'ajoutent aux détails, les notes aux notes, les citations aux citations, et lorsque le moment de la mise en œuvre est arrivé, la main hésite au milieu de cette abondance, et elle laisse finalement l'érudition étendre un peu trop loin ses prérogatives. Mais, cette réserve faite, nous croyons que le lecteur instruit sera frappé, comme nous, de l'immense savoir que révèle cette *Histoire fabuleuse d'Alexandre*, et que, tout en y désirant un ordre plus méthodique et une déduction plus serrée, il rendra justice à la sûreté de la critique et à l'intelligence du point de vue dans un sujet fort difficile et jusqu'alors inexploré. Il s'agissait, en effet, de suivre, à partir de la mort du conquérant macédonien, toutes les vicissitudes qu'avait subies son histoire jusqu'au moment où l'imagination des peuples du moyen âge, excitée par le merveilleux oriental, l'avait transformée en un incroyable roman, qui laisse à peine entrevoir quelques traces d'Arrien et de Quinte-Curce. Quant aux détails de cette histoire fabuleuse, ils étaient disséminés dans une multitude d'auteurs, appartenant aux nations les plus diverses, et dont quelques-uns étaient absolument inconnus. En outre, Favre n'avait aucun fil conducteur qui le guidât dans ses investigations, aucune tentative qui eût précédé la sienne pour lui

montrer du moins la route à suivre et les écueils à éviter. Il avait donc à créer sa méthode, tandis que ses recherches s'étendaient peu à peu dans un grand nombre de bibliothèques, comme le montrent quelques témoignages intéressants que nous avons conservés.

Ajoutons aussi que l'une des sources les plus importantes de ce travail, le roman grec désigné sous le nom de *Pseudo-Callisthène*, était encore inédit, et que Favre ne le connut dans son entier que les dernières années de sa vie. Il le lut avec intérêt, ainsi que les savantes introductions et les notes de son habile éditeur, M. C. Müller [1], et il en profita pour faire à son manuscrit quelques additions que nous avons respectées. Il aurait même désiré refondre sa dissertation : « Mais à quatre-vingts ans, nous disait-il, ce n'est plus l'histoire fabuleuse d'Alexandre qui doit faire l'objet de mes préoccupations. Heureuse distraction de mon âge mûr, je l'abandonne pour songer à des intérêts d'un ordre bien plus relevé et bien autrement importants pour moi. » Il avait souri cependant au néant de sa « modeste gloire, » lorsque, dans l'introduction de M. Müller, il avait trouvé son nom métamorphosé en celui d'un docte allemand et prenant la forme de *Friedländer*. Mais l'histoire fabuleuse d'Alexandre l'avait préparé à des transformations trop extraordinaires, pour qu'il s'arrêtât à cette petite infortune. Nous espérons cependant que les critiques, en profitant des recherches dont l'ensemble leur est aujourd'hui livré, se rappelleront désormais le savant auquel ils les doivent, et qu'ils ne l'oublieront pas dans un hommage qui ne sera que mérité. [2]

[1] *Pseudo-Callisthène* à la suite de l'édition d'Arrien publiée par M. Dübner. (Paris, Didot, 1846.)

[2] Nous tenons cependant à rappeler ici l'opinion de Letronne que nous avons déjà mentionnée (page XX). Que l'on nous permette d'y joindre celle d'un autre membre de l'Institut, M. Berger de Xivrey, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque royale*, tome XIII, pag. 162 et suivantes où ce savant distingué s'occupe avec détail du Pseudo-Callisthène et des manuscrits de ce roman.

Après avoir rappelé l'opinion de Sainte-Croix qui réclamait un examen attentif des versions latines du Pseudo-Callisthène, M. Berger de Xivrey continue ainsi (page 166) :

« C'est ce que fit, dès 1818, l'auteur d'un savant article qui parut dans la *Bibliothèque Universelle de Genève*, à l'occasion du Julius Valerius, publié la même année par M. l'abbé Mai, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne. Cet article m'était indiqué par M. Letronne, qui avait examiné aussi dans le *Journal des Savants* la publication de M. Mai ; mais je n'ai pu me procurer le recueil littéraire de Genève que récemment à la bibliothèque de l'Institut. Les diverses questions qui se rattachent au Pseudo-Callisthène y sont traitées avec une érudition et des développements décourageants pour un concurrent. Pourtant une comparaison attentive me fit juger que mon travail pouvait offrir encore quelque intérêt, surtout en y mettant à profit cet excellent article, que je citerai toujours comme je le dois, l'ayant mis souvent à contribution depuis que j'en ai eu connaissance. Toutefois je crois devoir ajouter que la présente notice était faite et avait été communiquée à plusieurs savants avant que l'article dont il s'agit me fût connu. Quant à son auteur, dont le nom n'est indiqué dans la *Bibliothèque Universelle de Genève* que par un F., M. Lajard a eu la bonté de m'apprendre que c'est M. Favre. » — Le tome XIII des *Notices et Extraits* porte la date de 1838 : la dissertation de Favre que nous publions pour la première fois est de 1830.

[1] Voyez page XX.

L'*Essai sur la littérature sacrée et profane des Goths* n'offrait pas les mêmes difficultés que l'*Histoire fabuleuse d'Alexandre*, mais il exigeait également (ce que notre auteur était loin de redouter) des lectures considérables et des recherches préparatoires fort minutieuses. Nous avons dit que le problème de l'origine des runes qui se présente au début de cette étude avait été traité par Favre à l'occasion des débats qu'avait suscités l'inscription du lion de Venise [1]. Il revint alors à ses notes de l'an 1805. Il examina surtout avec attention les questions que soulève la traduction de la Bible par Ulphilas (les récentes découvertes

d'A. Mai et du comte Castiglione venaient de les remettre en honneur auprès des savants), et il publia les résultats les plus importants de ces recherches dans le numéro de mai 1821 de la *Bibliothèque Universelle de Genève*. Cet article, qui fut accueilli avec une distinction marquée par les juges les plus compétents, ne satisfaisait pas cependant son auteur. Complété dans les années qui suivirent, c'est maintenant une fort intéressante dissertation qui résume, avec des détails nouveaux, l'histoire de l'introduction et du développement du christianisme chez ces peuples scandinaves que l'émigration et les hasards de la guerre avaient jetés sur les rives du Danube.

L'*Essai sur la Littérature sacrée des Goths* est suivi d'une dissertation sur leur *Littérature profane*. Notre auteur y avait trouvé un de ces sujets qu'il affectionnait tout particulièrement. Nous voulons parler de ces traditions sur lesquelles repose le célèbre poëme des Niebelungen, traditions dont il fait remonter l'origine aux tribus sorties de la Scandinavie. A l'époque où Favre commença ses premières investigations, le poëme des Niebelungen, aujourd'hui si souvent édité, traduit, commenté, était encore une lettre morte dans l'histoire des littératures, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger l'essai du savant genevois. Néanmoins, et malgré des publications postérieures fort remarquables, les recherches de Favre sur les nombreuses traditions qui s'entre-croisent dans l'œuvre des rapsodes germains, sur leurs rapports avec l'histoire ou les fables de diverse nature qu'elles renferment, leur liaison ou leurs contradictions, peuvent être encore utilement consultées par ceux qui ne se contentent pas de juger en courant ces monuments poétiques de peuples aujourd'hui disparus, mais qui veulent pénétrer dans le mystérieux travail de leur

composition. Les résultats auxquels G. Favre est arrivé sont loin, nous le reconnaissons, d'avoir épuisé ce sujet, mais il nous paraît l'avoir abordé par son côté le plus curieux peut-être et le plus obscur, et c'était déjà beaucoup à cette époque d'avoir su l'éclairer des lumières d'une saine et intelligente critique.

Bien qu'elles ne fussent que très-imparfaitement connues, ces diverses publications avaient excité l'attention et la sympathie des savants étrangers, et leurs encouragements et leurs félicitations venaient chercher G. Favre dans sa retraite. Les lettres que nous avons retrouvées de Guillaume Schlegel, d'Angelo Mai et d'Inghirami témoigneront pour l'Allemagne et l'Italie; les relations de Favre avec la France furent encore plus nombreuses: il nous suffira de citer quelques noms.

Nous avons déjà parlé de A.-L. Millin et de Sylvestre de Sacy. Favre était également en rapport de science et d'amitié avec Raynouard qui trouva en lui un excellent collaborateur à sa grande publication des *Poésies des Troubadours*. Raynouard reçut en particulier de G. Favre toutes les copies ou collations des manuscrits vaudois, et surtout de la *Nobla Leyçon*, que possède la bibliothèque publique de Genève.

A côté des noms de Millin et de Raynouard nous devons placer celui d'un autre membre de l'Institut, M. Félix Lajard, le célèbre auteur des *Recherches sur le culte de Mithra* et *sur le culte de Vénus*. A plusieurs reprises la correspondance de M. Lajard et de Favre fut assez active, et leurs sympathies scientifiques se fortifièrent de relations plus intimes dues à la parenté qui unit M. Lajard à une famille genevoise [1]. Des extraits de cette correspondance

[1] La famille Moultou à laquelle est alliée la famille Favre.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

auraient trouvé leur place légitime à côté de celle de Schlegel et d'A. Mai. Mais M. Lajard est encore une des gloires de l'Académie des Inscriptions : ses lettres ne peuvent donc sortir d'une famille qui les conserve comme un précieux et touchant souvenir de l'affection qui unissait deux hommes également distingués [1]. Qu'il nous suffise de dire (est-il même nécessaire de le remarquer?) que Favre et M. Lajard ne s'épargnaient pas les bons offices dans leurs travaux, et qu'ils se consultaient l'un l'autre avec une confiance qui ne fut jamais trompée. Favre recevait les observations que lui adressait M. Lajard, et celui-ci lui écrivait, par exemple, en lui envoyant la seconde livraison de ses *Recherches sur le culte de Vénus* (4 décembre 1837) : « Votre suffrage sera toujours un de ceux que j'ambitionnerai le plus d'obtenir, de même que vos observations et vos critiques seront toujours reçues par moi avec toute la déférence qui est due à votre vaste et profond savoir et avec toute la reconnaissance d'un auteur qui ne peut se méprendre sur les sentiments qui auront dicté vos conseils et vos avis. »

Ces travaux divers que nous venons d'indiquer, et bien d'autres encore que Favre a laissés incomplets, étaient le résultat d'une ardeur peu commune pour l'étude qui prenait sa source dans le désir d'étendre sans cesse le champ déjà si vaste de ses connaissances et dans le devoir qui lui commandait d'employer utilement ses loisirs. Il est à re-

[1] Nous notons ici que les relations de G. Favre et de M. Lajard ont enrichi notre Musée d'histoire naturelle d'une fort belle collection de papillons qu'avait rapportée un officier qui avait fait le tour du monde sur la *Coquille*. Cette collection, signalée par Lajard à son ami, renfermait 650 papillons environ de Java, d'Amboine, du Bengale, de la Nouvelle-Hollande, de la Chine, du Brésil et du cap de Bonne-Espérance. Achetée par G. Favre, elle fut donnée par lui au Musée.

gretter que Genève n'ait pas offert alors, en dehors de l'Académie et de la rédaction de la *Bibliothèque Universelle*, une de ces réunions libres, ouverte à tous les amis de l'histoire, dont la *Société de Physique et d'Histoire naturelle* offrait le modèle excellent. Ce milieu eût, sans aucun doute, excité l'émulation de G. Favre, et ce qui le prouve, c'est le zèle qu'il mit, en 1837, à la création de la *Société d'Histoire et d'Archéologie*, et l'empressement qu'il apporta à lui communiquer, dès ses premières séances, plusieurs mémoires d'un haut intérêt. A l'âge de 70 ans, Favre donnait ainsi la mesure de ce qu'il aurait fait pour cette Société quarante ans plus tôt. Il doit être, à cette époque de sa vie, plus peut-être qu'à toute autre, proposé en exemple à ceux qui, maîtres d'une fortune indépendante et libres de leur temps, ne savent pas trouver chaque jour les quelques heures de réflexion et de travail que réclame la culture de l'esprit. Parmi ces dissertations, une seule a été publiée et nous l'avons reproduite : c'est celle qui traite des *Livres imprimés à Genève pendant le XVe siècle*. On a vu comment G. Favre avait continué les travaux d'Abauzit et de Baulacre sur les précieux incunables de notre bibliothèque publique. Ce sont ces notes qu'il a réunies, en les développant ou en les abrégeant, et qui ont composé la notice dont nous parlons. Elle est d'ailleurs si complète qu'elle n'a laissé aux bibliographes à venir que la nécessité de la suivre et la difficulté de l'égaler [1]. Une autre dissertation sur la devise genevoise : *Post tenebras lux*, démontre que cette devise était antérieure à la Réformation. Malheureusement il ne s'en est conservé que le titre dans le *Rapport* de M. Frédéric

[1] M. le professeur Gaullieur a résumé et fait entrer la dissertation de Favre dans la savante *Histoire de l'Imprimerie à Genève* qu'il vient de publier.

Soret sur les travaux de la Société d'Histoire [1], et nous ne l'avons pas retrouvée dans les papiers de son auteur.

Ces fonctions publiques, ces devoirs et ces travaux auraient suffi pour absorber le dévouement et l'intelligence d'un homme supérieur. G. Favre fit encore plus, et sans entrer dans des détails qui deviennent superflus après toutes les preuves de son activité que nous avons données, nous rappellerons seulement qu'après la réorganisation de l'instruction publique à Genève (Janvier 1834), il entra dans le Conseil auquel la loi confiait la direction générale des écoles primaires, des colléges et de l'académie. Il y siégea jusqu'en 1843, prenant un intérêt soutenu aux questions qui s'y débattaient, et se montrant le fidèle défenseur des études littéraires, auxquelles, suivant lui, la science ne laissait parfois qu'une place un peu trop restreinte. Il était en même temps membre de la *Société d'utilité publique suisse* et de celle de notre canton, où il apportait ses vues nobles, élevées et l'appui de son nom et de ses souscriptions. Il fut enfin nommé par Henri-Louis Boissier membre du *Comité d'utilité cantonale*, que ce généreux citoyen instituait par son testament, et auquel il laissait une somme de 250,000 francs « pour concourir à l'amélioration morale et politique du canton, et en particulier de la ville de Genève. » (1827.)

Nous n'insisterons pas sur les nouvelles fonctions qui furent en quelque sorte imposées à G. Favre par la confiance de ses concitoyens après la révolution de 1841. Il fut successivement élu député à l'Assemblée constituante et au Grand Conseil, et il entra au Conseil municipal de Genève par le vote à peu près unanime de son collége électoral.

[1] Lu en mars 1840, page 15.

L'âge était venu, et, avec les premières atteintes de la vieillesse, une de ces douleurs intimes qui accompagnent l'homme jusqu'au tombeau. Après trente ans d'une union toujours heureuse et toujours bénie, Favre avait perdu la compagne de son existence : depuis lors son goût pour la retraite n'avait fait que s'accroître. Aussi, tout en remplissant avec une exactitude consciencieuse les mandats divers qui lui étaient confiés, il ne se dissimulait pas que l'heure du repos était arrivée, et qu'il avait acquis le droit de consacrer les jours que Dieu lui laissait encore à ces méditations dans lesquelles aime à se retirer le vieillard qui peut remonter sans crainte le cours de ses années. La révolution de 1846 ne fit que précipiter le moment où Favre sortit complétement des affaires publiques. Ses concitoyens virent avec une profonde émotion ce vieillard de 76 ans se joindre aux volontaires qui étaient venus se mettre à la disposition du Conseil d'Etat, et marcher intrépidement avec eux sous les balles des insurgés. Deux jours après il se rendait à la dernière séance du Grand Conseil. Depuis lors il renonça à toutes les fonctions qu'il exerçait, et sa vie appartint tout entière aux siens, à l'étude et à Dieu.

C'est sous ce dernier aspect de son existence que Favre se présente à la mémoire de notre génération. Ce n'est plus le jeune et brillant cavalier de 1792, l'hôte spirituel de Mme de Staël, le savant et l'homme politique des premières années de la Restauration. C'est le vieillard à cheveux blancs, mais robuste encore, luttant contre l'âge, à la figure noble, calme et intelligente, prêt à venir en aide à toutes les infortunes, et dont l'inépuisable bienfaisance était depuis longtemps proverbiale. Ici se placeraient bien des détails intimes, bien des faits qui n'ont été connus que depuis sa mort, et qui expliquent les regrets profonds qu'il a laissés

après lui. Mais nous appartient-il de lever le voile dont ses bonnes actions furent toujours si chrétiennement entourées, et en les louant, ne manquerions-nous pas au respect même dû à sa mémoire et à ses volontés? Nous ferons mieux; nous laisserons à tous ceux auxquels il tendit si souvent une main secourable, nous laisserons surtout aux pasteurs qui, tous les jours, s'adressaient à lui, le soin de garder ou de faire revivre le souvenir de cette âme d'élite et de l'admirable impartialité qu'il apportait dans ses dons. Jamais nos dissensions politiques ou religieuses n'exercèrent sur son cœur la moindre influence, lorsqu'il était question de malheureux qui s'adressaient à lui. Il ne s'agissait plus alors que de l'infortune à consoler ou à prévenir, et il ne savait que remercier l'ami ou le pasteur qui lui montrait une bonne œuvre à faire. Après sa mort, une députation de la Vénérable Compagnie vint faire une visite de condoléance à sa famille. Cet honneur (inusité jusque-là, à ce que nous croyons) n'était que mérité, car, en le perdant, les pasteurs et les pauvres avaient perdu un de ces hommes rares sur la tombe desquels on pourrait se contenter d'écrire : *Transiit benefaciendo.*

Favre avait atteint l'âge de 80 ans. Sa vie sobre et admirablement réglée lui avait laissé jusqu'alors ignorer la maladie. Mais bientôt se déclara un mal qu'il jugea à ses premières atteintes devoir être mortel. Néanmoins son courage et sa soumission absolue aux volontés de Dieu n'en furent pas un instant ébranlés. Sa foi profonde et vivante, appuyée sur les sérieuses études auxquelles il s'était livré, et que l'on trouve nettement formulée dans une belle lettre à M. De Luc [1] le soutint constamment dans cette rude

[1] Cette lettre est de 1837. Elle est adressée à M. J.-A. De Luc (neveu),

épreuve. Privé de sommeil, il était forcé de passer des nuits entières sur son fauteuil, tourmenté sans relâche par l'angoisse et l'oppression. La prière et la méditation des enseignements de l'Evangile occupaient la plus grande partie de ces longues heures, et quand sa famille entrait le

qui avait déjà publié ses *Éclaircissements sur l'Apocalypse et sur l'Epître aux Hébreux* (Genève, 1833), et son *Examen de la doctrine des Écritures touchant la personne de Jésus-Christ* (Genève, 1830). La lettre de Favre à M. De Luc fera suffisamment connaître le principe sur lequel s'appuyaient ces deux premiers écrits, et le troisième dont il est ici question.

« Je vous remercie, Monsieur, de la lettre dont vous m'avez honoré, et s'il est vrai, comme vous voulez bien le dire, que j'aie contribué à vous faire renoncer à la publication de votre ouvrage, je dois en éprouver un vif contentement; car cette publication n'aurait eu, je le pense, que de grands inconvénients, qui n'auraient pu être compensés par les recherches curieuses que votre érudition aurait pu offrir au lecteur.

« Vous n'êtes pas le seul, Monsieur, qui ait été éloigné de la croyance à l'authenticité des Evangiles, par l'impression pénible résultant de certains miracles. Rousseau a manifesté cette impression sans aucun ménagement. Mais tout en regardant les miracles comme une ivraie introduite dans l'Evangile, il a rendu l'hommage le plus complet à Jésus-Christ et à sa doctrine : « *Ce n'est pas ainsi qu'on invente,* s'écrie-t-il,... *l'inventeur serait plus étonnant que le héros...* »

« Jésus a existé. — Ce fait ne peut être nié. Les historiens païens en parlent, indiquent son influence sur ses partisans, et quoiqu'ils n'aient sur tous ces points aucune connaissance, aucune appréciation judicieuse, leur témoignage suffit pour prouver son existence.

« Si l'on veut ensuite adopter le système qu'il n'a laissé aucun enseignement, aucun corps de doctrine, aucune base pour la rédaction des Evangiles, et que le Nouveau Testament n'est qu'une invention qui tendait à faire une religion en donnant pour des réalités des allégories, des mythes et des débris des anciens systèmes astronomiques, on ne devra pas se borner à découvrir un certain nombre de rapports ingénieux et subtils, mais on devra répondre à une foule de questions qui me paraissent fort difficiles à résoudre.

« J'en indiquerai quelques-unes.

« 1° Où sont avant l'ère chrétienne les éléments de la doctrine chrétienne? Toutes les connaissances humaines marchent par progrès successifs. Jamais homme n'a inventé une science entière et le plus souvent l'auteur d'une

matin dans sa chambre, elle le trouvait aussi résigné, aussi calme, aussi souriant que la veille. On voulait alors le rassurer et se rassurer avec lui: « Non, répétait-il, vous verrez que ce sera ma seule et ma dernière maladie. » Il ajoutait:

grande découverte ne saurait juger sa portée, ni lui donner tout son développement. Rassemblez le petit nombre de passages des livres orientaux, grecs et latins antérieurs à l'ère chrétienne, qui peuvent avoir quelques rapports avec la doctrine des Evangiles, et jugez si ces matériaux ont pu servir de base à ce qu'on lit dans l'Evangile. Je pense qu'après cet examen il faudra convenir que la doctrine chrétienne a, au plus haut degré, le caractère d'*apparition subite* qui atteste qu'elle doit bien peu de chose aux idées qui lui étaient antérieures. Elle a grandi et pénétré dans le monde bien plus parce qu'elle avait de contraire aux croyances de l'époque que par la ressemblance qu'elle avait avec elles.

« Il faut donc que ce qu'il y a de nouveau, de sublime, de consolant dans les Evangiles, ce qu'il y a de dogmes, de préceptes, d'ordres positifs, de règles de conduite, que tout ce qui s'y trouve de douceur, de charité, d'humilité, de compassion, de bonté, d'espérance, il faut, dis-je, que toutes ces choses qui alors furent connues pour la première fois, aient eu un *auteur*. Et remarquez que telle était la nature et l'importance de ces *choses*, qu'on ne peut s'empêcher en suivant dans l'histoire leur influence et leur action, de leur rapporter les changements et les améliorations que la race des hommes a éprouvés depuis dix-neuf siècles.

« 2° Si l'Evangile n'est pas la rédaction des enseignements de Jésus faite par ses disciples, s'il n'est qu'une imposture rapportée après coup à un homme obscur, exécuté sous le règne de Tibère, qu'on nous dise quelque chose sur l'origine et l'époque de ce livre. L'auteur auquel nul autre ne peut être comparé, a-t-il cru ne faire qu'un ouvrage sans effet et sans portée? Les philosophes de l'antiquité ont tous attaché leur nom à leurs ouvrages, et celui de l'écrivain sacré serait resté inconnu? Il aurait créé de toutes pièces la religion la plus parfaite, il aurait su mettre dans son ouvrage l'espérance et la consolation de tous les êtres intelligents d'un monde, et il se serait caché? Ecrivait-il sans savoir ce qu'il faisait et sans connaissance? Il faut alors admettre qu'il obéissait à une puissance qui le maîtrisait. Jugeait-il son œuvre? Alors quelle abnégation de soi-même, quel sacrifice! quel est le simple homme qui pourrait en être capable!

« J'ai trop entrepris, Monsieur, en commençant cette lettre: l'espace, le temps et le pouvoir me manquent en même temps. Je me résume en confes-

« Mes jours ont été longs et heureux. Que Dieu en soit béni et qu'aujourd'hui sa volonté s'accomplisse! » On lui administrait des remèdes violents qui portaient le trouble dans son existence déjà si éprouvée: « Je ne sais plus ce que je

sant que les caractères de l'Evangile me paraissent tels qu'il ne peut être une invention, encore moins une imposture. Je le crois rédigé d'après les instructions données par Jésus: « *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* » et je reconnais en lui quelque chose de supérieur à l'humanité. On ne peut nier que les hommes n'aient des facultés intellectuelles variables: la différence vient-elle de la nature de leur âme ou de leur constitution physique? Je l'ignore. Les âmes sont-elles nécessairement identiques? Dieu seul le sait. Les nombreuses querelles sur la nature de Dieu et de Jésus-Christ, n'ont abouti qu'à montrer l'ignorance des hommes et la violence de leurs passions. Ces questions sont hors de notre portée; elles sont sans utilité et me paraissent devoir se terminer dans le respect et le silence.

« Je pense que chaque personne qui étudie les Evangiles avec conscience et bonne intention, conçoit un système sur l'influence qui a présidé à leur rédaction, et fait, suivant son cœur et son intelligence, la part de l'inspiration d'en haut et de l'humanité de l'écrivain. La proportion qu'on établit entre ces deux directions peut aider à lever des objections de détail et à expliquer le manque d'harmonie de certaines parties du Nouveau Testament. Mais je ne pense pas que ces remarques critiques puissent jeter une ombre sur la réalité des faits importants et sur l'autorité de la doctrine. Il me semble, au contraire, que la haute sagesse et le secours donné à l'homme, qui brillent avec tant de force et d'abondance dans l'Evangile, doivent peu laisser d'attention pour quelques endroits où l'écrivain a eu égard à l'état moral des peuples qu'il voulait persuader, et a plus ou moins éprouvé la faiblesse de la nature humaine. Je n'admettrai pas surtout que des rapprochements forcés, des explications allégoriques puissent attaquer l'existence de Jésus-Christ, qui est attestée par les contemporains amis et ennemis. Les allégoristes de tous les temps ne me paraissent avoir produit que des absurdités, et il n'est aucun personnage de l'histoire dont on ne puisse, avec leur méthode, rayer l'existence et la transformer en mythe.

« Je vous demande pardon, Monsieur, de la longueur et de la confusion de cette lettre; elle a été écrite au courant de la plume: je suis peu capable de traiter les sujets où vous m'avez entraîné, et je reconnais que j'aurais dû vous exprimer bien plus promptement les sentiments de considération avec lesquels je suis, etc. »

fais, disait-il alors, mais je tiendrai ferme jusqu'au bout. » Et il le fit, comme il l'avait dit, à l'exemple de ces vieux patriciens de Rome dont sa vie, ses travaux et sa carrière politique avaient plus d'une fois reproduit l'image vivante, mais chrétienne, au milieu de nous.

Les poëtes ont dit que la flamme d'une lampe qui s'éteint jette en mourant une suprême lueur qui rappelle son premier éclat. Ainsi, dans les derniers jours de G. Favre, se ranimèrent tout à coup dans le fond de sa mémoire qui ne faiblit jamais, ses études scientifiques qui avaient été la passion de ses vingt ans, et il en parla souvent avec une singulière netteté d'impression. Le matin même de sa mort il discutait avec un de ses fils les modifications géologiques qu'a subies le Bosphore de Thrace, et il lui signalait plusieurs ouvrages spéciaux, et en particulier quelques passages du livre que M. Dureau de la Malle a publié sur cette question. C'était le 14 février 1851. La journée se passa comme les précédentes : le soir, on l'accompagna dans sa chambre où il voulait essayer de prendre un peu de repos. Arrivé près de son fauteuil et au moment où il allait s'y asseoir, il s'affaissa dans les bras de son fils qui le soutenait..... Guillaume Favre venait d'entrer dans le repos éternel.

Tel a été l'homme dont nous avons essayé de conserver la mémoire au milieu de ceux qui l'ont connu. Nous ne nous dissimulons pas combien nous sommes resté au-dessous de la tâche que nous avons acceptée. Toutefois, quelque imparfaite qu'elle soit, notre œuvre ne serait pas inutile si nous avions réussi à fixer quelques-uns de ces traits ou à faire ressortir ces éminentes qualités qui avaient assigné à G. Favre une place véritablement glorieuse au milieu de ses concitoyens. Nous n'avons pas voulu surtout que l'on

pût dire « que le juste passe et que l'on n'y prend pas garde. » Et maintenant que Dieu nous donne encore quelques citoyens comme Guillaume Favre! Nous le lui demandons et pour l'honneur de l'humanité et pour le bonheur et la gloire de notre patrie.

J. ADERT.

Genève, 10 juin 1856.

CORRESPONDANCE

LETTRES DE GUILLAUME SCHLEGEL

I

Coppet, le 30 novembre 1807.

J'ai bien des regrets de ce que le mauvais temps m'a retenu hier chez moi, Monsieur; je comptais vous faire mes adieux à Genève. Je vous fais mille remerciements des notes que vous m'avez envoyées. Vous êtes à vous seul l'Académie des Inscriptions tout entière.

Quant au tombeau de Pallas, vous m'avez mis sur la voie; il faudra consulter les historiens contemporains de Henri III et de Frédéric Ier. Malheureusement la vie du dernier, par Otton de Frisingue, ne va pas aussi loin, si je me rappelle bien. Helinandus est un peu postérieur à mon poëte; il me semble qu'on voit déjà dans ce dernier l'exagération fabuleuse.

Je crains que M. Weiss ne soit déjà parti de Genève; je ne lui envoie donc pas votre feuille, de peur qu'elle ne s'égare [1]. Je la prendrai avec moi pour la montrer aux physiciens allemands, surtout à M. Ritter, à Munich, qui s'est beaucoup occupé de l'électricité. Un célèbre théologien, Michaelis, s'est attaché à prouver que le temple de Salomon était construit de manière à ce qu'il y eût un paratonnerre. Vous concevez bien que je ne serais pas fâché, pour mon petit système d'histoire universelle, de voir constater par beaucoup d'exemples que des profondes connaissances en physique sont de la plus haute antiquité, et que souvent nous ne faisons que retrouver quand nous croyons découvrir.

Vos objections contre la leçon ou conjecture de Bentley sont remarquables; toutes vos notes jettent un grand jour sur l'hypothèse de Monti, et je les lui communiquerai [2].

1 Il s'agit d'une note que Favre avait rédigée sur les connaissances que l'on attribue aux Etrusques dans l'art de diriger la foudre. — *Éd.*

2 Voyez page XXII de la Notice. — *Éd.*

J'espère vous trouver en bonne santé le printemps prochain, et je me propose de profiter bien de vos connaissances et de votre bibliothèque.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

Voudriez-vous vous charger de remettre les trois volumes espagnols ci-joints à M. Cayla quand il reviendra. Il les a oubliés dernièrement ici.

II

Coppet, 28 juillet 1808.

J'ai été désolé, Monsieur, d'apprendre dernièrement trop tard que vous étiez à Coppet, et de manquer ainsi le plaisir de vous revoir. Votre obligeante lettre m'est parvenue, mais nombre de jours après sa date, avec les exemplaires de votre lettre sur Catulle, dont je vous fais mille remerciements. Quoique j'en connusse déjà une partie, j'ai relu le tout avec un grand intérêt, et j'espère que nous trouverons l'occasion d'en causer. Vous devriez entreprendre quelque ouvrage de longue haleine, puisque vous avez le goût de ces connaissances, les moyens et le loisir.

J'ai communiqué à plusieurs physiciens d'Allemagne vos notes sur les découvertes des Étrusques en fait d'électricité; ils ont été pleinement convaincus de vos ingénieuses inductions. M. Schelling à Munich, entre autres, l'un de nos plus célèbres écrivains, en a pris copie pour en tirer parti et vous citer dans l'occasion.

Pourriez-vous bien me prêter quelque bonne édition d'Euripide et l'Aristophane de Kuster? Vous m'obligeriez beaucoup en envoyant ces livres chez Paschoud, où je les ferai prendre.

Agréez les assurances de la haute estime avec laquelle je suis

Votre très-humble serviteur,

A. W. SCHLEGEL.

III

Coppet, ce 9 août 1808.

Après la complaisance que vous avez eue dernièrement, Monsieur, de m'apporter vous-même Aristophane et Euripide, vous me trouverez importun de

vous demander encore des livres. Cependant, dans la disette où je me trouve, votre bibliothèque et votre bonté sont mon seul refuge.

Je souhaiterais avoir :

Æschyli tragœdiæ, éd. Schütz. Au défaut de celle-là, une autre.

Sophoclis tragœdiæ, éd. Brunck. Le volume qui contient Electre, Ajax et Philoctète, avec le Scholiaste.

Fabricius, Bibliotheca Græca, éd. Harles. Le volume qui contient les articles des poëtes dramatiques.

Voyage du jeune Anacharsis, le volume ou les volumes où il est question du théâtre. Ce livre est dans la bibliothèque de Coppet; mais on l'a prêté à quelqu'un.

Senecæ tragœdiæ.

Platonis Symposium.

Dans plusieurs éditions de *Térence* se trouve un petit traité d'un ancien grammairien sur la Comédie que je serais bien aise d'avoir.

Ne craignez pas que je veuille attirer à moi peu à peu toute votre bibliothèque. C'est pour la révision de mon cours de littérature dramatique, travail pour lequel je me suis refusé la course d'Interlaken, que j'ai besoin de tous ces livres, et je vous les rendrai sous peu de jours.

Auriez-vous par hasard un traité latin de Ziegler, savant contemporain, avec qui j'ai étudié à Göttingue, sur les mimes romains?

Pour ce que vous pourrez me prêter, ayez la bonté de l'envoyer chez Paschoud, où je le ferai prendre.

A présent, permettez-moi de vous faire quelques questions comme à mon *magnus Apollo*. Barthélemy parle d'un changement de masques dans les différentes scènes d'une tragédie, d'après la gradation des situations, comme d'une chose qui s'entend d'elle-même. Je pense que ce n'est que son hypothèse, et qui ne me paraît nullement vraisemblable. Ou se fonderait-il sur quelque passage qu'il n'a pas cité?

Voltaire parle dans l'une de ses préfaces de masques à deux profils différents: par exemple, l'un exprimant la tristesse, l'autre la joie. Il pense que les acteurs, selon les circonstances, se sont tournés d'un côté ou de l'autre. A-t-il tiré cette ridicule supposition de son esprit, ou quelque antiquaire l'aurait-il induit en erreur?

Recevez l'assurance de mon admiration pour l'étendue de vos connaissances.

Votre très-humble protégé littéraire,

A. W. SCHLEGEL.

N'oubliez pas Monti.

Les Mémoires de l'Académie des Inscriptions contiennent-ils quelque chose d'important sur l'art théâtral des anciens? L'article de Barthélemy sur la construction du théâtre et la décoration de la scène est assez confus. Je me flatte d'avoir mieux expliqué la chose avec le secours d'un savant architecte et d'après l'inspection d'Herculanum et de Pompéi.

IV

Coppet, ce 27 septembre 1808.

Vous ne vous lassez pas, Monsieur, de me secourir de vos richesses littéraires. J'ai parcouru la dissertation que vous m'avez envoyée; j'en connais l'auteur, je suis même en correspondance avec lui; c'est un de nos philologues les plus estimables; mais lorsqu'il a fait cet écrit, c'était un jeune homme qui voulait débiter tout ce qu'il savait : c'est pourquoi il y a dans son écrit beaucoup de citations et peu de faits. Je soutiens contre lui l'opinion commune, qu'il n'y a point d'autre espèce de drame satyrique que celle que nous connaissons, et que les poëtes comiques n'en ont jamais fait. Un drame satyrique était une pièce sur un sujet mythologique, avec un chœur de satyres et avec un mélange de plaisanterie. Appeler ainsi des pièces sans chœur et sur des sujets domestiques, c'est brouiller toutes les idées. Ce qui l'a induit en erreur, c'est qu'une pièce de Cratinus s'appelait *les Satyres*; mais cela ne prouve pas du tout que cette comédie fût un drame satyrique.

Je vous remercie du passage de Diodore sur Ephialte; il est fort important. Quant à celui de Lucien, je ne me le rappelle pas bien clairement, mais c'est un auteur trop postérieur pour avoir une grande autorité. Je veux bien croire que de son temps l'art théâtral était très-déchu, mais cela ne prouve rien contre le goût qui devait régner du temps de Phidias et de Polyclète. Barthélemy est bien peu profond sur l'article du théâtre; il donne une description toute fausse de la représentation d'*Ajax* et d'*Antigone*. Je n'ai pas encore entièrement achevé mes études du théâtre grec, mais, sous peu de jours, je vous renverrai tous vos livres bien empaquetés, avec mille remerciements.

Si nous passons l'hiver à Genève, comme il y a quelque apparence, il faudra bien vous préparer à être importuné par mon empressement pour remplir dans votre conversation les lacunes de mes connaissances. En attendant, agréez l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A. W. SCHLEGEL.

V

22 janvier 1809.

Permettez-moi, Monsieur, de vous appeler à mon secours, comme de coutume, pour lever quelques petits doutes d'antiquités.

Dans quel temps a vécu *Platonius*, savant dont on trouve différents morceaux à la tête des éditions d'Aristophane?

Sait-on l'année précise de la loi portée contre les personnalités dans l'ancienne comédie? Je ne la trouve ni dans Fabricius, ni dans Barthélemy.

Brunck, dans sa table chronologique des comédies d'Aristophane, place les *Acharnes* avant les *Chevaliers* de la façon suivante :

OLYMP. LXXXVIII.

Anno 3. Archonte Euthydemo, *Acharnenses*.
Anno 4. Archonte Stratocle, *Equites*.

Cependant un passage des *Acharnes*, où il est question d'une comédie contre Cléon, de l'année suivante, se rapporte évidemment aux *Chevaliers* (*Acharn.* v. 377 sq.). D'ailleurs, on nous dit que les *Chevaliers* furent la première pièce qu'Aristophane fit jouer sous son propre nom. Je ne trouve aucun éclaircissement dans Petitus, seulement qu'il a fait la correction d'*Euthydème* à la place d'*Euthymène*, dont le nom se trouve dans l'argument. Où gît donc l'erreur? *Et eris mihi magnus Apollo.* Cependant, il ne faut point vous donner de peine pour cela, si la réponse ne vous tombe pas sous la main. C'est plutôt pour avoir un rapport d'étude avec vous, que pour l'importance de la chose que je vous le demande.

Auriez-vous par hasard l'original du morceau de Plutarque sur Ménandre et Aristophane à me prêter?

SCHLEGEL.

Note de Favre annexée à cette lettre.

L'ancienne comédie se termine à la fin de la guerre du Péloponèse.

De la fin de la guerre du Péloponèse au temps d'Alexandre, c'est la comédie moyenne.

Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXX, p. 51.

La pièce jouée précédemment, qu'Aristophane désigne *Acharnes*, v. 377 et seq., n'est pas les *Chevaliers*, mais les *Babyloniens*, pièce où il y avait des traits contre Cléon. Cléon intenta une accusation contre le poëte, et Aristo-

phane la rappelle en plusieurs endroits (*Acharn.* v. 501-630. — Voy. *Schol. Aristoph. Acharn.* v. 377).

Cette pièce fut en partie cause de la loi qui défendit aux poëtes d'*insulter aucun magistrat* (*Schol. Nub.* v. 31). Sam. Petit (*Leg. Attic.* p. 151) place cette loi, Olymp. LXXXIX, 1. Elle était déjà en vigueur sous l'archonte *Aminias*, Olymp. LXXXIX, 2 (*Schol. ad Nubes*, v. 31).

Les *Acharnes* furent joués Ol. LXXXVIII, 3. Le poëte y maltraite Antimachus qui l'avait mal régalé à certaine fête (*Acharn.* v. 1149 et seq. et *Schol.*). Antimachus avait voulu faire passer une loi contre la licence des comiques (Ol. LXXXV, 1), mais il ne put la faire sanctionner, et elle fut rejetée, Ol. LXXXV, 4 (*Schol. ad Acharn.* v. 67).

Athènes ayant été prise, et les Lacédémoniens ayant établi les trente tyrans (Ol. XCIV, 1), Antimachus fit passer son projet de loi (*Schol. ad Acharn.* v. 1149). Platonius le grammairien dit : « Dès qu'on eut établi à Athènes le gouvernement oligarchique, les poëtes devinrent plus timides. »

C'est dans ce temps que l'on porta la loi : Μὴ κωμῳδεῖν ἐξ ὀνόματος.

Petit (*Leg. Attic.* p. 152) place cette loi dans l'Ol. XCVII ; il le prouve en remarquant que les Ἐκκλησιάζουσαι, où il y a des personnes nommées, furent représentées Ol. XCVI, 4, et que le *second Plutus*, qui se ressent de la nouvelle loi, est de Ol. XCVII, 4.

VI

19 février 1809.

Après avoir laissé un intervalle de repos à votre belle bibliothèque, Monsieur, je reviens à vous faire de nouvelles demandes.

Pourriez-vous me prêter :

La littérature latine de *Fabricius*, édition de *Harles* ?

Les fragments des *Mimes* de *Syrus* et de *Laberius* ? Connaissez-vous quelque dissertation sur les Atellanes et les Mimes romains ? Je souhaiterais au moins avoir le volume de *Tite-Live* où se trouve le passage concernant l'origine des fables atellanes.

Pourriez-vous m'indiquer les passages des anciens qui font entrevoir une analogie entre leurs bouffons et les masques italiens d'aujourd'hui ? par exemple, sur le rôle de Sannio, etc.?

Enfin, je souhaite avoir les *Épitres du Pont* et les *Tristes* d'Ovide pour y trouver ce qu'il a dit de *Médée*.

Voici le *Mithridate* d'Adelung que j'avais oublié de vous envoyer.

Mille pardons de mes importunités.

Samedi matin.

SCHLEGEL.

VII

Coppet, 2 septembre 1809.

Voici ma réponse à M. Weber[1]. Ce sont uniquement vos exhortations, Monsieur, qui me l'ont fait écrire. Je vous prie donc de la lire d'abord à loisir, et de me dire si vous en êtes un peu content. J'aurai sans doute pu mieux faire avec le secours de votre bibliothèque. J'ai absolument manqué de livres; je n'ai pas même eu Bailly.

Comme M. Weber a redemandé sa lettre, je vous la renvoie également, de même que le pauvre traité de Schlegelius.

Je vous serais infiniment obligé si vous vouliez procurer à ma réponse le même degré de publicité qu'a eu la lettre de M. Weber, lue dans une société assez nombreuse. Je souhaite que les savants de Genève, surtout M. Prevost, la lisent ou l'entendent lire. Vous avez plein pouvoir de disposer à cet égard de mon manuscrit comme bon vous semblera. Puisque M. Weber a rendu sa lettre à peu près publique avant de me la remettre, il n'est pas nécessaire qu'il soit le premier à la lire. Il a parlé à Charianthes d'envoyer la sienne à M. Koraï; dans ce cas-là j'enverrais aussi ma réponse ; je suis un peu en relation avec cet admirable critique. Ayez la bonté de vous informer si M. Weber exécute ce projet, et de redemander alors la copie de ma lettre que je vous envoie.

Je suis bien résolu de ne plus répondre, si M. Weber veut me réfuter de nouveau. En voilà bien assez ; on passerait sa vie à éplucher deux vers d'Homère ; d'ailleurs, je me flatte d'avoir coulé à fond cette question.

J'ai encore une conjecture sur ce passage homérique, mais que je me garderai bien de dire à mon antagoniste, et que je vous communiquerai seulement en confidence.

Avez-vous vu M. Mustoxidi, Grec des Sept-Îles, très-savant et très-cultivé ? Malheureusement il est reparti tout de suite pour l'Italie, autrement je ne l'aurais pas récusé pour juge dans cette dispute.

Il y a bien longtemps que vous ne nous avez donné aucun signe de vie. J'espère que la santé de Madame votre mère vous permettra bientôt de venir à Coppet.

Au plaisir de vous revoir ici ou à Genève.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

1 Alors professeur de grec à l'Académie de Genève. Nous ignorons le sujet de cette discussion littéraire. — *Éd.*

Je vous renverrai, ou en même temps avec ce paquet ou par la première occasion, l'Odyssée avec le commentaire d'Eustathe que j'ai eu de la bibliothèque. Ayez la bonté de me faire avoir en revanche Schilter, *Thesaur. Antiquit. Teutonic.* t. III.

Je vous renvoie, Monsieur, avec beaucoup de remerciements, vos notes sur l'histoire d'Attila, Pigna et le volume du *Thesaurus* de Burmann.

Voici mes nouvelles importunités :

Je voudrais avoir une biographie de saint Annon, archevêque de Cologne du temps de l'empereur Henri IV, qui contînt l'époque où il a été canonisé, celle des premiers miracles attribués à ses restes, etc. C'est pour conclure de là la date d'un fort ancien poëme allemand en son honneur, qui est inséré dans le *Thesaurus* de Schilter.

Büsching, les volumes où il traite de la géographie de l'Autriche, de la Hongrie et des pays riverains du Rhin.

Ottonis Frisingensis *Chronicon*.

Aventinus, *Annales Bojorum*.

Je vous renverrai les autres in-fol. que j'ai encore au fur et à mesure.

Je trouve dans Palladius, qu'Aventin cite, un poëme héroïque en l'honneur d'Attila. C'est probablement le même que vous connaissez *de Walthario* (*Thesaurus Pallad. Comment. Aquil.* p. 129).

Tout à vous,

SCHLEGEL.

VIII

Viro munificentissimo, Fabro-Caelaviano juniori[1], *Municipii Genevensis Bibliothecario honorario, Schlegelius exul Hannoveranus*

S. P. D.

Quam mihi hucusque, vir clarissime, inter multa alia officia grato animo commemoranda, egregiam præstitisti operam in enucleandis Theoti-cæ poeseos et linguæ antiquitatibus, eamdem ut et in posterum præstare velis, quam possum enixe Te oro, imo obtestor. Vereor enim ne, si tantum mihi subtrahatur auxilium, viribus in medio cursu deficientibus, mihi dolendum sit quod oleum et operam, ut aiunt, perdiderim. Jam consuevi, Te, tanquam oraculum aliquod divinitus mihi concessum, cujus responsa piis mortalium auribus accepta in intimis mentis penetralibus adservantur, summa

1 Favre-Cayla, fils. — Favre avait reçu à cette époque le titre de *bibliothécaire honoraire* qu'il ne garda que quelques années. — *Éd.*

cum reverentia colere ac venerari. Ne igitur graveris aut defatigeris quæstionum varietate et multitudine, quibus quotidie aures tuas obtundo, cum probe sciam Te Œdipo sapientiorem eas solvere valere.

Non te fugit, in antiquissimo illo de Nebulonibus[1] carmine, quod hodie denuo inter nostrates celebrari cœptum est, multa occurrere, quæ pertinent ad historiam temporum, quibus Romanum imperium tum Attilæ incursionibus, tum multo magis fortitudine populorum Teutonicorum, quos vulgo Barbaros appellant, a quibus equidem originem trahere magnopere glorior, vehementer concussum, denique prorsus deletum atque eversum est. Primo loco itaque diligenter mihi perlustranda sunt omnia quæ ad Attilæ historiam spectant, tum Veterum testimonia, tum quæ eruditorum nostri sæculi in eam rem congessit industria. Deinde cum Theodoricus Ostrogothorum rex, quem annales nostri rhythmici non invenusto anachronismo æqualem Attilæ faciunt, in multis carminibus populari Dietrici Bernensis nomine celebratus, in epica Nebulonum narratione primarias occupet partes, investiganda erunt quæ de eo et sede ejus Veronensi ab historicis latinis memoriæ mandata sunt, velim imprimis mecum communices quæ Tu de statu Italiæ sub Ostrogothis jampridem doctissima scripsisti.

Porro multus est in Nebulionade sermo de Burgundionum regno, prisco illo, cujus sedes Wormatiæ ad Rhenum erat posita. Omnino autem maxime confusa est Burgundionum historia, propter perpetuas regni divisiones et varias, in universo populorum motu, gentis hujus sedes, quæ postremo magis versus meridiem migravit in regiones ad utrumque montis Juræ latus sitas, partim adhuc nomen ejus retinentes. Nescio an in annalibus episcopatus Wormatiensis aliquid lucis huic Burgundionum regno affundatur. Multo enim serius, nisi fallor, a Carolo Magno sedes Episcopi Catholici Wormatiæ constituta est, quoniam Burgundiones cum cæteris gentibus cognatis Attilæ tempore pessima Arrianorum hæresi laborabant.

Denique scire velim, an unquam regulus aliquis Francorum Frisiorum, aliarumve gentium, quæ istis temporibus tam sæpe nomina et sedes mutare solebant, sedem imperii sui habuerit in oppidulo Xanten ad Rhenum sito prope Weseliam. Ponitur enim in Nebulionade ibi regia principis cujusdam Sigismundi, in provinciis inferioribus (vernaculo sermone *die Niederlande*) dominantis, filiique ejus Sigfridi, incliti fabulis herois, quem, quia ad instar Achillis nullo telo vulnerabilis habebatur, nostrates *cornetum* nuncupant, unde errore ridiculo homines veteris sermonis iguari *cornutum* eum finxerunt. Pernoctabam aliquando in itinere apud hoc oppidum Xanten, sed minime prævidens, olim mihi antiquitates ejus remotissimas fore investigandas. Venit mihi in mentem, num forte nomen, neutiquam indolem Germanicam redolens, a Xantho Troadis flumine derivatum sit. Notissima enim res est, Francos, multosque alios populos, Romanorum æmulatione illectos, a Trojanis originem ducere voluisse, quo factum ut passim, sicuti Andromache Virgiliana « novas quasdam Trojas et recidiva Pergama » conderent.

1 Les Niebelungen. — *Éd.*

Pauca hæc e multis, in quibus hæreo, delibavi. Vides jam, quæ et quantæ difficultates mihi sint extricandæ, ante quam dissertatio mea de Nebulonibus in lucem prodire queat. Rogo te igitur, cum cubiculi mei angustiæ non tantam librorum molem simul capiant, quanta ad hanc meam opellam qualemcumque opus mihi erit, ut mihi supellectilem litterariam, tum ex locupletissimo penu tuo proprio, tum ex Bibliotheca publica paulatim promas, utendamque concedas, dum libros, quibus jam usus fuero, diligenter Tibi subinde remittam, ne liberalitate Tua abutar; sicubi hodie cum hisce litteris remitto Canisii *Lectiones antiquas*, debitas Tibi gratias persolvens et amplius persoluturus. Quas utinam Tibi Patrono optime merito referant pro me docti gentis nostræ homines, si quando Germaniam peragrare Tibi libuerit. Vale. Scribebam Genevæ A. d. v. kal. Febr. a. MDCCCXI.

IX

Clichy, 20 octobre 1814.

Vous me faites l'honneur, Monsieur, de me demander des lettres pour Weimar et Iéna. Mes relations avec ce pays sont entièrement rompues, et je n'y entretiens aucune correspondance, pas même avec mon ancien ami et maître en poésie, Gœthe. Cependant, je pense qu'il recevra toujours bien quelques lignes de ma part, et je vous envoie l'incluse comme la seule adresse que je puisse donner.

Au reste, un Genevois de la classe de M. Rigaud [1], et qui montre le désir peu commun de connaître la langue et la littérature allemandes, n'a pas besoin de recommandation, et peut être sûr d'être partout bien accueilli.

Weimar est bien dépeuplé par la perte de ses hommes célèbres, Herder, Schiller et Wieland. Il n'y reste plus que Gœthe. Néanmoins je crois que le goût des lettres s'y maintient toujours, et le théâtre est une ressource pour les étrangers.

L'université d'Iéna aussi n'est plus ce qu'elle était. Le personnel des professeurs a tellement changé qu'ils me sont inconnus pour la plupart.

Gœttingue est bien supérieur par son excellente bibliothèque, et Heidelberg par le mouvement de pensée qui y règne; mais à présent que l'Allemagne respire après de longues agitations, M. Rigaud aura un choix libre entre tous les séjours qui pourront lui convenir.

J'ai eu bien du regret à quitter la Suisse sitôt, et j'ai été vivement touché de l'état d'affliction où je vous ai laissé [2]. J'aurais souhaité vous voir plus calme avant mon départ; mais une douleur de sensibilité exerce tous ses droits sur un cœur comme le vôtre. Votre père a été votre ami intime;

1 M. Rigaud-de Constant. — *Éd.*

2 La mort du père de Guillaume Favre. — *Éd.*

vous avez adouci tous les jours de sa vie; une telle relation est unique; on se sent bien seul après une perte semblable, et il faut du courage pour recommencer une nouvelle époque de la vie.

Je me rappellerai toujours avec reconnaissance l'intérêt que vous m'avez témoigné lorsque j'éprouvai une douleur pareille. En revenant après la bataille de Leipzig, et sous d'heureux auspices dans mon pays natal, dont je devais me croire exilé pour toujours sans les événements de la guerre, je disais souvent à mes frères: « Pourquoi ma mère n'a-t-elle pu voir ce jour? quelle satisfaction elle aurait éprouvée! »

Nous sommes ici assez agréablement établis, quoique dans un château un peu délâbré. Les moulins de Montmartre me séparent du fracas de Paris, et je leur en sais bon gré. Ce n'est pas que le salon de Mme de Staël ne réunisse souvent un monde brillant, mais cette petite distance suffit pour m'affranchir des devoirs de société, et j'en profite pour étudier beaucoup. Je vous entretiendrai une autre fois des résultats de mes recherches, auxquelles vous avez toujours accordé tant de faveur.

Veuillez agréer, Monsieur, les assurances de ma haute estime et de mon amitié bien sincère.

SCHLEGEL.

X

Paris, 4 février 1815.

J'ai mille et mille pardons à vous demander de ma négligence, Monsieur; j'avais répondu à votre lettre, et je croyais avoir envoyé ma lettre à la poste, mais, soit par un oubli de la part du domestique ou par ma propre distraction, elle n'est point partie, et je viens de la retrouver à ma grande consternation, en fouillant dans mes papiers pour les mettre en ordre pour mon prochain départ. Une telle chose ne peut arriver qu'à un indolent comme moi, qui ai toujours un tiroir rempli de lettres auxquelles je devrais répondre et auxquelles je ne réponds guère, que je crains même de regarder, pour ne pas me rappeler mes péchés. Ma lettre pour M. Rigaud arrivera sans doute trop tard pour lui être de quelque utilité, mais je vous l'envoie toujours, afin qu'elle me serve d'excuse.

J'espère bientôt retourner en Suisse. Notre séjour ici ne se prolongera guère au delà du commencement du mois d'avril. Je réserve donc pour le plaisir de nos entretiens, dont je me fais une vraie fête, tout ce que je pourrais vous communiquer d'intéressant. Paris a été assez animé cet hiver; surtout quelques femmes anglaises en ont fait agréablement les honneurs. Cependant je fréquente en général le monde le moins possible, pour n'y pas perdre tout mon temps. Depuis mon séjour en ville, j'ai suspendu

mon écrit sur la formation de la langue française, parce que je ne sais pas composer à bâtons rompus. Mais, en revanche, je suis tombé comme un perdu dans d'autres études. Depuis un mois à peu près, je me débats contre les difficultés de la langue et de la poésie provençales ; je pâlis sur les manuscrits, et j'emporterai un recueil assez nombreux de chansons des poëtes les plus célèbres, copiées avec le plus grand soin sur les originaux, et non pas d'après les papiers de Lacurne de Sainte-Palaye. Je verrai ensuite à loisir ce que je pourrai tirer de cela ; mais enfin j'ai voulu le posséder. Ceci se lie à mes recherches précédentes. Mais figurez-vous cet enfantillage à mon âge? je n'ai pu résister au désir d'apprendre la langue sanscrite ; j'étais ennuyé de ne savoir que des langues que tout le monde sait, et me voilà depuis deux mois écolier zélé des Brahmes.

Je commence à débrouiller assez facilement les caractères, je m'oriente dans la grammaire, et je lis même déjà, avec le secours d'un Allemand que j'ai trouvé ici, l'Homère de l'Inde, Valmiki. Il m'est trop incommode de suivre le cours de M. Chézy, mais je le consulte sur la marche à prendre. Enfin, j'espère avancer assez pour continuer cette étude à moi seul, pendant le loisir de la vie de campagne. On a beaucoup de difficulté de se procurer les livres nécessaires. Il y a encore peu de choses imprimées dans la langue originale en Angleterre, et les livres publiés aux Grandes-Indes, outre qu'ils sont d'une cherté excessive, ne se trouvent presque point. Cependant je m'en suis procuré quelques-uns, et j'attends un envoi de Londres.

Voilà mes confessions en fait de folies érudites. Mme de Staël dit que c'est par paresse que j'étudie tout cela. Elle voudrait me voir travailler pour produire un effet instantané, et c'est la chose pour laquelle j'ai le moins de goût. Les journaux de Paris vous auront quelquefois rappelé mon nom, en m'érigeant, bien gratuitement, en hérésiarque littéraire. On a voulu m'engager à répondre, mais je n'ai jamais fait attention à ces glapissements de la meute journaliste. Si mon livre a quelque valeur intrinsèque, si j'y ai répondu d'avance aux futiles objections qu'on m'oppose, il produira son effet avec le temps. En attendant il se lit. Il paraît obtenir quelque succès en Angleterre ; plusieurs journaux en ont rendu un compte avantageux.

Vous savez sans doute toutes les nouvelles qui concernent Mme de Staël et sa famille : ainsi, je ne vous en parle pas. Je ne saurais cependant m'empêcher de rendre justice au choix de Mlle de Staël. M de Broglie est un des hommes les plus aimables et les plus spirituels que l'on puisse rencontrer dans aucun pays. Je crains seulement que la session de la Chambre des Pairs ne nous l'enlève pour une partie de l'été. Auguste de Staël aussi veut faire un voyage en Suède, à mon grand regret. Il a passé cet hiver chez moi à peu près tout le temps que lui a laissé le monde.

Je crains bien que ma lettre ne sente la lampe, comme les oraisons de Démosthène. Mais vous avez de l'indulgence pour mes faibles. En comptant sur le plaisir prochain de vous revoir,

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XI

Coppet, 20 mars 1815.

Je dois paraître inexcusable à vos yeux, puisque vous n'avez reçu aucun signe de vie de ma part depuis mon séjour à Paris. Je vous ai pourtant écrit, et même deux fois. D'abord de Clichy, en réponse à la lettre par laquelle vous me demandâtes une adresse pour Weimar. Je croyais avoir envoyé à la poste cette lettre qui en renfermait une pour mon ancien ami Gœthe ; mais, soit par la négligence du domestique, soit par ma propre distraction, elle n'est pas partie, et dernièrement, en fouillant dans mes papiers que je voulais mettre en ordre pour notre prochain départ, je l'ai retrouvée à ma grande surprise. Alors, je vous ai écrit de nouveau pour excuser ce retard. Je vous rendais compte dans cette lettre de mes paisibles études, lorsque tout à coup sont survenues les nouvelles qui ont depuis agité tous les esprits[1]. Cela m'a engagé à suspendre l'envoi de ma lettre, qui ne pouvait guère vous intéresser dans un pareil moment. Je prévoyais d'ailleurs que je reviendrais incessamment dans ce pays-ci. Je suis venu à la légère ; ces lettres arriveront avec mes papiers, mais, en effet, elles ne sont plus bonnes à rien qu'à me servir d'excuse et à vous prouver mon souvenir, malgré ce silence en apparence impardonnable.

Je m'étais fait une vraie fête de vous revoir, de vous rendre compte en pleine tranquillité des résultats de mes recherches, et de reprendre nos anciens entretiens, souvent si instructifs, toujours si agréables pour moi. Mais voilà un horizon bien rembruni. L'orage gronde en approchant, et chacun se tient tapi dans son coin. Malheureusement, nous en avons trop vu pour ne pas croire à la possibilité de toutes les calamités et de tous les bouleversements. Personne ne peut savoir ce qu'il deviendra, ni quels devoirs il sera appelé à remplir. Je ne partageais pas la sécurité générale ; cependant, je ne croyais pas le danger si prochain, et je m'attendais à voir éclater cette éruption volcanique d'abord en Italie. Tout le monde a été dans un funeste aveuglement. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je m'intéresse au repos et à la conservation de votre patrie au milieu de tout cela.

Vous jugerez, par mes occupations à Paris, combien j'étais éloigné de me mêler du monde réel et de la politique du moment. Je copiais des poésies provençales sur les manuscrits originaux avec une exactitude philologique, dans l'idée d'en publier peut-être dans la suite un recueil. J'avais en outre commencé l'étude de la langue sanscritane, et j'avais fait des progrès

1. Le retour de l'île d'Elbe. — Éd.

assez considérables pour deux mois de temps. Maintenant on est toute la journée à demander avec anxiété les nouvelles qui peuvent décider du sort de toutes les personnes auxquelles on s'intéresse. On ne commande plus son attention pour aucune autre chose.

J'espère vous voir bientôt. Je vous prie de présenter mes respects à Mme Favre.

Veuillez agréer l'assurance de mon attachement le plus sincère.

SCHLEGEL.

XII

Coppet, 6 avril 1815.

J'ai été dernièrement moi-même à votre porte, et ne vous trouvant pas chez vous, j'y ai laissé ces lettres du siècle passé.

Je vous félicite de tout mon cœur de l'heureux événement qui a eu lieu dans votre famille. J'espère que Mme Favre se porte bien, et je vous prie de lui présenter mes respects.

Le nouveau venu est plus heureux que nous; il a beaucoup de chances de vivre dans une époque plus heureuse, lorsque le monde sera remis des suites funestes de tous les bouleversements auxquels nous ne voyons point encore de terme.

J'ai une grande envie de causer avec vous. D'abord après son arrivée, Mme de Staël est allée souvent à Genève à cause de Mme Necker, mais à présent vous êtes presque toujours sûr de la trouver.

Si j'avais vingt ans de moins, je tournerais mes projets vers les rives du Gange; mais à présent, il me faut être content de faire venir seulement une rigole de son eau sacrée dans mon cabinet d'étude. Je suis encore bien dépourvu de livres indiens, mais j'attends un envoi de la part de Langlès.

Je n'ai pas trop de mille occupations diverses pour me distraire de ma rage sur les événements publics; ainsi je mène de front mes recherches sanscritanes, provençales, tudesques, etc., etc.

C'est pour ces dernières que j'aurais encore besoin de vos complaisances accoutumées.

Il me semble avoir vu dans votre bibliothèque deux éditions d'Ulphilas, l'une de Benson et l'autre faite en Allemagne. Je n'ai jusqu'ici étudié ce premier monument de notre langue que dans l'édition suédoise de Stjernhelm. Je souhaiterais comparer ces différents commentaires.

Je présume que la grande collection des *Scriptores rerum Francicarum*, par Bouquet, est à la bibliothèque de Genève. Vous m'obligerez infiniment en

m'en prêtant les premiers quatre ou cinq volumes, qui contiennent les Mérovingiens et les Carlovingiens.

J'ai écrit à Paris un traité d'Étymologie comme introduction à mes vues historiques sur la formation des langues romanes. Je désirerais beaucoup vous le montrer; mais je n'ai ici qu'un vilain brouillon. En partant de Paris, j'ai oublié de redemander la copie à quelqu'un à qui je l'avais prêtée.

Mme de Staël me charge de beaucoup de choses pour vous et Mme Favre. Venez bientôt nous voir, je vous en conjure.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

Voici quelques questions *Nébuloniennes*.

Les *Patzinaces* ou *Petschenegnes* existent-ils encore quelque part comme corps de nation?

Quelle est la date de la fondation et de l'illustration de la ville de Kiew en Russie?

Se trouve-t-il dans Canisius (*Lect. Ant.*) une chronique de l'évêché de Passau (*Episcop. Bathaviensis*)? Au défaut de cela, je pourrais me contenter d'une biographie un peu circonstanciée de saint Piligrinus, évêque de Passau, qui, du temps de l'empereur Othon II, prêcha le premier le christianisme aux Hongrois, mais sans un succès complet.

Si la *Topographie* de Mérian s'étend à ces pays-là, je souhaiterais avoir les volumes qui traitent de la Hongrie et des provinces riveraines du Rhin.

M. Hess me dit avoir rendu à la bibliothèque Fugger, *Ehrenspiegel* et Pez, *Script. rerum Austriacarum*, les deux volumes qui s'y trouvent. Je vous prie de me les procurer, en réservant mes autres demandes pour la suite, pour ne pas assommer nos domestiques sous le poids des in-folio.

Mille pardons de mes importunités, mon cher *magnus Apollo*.

SCHLEGEL.

XIII

Mille grâces de l'envoi du glossaire, et bien davantage encore de votre lettre intéressante qui touche à une infinité de points de mes recherches.

J'entre d'abord en matière. Je pense que, malgré l'existence antérieure des runes, l'invention des lettres d'Ulphilas peut s'expliquer par une idée superstitieuse. Comme les runes passaient pour avoir servi à la sorcellerie et à tous les usages diaboliques, on aurait cru profaner l'Évangile en les

employant. D'ailleurs, l'alphabet runique était incomplet; on n'avait point encore écrit de longs livres; il fallait donc des distinctions grammaticales plus fines. Les savants suédois prétendent que quelques caractères d'Ulphilas sont imités des runes. On ne pourrait juger de cela avec certitude que d'après un *fac-simile* du manuscrit, qu'on n'a donné nulle part que je sache. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été trop indolent pour inspecter le *Codex Argenteus*, quand je n'étais qu'à une journée d'Upsala.

L'histoire de ce manuscrit serait aussi curieuse à savoir. Les Suédois n'en parlent pas, je crois, parce qu'il a été transporté en Suède un peu *per fas et nefas*. Qu'est-ce que le *Cœnobium Werthinense*, où il était autrefois? Est-ce *Donauwerth?* (C'est Werden en Westphalie. — G. F.)

Dans Ulphilas, *runa* signifie *mysterium, consilium*, comme encore aujourd'hui en allemand *raunen* est *parler à voix basse*. Il emploie des termes gothiques pour l'art de l'écriture. *Meljan* (scribere), *meli* (scripturæ), *ufarmelcins* (superscriptio). Les Anglo-Saxons ont eu aussi un terme indigène pour écrire : *write*, encore usité dans l'anglais. En allemand, le mot *schreiben* est formé de *scribere*, mais le nom des lettres *Buchstaben* ramène aux runes : *Stab*, bâton ou ligne droite, *Buche*, hêtre.

Dans les gloses de Kevon à la règle de saint Benoît, écrites à Saint-Gall dans le huitième siècle, l'on trouve *runstaba*, pour *eulogiæ*. (Schilter, *Thesaur. R. S. Bened.*, t. IV.) En anglo-saxon : *Staef-craft*, la grammaire, l'art des lettres.

Je trouve quelques traces de l'usage des runes dans Tacite, *Germ.* c. 10. Il parle de sortiléges faits par les prêtres, auxquels on employait « surculos notis quibusdam discretos. » Ensuite : « secundum notam ante *impressam* interpretantur. » Ces marques étaient donc des incisions. Vient le nom de la prophétesse *Aurinia*; d'autres ont déjà pensé qu'il fallait lire *Alirunæ*. Enfin : « literarum secreta ignorant. » J'explique ce passage, qui a donné lieu à tant de disputes, tout autrement que les commentateurs à moi connus. « Les hommes et les femmes (du peuple) ignorent l'usage des lettres, qui chez eux sont traitées comme un mystère, c'est-à-dire par les prêtres. »

Comme vous, je ne doute nullement que l'ancienne rédaction de la loi salique n'ait été traduite d'après un manuscrit runique. Comment veut-on qu'une loi, dont le but principal était de fixer le taux des amendes, ait pu se conserver dans la mémoire? Mais le diable peut seul se tirer de ce baragouin, écrit d'abord par un Franc qui ne savait pas le latin, copié ensuite par des Gaulois qui ne savaient pas la langue des Francs.

Il y a un terrible chapitre dans cette loi sur l'attouchement indiscret des femmes : tant pour la main, tant pour le bras au-dessous du coude, au-dessus du coude; cela monte déjà fort haut, et puis..... Enfin la loi est heureusement abolie, autrement il y aurait beaucoup de gens ruinés.

Pour revenir aux runes, j'en ai trouvé une trace dans la Transylvanie. Voyez Thrwöcz, c. XXIV. Il dit que les Szekles, « nondum Scythicis litteris obliti » se servent « non encausti et papyri ministerio, sed baculorum excisionis artificio. » Les Szekles se disent les descendants des Huns restés dans

le pays. Ils ont été toujours reconnus pour tels par les rois de Hongrie. Il se pourrait donc que cet art, dont parle Thrwöcz, sans doute oublié aujourd'hui, eût été communiqué aux Huns par les Goths, dans le temps que ceux-ci formaient une partie de l'empire des Huns.

Je n'ai pas grande foi en Trithemius ni en Hunnibald; cependant il faut les écouter, puisqu'ils peuvent avoir eu des manuscrits perdus aujourd'hui, et je vous serais obligé si vous vouliez me les procurer.

J'ai extrait de l'Anonyme de Bela, de Boguphal et de Potocki tout ce qui pouvait être à mon usage. Ce Walgersz de Boguphal est notre *Waltharius, princeps Aquitaniæ*, transplanté en Pologne, sans doute d'après la même tradition allemande qui a servi de base au poëme latin que vous connaissez.

Il n'y a aucun doute qu'il ne faille entendre Vérone sous le nom de *Bern*, de cette ville illustrée par nos romanciers héroïques. Nos historiens du seizième siècle nomment encore le passage des Alpes qui conduit à Vérone : *die Berner Clausen* (les Cluses de Berne). Je pense même que le duc de Zähringen, en bâtissant la ville de Berne en Suisse, l'a nommée ainsi par allusion à l'autre, ses ancêtres ayant été margraves à Vérone. M. de Müllinen, profond connaisseur de l'histoire de Suisse, m'a paru approuver cette conjecture.

Très-probablement le manuscrit dont parle Bembo était gothique. Un Espagnol, cité par Benzelius, en a vu à Turin. Peut-être trouverait-on quelque chose si l'on pouvait fouiller à son aise dans le Vatican. Mais les bibliothécaires y sont jaloux de leurs richesses, comme le dragon des Hespérides. Je crois qu'on a beaucoup écrit en langue gothique, et que les Italiens ont détruit ces manuscrits exprès pour n'avoir pas l'air de descendre des Barbares. Le contrat en langue gothique, publié par Donius, ainsi isolé, fait tirer de fortes inductions. Syagrius avait si bien appris la langue des Bourguignons, qui était celle des Goths, qu'il corrigeait les Barbares eux-mêmes quand ils faisaient des fautes de grammaire. Comment cela se pourrait-il sans la connaissance de livres écrits? Saint Chrysostôme fit prêcher devant lui un prêtre en langue gothique. Or, s'ils prêchaient, ils écrivaient aussi leurs homélies. Chez les Vandales, nation gothique, on célébrait le culte dans leur langue maternelle. Les mots corrompus dans le texte de saint Augustin doivent être rétablis ainsi : *Franja armai* (Domine miserere). Et remarquez que c'étaient des Vandales encore catholiques, car s'ils eussent été ariens, saint Augustin n'en aurait pas été si édifié.

Vous avez certainement très-raison sur Knight. Mais en voilà déjà assez et de reste pour vous fatiguer; ce serait bien pis si je tombais dans le sanscrit.

. . . . . .

. . . . . .

Les communications avec vous me sont toujours infiniment agréables; mais causer vaut encore mieux qu'écrire. Venez donc bientôt nous voir. Mme de Staël ne va à Genève que samedi. Je désirerais bien venir à Genève

pour quelques jours ; mais cela ne se peut que lorsque nous aurons plus de monde ici.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

Pourriez-vous me procurer ce qu'on a publié sur les Goths de la Crimée ?

XIV

Coppet, 3 mai 1815.

Votre envoi, Monsieur, m'a fait grand plaisir ; je suis vraiment confus de toute la peine que vous vous êtes donnée pour moi. Je vois bien que le poëme de Fortunatus ne contient qu'une exhortation à son ami de lui écrire, fût-ce même dans la langue et le caractère le plus étranges. Je rapporte cependant les vers suivants encore aux runes :

Barbara fraxineis pingatur runa tabellis
Quodque papyrus agit, virgula plane valet.

Une baguette peut remplacer le papier, puisqu'on inscrivait souvent les runes sur des bâtons. Le fait important est qu'un prêtre italien du sixième siècle, vivant dans les Gaules, connaissait les runes. J'ai trouvé beaucoup de traces de leur usage généralement répandu parmi les nations germaniques, et à cet égard, comme sur beaucoup d'autres points, je ne puis nullement admettre les prétentions exclusives des antiquaires scandinaves.

Pour l'histoire ecclésiastique, vos manuscrits vaudois sont peut-être tous également curieux. Celui qui m'intéresse le plus est le premier, et si je pouvais passer quelques jours à Genève, je voudrais bien le lire en entier. J'ai cependant de la peine à le croire aussi ancien que le fait M. Senebier, à cause des alexandrins que je ne trouve que chez les troubadours postérieurs.

Dans votre Ulphilas de Junius, il y a une feuille mal cousue, mais j'en aurai soin. Le titre annonce un glossaire qui ne se trouve pas, et qui probablement compose un volume à part. J'ai laissé en Allemagne une édition de Stjernhjelm qui contient un bon glossaire étymologique, mais elle est imprimée en caractères latins.

J'ai découvert un défaut dans le premier volume de la collection de Bouquet. Les pages 651-654 de la feuille *Nunn* manquent, et les mêmes du huitième volume y sont substituées, peut-être les pages en question se sont-elles égarées dans ce dernier. J'étais fort étonné de trouver Charles le Chauve au milieu des Gaulois. Si vous aviez eu alors l'inspection de la bibliothèque, cela ne serait pas arrivé.

Venez donc nous voir, et puisque vous repartez de bonne heure, venez de bonne heure, afin que nous puissions causer à notre aise de mes billevesées érudites. On ne sait pas combien de temps nous resterons voisins. L'horizon me paraît bien obscurci.

Au plaisir de vous revoir.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XV

Coppet, 15 mai 1815.

Votre lettre, Monsieur, ne contient d'un bout à l'autre que des notes que j'ignorais complétement. C'est immense ce qu'il y a à apprendre. Mais je suis un jeune homme de bonne volonté, et je me formerai.

Il est singulier que le *Codex Argenteus* se soit égaré si loin au nord. J'imagine que quelque roi ou chef des Francs, ayant fait ce butin dans une expédition en Italie ou en Aquitaine, en aura fait don au couvent de Werden. La copie peut avoir été écrite en Italie, en Espagne ou dans le midi de la France ; mais la traduction elle-même appartient sans aucun doute aux Goths proprement dits, et puisqu'elle suit le texte grec, elle doit avoir été faite antérieurement à la conquête de Rome, lorsque les Goths n'avaient des relations qu'avec l'empire oriental. L'Évangile d'Ulphilas est un chef-d'œuvre sous tous les rapports ; il serait inconcevable qu'il eût été produit par un seul homme et d'un seul jet, depuis l'*ibe* jusqu'aux termes théologiques les plus difficiles. Aussi je pense que cela se sera fait graduellement, et puisqu'on nous dit que les premiers Goths ont été convertis par les prêtres grecs emmenés prisonniers lors de la défaite de Décius, il est probable que quelques savants grecs auront mis la main à l'œuvre. Il est arrivé quelque chose de semblable en Russie : c'est aux missionnaires grecs que la langue russe doit un excellent alphabet et une culture précoce, tandis que les autres langues esclavones sont restées dans la barbarie et n'ont été écrites que fort tard.

Aucun autre ancien dialecte teutonique (excepté, mais beaucoup plus tard, l'anglo-saxon) n'a atteint la précision grammaticale de la langue gothique. En Allemagne on écrivait pour ainsi dire au hasard ; chacun peignait les sons maladroitement à sa guise, et d'après les variations infinies de la prononciation. C'est pourquoi Hickes a vainement essayé de donner la grammaire d'une langue qui, du propre aveu d'Otfried, n'en avait pas.

Du reste, les Goths ont de beaucoup devancé les autres peuples teutoniques dans la civilisation. Cela vient, je pense, de ce qu'ils n'avaient point habité les rudes climats du Nord, et de ce que, peu de temps avant leur

apparition sur la mer Noire, ils avaient été en contact avec les nations civilisées de l'Asie. Le nom de famille de leurs rois, *Amali*, est aussi bien indien qu'allemand. Je trouve aussi dans Ulphilas plusieurs termes indigènes pour désigner des productions méridionales.

On s'est disputé si l'Évangile d'Ulphilas est écrit en allemand ou en suédois. Ce n'est ni l'un ni l'autre, c'est la mère commune des deux langues. Plus on remonte vers l'origine, et plus on voit les rayons divergents se rapprocher. Cependant il paraît que, dès la plus haute antiquité, les tribus germaniques se sont divisées en deux grandes branches : le bas allemand et le haut allemand; le dialecte des côtes et des plaines, et celui des montagnes, le saxon et le gothique. Le dialecte supérieur ne s'est conservé que dans l'allemand, l'autre a produit les langues hollandaise, danoise, suédoise et anglaise.

Plusieurs savants, entre autres Adelung et mon frère, ont soutenu que les Francs proprement dits ont parlé un dialecte du bas allemand; mais je ne suis pas de leur avis, et je vous dirai pourquoi. La difficulté de fixer avec précision le dialecte que parlaient les Francs, lors de la conquête des Gaules, c'est que nous n'avons aucun écrit des temps mérovingiens, et dans l'époque carlovingienne le nom de *langue francisque* était devenu un terme général qui s'étendait à tout leur vaste empire. Alors le haut allemand était la langue dominante, parce qu'une quantité de nations de la branche supérieure avaient été nationalisées Francs.

De l'époque antérieure il ne nous reste que quelques mots épars, les noms propres et quelques faits historiques.

J'aperçois une nuance totalement différente dans les noms anglo-saxons, mais les noms francs ne se distinguent en rien des noms gothiques, et beaucoup d'entre eux ne sauraient être expliqués que par Ulphilas.

Le pape Grégoire, en envoyant des missionnaires en Angleterre, demanda des interprètes à un évêque d'Angoulême. Cela prouve-t-il que les Francs parlaient le même dialecte que les Saxons de l'Angleterre? Non; il y avait deux colonies saxonnes en France, l'une près de Nantes, l'autre à Bayeux. Dans un capitulaire mérovingien sur la foire de Saint-Denis, il est question des Saxons qui la fréquentaient, etc.

Voici un autre fait. Le roi Chlodomer périt, étant tombé dans une troupe de Bourguignons qui l'appelaient et lui criaient qu'ils étaient des siens. Il ne put donc pas les distinguer par leur langage. Or, les Bourguignons parlaient la langue des Goths.

Je conclus de tout ceci que les Francs parlaient un dialecte intermédiaire, mais bien plus rapproché de la langue gothique que de la langue saxonne.

Tout cela était destiné à être développé dans mes vues historiques sur la formation de la langue française, dont j'ai presque abandonné le projet.

Je pense qu'on ne peut guère insister sur la langue que parlent aujourd'hui les Szekles, pour déterminer leur origine, puisqu'ils ont été près de mille ans sous la domination des Hongrois. Mais le témoignage de l'Anonyme de Bela, que les conquérants les ont trouvés établis dans le pays, et ont fait

cause commune avec eux contre les Esclavons, compte pour beaucoup à mon gré. Ils étaient donc probablement des restes des Avares, et tout le moyen âge a constamment regardé les Huns, les Avares et les Hongrois comme une seule et même nation. Cette opinion est difficile à réfuter, puisque la langue des deux premiers est perdue. Klaproth prétend avoir trouvé autour du Caucase des Avares dont les noms propres ressemblaient à ceux des Huns.

Rabanus donne-t-il l'alphabet dont il parle? Il ne peut entendre par *Marcomanni* que les habitants du Danemark ou ceux de la Marche de Sleswic en particulier. Cependant nos vieux poëtes disent aussi la Marche norwégienne.

Les notices sur les Goths doivent se trouver dans le *Mithridate* d'Adelung, dont je n'ai encore que le premier volume.

Je vous renvoie avec beaucoup de remerciements le programme danois. Vous êtes bien bon de vous associer ainsi à toutes mes lubies érudites. Je vous entretiendrai une autre fois des traces de poésies nationales que je crois avoir trouvées dans les historiens mérovingiens. Une de ces histoires doit s'être passée à Genève, et même à deux portes de chez vous.

Mme de Staël a différé sa course à Genève jusqu'à lundi; je pourrais bien l'accompagner. Je suis bien fâché qu'une cause aussi triste vous retienne chez vous. J'espère que Mme Favre et vos enfants se portent bien.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XVI

Coppet, 20 mai 1813.

J'étais chez vous, Monsieur, lundi dernier, mais vous étiez à votre belle campagne. J'aurais voulu arriver plutôt pour vous accompagner.

Je suis charmé que vous soyez content de mon morceau sur l'étymologie; il est bien difficile d'écrire d'une manière animée sur un pareil sujet, et d'éviter l'ennui et la pédanterie. C'était un écrit projeté pour un temps de calme. J'avais l'intention maligne d'apprendre à l'Académie Française une quantité de choses qu'elle ignore, et je voulais très-poliment lui adresser ce petit ouvrage. A présent, je n'ai point de motif d'écrire pour le public français, qui est entièrement absorbé par les événements et les divisions intestines. D'ailleurs, j'étais bien mieux placé à Paris sous le rapport des livres. Y a-t-il seulement à Genève toutes les absurdités celtiques et bas-bretonnes dont il faut faire justice?

Je suis très-curieux de voir le manuscrit dont vous me parlez. Sans doute on écrivait encore dans le sixième siècle beaucoup sur du papyrus dans tout

l'Occident. Rien ne s'oppose à ce que le *Codex Argenteus* ait été écrit dans le midi de la France, puisque les Goths y ont dominé si longtemps. Je penche à croire qu'on a beaucoup, mais beaucoup écrit en langue gothique. Outre l'oubli de cette langue, une autre cause encore nous a probablement privés de ces monuments, je veux dire l'intolérance. Une multitude de livres ariens a été brûlée. Des prêtres, Goths d'origine, auront écrit en faveur de leur doctrine. Grégoire de Tours raconte une longue dispute qu'il eut avec l'un d'eux. Si les Goths ariens ne se servaient pas de la Vulgate, mais d'une traduction de l'Écriture sainte dans leur langue, il doit en avoir existé un grand nombre d'exemplaires. Quelques savants pensent que le *Codex Argenteus* a appartenu à Alaric II, et qu'il a été pris dans le sac de Toulouse. Il est question, en effet, de beaucoup de volumes consacrés au culte qu'on trouva parmi le butin. Mais on n'aura guère respecté des livres qui sentaient l'arianisme, et l'on aura seulement conservé les couvertures précieuses. Je conjecture que c'est la reine Brunehault qui a apporté le *Codex Argenteus* en Austrasie. En venant d'Espagne, elle était encore arienne et magnifiquement dotée de toutes les façons; elle aura eu aussi un bel Évangile pour sa dévotion.

Les Normands établis en France ont très-vite oublié leur langue, parce qu'ils n'avaient point amené de femmes avec eux. Mais à Bayeux ils trouvèrent une colonie de Saxons, dont le dialecte se rapprochait beaucoup du danois. C'est cette circonstance qui explique le passage que vous citez.

Il existe en Angleterre des manuscrits runiques ou entremêlés de runes; mais il s'agit de savoir s'ils sont antérieurs ou postérieurs à la conquête des Danois. M. Thorkelin, savant irlandais, vient de publier à Copenhague un grand poëme anglo-saxon, d'après un manuscrit qu'il a copié en Angleterre, et qui, selon lui, remonte au moins au dixième siècle. Il m'en a fait promettre un exemplaire. Cette découverte doit jeter un grand jour sur les antiquités du Nord.

M. Langlès m'annonce les nombreux travaux des Anglais sur les langues indiennes qu'il vient de recevoir. Dieu veuille que le temps revienne bientôt où l'on pourra s'occuper à loisir de toutes ces études paisibles! Le monde aurait bien besoin de repos. C'est l'ineptie d'un côté, et l'ambition et la cupidité de l'autre qui nous en ont privés. J'espère qu'à l'avenir on peindra le diable avec des épaulettes sous la forme d'un général de troupes de ligne, et qu'on ne voudra plus que des citoyens armés pour la défense de leur patrie.

Je souhaite d'autant plus de vous revoir prochainement ici, que ce sera une preuve que la santé de Madame votre mère va mieux.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XVII

Coppet, ce 7 juin 1815.

Monsieur,

Je vous renvoie votre Ammien avec beaucoup de remerciements. Permettez-moi de garder encore un peu les éditions d'Ulphilas et Junius. Je tâche d'approfondir les énigmes de cette langue, mère de la nôtre, ou plutôt la même à la distance de quatorze siècles. Vous m'avez fourni d'excellents renseignements sur la littérature gothique. J'y ajouterai quelques notices que j'ai trouvées depuis.

Le diplôme gothique trouvé à Naples, et expliqué par Ihre, est un contrat de vente; il a été gravé dans les *Papyri Diplomatici* de l'abbé Marini, publiés à Rome en 1805, dans l'imprimerie de la Propagande.

Quelques fragments dans cette langue, trouvés dans la bibliothèque de Wolfenbuttel, ont été publiés par un Allemand nommé Knittel. Tout cela doit aussi se trouver dans l'édition d'Ulphilas par Zahn, laquelle, à ce qu'il paraît, est la plus complète de toutes.

B. Aldrete, *del Origen y principio de la lengua castellana*, 1606, 4°, doit contenir des échantillons d'écriture gothique. Ce livre existerait-il par hasard dans la bibliothèque de Genève?

Lambecius parle de manuscrits en caractère toletan ou gothique dans la bibliothèque de Vienne. Ils y auront été apportés ou d'Italie ou d'Espagne par Charles V et son frère.

Il paraît que les Goths se sont beaucoup mêlés d'écrire. L'Anonyme de Ravenne ne cite pas moins de trois écrivains de cette nation qui avaient écrit sur la géographie des Gaules : Athanaridus, Heldebaldus et Marcomir. Ces ouvrages étaient-ils composés en latin ou en langue gothique? Il ne le dit pas; mais la dernière supposition me paraît plus probable, parce que rien de tout cela ne nous est parvenu. Des livres écrits dans une langue devenue inintelligible devaient nécessairement se perdre.

Je pense, après tout, que dans l'étymologie des langues romanes, en y comprenant le français, on doit beaucoup plus recourir au gothique qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Ces temps orageux ne sont pas favorables aux études; cependant je trouve que c'est le seul moyen de se distraire pour quelques instants de mille pensées pénibles. Je souhaite fort que nous ayons assez de calme pour que je puisse venir passer quelques jours à Genève; mais je ne l'espère guère. J'ai de beaux livres indiens que je vous montrerai si vous venez nous voir ici.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XVIII

Coppet, 24 juillet 1815.

J'apprends, Monsieur, qu'après tous vos bivouacs vous avez pris vos quartiers d'hiver, ou pour mieux dire d'été. Nous aussi, nous sommes retournés à cette habitation redevenue paisible plus tôt que nous ne pouvions l'espérer. L'histoire marche vite aujourd'hui. Les empires se renversent en moins de rien; il faudrait presque plus de temps pour une partie d'échecs bien méditée. A Lausanne, j'ai pu profiter de la bibliothèque de l'Académie et de celle de Gibbon. A présent, votre ancien client vous retombe sur les bras. Vous voyez que les événements ne me dérangent pas de mes études :

Si fractus illabatur orbis,
Etymologum ferient ruinæ.

On prétend que lord Monboddo était à écrire une lettre sur l'origine des langues, lorsqu'on lui annonça que sa femme était à l'agonie. Il répondit : « Je viens à l'instant, je m'en vais seulement achever ma lettre. » En attendant sa femme mourut, et il mit l'annonce de sa mort en post-scriptum. J'ai été un peu comme lord Monboddo dans cette circonstance. Je disais : « Laissez-moi achever une petite recherche étymologique, ensuite je m'occuperai des nouvelles politiques. » Eh bien! je n'avais pas encore trouvé la vraie racine de mon mot, que Paris était pris et la France de nouveau embourbonnée!

J'ai marqué ci-joint ce que je désirerais avoir ou ravoir. J'espère qu'on vous aura rendu tous vos livres lors de mon départ. Il me semble que quelques brochures à moi ont soutenu le siége avec vous. Si vous n'en avez plus besoin, vous m'obligeriez en me les renvoyant.

Mon *Essai sur la formation de la langue française* dort en ce moment. Ce n'est qu'à Paris que je pourrais consulter tous les livres nécessaires.

Il y a une éternité que nous n'avons pas causé ensemble; je profiterai de la première occasion qui s'offrira pour avoir ce plaisir.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

P. S. Je ne saurais terminer cette lettre sans consulter l'oracle de votre érudition sur quelques doutes de mon ignorance.

1° Y a-t-il quelque écrivain contemporain, byzantin ou latin, outre Ammien, qui rende compte du roi goth Ermanaric, lequel périt dans la première

invasion des Huns? Ou le récit que Gibbon en donne repose-t-il tout entier sur la mauvaise autorité de Jornandès? A ce sujet, il est arrivé à Gibbon une méprise assez singulière. Il plaint le roi Ermanaric de ce que ses conquêtes ayant eu lieu parmi des nations barbares, sa gloire a été perdue, tandis qu'elle devait égaler celle d'Alexandre le Grand. Or, ce roi a été chanté, non-seulement en Allemagne pendant tout le moyen âge, mais son nom a même pénétré jusqu'en Islande, et c'est sans aucun doute ce même personnage qui est désigné par le *Jormunrekur* de l'Edda.

2° Grégoire de Tours dit quelque part que les rois bourguignons étaient de la race d'Athanaric le Persécuteur. Cela doit s'entendre des femmes, je pense, car il me paraît clair, par la Loi Gombette, que les rois bourguignons, qui régnaient sur les deux côtés du Jura, descendaient de mâle en mâle de ceux qui s'étaient établis d'abord sur les bords du Rhin. Connaît-on quelque princesse de la dynastie des Visigoths qui ait épousé un roi bourguignon? Ceci vous concerne particulièrement, puisque ces rois avaient leur résidence à Genève.

Note de Favre ajoutée à cette lettre.

Si Grégoire de Tours, qui mourut en 595, a écrit le passage mentionné postérieurement à l'an 593, Childebert, déjà roi d'Austrasie, devint à cette époque roi de Bourgogne, comme successeur de son oncle Gontran, premier roi de Bourgogne de la maison de France, qui l'avait adopté.

Childebert était fils de Sigebert Ier et de Brunehault qui, elle-même, était fille d'Athanagilde, roi des Visigoths.

Mais le passage de Grégoire a trait à un temps plus ancien, vers le milieu du cinquième siècle. Il dit (*Hist. Franc.* II, 28) : « Fuit autem et Gundenchus rex Burgundionum, ex genere Athanarici regis persecutoris. » Ce passage est répété dans Grégoire, *Hist. Franc. epitomat.* c. 17. C'est Gundioc ou Gunderic, dont le règne commença en 436.

Loi Gombette, publiée en 502 par Gondebaud, 491-516.

Je ne crois pas qu'aucun auteur, excepté Ammien et Jornandès, donne quelque détail sur Ermanaric, ni qu'aucun écrivain de la collection byzantine l'ait nommé.

Iormunrekr est nommé dans l'Edda Semundina; dans le chant généalogique de Hyndla, il est désigné comme gendre de Sigurd. Une note semble renvoyer pour ses rapports avec Ermanaric à Torfæus, *Series Dynastarum*.

Je ne sais si l'Edda de Snorra en parle de façon à établir ce rapport. *Jormunrerk* est un nom qui signifie en islandais *Tellus colens, agricola*.

XIX

Je vous suis fort obligé, Monsieur, de votre indication. Mallet a pris cela dans Jean de Müller et celui-ci ne cite pas ses preuves. Tâchons donc, s'il est possible, de débrouiller la généalogie de vos anciens rois: car enfin vous êtes tous des *Gundebadi*, des *Gombauds*, appelés ainsi de la Loi Gombette sous laquelle vous avez vécu.

Voici le témoignage le plus authentique qu'on puisse avoir, celui des Lois bourguignonnes: *Si quos apud regiæ memoriæ auctores nostros, Gibicam, Godomarum, Gislahariam, Gundaharium, patremque nostrum et patruos liberos fuisse constiterit*, etc. C'est Gondebald qui parle, et il nomme les rois antérieurs à Gundioch *auctores nostros*, nos ancêtres. Mais, en supposant qu'on pourrait traduire cela par prédécesseurs, ce que je ne pense pas, ce passage présente une autre difficulté insoluble. Si, à cause de l'extinction de leur famille royale, les Bourguignons avaient élu un prince Visigoth, sans doute ils n'auraient appelé qu'un seul au trône, et Gundioch ne régna pas seul, mais avec ses frères: *patrem nostrum et patruos*. L'un de ces frères était Chilpéric, nommé, si je ne me trompe, par Sidoine. L'autre ou les autres sont inconnus. Il me semble donc qu'il ne reste point d'autre moyen d'expliquer le passage de Grégoire de Tours de la descendance de mâle en mâle, que d'admettre que toute la dynastie bourguignonne, dès son origine, était issue de la famille des Balthes, c'est-à-dire que le premier roi Gibica était fils d'Athanaric même. Le calcul des temps le permet; cependant cela ne me paraît nullement probable.

J'insiste tant sur ce passage de la Loi Gombette, parce qu'il a un rapport intime avec nos poésies nationales. On y nomme trois rois bourguignons, inconnus à tous les historiens, et la tradition nous en a conservé deux intacts. Le troisième seulement est altéré. Le savant Mascov a pris ces quatre noms: Gibica, Godomar, Gislahar, Gundahar, pour autant de générations. La chronologie ne le permet pas, car lorsque les Bourguignons parurent sur le Rhin en 372 ou environ, ils n'avaient point encore de rois, mais seulement des chefs élus pour un temps limité; et en 411, ou tout au plus tard 413, Gundahar, le Gundicarius des Romains, régnait déjà. Il est donc probable que les trois derniers noms désignent trois fils de Gibica, qui régnèrent ensemble, et c'est ce que disent nos traditions. On voit par l'histoire postérieure du royaume de Bourgogne qu'il n'y avait point de primogéniture exclusive, mais seulement une prééminence de frère aîné. La Loi Gombette semble indiquer la même chose: *patrem* nostrum et *patruos*. Le père et les oncles de Gondebald avaient également été rois. Il reste encore une difficulté à résoudre. Dans le passage en question, Gundahar est nommé le dernier, comme s'il eût été le cadet. Nos traditions, au contraire, en font

l'aîné et lui subordonnent ses deux frères, et cela est vrai sans doute, puisque les Romains ne parlent que de Gundicarius, comme chef de la nation. Je pense que dans la Loi Gombette il est nommé le dernier, parce que les deux autres ne laissèrent point de postérité, et parce que Gundahar était le père de son successeur Gundioch. Le premier périt par les Huns avec 20,000 Bourguignons, en 436; voyez Idatius. C'est là le sujet de la catastrophe des Nibelungs. Prosper dit qu'il périt avec sa race. Notre poëme fournit encore une très-bonne explication de cela. Gundahar alla avec ses frères et l'élite de ses troupes vers la résidence d'Attila, dans des intentions amicales; il y éclata une querelle sanglante, dans laquelle les Bourguignons succombèrent après la résistance la plus valeureuse. Mais il avait laissé chez lui un fils en bas âge qui pouvait propager la race royale.

L'*Art de vérifier les dates* a parfaitement raison. Le récit de Mallet ne se fonde que sur un passage de l'*Historia miscella*, qu'on ne saurait opposer aux témoignages formels de Prosper et d'Idatius. Dans la fameuse campagne d'Attila en 451, les Bourguignons ne combattirent pas contre Attila, quoi qu'en dise Jornandès; Sidoine, qui était contemporain, les range parmi ses alliés.

J'oubliais un passage du poëme latin de *Waltharius* v. 115.

Interea *Gibicho* defungitur, ipsoque regno
Guntharius successit.

Ce poëme me semble avoir été écrit dans le neuvième siècle d'après un original allemand.

Vous voyez que, quand on touche à un point de mes recherches, je prends le mors aux dents et il n'y a plus moyen de m'arrêter. N'existe-t-il aucun livre dans lequel l'histoire si obscure de ce premier royaume des Bourguignons soit traitée à fond? Je crois qu'aucun passage des historiens ne m'a échappé, mais je n'ai pas encore compulsé en entier le texte de la Loi Gombette, ni les actes des conciles de ces pays-ci, pour voir si l'on y trouve quelques lumières.

Madame de Staël vous sera très-reconnaissante. Le temps est si beau que vous devriez bien venir passer un jour ici.

Mille amitiés,

SCHLEGEL.

XX

Coppet, le 27 juin 1816.

Il y a un temps infini, Monsieur, que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir et de causer avec vous. L'année dernière, l'ennemi nous coupa bien-

tôt les communications, et vous eûtes un siège à soutenir. Ensuite, lorsqu'à mon retour de Lausanne je vins à Genève, vous étiez déjà parti pour votre tournée en Suisse. En attendant que je puisse vous témoigner combien j'ai regretté votre conversation, je vous envoie une bagatelle dont j'ai fait imprimer un petit nombre d'exemplaires, avant mon départ de Florence, pour les distribuer comme des cartes de visite[1].

Ayant passé tout l'hiver en Toscane, j'en ai profité pour étudier les antiquités particulièrement propres à ce pays, et je pense donner les résultats de mes recherches dans un petit écrit sur les Etrusques, que je me garderai de hérisser d'une érudition trop ennuyeuse, afin qu'on ne me mette pas pour épitaphe :

Ci gît un antiquaire acariâtre et brusque ;
Ah ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque.

En parlant avec vous de mon projet, j'espère bien vous y intéresser un peu. J'aurai grand besoin de vos conseils et de vos secours en livres ; mais je ne veux pas vous importuner dès le premier abord.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus empressés.

A.-W. SCHLEGEL.

XXI

Coppet, 12 juillet 1816.

J'ai appris dernièrement avec bien du regret, Monsieur, que Madame de Staël avait intercepté votre visite sur le chemin de Coppet. Le mauvais temps m'a longtemps empêché d'aller vous voir ; mais, enfin, votre aimable invitation m'assure ce plaisir pour mardi. Dans l'espérance de causer avec vous, j'ai différé de répondre à votre lettre qui m'a fait voir que si j'avais eu l'avantage de vous consulter à Florence, j'aurais pu briller par un savoir emprunté. Pour éviter les longueurs, j'ai admis la supposition de mon adversaire, que ces chevaux sont venus de Rome à Constantinople, et je me suis borné à prouver qu'il ne s'ensuit pas ce qu'il en a voulu induire. Cette partie de la question sera sans doute traitée à fond par un Grec savant, M. Mustoxidi, historiographe des Sept îles, établi à Venise, qui, à ce que j'ai appris, va traiter le même sujet, de sorte que le pauvre président de l'Académie de Venise sera battu de tous les côtés. Ma lettre vient d'être insérée dans la *Bibliothèque italienne*.

1 *Sur les chevaux de bronze de Venise*, Florence, mai 1816. — *Éd.*

Maintenant je suis occupé d'un travail qui tient de près à mes recherches sur les Etrusques, et pour lequel j'ai bien besoin de vos secours. C'est l'examen d'un ouvrage important sur l'histoire romaine, par M. Niebuhr. L'auteur marche en général dans la direction de Beaufort, mais en attaquant la véracité des éloquents récits de Tite-Live, il dédommage ses lecteurs par de profondes recherches sur la constitution de la république romaine et sur les changements qu'elle a subis à différentes époques. Avant tout, je dois comparer ses résultats avec ceux de Beaufort, et compulser le texte original de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse. J'y ajoute une note de quelques autres livres qui se trouvent sans doute dans votre bibliothèque ou dans celle de Genève, et que vous voudrez bien me fournir à fur et à mesure, avec votre bonté accoutumée.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus empressés.

SCHLEGEL.

XXII

Coppet, 31 juillet 1816.

Je suis charmé, Monsieur, de vous voir encore occupé de ma bagatelle florentine. Je souhaiterais qu'une courte notice des deux écrits qui traitent du même sujet fût insérée dans la *Bibliothèque Universelle*, et vous seriez bien aimable de vous en charger[1].

Voici quelques réponses à vos objections.

Il me paraît évident que les chevaux de Venise ont formé l'attelage d'un quadrige. Ils sont parfaitement appareillés, leur marche est symétrique, quoique variée de la droite à la gauche ; enfin, on ne voit aucune trace sur leur dos qu'ils aient jamais porté un cavalier. Lorsque les chevaux de selle, dans les monuments antiques, ont un poitrail semblable, il sert à attacher la housse, car il ne paraît pas que les anciens aient eu l'usage de sangler les chevaux ; or il ne se trouve point de trace d'une housse ou d'un autre *ephippion* quelconque.

Dans le passage d'Hérodote[2] ἐπίχρυσος signifie certainement couvert de plaques d'or, puisque le mot ἐπάργυρος est tout à côté. Croyez-vous que les grands seigneurs de Perse aient été assez mesquins pour avoir des couches seulement argentées ? C'étaient sans doute des lits de bois, couverts en entier ou en partie de plaques d'or ou d'argent. Les chevaux de Venise sont

1 Ce désir de Schlegel fut accompli. — *Éd.*
2 I, 50. IX, 80, 82. — *Éd.*

dorés à notre manière, c'est-à-dire par une solution de l'or dans le vif argent qu'on faisait ensuite évaporer par l'effet du feu. Pline décrit tous les procédés de la dorure au feu, quoique d'une manière peu intelligible pour moi, qui ne suis pas chimiste. Mais les anciens employaient aussi souvent la dorure froide, pour laquelle on préparait d'avance des feuillets, *bracteæ*. Les plus épaisses s'appelaient chez les Romains *bracteæ prænestinæ*, d'après une statue de la Fortune à Præneste qui en était très-massivement (*fidelissime*) dorée. Le regrattage de nos dorures *infidèles* pouvait être bon pour des Juifs, mais des voleurs à Delphes en auraient-ils eu le loisir et auraient-ils choisi cela de préférence, dans un endroit qui regorgeait d'objets en or massif? Si la statue de Pallas eût été dorée par un amalgame, les becs des oiseaux auraient endommagé l'airain autant que l'or, et l'un et l'autre faiblement, au lieu que si c'étaient des *bractées*, ils pouvaient en arracher des lambeaux. Mon motif pour croire que Néron avait employé la dorure froide et massive pour sa statue d'Alexandre, est tout simple: la dorure au feu n'aurait rien gâté aux contours, et on aurait eu tort de vouloir l'enlever. Les expressions des Byzantins χρυσόβαφα et ἐλαλιμμένα χρυσῷ expriment admirablement bien notre dorure par solution. Je voudrais savoir si quelque auteur classique du bon temps emploie ces termes.

Je penche toujours à croire que les chevaux de Venise sont de Lysippe ou sortis de son école, laquelle parmi toutes a été la plus féconde en ouvrages de ce genre. Lysippe, *fecit quadrigas multorum generum*. Il faut chercher l'auteur parmi les statuaires dont on cite des chevaux, et les artistes de Chios, nommés par Mustoxidi ne sont pas de ce nombre. Le style range notre quadrige dans le siècle d'Alexandre le Grand. M. Seitz a montré une grande ignorance de l'histoire de l'art en voulant attribuer ce monument à Myron ou à Polyclète qui positivement n'ont jamais fait de chevaux, et dont le style d'ailleurs écarte cette supposition.

Au nom du ciel, faites remettre pour moi chez Paschoud Cluverii *Italia antiqua*; Beaufort, *sur l'incertitude de l'histoire romaine*, Rycking, *de primis Ital. colonis* (ad calcem Holstenii), et, s'il est possible, les fragments d'*Ennius*, etc., etc. Cependant, les deux premiers de ces livres me sont les plus nécessaires, et je ne saurais guère achever mon travail actuel sans les avoir.

J'ai été dernièrement à la Grange avec Mme de Staël, mais sans vous trouver. Je serais déjà revenu à Genève, si le temps n'avait pas été si affreux. Mais voilà le déluge qui arrive, et qui pourrait bien noyer toutes nos recherches d'antiquités.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XXIII

Coppet, ce 7 août 1816.

J'ai lu votre extrait, Monsieur, avec le plus grand plaisir, et je serai enchanté de le voir publié en entier. Je vous suis très-reconnaissant des éloges que vous donnez à mon petit essai; je vous prie seulement d'ajouter un mot sur ma priorité. Comme vous nommez M. Mustoxidi le premier, on pourrait prendre le change là-dessus.

Je souhaite seulement que les éditeurs de la *Bibliothèque Universelle* ne trouvent pas votre érudition un peu trop imposante pour leur public, surtout le grec, qui est de l'hébreu pour presque tout le monde.

Il me semble que dans le texte de Pausanias, que vous citez page 8, il doit y avoir une omission; je ne vois pas à quoi peut se lier le féminin ἀνὴ.

Le quadrige de Chios ne courrait aucun risque des déprédations de Verrès. Il ne volait que des objets propres à orner sa maison ou à être vendus avec avantage, surtout des vases d'argent avec des bas-reliefs. Il ne paraît pas même avoir enlevé des statues au-dessus de grandeur naturelle. « His pulchritudo periculo, amplitudo saluti fuit, » dit Cicéron de quelques statues.

Je vous remercie bien de vos livres; ceux de Beaufort sont très-bons, excepté qu'il donne dans la déplorable hypothèse celtique. On peut aller plus loin aujourd'hui; on peut écrire sur la *certitude* de l'ancienne histoire de Rome en sens inverse des opinions généralement admises. Notre Niebuhr l'a fait sur plusieurs points, et je compte le faire sur d'autres. Je voudrais bien causer sur tout cela avec vous, et je profiterai de la première occasion pour le faire. En attendant, permettez-moi de vous proposer quelques questions.

1° Connaissez-vous quelque écrit moderne sur les ruines de Véies? Pouvait-on voir cette ville des hauteurs de Rome? La distance n'était que de 100 stades; mais il s'agit de savoir s'il n'y avait pas des collines entre deux qui l'empêchaient. Il me semble qu'à Rome on m'a montré la montagne où Véies doit avoir été situé; je n'en suis pourtant pas sûr.

2° Où se trouve un fragment de l'empereur Claude, dans lequel il dit que Servius-Tullius était un Étrusque appelé Mastarna?

3° M. Niebuhr admet que les Romains avaient des poésies nationales épiques; que plusieurs récits de leur ancienne histoire y sont puisés, et par conséquent ont une certaine base traditionnelle. Je ne le pense pas; j'y vois pour la plupart des inventions grecques; par exemple, l'exposition de Romulus est imitée de celle de Cyrus; la prise de Gabies est composée de celle

de Babylone, et du conseil que Thrasybule donna à Périandre, etc. Sans doute, les Romains ont anciennement chanté leurs héros, mais je crois que ces chants n'étaient que des morceaux lyriques très-courts, et qui ne fournissaient pas matière à un récit détaillé. Le passage d'Ennius :

Scripsere alii rem,
Versibu' quos olim Fauni vatesque canebant

se rapporte à Nævius, qui était déjà un imitateur des Grecs. Connaissez-vous des témoignages sur les anciens *Vates*, sur les vers saturniens, etc. qui puissent porter à croire que les Romains, avant leur époque littéraire, ont eu des poésies épiques transmises par la tradition orale ?

Mais en voilà bien assez pour aujourd'hui.

Au plaisir de vous revoir. Tout à vous,

SCHLEGEL.

Je prends la liberté de vous envoyer ci-joint la traduction italienne de ma brochure.

XXIV

Coppet, 5 octobre 1816.

J'ai eu un regret infini, Monsieur, de ne pas vous trouver hier chez vous, ni à la campagne, ni en ville; je m'étais pourtant mis en route de bien bon matin. J'espère m'en dédommager une autre fois. Faites-moi savoir, de grâce, si vous passerez à La Grange la matinée du samedi prochain?

En attendant, je vous prie de m'accorder quelques secours littéraires. J'ai expédié les Romains ; je suis à présent occupé du groupe de Niobé, par rapport à l'hypothèse de Cockerell, dont je crois vous avoir montré la feuille gravée. Je soutiens à cette occasion que les Grecs, dans la belle époque de l'art, ont toujours placé dans les frontons de leurs temples des statues et non pas des bas-reliefs, et que cet usage est presque aussi ancien que l'invention du fronton même. Il doit y avoir eu des statues dans celui du grand temple de Pæstum, quoiqu'on n'en ait point trouvé de traces. Nous le savons par rapport au temple de Jupiter Olympien à Agrigente, par Diodore de Sicile[1]. Je pense que le tympan du fronton n'a été orné de bas-reliefs que du temps des empereurs romains ; cependant, je ne me rappelle aucun monument antique où l'on en ait trouvé. J'espère trouver quelque lumière là-dessus dans Vitruve.

1 Favre a mis ici trois points d'interrogation (???). — *Éd.*

Les passages que je voudrais inspecter se trouvent dans Pausanias, dans Vitruve et dans le XIIIme livre de Diodore de Sicile. Si vous aviez une édition *portable* de ces livres, le messager qui doit vous porter cette lettre pourrait les remettre aux gens de Mme de Staël qui seront en commission à Genève demain matin, et qui retourneront de bonne heure à Coppet. Autrement, si cela vous donne trop de peine, je vous prierai de les envoyer chez Paschoud avec mon adresse. Ce qui me rend si importun, c'est que j'ai promis un article à ce sujet à la *Bibliothèque Universelle*, et que M. Pictet me presse fort.

Au plaisir de vous revoir.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XXV

Coppet, le 10 octobre 1816.

Je vous suis bien reconnaissant, Monsieur, de la communication de votre extrait[1]. Je l'ai lu avec un intérêt extrême, et je souhaite que les éditeurs de la *Bibliothèque Universelle* aient assez de confiance en leurs lecteurs pour n'y pas trouver trop de détails et trop d'érudition. Si toutefois il fallait retrancher quelque chose par complaisance pour le public mixte d'un ouvrage périodique, je voterais pour conserver intacte l'introduction générale sur les manuscrits et les causes de leur destruction. Je pense qu'on a de nouveau fait beaucoup d'usage du papyrus dans le sixième siècle; si je ne me trompe, j'en ai trouvé des traces dans Grégoire de Tours. La conquête de l'Egypte par les Arabes mit fin à l'exportation du papyrus, et c'est alors que la cherté du vélin engagea à regratter les anciens manuscrits. L'usage des tablettes de bois enduites de cire et du stylet a continué pendant tout le moyen âge, jusqu'au treizième et peut-être au quatorzième siècle, ainsi que le prouvent entre autres les miniatures du manuscrit de nos troubadours dans la bibliothèque de Paris. On y voit souvent le poëte dictant à son secrétaire, lequel écrit sur des tablettes avec un poinçon; ensuite un autre copiste met au net ce premier brouillon sur du parchemin.

Je compte certainement vous voir encore avant votre départ ; en tout cas, je prépare les lettres et quelques indications sur votre voyage d'Italie.

Veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus empressés.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

1 Des Manuscrits palimpsestes et de quelques découvertes récentes..... *Bibl. Univ.*, novembre et décembre 1816. — *Réd.*

XXVI

Jeudi matin.

Monsieur,

Je vous renvoie pour le moment Cluverius, la brochure de M. de Boeme et celle de Mustoxidi. Je vous aurais volontiers apporté tout cela moi-même, mais, jusqu'à avant-hier, j'ai été fort occupé d'un travail que je viens d'expédier en Allemagne, et depuis hier, je suis retenu dans mon lit par une petite indisposition. J'ai été enchanté de voir les chevaux de Venise paraître dans la *Bibliothèque Universelle*[1].

Je suis bien de votre avis sur le passage d'Asconius; l'explication de Majo n'a pas le sens commun; je ne trouve d'autre difficulté à la vôtre, sinon que le mot *hostiæ* est placé trop loin de *portiunculas carnis*, dont il dépend. Je serais porté à conjecturer *socias* et *adjacentes civitates*.

Je vous rendrai prochainement tous les livres que vous avez eu la bonté de me prêter. Je vous prie de présenter mes respects à Madame Favre. Je suis convaincu que le voyage d'Italie aura une heureuse influence sur sa santé.

Mille amitiés,

SCHLEGEL.

XXVII

Paris, 25 janvier 1817.

Votre lettre, Monsieur, m'a causé un plaisir très-vif, en m'apprenant que vous étiez heureusement arrivés à Florence, et en me prouvant le souvenir d'amitié que vous me conservez au milieu de la belle Italie. Vous vous plaignez des rigueurs du climat de Florence; je ne m'en étonne pas, je les ai éprouvées moi-même. Mais j'espère que la douceur de l'hiver vous aura permis de bien jouir de Rome, et que Madame Favre en aura éprouvé des effets salutaires.

Je suis charmé de voir que vous avez été content de mes adresses. L'abbé

1 Numéro de juillet 1816. — *Éd.*

Zannoni m'a écrit de son côté pour me remercier de lui avoir procuré votre connaissance. Ce que vous me dites sur Inghirami est parfaitement juste. Les savants italiens ont en général le tact de l'antiquité classique; ce qui leur manque, c'est la communication des idées *ultramontaines*. Avec leur horizon borné, ils sont sujets à se perdre dans les détails sans arriver aux grands résultats.

Si mon article sur la Niobé soutient la vue de l'original, il ne doit pas être trop mauvais. Vous avez raison; j'ai confondu le bras droit et le bras gauche de la statue en question, et, d'après votre observation, j'ai corrigé cette erreur dans les exemplaires que je distribue ici. Je n'ai pas encore revu Visconti, depuis que je lui ai communiqué cette bagatelle.

Vous voyez sans doute M. Akerblad; dites-lui bien des choses de ma part, et exhortez-le à faire un grand ouvrage de paléographie. Personne ne pourrait mieux traiter que lui l'histoire de l'écriture alphabétique. Vous m'obligerez beaucoup si vous vouliez le consulter en mon nom sur l'alphabet étrusque, s'il pense que les Étrusques l'ont reçu immédiatement des Phéniciens ou par l'intermédiaire des Grecs. De grâce, apportez-moi au printemps une petite note là-dessus. Vous voyez, je ne sais vous écrire sans vouloir tirer parti de votre indulgence pour mes lubies érudites.

Au reste, mes Étrusques sont entièrement suspendus ici. Je ne rêve que science brahmanique, et quoiqu'il soit difficile de se soustraire tout à fait au tourbillon de la société, le plus que je peux, je me retire de bonne heure, et je suis à cinq heures du matin dans mes études sanscritanes. M. Chezy me prête ses secours; M. Langlès ses livres et ses connaissances littéraires sur l'Inde. Le difficile est de se procurer tous les livres dont on aurait besoin pour avancer, mais j'ai formé aussi des liaisons pour cela en Angleterre. Enfin, vous me reverrez tout transformé en Pandit. Je souhaite bien savoir ce qui existe à Rome en fait de manuscrits sanscritans, soit à la Propagande, soit au Vatican, et surtout en quels caractères ils sont écrits. Je me suis borné jusqu'ici au seul Deva-Nagari; le Bengali, le Talinga, tout cela c'est la mer à boire.

M. Niebuhr doit être à Rome; nous ne nous sommes jamais vus; il ne peut me connaître que par la critique de son ouvrage, et ce n'est peut-être pas la meilleure manière de débuter. Cependant, si mon article lui est parvenu, il aura trouvé, j'espère, que je lui ai rendu justice, quoique étant d'un avis opposé sur plusieurs points.

Si vous rencontrez M. et Mme Thomas Hope, je vous prie de me rappeler à leur souvenir, et de leur dire combien je regrette les soirées que je passais chez eux, il y a deux ans.

Mme de Staël me charge de ses compliments pour vous et Mme Favre. Elle a été constamment souffrante cet hiver, et d'autant plus que cela ne l'a pas empêchée de voir beaucoup de monde. Je me flatte que le printemps et la vie de campagne conviendront mieux à sa santé[1]. Mme de Broglie est

1 Mme de Staël mourut le 14 juillet 1817. — *Éd.*

fort avancée dans sa grossesse, mais du reste parfaitement bien portante. Nous comptons être de retour à Coppet de bonne heure. J'espère vous voir souvent pendant l'été; votre course en Italie et mon séjour à Paris nous fourniront des sujets d'entretiens agréables outre ceux que nous avions.

Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien présenter mes respectueux hommages à Madame Favre, et de croire à mon sincère attachement et à l'intérêt que je prends à tout ce qui vous concerne. Mille amitiés.

Tout à vous,

A.-W. SCHLEGEL.

J'imagine que vous ferez un envoi de livres de Rome pour votre bibliothèque. Dans cette supposition, vous me feriez un grand plaisir en achetant pour moi et en mettant dans votre paquet le *Vyacarana* de P. Paulin de St-Barthélemy. Pour ses autres livres sur la langue sanscrite, il ne vaut plus la peine de se les procurer, parce que tout cela a été mieux fait depuis. J'aimerais bien aussi avoir les 33 et 34ème livraisons de la *Galerie de Florence*, publiée chez Molini. Zannoni m'en parle dans sa lettre.

(Rue Royale, n° 6.)

XXVIII

Paris 25 septembre 1817.

Vous m'aurez peut-être déjà accusé de négligence, Monsieur; cependant, il n'y a pas de ma faute. Lorsque j'ai reçu votre lettre, les vacances avaient commencé à la bibliothèque royale; elle reste fermée jusqu'à la mi-octobre. Il m'a donc fallu recourir à la complaisance de Messieurs Langlès et Hase qui ont monté exprès à la salle des manuscrits [1]. *Le manuscrit 4880 se trouve aussi être défectueux au commencement, mais un autre N° 4877 est complet. Ce dernier est un manuscrit superbe, en grands caractères fort lisibles, presque sans abréviations et très-correct: il est indubitablement du treizième siècle;* tandis que le manuscrit 4880 fourmille de fautes et d'abréviations. *Mais dans le N° 4877, la vie d'Alexandre occupe beaucoup moins d'espace que dans le N° 4880; l'un est un abrégé ou l'autre une amplification; cela ne saurait se décider que par la comparaison avec l'original grec, dont il se trouve plusieurs manuscrits, parmi lesquels il y en a un du onzième siècle, d'après l'opinion de M. Hase.*

J'ai déjà copié pour vous une fort jolie histoire des amours de Nectanabus et d'Olympias dans le N° 4877; je copierai aussi la partie qui se trouve de

1 Voyez pour l'intelligence de cette lettre l'*Histoire fabuleuse d'Alexandre* et l'appendice. — *Éd.*

plus dans le N° 4880 que dans l'édition de Mai. Je n'ai pas encore pu attraper son livre: Millin l'a, mais il l'a prêté à un ami qui est à la campagne; peut-être l'aurai-je de Visconti qui vient de revenir à Paris, et que je n'ai pas encore pu voir.

Je pourrais vous envoyer tout de suite ma copie faite, mais je la garde jusqu'à ce que j'aurais (*sic*) tout compulsé. Je vous prie donc de patienter; cela serait bien plus vite achevé, si je pouvais aller tous les jours à la bibliothèque; il est impossible de faire venir tous les manuscrits en question chez soi. D'ailleurs, je crains que tout cela ne soit un peu trop ample d'érudition pour la *Bibliothèque Universelle*. Au reste, il me semble, seulement d'après ce que j'ai vu, que l'abbé Mai a agi avec une singulière précipitation, et n'a point montré l'étendue de connaissances qu'on peut exiger d'un éditeur de pièces inédites. Quand on publie un ἀνέκδοτον, qui l'est resté précisément à cause de sa valeur médiocre, il faudrait au moins donner quelque chose de complet, et s'informer des meilleurs manuscrits, au lieu d'imprimer le premier qui vous tombe sous la main. Ce n'est pas pour la belle latinité je pense, qu'on veut lire cette *Vie d'Alexandre*, ni pour la véracité des faits non plus; mais on veut approfondir l'origine de ces fictions qui ont eu tant de vogue dans le moyen âge, et cela ne saurait se faire sans remonter aux sources grecques. Je doute fort de l'origine persane; le récit de Ferdusi est tout différent. Vous recevrez prochainement une longue lettre sur tout cela qui vous prouvera au moins mon zèle.

J'ai repris mes études; c'est ma seule ressource dans les chagrins et l'ennui de la vie. Je devrais bien composer quelque ouvrage, mais je ne me résous à écrire qu'avec une extrême difficulté. Même la multiplicité de mes projets est un obstacle, ou peut-être un prétexte de ma paresse. En Allemagne, on me demande mes recherches sur nos anciennes poésies nationales. Le prince royal de Bavière [1] m'en parle dans une lettre que je viens de recevoir. J'ai depuis longtemps perdu de vue les Étrusques, cependant ils me tenteraient bien. Pour former un ensemble, il faudrait peut-être élargir mon plan et faire des *Origines Italiennes* en trois parties: 1° des anciens peuples d'Italie en général; 2° des Étrusques; 3° des Romains.

J'ai eu un long entretien avec Raynouard, il a très-bien accueilli mes observations; il se propose bien de vous nommer et de vous témoigner sa reconnaissance en imprimant les poésies vaudoises. Ses travaux m'ont fait repenser à mon *Essai sur la formation de la langue française*, et ce serait bien là la chose la plus indiquée pour mon séjour actuel. Il faudrait faire cet essai ici ou peut-être dans le Limousin; l'ouvrage sur les Nibelungen en Allemagne; celui sur les Étrusques en Italie; enfin, celui sur la littérature indienne à Bénarès. Mais malheureusement je n'ai pas à commander d'aussi longues années que les poëtes et philosophes de l'Inde à côté desquels nos patriarches ne sont que des enfants.

Je vous prie, Monsieur, de présenter mes respects à Madame Favre. Si

1 Depuis le roi Louis. — *Éd.*

vous avez des commissions ici, adressez-vous toujours à moi; je les ferai avec le plus grand plaisir. Mille amitiés.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XXIX

Paris, 24 octobre 1817.

J'ai reçu votre lettre du 1er octobre, Monsieur, et je suis confondu de votre savoir; M. Mai doit en être consterné. Cette recherche sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand m'intéresse beaucoup, et je voudrais avoir plus de loisir pour m'y livrer. Mais mon objet principal est la publication de l'ouvrage de mon illustre amie: nous en sommes toujours aux soins préparatoires[1]. Ensuite, je voudrais profiter de mon séjour ici pour avancer dans les études indiennes; j'ai promis trois ou quatre articles de journaux qui devraient être faits depuis longtemps. Enfin, je me propose d'achever cet hiver mon *Essai historique sur la formation de la langue française*, et, pardessus le marché, je suis paresseux et je passe beaucoup de temps à tailler mes plumes et à épousseter ma table.

Toutefois, je continuerai de faire vos commissions de mon mieux. J'ai enfin attrapé le *corpus delicti*, je veux dire le livre de l'abbé Mai, et je m'en vais vous communiquer le peu que j'ai recueilli.

L'*Itinéraire d'Alexandre*, dédié à l'Empereur Constance, ne se trouve pas joint au livre de Julius Valerius, dans les trois manuscrits que j'ai inspectés jusqu'ici, c'est-à-dire Nos 4880, 4877 et 8518. En revanche on y trouve à la fin de la vie une lettre assez longue d'Alexandre à Aristote Cette lettre diffère de celle insérée dans le 3me livre de Valerius, laquelle se trouve aussi dans le manuscrit 4880.

La latinité de l'*Itinéraire*, à juger d'après le peu que j'en ai lu, me paraît épouvantable. Mais elle est mauvaise par la recherche, par un entortillement de phrases, accompagné de l'impuissance de manier la construction d'après les vrais principes de la grammaire et de la logique; et ces défauts se sont manifestés de bonne heure. En général le style latin ne s'est pas dépravé graduellement, mais par saccades. De temps en temps on est revenu aux bons modèles. Ces alternatives se font remarquer pendant tout le moyen âge. Au reste, l'abbé Mai a rendu la latinité encore plus mauvaise, en conservant soigneusement toutes les fautes du manuscrit. Il devait mettre p. 4, l. 4, *tempore* au lieu de *tempora*, et p. 5, l. 11, *aut* au lieu de *ut*. En revanche, p. 2, l. 12, il propose de lire *humeris* pour *innumeris*. Le sens est pourtant très-clair: *ego tamen audacter innumeris subeo;* « je viens hardiment à la suite d'innombrables écrivains. » Il ne manque pas d'écrire *dampnum*, etc. Quelle puérilité! Comme si la mauvaise orthographe des copistes du moyen âge pouvait nous avancer dans la connaissance du latin classique! P. 19, l. 1, il devait corriger: *festinum meatu*.

1. Il s'agit des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, de Mme de Staël, publiées en 1818 par MM. Aug. de Staël, de Broglie et Schlegel. — *Éd.*

Je ne vois point de motif de révoquer en doute l'authenticité de cet écrit; les flatteries envers Constance me persuadent que c'est un ouvrage de circonstance, vraiment dédié à cet empereur. Mais si l'histoire d'Alexandre gagne beaucoup à sa publication, c'est une autre question. Il faudrait faire le dépouillement des nouveaux faits qu'il peut contenir, et examiner à quelles sources ils ont été puisés. *M. Hase me dit que l'Itinéraire doit se trouver ici à la Bibliothèque royale.* Je verrai s'il y a moyen de remplir la lacune du manuscrit ambrosien

Voici la jolie histoire de Nectanabus, très-exactement copiée. *Le Ms. 4877 est sans doute le livre de Jul. Valerius, mais fort abrégé. Cependant, ce récit est si détaillé qu'il est à croire qu'il y a été inséré en entier.* Si j'avais d'abord eu connaissance *du Cod. 8518*, je l'aurais préféré, *parce qu'il est plus ancien Il est complet au commencement, et j'ai déjà vu que les premières lignes coïncident* avec le No 4877 et avec le grec.

La lacune que l'abbé Mai a laissée dans le second livre de la vie d'Alexandre peut être remplie par le Ms. 4880; mais si le même morceau se trouve dans le No 8518 (je n'ai pu le feuilleter que légèrement, mais je l'aurai chez moi), cela sera de beaucoup préférable. *Le No 4880 est d'une date récente et fourmille de fautes; il est d'ailleurs pénible à compulser à cause de l'écriture serrée et des abréviations. J'y découvre, en comparant le texte de Mai, une omission considérable au commencement du second livre, sans qu'il y ait une lacune. Dans le troisième livre tout l'article d'Orosius sur Alexandre est inséré.* En général, les manuscrits varient à l'infini; il s'agit de savoir s'il en est de même des manuscrits grecs.

Il me semble que M. Mai a fait de la Bibliothèque Ambrosienne une espèce d'étable d'Augias; mais il ne s'ensuit pas de là qu'il soit un Hercule. Il publie la traduction latine d'un livre dont l'original grec existe; il la publie d'après un seul manuscrit mutilé, tandis qu'il aurait pu remplir les lacunes et corriger une infinité de bévues et de barbarismes par la confrontation d'autres manuscrits. Il veut définir l'âge de Julius Valerius; c'est encore tout de travers. Il est clair que la traduction est postérieure à l'original: de combien? cela est de peu d'importance. Il faut examiner le texte grec pour traiter cette question avec quelque solidité. Les arguments par lesquels l'abbé Mai veut faire remonter ce livre à la première moitié du quatrième siècle, me paraissent bien faibles. Car un auteur du moyen âge, dénué de critique, en transcrivant des auteurs beaucoup plus anciens, a pu copier machinalement des phrases qui disaient que tel temple, telle fête subsistait encore sans s'embarrasser des changements survenus depuis. En général, il y a d'étranges disparates dans ce livre: d'un côté, on y voit une teinte d'éru-

dition classique, quoique rarement sans alliage, et puis des contes puérils qui décèlent une grande ignorance de l'histoire. J'explique cela en admettant que l'auteur a puisé en partie dans les historiens anciens, dont il arrangeait les récits à sa manière, et en partie dans des traditions populaires. Je croirais volontiers que l'histoire de Nectanabus était un conte répandu parmi le peuple en Égypte, et qu'Æsopus n'en a pas été l'inventeur. Les connaissances classiques, les noms grecs, les allusions surtout à des mots grecs, que Julius Valerius a conservées, m'empêchent de croire que son original grec n'est qu'une traduction d'un livre cophte ou égyptien. Mais il me paraît assez probable que l'auteur ou le compilateur de l'ouvrage grec était un Grec d'Alexandrie. Dans ce cas-là, il faudrait bien le placer avant l'invasion des Arabes, et je n'y vois point d'objection.

La littérature Byzantine a été féconde en romans et contes populaires, qui ont eu ensuite de la vogue dans l'Occident. Tels sont le *Dolopatos* ou *les Sept Sages*, les *Entretiens de Salomon et de Marculphe*, je crois aussi *Florio et Blanchefleur*. Quelques-uns de ces contes peuvent être venus plus loin de l'Orient. Un Anglais, Dunlop (*Essay on the origin of fiction*), a montré que la légende populaire de Josaphat et Barlaam a été écrite d'abord dans une langue orientale, si je ne me trompe, en syriaque. Mais il me paraît évident, par la nature du récit même, que le livre que nous avons sous les yeux n'a rien de commun avec les traditions persanes concernant Alexandre. Sir John Malcolm, dans son *Histoire de Perse* (2 vol. 4°. 1815), donne un extrait du récit de Ferdousi, d'après lequel Alexandre était le fils de Darab par la fille de Philippe, et par conséquent Persan. Malcolm dit à la vérité qu'il existe en langue persane des volumes innombrables sur Scander Roumi, outre le passage du Shah-Nameh; mais je pense que les poëtes postérieurs n'auront fait que broder les traditions du plus ancien, c'est-à-dire de Ferdousi. Si donc un auteur byzantin du onzième siècle, Siméon Seth (le nom semble indiquer un Juif), a effectivement puisé à des sources persanes un roman d'Alexandre le Grand, son livre doit être totalement différent de celui dont nous nous occupons. Mais cette notice généralement reçue, me paraît peu vraisemblable en elle-même. Pour un livre en langue pehlwi, qu'il aurait traduit ou imité, c'est trop tard; pour un livre en persan moderne, c'est trop tôt. Après l'invasion des Arabes, les livres écrits dans l'ancienne langue furent ou détruits par l'intolérance mahométane ou enfouis par les adhérents de l'ancien culte. Ferdousi a vécu vers l'an mille, mais je pense qu'alors la communication entre Constantinople et la Perse, qui avait été immédiate sous la dynastie des Sassanides, aura été entièrement rompue par l'empire des Califes. S'il y a jamais eu quelque connaissance de la littérature persane moderne dans l'empire byzantin, elle s'y sera répandue beaucoup plus tard, lorsque la poésie persane avait acquis de la vogue parmi toutes les nations mahométanes. Je ne vous parle pas des traditions arabes qui confondent Alexandre avec le prophète Dulkarnain, mentionné dans le Koran; elles doivent s'écarter encore bien davantage de la narration grecque ou égyptienne.

Je n'ai jamais eu le loisir de m'occuper des romans occidentaux français, anglais, allemands et espagnols d'Alexandre, et je ne saurais vous dire jusqu'à quel point ils coïncident avec le récit d'Ésope et de J. Valerius. La version espagnole est imprimée dans le recueil de Sanchez: *Colleccion de poesias castellanas anteriores al siglo XIV*. Si j'étais à Coppet, je pourrais vous le fournir.

Je voudrais vous engager à ne donner qu'un article préalable dans la *Bibliothèque Universelle* et à réserver tout le reste pour un écrit particulier dans lequel vous pourriez donner à vos recherches tout le développement nécessaire, publier les morceaux inédits qui manquent dans Mai, etc. Le mieux serait de venir pour un mois à Paris, vous trouveriez toutes les facilités dans les bibliothèques publiques. Je serais charmé d'y travailler avec vous.

A propos, demandez donc à M. Mai comment il entend la mesure de ces morceaux qu'il a fait imprimer en forme de vers. Je vois bien que la prophétie de Sérapis, p. 44, doit être en trimètres iambiques, et la généalogie en scazons. Mais il y a là plusieurs vers qui ne sont pas mieux mesurés que ceux de la *Fausse Agnès*, et cependant l'éditeur n'avertit pas ses lecteurs de ce désordre dans son manuscrit.

Que fera l'abbé Mai de ces fragments d'Ulphilas? Assurément il n'est pas en état de les publier, à moins qu'il n'ait recours à son artifice habituel, c'est-à-dire de ne point expliquer ce qui est fort obscur, pour cacher à ses lecteurs qu'il ne le comprend pas lui-même. Je ne crois pas qu'il y ait aucun savant Italien qui sache la langue gothique[1]. Ce serait une affaire pour Akerblad; mais il vaudrait encore mieux transmettre tout cela à M. Zahn. Je l'entreprendrais bien moi-même; mais il me faudrait du temps. Pour des types gothiques, il n'en existe, je crois, qu'à Oxford; ici, à l'imprimerie royale, il n'y en a point.

Voilà un bien long bavardage, mais la faute en est à vous: pourquoi m'engagez-vous dans de pareils sujets? Mille amitiés. Je regrette bien nos entretiens.

Tout à vous,

A. W. DE SCHLEGEL.

Adressez toujours chez M. le duc de Broglie.

---

28 octobre.

Quoique le manuscrit 4880 soit de peu de valeur, puisque j'en ai copié un morceau, je vous l'envoie. J'ai corrigé tacitement quelques erreurs,

1 Voyez cependant la lettre XXXI. — *Éd.*

j'en ai marqué d'autres à la marge, mais je n'ai pas entrepris de corriger par mes conjectures des leçons désespérées. En confrontant les manuscrits bons ou mauvais, l'abbé Mai aurait certainement pu donner un texte beaucoup plus correct, et on lirait cet ouvrage apocryphe moins péniblement. (Ce fragment ayant été publié par Müller dans son édition du Pseudo-Callisthènes, nous l'avons supprimé. Voyez l'*Appendice de l'histoire fabuleuse d'Alexandre.* — *Éd.*)

XXX

Paris, 17 décembre 1817.

J'ai un million de pardons à vous demander, Monsieur; non-seulement j'ai tardé jusqu'à présent de répondre à votre lettre, dont je ne veux pas rappeler la date pour ne pas aggraver mes torts, mais je n'ai pas fait encore vos dernières commissions savantes. J'ai été en effet fort occupé tout ce temps-ci. Vous connaissez le motif principal de mon séjour à Paris : les soins à donner à l'édition d'un ouvrage posthume, dont j'ai en même temps promis de faire une traduction allemande, continueront pendant tout le reste de l'hiver de remplir beaucoup d'heures dans la journée. Nous en sommes toujours aux travaux préparatoires, mais j'espère que l'impression pourra bientôt commencer. J'écarte exprès mes sujets favoris de recherches pour ne pas me distraire; cependant, je n'ai pas pu m'empêcher de faire un petit livre depuis ma dernière lettre. Ce sont des *Observations sur la langue et la littérature provençales* relatives aux recherches de M. Raynouard. Cela fera une centaine de pages; tout est déjà achevé, aux notes près, dans lesquelles je compte reléguer l'érudition. Voyant que je n'aurais pas le loisir de terminer pendant cet hiver mon *Essai sur la formation de la langue française*, qui fera peut-être un gros volume, j'ai anticipé sur ce sujet, voulant donner une bagatelle qui pût intéresser les hommes instruits en France, avant de quitter ce pays, qui sait? pour longtemps. Cela me fera, j'espère, un moins mauvais renom. J'ai communiqué mon manuscrit à M. Raynouard, mais je ne l'ai pas encore vu depuis. Il est toujours à Passy, et absorbé par ses travaux.

Je persiste toujours dans mon avis que vous devriez donner un court article à la *Bibliothèque Universelle* et traiter ensuite dans un écrit particulier la filiation des traditions fabuleuses d'Alexandre. Vous ne seriez pas gêné pour l'espace, et vous pourriez donner à ce sujet intéressant tel développement que vous voudriez. Si cela pouvait vous engager à venir à Paris, j'en serais enchanté. *Vous supposez que, parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, le N° 4880 porte seul le nom de J. Valerius. Mais il se trouve également*

à la fin du N° 8518. Je m'en vais le confronter avec le N° 4880 et avec le plus ancien manuscrit grec. Je pense que les copistes ont pris de très-grandes libertés, soit avec le texte grec, soit avec la traduction latine, parce que ce livre, même dans le moyen âge, ne jouissait pas d'une autorité classique, et qu'il était considéré uniquement comme un conte merveilleux sous le rapport de l'amusement. Je profiterai de mes premiers loisirs pour répondre le mieux que je pourrai à vos différentes questions. Je remarque en passant que *le père Andrès s'est trompé en faisant apporter les traditions concernant Alexandre et même son nom en Espagne* par les Arabes. *Il est bien manifeste que le vieux poëme espagnol est puisé à la source latine.*

Au milieu de toutes mes autres occupations, je ne puis pas me résoudre à laisser mes Indiens tout à fait de côté, d'autant plus que je ne sais pas quand j'aurai l'occasion de lire des manuscrits comme je fais actuellement. J'espère bien faire quelque chose de cette étude dans la suite.

Je viens de recevoir une vocation aussi honorable qu'avantageuse : on m'offre une chaire à l'Université de Berlin. On m'invite à faire moi-même mes conditions; ainsi je ne sais pas encore comment la négociation tournera. Mon projet favori était de me fixer entre Genève et Coppet. Il m'en coûterait beaucoup de m'éloigner pour longtemps et peut-être pour toujours des lieux auxquels tant de souvenirs m'attachent. D'autre part, j'aimerais bien reparaître encore sur la scène littéraire dans ma patrie; il me faut un aiguillon d'activité, pour oublier mes chagrins et ne pas tomber dans une espèce d'apathie. Vous ne sauriez vous figurer combien je suis étranger à tous les amusements de Paris, y compris la politique. Il se pourrait que j'allasse à Berlin, en me proposant de revenir après quatre ou cinq ans chercher une retraite paisible sur les bords de votre lac. Si la Providence m'accorde encore quelques années, je pourrai bien alors me considérer comme un vétéran *rude donatus*.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement. Je vous prie de présenter mes respects à Madame Favre. On me charge de beaucoup de choses pour vous.

SCHLEGEL.

XXXI

Bonn, 1er décembre 1819.

J'ai mille excuses à vous faire, Monsieur, des excuses fraîches, et d'autres d'ancienne date. Ces dernières se rapportent encore à mon séjour à Paris. Je n'ai pas fait tout ce que j'aurais dû faire pour vos recherches sur Alexan-

dre. Cependant, je pourrais vous montrer un grand morceau sur l'histoire de Nectanabus, copié d'un manuscrit que j'ai négligé de vous envoyer. Quand votre aimable lettre m'est parvenue ici, j'ai cru avoir été prévenu, car depuis longtemps je m'étais proposé de vous écrire. Je devais donc répondre tout de suite, mais il paraît que la négligence dans les correspondances les plus intéressantes est mon péché originel.

Je vous suis infiniment reconnaissant de votre extrait de mes observations. Les journaux français ont gardé sur mon écrit un silence dédaigneux ou modeste. M. Raynouard seul en a parlé dans le *Journal des Savants*. J'avais cru que nous composions naturellement notre public à nous deux. Vous voilà en tiers, et je vous félicite de cette association. Je reprendrai un jour les Troubadours et les recherches sur la formation de la langue française. Ici, je n'ai point eu de matériaux. Je viens de faire imprimer un petit morceau sur l'état actuel de la philologie indienne. J'ai prié M. de Staël de vous en faire parvenir un exemplaire. C'est écrit en allemand; mais on pourrait le faire traduire, et je pense que cela ne serait pas déplacé dans la *Bibliothèque Universelle*.

J'ai vu le nouveau spécimen d'Ulfilas. J'avais cru cette tâche impossible à remplir pour un éditeur étranger. J'ai été étonné de voir M. Mai si bien au fait de la langue et de la grammaire gothiques. Je lui écrirai prochainement par votre entremise.

J'avais grande envie de passer les dernières vacances d'automne en Suisse, mais je prévoyais que mes amis quitteraient Coppet de bonne heure et d'ailleurs diverses occupations me retenaient ici. La vie de professeur, en général, me plaît assez. Je trouve du plaisir à donner des cours; mais le climat de l'Allemagne ne me convient pas, et vous n'en serez pas étonné, si vous avez observé d'où le vent souffle. Si je la quittais, votre respectable patrie m'attirerait assez, et je pourrais bien m'y fixer. On m'a fait autrefois la proposition d'y travailler à l'instruction publique. Dans cette supposition, je ne demanderais qu'un titre honoraire pour me naturaliser et la faculté de donner des cours à mon choix. Faites-moi savoir si je puis me promettre un bon accueil. Croyez-vous que je trouverais un auditoire considérable à la longue? J'aurais un cercle de cours assez varié à offrir; des cours de littérature ancienne et moderne, de théorie et d'histoire des beaux-arts, d'histoire ancienne, d'histoire de la philosophie, etc.

Je n'ai pas besoin de vous dire que si je forme le projet de me fixer à Genève, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée est pour moi l'un des motifs les plus puissants. J'ai bien envie de reprendre nos communications littéraires et savantes. Rien de plus rare chez un homme qui jouit de tous les avantages sociaux, que ce goût désintéressé des lumières et des études solides qui vous distingue.

Pardonnez-moi mon long silence, je vous en supplie, Monsieur, et ne prenez pas cette fois-ci votre revanche. Vous m'obligerez infiniment par quelques lignes en réponse à ma question.

Dites mille choses de ma part à Messieurs Dumont, Sismondi, Pictet, et à

tous ceux de vos compatriotes qui m'ont autrefois honoré de leur bienveillance.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments les plus empressés.

A.-W. Schlegel.

Ici s'arrêtent les lettres de Schlegel que nous avons retrouvées; nous ignorons si sa correspondance avec Favre fut encore bien active: nous ne le croyons pas; nous joignons à ces lettres les billets suivants, sans date, que nous avons recueillis dans les papiers de Favre. — *Éd.*

XXXII

Mercredi.

Monsieur,

Azagoth et Zazamanch (prononcez Zazamanque) sont cités comme les pays ou endroits dont on tirait les étoffes de soie. Il n'y a aucune autre indication

La note de Bredow, dont je parlais hier, se trouve p. 107 de son Eginhard. Il est aussi dans cette erreur assez généralement répandue que les poëtes des anciens Germains s'appelaient Bardes. Les historiens les plus solides ont démontré que ce nom n'était en usage que chez les nations gauloises. Cette inexactitude me rend méfiant contre le reste de ses assertions. J'ai aussi une fort petite idée de son Hegewisch d'après ce que j'en connais.

Madame de Staël n'a pas encore consenti à vouloir rendre votre Philelphus.

Je vous renvoie, Monsieur, avec beaucoup de remerciements, le volume des *Mémoires de l'Académie*, celui de Plutarque et Eginhard.

Tout à vous,

Schl.

XXXIII

Votre réponse, Monsieur, à mes observations d'hier, a terriblement altéré mon opinion sur le talent de M. Senebier, comme bibliothécaire, talent dont

l'exactitude philologique constitue une partie essentielle. Peut-on faire imprimer sous ses yeux de cette façon-là? Dans votre copie il y a en effet *Paphia*, mais dans l'imprimé j'ai cru lire *Paphiæ*. En tout cas le vers est mal ponctué. Tant mieux pour votre bibliothèque, si le manuscrit de l'*Amyris* peut être considéré comme autographe; il en mérite aussi d'autant plus la publication.

Je suis vraiment confus de ce que vous me communiquez tant de renseignements utiles, dont je saurai tirer bon parti. Au bout du compte, c'est vrai ce que dit Simonde (Sismondi), que ce n'est pas moi, mais vous qui faites ces recherches.

Je connaissais déjà en général le passage de Hundt. Le dernier éditeur des *Nibelungen* suppose avec vraisemblance que le manuscrit qu'il dit avoir donné à un duc de Bavière est le même qui est actuellement à Munich, et que j'ai eu pendant une année entre mes mains. Mais, dans ce cas-là, il faut convenir qu'il en a furieusement défiguré le sujet.

Je crois que je trouverai dans les auteurs que vous me citez et surtout dans Pezius tout ce qu'on peut savoir sur saint Piligrinus.

Mais un des points de l'histoire les plus obscurs, ce sont les faits de ce margrave d'Autriche, Rudiger de Pechlarn. Le baron de Hormayr, l'un de nos plus savants historiens, dont le nom vous sera connu par les gazettes et par le rôle qu'il a joué dans le Tyrol, m'avait promis de faire des recherches là-dessus et de m'en communiquer le résultat. Jusqu'ici il n'a pas réalisé sa promesse, et je crains bien qu'il n'aura (*sic*) rien découvert. Hundt et Hausitzius me paraissent avoir puisé dans Lazius, qui est confus et ne cite pas ses sources. Simonde vient de retrouver le volume de Mascovius qui traite de cette époque, et où je trouverai peut-être des éclaircissements.

Quoique j'aie encore plusieurs questions *in petto*, j'en fais trêve aujourd'hui, pour ne pas trop abuser de votre complaisance. Je vous renverrai prochainement des livres et j'en demanderai d'autres.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

XXXIV

Vous m'avez communiqué, Monsieur, comme d'ordinaire des choses infiniment intéressantes et utiles. Je vais copier vos notes et vous les renvoyer. Le poëme ancien[1] dont je m'occupe est même, sous le point de vue historique, plus curieux que vous n'imaginez peut-être. C'est un mélange de

1 Les Niebelungen. — *Éd.*

merveilles fabuleuses, d'anachronismes et de vérités exactes. Entre autres, la cour d'Attila, ses repas, etc., y sont décrits d'une manière entièrement conforme à la légation de Priscus, quoique certainement cette description ne fût pas puisée là. Mon but principal est de montrer que la base de ce poëme, quoique le texte actuel ne soit que du onzième siècle (puisque des personnages historiques du dixième y paraissent par anachronisme) est de la plus haute antiquité, et a été communiquée par une tradition orale non interrompue depuis les temps d'Attila même. La trace de nos traditions que vous m'indiquez dans un auteur italien m'est donc infiniment précieuse; car il est tout naturel de supposer qu'elles auront été apportées en Italie par les Ostrogoths. Aucun auteur romain, que je sache, ne fait mention de Grimhilde, comme épouse d'Attila. Nos poëtes lui donnent successivement deux épouses chrétiennes, dont Grimhilde était la seconde. Selon eux, elle était fille d'un roi de Bourgogne. Mais, comme ces rois avaient leur résidence à Worms, et que la Hesse toute voisine de là, et qui anciennement portait le nom de Thuringe, leur était probablement soumise, Pigna a très-bien pu appeler Grimhilde fille d'un roi de Thuringe. Sans doute il a puisé cela dans Casola, et celui-ci n'ayant pu le puiser dans les écrivains romains, l'aura pris indubitablement dans nos traditions nationales apportées au delà des Alpes. L'important serait de parvenir au manuscrit de Casola même; mais comme cela est impossible, il faut se contenter de ce que *Muratori* en a cité et de ce que *Pigna* en a tiré. Je présume que les livres soulignés sont ceux qui se trouvent ici. Vous m'obligeriez donc beaucoup si vous vouliez me prêter ces deux-là. Je me flatte que je saurai subodorer d'abord dans les récits de Pigna l'origine tudesque.

J'ai lu hier avec un grand intérêt la première partie de votre Philelfe; il me semble que vous devriez mettre la dernière main à une biographie qui peint tout un siècle, et vous occuper sérieusement de la donner au public.

Tout à vous,

SCHLEGEL

XXXV

Vous avez parfaitement bien traduit le passage du Scholiaste, Monsieur; les mots ne sauraient avoir un autre sens. C'est la difficulté géographique qui m'arrête. Comment à 7 stades de distance, qui ne font pas seulement une lieue, de deux embouchures, l'une pourrait se jeter dans le Mœotis et l'autre en Scythie? Cependant, dans l'ordre des chiffres, ζ signifie bien positivement 7, et avec une virgule en bas 7000; ce qui n'est pas applicable ici non plus. Je me figure donc qu'il y a une erreur ou une omission dans

les chiffres. Ensuite, c'est une singulière façon de parler, qu'un bras se jette dans le Mæotis et l'autre dans la Scythie. On s'attend de trouver le nom d'un autre lac, comme de la mer Caspienne ou du Pont-Euxin L'on pourrait croire qu'Artémidore veut parler du dernier en le désignant sous le nom de lac Scythien. Mais, je ne crois pas que Σκυθία soit jamais employé comme adjectif; c'est toujours σκυθικός, autant que je sache.

Je suis confus de ne pouvoir vous donner que si peu d'éclaircissements.

Tout à vous,

SCHLEGEL.

Je suppose toujours que le premier αυτων dans votre texte est écrit avec une aspiration αὐτῶν à la place de ἑαυτῶν. Autrement, si c'est αὐτῶν, cela pourrait se rapporter à quelque substantif au pluriel, qui aurait précédé. La difficulté géographique resterait la même; car, deux embouchures qui sont éloignées d'un troisième point chacune de 7 stades, doivent être très-proches l'une de l'autre.

LETTRES D'ANGELO MAI

XXXVI

Milano, 18 Giugno 1847.

Rispettabilissimo amicissimo sig. bibliotecario,

Il passaggio per Milano del celebratissimo sig. Sismondi mi porge la bella e desiderata occasione di scrivere a Lei sig. bibliotecario i miei più dovuti e più cordiali ringraziamenti per l'onorifico e pulitissimo articolo sopra i pochi miei libretti, il quale Ella ha publicato nel Novembre e Decembre dello scorso anno 1846[1]. Quell'articolo ha formato l'ammirazione degli Italiani, ed è paruto communemente un perfetto esemplare in tal genere di esame e di annunzio di opere. Io poi le sono legato per eterna gratitudine, atteso i modi urbanissimi ed indulgentissimi che sua mercè ha praticato con me.

Oro le mando alcune mie produzioni posteriori: 1° *Il Dionigi*. 2° *Il Porfirio*, ecc. Nella *Prefazione ad Filone* conoscerà che questo libro è stato alquanto da me riformato, ed è appunto così corretto che lo mando a Lei. 3° *Un libro sibillino*. Mi pare che l'*Eusebio* sia la cosa più interessante della seconda mia produzione ossia libro. 4° Le mando *Una lettera apologetica del mio Dionigi*. Il professore Ciampi, da me nè conosciuto nè offeso, si studia in tutti i modi di screditare il mio Dionigi, ed ha sparso per tutta l'Europa le sue vane *Osservazioni* sopra di quello. Ella poi saprà che anche Visconti nel Giugno del *Journal des savants* ha deciso che questo infallibilmente è Dionigi, ed ha rigettato le ragioni o apparenze del Ciampi. Prego in grazia la S. V. di leggere la mia prefazione, la bella lettera del Giordani ed il Visconti, e confido che resterà persuasa della pienissima verità di questo puro e pretto Dionigi. Ella poi troverà

1 Il s'agit surtout dans ces lettres d'A. Mai, des articles que Favre avait écrits sur les différentes publications du savant Milanais dans la *Bibliothèque Universelle*. Pour ne pas multiplier des notes d'un médiocre intérêt, les lecteurs que ces questions bibliographiques intéressent trouveront plus loin l'indication précise de tous les articles auxquels il est fait allusion dans ces lettres. — *Éd.*

in fine del Sibillino un indice di tutti i deboli miei lavori. Il nuovo Cicerone, le due opere sopra Alessandro ed il trattato delle misure dei marmi, ecc., escono alla luce in questi giorni. Spero in appresso di dare altre cose. Nel Cicerone farò breve menzione ed onoratissima dei cenni che Ella ha dato sopra l'opinione dell'Asconio.

Ella altresì saprà che in Berlino si è fatta una stravagantissima edizione di Frontone [1], nella quale io sono mal trattato e molto più lo stesso Frontone. Ma il più bello è che quegli editori hanno capovolto l'autore lacerando quegli scritti e trasportando moltissime volte lontano ciò che nel codice è unito nella stessa pagina, e dicendo che sono diversi pezzi o libri ciò che nel codice è una sola cosa, e commettendo infiniti errori di critica, e offendendo l'urbanità e la verità.

Se alcuno in Ginevra avesse il mio Filone non riformato, Ella mi potrebbe avvisare che io manderei il folio della emenda, e dirmi anche il mezzo per cui spedirlo.

Ella mi conservi la sua pregiatissima grazia e mi creda pieno della maggiore considerazione verso la sua degna persona

Servo obb.mo

L'abate Angelo MAI.

XXXVII

Milano, 12 Luglio 1817.

Veneratissimo signor Bibliotecario,

Rispondendo alla umanissima e carissima di Lei lettera, dico che il titolo *Liber I sive omnimoda historia* non è nel codice armeno, e che io credetti di significare questo difetto abbastanza colla nota, dove dico che questo titolo è di S. Girolamo e di Sofronio. Ma poichè la chiarezza non è mai eccessiva, meglio era che io aggiungessi: *ab armeniaco codice abest hic titulus.* Sono poi curioso di sapere chi dica che la cronaca di Eusebio fu tradotta in Siriaco nel 7° od 8° secolo, e molto la prego di accennarmi il libro stampato o la qualunque origine di questa asserzione, e se vi è ulteriore notizia di questo testo Siriaco, o se in alcun luogo si trovasse. Nel catalogo dei Mss. Armeni del Villefroy io ben sapeva esservi qualche cenno, ma ignoro se sia stampato e se trovisi vendibile in qualche luogo. Se la S. V. ne avesse contezza, mi farebbe somma grazia significandomelo.

1 L'édition de Niebuhr. — Éd.

Nel rimanente Ella è eccessivamente gentile e cortese in proposito delle poche cose mie. Le ripeto che il di Lei articolo è paruto qui un vero esemplare in tal genere di letterarii annunzi, ed un saggio luminosissimo delle vaste di Lei cognizioni e del bello e purgato scrivere. Ma io, quanto a me, ben era lungi dal meritare tanto onore. Se io posso in alcuna cosa servirla, mi comandi, che me le protesto con la più parziale stima ed alta considerazione e riconoscenza immortale

Servo obblig.mo affez.mo

L'abate Angelo MAI.

XXXVIII

Milano, 20 Septembre 1817.

Rispettabilissimo Signore,

Tornato io a Milano da un mio piccolo giro ho trovato la preziosa di Lei lettera; e siccome oggi di nuovo esco di Milano per alcune settimane, così rispondo in somma fretta. Mille grazie dell'articolo sopra l'Eusebio, che sarà degno appunto della valentissima di Lei penna. In proposito del Dionigi, avrei caro sapere che le sembri della lettera del sig. Giordani? Gradirei anche intendere cosa Ella giudichi del Sibillino. In Torino ho veduto i supplementi al Giulio Valerio, ma il codice torinese è offeso nelle prime quattro pagine, onde gradirei moltissimo di averne da Parigi il principio alquanto ampio, onde supplire al diffetto del codice torinese, col quale si potrà completare questo autore. Mille grazie poi della notizia intorno alla parte dell'*Itinerario* data dal Muratori. Veramente è tanto diverso il testo, che pare aver letto altro codice del quale io farò ricerca.

Io desidero di spedirle il foglio della correzione al Filone in 4°; desidero anche di mandarle offerire in dono *il mio nuovo Cicerone*, e prego Lei se può indicarmi il mezzo. Io per un mezzo non sicuro spedii a Lei un esemplare separato delle *Vindiciæ Frontonianæ*, ma temo che non le sia pervenuto. Del resto quando le vedrà, dirà giustamente che io patisco distrazioni, mentre anche in queste, a pagine 5, verso antepenultimo, ho stampato *Alba* invece di *Hostia* in proposito della nostra piccola questione. Nell'*Itinerario* cap. 3, v. 4, è mirabile quel *centrum* alla greca per *stimolo*. Di grazia, l'Itinerario non si potrebbe altresì compire col codice Parigino? Nel Torinese manca di netto. Il D.r Mazzucchelli ha ricevuto le tavole che Ella si è compiacciuta di dirigergli e la prega d'indicargliene la spesa, e la riverisce.

Io le acchiudo un manifesto di una opera che vado promovendo, e la prego

in grazia di farmelo inserire nella *Biblioteca universale* sollecitamente se si può, e di scrivermene in lettera il suo parere. Per altro l'Eusebio più mi preme e precederà, perocchè *fervet opus*.

Sono con infinita stima verso Lei e verso il degnissimo M. Pictet.

Angelo MAI.

XXXIX

Milano, 26 Novembre 1817.

Veneratissimo Signore,

Tornato dal mio piccolo viaggio ho trovata la gratissima di Lei lettera. Oggi ho subito consegnato ai MM. Mirabaud i ripezzi del Filone per l'esemplare in 4°, e gli ho fatti chiudere entro due cartoni forti, acciocchè arrivino a Ginevra in buono stato. Ho consegnato in pari tempo un esemplare del mio nuovo Cicerone, cui prego la S. V. a gradire in dono per segno della mia venerazione e riconoscenza. Vi troverà le *Vindiciæ Frontonianæ*, e avrò piacere di sentire che le sembri della nostra piccola controversia della *Hostia*.

Ho letto nella *Biblioteca universale* il bello di Lei articolo sopra l'Eusebio, ecc., e sopra il Sibillino. Mi è piacciuto sommamente: ma quanto ella mi ha compartito di gentili espressioni, ciò non è altro che effetto del cortesissimo di Lei animo. A proposito dell'autore del *Trattato sopra le Virtù*, Ella avrà potuto osservare alla pag. V et nota 2 della prefazione che io abbandono totalmente il pensiero che sia di Filone, e così sempre ho opinato dopo la scoperta dell'errore, perocchè non vi sono sode ragioni per tale sentenza. La prego anche di ringraziare il degnissimo M^r. Pictet che abbia inserito l'annunzio dell'Ulfila nella Biblioteca.

Ella mi fa sperare nuovi suoi articoli (che qui sono letti con generale applauso) sul mio Dionigi, e sull'Alessandro. Giovami inoltre sperare che anche il nuovo Cicerone godrà in progresso di tempo de' suoi riguardi e cure. Ma che posso io fare per essere riconoscente a tanta amicizia? Questa mi è tanto più sensibile, quanto che sento altri fogli e giornali di Germania avventarsi quasi con furore contro i miei lavori. Un professore a me noto di Jena, e alcuni altri che ben so quali sieno di Berlino, mi perseguitano acremente e con modi assai strani. Saprebbe Ella il motivo di questo procedere? Io niente ho scritto contro di loro. Troverà anche le *Vindiciæ* assai miti a paragone del loro assalto; oltrecchè io mi difendo e non fo aggressione. Queste cose mi dispiacciono perchè sono alienissime dal mio carattere e perchè si richiamano ai tempi delle guerre private che parevano finiti. Se la S. V. stimasse bene di mostrare la sua disapprovazione in tal proposito, e di difendere l'innocenza e la tranquillità,

mi sarebbe cosa gratissima. So bene che ognuno ha diritto di pronunciare sopra le publiche opere, ma v'è altresì il modo di far ciò senza oltraggio ed incivilità.

Tornando alle nostre cose, io ho considerato lo ψχτνσ e me ne pare ottimamente pensata la spiegazione del luogo di G. Valerio e buonissima l'applicazione del Cofto. Io non esiterei punto a proporre questa erudita opinione. Significherò al sig. Giordani i di Lei graziosi sentimenti. E già li ho fatti intendere a M.r Breme. Del mio viaggio non sono mal contento: ma è stato breve ed in grande fretta senza molto trattenermi ne' varii luoghi che ho percorso.

Io la prego di conservarmi la sua preziosa grazia e con la più distinta stima e riconoscenza mi dico della S. V. Ill.

Servo osseq.^mo

Il D.r Angelo MAI.

XL

Milano, 7 Gennaio 1818.

Veneratissimo signore ed amico osservandissimo,

La lettera di Alessandro ad Aristotele stampata comincia: *Semper memoravi etiam inter dubia bellorum nostrorum pericula, charissime præceptor.* Finisce: *Ut inveidendum mortalibus esset perpetua nobis opinio et animo et industria (optime Aristoteles) ponderata. Vale.* È di notabile lunghezza. Si trova in alcune edizioni di Curzio: io la leggo in quella del Grifio 1588. *Vi si descrive la reggia di Poro, le ricchezze dell'esercito Macedone, dei lunghi viaggi tra' gravi pericoli di sete, di mostri, di nevi. Segue l'oracolo degli alberi, del sole e della luna. Quindi Alessandro entra in una valle piena di grandi serpenti. Si descrivono mostri di fiumi. Si fondano due monumenti d'oro nell'ultimo Oriente e vi si scrivono i fatti di Alessandro. Si erigono i trofei di Bacco e di Ercole.* Così finisce questa lettera, nella quale se ne cita una anteriore di Alessandro allo stesso Aristotele. Si può vedere anche la mia nota a pag. 157 del Giulio Valerio. Nel codice di Torino il titolo è *Julii Valerii Alexandri Polemi VCI.* ecc. come nell'Ambrosiano. Quel *vir clarissimus* accresce l'opinione della antichità di Giulio Valerio, il quale ebbe altresì due altri nomi, cioè *Alessandro* e *Polemo*. — La prefazione da Sincello citata è quella del secondo libro, cioè del canone, ed io ne ho parlato nella mia dissertazione pp. XVII e XXXIn. 2. Essa dunque non ha che fare con la prefazione del primo libro, e perciò non vi è sospetto d'illegittimità. Sopra la *Hostia* io ho adottato un altro pensiero, che si accosta a quello della S. V. Mi pare che si debba leggere *hostiam*, victimam. La *m* finale spesso manca ne' codici. Ho fatto tirare alcuni esemplari con que-

sta correzione o nuovo riflesso. Mi spiace di non essermi accorto che il Muratori avesse stampato una parte dell' Itinerario. — Eccole un manifesto dell'Eusebio, che è opera certissima e bellissima. Si potrebbe dargli celebrità? Si potrebbe raccogliere qualche numero di associati? Qui non abbiamo ancora il novembre della Biblioteca universale. Sono il suo amico.

A. Mai.

P.S. — La storia greca di Alessandro, che si trova nella Ambrosiana, è di stile umile e dispiacevole. Essa non è certamente il pseudo-Callistene. Io l'ho provato chiaramente nella mia prefazione al Giulio Valerio p. XX.

Mille ossequi e mille saluti.

XLI

Milano, 28 Febbraio 1848.

Veneratissimo Signore,

Ho letto nella *Biblioteca universale* il bellissimo e dottissimo di Lei articolo sopra il Dionigi. Quanto al publico io non posso che replicarle, sembrare qui i di lei articoli sommamente importanti, eruditi, e scritti con la maggiore eleganza, ed essere avidamente letti. Quanto a me, io ci sto troppo bene, e la gentilezza della S. V. va tant'oltre che io non trovo più espressioni atte per ringraziarla a dovere. Io la prego di onorarmi di qualche suo comando, acciocchè possa dimostrarle in qualche modo la mia gratitudine e devozione.

La ringrazio assai delle due associazioni all'Eusebio, di cui ho veduto inserito anche il manifesto nella Biblioteca, nuovo favore di M.r Pictet al quale rassegnerà i miei più reverenti ed affettuosi rispetti.

Spero che la S. V. da M.r Mirabaud avrà ricevuto il Cicerone col foglio del riformato Filone. Io qui ho recentemente stampato qualche cosa greca e latina classica, raccolta nel mio passato viaggio di autunno. Non ardisco ancora annunziare i titoli, ma presto le spedirò il libro in omaggio e in segno di parzialissima stima. Lo spedirò per M.r Mirabaud, quando questo sia mezzo opportuno e non troppo tardo.

Ho osservato i passi di Socrate e di Niceforo sopra il *Monobiblos* di Alessandro. Certamente non è da trascurare la notizia di questa opera volendo discorrere di que' scritti che io ho publicati, e parendo specialmente l'Esopo o il G. Valerio Alessandrini. Quanto all'*Alexandri Polemi* del Ms. torinese, anche a me pareva una confusione col titolo *De præliis Alexandri*: tuttavia ho voluto significarlo alla S. V. La prego di ricordarsi della cifra VCI *Viri clarissimi* aggiunta al Giulio Valerio nel codice di Torino.

Fo fine supplicandola a conservarmi la sua preziosa grazia ed amicizia, mentre mi dico col massimo rispetto e riconoscenza

Servo obb.mo

A. Mai.

XLII

Milano, 30 Maggio 1848.

Veneratissimo Signore

I due articoli che la S. V. ci ha fatto leggere nel Marzo e Maggio della Biblioteca universale sopra il mio libro delle cose di Alessandro, sono un nuovo luminoso saggio della rara ed immensa di Lei erudizione e del bell'ordine e classica chiarezza con cui la sa comunicare.

Godo di vederla decidere apertamente che il G. Valerio è antico. Certamente il suo stile, e molte cose di recondita erudizione, specialmente egiziana, ed anche la giunta del VCI, decidono della sua età rimota.

Osservo poi che lo stile delle due operette poco le è piacciuto. In ciò non ha torto; tuttavia lo stile dell'Itinerario è sì nuovo e sì strano, che appunto per questo titolo mi pare doversene far conto. Il G. Valerio abbonda di erudizione, almeno egiziana, ed è in ogni modo un nuovo autore latino. Ella ha saputo sopra amendue gli autori discorrere e sì bene che molti s'invoglieranno come credo di conoscere queste operette.

Non dubito che Ella avrà prontamente ricevuto il mio Filone e gl' Interpreti di Virgilio. Nella casa di M.r Mirabaud venni avvisato che le si spediva questo libretto, da me consegnato, per la posta costandone così assai meno il porto, ed io l'aveva addattato a tal fine come si usa.

Io ho stampato questo libretto in tempo che un ostinato dolor reumatico di testa non mi lasciava studiare che pochissimo, e praticare di raro nella biblioteca. Perciò merita qualche compatimento. Io vi ho scorto già qualche errore, ed Ella ve ne potrà trovare assai più. Di grazia non le faccia maraviglia ciò che a p. 43, n. 4 del secondo opuscolo sospetto *delle declamazioni di Sallustio sopra Virgilio*. Quel passo è incerto, e quand'anche vi fossero state, potrebbero essere spurie; e già sappiamo che a Sallustio sono attribuiti certi argomenti in verso che si prepongono ai libri della Eneide.

Non entro in ulteriori dettagli per non infastidirla con lunga lettera. Ella però avrà osservato che alla pag. XXIX della seconda prefazione n. 3., si dà la notizia della bella scoperta del sig. Mazzucchelli; il quale m'incarica anche dei suoi complimenti per la S. V.

Il Didimo, di cui la S. V. mi chiede notizia, non è ancora finito. Gli altri miei lavori hanno impedito di compir questo. Spero nondimeno di presto compirlo.

Gradirei moltissimo che la S. V. mi scrivesse che le paia del Filone, che io non ho voluto spacciare per nuovo (præf. p. XIX); ed altresì che stimi degli Interpreti, ecc. Le di Lei lettere mi sono preziose per l'erudizione e per la esimia cortesia che sempre vi ammiro. In attenzione de suoi pregiatissimi caratteri e comandi mi dico

Servo obblig.^mo^ osseq.^mo^

Il D.^re^ Angelo MAI.

XLIII

Milano, 17 Aprile 1849.

Illustrissimo e Dottissimo Signore,

In riscontro alla pregiatissima di Lei lettera del 27 marzo, io feci subito consegnare per la *Biblioteca universale* l'esemplare dell'Eusebio a Mr Mirabaud, il quale mi assicurò che aveva già trasmesse le due seconde parti alla S. V. e che sollecitamente avrebbe fatta anche la nuova spedizione. Oggi però ne ho fatto di nuovo interrogare il predetto Mr Mirabaud, il quale ha risposto che invano aveva cercato mezzi particolari, e che perciò oggi appunto voleva spedire l'esemplare Eusebiano per la diligenza. Sarebbe egli sperabile che i redattori, nell'articolo dell'Eusebio, volessero dire qualche cosa anche del precedente mio libro *Philo et Virgilii interpretes?* Anzi potrei io lusingarmi che la maestra di Lei mano potesse occuparsi di bel nuovo di questi lavori?

Ogni volta che vedo il marchesino Trotti, mi chiede di Lei notizie e m'impone di farle all'occasione mille ossequi. Mi dice di significarle il suo vivo desiderio di rivederla in Milano, e di darle qui prove della riconoscenza e stima parzialissima da cui è animato verso di Lei. Lo stesso mi dice il signor abate Bentivoglio.

Io desideroso grandemente d'avere l'onore di qualche suo comando e pregandola de' miei ossequi divoti ai MM. Pictet e Rossi, pieno d'infinita stima e riconoscenza mi dico con tutto lo spirito

Servo divot.^mo^

A. MAI.

XLIV

Milano, 24 Aprile 1849.

Veneratissimo signore,

Avendole io nell'ultima mia lettera parlato del mio libro *Philo et Virgilii interpretes*, trovo necessario di affrettarmi con questa mia a significarle una bellissima e certa correzione, che in questi giorni, leggendo a caso una pagina degli Interpreti, mi è occorsa improvisamente al pensiero. Negli Interpreti, p. 68, v. 10, dove si legge malamente *salutareque si et viro suo copraelium*, va scritto: *salutareque si et, viros voca, prælium incant.* La scrittura nel codice Veronese era continuata al modo antico, e sepolta sotto la più moderna, ed io male l'ho divisa. Se nella Biblioteca universale si parlerà dell'opuscolo, vorrei che non vi mancasse questa correzione *dell'autore*, per evitare di essere prevenuto in cosa così facile a conoscersi. La S. V. vede con quanta confidenza io le scrivo, e quanto confido nella di Lei bontà. Io la prego di onorarmi di qualche suo comando e di credermi quale sono con tutto lo spirito

Servo osseq.^mo^ ed obblig.^mo^

A. MAI.

XLV

Ornatissimo Signore,

Spero che la presente non avrà la cattiva sorte di un'altra mia, alla quale non avendo ricevuto da V. S. l'onore di alcuna risposta, la credei perciò smarrita prima che vi pervenisse, o smarritane la risposta che avrei tanto gradita; giacchè l'esser confermato dalle vostre gratissime lettere che io son tuttora al possesso della vostra grazia, e nella vostra memoria è per me una fortuna; ed una gran soddisfazione per l'animo mio sarebbe nel tempo stesso l'aver nuove della vostra degna persona che tanto rispetto ed amo.

Le mie premure per trovare in Italia l'opera di Villoison sopra i Misteri[1] sono state assiduissime, ma per altro inutili: e per conseguenza volendo io conoscere questo libro, che debb'essere eccellente, perchè proposto dalla vostra profonda dottrina, son costretto di profittare delle cortesi vostre esibizioni, sperando che vi compiacerete inviarmene un' esemplare, come mi avete garbatamente esibito allorquando mi faceste l'onore di favorirmi di una vostra visita. Io dunque l'attendo con impazienza per poter dare un miglior compimento al lavoro che sto facendo sulle Patere degli Antichi, come già sapete, il quale è per altro molto avanzato. Se avete dei lumi da comunicarmi su questo particolare, mi farete somma grazia di trasmettermeli unitamente al libro di Villoison. Io ho già adunato un buon numero di questi monumenti accostandosi a circa duecento, e spero che non passerà la primavera[2] senza che il pubblico veda qualche pagina dell'opera che vi preparo, ma per ora io mi occupo a completarne il più che sia possibile il manoscritto.

Se avete nuove del signor Schlegel mi farete somma grazia di comunicarmele, giacchè manco di risposte anche da lui alle mie lettere, che da gran tempo gli ho scritte, nè so dove si trovi attualmente.

Spero che vorrete onorarmi di qualche vostro comando per l'Italia, e pregandovi dei miei più rispettosi ossequi alla degnissima vostra Signora consorte, ansioso delle vostre nuove e grate risposte, passo all'onore di sottoscrivermi colla dovutavi considerazione, rispetto ed amicizia

Servitor vostro obb.mo ed amico aff.mo

Francesco Inghirami.

Firenze, 7 del 1818.

1 Il s'agit des *Recherches historiques et critiques sur les mystères du Paganisme* de Sainte-Croix, dont Villoison fut l'éditeur, et dont Silvestre de Sacy publia une seconde édition en 1817. — *Éd.*

2 Le grand ouvrage d'Inghirami sur les monuments étrusques ne commença à paraître qu'en 1821. — *Éd.*

XLVI

Ornatissimo mio Signore,

È già qualche giorno che il sig. principe Aldobrandini, mio particolare amico e padrone, mi ha gentilmente consegnati i due tomi dell'opera sulle ricerche dei Misteri del paganesimo a nome di V. S., e dei quali voi mi avevate già prevenuto con una graditissima vostra in data di Ginevra del 1 Febbraio 1818, dalla quale sento con sommo mio gradimento che debbo ai vostri favori non solo la cura d'avermela procurata, ma anche il dono di essa, di che vi rendo mille grazie, e ve ne protesto la mia riconoscenza. Io non l'ho per anche letta, ma dall'indice al quale ho dato un'occhiata rilevo che debba essere per me di sommo interesse, e parmi che mi confermi nella mia opinione che i dischi fin quì detti Patere Etrusche sieno specchi mistici degli antichi.

Molto ho già scritto, ma non ostante prima di accingermi a produrre in stampa il mio scritto, io lo anderò sempre corredando di maggiori conferme della mia proposta opinione, molte delle quali trarrò anche dal bel libro che mi avete favorito.

Ora che mi avete prevenuto che il nostro comune amico sig. Schlegel trovasi tuttora a Parigi, tenterò nuovamente con una mia lettera di aver da lui le proprie nuove con i suoi caratteri, de' quali manco da tanto tempo.

Quando vi si presenti occasione di scoprire che in qualche luogo a me ignoto si conservino delle Patere Etrusche, non dimenticate, io vi prego, di procurarmene la notizia o il disegno, giacchè mi giova aver sott'occhio tutte quelle che io potrò pubblicare. Se fossi maggiormente libero di quel che sono da varie incombenze ed impicci che mi occupano assai, avrei già incominciata l'impressione di questa mia opera, ma spero che non anderà molto in lungo.

Sono stato molto contento di vedere i vostri caratteri, e sentire le vostre nuove e quelle della rispettabile vostra signora consorte, alla quale passerete i miei ossequi. Amatemi sempre e credetemi colla ripetizione dei miei più cordiali ringraziamenti per i favori vostri da me ricevuti, quale mi dichiaro con tutto il rispetto e vera amicizia

Vostro servo obb.mo ed amico aff.mo

Francesco Inghirami.

Di Fiesole, 19 Aprile 1818.

XLVII

Rome, 10 janvier 1818.

Monsieur,

C'est avec une véritable contrition que je dis *mea culpa, mea maxima culpa* pour avoir différé si longtemps à répondre à l'obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et qui me fut remise par le général Macauly, il y a plus d'un mois. Je vous ai une véritable obligation, Monsieur, de m'avoir fait connaître ce savant militaire qui sait le persan beaucoup mieux que moi, et qui, de plus, connaît le sanscrit, où je n'entends goutte. C'est bien notre ami Schlegel, et non pas moi, pauvre ignorant, qui méritait de connaître M. Macauly. Cependant je me proposais de profiter de son séjour ici, pour puiser dans sa conversation mille notions intéressantes, mais malheureusement il a jugé à propos d'aller à Naples, et ce ne sera qu'à son retour que je pourrai jouir de ce plaisir, si toutefois il veut nous accorder quelques jours de son temps qui, à ce qu'il m'a dit, est fort circonscrit.

Depuis longtemps je n'ai pas eu de nouvelles de M. Schlegel. Dans sa dernière lettre, il m'avait mandé qu'il préparait une dissertation latine (?) sur la langue sanscritane, à quoi je lui répondis qu'à mon avis il ferait mieux d'écrire sa dissertation en latin. Je ne sais si ce conseil ne lui aura peut-être déplu.

La découverte des fragments d'Ulphilas est sûrement d'un grand intérêt pour les amateurs de la littérature hyperboréenne. L'abbé Mai lui-même va les publier, à ce qu'on dit, et j'admire son courage d'entreprendre l'étude d'une langue, assez facile à la vérité pour ceux qui connaissent les dialectes teutoniques anciens et modernes, mais très-difficile pour un Italien. Je voudrais qu'il se contentât de nous donner le texte seul, mais ce brave homme n'est jamais content s'il ne nous régale de versions, notes, commentaires, enfin de gros volumes assez chers. C'est là notre manie dans ce pays, et j'ai pris la liberté d'en dire un mot dans un chiffon dont j'eus, je crois, l'honneur de vous faire hommage l'an passé, lorsque vous étiez à Rome.

Ici la littérature repose. Le bibliothécaire du Vatican, Mgr Baldi, a publié, il y a quelque temps, un volume in-4°, pour prouver qu'une parole hébraïque (כבר) n'est plus, ce qu'on a cru jusqu'à présent, une simple particule, mais un substantif qui signifie *croix*, moyennant quoi il découvre des prophéties merveilleuses qui ont échappé jusqu'à présent à la sagacité de tous les interprètes de la Bible. J'avais prédit à ce pauvre homme, qui est peu versé dans l'hébreu, que son ouvrage serait maltraité par les critiques, ce qui est arrivé. Malheureusement, Mgr Baldi est très-sensible à la critique, et celle qu'on vient de faire de son livre lui a causé un coup d'apoplexie dont il est cependant revenu. Nos antiquaires ne font rien ou peu de chose. La fouille de la duchesse de Devonshire continue encore, grâce aux éboulements qui ont eu lieu à la suite des pluies, et qui nous ont obligés à recommencer par trois fois nos travaux. Si vous nous faites l'honneur de venir nous voir, Monsieur, vous aurez le plaisir de vous promener sur une partie de l'ancien forum, découverte par votre serviteur.

Veuillez me mettre aux pieds de l'aimable Mme Favre, et agréez en même temps l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

AKERBLAD.

XLVIII

Paris, le 15 janvier 1816.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire hommage d'un exemplaire de la nouvelle édition de ma tragédie des *Templiers*, ainsi que du volume qui contient celle des *États de Blois*, et la notice historique sur le duc de Guise.

Je voudrais trouver des occasions plus importantes de vous témoigner ma reconnaissance pour l'obligeance avec laquelle vous m'avez fourni des matériaux précieux, qui me sont devenus très-utiles pour l'ouvrage que j'achève en ce moment sur la langue romane *primitive*, ouvrage qui présentera la grammaire de cette langue du Xe au XIVe siècle, et qui indiquera son influence sur les langues française, espagnole, portugaise et italienne, lesquelles n'en ont été que la continuation, avec des modifications différentes.

La *Nobla Leyçon* étant d'une date aussi ancienne que le plus ancien troubadour connu, donnera lieu à des rapprochements qui offriront de l'intérêt; la copie très-soignée que je tiens de vous, a l'avantage d'avoir été faite sur un manuscrit autre que celui qui a fourni les fragments imprimés par M. Léger, dans son histoire des Vaudois.

Plusieurs motifs me font désirer vivement d'obtenir la copie des autres *poèmes*. Indépendamment de l'utilité générale que j'en retirerais, soit pour la syntaxe, soit pour le dictionnaire, il me serait surtout important de juger des formes des différentes poésies des Vaudois, et d'en comparer les règles avec celles qui furent adoptées par les troubadours, et ensuite par les poëtes français et ceux des autres nations de l'Europe latine.

Je reviens donc à la proposition que je vous avais soumise, et qui, par l'effet de vos soins obligeants, est restée sans réponse.

Puisqu'il n'est pas permis de me confier le manuscrit, ne serait-il pas possible de trouver, moyennant une juste rétribution, un copiste capable d'en faire une copie exacte? Si vous vouliez bien la collationner, ce soin de votre part me rassurerait, et je n'hésiterais pas de me servir de cette copie avec confiance, et de la citer comme autorité.

Je ne regretterai point le montant de la dépense, et, au premier avis, je la ferai acquitter à Genève.

Vous pardonnerez, Monsieur, mon importunité, puisque vous en appréciez le motif.

Quel que soit le succès de ma demande, je conserverai toujours un vif sentiment d'estime et de reconnaissance pour vos bons offices.

Veuillez en agréer l'assurance sincère,

RAYNOUARD.

XLIX

Passy-les-Paris, le 10 mars 1846.

Monsieur,

Je m'empresse de vous accuser la réception de votre lettre du 1er mars contenant un fragment considérable du poëme de *la Barca:* je vous prie d'agréer mes remerciements.

La manière obligeante dont vous voulez bien me procurer une copie soignée de fragments considérables des poésies vaudoises, et suppléer, par vos propres soins, à l'impossibilité de trouver un copiste, me dédommage agréablement; j'accepte avec reconnaissance vos offres, et comme le *Despreczi de la Mort* n'a que 115 vers, si vous avez la complaisance de le copier en entier, vous aurez fait pour mon ouvrage plus que je n'aurais osé prétendre.

Quant aux autres poëmes, en prenant les premiers et les derniers vers de chacun, je vous prie de choisir ensuite ceux qui vous paraîtront offrir un sens plus complet, offrir des idées plus nettes ou plus remarquables, et qui mériteront d'être cités dans mon ouvrage.

Permettez-moi les questions suivantes:

1° Vous m'avez dit, dans votre notice intéressante sur les manuscrits vaudois de la Bibliothèque de Genève, que le manuscrit n° 207 était, au jugement de M. Senebier, du XIIe siècle.

Quelle est votre propre opinion?

2° En faisant usage de ces poésies des Vaudois, serait-ce une indiscrétion

que d'annoncer que le manuscrit appartient à la Bibliothèque de Genève, et comment j'en ai eu communication?

3° Si, dans la suite, de nouvelles circonstances rendaient nécessaire de voir le manuscrit original, croyez-vous que la direction de la Bibliothèque ou votre gouvernement accordât, sur la demande du gouvernement français, de l'envoyer pour très-peu de temps à Paris? et à qui faudrait-il s'adresser?

Depuis que j'ai comparé le poëme de la *Nobla Leyçon,* imprimé par Morland avec la copie que je tiens de vous, je puis me convaincre que cet imprimé fourmille de fautes ou que le manuscrit a été mal copié, de sorte que le présent que vous m'avez fait devient encore plus précieux et plus utile que si l'ouvrage n'avait jamais été publié.

Il y a même dans l'imprimé des mots laissés en blanc, soit que le copiste n'ait pu ou su lire les passages, soit que le manuscrit soit effacé.

Sous tous les rapports, il me paraît que le manuscrit 207 de Genève est le plus ancien et le plus exact; et pour citer un des motifs de mon opinion, je vous dirai que souvent l'imprimé anglais, au lieu de CUM, *avec,* que porte votre manuscrit, met AU, le même que *ab,* qui, par le changement très-ordinaire du *b* en *v* a produit l'*avec* français.

Ce mot *au* est répété trop souvent pour croire que ce soit une erreur du copiste, et alors on peut croire que le manuscrit de Cambridge a été fait dans un temps où l'on disait parmi les Vaudois l'*ab* des troubadours, et ensuite *au* au lieu de l'ancien mot *cum.*

Je termine ma lettre en vous offrant de cœur et d'esprit l'hommage de ma reconnaissance et de mon dévouement.

RAYNOUARD.

L

Passy-les-Paris, le 20 avril 1846.

Monsieur,

J'ai reçu successivement vos deux lettres du 23 et du 28 mars, contenant le *Despreczi del Mort* et les fragments du *Novel Sermon.* Je vous aurais plus tôt adressé mes justes remerciements, si je n'avais cru devoir attendre les réponses qui devaient me parvenir de Cambridge, où j'avais écrit pour constater l'existence des manuscrits vaudois déposés par Samuel Morland.

D'après la vérification qui vient d'être faite dans la Bibliothèque de l'Université, ces manuscrits ne s'y trouvent plus, il paraît même qu'ils manquent depuis plusieurs années.

Cette circonstance, qui rend plus précieux le manuscrit de la Bibliothèque de Genève, et tout ce que vous m'en avez communiqué, augmente encore ma

reconnaissance pour les soins dont je vous suis redevable, et donnera encore plus de prix aux fragments que vous m'avez fait espérer du PAIRE ETERNAL et de l'AVANGELI DE LI 4 SEMENCZ, qui compléteront la collection des poésies vaudoises, et mettront un juste terme à mes désirs et à mes importunités.

J'ai été infiniment satisfait des différentes et judicieuses observations que contient votre lettre du 23 mars. Je les mettrai à profit.

Les fragments du 4e manuscrit et du manuscrit 206 appartiennent à la même langue; les légères différences qu'ils offrent s'expliquent par la différence de la prononciation.

Quant à ce manuscrit 206, désigné comme catalan, pourriez-vous me donner quelques détails sur son état, son âge, et sur la manière dont il est parvenu à la Bibliothèque de Genève.

Veuillez agréer l'hommage de ma vive reconnaissance et de ma considération la plus distinguée.

RAYNOUARD.

LI

Monsieur,

J'ai reçu dans le temps votre envoi, dont je vous aurais remercié plus tôt, si je n'avais espéré d'un jour à l'autre pouvoir vous adresser l'un des premiers exemplaires des Éléments de la langue romane avant l'an 1000, morceau détaché du grand ouvrage dont l'impression continue.

J'éprouve un grand plaisir à vous l'envoyer en ce moment; je vous prie d'agréer cet hommage, que je vous dois à tant de titres, et qui ne sera pas le dernier. Je vous renouvelle avec plaisir l'assurance de mes sentiments de reconnaissance et d'attachement.

RAYNOUARD.

Passy-les-Paris, le 31 août 1816.

LII

Je ne veux pas quitter Paris, Monsieur et cher ami, sans vous parler encore de mon attachement, et sans me recommander à votre bon souvenir: surtout je ne veux pas laisser passer ce funeste événement de Missolonghi, sans vous dire tout ce que j'ai pu recueillir sur ce désastre. Je dinai hier avec sir Fred. Adam

et je lui entendis raconter avec détail le contenu des dépêches nombreuses qu'il a reçues et qui ne laissent pas la possibilité d'un doute. La flotte grecque était en effet arrivée dès le 12 en vue de Missolonghi, mais avec des vaisseaux trop faibles pour attaquer de vive force: les brûlots qu'elle avait lancés avaient sauté sans faire de dommage. Elle ne pouvait donc ravitailler la place qu'avec des bateaux assez légers (mistics) pour traverser les lagunes: ces canots lui manquaient et elle les attendait de jour en jour; les malheureux habitants qui l'avaient en vue attendaient d'heure en heure malgré les privations: ils avaient dévoré les chats, les rats, toutes les nourritures les plus immondes; il y avait quatre jours enfin qu'il ne leur restait absolument plus rien, lorsqu'ils se sont déterminés, le 22 au soir, à sortir en quatre corps, pour aller rejoindre Karaiskaki; une décharge d'artillerie qu'ils ont prise pour un signal était peut-être une trahison. Le premier corps mitraillé par les Turcs a été presque absolument détruit; le second et le troisième se sont défendus dans des moulins et ont fini par se faire sauter; on dit que le quatrième est prisonnier: il reste donc environ trois ou quatre mille âmes, car chaque corps comprenait des femmes et des enfants qui ne sont pas encore massacrés. — J'ai été interrompu par le comte Capo d'Istria et je n'ai plus que peu de moments pour finir ma lettre avant le courrier. Ce qui m'importe c'est de vous faire sentir que (par sa légèreté, entre nous) C. n'a point répondu à notre confiance. Si un homme actif, intelligent et disposant de notre argent, avait été à Zante, s'il avait, jour après jour, saisi toutes les occasions pour faire partir des mistics avec des vivres, Missolonghi qui n'a cédé qu'à la famine tiendrait encore. Nous avons de l'argent, on en a davantage à Paris; il faut trouver un agent qu'on envoie à Zante. M. Capo d'Istria le sent comme moi, le comité de Paris me paraît disposé à le sentir. Agissons dans ce sens et que Dieu seconde nos efforts. Exprimez à Mme Favre, au nom de tous deux, et recevez vous-même l'expression de notre tendre attachement. Rappelez-nous à tous nos amis, et pardonnez la manière précipitée dont je finis cette lettre. Je serai vendredi à Londres, et tout ce que je puis exercer d'influence par de l'activité et du zèle, sera tout consacré aux Grecs.

J.-C.-L. de SISMONDI.

Lundi, 16 mai 1827.

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

AVERTISSEMENT

Tous ceux qui se sont occupés de la publication d'ouvrages inédits savent quelles difficultés présente ce travail.

Nous ne nous étendrons pas sur ces difficultés : nous dirons simplement de quelle manière nous avons procédé dans l'examen et le choix des papiers qui nous ont été remis.

Nous avons d'abord laissé de côté les articles insérés par Favre dans le *Magasin Encyclopédique* et la *Bibliothèque Universelle de Genève*. La liste que nous en donnons suffit, à ce que nous croyons, pour montrer que ces articles ont été reproduits avec plus de développements dans les dissertations que nous publions aujourd'hui, ou bien qu'ils traitent d'ouvrages déjà anciens, et dont l'intérêt n'est plus le même pour nous.

Il en a été de même pour plusieurs autres travaux, les uns parce qu'ils datent de la jeunesse de Favre et qu'il ne paraît jamais avoir songé à les publier ; les autres, parce qu'ils sont restés plus ou moins inachevés.

Nous n'avons donc choisi que les écrits qu'il semble avoir lui-même destinés à l'impression, écrits qui sont à peu près tous complets (sauf la *Vie de Marius Philelfe*, où l'on remarque une lacune qui n'a jamais été comblée), et nous croyons en cela avoir fidèlement rempli et le désir du savant genevois, et celui de sa famille.

Quant à la forme même de ces écrits, elle s'explique si l'on se rappelle comment Favre travaillait. Il aimait assez peu à rédiger

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

ses recherches : il préférait au contraire les multiplier de telle façon que le texte était parfois absorbé par les notes.

S'il eût été lui-même son propre éditeur, nous ne doutons pas qu'il n'eût porté une main exercée dans cette réunion de matériaux, et qu'il n'eût laissé définitivement subsister que ceux qui tenaient intimement au sujet.

Mais nous n'avons pas cru que nous fussions autorisé à faire ce que Favre n'avait pas fait, et nous avons reproduit ses manuscrits tels qu'il les avait rédigés. De là quelques disparates inévitables. Plus d'une fois des recherches postérieures sont venues contredire le texte primitif. Ce texte subsistait cependant. Devions-nous, de notre autorité privée, le modifier ou le changer complétement? C'était alors une œuvre de remaniement, qui non-seulement aurait été fort délicate, mais qui aurait de plus enlevé à notre publication ce qui fait un de ses mérites, nous voulons parler de sa sincérité. Ce n'est ici ni une entreprise de libraire, ni un auteur qui prétend à des distinctions au milieu de ses contemporains : c'est une famille qui a voulu garder la mémoire d'un chef vénéré en le faisant connaître par ses travaux tels qu'il les a conçus et exécutés.

Cette courte explication donnée, nous espérons que le lecteur voudra bien ne pas juger avec trop de sévérité l'exubérance de certaines notes dans le *Marius Philelfe* par exemple, tandis qu'elles se trouvent réduites à une sage sobriété dans la *Littérature des Goths*. En réfléchissant aux motifs qui nous ont guidé, et à l'impossibilité où l'éditeur aurait été de satisfaire à la fois aux exigences d'une rédaction uniforme et au but de cette publication, on verra que nous n'avons fait que ce que nous pouvions faire.

Nous n'insisterons pas d'ailleurs sur l'état des manuscrits qui nous ont été remis. Ces détails matériels n'intéresseraient personne, et peu importe le temps et les soins qu'a nécessités le classement de cette multitude de papiers. Nous ne souhaitons qu'une seule chose : c'est que le lecteur ne s'aperçoive pas trop souvent que ce n'est pas l'auteur lui-même qui a présidé à l'impression de ces deux volumes.

Il est un détail cependant à propos duquel nous tenons à réclamer sa bienveillance. Nous voulons parler des citations. Nous avons apporté à leur correction un soin scrupuleux : toutefois il nous aurait été impossible, on le comprend, de les vérifier dans leur ensemble, à moins d'y consacrer un temps dont nous ne pouvions disposer. Nous nous en sommes donc remis complétement à notre auteur, et les vérifications partielles que nous avons été appelé à faire, nous ont prouvé qu'en général ces citations sont fort exactes et que l'on peut s'y fier. Peut-être ne les trouvera-t-on pas toujours assez précises : cela tient à ce que de tous ces travaux aucun n'a été, pour ainsi dire, complétement achevé, et que Favre s'était toujours réservé d'y revenir et de combler les petites lacunes qu'il y laissait.

Favre, avons-nous dit, a surtout écrit dans la *Bibliothèque Universelle de Genève*. Les rédacteurs de cet important recueil étaient ses amis, et il leur adressait volontiers des articles assez étendus aussi bien que de courtes notices d'ouvrages qu'il estimait propres à intéresser les lecteurs sérieux. Ces articles sont en général signés d'un F. Plusieurs cependant ne portent aucune signature. Voici la liste de ceux que nous regardons comme étant de lui, qu'ils soient signés ou non. Il est fort probable que nous en avons omis quelques-uns, mais dans l'absence de toute preuve matérielle, nous avons préféré être incomplet plutôt que de courir le risque d'attribuer à Favre ce qui ne lui appartiendrait pas.

1808

LETTRE A M. MILLIN, dans le *Magasin Encyclopédique* (Voyez Notice, page XXII).

1816

SUR LES CHEVAUX DE BRONZE DE VENISE (*Bibliothèque Universelle*, Juillet 1816 (12 pages).

Cet article, après une courte introduction sur les quatre chevaux de bronze de Venise, contient l'analyse de deux lettres sur ce sujet : la première, de Guillaume Schlegel, aux éditeurs de la *Bibliothèque Italienne* (Florence, Mai 1816), et la seconde, de Mustoxidi (Padoue, 1816). Ce sont deux réponses à l'ouvrage du comte Cicognara : *Dei quattro Cavalli riposti sul Pronao della Basilica di S. Marco* (Venise 1815, 4°). Voyez *Correspondance de Schlegel*, p. XCII.

DES MANUSCRITS PALIMPSESTES ET DE QUELQUES DÉCOUVERTES RÉCENTES (*Bibliothèque Universelle*, Novembre et Décembre 1816).

Après une courte introduction sur l'usage de gratter le parchemin des

manuscrits des anciens auteurs pour s'en servir de nouveau, Favre passe en revue les récentes publications de l'abbé A. Mai.

1° *Les fragments des discours de Cicéron* (pro Scauro, pro Tullio, pro Flacco), publiés à Milan en 1814 (8°, XIV et 35 pages);

2° *Autres fragments des discours de Cicéron* (Milan, 1814, 8°, XXXV et 144 pages);

3° *Œuvres de Cornélius Fronton* (Milan, 1815, 2 vol. in-8°);

4° *Fragments de Plaute et d'un commentaire sur Térence* (Milan, in-8°, 67 pages);

5° *Discours d'Isée* (*De Hereditate Cleonymi*, Milan, 1815, 67 pages);

6° *Discours de Thémiste* (Milan, 1816, in-8°, 79 pages).

Ces deux articles (45 pages), renferment une analyse fort claire et fort bien faite des découvertes d'Angelo Mai, et une rapide appréciation de leur importance historique et littéraire.

1817

LE JUPITER OLYMPIEN, par Quatremère de Quincy; Paris, 1815, in-folio (*Bibliothèque Universelle*, Avril 1817, 19 pages).

Analyse de l'ouvrage de Quatremère. Elle n'est pas signée, mais nous la croyons de Favre.

OUVRAGES PUBLIÉS PAR M. L'ABBÉ ANGELO MAI (*Bibliothèque Universelle*, Septembre 1817, 20 pages).

C'est une lettre aux rédacteurs de la *Bibliothèque Universelle*, datée de Genève, 1er Août 1817, qui contient l'analyse détaillée des publications d'A. Mai, relatives à Philon, à la chronique d'Eusèbe et à ses versions arméniennes, à Porphyre et au XIVe livre des *Oracula Sibyllina*.

AVIS CONCERNANT UNE NOUVELLE DÉCOUVERTE D'ULPHILAS DANS LA BIBLIOTHÈQUE AMBROISIENNE A MILAN (*Bibliothèque Universelle*, Septembre 1817, 5 pages).

Note datée de Milan, 15 Septembre 1817.

1818

DENYS D'HALICARNASSE (*Bibliothèque Universelle*, Janvier 1818, 10 pages).

Analyse d'une publication de l'abbé A. Mai, qui contient plusieurs fragments inédits de cet historien (Milan, 1816, in-4°).

ITINÉRAIRE D'ALEXANDRE LE GRAND (*Bibliothèque Universelle*, Mars 1818, 9 pages).

Analyse de la publication d'A. Mai, *Itinerarium Alexandri*, Mediolani, 1817, in-8°.

VIE D'ALEXANDRE LE GRAND (*Bibliothèque Universelle*, Mars et Avril 1818, 40 pages).

Analyse de la publication d'A. Mai, *Julii Valerii Res gestæ Alexandri*; Mediolani, 1817, in-8°.

CHRONIQUE D'EUSÈBE, édition de Milan (*Bibliothèque Universelle*, Novembre 1818, 3 pages).

Note (non signée) qui annonce cette édition d'A. Mai et de Zohrâb.

1819

OBSERVATIONS SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE PROVENÇALES, par A. W. de Schlegel; Paris, 1818, in-8° (*Bibliothèque Universelle*, Juin 1819, 27 pages).

Article non signé. C'est une analyse intéressante des *Observations* de G. Schlegel et des travaux de Raynouard.

ANTHOLOGIE ARABE, OU CHOIX DE POÉSIES ARABES INÉDITES, par J. Humbert; Paris, 1819, in-8° (*Bibliothèque Universelle*, Août 1819, 7 pages).

Analyse de l'ouvrage de J. Humbert.

1821

ARCHÉOLOGIE. — *Description des monuments étrusques*, etc., par Inghirami (*Bibliothèque Universelle*, Février 1821, 8 pages).

Annonce détaillée.

LITTÉRATURE GOTHIQUE. — *Ulphilæ partium ineditarum in Ambrosianis palimpsestis ab A. Maio repertarum specimen*; Mediolani, 1819, in-4° (*Bibliothèque Universelle*, Mai 1821, 29 pages).

Première esquisse du travail sur la littérature sacrée des Goths.

LITTÉRATURE ANCIENNE. — *Nouvelles découvertes* (*Bibliothèque Universelle*, Août 1821, 10 pages).

Analyse d'une publication de Niebuhr : *M. Tullii Ciceronis orationum pro M. Fonteio et pro C. Rabirio fragmenta*; Romæ 1820, in-8°.

1824

NOTICE SUR LES TRANSPORTS DE QUELQUES ÉDIFICES EXÉCUTÉS AU XVe SIÈCLE (*Bibliothèque Universelle, Sciences et Arts*, 1824, tome XXV page 158).

1827

INSCRIPTIONS PUNIQUES ET PHÉNICIENNES.

1° Notice sur quatre cippes sépulcraux et deux fragments découverts en 1817 sur le sol de l'ancienne Carthage, par le major J.-E. Humbert; La Haye, 1821, in-folio, atlas.

2° Henrici Arentii Amaker diatribe philologico-critica aliquot monumentorum punicorum nuper in Africa repertorum interpretationem exhibens, Lugduni Batav. 1822, in-4°.

3° Caspari Jacobi C. Reuvens periculum animadversionum archæologicarum ad cippos punicos Humbertianos, Lugduni Batavorum, 1822, in-4°.

4° De inscriptione phœnico-græca in Cyrenaïca nuper detecta ad Carpocrationorum hæresim pertinente commentatio, scripsit Guil. Gesenius; Halæ, 1825, in-4° (*Bibliothèque Universelle*, Avril 1827, 35 pages).

C'est par l'hébreu qu'il faut arriver à l'explication des inscriptions carthaginoises. Résumé des discussions qui se sont élevées à ce sujet. Difficultés de cette interprétation. Analyse des quatre dissertations dont le titre est transcrit en tête de l'article.

1829

SUR LA ROUTE D'ANNIBAL DE CARTHAGÈNE AUX ALPES (*Bibliothèque Universelle*, Novembre 1829, 6 pages).

Note pour confirmer l'opinion de De Luc, qui fait passer les Alpes à Annibal au petit Saint-Bernard.

1834

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE GENÈVE, rédigé par Louis Vaucher; Genève, 1834.

Notice détaillée de cet excellent travail (*Bibliothèque Universelle*, Septembre 1834).

Les deux volumes que nous publions contenant les autres travaux de Favre, il nous a paru inutile d'en reproduire ici le titre et la date.

VIE

DE

JEAN-MARIUS PHILELFE

1810

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

Nous avons peu de choses à ajouter à ce que nous avons dit de cette *Vie de Marius Philelfe* dans la Notice (voyez page XXVI). Nous rappelons ici qu'elle avait été rédigée vers 1810. Depuis lors Favre avait eu plus d'une fois le projet de la refaire, et il avait réuni dans ce but d'importants matériaux. Mais ce projet ne fut jamais exécuté, et c'est à cela que l'on doit attribuer la disproportion trop évidente qui existe entre le texte et les notes, et les contradictions qu'ils renferment quelquefois. Nous avons pris soin de classer aussi bien qu'il nous a été possible la multitude des feuilles volantes sur lesquelles il avait transcrit le résultat de ses recherches postérieures.

Favre avait également préparé une copie de l'*Amyris* de Marius Philelfe. La publication de ce poëme aurait exigé un commentaire historique dont notre auteur avait eu le projet, mais qu'il n'a pas exécuté. Nous nous sommes donc contenté de donner d'après ses notes une analyse et un certain nombre de citations de l'*Amyris*, qui compléteront l'article que Senebier a consacré à ce poëme dans son *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque de Genève*. Le premier possesseur de ce manuscrit, Ami Lullin, avait déjà entrepris de nombreuses recherches à son sujet, et il avait réuni ses observations, sa correspondance, ses extraits, et une copie assez fautive de l'*Amyris* dans un volume in-4°, lequel avait disparu depuis Senebier, qui le tenait de De Saussure, petit-fils (par alliance) d'Ami Lullin. Ces papiers, qui sont aujourd'hui en notre possession, avaient été communiqués par nous au savant auteur de la vie de *Jean-Marius Philelfe*, et Favre les avait parcourus avec un intérêt d'autant plus vif qu'il les avait longtemps cherchés sans pouvoir les retrouver. Si l'*Amyris* doit être un jour publiée en entier, la plupart des matériaux rassemblés par Ami Lullin pourront aider l'éditeur des hauts faits de Mahomet II. — *Éd.*

VIE

DE

JEAN-MARIUS PHILELFE

L'impulsion que Charlemagne avait donnée aux études s'était fort ralentie au dixième siècle[1], mais dans les âges suivants elle se ranima par la protection des papes, des empereurs et des rois. Les lettres, au onzième siècle[2], s'étendirent des moines aux laïques; quelques écoles furent ouvertes; les Normands, qui depuis leur admission au christianisme avaient

[1] Dans le dixième siècle régna un grand découragement causé par l'idée de la fin du monde, par les invasions de plusieurs nations barbares, notamment des Hongrois et des Sarrasins, par celles des maladies, et enfin par les superstitions de l'époque. Sur le tableau du dixième siècle, voyez Baronius, Muratori, Sigonius, *Regn. Ital.*

[2] Sur le grand mouvement d'étude qui se manifesta au onzième siècle, voyez Denina, *Disc.* I, p. 192 et suiv. Parmi les causes principales figurent les querelles des empereurs et des papes, ainsi que les croisades ; d'autre part la médecine fit rechercher les connaissances des Arabes, en même temps que la philosophie et les mathématiques se développaient également. (Prunelle, *Disc.*) Les Juifs, si répandus alors, furent souvent un moyen de communication entre les Arabes et l'Europe. (Renaudot *apud* Fabric. Harles. *Bibl. Græc.* t. III, p. 300-301.) Au douzième siècle, ce fut l'étude du droit civil qui fut une des grandes causes du développement de l'intelligence en Europe. En outre, on peut signaler comme ayant concouru à produire cet heureux résultat en Italie, durant le onzième et le douzième siècle, la puissance des papes qui accéléra la résurrection des études renouvelées avec les premières étincelles de la liberté (Bettinelli, *Risorgiment.* t. I, p. 39), l'émancipation des premières villes d'Italie, le projet de réunir l'Église grecque à l'Église d'Occident, la réfutation des hérésies, etc.

montré tant de dispositions pour l'étude [1], en portèrent le goût en Angleterre et dans le midi de l'Italie, et, d'après l'exemple donné au siècle précédent par le célèbre Gerbert, on mit à contribution le savoir des Sarrasins d'Espagne [2], qui eux-mêmes devaient aux Grecs leur instruction primitive [3]. La conquête de l'Égypte par les Arabes, en privant l'Europe du papyrus, avait été l'une des causes de l'ignorance du moyen âge; on cessa de copier les ouvrages de science et de littérature, et la cherté du parchemin engagea même à effacer les anciens écrits pour y substituer des ouvrages de théologie [4]. Mais, dans la suite, ces mêmes conquérants réparèrent le tort qu'ils avaient fait à l'esprit humain en réunissant dans les bibliothèques qu'ils formèrent en Orient et en Espagne les monuments des lettres et des sciences, et en sauvant, traduisant, commentant les ouvrages des Orientaux, des Grecs et des Latins [5]. Au dixième siècle, ils firent connaître l'invention chinoise du papier de coton [6], et

[1] Gauffred. Malaterr. lib. I, cap. 3, *apud* Murator. *Script.* t. V, p. 559. — *Hist. litt. de la France*, t. VII, p. 67, 68, 82.

[2] Muratori, *Antiq. Ital.* t. III, p. 932. — Andres, t. I, cap. 10.

[3] Buhle, *De studio græcar. litter. int. Arab.* in *Comment. Soc. Gotting.* 1791, p. 216-233. — Buhle, *De Arist. Interp. Arab.* in *Arist. oper.* t. I, 315-321, 323. — Sprengel, *Hist. rei herbar.* t. I, p. 229, 230. — Œlsner, *Effets de la religion de Mohammed*, p. 135-140.

[4] Murat. *Antiq. Ital. Diss.* t. III, p. 833. — Robertson, *Hist. de Charles-Quint*, Introd. p. 219, traduction française. — D. Maichell, *Introd. ad Hist. litter. de præcip. biblioth. Parisiens.* p. 18, 19. — Montfaucon, *Palæog. Græc.* p. 319. — Villoison, *Prolegom. ad Homer. Iliad.* p. IX, not. 2. — Les fragments de l'Epître aux Romains de la version d'Ulphilas, ms. du sixième siècle, qui avait été effacé et remplacé par les *Origines* d'Isidore de Séville. Ms. de la Bibl. de Brunswick publié par Knittel en 1762, et par Ihre en 1763.

[5] Andres, *Dell'origine e progressi d'ogni letterat.* t. I, cap. 8 et 9.

[6] Fabric. *Bibl. antiq.* p. 958, édit. 1760, 4°. — Casiri, *Bibl. Arab. Hisp.* t. II, p. 9. — Andres, *Dell'origine, etc.*, t. I, p. 199-202. — Montfaucon, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. VI, p. 605, 606. — Petrus Mauricius, abbas Cluniacensis, sæculo XII: «... Sed cujusmodi librum? Si talem quales quotidiè in usu legendi habemus, utique ex pellibus arietum... aut certe ex *rasuris veterum pannorum...*» (Ex bibl. Clun. apud Mabillon, *De re diplomatica*, p. 35.) — Dans une lettre du cardinal Bessarion à Alexis Lascaris on lit qu'il trouva à Constantinople un manuscrit en papier de coton antérieur de trois siècles au concile de Florence de 1439.

l'instruction se releva peu après en Europe [1]. Depuis le douzième siècle, le désir d'apprendre fit faire de grands efforts; les grands s'intéressèrent aux études, les rois eux-mêmes y prirent part, les académies s'établirent et prospérèrent malgré les disputes philosophiques. A chaque extrémité de l'Europe il y avait un foyer de connaissances dont les lumières devaient un jour se réunir pour contribuer à la culture moderne; à l'occident, les Arabes de l'Espagne avaient conservé le dépôt des sciences; tous ceux qui voulaient faire de grands progrès allaient étudier chez eux [2], et l'on trouve dans leurs ouvrages des citations tirées des auteurs de l'antiquité [3]; leur poésie fut peut-être le modèle de celle des langues modernes. A l'Orient, les Grecs pouvaient se glorifier d'être les seuls dépositaires de la littérature classique et de la sublime philosophie de Platon.

L'histoire des ouvrages d'Aristote occupe une place considérable dans celle de la culture européenne [4], mais ce ne fut qu'au commencement du douzième siècle [5] que quelques-uns des livres de ce philosophe furent traduits en latin [6]. Le siècle suivant offre

[1] Murator. *Antiq. Ital.* t. III, *Diss.* XLIII, p. 871, 872. L'invention du papier de linge dont on se sert maintenant paraît être du treizième siècle. On l'attribue aux Italiens, aux Allemands ou aux Arabes d'Espagne. Voy. Meerman, *De chart. lin. orig.* — Tiraboschi, *Storia della Letterat. ital.* t. V, p. 76-78, édit. 1775. — Andres, *Orig. e progress.* t. I, p. 202-222. — Koch, *Tableau des révolutions de l'Europe*, t. II, p. 18-20.

[2] Mosheim, *Inst. Hist. eccles.* p. 397, note M.

[3] Laur. Mehus, *Vit. Ambros. Travers. Camald.* p. 155.

[4] Roger Bacon *Op. maj.* p. 19, 36.

[5] Cependant Aristote fut expliqué et commenté de bonne heure en Angleterre. Dès 850, Jean Scot Erigène expliquait à Oxford la Logique d'Aristote, ainsi qu'Ingulfe sous Edouard le Confesseur. En 1109, les moines *Crowlandenses* professaient la philosophie d'Aristote à Cambridge. On peut citer plus tard, en 1146, Robert Pulleyn; en 1164, Simeon Dunelmensis, J. de Salisbury, Odo Muremudensis; en 1200, Jean Hauteville; en 1227, St. Edmond, archevêque de Cantorbéry, expliquait le *liber de Elenchis*, et Hugo, le *liber Posteriorum*. Enfin, en 1230, Michel Scot, ou le mathématicien, traduisit une partie des ouvrages d'Aristote de l'arabe ou de l'hébreu, et, en 1232, Jean Blond, qui avait étudié à Paris et à Oxford, les expliquait dans cette dernière ville.

[6] Boëce, auteur de la *Consolation de la philosophie*, avait entrepris de traduire en latin les ouvrages d'Aristote et de Platon, mais il n'exécuta ce projet

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

plusieurs autres versions, parmi lesquelles on doit remarquer celle que l'empereur Frédéric II fit faire et qu'il envoya aux docteurs de Bologne[1]. Ce prince avait, dit-on, à sa cour deux fils d'Averroës[2], fameux commentateur arabe d'Aristote. Mais parmi ces nombreuses versions on a peine à en trouver deux ou trois[3]

que pour les livres du premier, qui traitent de la logique; le Boëce, auquel on attribue la traduction des traités de métaphysique, est un autre personnage fort peu connu. (Jourdain, *Rech. sur les trad. d'Aristote*, p. 138-163.)— Les versions d'Aristote que Trithème attribue à Herman Contractus sont imaginaires. (Tiraboschi, *Stor. della letter. Ital.* t. IV, p. 187.)—Sur celle de l'Anglais Robert de Retines, qui, après avoir voyagé en Orient, se fixa en Espagne vers 1120, voyez Brucker, *Hist. philos.* t. III, p. 670. — Fabric. *Bibl. inf. Latin.* t. VI, p. 107, éd. Mansi.— Oudin, *De Script. eccles.* t. II, p. 1160. Ce Robert de Retines avait traduit l'Alcoran par ordre de Pierre le Vénérable. V. Jourdain, p. 102 et suiv. On a attribué aussi quelque traduction d'Aristote à Gérard de Crémone ou de Carmona, mort en 1187. (*Cremon. illustr.* p. 269. — Muratori, *Antiq. Ital.* t. III, p. 937. — Mansi *ad* Fabric. *Bibl. Med. latin.* t. III, p. 40. — Jebb, *Præf. in* Rog. Bacon. *Op. maj.* p. 4.) Cet écrivain traduisit beaucoup de livres arabes, entre autres Avicène : dans la Bibliothèque Pauline, à Leipzig, il y a une vie de Gérard avec la liste des livres qu'il traduisit. (*Catal.* p. 256 cité par Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 156.) L'Espagne et l'Italie se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour. (Muratori, *Antiq. Ital.* t. III, p 937.— Tiraboschi, *Stor.* t. III, p. 292 et suiv. t. IX, *Suppl.* p. 38, et les auteurs qu'ils indiquent.) — Sur les versions d'Aristote au moyen âge en général, consultez Jourdain, *Recherches critiq. sur les trad. d'Aristote*, 1819, 8°, et Buhle, *Hist. de la philos. moderne*, t. I, p. 694 et suiv.

[1] Petrus de Vineis, *Epist.* t. III, p. 67.— Fabric. *Bibl. Græc.* t. III, p. 305, éd. Harles.—Bayle, *Dict.* sub v. *Averroës*, note *e*, p. 391.—La lettre écrite par Pierre des Vignes, au nom de l'empereur, aux docteurs de Bologne est extrêmement curieuse (V. Mehus, *Vit. Amb. Camald.* p. 155. — Jourdain, p. 169-178).— Sur le mérite littéraire de Frédéric II, voyez *Notic. des ms. de la Bibl. de Paris*, t. VI, p. 403. — Tiraboschi, *Stor. del. lett.* t. IV. — J.-Gottf. Schmutzer, *De Friderici II in rem litterariam meritis*, Lipsiæ, 1740, 4°. — Schneider, *Præfat. ad Friderici II reliq. de arte venandi*, p. XI-XVII. — Jourdain, p. 164-168.

[2] Ægid. Column. *apud* Nicol. Anton. *Bibl. Arab. Hisp.* p. 242.

[3] 1° Celle d'un Vénitien nommé Jacobus Clericus, connue uniquement par un passage de Robert de Thorigny. (Mosheim, *Inst. Hist. eccles.*, p. 396, note H. — Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p 128.) Elle fut faite vers 1128. — 2° Celle que l'on fit à Paris dans les premières années du treizième siècle, lorsque la métaphysique d'Aristote fut apportée de Constantinople. (Rigord. *apud* Duchesne t. V, p. 31.— Muratori, *Antiq. Ital.* t. III, p. 938, 939. *Diss.* XLIV) et dont l'abus causa la proscription des ouvrages d'Aristote. — 3° Celle des *Morales* d'Aristote que Barthélemy de Messine fit par ordre de Manfred, roi de Naples, et que ce prince envoya à l'Université de Paris, avec la même lettre que son père avait adressée à l'Uni-

qui aient été faites sur le grec. Toutes les autres[1] avaient pour base des traductions arabes ou hébraïques extrêmement inexactes, et ce sont ces versions si fautives que Roger Bacon, qui d'ailleurs rendait justice au philosophe de Stagire[2], aurait voulu brûler[3]. Ces traductions latines, si défectueuses qu'elles étaient inintelligibles[4], furent les seules dont se servirent les premiers auteurs scolastiques, jusqu'à ce que, malgré les anathèmes lancés à Paris contre Aristote, le fameux Thomas d'Aquin, par ordre du pape Urbain IV, en eut fait faire une traduction littérale sur le texte grec, par un de ses disciples[5]. Assurément le mépris que Roger Bacon[6] et quelques autres savants montrèrent pour les versions d'Aristote dont Albert le Grand et Thomas d'Aquin[7] faisaient usage était parfaitement

versité de Bologne. (Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 155. — Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 130.)

[1] On compte parmi les traducteurs d'Aristote du treizième siècle, Michel Scot (Roger Bacon, *Op. maj.* p. 36. — Fabric. *Bibl. Græc.* t. III, p. 243, not. *iiii*, éd. Harles. — Fabric. *Bibl. inf. lat.* t. V, p. 77. — Camus, *Hist. des animaux d'Aristote*, t. I, p. XLIV); Alvredus Anglicus (Alfred le philosophe, treizième siècle) nommé encore Alfredus de Sarchel (V. Jourdain, p. 107); Herman Alemanus, contemporain de Roger Bacon (Voyez Bac. *apud* Jebb. *Præf. ad Op. maj.* p. v. — Bacon, *Op. maj. apud* Mittarelli, *Cat. ms. S. Michael à Murano*, col. 90); Guillaume Fleming (Wood, *Hist. et antiq. univ. Oxon.* t. I, p. 120. — S. Jebb, *Præf. in* Bacon. *Op. maj.* p. 4, 5), etc.— Je suis surpris que Buhle (édit. *Aristot. oper.* t. I, p. 285) confonde Herman Alemanus avec Herman Contractus : le premier, qui traduisit Aristote d'après la version d'Averroës, est bien plus moderne que le second.

[2] Rog. Bac. *Op. maj.* p. 36.

[3] Jebb, *Præf. in* Rog. Bac. *Op. maj.* p. 5.

[4] Rog. Bac. *Op. maj.* p. 42, 262, 420.

[5] Quétif et Echard, *Script. Ordin. Prædic.* t. I, p. 388. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. III, p. 305, édit. Harles. — P. de Rubeis, *De gestis S. Thomæ diss.* 23, c. I. — Wood, *Hist. et antiq. univ. Oxon.* t. I, p. 120. — J.-Fr. Foppens, *Bibl. belg.* t. I, p. 416.

[6] Roger Bacon (*Opus majus*, p. 45) fait de sages réflexions sur les qualités que doivent posséder les traducteurs et les difficultés qu'ils ont à vaincre. Il parle de Boëce et de Robert Grosthead, évêque de Lincoln ; puis il ajoute : « Alii quidem mendici translatores defecerunt multum tam in scientiis quam in linguis; quod ostendit ipsorum translatio. Nam tanta est perversitas et horribilis difficultas, maximè in libris Aristotelis translatis, quod nullus potest eos intelligere. »

[7] Non-seulement les versions d'Aristote dont se servaient les savants du trei-

équitable. Ces versions avaient été faites pour la plupart sur des exemplaires hébreux, ouvrage des Rabbins [1], qui les avaient tirées de la version arabe qu'Averroës, vers la fin du douzième siècle, avait faite à Cordoue [2], non sur le grec, langue qu'il ignorait [3], mais d'après les versions syriaques qu'on attribue au célèbre Honaïn de Hirta [4]. Lorsqu'on connaît cette succession de versions, on n'est plus étonné des contre-sens et des disparates de tout genre qu'offre la traduction latine des scolastiques comparée avec le texte grec [5].

Dans les douzième et treizième siècles, l'étude de la théologie, du droit et de la médecine avait fait négliger celle des belles-lettres; l'Europe retentissait du nom d'Aristote, mais il n'y avait qu'un très-petit nombre de savants qui entendissent

zième siècle ne rendaient point l'original, mais souvent ces savants ne présentaient les opinions du philosophe grec que d'après des extraits informes, tronqués et tout à fait défigurés. Vincent de Beauvais (*Specul. Natural. prolog.* cap. X) et Albert le Grand (*De miner. tract.* I, cap. 1) (cités par Andres, t. I, p. 244) affirment s'être servis de pareils extraits.

Les Arabes, qui (avant la version ordonnée par saint Thomas) connaissaient fort mal Aristote, ajoutaient leurs propres idées, leurs découvertes dans ce qu'ils appelaient des traductions ou des extraits de ce philosophe, ou mettaient des ouvrages entiers sous son nom. C'est ainsi que, dans le *Ketab Alahgiar* ou livre des pierres, attribué à Aristote, il est question de la vertu polaire de l'aimant. (D'Herbelot, *Bibl. Orient.* — Falcon. *Acad. des Inscript.* t. IV.)

[1] Wolff, *Bibl. hebr.* t. I, p. 17-21, t. III, p. 12 et seq. t. I, p. 220-223. — Sim. Luzzat. *apud* Wolff, *ibid.* t. IV, p. 1122. — Nicol. Anton. *Bibl. arab. hisp.* p. 224. — Buhle, *Arist. oper.* t. I, p. 169, 188, 194, 199.

[2] Sur la connaissance du grec chez les Arabes, voyez Prunelle, *Disc.* p. 102. — Buhle, *De studii græc. liter. apud Arabes initiis et rationibus*, in *Comment. Societ. Scient. Gotting.* t. II, p. 216. — Corn. Diet. Koch, *De fatis studiorum apud Arabes*, Helmstadt 1719, 4°.

[3] Nicol. Anton. *Bibl. arab. hisp.* p. 242. — Casiri, *Bibl.* t. I, p. 185.

[4] Greg. Abulfar. *Hist. Dynast.* p. 171 et seq. — Renaudot *apud* Fabric. *Bibl. gr.* t. III, p. 298, éd. Harles. — Buhle, *Arist. oper.* t. I, p. 325. — Assemann, *Bibl. or.* t. I, p. 493. t. II, p. 271, not. t. III, part. I, p. 493 et al. loc.

[5] Voy. Brucker, *Hist. philos.* t. III, p. 106, 700. — Fabric. *Bibl. gr.* t. III, p. 293, 294, éd. Harles. — Casiri, *Bibl.* t. I, p. 306 et seq. — Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 133, 134. — Buhle, *Comment. Soc. Gotting.* 1791, p. 228. — Buhle, *Arist. oper.* t. I, p. 323. — Richard Simon, *Suppl. ad Leon. Mutin.* p. 104. — Possevin, *Bibl.* t. XII, p. 16.

la langue maternelle de ce philosophe. L'Italie, qui avait des relations suivies avec la Grèce, en offrit quelques-uns [1], tandis que le reste de l'Occident n'avait même aucun livre grec, si l'on excepte quelques manuscrits que des voyageurs ou des croisés avaient rapporté par curiosité. Les Français, pendant leur domination à Constantinople, ne s'étaient occupés qu'à détruire et non à apprendre [2]; ils aidèrent plutôt les Italiens à introduire leur idiome dans le Levant, qu'ils n'en rapportèrent la connaissance du grec, et c'est là vraisemblablement l'origine première de la langue franque [3] qui a été entretenue par les relations commerciales. Cependant les croisades eurent l'avantage d'exciter la curiosité, le goût de la lecture et de fournir des sujets intéressants aux historiens et aux poëtes. Malgré ce peu de culture, l'Occident, à la fin du quatorzième siècle, fut en état d'apprécier et de recevoir les leçons des Grecs que la décadence de l'empire de Constantinople faisait sortir de leur patrie [4]. L'Italie, qui les accueillit, avait toujours eu quelques hommes qui entendaient la langue grecque [5]; la connaissance de l'idiome vulgaire parlé en Grèce y était assez commune; la domination des empereurs d'Orient sur la Calabre, les rapports commerciaux, les ambassades réciproques des papes et des empereurs, les établissements des Italiens dans l'empire grec avaient multiplié l'usage de cette langue cultivée dans la Grande

[1] Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 277 et suiv.

[2] Heeren, *Influence des Croisades*, p. 409-416. — Niceph. Gregor. IV, 2, § 6. — Nicetas *apud* Bandur. *Imp. or.* t. I, p. 107 et seq.

[3] Suivant un historien catalan, vers 1300, on parlait le français en Morée et dans le duché d'Athènes comme à Paris (Raymund. Muntanerius *apud* Ducange, *Gloss. infim. latin. præfat.* § XVII, p. 20), et l'extrême corruption du langage moderne d'Athènes date des premières années du treizième siècle, à l'époque où les Francs s'emparèrent de Constantinople et de la Grèce. (Ducange, *Ibid.* § X, p. VIII et IX.)

[4] Richard V, en 1028, fit venir à Rouen des moines grecs pour enseigner leur langue. (G. Malaterra *apud* Murator. *Script.* t. V, p. 550.)

[5] Muratori, *Antiq. Ital. med. æv.* t. III, Dissert. XLIII, XLIV. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 364 et seq. — Sur Burgundio et son école à Pise, au douzième siècle, voy. Baldelli, *Vit. di Boccac.* p. 225-239.

Grèce [1] ; mais jusqu'à la fin du quatorzième siècle elle ne fut employée à aucun usage littéraire ; les savants italiens des siècles précédents avaient plutôt étudié l'arabe ; leurs liaisons avec les Maures d'Espagne, qui possédaient en cette langue les ouvrages des philosophes et des mathématiciens grecs, la renommée de l'école de Salerne, le goût dominant de l'époque pour la médecine, l'astronomie ou l'astrologie, avaient mis l'arabe en crédit dès le onzième siècle [2]. Aussi François Philelfe, dans le quinzième siècle, remarque que quelques hommes qui n'avaient appris le grec que par les voyages et le commerce, ayant voulu traduire des auteurs anciens, n'avaient fait que des versions obscures et fautives, parce que le langage moderne étant corrompu ne donnait point une intelligence complète des auteurs de l'antiquité [3].

A cette époque, Dante et Pétrarque avaient déjà illustré leur patrie et poli leur langue [4]. Le premier de ces poëtes eut à peine connaissance de quelques mots de la langue grecque [5], et les leçons de Barlaam, vers **1342** (et peut-être de Léonce Pilate [6]), ne mirent jamais Pétrarque en état d'entendre Homère [7], dont le premier exemplaire qui parut en Italie lui fut

[1] Baldelli, *Ibid.* p. 239-246, 248 et seq.

[2] Bettinelli, *Risorg. d'Ital.* t. I, p. 54.

[3] Fr. Philelfe, *Epist.* p. 62 recto, édit. Venet. 1502. — Leonard. Arret. *Epist.* IV, 22, p. 139, éd. Mehus.

[4] Dès le dixième siècle, la langue italienne était distincte du latin ; on l'employa dans les actes dès le commencement du douzième, et avant qu'il fût écoulé, les poëtes s'en servirent dans leurs vers, comme moyen d'être mieux entendus par les dames. (Muratori, *Antiq. Ital. med. ævi*, Dissert. XXXII, t. II, p. **1021**, 1047-1050. — Dante, *Vita nuova*, t. IV, 1, p. 35, edit. Zattæ.)

[5] *Mem. per la vit. di Dante*, p. 63 ; in op. ed. Zattæ, t. IV, 2. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 384. — Baldelli, *Vit. di Boccacio*, p. 235, not. — Janott. Manetti, *Vita Dantis*, ed. Mehus. — Gradenigo, *Lett. greco-ital.* cap. X.

[6] Tiraboschi, t. V, p. 426. — Baldelli, p. 136, note 35.

[7] Baldelli, p. 137, note 36.—Voyez sur Barlaam, *Petrarchæ epist. var.* p. 1102, ed. Basil. — Boccac. *Geneal. Deorum*, lib. XV, c. VI, fol. 112, verso, ed. Venet. 1497, fol. — Fabric. *Bibl. gr.* t. XI, p. 462-470. ed. Harles. — *Mém. sur Pétrarque*, t. I, p. 406-410. t. II, p. 75-77. — Baldelli, *Vit. di Boccacio*, p. 250-254.

envoyé par Nicolas Syoceros [1]. Boccace [2], contemporain et ami de Pétrarque, contribua aussi à perfectionner la langue italienne, et eut de plus le mérite de savoir un peu le grec et de mettre à la portée de ses compatriotes les poëmes d'Homère. Il dut ces avantages à un Calabrais, élève de Barlaam, nommé Léon ou Léonce Pilate [3], qu'il avait reçu chez lui en **1360**, et qui le premier y professa le grec [4]. Cet homme ramena les lettres grecques en Italie, et fit, à l'instance de Pétrarque et de Boccace [5], la première traduction latine d'Homère [6], dont on ne

— Gradenigo, *Letter. greco-ital.* p. 130-131.— Baldelli, *V. d. Petr.* p. 232.— Sur le zèle de Pétrarque pour la découverte des manuscrits, v. *Senil.* lib. XV, p. 948, ed. Basil. 1581, et *Famil.* III, 18, p. 620, cité par Villoison, *Notic. des manuscrits*, t. VIII, 2, p. 27-28, not. — Il avait fait venir des livres grecs. (*Senil.* VI, 1.)— Sur l'enthousiasme pour les poëtes causé par Pétrarque, v. Baldelli, *Vit. di Petr.* p. 146.

[1] Petrarch. *Var. epist.* p. 1102. — *Famil.* IX, p. 2.— Nicolas Sygeros Precori, envoyé de Jean Cantacuzène à Clément VI et Innocent VI pour obtenir des secours contre les Turcs, en flattant ce pontife de la réunion de l'Église grecque ; il était encore à Avignon en 1353, et il y connut Pétrarque. (Raynald. *Annal. Eccl.*)

[2] Boccace, destiné successivement au commerce et à l'étude du droit canonique, fut entraîné dans la carrière des lettres par un goût naturel que firent éclater diverses circonstances, comme la vue du tombeau de Virgile, et la pompe de l'examen de Pétrarque (1341) devant le roi Robert (Boccace, *Geneal. Deorum*, XIV, 22); l'amour acheva de décider cette vocation. Comme Pétrarque, il fit venir des livres de la Grèce ; et c'était en en copiant qu'il gagnait de quoi en acheter de nouveaux. (Corniani, *I Secol.* p. 354. — Manni, *Stor. di Decam.* p. 82.—Marini, *Papyr. Diplomat.* p. 382.) Sur les copies de Boccace, v. Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 265. — Manetti, *Vit. Boc.* — Ciampi, *Monum. di un ms. di Bocc.* p. 20 et seq.— Il paraît avoir appris ce qu'il savait de grec : 1° de son séjour à Naples, où il connut Barlaam qui, de Constantinople, se réfugia dans cette ville en 1341 ; 2° d'un voyage en Sicile ; 3° des leçons de Léonce Pilate ; il s'est servi du peu qu'il en savait pour donner dans ses ouvrages des étymologies quelquefois absurdes.

[3] Baldelli, *Vit. di Boccac.* p. 254.

[4] Boccace, *Geneal. Deorum*, l. XV, p. 6.

[5] Baldelli, *Vit. di Boccac.* p. 259-266.

[6] Dominic. Aretin. *apud* Mehus, *Vit. Ambros.* p. 265.— Mehus, *ibid.* p. 270 et seq.—Petrarch. *Senil.* lib. VI, 1, p. 892.—*Giornal. de' Letterat. d'Ital.* 1712, t. XII, p. 349 et seq.—*Catalog. cod. ms. Bibl. Reg. Paris* P. III, t. IV, p. 409, nos 7880, 7881. — Mehus, p. 373. — Petrarch. *Senil.* l. XVI, p. 1. — Baldelli, *Vit. di Petr.* p. 138, not. — Baldelli, *Vit. di Boccac.* p. 264.

connaissait avant lui qu'un abrégé qui portait mal à propos le nom de Pindare le Thébain [1]. Il traduisit encore une partie de Platon [2]. Les muses grecques avaient tant d'attrait pour Boccace que, malgré l'extérieur farouche, le caractère intraitable et les manières grossières de Léonce, que Pétrarque [3] appelle *une grande bête sous tous les rapports*, il fit tout ce qu'il put pour retenir cet homme que son esprit inquiet ramena en 1363 à Constantinople, et qui, quelque temps après, fut foudroyé sur le vaisseau qui le reconduisait en Italie [4].

Boccace avoue lui-même qu'il ne savait le grec que très-imparfaitement; mais, ayant tant fait pour l'étude de cette langue, il se crut permis d'insérer des citations grecques dans ses ouvrages. C'était de son temps une chose inouïe en Italie, et le soin qu'il prend de s'en justifier, l'orgueil qu'il montre en prouvant qu'il a ce droit à juste titre [5], indiquent assez que, si le

[1] C'est cet abrégé qui est cité, par ex., dans le catalogue des livres rassemblés par Didier (Victor III), au onzième siècle : *Historiam Cornelii cum Omero*. (Murator. *Script.* t. IV, p. 473.) — Pétrarque parle, en 1360, d'un exemplaire d'Homère existant à Padoue. (Baldelli, *Vit. di Boccac.* p. 257. — *V. d. Petrarc.* p. 137, note 36.) D'un autre côté, on lit dans Pétrarque (*Famil.* X, epist. 4) : « Is qui Homerus vulgo dicitur, alterius nescio cujus scholastici opusculum scias, licet ab Homerica Iliade sub breviloquio descriptum. » (Epist. ad Gerardum fratrem à Mingarello edita ad calcem conj. de Odis Pindari.) — Sur les anciennes traductions et citations d'Homère, v. Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 271. Armanino, au quatorzième siècle, auteur d'une chronique, met Homère au rang des sources de son ouvrage. Wolfram d'Eschenbach, au treizième siècle, dit qu'il lisait Homère.

Wernsdorf est tenté d'attribuer à Avienus cet abrégé de l'Iliade qui n'a que 1075 vers, et qui paraît ne porter le nom de Pindare que depuis le quatorzième siècle. Il donne ce sommaire dans le tome IV de ses *Poetæ Latini minores*, ainsi que des recherches curieuses sur les antiques traductions latines d'Homère. V. la préface de l'édit. de Pindare le Thébain de Van Koten.

[2] Baldelli, *Vit. Boccac.* p. 263-267.

[3] Petrarch. *Senil.* l. III, VI, p. 857.

[4] Petrarch. *Senil.* l. VI, p. 892 « .... Semper certè nunc intelligo.... nubes illa mœstique oris obscuritas nunciabat hoc fulmen.... » Voyez encore Petrarch. *Senil.* lib. III, 6, p. 857-858. Lib. V, p. 886. — Boccac. *Gen. Deor.* lib. XV, c. VI et VII, p. 113. — Hody, *de Græc. illustr.* I, c. 1. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 372-375.

[5] Boccac. *Geneal. Deor.* lib. XV, c. VII. Tout ce chapitre d'un livre qu'on ne lit guères est fort curieux. Hody en a rapporté une partie, pag. 3 et 4.

commerce et les voyages avaient apporté en Italie quelque connaissance du grec, les gens de lettres n'en avaient encore fait aucun usage. Il est curieux d'observer que les créateurs de la langue italienne arrêtèrent eux-mêmes ses progrès par les efforts qu'ils firent pour accréditer la langue grecque. On sait également que Pétrarque et Boccace [1] comptaient pour leur gloire plus sur leurs ouvrages latins que sur ceux en langue vulgaire [2]. Pendant plus d'un siècle, les littératures classiques, les recherches d'érudition furent exclusivement cultivées, et la poésie vulgaire fut pendant tout ce temps négligée et silencieuse [3]. Les talents et la protection de Laurent de Médicis donnèrent le signal de son réveil [4], mais elle ne fut plus originale. L'éclat des lettres grecques et latines, l'admiration toujours croissante qu'elles inspiraient, interrompirent la marche lente de la culture européenne. Au lieu de suivre et de cultiver le génie de l'Occident, on espéra sauter à la perfection en prenant pour modèle les chefs-d'œuvre des Grecs, qui ne les avaient produits qu'en se perfectionnant eux-mêmes et peu à peu; on s'imposa leurs règles, on adopta leurs systèmes; le génie européen ne créa plus, il imita, et il suivit les voies d'un autre temps, d'un autre peuple qui avait eu d'autres institutions et un autre climat; on renonça dès lors et pour jamais à avoir une littérature d'accord avec la religion et les mœurs nationales, tandis que précisément chez celle que l'on voulait calquer la poésie était intimément liée à la politique et à la religion [5].

[1] Petrarch. *Senil.* lib. V, 2. — Id. *Ibid.* lib. XIII, 10. — Id. *Famil.* lib. VIII, 3. — Bettinelli, *Risorg.* t. I, p. 142.

[2] Bettinelli, *Risorg.* t. II, p. 91. — Schwab, *De l'univers. de la langue française*, p. 81. — Corniani, *I Secoli*, t. II, p. 26, 227.

[3] On sait que Bembo exhortait Arioste à composer son poëme en latin, la langue vulgaire n'étant pas propre à une composition sérieuse.

[4] Giannon. *Istor. di Napoli*, t. III, p. 469. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, c. II, p. 144-148. — Gibbon, *Hist. de la décadence de l'Empire romain*, t. XVII, ch. LXVI, p. 446-449, trad. franç. — Roscoe, *Vie de Laurent de Médicis*, chap. V et VII. — Sismondi, *Hist. des républiques d'Italie*, t. VI, p. 173-175.

[5] Ch. Villers, *Lettres à M. Millin, Magaz. encycl.* 1810, t. V, p. 5-15. Le

Guarino de Vérone [1], vers la fin du quatorzième siècle, fut le premier Italien qui enseigna la langue grecque [2]. En étudiant sous Jean de Ravenne, il s'aperçut de la nécessité du grec pour l'intelligence des auteurs latins, et, ne trouvant personne en Italie qui pût lui enseigner cette langue, il prit le parti d'aller l'étudier en Grèce [3]. Il passa dans ce but cinq années à Constantinople, suivant les leçons du célèbre Emmanuel Chrysoloras et de son neveu Jean [4]; il y avait été conduit par Paul

mépris que témoignaient les savants pour tout ce qui n'était pas grec ou latin est remarquable, et j'en citerai ici les singuliers regrets du comte Louis Nogarola, célèbre Véronais du seizième siècle : « . . . Quapropter non possum complures nostræ ætatis præstantissimos homines eosdemque Italos non incusare, qui cum græcam et latinam habeamus linguam, quæ quidem nostræ propriæque sunt, iis tamen posthabitis, in Etrusco sermone totam ætatem inutiliter conterunt; nec illis venit in mentem, hunc ipsum fuisse tunc exortum, cum in Italiam infusa peregrinitas Latini sermonis dignitatem et decorem corrupit, depravavitque. In qua quidem verborum colluvie tres excellucre nostrates viri, Danthes, Petrarcha et Boccatius, non meo tamen judicio tam absoluti atque perfecti ut non aliquid eis vitio verti possit, etc.» (*Ludov. Nogarolæ epist. super viris illustr. genere Italis qui græce scripserunt.* Venet. 1558.) Le mérite de ces poëtes italiens fut attaqué et défendu, V. Mehus, *Vit. Ambros.* p. 176. — Perticari, *Apolog. di Dante*, c. XXXIV, part. 2ª. — Si nous prenons Pétrarque, chez qui la différence de la création et de l'imitation est fort sensible, nous trouverons qu'il atteignit la perfection de la poésie italienne presque sans modèle. Il s'abstint même de lire le Dante (*Famil.* XII, 12). Lorsqu'au contraire il voulut imiter Virgile et Cicéron, il manqua d'élégance, et ne fit que s'élever un peu au-dessus des autres imitateurs de son siècle.

[1] Carlo de' Rosmini, *Vit. di Guarino Veronese*, 3 vol. in-8°, Brescia 1805.

[2] Maffei, *Vir. illust.* p. 69. — Zeno, *Dissert. Voss.* t. I, p. 215.

[3] Guarino s'était fait en Grèce la plus flatteuse réputation (Rosmini, *Guar.* t. I, p. 16); il professa successivement ensuite à Florence, Venise et Ferrare. Sur son voyage à Constantinople, voyez J. Pannonius, *Panegyr. Guarini.* — Naudé, *Addit. à l'hist. de Louis XI.* — Bayle, *Dict.* § Guarin.

[4] Giorgi, *Osservaz. intorno Em. Grisolora. Caloger. raccolt. d'opuscul.* t. XXV. — *Giornal. de' Lett. d'Ital.* 1712, t. XII, p. 352 et seq. — Rosmini, *Vit. Guar.* t. III, p. 182 et seq. — Hody, I, c. II, p. 64. — Sur un manuscrit contenant les Evangiles, et qui était autrefois dans la bibliothèque de Ste-Justine de Padoue, on lisait : « Pertinente a Manuello Crisolora il quale nel 1395 venne da Costantinopoli a insegnar Greco a Fiorenza. » (Fortun. Federici, *Delle Bibl. di S. Giustina di Padova*, p. 11.) Manuel Chrysoloras vint à Venise en 1393 (Giorgi, t. XXV, *della raccolta Caloger.* — Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. I, p. 43. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, p. 798), et à Florence en 1396. Martin Crusius (*Germano-Græcia*, p. 7)

Zani [1]. Après son retour en Italie il fut suivi de près par son maître, et l'établissement d'Emmanuel dans ce pays donna aux lettres le mouvement le plus accéléré [2]. Il était venu plusieurs fois en Italie : son premier voyage avait eu pour but de solliciter des secours contre les Turcs qui attaquaient Constantinople, et il parcourut l'Europe comme envoyé de l'empereur d'Orient [3]. Il était alors accompagné de Démétrius Cydonius, qui séjourna à Venise et à Milan, et dont les nombreuses traductions contribuèrent à répandre le goût de la langue grecque et lui valurent une grande considération [4]. Emmanuel, pendant ce premier voyage, s'attacha quelques écoliers et leur inspira pour la littérature grecque un enthousiasme qui se communiqua si promptement que, quelques années après, un certain nombre des citoyens les plus distingués de Florence se réunirent pour l'engager à revenir de Constantinople dans leur cité, et pour lui offrir un établissement honorable et avantageux [5]. Vers le même temps, Pallas Strozzi, l'un de ceux qui attirèrent Emmanuel à Florence, fit venir à ses frais un grand nombre de livres grecs [6]; il avait l'ambition de former dans sa patrie une

place son établissement en Italie quatre années après la bataille de Nicopolis, où Bajazet défit les chrétiens (28 septembre 1396). Les auteurs à consulter sur Manuel Chrysoloras sont indiqués dans la Bibl. grecque de Fabric. éd. Harles. t. XI, p. 409 (9).

[1] Hody, I, II, p. 64.

[2] Maffei, *Veron. illust.* lib. III, p. 69-70. — *Giornal. de' Letter. d'Ital.* Venez. 1712, t. XII, p. 352 et seq.

[3] Tiraboschi, *Stor.* t. VI.

[4] Fabric. *Bibl. gr.* t. XI, p. 398, ed. Harles. — Saxius, *Hist. Liter. Mediol.* p. 423. — Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 356 et seq. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 375. — Rosmini, *Vit. Guarin.* t. III, p. 193-196. — Janot. Manetti, *Vit. Bocc.*

[5] Fr. Philelfe, *Ep.* p. 259 verso. — Leon. Aretin. *De temp. suis*, p. 920, *in* Murator. *Scriptor.* t. XIX. — Sozomen. Pistor. p. 1168-1169 *in* Murator. *Script.* t. XVI. — Hanck, *De Script. Byzant.* pars I, cap. XXXVII. — Hody, *De Græc. ill.* I, II. — Furieti, *Præf. in* Barzizior. *Oper.* p. XV. — Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 35-36. — Mehus, *Vit. Ambros.* p. 356-364. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 113-118. — Bandini, *Specim. Lit. Florent.* t. I, p. 63. — La chronologie des voyages d'Emmanuel offre quelques difficultés.

[6] Fabroni, *Vit. Cosmi*, p. 103, annot.

bibliothèque publique [1]; mais ce noble projet ne fut accompli que par le testament de Niccolò Niccoli [2].

Bien différent du sauvage Pilate, Emmanuel par son extérieur, sa politesse, ses étonnants progrès dans les lettres latines, se concilia l'attachement de tous les Italiens, et son arrivée parmi eux fut regardée comme un bienfait de la Providence [3]. Il mourut au concile de Constance, en 1415. Les plus célèbres littérateurs du temps furent ses disciples; ils avaient pour lui une vive admiration et le regardaient comme leur père [4]. Ses leçons furent le germe de cet amour pour les lettres qui produisit tant d'efforts, de recherches et de fruits. La

[1] Mehus, *Vit. Ambros. præf.* p. 19 et p. 360.

[2] Mehus, *Ibid.* p. 62 et seq. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, 1, p. 100. — Poggio, *Orat. in funer. Nicol.* p. — Zeno, *Dissert. Voss.* t. I, p. 34, 35. — Baldelli (*Vit. di Boccacio*, p. 211) dit que Boccace légua sa bibliothèque à son confesseur Martin da Signa, à condition qu'après lui elle passerait au couvent du St-Esprit de Florence, et Baldelli ajoute dans la note que Niccolò Niccoli établit à ses frais le local qui renfermait ces livres (Mehus, *Præf. ad Vit. Ambros.* p. XXXI et XXXII) qui périrent dans l'incendie de 1471, raconté par Scip. Ammirato. (*Ist.* part. II, lib. XXIII, c. 108.) Par son testament, fait peu de temps avant sa mort (1437), Niccolò Niccoli mit ses livres à la disposition de seize citoyens de Florence, pour en faire une bibliothèque publique. (Mehus, *Ibid.* p. 62 et seq.) Cosme de Médicis s'engagea à payer les dettes de Niccolò, et les exécuteurs testamentaires de celui-ci consentirent par cet arrangement à ce que ces manuscrits fussent placés dans la bibliothèque que Cosme avait fait construire dans le couvent de St-Marc à Florence, en observant les clauses de publicité prescrites par le testateur. (Id. *Ibid.* p. 65-66.) — Catalogue et classification établis par Thomas de Sarzane, depuis Nicolas V.— On lit à ce sujet dans Poggio (*Orat. in funer. Nicol. p.* 276 *oper.*): «...Rem sanè statuit temporum omnium ac sæculorum laudibus celebrandam. Ex libris quos homo nequaquam opulentus et rerum persæpè inops, suprà *octogintos codices* summo labore et diligentia comparaverat, decrevit testamento fieri *per amicos* publicam bibliothecam ad utilitatem hominum sempiternam, etc...»

[3] Janott. Manetti *apud* Mehus, *Vit. Ambros.* p. 363.

[4] Guarin. Veron. *Præf. ad Robertum Rossum*, antè vers. lat. Plutarc. Vit. T. Q. Flaminii; réimprimée dans la *Bibl. Smith.* p. 335 «... Accedit inter nos necessitudo quædam et propinquitas ex viro antiqua virtute ac disciplina præstantissimo, et ætate nostra clarissimo, Chrysolora, ex cujus opera et liberalitate manavit quidquid græcarum hisce temporibus litterarum nostrates hausere. Ille communis utrique parens, dulcissimusque præceptor, arctissimo nos ita quodam cognationis genere conciliavit, sicuti quos uno procreatos genitore, eademque ortos familia cernimus.»

chaire de langue grecque, créée à Florence pour Léonce Pilate, et occupée successivement par Emmanuel Chrysoloras, Jean Argyropule, Théodore Gaza et Démétrius Chalcondylas, fut le point central d'où la connaissance des lettres grecques se répandit dans le reste de l'Europe [1]. Les littérateurs qui étudiaient à Florence, sous Emmanuel, recevaient en même temps les leçons de Jean de Ravenne [2], disciple de Pétrarque et l'un des restaurateurs de la littérature latine. Tout s'animait, tout prenait une nouvelle vie, toutes les routes de l'instruction étaient successivement découvertes. Tandis que, à l'exemple de Pétrarque [3], le célèbre Poggio Bracciolini [4], Nicolas de Trévise [5] et quelques autres littérateurs cherchaient et recueillaient les manuscrits enfouis dans les monastères de l'Occident [6], d'autres Italiens parcouraient la Grèce et l'Orient et en rapportaient des trésors [7] que l'invention de l'Allemand Guttenberg

[1] Pontan. *apud* Tiraboschi, t. VI, 1, p. 108. — Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, chap. VII, p. 95 et seq.

[2] Voyez sur cet homme singulier *Mém. sur Pétrarque*, t. III, p. 700-709.— Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 310-317. — Raph. Volaterran. *Comment.* lib. XXI, p. 245, edit. Basil. 1544 fol°. «....Joannes Ravennas qui Venetiis præcepit, primus omnium qui ea tempestate, post longa tempora, ludum in Italia aperuit: undè, tanquam ex equo Trojano, viri præstantes plurimi prodierunt, qui posteà scholis ac litteris omnia referserunt. Hos ita jam latinis legitime litteris imbutos, Emmanuel Chrysoloras schola excepit, qui præceptor græcæ disciplinæ, Byzantius genere, sub Bonifacio IX in Italiam venerat, primùmque Venetiis, deindè Florentiæ docuit.»

[3] Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 78-82.— Baldelli, *V. d. Petrarca*, p. 349. — Sicco Polenton. *apud* Mehus, *Præf. ad Vit. Ambros.* p. CXXXIX.

[4] Léonard Bruni écrivait au Pogge sur ses découvertes «... Erit profecto hæc tua gloria ut amissa jam ac perdita excellentium virorum scripta tuo labore ac diligentia sæculo nostro restituas.» (Leon. Arretin. *Epist.* IV, 5, p. III, ed. Mehus.)

[5] Rosmini, *Vit. Guarin.* t. I, p. 67.

[6] Furieti, *Præfat. in* Gaspar. Barziz. *Oper.* p. 18-19. — Mehus, *Vit. Ambros.* p. 33 et seq. — Quirini, *Diatrib. ad Epist. Fr. Barbar.* cap. I. — Zeno, *Diss. Voss.* t. I, p. 44 et seq. — Ambros. Camald. *Epist.* XXIV, 9, p. 984, ed. Mehus.

[7] Fr. Philelf. *Epist.* p. 259 verso: «... Ut cum nonnulli postea juvenes melioris disciplinæ et eloquentiæ cupidi in Græciam trajecissent, omnem indè ad nostros eruditionis elegantiam reportarint.» — Sur les livres rapportés par Guarino de Vérone, voyez Maffei, *Veron. illust.*

allait bientôt rendre communs à l'Europe entière. D'autres commençaient à copier et à expliquer les inscriptions et les monuments antiques; les femmes même cultivaient les lettres grecques et latines, et la découverte de chaque manuscrit produisait une vive sensation chez les savants et chez les princes. La décadence de l'empire d'Orient amenait chaque jour les littérateurs de la Grèce en Italie, et ils s'y réfugièrent en grand nombre après la prise de Constantinople par les Turcs[1]. C'est ainsi que, dans ce siècle mémorable, le mouvement rapide des esprits, l'amour et l'enthousiasme des connaissances, la protection des princes, l'invention d'un nouvel art et la destruction d'un grand empire, se réunirent pour favoriser l'Italie et répandre par elle les lettres en Europe. Le quinzième siècle n'est pas le siècle du goût, mais celui de l'enthousiasme; il n'est pas le siècle des succès, mais il est celui du travail qui les prépare. Il vit de grands efforts et de grands changements dans l'esprit des hommes. Non-seulement les sciences, les lettres et les arts prirent un aspect nouveau, et de nouveaux moyens par la découverte de l'imprimerie et de la gravure, mais le monde lui-même changea de forme et d'étendue par celle de l'Amérique. Vasco de Gama, en doublant le cap des Tempêtes, fit varier le commerce et les moyens d'acquérir les richesses. Enfin, les relations des peuples avec leurs princes et des nations entre elles furent entièrement modifiées par la politique de Louis XI et de Laurent de Médicis, et par l'établissement de l'équilibre des puissances. Ces derniers changements se firent aux dépens de la liberté de l'Europe, et les peuples aveuglés crurent que les lettres, les arts et quelques jouissances sensuelles les dédommageraient suffisamment de la perte du premier des biens.

[1] Déjà aux septième et huitième siècles, l'invasion des Mahométans avait jeté sur l'Europe un grand nombre de Grecs orientaux. Ils y avaient apporté beaucoup de livres, ainsi que le goût des lettres. L'Angleterre et la France avaient reçu plusieurs de ces savants fugitifs. (Matter, *Histoire de l'Eglise chrét.* t. II, p. 247.)

J'ai cru pouvoir tracer cette esquisse du retour des lettres grecques en Italie, parce que François Philelfe, père de Marius, et le plus célèbre littérateur de son siècle, fut, après la mort d'Emmanuel Chrysoloras, un de leurs principaux soutiens[1], qu'il rapporta de Constantinople un grand nombre de manuscrits et qu'il prit un constant intérêt au sort des nobles et savants Grecs fugitifs[2].

La famille de François Philelfe était de Tolentino, ville de la Marche d'Ancône[3]. Il y naquit le 25 juillet 1398[4] de parents peu connus et de commune extraction. On aurait quelques détails sur sa famille, si l'on pouvait ajouter foi à ce qu'en dit le Pogge dans les invectives qu'il écrivit pour venger Niccolò Niccoli des satires de François Philelfe. Mais les littérateurs de ce temps ne se piquaient pas de véracité dans leurs querelles: ils inventaient des faits, cherchaient à couvrir de ridicule leurs antagonistes[5], et l'on doit croire que le public était averti d'avance du peu de vérité de leurs assertions, puisque les accusations atroces qu'ils lançaient dans leurs diatribes paraissent n'avoir fait aucun tort à ceux qui en étaient les objets. On trouve même des écrivains tels que Louis Pulci et Matteo Franco, qui dans leurs productions se disaient réciproquement les plus grandes injures sans cesser d'être unis par l'amitié. Ils n'étaient ennemis qu'en

[1] Hier. Squarciafic. *Epist. ad Franc. Leon.* ante vers. lat. Diodor. Sic. edit. Venet. 1481, et in *Bibl. Smith.* p. 215 : « Fr. Philelphi.... qui utriusque linguæ et splendor et decus extitit. »

[2] Voyez des extraits des lettres de Fr. Philelfe dans Crusius, *Turco-Græc.* p. 53-56.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 256 verso. — Philipp. Bergom. *Suppl. Chronic. ann.* 1398. — Gabr. Gaver. Fontana *apud* Sax. *Hist. Lit. Mediol.* — André Thevet s'est étrangement trompé sur la patrie de Philelfe : il dit qu'il était de *Tolede en Espaigne.* (A. Thevet, *Portraits et vies des hommes illustres*, Paris 1584, in-fol. f° 97 verso.) — Fossi (*Catal. Bibl. Magliabecch.* t. II, p. 331) dit : « Franciscus Philelphus ex familia Bucellia Florentina oriundus, Tolentini in lucem editus, etc.... »

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 81 verso, 252 recto. — Lancelot, *Acad. des Inscr.* t. X, p. 691, 4°.

[5] Comparez Cicéron, *De finibus*, l. II, c. 25.

vers [1], et il semble que, dans cet âge, la calomnie était au rang des jeux de l'esprit. Le Pogge, en particulier, est trop connu par sa médisance [2], pour que l'expression de sa colère ait une autorité historique. Cependant, en rejetant les injures, on peut trouver dans ses trois invectives contre François Philelfe quelques faits qu'il ne peut, ce semble, avoir imaginés. On y voit que le père de François Philelfe s'appelait Cicco, et l'on peut croire qu'il cultivait de ses mains quelques possessions près de Tolentino. Sa mère était de Rimini, où, selon le Pogge, elle exerçait un métier peu honorable [3]. Un prêtre des environs prit soin de la première éducation de Philelfe, et le Pogge n'a pas manqué d'affirmer que ce prêtre était le véritable père du jeune François [4], qui, ayant sans doute montré des dispositions

[1] Quadrio, t. II, p. 566. — Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, p. 293-294.

[2] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 41-42. — Sur les querelles de Poggio, voyez Recanati *in* Murator. *Script.*

[3] Poggio, *Invect.* 1ª *in* Fr. Philelf. (*Oper.* p. 62 verso, edit. 1513) : « ...Verum nequaquam mirum videri debet, cum cujus mater Arimini dudùm in purgandis ventribus, et intestinis sorde diluendis quæstum fecerit, maternæ artis fœtorem redolere; hæsit naribus filii sagacis materni exercitii attrectata putredo et continui stercoris fœtens halitus... » — Cornel. Tollii *Append.* ad librum P. Valeriani, *De litterat. infelic.* p. 3, Helmstadt 1644 : « Fr. Philelfus... cum pater inops, quique ex diurno labore in diem viveret, mater cui ad quæstum nihil nisi femur superesset.... » Cornelius Tollius ne vécut que vers le milieu du dix-septième siècle; il copie le Pogge en cet endroit : Pogg. *Invect.* 3ª *in* Philelf. p. 66 verso, « ... qui genus tuum quod sordidum, vile, abjectum putaras, utpote ex patre Cyecho, viro stolido ac stupido qui manibus propter opus rusticanum ad fricandos equos tergendosque pro strigili uti potuisset, in lucem extuli... » Voyez la note suivante.

[4] Pogg. *Invect.* 3ª, p. 66 : « ..... Ortus enim ex presbytero rusticano oppido Tollentino et matre adeò religiosa ut se corpusque devoverit sacerdoti, Deorum genere superbis. Romulus quondam ex Rhea virgine vestali, Martisque sacerdote natus, cum a Diis genus traheret urbem condidit Romanam, caput orbis futuram. Tu non ex Martis sed ex Veneris ministra et matre, non Vestali sed Florali, ad tui nominis parentumque memoriam, non urbem in Latio, sed in oris spurcicia sterquilinium condidisti... Quid enim illa (mater) fuceret confecta inopia, mendicitate coacta, cui nil ad quæstum præter femur superesset, Cyecho viro patri (id enim ei nomen fuit) vel cœco potiùs ? qui uxoris tamdiù vitia ignorans ex diurno labore ac sudore in diem viveret, omnia præter egestatem deessent, qui nedum uxori, sed ne sibi quidem vitam præbere posset... » — Id. *ibid.* p. 67 : « ... Educavit te

pour l'étude, fut successivement envoyé aux écoles de Fano, Venise et Padoue. Dans cette dernière ville, il fut disciple de Gasparino de Barzizia [1], qui y professa avec un grand éclat depuis l'an 1407 à l'an 1417, et qui paraît avoir été, pendant le reste de sa vie, lié d'amitié et de correspondance avec François Philelfe [2]. Selon le Pogge, les mœurs dépravées de Philelfe le firent chasser ignominieusement de ces différentes villes; il retourna à Venise, mais sa mauvaise réputation l'y suivit et le contraignit à passer en Grèce [3]. François Philelfe nie les accusations du Pogge [4], et le cardinal de Pavie lui rend le témoignage d'avoir très-bien réfuté les contes de son ennemi [5]. On doit d'autant plus se défier des assertions de ce Florentin, qu'il est certain que François Philelfe fut en grande considération à Venise, où il fut appelé pour professer la philosophie et l'éloquence [6]. Peu après il fut nommé chancelier de l'ambassadeur

sacerdos pro suo (nam Cyecho parva ad id cura, ob inopiam, erat) usque ad annum decimum, scitulum speciosumque puerum. Dehinc facis te ad litteras, in quibus tantùm emineres ut omnes superiores stulticia excelleres, etc. etc.... » Vid. et Poggii *Facetiæ* in *oper.* p. 470, Basileæ 1538, in-fol.

[1] Gasparino mourut à Milan en 1431 ; une partie de ses œuvres a été publiée par le cardinal Furietti (Romæ 1723, 4º) qui a écrit sa vie; le reste est encore en manuscrit. Voyez Fabric. *Bibl. infim. lat.* t. III, p. 22, ed. Mansi. — Argeloti, *Bibl. Script. Mediolan.* t. IV, p. 2061. — Mazzuchelli, *Scrit. Ital.* t. II, I, p. 498 et seq. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, c. II, p. 278 et suiv. — Gasparino fut, après Pétrarque, l'homme qui contribua le plus au rétablissement des lettres latines et un des fondateurs de la critique corrective; il l'exerça beaucoup sur les œuvres de Cicéron. — Trithème, *De Script. Eccles.* nº 744 : « Latini sermonis elegantiam semimortuam ab inferis ressuscitavit. » — Voyez les *Testimonia* rassemblés par Furieti à la tête de son édition.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 5 verso.

[3] Poggio, *Invect.* 3ª *in* Philelf. p. 63 recto.

[4] Dans sa lettre à Leodryse Crivelli (Fr. Philelf. *Epist.* p. 182 verso) il rend à celui-ci les injures qu'il avait reçues du Pogge.

[5] Jacob. Cardin. Pap. *Epist.* p. 468 : « Inventiones omnes Poggii tui, quas disertissimè refutasti, etc. »

[6] Ce fut Fr. Barbaro qui fit recevoir Fr. Philelfe citoyen de Venise et ensuite secrétaire du Baile. (Fr. Philelf. *Satyr. Dec.* IX, sat. 4.— Quirini, *Diat. ad* Barb. *epist.* p. XXX.) — Ce fut ce dernier, et non l'empereur, qui lui confia une mission pour Amurat. Voy. Rosmini, t. I, p. 12.

de cette république à Constantinople, où il arriva en 1420, et où l'empereur Jean Paléologue le distingua ; le Baile de Venise l'envoya en mission auprès d'Amurat II; plus tard il se rendit également en Allemagne [1].

François Philelfe étudia à Constantinople sous Jean Chrysoloras, neveu [2] et héritier d'Emmanuel. Jean Chrysoloras jouis-

[1] Jacob. Cardin. Pap. *Epist.* XX, fol. 141. — Lancelot, *Acad. des Inscr.* t. X, p. 693-694. — Saxius, *Hist. Liter. Mediol.* p. 226. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 283-284. — Labbe, *Concil.* t. XII, col. 105, ed. Venet, 1731. — Zeno, *Dissert.* I, p. 279.

[2] Guarin. Veron. *apud* Hody, I, c. II, p. 64 : « Utrique referenda Chrysoloræ, viris ætatis nostræ clarissimis, avunculo scilicet et nepoti. » — Id. *ibid.* p. 49 (qui devrait être chiffrée 65) : « Johannes quoque Chrysoloras... et verè *patruo* Manuele dignissimus. » — Mar. Philelf. *Amyris*, lib. II, v. 650 (ms. de la bibl. de Genève) : « Johannes Cui Manuel patruus. » — Il ne faut pas confondre ce Jean Chrysoloras avec un sectateur de Barlaam qui portait le même nom, mais qui était plus ancien et qui avait disputé contre Grégoire Palamas au temps de l'empereur Andronic Paléologue. (Phranz. I, 12. — Hanck, *De Script. Byzant.* p. 628.)— Pontanus (not. *ad* Phranz. *Chronic.* p. 243) a mal à propos confondu Emmanuel avec cet ancien Jean Chrysoloras, qui fut peut-être le père d'Emmanuel ou du second Jean Chrysoloras. (Vid. Hody, p. 21, 30. — Bulæus, *Hist. Univ. Paris.* V, p. 873.)— Æneas Sylvius (*Epist.* lib. I, 105, p. 600, ed. Basil. 1571) donne par erreur le nom de Jean à Emmanuel Chrysoloras. Plusieurs auteurs ont confondu l'oncle et le neveu et ont dit que François Philelfe était gendre d'Emmanuel. (Trithem. — P. Jovius. — Ger. Voss. *de Hist. Gr.* p. 492. — Foppius, *Miscell. Lips.* t. V, p. 325.— Niceron, *Mém.* t. VI, p. 73.—Pope Blount, *Censur.* p. 471. — Paul Freher, *Theat. Vir. Doct.* p. 1429. — Baillet, *Jugem. des Sav.* t. IV, p. 298, 4°. — Corn. Tollius, Append. ad P. Valerian. *De infel. liter.* lib. p. 3. — Crescembeni, *Della vulgar. Poes.* t. III, p. 268. — La Serna Santander, *Dict. bibliogr.* t. III, p. 163.)— D'autres ont écrit, sans plus de raison, que Jean Chrysoloras était le fils d'Emmanuel. (Lancelot, *Acad. des Inscr.* t. X, p. 742. — La Monnoye, *Not. sur Baillet*, t. IV, p. 298, 4°. — Furieti, *Præfat. in* Barzizior. *oper.* p. XVI. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 118, 257. — Gibbon, *Hist. de la décad.* t. XVII, c. LXXVI, p. 408, trad. franç.) —Je suis bien étonné que Rosmini (*Vit. di F. Filelf.* I, p. 11) dise que Jean Chrysoloras était frère d'Emmanuel ; Rosmini lui-même le dit son neveu dans la *Vit. di Guarini*, t. I, p. 165. Bœrner, *De doct. hominibus Græcis* etc. 1750, p. 18-19, a fort bien expliqué que Fr. Philelfe était le gendre de Jean Chrysoloras et non pas d'Emmanuel. V. aussi Crusius, *Germ. Græc.* p. 7, 234.

Biblioteca ms. Farsetti, part. 2ª, p. 30-31. « Isocratis libellus, qui Panegyris dicitur, scriptus ad Demonicum... traductus Byzantii. » « È preceduta la versione da una lettera a certo Floro Valiero, cui la dirige un Italiano, il quale passato a Constantinopoli, ivi studiava il greco sotto Manuello e Giovanni Grisolora, e con

sait d'une grande réputation [1] et avait autrefois professé en Italie où les succès de son oncle Emmanuel l'avaient attiré [2].

Ces Chrysoloras prétendaient descendre d'une des familles romaines qui s'établirent avec Constantin dans la nouvelle Rome; ils unissaient à la noblesse une grande érudition, et François Philelfe reconnaît en plusieurs endroits de ses lettres les obligations qu'il eut à Jean Chrysoloras, dont il fut le disciple à Constantinople [3].

Jean Chrysoloras avait épousé Manfredina, née à Pise, de l'illustre famille de Auria ou Doria [4]. Elle avait pour aïeul Hi-

questa traduzione dà il primo saggio de' suoi studi : « Mearum igitur lucubrationum primitias habe, in quibus si qua latinè prolata tuo gustu ciboque digna fuerint, laudandos ipsos crede Chrysoloras, florentissima Græcæ nostræ ornamenta litteraturæ, hinc scilicet patruum, illinc nepotem, a quibus nullum est virtutis genus alienum, penitusque ubique deesse putato, quod illis non insit; quorum in me mellita facundia velut ex celesti rore in arentes herbulas, a cœlo ipso emanare puta, si quid in me frugi clarumque conspexeris. » Questo nostro Italiano non è altre, chè *Guarino Veronese*, il quale intorno al 1399 portatosi a Constantinopoli, vi studiò sotto i Grisolora, siccome dice in più luoghi delle sue opere e segnatamente in una lettera a Lionello d'Este, che trovasi ms° nella libreria della Salute, dove scrive così : « Cum juvenilibus annis sub Manuele Chrysolora illustri philosopho et ejus nepote Johanne, præceptoribus amantissimis, Constantinopolim incolerem, et post prima deposita rudimenta, pleniore gradu discendo pergerem, etc. »

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 1 verso : « Quem non Latini minùs admirantur quam Græci. »

[2] Aud. Julian. *Orat. de mort. Man. Chrysolor. apud* Hody, p. 39 : « Et in primis mors carissimi necessarii tui viri ornatissimi atque illa tua nobilissima familia dignissimi Johannis Chrysoloræ lacrymæ movent... Hic est qui generis tui dignitatem, studia, honores, cæteraque patriciæ familiæ tuæ ornamenta lacerata penèque extincta, non modo clara sobole, sed optimarum artium disciplina, quas abs te olim didicerat, favente Deo, refeciet. Sed omittamus nunc de Johanne dicere, cujus humanitas, scientia incredibilis, virtus ac sapientia, alios sibi locos vindicare potuerunt. » — V. la note 2, p. 28. — Rosmini, *Vit. Guar.* t. II, p. 165-166. — Hody, *De vir. ill. Græc.* t. I, c. II, p. 63 et seq — Léonard Bruni (*Epist.* III, 14) dans une lettre à Niccolò Niccoli, parle aussi de Jean Chrysoloras : « Johannes Græcus Miles Bononiam venit ad XI kal. Martias : secum habet Demetrium non Poliorcetum et Guarinum Veronensem. » (Cité par Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 256.)

[3] Voyez Fr. Philelf. *Epist.* p. 261.

[4] V. la note 3 de la page suivante.

laire de Auria, noble Génois, qui avait épousé Zampia, fille naturelle de l'empereur Jean Paléologue [1]. Une fille sortie de ce mariage, qui par conséquent était la tante de Manfredina, et qu'on avait surnommée la Dame de l'Orient, avait épousé, par ordre de l'empereur, Mustapha, fils véritable ou supposé de Bajazet Ilderim [2]. François Philelfe épousa à Constantinople une fille de Jean Chrysoloras et de Manfredina Doria ; elle était très-jeune et se nommait Théodora [3]. Philelfe et son fils Marius se sont vantés d'une si illustre alliance [4]. Le Pogge, dans ses

[1] Adam de Montalto, *De laud. Aur. famil. apud* Murator. *Script.* t. XXI, p. 1178. — *Hist. politic. apud* Crusii *Turco-Græc.* p. 2. — Du Cange, *Famil. Byzant.* p. 245. — Fr. Barbaro (*De re uxoria*, lib. I, c. VIII, p. 91, edit. 1639) parle de la magnificence avec laquelle Emmanuel Chrysoloras fit célébrer les noces de son neveu Jean. (Quirini, *Diatrib. ad Barb. epist.* p. CXLVIII.)

[2] Plusieurs auteurs ont dit à tort que Théodora était fille de Manuel Chrysoloras. (Rosmini, t. II, p. 9, not.)

[3] *Hist. politic. apud* Crusii *Turco-Græc.* p. 2. — Du Cange, *Famil. Byzant.* p. 245.

Il y eut deux Mustapha que les Grecs opposèrent l'un après l'autre à Amurat II : 1° Mustapha, fils de Bajazet-Ilderim. Suivant les historiens turcs, il périt en 1402 à la bataille contre Tamerlan ; mais les Grecs soutiennent qu'il n'était pas à cette bataille (Ducas, c. XVI, p. 38) : ils le secoururent contre son neveu Amurat II, qui le fit pendre en 1424. (Chalcocond. V, p. 117-121. — Ducas, c. XXII à XXVII, et Bulïald. *Not. ad* Duc. p. 250. — Phranz. I, 32. — Leunclav. *Ann. Turcor.* p. 325.) — 2° Mustapha, fils de Mahomet Ier et frère d'Amurat II. C'était un enfant que Jean Paléologue voulut opposer, en 1423, à Amurat, mais celui-ci le prit dans Nicée et le fit étrangler en 1424. — Phranza l'appelle Mustaphopolus. (Ducas, c. XXVIII. — Chalcocond. V, p. 124-125. — Leunclav. *Ann. Ture.* p. 325. — Phranz. I, 40.) — Ainsi Amurat, dans la même année, fit périr son oncle et son frère. C'est le premier de ces deux Mustapha qui épousa la fille de Zampia, et non pas le dernier, quoi qu'en dise l'*Histoire politique* publiée par Crusius.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 1 verso : « Sed de uxore quod perurbanè jocaris mecum, dixi sanè uxorem illius Chrysoloræ filiam, quem non Latini minus admirantur quam Græci : accedit ad generis vel bonitatem vel claritudinem quod nata est mea uxor, ea matre quæ et Auria ipsa sit, et mulierum omnium pudicissima atque optima. »

Fr. Philelf. *Hecatost.* Dec. VI, sat. 3 :

« . . . . . Chrysolora quis usquam,
Quaque oritur Titan, et qua petit arduus imos
Antipodas, præclara domus te nesciat ? alto
Sanguine Romulidum quæ nobilioribus ortum
Deducens titulis, priscisque ornata triumphis,

écrits contre François Philelfe, a prétendu que cette union avait été forcée et que Philelfe, accueilli avec bonté par Jean Chrysoloras avait séduit sa fille [1]. Philelfe assure, au contraire,

Rege novæ Romæ gaudebas fausta propinquo.
Hoc, Theodora, genus genitor tibi casta superbum
Tradidit, at genitrix claris majoribus orta
Non minus auget avos ; quos proles Auria magnis
Insiguita viris, Italæ fax ultima Pisæ,
Horrisoni domitrix pelagi, decorata triumphis
Millibus, et totum latè celebrata per orbem
Progenuit. Nec avara mihi concederis uxor :
Sed grandes dotes, et grandia munera portans,
Te mihi ad obsequium præstabas lætior omne.

Id. *Hecat.* Dec. IX, sat. 8.

« Nata fuit Theodora viro (J. Chrysoloras) qua pulchrior urbem
Nec Byzantiacam, nec quidquid Thracia cingit,
Ulla puellari tendat decorasse pudore.
Hanc mihi connubio, vinclisque jugalibus unam
Dum vir magnus avet conjungere, plurima dulci
Ore movens, quæcumque refert Aurelius, et quæ
Græcia docta probat, solidis sibi vinxit elenchis. »

Mar. Philelf. *Amyrid.* lib. II, v. 647 (*Ms. de la bibl. de Genève*) :

« . . . . . Nam mihi quondam
Urbs nativa fuit nova Roma et Chrysolorina
Progenies, matris domus antiquissima claræ,
Cui Chrysolora fuit pater alta ex stirpe Johannes,
Cui Manuel patruus, Genuæ materna vetustæ
Auria celsa domus, præclarus Hilarius illi
Factus avus, cujus Græcis venerabile nomen. »

[1] Poggii *in* Fr. Philelf. *Invect.* Ia, p. 63 recto, *oper.* ed. 1513 : « . . . Constantinopolim tanquam in asylum, egenus atque inops, confugisti. Callidè id quidem et astutè ut ad ea loca adires ad quæ citius auctor quam fama scelerum perveniret. Ibi in Johannis Chrysoloræ doctissimi atque insignis Equitis familiaritatem, discendi cupiditatem præ te ferens, insinuasti, qui, tua verbositate motus, simul mendacitate commotus (nihil enim eo præter linguam inanem et cutem aridam deportaras) te domi suæ recepit, iguarus futuri : hospitem enim pudicum, non Paridem adulterum se recepturum putabat. At tu eum regiones, non mores, immutasses, ne quis locus esset vacuus sceleribus tuis, ejus virginem filiam stuprasti, tuis pollicitationibus et blanditiis deceptam. Cum te ille miser qui serpentem domi nutrierat, mœchum filiæ deprehendisset, de te interficiendo consilium cepit, cum tu aufugisses supplicii metu. Sed quid ageret vir licet prudens ? Inops consilii erat, scelus detectum, virgo compressa, dos amissa virginitatis ; intercedunt Italici mercatores, consulunt ut eam despondeat, hoc maximè pacto obumbrari putantes turpitudinem susceptam. Itaque Chrysoloras mœrore con-

que Chrysoloras désira cette union [1]; ses talents et la faveur de l'empereur grec purent la faciliter. Il existe un témoignage contemporain, mais peut-être partial en faveur de Philelfe, c'est celui de Gabriello Paveri da Fontana qui écrivit contre George Merula pour la défense de Philelfe [2]. Paveri raconte que l'empereur grec donna à Philelfe la charge de conseiller et de secrétaire, et lui accorda la main de Théodora Chrysoloras, qui était alliée à la famille impériale. Saxius, qui rapporte les paroles de Paveri, paraît ne pas croire à cette illustration des Chrysoloras, parce que François Philelfe, tout or-

fectus, compulsus precibus, malo conctus, filiam tibi nuptui dedit a te corruptam, quæ si extitisset integra ne pilum quidem tibi abrasum ab illius natibus ostendisset.»

Pogg. *Invect.* 3ª *in* Philef. p. 67 verso : «... Nam cum Johannes Chrysoloras te veluti nebulonem quemdam squalidum ac pannis orbum conspexisset, tum pietate, tum cujusdam Januensis suasu permotus, hospitio te excepit, famem, frigus depulit; pro quibus beneficiis homo gratissimus summum beneficium reddidisti. Omisso enim Musarum consortio quas castas esse sciebas, stupratque virgine unica filia, quam postea desponsasti, morte debita pœnam scelerum subiisses, nisi ope alterius viri egregii periculum evasisses.» — Voyez aussi Poggii *Facetiæ* dans ses œuvres, p. 470, ed. Basil. 1538, fol°.

Un témoignage plus respectable que celui du Pogge, et qui, quoique très-obscur par la manière dont il est exprimé, peut prouver qu'il y eut quelque chose à reprendre dans le mariage de Fr. Philelfe, est celui d'Ambroise Traversari, général des Camaldules; voici les paroles d'une de ses lettres à Niccolò Niccoli (Ambr. *Epist.* VIII, 9) : «... Nuper a Guarino accepi litteras, quibus vehementer in fortunam invehitur, quod filiam Johannis Chrysoloræ clarissimi viri is acceperit externus, qui, quantumlibet bono ingenio, longe tamen illis nuptiis impar esset, queriturque substomachans, uxorem Chrysoloræ venalem habuisse pudicitiam, mœchumque ante habuisse quam socerum.» Ce passage semble attester que Fr. Philelfe épousa Théodora après avoir eu une liaison criminelle ou avec elle ou avec sa mère, femme de Jean Chrysoloras; c'est ce dernier sens que Tiraboschi donne aux paroles d'Ambroise que l'on ne sait comment entendre, car il faudrait *generum* au lieu de *socerum*. (Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 284 et t. IX, p. 126.) M. de Rosmini (t. I, p. 17, not.) croit que ce passage a été ou intercalé ou corrompu, et qu'il ne désigne pas Fr. Philelfe.

[1] Fr. Philelfe. *Satyr. 5, Decad. VI.*

[2] *Gabrielis Paveri Fontanæ Placentini in Georgium Merlanum seu Merulam invectiva.* — Voy. sur ce livre très-rare, imprimé à Milan en 1481, Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 187, 226, 573. — *Giornal. de' Letter. d'Ital.* 1714, t. XVII, p. 292, 330, 331. — Cristof. Poggiali, *Mem. per la stor. lett. di Piacenza*, t. I, p. 41-43.

gueilleux qu'il était, n'en a point parlé dans ses lettres [1]; mais j'ai montré que la bisaïeule de Théodora Chrysoloras était fille naturelle de l'empereur Manuel Paléologue : d'ailleurs l'opinion de Saxius repose sur une erreur et François Philelfe a parlé de cette alliance [2]. François Philelfe témoigne dans ses lettres qu'il dut beaucoup aux leçons de son beau-père et de Théodora, qui prononçait le grec de la manière la plus agréable et vraiment attique [3]. Elle donna à son époux deux fils et deux filles [4], et l'aîné de ces enfants est ce Marius que cette notice doit faire connaître.

Jean-Marius-Jacob Philelfe [5] naquit à Constantinople [6] le 24 juillet 1426 [7]. Son père le ramena en Italie, lorsqu'après sept ans et cinq mois de séjour à Constantinople il revint à Venise, attiré par les promesses de Léonard Justiniani et de quelques autres patriciens. François Philelfe, rempli de l'idée que ses connaissances, ses talents et ses protecteurs lui vaudraient une grande fortune, quitta la nouvelle Rome le 26 août 1427, et arriva à Venise le 10 octobre avec Théodora sa femme, âgée de seize ans, leur fils Marius, qui n'avait pas encore quinze mois, et d'assez nombreux domestiques [8], parmi lesquels se trouvait la nourrice de Marius, appelée Marie, qui resta longtemps au service de

[1] Sax. *Hist. Lit. Mediol.* p. 226.

[2] Voy. la citat. ci-dessus, note 3, p. 30.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 31 r°, 261 v°. — P. Jovii *Elog. Philelph.* p. 13.

[4] Lancelot, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. X, p. 743. — Fr. Philelf. *Dec. VI, Sat. 3*, dit, en parlant de Théodora :

« Te mihi ad obsequium præstabas lætior omne :
Hei mihi quid sine te vitam mœstissimus optem.
Nec sterilem nobis fœcundis gesserat uxor
Illa viro peperit quæ quattuor ordine natos,
Nam Marium genuit, genuit Xenophonta, puellæ
Angelą prima patrem norunt, Panthea secunda,
Qui mixtim facie referunt vultuque parentes. »

[5] Fr. Philelf. *Epist.* p. 1 r°.

[6] Treban. Aurelius *apud* Sax. *Hist. Lit. Mediol.* p. 268 *B.*

[7] Fr. Philelf. *Epist.* p. 1 r°.

[8] Fr. Philelf. *Ep.* p. 1. — Lancelot, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. X, p. 694, 695.

François Philelfe [1]. Philelfe avait amassé quelque argent à Constantinople, mais pas assez pour soutenir longtemps son goût pour la dépense, et plusieurs fois dans sa vie il passa alternativement de la magnificence au dénuement. Arrivé à Venise, il ne tarda pas à s'apercevoir que ses belles espérances ne seraient point réalisées [2], et peut-être faut-il moins en accuser ses protecteurs que les circonstances : la peste désolait cette ville. Philelfe la quitta le 13 février 1428 ; il conduisit successivement sa famille à Bologne et à Florence, où, malgré les conseils de Jean Aurispa [3], il s'engagea à donner des leçons sous la protection de Cosme de Médicis et de Pallas Strozzi. Il y arriva en avril 1429, et y professa avec un très-grand succès ; mais bientôt ses ennemis le desservirent auprès de Cosme, et le caractère hautain et emporté de Philelfe acheva de le brouiller avec son protecteur. Il se retira à Sienne en janvier 1435, et y séjourna environ quatre années, qu'il employa à donner des leçons publiques et à soigner l'éducation de son fils Marius, qui reçut de son père l'instruction la plus approfondie dans la littérature grecque et latine. François Philelfe ajouta à ces leçons tous les préceptes qui peuvent former le cœur ou être utiles dans les vicissitudes de la vie, et l'on conserve, à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne [4], une pièce de vers qu'il adressa à son fils, et dans laquelle il lui expose les principes qui doivent diriger sa conduite [5]. Dans ce temps, François Philelfe était en correspondance avec l'empereur Jean Paléologue, et l'on voit par une lettre du 21 août 1438, adressée à ce prince, qui était alors au concile de Ferrare, que Paléologue désirait que Philelfe revint à sa cour, et lui demandait son fils Marius pour l'emmener à Constantinople. Philelfe, en s'excusant de suivre l'empereur, allègue ses engagements avec les Siennois, et promet avec plaisir de lui envoyer son fils [1]. Bientôt François Philelfe crut que la haine de Cosme de Médicis ne lui permettrait plus d'habiter Sienne avec sûreté, et il alla à Bologne, dont alors Nicolas Piccinino [2] était maître ; il devait y donner des leçons pendant six mois, et son dessein était ensuite de se rendre auprès du duc de Milan [3]. Les troubles civils dégoûtèrent Philelfe pour la seconde fois du séjour de Bologne [4] ; son fils Marius avait treize ans, et il se servit de lui pour sortir de cette ville. Marius s'enfuit dans la nuit du 25 avril, son père se mit à sa poursuite et le retrouva à la porte de Plaisance, ayant pour compagnon un Milanais nommé Florius Novatinus. Celui-ci raconta qu'il avait retiré Marius de la mauvaise compagnie de quelques soldats, et qu'il comptait le conduire chez Antonello Arcimboldi, l'un des principaux officiers du duc de Milan [5], et frère d'un des amis de François Philelfe. Le père et le fils, arrivés dans une auberge de Plaisance, reçurent la visite de Pierre Platea, gouverneur de la ville, qui persuada à Philelfe qu'il ne pouvait se dispenser d'aller à Milan présenter ses respects au duc Philippe-Maria Visconti [6]. Théo-

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 66 v°.
[2] Fr. Philelf. *Ep.* p. 2, et p. 5 v°.
[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 8.
[4] *Raccolta Milanese*, 1756, n° 1. — Rosmini, t. III, p. 83, 84.
[5] Saxius (*Hist. Lit. Med.* p. 179) rapporte les vers suivants de ce manuscrit :

Nate Mari, vita mihi carior, una voluptas
Spesque patris, præcepta sequi si nostra, Philelphe,
Perges, te magnum reddes, nobisque tibique,
Illustremque virum...

Fr. Philelfe (*Hecat. Dec. VI, Sat.* 1), au milieu des meilleurs principes de la morale, insiste en particulier avec assez de force sur les principes religieux.

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 15 : « Quod hortaris Johannem Marium filium ad te mittam, faciam id quidem nequaquam invitus. Quid enim mihi optatius cedere possit, quam meum dilectissimum filium vel hospitio tuo, vel disciplina uti, qui omnium Christianorum Principum et dignitate sis maximus et virtute primarius. »
[2] Muratori, *Annal.* 1439.
[3] Lancelot, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. X, p. 695-703. — Rosmini, t. I, p. 92, 148.
[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 15 v° et p. 21. — Pour la description des troubles de Bologne, voy. Fr. Philelf. *Satyr. Dec. II, hecat. 9.* — *Decad. VI, hecat.* 2.
[5] Affò, *Scritt. Parmig.* t. II, p. 233.
[6] Fr. Philelf. *Epist.* p. 18.

dora était restée à Bologne[1], et François Philelfe, après avoir bercé les Bolonais de l'espérance de son retour[2], fit venir sa femme à Milan et s'y établit avec sa famille[3].

Cependant Marius était à Constantinople dès le commencement de l'année 1440[4]. Il paraît qu'il quitta Milan avant l'arrivée de sa mère, et qu'il s'embarqua à Venise ou à Ferrare, avec les Grecs qui, le 6 juillet de l'année précédente, avaient signé au concile de Florence la fausse union des Grecs et des Latins[5]. Il arriva avec eux à Constantinople[6], et dut être témoin de la mauvaise réception que l'on y fit aux ecclésiastiques qui venaient de sacrifier leur conscience et leur opinion à l'espoir d'obtenir des Occidentaux quelque secours contre les Turcs. Bientôt tout l'ouvrage des conciles de Ferrare et de Florence fut détruit[7] et désavoué, et l'on ne reprit le projet de réunion que lorsque Mahomet II, sur le point de prendre Constantinople, força les Grecs à de nouvelles ruses pour engager le pape à les secourir[8].

François Philelfe fit partir son fils pour Constantinople avec d'autant plus de plaisir, que, dans ce temps, on ne pouvait passer pour savant qu'autant qu'on avait étudié dans cette capitale de l'empire d'Orient; elle était regardée comme l'Athènes moderne, et comme la source qui fertilisait tous les endroits

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 18 v° et p. 20.

[2] Voyez Fr. Philelf. *Ep.* (Voyez surtout les différentes lettres des pages 18, 20 et 21.)

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 21.

[4] Fr. Philelf. *Ep.* p. 26 v°.

[5] Cf. Sylv. Syropuli *Vera Historia unionis non veræ inter Græcos et Latinos*, Hag. Comit. 1660, fol.

[6] L'empereur s'embarqua à Venise le 11 octobre 1439, et arriva à Constantinople le 1er février 1440.

[7] Leo Allat. *De perpet. Eccl. Or. et Occid. consent.* lib. III, cap. 4, et surtout les additions, p. 1380-1395. On y traite Bessarion de traître qui a vendu sa conscience contre le cardinalat. — J. Aymon, *Monum. authentiq. de la religion des Grecs*, p. 122 et suiv. — Ducas, cap. 31, § 3. — Dupin, *Nouvelle Bibliothèque*, t. XII, cap. 2.

[8] Voy. Gibbon, *Hist. de la chute de l'Emp. romain*, chap. LXVI, LXVII, LXVIII.

de l'Europe où l'on cultivait les lettres[1]. A cette époque, les hommes d'étude de l'Italie allaient finir leur éducation en Grèce[2]; mais il ne faut pas croire que l'état des lettres et des sciences fût beaucoup plus brillant dans ce pays que dans le reste de l'Europe. La bonne littérature y était presque abandonnée à de prétendus savants qui étaient, comme ailleurs, enfoncés dans des discussions de théologie et de dialectique qu'ils avaient prises chez les Occidentaux, dont ils avaient traduit les pernicieux ouvrages. La langue grecque avait complétement dégénéré : Constantinople était le seul lieu où les savants et les gens de la cour la parlaient encore avec l'ancienne pureté, et les femmes nobles avec la grâce et l'accent attiques[3]. Le Pélopo-

[1] Æn. Sylv. lib. I, ep. 135, p. 705, edit. Basil. 1571 : « Nemo Latinorum satis videri doctus poterat, nisi per tempus Constantinopoli studuisset. Quodque florente Roma doctrinarum nomen habuerunt Athenæ, id nostra tempestate videbatur Constantinopolis obtinere. Inde nobis Plato redditus, inde Aristotelis, Demosthenis, Xenophontis, Thucydidis, Basilii, Dionysii, Origenis et aliorum multa Latinis opera diebus nostris manifestata sunt... »

Id. ibid. « ... Fateor multis locis apud Latinos studia literarum esse illustria, ut Romæ, Parrhisiis, Bononiæ, Paduæ, Senis, Perusii, Coloniæ, Viennæ, Salamanticæ, Oxoniæ, Papiæ, Lipsiæ, Erfordiæ : sed rivuli sunt omnes isti ex Græcorum fontibus derivati. »

[2] Furiet. *præfat. ad* Gaspar. Barziz. *op.* p. XVI.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 31 r° et v°. — Crus. *Turco-Græc.* p. 496. — Il n'y avait plus de poëtes grecs.

Fr. Philelf. *Epist.* XIV, p. 101 v° : « Nunc apud Græcos neminem video qui versibus delectetur. » Aurispa, écrivant à Ambroise le Camaldule, dit que les Grecs se souciaient peu de la littérature profane. (Ambros. Trav. *Epist.* lib. 24, *Ep.* 53, p. 1027.)

Voici encore un témoignage de la décadence des lettres dans la Grèce : il fait partie d'une note manuscrite qui se trouve sur le premier feuillet d'un exemplaire de l'*Anthologie grecque*, éd. de Florence 1494, à la bibliothèque de Paris, et qui paraît avoir été écrite par Constantin Calopa : « ... Quia quidquid et librorum et ingeniorum in Græcia reliquum fuerat, jam totum in Italiam commigravit, præter eum quem hic reperi, Aristobulum Apostolidem, antistitem optimum, cum quo solo ex Græcis omnibus in Creta loqui potui. Is ut moribus præstat et litteris, ita sua bonitate et meo etiam suasu, ex juventute aliquos suscitat, quos instituat, ut hæc possint legere, et ut Græcæ litteræ Græcis aliqua ex parte restituantur. » (Cité par Chardon de la Rochette, *Mélanges de critiq. et de philolog.* t. I, p. 237, 238.) Ceci regarde le seizième siècle.—Aristobule, fils de Michel Apostolius, est auteur de la *Galeomyomachie*, en vers iambiques. — Arse-

nèse, gouverné par les faibles princes de la maison des Paléologues, était dans la barbarie ; le langage et les mœurs y étaient également corrompus, et ce pays n'offrait plus de science et de culture que dans la personne du vieux Gemisthus Plethon[1]. Ce philosophe vénérable avait été, dit-on, le maître d'Emmanuel Chrysoloras, auquel il survécut longtemps[2] ; il passait pour l'homme le plus savant de son temps, et mourut à Constantinople âgé de près d'un siècle[3]. Il était venu en Italie pour le concile de Florence, et avait expliqué avec tant de charme et de succès la philosophie de Platon, que ses leçons engagèrent Cosme de Médicis à établir son Académie platonicienne[4]. Platon et sa philosophie étaient déjà connus en Italie longtemps avant Gemisthus ; Pétrarque possédait une partie de ses œuvres en grec, et il devait à Barlaam la faible connaissance qu'il en avait. Pétrarque, dans un de ses traités, fit, sans exciter de querelle, une comparaison fort curieuse de la philosophie de Platon avec celle d'Aristote ; il y donne la préférence au philosophe d'Athènes, et remarque que sa doctrine est celle des princes et des grands, tandis que celle d'Aristote est celle du

nius, évêque de Monembasie, était aussi fils de Michel Apostolius. Chardon de la Rochette (l. c.) a pensé qu'Aristobule et Arsenius étaient le même personnage.

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 62 r°, Sphortiæ et Saxolo, anno 1441.

[2] Hody, *De Vir. Græc. Illust.* p. 22, 23.

[3] Leo Allat. *De Georg. apud* Fabric. *Bibl. Gr.* t. X, p. 739 et seq.

[4] Prohemium Marsili Ficini Florentini in Plotinum ad Magnanimum Laurentium Medicem Patriæ servatorem : « Magnus Cosmus, Senatus consulto patriæ pater, quo tempore concilium inter Græcos et Latinos sub Eugenio Pontifice Florentiæ tractabatur, Philosophum Græcum, cognomine Plethonem, quasi Platonem alterum, de mysteriis Platonicis disputantem frequenter audivit. E cujus ore ferventi sic afflatus est protinus, sic animatus, ut inde Academiam quamdam alta mente conceperit, hanc opportuno primum tempore pariturus. Deinde dum conceptum tantum Magnus ille Medices quodammodo pariuriret, me electissimi medici sui Ficini filium, adhuc puerum tanto operi destinavit, etc.... » Cette édition des œuvres de Plotin fut imprimée à Florence, aux frais de Laurent de Médicis, l'an 1492, ainsi qu'on le lit à la fin de ce livre. — Sieweking, professeur à Göttingue, vient d'écrire en allemand l'histoire de l'Académie Platonicienne à Florence (1813). Sur cette Académie, voir encore Ficin. *Præf. in Platonem.* — Cramer, *De Causis restauratæ sæculo XV in Italiam philosophiæ Platonicæ*, 1813.

vulgaire[1]. Saint Thomas avait voulu aussi étudier Platon[2], et Léonce Pilate en avait traduit quelques parties avec Boccace[3]. Les leçons de Gemisthus[4], à Florence, donnèrent de nombreux partisans à Platon, et, de retour en Grèce, il écrivit pour le comparer avec Aristote ; il exalta le premier, dénigra le second, et alluma, vers le milieu du quinzième siècle, la fameuse querelle dont le champ de bataille fut principalement en Italie, mais où les Grecs seuls combattirent. Les partisans d'Aristote étaient Jean Argyropule, George Scholarius, Théodore Gaza, George de Trébizonde et Andronic Calliste ; on comptait parmi les soutiens de Platon, Gemisthus, Michel Apostolius et le célèbre Bessarion, qui, au milieu des injures vomies par chaque parti, se fit remarquer par son savoir et sa modération[5].

Depuis longtemps il n'y avait plus de poëtes en Grèce, les grammairiens y étaient les seuls littérateurs ; ils expliquaient les auteurs et entouraient leur texte d'un amas de scholies sans en sentir la beauté. Les sectateurs d'Aristote et de Platon semblaient avoir un peu plus d'idées et de finesse, tandis que les historiens qui nous ont transmis les derniers événements de l'empire d'Orient écrivaient presque tous en style barbare. Il

[1] Petrarch. *De Ignorant. sui ipsius*, p. 1160-1162, edit. Basil. 1554 fol... On y lit entre autres : « Si quidem de Platone et Aristotele si quæratur qualisnam major clariorque vir fuerit, non mihi tanta est ignorantia, etsi multam judices mei tribuant, ut tanta de re ausim præcipitare sententiam... At si quæratur uter sit laudatior, incunctanter expediam, inter hos referre quantum ego arbitror, quod inter duos, quorum alterum principes proceresque, alterum universa plebs laudat. A majoribus Plato, Aristoteles laudatur a pluribus. A magnis et a multis, immo ab omnibus, dignus uterque laudari : eo enim ambo naturalibus atque humanis in rebus pervenerunt, quo mortali ingenio ac studio perveniri potest, in divinis altius ascendit Plato, etc.... »

[2] Tiraboschi, t. VI.

[3] Baldelli, *Vit. di Boccac.* p. 266.

[4] Voy. sur George Gemisthus Plethon, Allat. *De Georg. ap.* Fabric. *Bibl. Græc.* t. X, p. 739 et seq. — Brucker, *Hist. phil.* t. IV, p. 41. — Oudin, *De Script. Eccles.* t. III, p. 2348-2360.

[5] Boivin, *Acad. des Inscript.* t. II, p. 714-729. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, part. I, p. 264-278. — Brucker, *Hist. philos.* t. IV, p. 71 et seq. — J. Morelli, *Cod. Ms. lat. Bibl. Nanianæ*, p. 50.

ne restait donc aux Grecs, de leur ancien éclat, que l'intelligence de leur langue, leurs connaissances en philosophie et leurs bibliothèques, qui étaient fort considérables, s'il est vrai, comme l'assure le cardinal Isidore, que les Turcs, après la prise de Constantinople, détruisirent cent vingt mille volumes [1]. Mais, heureusement, la plus grande partie de ces trésors avaient été communiqués, avant cet événement, au reste de l'Europe, et les Italiens étudièrent avec tant d'assiduité, que Constantin Lascaris avoue que la langue grecque était plus cultivée en Italie que dans la Grèce même [2].

Marius Philelfe avait quatorze ans quand il arriva à Constantinople, et sans doute il y fut accueilli favorablement. L'empereur était son protecteur et l'avait appelé dans sa capitale ; son père y avait réuni des places à une grande réputation, et l'on dut voir avec plaisir un rejeton de la famille des Chrysoloras. François Philelfe avait pour ami à Constantinople Jean Argyropule, qui, malgré son humeur morose et son inconséquence, était savant et éloquent ; il avait, quelques années auparavant, donné des leçons au célèbre Pallas Strozzi, lorsqu'il fut exilé à Padoue. Argyropule revint en Italie avant la prise de Constantinople, et y fut un des restaurateurs de la langue grecque [3]. François Philelfe lui recommandait ses amis [4], et sans doute il

[1] Laur. Quirin. *Epistol. ad Nicol. V, apud* Degli Agostini, *Scritt. Viniz.* I, p. 218. — Vid. etiam Ducæ *Hist. Byz.* c. 42, p. 176.

[2] Const. Lascar. *Proœm. ad Grammat. apud* Iriart. *Cat. Codic. Græc. Matrit.* p. 185-188.

[3] Sur Jean Argyropule, voy. Fabric. *Bibl. Græc.* t. XI, p. 460, ed. Harles.— Hody, *De Vir. Gr.* p. 194 et seq. — Mehus, *Præf. ad Ambr. Camald. Vit.* p. XX. — Tiraboschi, *Stor.* VI, 1, p. 259 et seq. et IX, p. 90. — Papodopoli, *Hist. Gymn. Patavin.* II, p. 179. — Bœrner, *De Doct. Vir. Græc.* p. 138, et les autres auteurs cités par Saxius, *Onom. literar.* t. II. p. 446.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 30 r°, Perleoni, Idibus April. 1441 : « Commendavi te per litteras Joanni Argyropylo, presbytero erudito ac diserto et amicè et diligenter. Quantum autem commendatio de te mea profuerit, fac ut certior fiam. Solet enim quandoque vir iste non minus levitatis morositatisque præ se ferre quam disciplinæ. Sed tu uteris, si sapias, prudentia tua, teque et hominis ingenio accomodabis et tempore. Litteratura tibi ex eo comparanda est, non mores. »

prit ce soin pour son fils. Mais Marius, jeune et bien venu dans une grande ville, pensa plutôt à ses plaisirs qu'à ses études [1], il perdit son temps, dépensa plus d'argent que son père n'aurait désiré, et il paraît que celui-ci s'en souvint lorsque, bien des années après, il fit son testament dans un temps où il était très-mécontent de son fils [2]. On voit par les lettres de François Philelfe que ses amis de Constantinople lui rendaient compte de la conduite de Marius, et qu'il les priait de lui faire des remontrances [3].

Cependant François Philelfe perdit sa femme, sa chère Théodora Chrysolorina, mère de Marius. Elle cessa d'exister le mercredi 3 mai 1441. En annonçant cette triste nouvelle à Marius, son père lui donna l'ordre formel de revenir au plus vite à Milan. « Il est inutile, » lui écrit-il, « que tu perdes ton temps à Constantinople, où tu avais été pour étudier, et où non-seulement tu n'apprends rien, mais où tu oublies ce que tu avais appris, tant tu te montres soigneux de ton éducation [4]. » Mais Marius ne se hâta point d'obéir à son père, et il ne revint à Milan qu'après le 15 mai 1442 [5]. Il paraît qu'à son retour il répara, sous la direction de son père, ses distractions de Constantinople, qu'il étudia avec zèle et succès, puisque François Philelfe, dans son testament, lui rend le témoignage d'*être devenu à son école un homme très-savant* [6].

[1] *Raccolt. Milanes.* 1756, n° 19. — Rosmini, t. III, p. 84.

[2] On lit dans le testament de Fr. Philelfe fait en 1472 : « ... Quod dictus Marius filius... habuerit multas prærogativas et adjumenta à dicto testatore patre suo quæ non habuerunt alii filii... præcipuè quandò misit eum ad studendum Constantinopoli, ubi retinuit eum dominum Marium per plures annos, cum maximis impensis et laboribus, etc. » (Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 223.)

[3] Rosmini, t. III, p. 85. — Fr. Philelf. p. 30 v°. Perleon. : « De Mario filio quæ scripsisti ex aliis quoque didiceram. Frustra nitimur invita Minerva. Tu hortare adolescentem assiduè, ut facis, non minùs ad morum integritatem et elegantiam quam ad litteras. »

[4] Fr. Philelf. *Ep.* p. 31 r° du 31 mai.

[5] Fr. Philelf. *Ep.* p. 32. Cat. Sacco.

[6] Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 223.

Quoique François Philelfe ait, à plusieurs reprises, témoigné le désir d'entrer dans les ordres sacrés, le célibat était peu de son goût, et bientôt le duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui faisait grand cas de Philelfe, lui fit épouser *Ursina Osnaga*, ou *de Oxnago*, qui avait de la fortune, de la naissance, de la beauté et de la jeunesse[1], et il est assez remarquable que Philelfe, même à l'âge de cinquante-cinq ans, disait encore qu'il n'aurait jamais épousé et n'épouserait jamais que des jeunes filles[2]. On juge de l'époque de ce second mariage par les enfants qu'Ursina donna à Philelfe : elle mit au monde deux filles à la fois, dont Julia mourut en bas âge et Augusta survécut à sa mère, et devint, dans la suite, religieuse[3] sous le nom de Prudentia. Ursina eut un fils appelé Olympus-Flavius, qui mourut âgé de neuf mois en mai 1446[4], et une troisième fille qui mourut le 6 janvier 1448[5]. Il paraît que le chagrin de la perte d'Olympus altéra la santé d'Ursina, qui était mourante au mois de juillet 1447[6].

Je pense que Marius reçut à Milan le degré de docteur, et que son goût pour l'indépendance, et le nouveau lien que son père venait de contracter, l'engagèrent à quitter cette ville. Il alla faire, à Savone, le premier essai de ses talents pour enseigner[7]. Les *Anciens* qui gouvernaient cette petite république

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 39 r°. — G. Paver. Font. *apud* Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 223. — Fr. Philelf. *Hecat. Dec. IX, Sat. 8* :

« Quæ fuit Insubribus forma prælata puellis
Omnibus, Artemidi ut quæ nec concederet ipsi,
Hosnaga de stirpe finens mihi jungitur uxor,
Vulgari ne dote quidem; peperitque puellas
Tres Ursina viro, quæ nunc vescuntur et aura.
At quartus, formæ splendor, cui nomen Olympo
Indiderat, patrium dum festinasset Olympum
Attulit heu miseræ mortem. »

[2] Fr. Philelf. *Ep.* p. 81 v°.
[3] Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 223.
[4] Fr. Philelf. *Ep.* p. 39 r°.
[5] Rosmini, t. II, p. 284. — Fr. Philelf. *Decad. IX, Sat. 8.*
[6] Fr. Philelf. *Ep.* p. 40 r°.
[7] Rosmini, t. III, p. 87, dit que Marius alla à Savone en 1446, et cite le ms. de

l'avaient choisi pour professeur de grammaire et de rhétorique, et lui avaient assigné 128 livres par an d'appointements[1]. La ville de Savone, dans les siècles précédents, n'avait cessé de travailler à recouvrer son ancienne liberté; elle avait fréquemment brisé le joug que Gênes, sa voisine et sa puissante rivale, prétendait lui imposer, et les Génois, qui la traitaient de rebelle, faisaient de grands efforts pour la soumettre. Il n'y avait pas longtemps que ces deux villes avaient secoué la domination du duc de Milan, qui, pendant quinze années, en avait été maître. Savone, dans ce temps, était riche et florissante : un commerce considérable, favorisé par un beau port, était pour elle une source féconde de prospérité. Comme toutes les villes d'Italie, elle cherchait à avoir des professeurs distingués, et sans doute les relations de François Philelfe avec la puissante famille des Frégose procurèrent à son fils la chaire de cette ville. Savone, alors si brillante, perdit depuis, en moins d'un siècle, tous ses avantages par la ruine de son port. Il fut détruit en 1528 par les Génois, lorsque, délivrés par André Doria de la domination des Français, ils reprirent sur eux cette ville. Ils eurent l'idée de raser entièrement une cité qui toujours s'était opposée à leur puissance, mais ils se contentèrent de détruire son port et ses fortifications[2]. Ils espéraient attirer dans leur capitale tout le commerce de Savone et ôter à la maison de Savoie le désir de posséder cette place, sur laquelle elle avait des

son ouvrage *De communis vitæ continentia*. Il reçut dans cette ville le droit de cité. — Andres, *Catal. Ms. Capilupi*, p. 78. — Bettinelli, *Delle Lettere ed Arti Mantovane*, p. 23. — Sur Savone, voy. Agost. Maria De Monti, *Compendio di Memorie istoriche della città di Savonne e degli uomini illustri Savonnesi*, Roma 1697, 8°.

[1] Tiraboschi, *Stor.* t. IX, Suppl. p. 126.

[2] Jacob. Bonfadius, *Annal. Genuens.* lib. I, p. 1342 (in *Thesaur.* Græv. et Burmann.) rapporte en ces termes le décret rendu par le sénat de Gênes contre Savone : « Cum Savonenses à Genuensibus per perfidiam defecerint, placere muros Savonæ funditùs everti, nova propugnacula omnesque munitiones complanari, fossas urbis compleri, *portum obstrui*, cives verò ipsos cum eorum bonis incolumes esse. »

prétentions. Depuis ce moment, la décadence de Savone fut rapide [1]; plusieurs événements l'accélérèrent dans la suite, et cette ville, si opulente au temps des papes Sixte IV et Jules II, dont elle était la patrie, n'a plus maintenant aucune considération, et montre dans quelques palais, disproportionnés à son état actuel, la preuve de tout ce qu'elle a perdu [2].

Après quelques années de séjour à Savone, la renommée de René, comte de Provence, duc d'Anjou et roi de Naples, attira Marius à Marseille. Ce prince avait une grande réputation militaire, mais il avait toujours été malheureux dans ses entreprises. Sans cesse employé dans les guerres de France et d'Italie, sa vie active contrastait avec ses goûts, et dans la suite, après avoir échoué dans une entreprise contre Gênes (1461), dans laquelle il servait sous Charles VII, il finit par renoncer à la guerre [3], et s'adonna entièrement à l'étude des arts, surtout à la peinture, pour laquelle il avait une véritable passion [4]. Il composa quelques ouvrages en vers et en prose [5], et fut aussi l'auteur de la musique destinée à accompagner la bizarre pro-

[1] Jacob Bracelli, *Oræ Ligusticæ Descript.* p. 55, in Burman. *Thes.* t. I, part. I : « Est et Vadorum portus. Hinc septem passuum millibus Savona distat, urbs multorum populorum commercio nobilis; nunc disjecta mole, quæ fluctibus opposita portum efficiebat, manca et truncо corpori similis relicta. »

[2] Muratori, *Annal.* t. XII, p. 204. — *Hist. Univ.* trad. de l'anglais, t. XXXV, p. 630, 4°. — Lalande, *Voyage en Italie*, t. IX, p. 415 et suiv.

[3] Villeneuve-Bargemont, *Hist. de René d'Anjou.* — Bodin, *Recherches sur le Haut-Anjou*, t. II, p. 7, 28. — Millin, *Voyage dans le midi de la France.*

[4] Sur les ouvrages de peinture et d'enluminure du roi René, voyez *Catalog. de la Bibl. du duc de la Vallière*, n° 283 et t. I, add. p. 13-16. — M. de Saint-Vincens, *Magasin Encycl.* 1813, t. VI, p. 351 et suiv.

[5] Sur les écrits de René, voy. *Catal. de la Bibl. du duc de la Vallière*, nos 2811, 3988. — *Biblioth. des Romans*, année 1778, t. II, p. 182 et suiv. — Bodin, *Rech. Hist. sur le Bas-Anjou*, t. II, p. 1-22, 22-24, 483. Le confesseur du roi René, Pierre Marini, évêque de Glandeves, blâma le goût de ce prince pour les romans et les tournois. Dans un sermon prêché devant lui, il cite l'exemple de Charlemagne, qui lisait chaque jour quelques chapitres de saint Augustin : « Non sic faciunt multi reges moderni. Ils préfèrent des livres pleins d'amour, de vanité et de mensonge, tels que les romans d'Artus et de Lancelot, qui potiùs ad vanitatem, lasciviam, et superstitionem mentem incitant quam ad devotionem. » (*Notic. des Sermons de Pierre Marini*, par Fauris de St-Vincent, *Magasin Encyclop.* 1813, t. III, p. 26.)

cession de la Fête-Dieu, qu'il établit à Aix, et dont il prétendit faire un spectacle honorable pour la religion [1].

René protégeait et accueillait tous les talents [2], et s'efforçait, dans sa modeste cour de Provence, de ranimer les arts, les sciences et le génie des anciens troubadours [3]. Ces pères de la poésie vulgaire remontent au onzième siècle; les Arabes d'Espagne leur indiquèrent peut-être les charmes de la poésie, mais les troubadours ne furent point imitateurs : leur génie fut indépendant et leur imagination aussi vive qu'originale. Les premiers de ces poëtes furent de la Catalogne [4]; les Provençaux suivirent leur exemple, et furent imités par les Italiens [5]. Cette poésie provençale, toute lyrique, eut un si grand succès qu'elle étendit

[1] Cæs. Nostradamus, *Hist. de Prov.* p. 682. — Bouche, *Hist. de Prov.* p. 471. — Papon, *Hist. de Prov.* t. III. — *Explication des cérémonies de la Fête-Dieu d'Aix*, Aix, in-12. Esprit David. — Millin, *Voyage.* — Rouard, *Notic. sur la Biblioth. d'Aix*, p. 53.

[2] René prit des leçons de grec de Marius. (Fr. Philelf. *Ep.* p. 52 v°.)

[3] Cæsar Nostradamus, *ibid.* part. VI, p. 583. — On voit que la poésie des troubadours était originale et qu'elle venait de prendre naissance, puisqu'elle était encore unie à la musique, caractère propre à toute poésie primitive.

[4] Les Provençaux furent mis en rapport avec les Catalans par le mariage de Douce à Raymond Bérenger, comte de Barcelone, en 1112. La langue provençale était alors la langue moderne la plus élégante. On l'apprenait par goût et par prétention, comme aujourd'hui le français. (Bembo, cité par Prunelle, *Discours*, p. 64.)

[5] Voy. Andres, *Orig. e prog. d'ogni leter.* t. I, cap XI. — Lampillas, *Saggio della Leter. Spagnuola.* — Sainte-Palaye, *Acad. des Inscr.* t. XXIV, p. 681-683. — Bastero, *Crusca Provenzale*, Rom. 1724, fol. — Le plus ancien poëte *connu* en langue d'oc ou provençale est Guillaume IX, comte de Poitiers, qui composait avant la fin du onzième siècle. Le plus ancien poëte sicilien *connu* est Ciullo dal Camo, mort en 1193. Le Dante (*Vit. nuov.* p. 35, op. ed. Zatt. t. IV, I), en fixant les commencements des poésies provençale et italienne à 150 ans avant l'an 1293, époque où il écrivait, a pris un terme moyen par lequel il a trop retardé l'origine de la première, et donné trop d'antiquité à la seconde, pour les faire naître en même temps. (Tiraboschi, *Stor.* t. III, p. 281. — Bettinelli, *Risorg. d'Ital.* t. II, p. 67.) — La poésie provençale et la poésie sicilienne ne sont point nées l'une de l'autre, mais paraissent dues chacune séparément à l'exemple donné par les Sarrasins qui vinrent d'Afrique en Espagne et en Sicile. Les Arabes d'Espagne n'eurent aucune influence sur la Sicile; mais bien peut-être ceux d'A-

la *langue d'oc* depuis l'Ebre jusqu'au Pô, et qu'elle fut cultivée avec quelques différences de dialectes en Espagne, en Gascogne, en Provence et en Lombardie [1]. Dans le douzième siècle, les Allemands et leur empereur Frédéric II [2], les Anglais et leur roi Richard, composèrent en langue provençale [3], et les charmes de cette poésie légère, faite pour être chantée plutôt que pour être écrite, eurent une grande influence sur les mœurs et la culture d'une grande partie de l'Europe.

Le temps brillant des troubadours fut le douzième siècle et la première moitié du treizième ; la Provence était alors gouvernée par la maison de Barcelone. La cour de ces princes à Aix, celle des vicomtes de Marseille, et de plusieurs autres seigneurs, recevaient leur plus grand éclat des chants et des amours de ces nobles et tendres poëtes [4]. Ils ne se bornaient pas toujours à célébrer leurs dames, quelques-uns avaient des vues plus sérieuses, et censuraient avec autant de liberté que de naïveté la conduite du pape, des rois, du clergé et des grands [5]. C'est surtout contre les Français que les troubadours

frique, car au neuvième siècle les Arabes commerçaient avec l'Italie et principalement avec Amalfi. Guillaume de Pouille dit en parlant de cette ville :

« Huc et Alexandri gens hæc freta plurima transit,
His Arabes, Indi, Siculi noscuntur et Afri. »

En tout cas, la poésie existait dans cette île, et dans le midi de l'Italie, avant l'arrivée des Normands. Ainsi les idées de Lampillas et des Bénédictins (*Hist. lit. de la France*, t. VII) ne sont pas justes. (Voy. Signorelli, *Vicende della coltura nelle due Sicilie*, t. I, p. 195 seq.) Il est remarquable que Pétrarque, qui connaissait si bien la Provence et ses poëtes, accorde la priorité aux Siciliens. (*Præf. in Epist. Famil.*)

[1] Comparez Ste-Palaye, *Acad. des Inscr.* t. XXIV, p. 672-677, et Papon, *Hist. de Prov.* t. II, p. 468-472. — Le Dante a écrit une Canzone dont les vers sont provençaux, latins et italiens (Ginguené, *Hist. litt. d'Ital.* t. I, p. 465), et, dans son *Purgatoire*, il a fait parler Arnaud Daniel en provençal.

[2] Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 82. — Schlegel, *De la poés. provençale*, p. 75.

[3] Zurlauben, *Acad. des Inscr.* t. XL, p. 154-169. — Andres, *Origin. e prog.* t. I, p. 316. — Papon, *Lettres sur les Troubadours*, p. 229 et suiv.

[4] Raymond Bérenger et ses filles faisaient des vers.

[5] Voyez Millot, *Hist. des Troubad.* t. I, p. 452. — Papon, *Hist. de Prov.* — Millot, *ibid.* t. II, p. 138, 432, 448.

expriment vivement leur haine [1]. En effet, leur domination causa la ruine de ces poëtes, comme celle de toute la Provence, et les persécutions contre les Albigeois les avaient déjà fait haïr dans les provinces méridionales [2]. Charles, frère de saint Louis, devint, par son mariage en 1245, souverain de la Provence, et vingt ans après il conquit le royaume de Naples. Ce fut alors que l'absence de la cour, le manque d'encouragement, la ruine de la noblesse par les guerres d'Italie, portèrent le premier coup à la poésie, et que les concussions des officiers de Charles désolèrent la Provence, qui ne cessa de s'épuiser pour maintenir ses comtes sur le trône de Naples. Malgré l'établissement des *Jeux Floraux* et des *Lois d'Amour* à Toulouse, et celui de l'Académie de la Gaye Science vers la fin du quatorzième siècle, à Barcelone [3], ce siècle vit la chute de la poésie provençale dans le Midi de la France ; elle fut surtout accélérée par la décadence du système féodal, la réunion, aux treizième et quatorzième siècles, des provinces du Midi à la couronne de France, et la formation et la séparation des langues : au quinzième siècle la poésie des troubadours n'existait plus qu'en Catalogne, où elle s'est soutenue jusqu'au dix-septième [4].

Lorsque Marius Philelfe arriva à Marseille, René avait été forcé d'abandonner le royaume de Naples. Ce prince était en Provence, où les grands seigneurs lui donnèrent des tournois [5], noble exercice que René aimait et dans lequel il s'était jadis

[1] Papon, *Hist. de Prov.* t. III, p. 447, 459.

[2] Parmi les troubadours et les persécuteurs des Albigeois on remarque Fulco ou Folquet de Marseille.

[3] Elle fut fondée par Jean I. (Zurit. *Indic. rer. Aragon.* in tom. III. *Hispan. illustr.*)

[4] Andres, *Orig. e progr.* t. II, p. 52 et seq.

[5] Tournois de Saumur en 1446 (Bodin, *Recherch. sur le Bas-Anjou*, p. 22) ; tournois de Tarascon en 1449 (Id. *ibid.* p. 28 à 32) ; c'est le tournois décrit en vers par Beauveau. Eut-il lieu à Arles, comme le dit Papon (*Hist. de Prov.* t. III, à la fin), ou à Tarascon, comme le dit Bodin ? V. encore Villeneuve-Bargemont, *Hist. de René d'Anjou*.

rendu célèbre. René et sa première femme, Isabelle [1], étaient chéris des Provençaux, dont l'attachement avait encore augmenté par les réformes qu'il avait faites dans l'administration de la justice, la procédure criminelle et les lois en faveur des pupilles [2]. Quand le bon roi René habitait la Provence, il passait l'été aux environs d'Aix, et l'hiver à Marseille, dont le climat et le port lui plaisaient. Marseille n'était plus cette ville libre, riche et florissante qui, au douzième et au treizième siècle, rivalisait pour le commerce avec les républiques d'Italie, et avait des établissements et des priviléges avantageux dans les villes de la Palestine, de l'île de Chypre et des côtes d'Afrique [3]. Charles d'Anjou prit Marseille en 1257 [4], et en lui ôtant une partie de ses priviléges et de son indépendance, il altéra la source de sa prospérité. Après la conquête de Naples, l'absence de la cour, les frais de guerre, les impositions accablèrent cette ville comme le reste de la Provence. Les rois de Naples n'eurent pas même l'idée de contre-balancer une partie des maux qu'ils faisaient éprouver aux Provençaux, en leur facili-

[1] Elle était fille de Charles II, duc de Lorraine; mariée le 24 octobre 1420, elle mourut à Angers le 28 février 1452.

[2] Papon, *Hist. de Provence*, t. III, p. 392. — Boisson de la Salle, *Essai sur l'hist. des comtes de Provence*, Aix 1820, 8°. — Le comte de Villeneuve, *Précis historiq. sur la vie de René d'Anjou*, Aix 1820, 8° (avec l'ouvrage précédent). — De Villeneuve-Bargemont, *Hist. de René d'Anjou*, Paris 1825, 8°, 3 vol.

[3] Papon, *Hist. de Prov.* t. II, p. XIV, XVII, XVIII. Charte 14 et 18, et p. 353-356. — La ville basse jouissait seule de tous ces avantages. Elle avait acquis au commencement du treizième siècle les droits seigneuriaux des vicomtes, et se gouvernait par des consuls ou un podestat. La ville supérieure n'avait ni commerce ni liberté; elle appartenait à l'évêque, en vertu d'anciens droits cédés par les empereurs, et gémissait sous ce joug. Charles, en 1257, acheta les droits de l'évêque et devint maître de toute la ville.

[4] Sur la prise de Marseille et la cruauté de Charles, voy. G. de Nangis, *Ann.* p. 244.— Bouche, *Hist. de Prov.* t. II, p. 271.— *Chronique de St-Denys, f.* 80. — Baral de Baux, lieutenant de Charles d'Anjou, prit encore cette ville en 1262, et recommença les exécutions. Marseille perdit alors la plupart de ses priviléges. Bouche, *ibid.* p. 274.— F. de la Chaise, *Hist. de saint Louis*, t. XII, c. 29, p. 319.

tant le commerce avec l'Italie, et celui de Marseille fut réduit à l'expédition de quelques navires dans le Levant. Le numéraire disparut, le peu qui en restait était entre les mains des Toscans et des Lombards, qui prêtaient sur gage à un haut intérêt [1]. La pénurie était extrême autour de René, et ce roi fut toujours sans argent.

Le roi René, qui était en correspondance avec des savants et des patriciens de Gênes et de Venise [2], connaissait certainement le mérite de François Philelfe. Marius dut à la réputation de son père le bon accueil qu'il reçut du roi, qui, charmé de son nouveau protégé, lui donna à Marseille une charge de magistrature [3], qu'il sut exercer convenablement [4]. Marius était dès lors marié, mais tout ce que l'on sait de sa femme, c'est qu'elle avait nom Marie [5], et que, dès l'an 1451, il avait une fille appelée Jeanne [6], et un autre enfant [7] qui est sans doute celui qui porta le nom de César [8]. Marius s'était donc marié en 1448 ou 1449, et l'on ignore le lieu où se fit son mariage; ce fut vraisemblablement à Savone.

Parmi les lettres de François Philelfe, la première qu'il adressa à son fils, en Provence, ne renferme que des exhortations morales [9], et l'on peut remarquer que, malgré de grands

[1] Papon, *Hist. de Prov.* t. III, p. 408.

[2] Papon, *Hist. de Prov.* t. III, p. 385-386. — Vespasian. Fiorentin. *apud* Rosmini, *Vit. Guarin.* t. II, p. 137.

[3] Villeneuve-Bargemont, *Hist. de René d'Anjou*, t. II, p. 106, dit que le roi René donna à Marius Philelfe l'*honorable place de juge du palais en Provence.*

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 49.

[5] Mar. Philelf., dans ses *Epitomata*, nomme sa femme *Marietta Carretta* (p. 55); elle appartenait vraisemblablement à la famille des *Carretto* de Final ou de Millesimo.

[6] Fr. Philelf. *Epist.* p. 55 r°.

[7] Fr. Philelf. *ibid.* p. 64 v°, parle des enfants de Marius au pluriel « .... *et filiis* »; il y avait donc un fils.

[8] Fr. Philelf. *ibid.* p. 117, 127. — A la page 117 : « Cæsarem meum bene in litteris proficere plurimum lætor. » César devait avoir dix ans environ, à l'époque où fut écrite cette lettre.

[9] Fr. Philelf. *ibid.* p. 47, du 1er octobre 1450.

défauts, il fut très-bon père, et ne cessa jamais de donner à ses enfants des marques d'intérêt et des conseils vertueux. Une seconde lettre félicite Marius sur sa nouvelle dignité, et l'exhorte à s'attacher au roi René, s'il peut obtenir la faveur de ce prince, ou à revenir en Italie[1]. Dans le mois de novembre, Marius fit un court voyage à Milan pour voir son père, qui, charmé des bienfaits dont René comblait Marius, écrivit à ce prince une lettre de remerciement, dans laquelle il lui recommande son fils, lui vante son érudition et s'efforce de prouver que la générosité envers les gens de lettres est la vertu la plus digne d'un roi[2]. Marius fit un court séjour à Milan, et revint en Provence par la côte de Gênes, où son père le recommanda

[1] Fr. Philelf. *ibid.* p. 49 r° : « Audio te functum Massiliæ magistratu, et eo quidem non mediocri, tua cum laude, id quod me plurimum delectat. Tua enim laus omnis nostra est. Reliquum est ne tempus vacuum labi patiaris, quod eo magis facere debes, quo melius tibi et uxori familiæque consulas. Quare da operam ne istic tibi frustra tempus teratur. Si Renatus rex te carum habet, ut solet pro humanitate et munificentia ingenii sui, eum cunctis in rebus sequaris jubeo. Quod si secus fortuna tulerit, te in Italiam recipe, et ibi malis esse ubi aliquo numero sis, ut inquit Cicero, quam istic, ubi solus sapere videare. Expecto mathematicum illud opus, de quo scripsisti ad me antea, et si quid Græcorum librorum offenderis. Cura ut valeas, teque ab imminenti pestilentiæ morbo, quoad possit, incolumem reddas.

« Vale. Ex Mediolano, VI kal. novembr. M.CCCC.L. »

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 52 : « Joannes Marius filius, cum nuper Mediolanum mei visendi gratia rediisset, cum adventu suo cupienti et exoptanti mihi voluptatem maximam attulit, tum eo jucundior fuit, quod se tibi carissimum esse declaravit et id quidem permultis, erga se, tuis ac pulcherrimis beneficiis. Quid enim adolescenti ad virtutem vel nato vel contendenti, fortunatius possit contingere, quam ejus principis uti consuetudine apud quem versari non minus sit honorificum quam fructuosum?..... Quare cum video esse filio, apud te, meo et honestati simul et utilitati locum, non possum medius fidius non lætari, cum ejus, tum etiam tua causa, cujus laudi vehementer faveo. Ego tibi, rex Renate, non mediocriter sum affectus, quippe quem audiam iis virtutibus præditum, quæ maximæ sunt in rege, humanitate, munificentia et studio disciplinæ... Liberalitatem autem et munificentiam tuam, etsi jam pridem, et una et viva et eadem omnium voce atque laudatione, audieram celebrari, eam tamen cum sum expertus in filio, te hujus modi esse statuo cujus vitam et incolumitatem debeant sapientes..... Vix est enim alia virtus ulla quæ munificentiæ præstet in conciliandis hominum studiis atque benivolentia. Præterea quid aliud habent boni fastigia

à Thomas Frégose, gouverneur de Savone[1]. Le roi René employa Marius à former, à Saint-Maximin, une bibliothèque dans le couvent des Dominicains, qui avait été fondé par Charles II, comte de Provence, vers la fin du treizième siècle, en l'honneur des reliques de Sainte-Madeleine[2]. Aux livres rassemblés par Marius, le roi René fit joindre tous ceux qu'il avait rapportés d'Italie[3], et dans la suite (1476) ce prince fonda au même lieu un collége où l'on enseignait la philosophie, les belles-lettres, le droit canon et la théologie[4].

Il semblait que Marius Philelfe devait se trouver heureux à la cour d'un prince qui l'aimait et avait, comme René le Bon, un certain charme dans le caractère qui lui attachait tout le monde. Mais l'inconstance qui dominait notre poëte et dirigeait ses démarches, non-seulement l'empêcha de suivre son protecteur en France, mais le poussa à quitter Marseille. On sait que, vers la fin de 1450, il fit un second voyage à Milan, qu'il

principatuum ac regnorum quo illorum præsides cæteris hominibus videantur beatiores, nisi ut his dandi et benefaciendi probatis viris facilior sit facultas? Quanto igitur dandi atque donandi munere diligentior fueris, tum eo te magis principatu dignum ostendis, tum cæteros omnes aut rapis in amorem tui, aut ad te amandum facis ardentiores. His ergo tam præclaris regalibusque virtutibus cum te ornatum esse intelligo, rex Renate, æquiore patior animo absentiam dilectissimi filii, præsertim cum animadverto filii utilitatem, cum tua et utilitate et voluptate conjunctam esse. Non enim is tibi parum prodesse queat ad Græcæ disciplinæ præceptionem, qua te jure delectari audio ac lætor. Reliquum est ut intelligas me totum esse in filio. Quare quidquid in hunc humanitatis tuæ benignitatisque contuleris, id omne in me ipsum abs te collatum judicabis..... Ex Mediolano VI kal. decemb. M.cccc.L. »

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 52 v°, 6 kal. dec. 1450.

[2] Bouche, *Hist. de Prov.* t. II, p. 320.

[3] Andr. Alciati *Epistol.* ad Fr. Calvum (*in* Marq. Gudii *Epistol.* t. I, p. 84) : « Scripsi ad te alias nactum me integrum Donati commentarium, quo ille Vergilium interpretatur; is in Castro quodam Sancti Maximini, quod est prope Aquas Sextias in Provincia habetur; inibi enim bibliotheca à Renato Andegavensi in gratiam quorumdam monachorum instructa, *suntque plurimi libri quos Marius Philelphus eo congessit*, sunt et quos bellorum calamitas, quæ sub eo rege in Neapolitano regno fuit, dissipavit, donec in eam bibliothecam reponerentur... Avenione, XIV kal. Jan. 1520. »

[4] Bouche, *Hist. de Prov.* t. II, p. 476.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

revint en janvier, qu'il fut incommodé dans sa route [1], et que, malgré les exhortations de son père, qui le pressait de retourner auprès du roi René, il s'arrêta à Final, petite ville à environ onze lieues de Gênes [2]. Il avait promis de revenir promptement pour assister aux noces de sa sœur Panthéa, qui, au mois de février, épousa Jérôme Bindoti de Sienne [3]; mais il n'était pas encore arrivé à Milan au commencement de juin, puisque son père, à cette époque, demande à Gênes des passeports pour Marius, sa femme, ses enfants et ses domestiques [4]. Peu après, Xénophon, frère de Marius, fut envoyé à sa rencontre jusqu'à Gênes [5]; mais ne l'ayant point trouvé, il revint vers son père et le suivit à Crémone, où la peste obligea François Philelfe de se retirer avec toute sa famille. Il donna avis de ce départ à son fils Marius [6], et la crainte de la contagion valut à ces fugitifs un mauvais accueil, que Philelfe ne pardonna pas aux Crémonais [7].

Cependant Marius était à Final, ville alors ennemie de Gênes; c'est pour cela que François Philelfe montre tant de sollicitude en demandant des passeports qui assurent la sécurité du passage de son fils par le territoire de cette république [8]. Les marquis de Final [9] étaient depuis longtemps des voisins in-

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 54 v°. Mario.
[2] Id. *ibid.* p. 55 r°. Mario, VII kal. feb. 1451.
[3] Id. *ibid.* p. 62 v°. Nic. Cebæ, Guin. Barzizio.
[4] Id. *ibid.* p. 64 v°.
[5] Id. *ibid.* p. 66 r°.
[6] Id. *ibid.* p. 66 v°.
[7] Id. *ibid.* p. 67 r°.
[8] Id. *ibid.* p. 64 v°. Nic. Cebæ: « ..... Verum id tuto ac sedulo Joannes Marius filius instituit ad nos redire. Itaque rogo te majorem in modum, quo id commodè filius facere possit, cures meo nomine apud urbis præfectum... Nicolaum Frægosum... ut publicæ fidei litteræ ad illum dentur, quibus ei cum uxore et filiis ac rebus et cum sociis sex quam tutissimè facere iter liceat, per Genuensium locos, seu Sagona iter sit habiturus, sive quacumque decreverit. Nolim enim quoniam versatus est in eorum oppidis quos vestra republica ducit in hostibus, quicquam ei imminere inde possit incommodi... » VI. Id. Jun. MCCCCLI.
[9] Jac. Bracelliі *Oræ Ligustic. descript.* p. 33. Burmann. *Thes.* t. I. « ... Finarium oppidum a cœli salubritate nominatum, abest a mari duo prope passuum millia, angustias vallis claudens, in cujus faucibus situm est. »

commodes et dangereux pour Gênes. Galeotto Carretto, l'un d'eux [1], secondait dans toutes les occasions les ennemis de cette ville, et faisait fréquemment des incursions sur ses terres [2]. Lorsqu'en 1447 Janus Frégose (mort à la fin de 1448) fut devenu doge en expulsant les Adornes, il fit déclarer la guerre au marquis de Carretto, et, deux ans après (1449), Louis Frégose prit la ville de Final. On agita alors à Gênes la question de savoir si l'on ne raserait pas cette ville, mais on se contenta de démolir sa citadelle. En 1451, Jean, frère de Galeotto, aidé de quelques troupes françaises et de Spinetta, marquis de Savone, parvint à reprendre la ville de Final [3].

Il paraît que Marius demeura à Final ou à Millesimo jusqu'à l'automne de 1451, et que, pendant son séjour, il s'occupa à écrire, à la gloire des Carretto, l'histoire de la guerre qu'ils venaient de soutenir contre Gênes. Cet ouvrage existe encore, et Marius le présenta, le 1er janvier 1453, au marquis de Savone, qui avait contribué au rétablissement de Carretto. Il l'envoya aussi à Constantin Paléologue, en y ajoutant une autre épître dédicatoire, et il le croyait propre à encourager la défense de Constantinople, qui était au moment de succomber sous les efforts de Mahomet. Cette histoire est écrite d'un style emphatique et plus oratoire qu'historique [4].

[1] Les Carretto descendaient, dit-on, de Witiking. — Galeotto et Jean étaient fils de Lazzarino del Carretto. Galeotto mourut en janvier 1450; sa femme, Bannina Adorna, mourut à Millesimo d'une blessure reçue pendant la guerre. — Spineta, fils d'Oddonino Ier, marquis de Savone (de la branche des Carretto de Millesimo), avait pour femme Mariola ab Auria. Voy. Jo. Bricherii Columbi *Tabulæ genealogicæ gentis Carrettensis et marchionum Savonæ, Finarii, Clavexanæ*, etc. *manuductione præmissa*, etc. Vindobonæ, 1741, fol. — On trouve des extraits de cet ouvrage dans : *Novelle Letterar. di Venezia*, 1745, p. 327, et dans : *Novelle Letterar. di Firenze*, 1748, col. 525,558. — Sur l'auteur Giov. Bernard Brichieri Columbi, de Final, mort en 1753, v. Mazzuchelli, *Scritt.* t. VI, p. 2089-2091.
[2] P. Bizarro, l. XII, p. 275. — Agostino Giustiniani, l. V, p. 204.
[3] Ubert. Fogliett. *Hist. Gen.* lib. X, p. 601-602. — *Hist. univ.* t. XXXV, p. 479-483. — Saxius, *Hist. Litter. Mediol.* p. 266.
[4] Saxius, *Hist. Litter. Med.* p. 266. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 207. — J'ai vu

Tandis que François Philelfe croyait son fils encore à Final, et le recommandait, le 13 janvier 1452, à Nicolas Frégose, à Gênes, Marius avait traversé toute la Lombardie pour venir à Ferrare, où Borso tenait une cour brillante. Cette ville parait devoir son origine à des habitants du Frioul, qui, lorsqu'Attila envahit l'Italie, se réfugièrent dans les marais formés par les bras du Pô [1]. Ce terrain, qui n'existait peut-être pas quelques siècles auparavant, et qui, alors, n'offrait que des marécages, fut desséché par l'industrie de ses premiers habitants, et dans la suite devint une des villes les plus florissantes de l'Italie.

cet ouvrage de Marius Philelfe à la bibliothèque Ambrosienne ; il est précédé d'une préface de Muratori et d'une lettre de Sassi. Vient ensuite le corps de l'histoire intitulé :

« J. Marii Philelphi annalium in historiam Finariensis belli atrocissimi, a Genuensibus promoti, volumen librorum octo, et primo proœmiolum ad magnificum Spinetam Saguinæ Marchionem.

« ..... Est enim sanctissimum, amplissimumque exemplum Finarium cum Galeotto et Johanne Marchionibus, quorum res gestæ perillustres antecellunt omni antiquitati... Es enim sanguine, Marchio Spineta, ex reliquis Carrectis primus, aliorum pace dixerim, qui nomen immortale in eo bello tibi compararis ; nec enim pecuniæ, nec opibus, nec clientelis, nec amicis, nec corpori, nec ipsi vitæ tuæ tuorumque pepercisti, quo prodiret in lucem ea victoria. Nec es fessus primo bello, quo captum est Finarium, nec interea labefactus, aut mente motus, nec destitisti hoc secundo, cum redit ad Johannem sobrinum tuum, cum te dico et tuos fratres germanos, dico viros et clarissimos et dignissimos. Habebis ergo primus eam historiam, nec solum primus eam leges, sed leges quam ego propriis manibus scripsi, etc., etc. »

On lit ensuite : « Joh. Marii Philelphi annalium in historiam Finariensis belli. . præfatio ad sacratissimum Constantinum Romeorum imperatorem, in eam historiam et annalium libros. »

A la tête de chaque livre (excepté le premier) il y a un prologue adressé à cet empereur.

Le volume finit par : « Illustri Johanni Finarii Marchioni Joh. Marius Philelphus salutem plurimam dicit. » C'est un envoi de son histoire, daté de Millesimo, kalendas Quintiles.

« J. M. Philelphi carmen pro Johannis Marchionis reditu Finarium congratulatorium.

« Pro Galeoti Marchionis obitu ad sepulcrum epitaphium.

« Carmen ad historiam quo itinere gradiatur ad magnificum Spinetam, Marchionem Segunæ. »

[1] Cynth. J. B. Gyrald. *de Ferrar.* p. 1, 2 ; in Burmann. *Thes.* t. VII.

L'illustre et antique maison d'Est la possédait, et ses princes, qui dominaient aussi sur Modène et Reggio, furent célèbres par leur valeur, leur magnificence et leur goût pour les lettres. L'université de Ferrare, mal à propos attribuée à l'empereur Frédéric II, ne date que de la fin du quatorzième siècle ; Albert, marquis d'Est, souverain de Ferrare, en obtint l'érection du pape Boniface IX [1]. Nicolas III, fils et successeur d'Albert, fut le second fondateur de cette université, et favorisa les lettres autant que les guerres, qui l'occupèrent toute sa vie, purent le lui permettre. Il appela à sa cour Jean Aurispa et Guarino de Vérone [2] ; celui-ci fit l'éducation de son fils Leonello [3], et les talents poétiques de Blanche, fille du marquis Nicolas, ont été célébrés par Titus Strozzi [4]. Nicolas fut le père de trois princes qui, dans la dernière moitié du quinzième siècle, donnèrent à Ferrare le plus grand éclat. C'est sous son règne que se tint dans sa capitale le fameux concile qui avait pour but l'union des Grecs et des Latins, et il prenait plaisir à assister aux discussions philosophiques qui avaient souvent lieu entre les savants des deux nations [5]. N'ayant laissé que des fils légitimes en bas âge, deux de ses vingt et un enfants naturels [6] eurent successivement ses États, et après eux un fils légitime de Nicolas les posséda. Le premier de ces trois seigneurs de Ferrare fut Leonello [7], que les historiens représentent comme un

[1] Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 34 et t. V, p. 70.

[2] La renommée de Guarino attira à Ferrare une foule de disciples, et plusieurs Anglais, déjà célèbres dans leur patrie par leur érudition, vinrent en augmenter le nombre. (Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. III.)

[3] Tiraboschi, *Stor.* VI, 1, p. 20. — Rosmini, *Vit. di Guarino*, t. I, p. 26 et seq., 56 et seq.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 130 r°, 153 v°. — Tiraboschi, *Stor.* VI, II, p. 170. — Blanche épousa, en 1468, Galeotto Pic de la Mirandole. (Fr. Philelf. *Ep.* p. 220 v°.)

[5] Æn. Sylv. *de Europ.* cap. 52, p. 450, oper. ed. Basil.

[6] Cynth. J. B. Gyrald. *de Ferrar.* p. 30. — G. B. Pigna, *Stor. de' Princip. d'Este*, lib. VII, p. 518-521. — Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. I, p. 60 et seq.

[7] La succession de Leonello au marquisat de Ferrare ne fut point une usurpation ; elle avait été arrangée d'avance entre son père, le pape et le marquis

prince accompli. La paix dans laquelle il sut maintenir ses États lui valut le titre de *Père de la patrie*, et lui permit de favoriser l'université de Ferrare, de la réformer et d'y attirer les gens de lettres les plus distingués[1]; il était lui-même très-savant; il cultivait l'éloquence, la philosophie, la poésie, et ses vers italiens sont très-remarquables pour le temps[2]. François Philelfe fut du nombre des savants que Leonello invita à sa cour; mais il était alors à Milan (1449), dont les habitants prétendaient former une république, et ils ne voulurent point le laisser sortir de leur ville[3]. Leonello mourut le 1er octobre

de Mantoue; le testament de Nicolas la lui accorde, et en épousant, en 1429, Richarde de Saluces, celui-ci avait stipulé que les enfants qu'il aurait d'elle n'hériteraient pas de la seigneurie de Ferrare. (Voy. Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. I, p. 75 et seq., où il défend Leonello des accusations de J.-B. Giraldi, et les auteurs qu'il cite dans les *Notes*, p. 111-112.) Le pape Martin V avait légitimé Leonello en 1429. (Muratori, *Ant. Est.* t. II, p. 194.)

Hercule d'Est naquit en 1431.

[1] Entre autres Théodore Gaza. (Hody, p. 87.) — Ludovico Carbone. (Laire, *Ind. libr.* t. I, p. 330.) — Jean Pannonius. (Rosmini, *Vit. di Guarino*, t. III, p. 88.) — Sur l'Académie de Ferrare, voy. Bettinelli, *Risorg.* t. I, p. 213. — Pendant le carême de 1450 eut lieu une lutte littéraire, bien souvent renouvelée depuis. Jean de Prato prêchait contre les lettres profanes et les sciences; c'étaient Albert de Sarziano et Guarino qui défendaient leur cause. (*Lettr. de Guarin.* ap. Martenne *Ampliss. Collect.* t. III. — Rosmini, *Vit. di Guarino*, t. II, p. 22, 161, et t. III, p. 57-60.) Timothée Maffei, archevêque de Raguse, a traité le même sujet en faveur des lettres. (Rosmini, *ibid.* t. III, p. 66-69. — V. Corniani, *I Secol.* t. I, p. 410. — Basilii magni oratio de legendis gentilium libris.) — Quant à Albert de Sarteano ou de Sarziano (en Toscane, et non pas de Sarzane près de Chiusi), voy. Rosmini, *Vit. di Filelf.* t. II, p. 25, not. — Tiraboschi, t. VI, p. 255-258. — Voy. *Lettres* d'Albert de Sarziano, dans Martenne et Durand, *Amplis. Collect.* t. III. — Argelat. *Script. Mediol.* col. 2028 (il cite d'A. de Sarziano: « Oratio habita Ferrariæ die septima maji anno 1447 »). — F.-D. Camusat. ad Ciacconii *Biblioth.* p. 838-841 (indiqué par Sax. *Onom. Litt.*). — Il mourut en 1450.

[2] Muratori, *Annal.* t. IX, p. 239. — Tiraboschi, t. VI, p. 21-22. — G. B. Pigna, *ibid.* l. VII, p. 542-543. — Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. I, p. 60.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 44. — Philelfe avait longtemps été du parti de la liberté. (Voy. Lancelot, *Acad. des Inscr.* t. X, p. 706-711. — Sax. *Hist. Litt. Med.* p. 180.) Il s'unit ensuite au parti de Fr. Sforce, et appela alors la liberté prétendue des Milanais « une atroce et affreuse tyrannie. » (Fr. Philelf. *Epist.* p. 110 r°.)

1450, et eut pour successeur Borso, son frère, autre fils naturel de Nicolas[1]. Moins remarquable par son savoir, il l'emporta peut-être sur son prédécesseur par son amour pour les lettres et sa générosité : sous sa domination, Ferrare devint le rendez-vous de tous les savants distingués de l'Italie. L'empereur Frédéric III, en 1452, lui donna le titre de duc de Modène et Reggio, et, en 1471, le pape y ajouta celui de duc de Ferrare. Borso mourut peu après cette faveur, et son successeur fut cet Hercule, fils légitime de Nicolas III, que ses frères bâtards avaient deux fois exclu de la principauté. Les guerres dont son règne fut rempli ne lui permirent pas de s'occuper des lettres autant que ses prédécesseurs; cependant il les encouragea. Il eut aussi du goût pour les arts, et ses travaux ont été célébrés par plusieurs poëtes, entre autres par Titus-Vespasien Strozzi, l'un des plus grands poëtes de son temps. C'est à Borso et à Hercule, dont la magnificence effaçait en tout celle des autres potentats, que Ferrare doit ses principaux embellissements[2]. Cette succession de quatre princes qui chérissaient les lettres et les arts, donna un grand lustre à cette ville, et produisit, dans la seconde moitié du quinzième siècle, les premiers poëtes latins qui rétablirent le bon goût, et qui ne le cèdent peut-être qu'au célèbre Pontanus, qui, vers le même

[1] La mère de Leonello et de Borso, Stella da l'Assasino, était de la famille des Tolomei de Sienne. (Æn. Sylv. *De Europ.* c. LII, p. 450. — *Diar. Ferrar.* dans Muratori, *Script. rer. Ital.* t. XXIV, p. 184. — Cynth. J. B. Gyrald. *de Ferrar.* p. 32. — Tiraboschi, t. VI, I, p. 295. — J.-B. Pigna, *Stor. de' princip. d'Este*, lib. VIII, p. 561.)

[2] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 183. — Hercule fit élever un théâtre à Ferrare, et il se délassait en y faisant représenter avec magnificence les chefs-d'œuvre de Plaute et de Térence, dont il ne dédaignait pas d'être quelquefois le traducteur. Le duc de Ferrare imita ainsi les spectacles de Rome, où Pomponius Lætus avait renouvelé ce noble amusement. (Tiraboschi, t. VI, II, p. 185 et seq.) L'Université de Ferrare comptait alors cinquante-quatre professeurs, dont plusieurs étaient les plus célèbres du temps, et leurs appointements s'élevaient à 11,047 livres. (Borsetti, *Hist. Gymnas. Ferrar.* t. I, p. 93. — Tiraboschi, t. VI, I, p. 72.)

temps, rappelait à Naples les poëtes du siècle d'Auguste[1]. La perfection des vers latins des poëtes de Ferrare était due en grande partie aux leçons de Guarino de Vérone et de Jean Aurispa, qui étaient eux-mêmes des poëtes au-dessous du médiocre, mais qui pénétrèrent leurs élèves des beautés des modèles antiques.

Lorsque Marius Philelfe vint à Ferrare, il y avait environ un an que Borso avait succédé à son frère Leonello. Il dut le bon accueil que lui fit le prince à la protection de Louis Casella, ministre de Borso et disciple de Guarino. Casella était en place depuis le temps du marquis Nicolas ; il avait toujours été chéri du peuple et de ses maîtres[2] ; il était le Mécène de tous les gens de lettres, et leur faisait fréquemment éprouver sa générosité. Dans une de ses lettres, François Philelfe le remercie de ses bontés pour Marius[3] ; d'autres lettres nous apprennent qu'il recommandait ses amis au ministre de Ferrare, et que celui-ci avait souvent dirigé les bienfaits du marquis sur François Philelfe.

Le célèbre Théodore Gaza, dont on a dit que la conversation était la vie, et la bienveillance l'immortalité[4], avait professé pendant quelques années à Ferrare, et, à la mort de Leonello, il avait passé au service du pape Nicolas V[5] ; mais Marius trouva

[1] Parmi les poëtes de Ferrare on distingue les deux Strozzi, qui descendaient de l'illustre famille florentine du même nom. Titus-Vespasien Strozzi exerça des charges dans lesquelles il s'attira alternativement les applaudissements et l'inimitié de ses concitoyens ; il était élève de Guarino ; ses poésies sont d'une élégance rare au quinzième siècle. Il mourut en 1503, en laissant à son fils Hercule, plus grand poëte encore que son père, le soin d'achever un poëme en l'honneur du duc Borso ; mais l'assassinat qui termina la vie d'Hercule Strozzi trois ans après la mort de son père, empêcha l'accomplissement de ce dessein. (Tiraboschi, t. VI, II, p. 207-211. — Barotti, *Mem. storich. de' Letter. Ferrar.* t. I. — Rosmini, *Vit. d. Guarin.* t. III, p. 134 et seq.)

[2] *Diar. Ferrar.* dans Muratori, *Script.* t. XXIV, p. 221. — Rosmini, *Vit. d. Guarin.* t. III, p. 141.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 70 v°.

[4] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 126-127.

[5] J. Andreæ de Bussi, Episcopi Aleriensis, *Epist. ad Paulum II*, in *S. Hieronymi Epist.* edit. Rom. 1468.

encore dans cette ville Guarino et Aurispa, ces vénérables instituteurs de l'Italie et de l'Europe[1]. Il y trouva aussi un homme qui, dans un autre genre de science, avait la plus grande réputation : c'était François Accolti d'Arezzo, jadis disciple de François Philelfe pour les belles-lettres, et qui était alors l'oracle de la jurisprudence[2]. Flavio Biondo, célèbre antiquaire, était aussi vers le même temps à Florence[3], et les poëtes, qui recherchaient toujours les princes distingués par leur munificence et leur générosité, y étaient si abondants que l'on comparait leur nombre à celui des grenouilles[4]. Mais avant la fin du quinzième siècle, un de ces poëtes, que cette comparaison semble déprécier, eut la gloire de créer la poésie épique italienne : l'*Orlando innamorato* de Boiardo, comte de Scandiano, est la première composition de ce genre, et, dans le temps dont nous nous occupons, son illustre auteur étudiait dans l'Université de Ferrare[5]. A l'époque de la mort de Boiardo, un autre Ferrarais, François Cieco, fit paraître son *Mambriano*, et au commencement du seizième siècle, Arioste, leur compatriote, produisit son immortel et prodigieux poëme.

Marius Philelfe, après quelques mois de séjour à Ferrare, revint à Milan chez son père[6], et bientôt recommença sa vie errante. Son père savait à peine où il était ; cependant il lui écrivit vers la fin de septembre pour l'informer que Pierre

[1] Æn. Sylv. *De Europ.* c. LII, p. 451 oper. : « Fuit autem domus Estensis viris semper doctis amica... In studiis verò eloquentiæ Joannem Aurispam, Siculum, Græcis ac Latinis litteris edoctum, et qui versu prosaque claruit, inter familiares habitum, ditem beatumque fecit. Guarinus autem Veronensis omniumque fermè pater ac magister qui nostra ætate Græcas litteras didicere, admirabilis et omni honore dignus senex, qui omnem ætatem suam legendo, docendo, scribendo percurrisset, unicum senectutis suæ refugium, et illud quidem honestum, dignumque suis exercitiis ac virtutibus invenit. »

[2] Tiraboschi, t. VI, I, p. 394.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* l. IX, p. 63 v°.

[4] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 218.

[5] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 176.

[6] Fr. Philelf. *Ep.* p. 70 v°. Lud. Casell.

Perleone quittait la chaire de professeur à Gênes pour retourner à Rimini sa patrie, et offrait d'employer ses bons offices pour faire avoir cet emploi à Marius [1]. Il ne paraît pas que ce dernier en ait eu envie. Sans doute l'état politique de Gênes engagea Pierre Perleone à abandonner cette ville et empêcha Marius de rechercher sa place. A cette époque, les révolutions se succédaient avec rapidité dans cette république. Les familles plébéiennes des Frégoses et des Adornes avaient hérité des inimitiés des Gibelins et des Guelfes; les anciens nobles, exclus du gouvernement actuel, étaient armés contre leur patrie, et l'influence du roi de France, ainsi que celle du duc de Milan, augmentaient encore les troubles. Gênes était la plus agitée des villes d'Italie [2], et Perleone voulut fuir les dissensions civiles qui sont si peu favorables aux études.

J'ignore quels furent les lieux habités par Marius Philelfe pendant la plus grande partie de l'année 1453. Il revint peut-être dans la rivière de Gênes; car, ainsi que je l'ai déjà dit, il présenta le premier de l'an son *Histoire de la guerre de Final* au marquis de Savone [3]. Cette année fut remarquable par la prise de Constantinople : une population de cent mille âmes [4] ne put pas fournir cinq mille combattants [5] pour la défense de la capitale

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 72 r°. Mario, Sept. 1452. — Perleone, depuis quelque temps, avait prié Fr. Philelfe de chercher quelqu'un qui pût l'aider dans ses fonctions. (Fr. Philelf. *Ep.* p. 66 v°, kal. Aug. 1451.) Avant d'enseigner à Gênes, Perleone avait professé à Milan. (Blondus, cité par Mehus, *Præf. ad. Vit. Ambros.* p. 20.)

Ce fut pendant cette même année 1452 que Fr. Philelfe épousa, en troisièmes noces, Laure Magiolini. (Rosmini, t. II, p. 53. — Lancelot, *Acad. des Insc.* t. X, p. 749. — Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 221-222.)

[2] A la fin de cet ouvrage on trouve plusieurs pièces de vers. (Voy. pag. 54.) On lit ensuite : « Dono datus liber Spinettæ Saguinæ Marchioni a Jo. Mario Philelpho, kal. Januarii ann. 1453. » (Mehus, *Vit. Ambros. Travers.* p. 375.)

[3] Il est vrai qu'il y avait peu de fond à faire sur une population de cette espèce. Voyez Poggio, *De miseria conditionis humanæ*, pag. 89 oper. : « Tum Matthæus (Palmerius) ... : Si vero Græcorum naturam, mores, vitam, perfidiam, desidiam, avaritiam expendas, digni mihi omni supplicio videntur, etc. etc. »

[4] Phranzæ Protovest. *Chronic.* t. III, VIII, p. 90, 91. Edit. Venet.

de l'empire d'Orient, et, malgré la vaillance des auxiliaires italiens et de ceux de l'Archipel [1], cette grande ville succomba le 29 mai sous les attaques répétées du terrible Mahomet [2]. La haine religieuse qui séparait les Grecs et les Latins, et surtout les inimitiés qui divisaient les princes de l'Occident [3], avaient empêché ceux-ci de secourir la nouvelle Rome. Cependant la prise de cette superbe cité causa un effroi général en Europe. Les souverains se repentirent d'avoir fermé l'oreille [4] aux cris des Grecs qui demandaient leur assistance, et quelques-uns prirent la croix. L'Italie fut surtout alarmée par les lettres du cardinal Isidore [5]. Ce légat, seul secours que Nicolas V eut en-

[1] Crusii *Turco-Græc.* p. 52-53. — Ducas, c. 36 et seq.

[2] Bajazet aurait déjà pris Constantinople sans Tamerlan, Mongol de la Transoxiane, qui attaqua l'Anatolie en 1400 ; la bataille d'Ancyre fut livrée en 1402.

Ubert. Pusculo de Brescia, élève de Guarino, que l'ardeur de l'étude avait entraîné à Constantinople, s'y trouvait lorsque les Turcs prirent cette ville. Il composa ensuite son poëme sur cet événement. (Voy. Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. III, p. 170-179.)

[3] Odor. Raynald. *Ann.* 1453, n° 1. — Voy. Platina *in* Bonifacio V, cité par Bayle, *Dict.* art. Mahomet II, not. E.

[4] Æneas Sylv. *Hist. Europ.* c. VII, p. 401 : « Surdæ (proh dolor) nostrorum principum aures fuere, cæci oculi, qui cadente Græcia, ruituram christianæ religionis reliquam partem non viderunt, quamvis privatis quemque aut odiis, aut commoditatibus occupatum, salutem publicam neglexisse magis crediderim. »

[5] La lettre du cardinal Isidore, sur la prise de Constantinople, se trouve dans les *Annales* d'Odoric Raynald (1453, n° 3 et 6, t. XVIII, ed. Rom. 1659). Il indique en marge qu'elle est tirée de *S. Ant.* III, p. tit. 22, c. 13, § 14. — Cette même lettre, plus ample et fort différente, a été de nouveau publiée par Dom Luc d'Acheri (*Spicileg.* t. VIII, p. 286-292, ed. 4°, 1668), « ex ms. cisterciensi a D. Jacobo de Lannoy descripto, » et par Reusner (*Epist. Turcicæ*, lib. IV, p. 104). Voici le fragment concernant les projets ultérieurs de Mahomet, tiré du *Spicileg.* de d'Acheri, p. 291 : « Primo enim dromones centum septuaginta inter parvas et magnas præparavit et ad Mare Nigrum misit ad insulas Cyclades causa suo imperio eas subjugandi. Deinde præparat se cum infinito exercitu ad tres urbes solidas et potentes juxta Danubium sitas transmigrare et eas expugnare et devastare; videlicet unam quam Pensteium (en marge : *Pessium*, *Passer* et *Petzer*) nuncupamus, aliam Sondorobrium, aliam Colostadium. Et sic proponit totam transire Ungariam, eamque perdere et delere, ut neminem habeat impeditorem: quoniam in Italiam anno futuro transmigrare decrevit, unde jam anno præsenti hæc omnia agere introducit et proponit. Itaque præparat et præparare conatur galeas parvas et magnas trecentas, naves magnas viginti et ultra, pedestrium et

voyé à l'empereur Constantin[1], après s'être sauvé avec peine du massacre de Constantinople[2], décrivit les scènes d'horreur dont il avait été le témoin, et annonça les projets et les préparatifs de Mahomet contre l'Italie[3]. Les gens de lettres furent aussi effrayés que les potentats ; ils regardaient Constantinople comme la source du savoir[4], et ils gémirent sur la destruction de tant de bibliothèques[5], qui renfermaient des trésors peut-être encore inconnus dans l'Occident[6]. Le pape Nicolas V,

equestrium exercitum ultra centum millia, et sic a Durano transire ad Vramdisium (il faut lire : *a Dyrrachio ad Brundusium*). »

Cette lettre est datée : « .....Datum Cretæ in domibus præsidentiæ nostræ sub sigillo nostro quo utimur, anno a nativitate Domini MCCCCLIII, die octava Julii, pontificatus... Nicolai... papæ V, anno septimo. »

Cave (*Script. Eccles. Hist. Litt.* ed. 1688. *Append.* p. 115) dit que cette lettre qui, par une faute d'impression, est datée dans Reusner de 1452, fut écrite de Péra.

[1] Ducæ *Hist. Byzant.* p. 141-142.

[2] Laonic. Chalcocond. *de reb. Turcic.* lib. VIII, p. 211. — Æn. Sylv. *Comment.*

[3] Isidor. *Epist.* apud Odor. Raynald. ann. 1453, nos 5 et 6.

[4] Æn. Sylv. lib. I, *Ep.* 155, p. 705, oper. : « Præcisus est fluvius omnium doctrinarum, musarum desiccatus fons. Nunc poesis, nunc philosophia sepulta videtur. Fateor multis locis apud Latinos studia litterarum esse illustria... Sed rivuli sunt omnes isti ex Græcorum fontibus derivati. A fonte præcide rivum, præcisus arescit. Quo pacto in rivo reperias aquam quum fontem ipsum invenias aridum? Non possum non dolere, Sancte Pater, cum talem fieri jacturam video literarum... Ecce nunc Turci literarum ac Græcarum et Latinarum hostes, ut suis literis locum faciant, nullum librum alienum esse sinunt. Hi nunc Constantinopoli capta, quis dubitat incendio quævis scriptorum monimenta concedent. Nunc ergo et Homero et Pindaro, Menandro et omnibus illustrioribus poetis secunda mors erit. Nunc Græcorum philosophorum ultimis patebit interitus. Restabit aliquid lucis apud Latinos. At fateor, neque id erit diuturnum nisi mitiori nos oculo Deus ex alto respexerit, fortunamque vel imperio romano, vel apostolicæ sedi præbuerit meliorem. » V. ci-dessus, page 37, note 1.

Laur. Quirin. cité par Hody, p. 192 : « Ergo et lingua et litteratura Græcorum tanto tempore, tanto labore, tanta industria inventa, aucta, perfecta peribit, heu ! peribit. Et quis vel adeò durus, vel adeò ferus, ut se a lacrymis possit abstinere? Illæ litteræ peribunt quæ orbem universum illustrarunt, quæ salutares leges, quæ sacram philosophiam, quæ reliquas bonas artes adduxerunt, quibus vita humana exculta est. » — Cette lettre de L. Quirini a été publiée par le P. degli Agostini. (*Scritt. Viniz.* t. I, p. 216 et seq.)

[5] Voy. ci-dessus, page 40, note 1.

[6] Æn. Sylv. lib. I, *Epist.* 155, p. 705, oper.

pour rassurer les uns et les autres, publiait une croisade[1] et faisait acheter en secret des livres à Constantinople[2].

François Philelfe fit cette année le voyage de Rome et de Naples qu'il projetait depuis longtemps. Le roi Alphonse lui avait demandé ses Satyres, et le poëte désirait les lui présenter lui-même. A son passage à Rome, Nicolas V l'accueillit avec bonté, et des honneurs furent à Naples la récompense de son voyage. Alphonse le créa chevalier, lui donna la couronne poétique et lui permit de porter ses armoiries. Philelfe revint à Milan à la fin de septembre[3]. Il apprit alors que, dans le désastre de Constantinople, Manfredina Doria et ses deux filles avaient été réduites en esclavage[4]. Il s'occupa sur-le-champ de leur délivrance, et réussit à leur rendre la liberté en faisant présenter à Mahomet, par deux jeunes gens qu'il envoya, du consentement du duc de Milan, une lettre et une pièce de vers[5]. Ces femmes, malheureux débris de la famille de Chrysoloras, passèrent ensuite en Candie ; Manfredina y mourut en 1464[6]. Sa fille Zambia habitait encore cette île en 1466 ; elle y était dans la misère, et François Philelfe avait chargé son fils Xénophon de la ramener en Italie[7].

[1] Odor. Raynald. ann. 1453, n° 9. — Le cardinal Nicolas de Cusa composa son traité *De Pace fidei* pour réunir les puissances chrétiennes contre les Turcs. V. l'éd. de ses œuvres, Bâle 1565, 3 vol. fol. — *Vita cardin. Nicol. Cusæ*, auct. Hertzheim, Trèves 1730, 8°.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 92 r°. — Æn. Sylv. *De Statu Europ.* cap. 54, dans Freher. *Script. rer. Germ.* t. II, p. 156 : « Libros ex tota Græcia perquisitos ad se jussit afferri, et in latinam converti linguam curavit. Veteribus et novis codicibus ornatissimam bibliothecam instruxit, in qua circiter tria millia librorum volumina condidit. » (Voy. Giann. Manetti, *Vit. Nicol. V* dans Muratori, *Script.* t. III, part. 2, p. 927.)

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 79 v°, 181 r°.

[4] Id. *Ep.* p. 82 r°, 84 r°.

[5] Id. *Ep.* p. 182. — Lancelot, *ibid.* p. 718. — Rosmini, *Vit. di Philelfo*, t. II, p. 305 et suivantes, a publié en grec et en italien la lettre de Philelfe à Mahomet II.

[6] Fr. Philelf. *Ep.* p. 166 v°.

[7] Id. *ibid.* p. 186 r°. Quirin. et Xenoph.

Vers ce temps, Marius Philelfe s'établit à Turin, ville dans laquelle, au commencement du quinzième siècle, Louis de Savoie, prince d'Achaïe, avec l'autorisation de l'antipape Benoît XIII, avait érigé une université dans le but de relever les études et de combattre l'ignorance où les guerres avaient plongé une partie de la Lombardie[1]. La peste s'opposa à l'activité de cet établissement, l'obligea plusieurs fois à quitter Turin, et lorsque Marius arriva dans cette ville, les belles-lettres y étaient absolument négligées ; la jurisprudence seule y était en honneur. Marius fit valoir son titre de *docteur en l'un et l'autre droit*, et trouva que le métier d'avocat était plus avantageux que celui de poëte. Son père dédaignait cet état et l'exhortait à ne pas abandonner la culture des Muses et des lettres[2]. Marius, dans l'année 1454, reçut à Turin la visite de son frère Xénophon et celle de plusieurs nobles de Constantinople, qui allaient implorer les secours du roi de France, et que François Philelfe avait recommandés au chancelier des Ursins[3]. Marius, du reste, suivit les conseils de son père[4] ; il fit des vers, et le duc de Savoie lui donna d'honorables marques de sa protection[5], et le nomma poëte lauréat.

[1] Lünig, *Cod. Ital. Diplom.* vol. III, p. 1279.— Philib. Pingon. *Aug. Taurin.* p. 33, in Burman. *Thes.* t. IX, part. VI. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, I, p. 75.

[2] Fr. Philelf. *Ep.* p. 82 v° : « Quod istic tibi honoratus sit locus gaudeo. Redibunt fortassis aliquando Taurinates cum Musis in gratiam... Tu velim a Minerva ne desciscas, nam repugnante natura nihil fieri recte potest. Itaque malle te debes et oratorem et poetam, eumdemque philosophum, quam jurisconsultum et rabulam mercenarium. »

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 85 r° et v°.

[4] Tiraboschi, *Stor. della Leter. Ital.* lib. III, t. VI, p. 1047, sec. ed. Moden. not. : « Del soggiorno del Filelfo in Torino abbiamo anche una pruova il alcune poesie che ivi se ne conservano nella biblioteca di S. Agostino, scritte da quella città, e quasi tutte a un certo Michele Lucerna, di cui già era quel codice. Due di esse hanno la data del 1455 e del 1457. »

[5] Louis, duc de Savoie, était fils d'Amédée VIII, qui avait été élu pape par le concile de Bâle, et qui finit par se contenter du titre de cardinal ; c'était un prince bon à l'excès. — Rosmini, t. III, p. 91, prouve par des vers de Fr. Philelfe que Marius reçut la couronne poétique du duc de Savoie. Voy. page 66, et comparez avec les reproches de Trebanus Aurelius. On sait que les ducs de Savoie passaient pour Français plutôt que pour Italiens, car Trebanus reproche à Marius d'avoir reçu le laurier d'un prince Gaulois. Il paraît que Humbert aux Blanches-Mains, souche de la maison de Savoie, descendait de Boson, roi de Provence. (Voy. une note de d'Hozier, rapportée dans l'*Atlas de Le Sage*, cart. 27e.)

L'usage antique de couronner les poëtes[1] s'était perdu dans le moyen âge[2] ; mais au treizième siècle on eut l'idée d'établir pour la poésie des degrés semblables à ceux qui existaient dans les universités[3]. On créa donc des bacheliers et des docteurs en gaie science, comme il y en avait pour le droit et la théologie[4]. On voulut ensuite, en Italie, renouveler l'ancien couronnement des poëtes, et faire de la couronne de laurier l'honorable récompense des plus rares talents[5]. Pétrarque, en 1341, fut le premier poëte couronné à Rome, au Capitole ; mais avant lui, Bonatino de Bergame et Albertino Mussato[6] avaient reçu le laurier poétique à Padoue. Convenevole de Pise[7], maître de Pétrarque, en avait aussi été honoré dans sa patrie, mais un

[1] Sur le couronnement des poëtes, voy. Bettinelli, *Risorg.* t. II, p. 144, et les ouvrages indiqués au *Catalog. Biblioth. Bunavian.* t. I, part. 1, p. 697.

[2] Au dixième siècle cependant l'empereur d'Allemagne intitulait ses lettres à Gerbert : « Gerberto philosopho peritissimo, atque in tribus philosophiæ partibus *laureato*. » (Bettinelli, *Risorg.* t. I, p. 19, note 6, et t. II, p. 145.)

[3] Les degrés furent inventés, dit-on, au commencement du douzième siècle, à Bologne, par Irnerius, (Corniani, *I Secol. dell. Let. Ital.* t. I, p. 63.—Ginguené, *Hist. Litt. d'Ital.* t. I, p. 138.— Itterius, *De Honorib. Academicis.*)

[4] Depuis le treizième siècle, plusieurs traités d'art poétique portèrent le titre de *Gaye Science*. Le premier fut écrit par Raymond Vidal. (V. Andres, *Orig. e progr.* t. II, p. 53-54, 56-58.)

[5] S. Bonaventure parle d'un poëte couronné par l'empereur au commencement du treizième siècle ; on l'appelait le *Roi des Vers*. (Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 314.)

[6] Alb. Mussato, né à Padoue dans la pauvreté, en 1261, parvint aux dignités et acquit la plus grande célébrité comme homme d'Etat, guerrier, historien et poëte. Il joua un grand rôle dans sa patrie, dont il éprouva alternativement la reconnaissance et l'ingratitude. Vers 1314 il fut couronné poëte par l'Université, en présence de tout le peuple. Il fut un des restaurateurs de la bonne latinité. (Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 339-347. — Corniani, *I Secoli dell. Let. Ital.* t. I, p. 239 et seq. — Ferret. Vicent. VI, p. 1143, dans Muratori *Script.*)

[7] Convenevole est fameux par la perte du traité de Cicéron, *de Gloria* ; Pétrarque, qui le tenait de Raymond Soranzo, le lui avait prêté, et il le mit en gage. (Petrarchi *Senil.* XV, I, p. 1049. — *Mém. sur Pétr.* t. I, p. 89.)

peu tard, comme le dit son illustre disciple, puisque ce ne fut qu'à sa mort. Dans le reste du quatorzième siècle, on ne trouve que Zanobi de Strada, qui, en 1355, fut couronné à Pavie par l'empereur Charles IV. La profession de poëte sembla reprendre le caractère sacré qu'elle avait eu anciennement. La grande renommée de Pétrarque et la pompe extraordinaire de son couronnement donnèrent un grand prix à cette récompense du génie, et la couronne poétique en fut plus honorée qu'elle n'honora le grand homme pour lequel on en ressuscita l'usage. Dans le siècle suivant, les empereurs Sigismond et Frédéric III accordèrent si fréquemment cette distinction, auparavant si rare et si enviée, qu'elle perdit tout son prix, et l'on ne voit point que les grands littérateurs de la fin du quinzième siècle aient recherché cet honneur qui, alors, était dépouillé des cérémonies qui lui avaient donné de l'éclat, et ne se conférait plus que par une patente. Chaque souverain, grand ou petit, s'était arrogé le droit de donner la couronne et de créer des *poëtes lauréats*[1]. Marius Philelfe prend ce titre à la tête de plusieurs de ses ouvrages ; il y joint même ceux de chevalier et de comte[2], qu'il devait aux bontés du roi René : ce prince est connu dans l'histoire pour avoir avili la noblesse et ses titres, en se faisant un jeu de les conférer[3]. Le titre de poëte lauréat ne parut pas augmenter le mérite de Marius Philelfe aux yeux des Italiens, qui dédaignaient les couronnes poétiques données[4]; ils traitaient de criailleurs et de bouffons les gens de lettres de la cour de René, et prétendaient qu'il n'y avait que des ignorants qui allassent chercher au dehors des titres que la rigueur des exa-

[1] Voy. Lill. Gyrald. *Hist. poet.* p. 21. — Du Resnel, *Acad. des Inscr.* t. X, p. 507 et suiv.— *Mém. pour la Vie de Pétrarq.* t. I, p. 422-447, et t. II, p. 1-11, et not. p. 1-13. — Tiraboschi, t. VI, II, p. 249-254.

[2] Voy. le titre de l'Amyris, ms. de la Bibl. de Genève.

[3] Papon, *Hist. de Prov.* t. III, p. 424.

[4] Pontanus : « Non laurus vatem sed sua musa facit. » — Pétrarque lui-même sembla se repentir de son couronnement et dédaigner l'honneur qu'il s'était tant empressé de recevoir. (*Senil.* XV, 1.)

mens d'Italie ne leur permettait pas d'espérer[1]. C'est au moins les reproches qui furent faits à Marius par un docteur de Bologne, nommé Trebanus Aurelius; Marius, suivant l'usage du temps, l'avait accablé d'injures pour une critique assez modérée qu'il avait faite de ses poëmes[2].

François Philelfe, dès l'an 1451, avait adressé à Charles VII, roi de France, une longue lettre pour l'engager à faire la guerre aux Turcs[3]; il avait des amis à la cour de ce prince, et il voulait lui dédier un ouvrage sur la musique, dont il avait déjà envoyé, comme échantillon, une ode de cent vers au chancelier des Ursins[4]. Ces motifs, joints à l'espoir d'être aussi bien reçu à la cour de France qu'il l'avait été à celle de Naples, lui faisaient désirer ardemment de faire un voyage à Paris; mais le duc de Milan le tenait encore comme enchaîné, et ne voulut jamais lui en accorder la permission[5]. Marius eut le même désir, et, plus indépendant que son père, il paraît qu'il le satisfit en 1456. On ne connaît ce voyage que par une seule phrase d'une

[1] Trebanus Aurelius cité par Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 268 : « Scito me non a principe aliquo Gallorum aurum accepisse, a quo etiam rabulæ, mimi, histriones et ridicula capita pro joco sibi illud plerumque devendicant : sed ab urbe omnium antiquissima, et ab eo quidem collegio, ubi non nisi bene meritis atque consummatis viris laureus honos exhibetur. Tu verò... ad principem confugisti, ut aurum acciperes, ad quem non nisi indocti, verentes publicum literarum examen subire, divertunt. Quo circa folia et coronam a Gallis recepisti, auctoritatem verò ac dignitatem literarum apud Italos amisisti. » — Cette réponse de Trebanus, qui fait évidemment allusion au roi René (voy. p. 64, not. 3), se trouve en manuscrit dans la bibliothèque Ambrosienne. On lit à la suite plusieurs épigrammes, parmi lesquelles est la suivante :

Si tumor et pompa et frondes, insania, ventus
Tollantur, Mario, dicite, quid remanet?

[2] Voy. Sax. *Hist. Lit. Mediol.* p. 266-268.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 53-59.

[4] Id. *ibid.* p. 90 v°, 91 r°, 93 v°.

[5] Fr. Philelf. *Ep.* 93 r° : « De adventu autem meo nihil adhuc habeo certi. Is enim mihi in hanc diem negatus est. Nam ne pedem quidem movere mei hujus injussu principis mihi licet. Spero tandem propediem fore ut exorari se patiatur... » Au chancelier des Ursins, Juin 1456. — V. aussi la lettre suivante au médecin Thomas

lettre de François Philelfe à Thomas, médecin de Charles VII, dans laquelle il paraît fâché de la détermination de son fils[1].

On peut croire que Marius espérait de grands succès à Paris. Charles VII avait depuis vingt ans reconquis son royaume et sa capitale sur les Anglais; il protégeait les lettres, et Marius crut sans doute que son érudition, sa parfaite connaissance des langues grecque et latine lui procureraient l'accueil le plus honorable et le sort le plus brillant. Il aurait eu des espérances moins flatteuses s'il avait mieux connu le genre et l'état des études à Paris; il aurait dû savoir que plusieurs Grecs qui s'y étaient réfugiés, qui avaient été recommandés par son père au chancelier des Ursins[2], et qui savaient au moins leur langue, n'y avaient eu aucun succès. Dans la même année, un des Grecs les plus habiles dans la littérature et la philosophie, Jean Argyropule[3], le maître de Politien, de Laurent de Médicis et de Reuchlin, quitta Florence, où il professait sous la protection de Pierre de Médicis, pour aller à Paris demander à Charles VII les moyens de racheter ses parents, esclaves des Turcs. François Philelfe le recommanda à son ami Thomas, médecin du roi de France[4], en en faisant les plus grands éloges; dans cette même lettre il témoigne la surprise que lui cause le voyage de son fils Marius, ce qui prouve que celui-ci précéda Argyropule dans la capitale de la France.

L'état des études à Paris était bien différent de celui où elles étaient en Italie. Cette grande ville avait abandonné la

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 94 v°: « At ne causam quidem intelligo quid ad vos ierit filius Joannes Marius; nam neque est a me missus, neque is causam ullam, hac de re, ad me scripsit. Tamen utcumque res habet, brevi te visam. » Du 18 mai 1436.— Venturino de' Priori, dans des vers élégiaques adressés de Savone, 27 avril 1437, à Marius Philelfe, lui dit :

Quod sis Caroleas orator missus ad aures
Vidimus et placuit Carolus ipse mihi.... etc.

(Bandini, *Cat. Bibl. Medic.* ms. lat. plut. 91. Cod. 42, t. III, col. 805.)

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 85, 89, 94, etc.

[3] Hody, *De Græc. illustr.* l. II, c. 1.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 94.

culture des lettres pour la théologie scholastique. Tant que les théologiens de Paris se bornèrent à étudier l'Écriture sainte et les Pères, l'étude des belles-lettres s'allia avec celle de la théologie. Mais au onzième siècle la connaissance des ouvrages d'Aristote, dont la philosophie venait d'être remise en crédit chez les Arabes par le célèbre Avicenne[1], produisit en France un esprit de subtilité qui fut introduit dans tous les genres d'études et enfanta les querelles et les sectes. Celles des *réalistes* et des *nominaux* ne sont que trop fameuses, et durèrent jusqu'à la Réformation. On ne s'attacha plus qu'aux matières qui offraient le plus de champ à la discussion, et bientôt l'art de la dispute, sous le nom de philosophie, étouffa les belles-lettres et les sciences. On dit que Roscelin et Bérenger, chefs de ces sectes, se rétractèrent et se repentirent; mais ils avaient donné l'essor à la plus absurde méthode, et leurs successeurs, dédaignant toute autre étude, s'adonnèrent uniquement à la nouvelle dialectique, et la poussèrent jusqu'à la plus étonnante puérilité[2]. On renonça à persuader par l'éloquence, et l'aride syllogisme prétendit la remplacer.

Au douzième siècle, la réputation des docteurs de Paris, parmi lesquels brillait le spirituel et inquiet Abélard, attirait dans cette ville un grand nombre d'étrangers, et lui fit donner par le pape Grégoire IX le surnom de *Cariath-Sepher*[3]. L'amant d'Héloïse et quelques-uns de ses contemporains avaient encore l'usage des bons auteurs latins; leur style est bien loin d'être correct et naturel, mais il atteste qu'ils lisaient Virgile et Cicéron, et ils sont les derniers littérateurs jusqu'au quinzième siècle.

La dialectique, au treizième siècle, avait tout envahi et ne

[1] Roger Bacon, *Op. maj.* p. 13.

[2] Voy. Johann. Sarisber. *Metalogic.* l. I, c. 3, p. 740-741 ed. 1639.

[3] Cariath-Sepher, la *Ville des Lettres*. — Voy. Philipp. Harveng. Abbat. bonæ spei *Epist.* 3, p. 17-18. — Fleury, *Hist. Eccl.* liv. LXXX, c. 3, t. XVII, p. 9, 4°.

laissait plus apercevoir aucune trace de bonne littérature. Les orateurs et les poëtes anciens étaient profondément oubliés, et c'était bien mal à propos que quelques écrivains donnaient encore à Paris les titres de *Nouvelle Athènes* et de *Puits de science*[1]. Aristote, défiguré par les modernes, y dominait et laissait à peine dans les études une petite place à la grammaire de Priscien. Rien ne pouvait balancer l'autorité du philosophe de Stagire ; ses prétendus disciples joignirent bientôt l'intolérance à l'admiration pour des préceptes qu'ils dénaturaient, et proclamèrent que sa science avait été surnaturelle[2]. On prétendait que son âme avait animé son commentateur Averroës[3], et, en Italie, on plaçait l'un et l'autre au-dessus des Apôtres et des Pères de l'Église. Cette doctrine fut une des causes de l'incrédulité qui domina dans ce pays au siècle suivant[4], époque où les princes et les prêtres ne regardèrent la religion que comme un instrument de domination et de profit. En France, le goût pour la poésie latine n'existait plus ; on méconnaissait les règles de la versification, et le peu de vers latins de ce temps sont remplis de solécismes. Le treizième siècle et le suivant furent prodigieusement féconds en fondations de colléges, mais on se bornait à y enseigner la théologie, la dialectique, le droit, la médecine et quelque peu de mathématiques ; les lettres et la rhétorique n'avaient aucune part dans l'enseignement. Il faut

[1] *Image du monde*, dans les *Notic. des Ms. de la Bibl. nation.* t. V, p. 257.

[2] Bayle, *Dict.* art. *Aristote*, not. *H.*

[3] Id. *ibid.* art. *Averroës*, not. *E*, p. 386. — On peut voir dans Pétrarque (*De ignor. sui ips.* p. 1160-1161) le sévère jugement qu'il porte sur Averroës et les commentateurs en général. Il l'appelle ailleurs un *chien enragé*, à cause de ses opinions hétérodoxes. (Petr. *Ep. sin. titul.* p. 812.) C'était à coup sûr une grande singularité qu'un auteur grec et païen, apporté en Europe et commenté par les mahométans, devint l'arbitre et le soutien de la théologie chrétienne. (Denina, *Disc.* t. I, p. 266.) — Sur les relations de Paris avec l'Italie, v. Pierre Lombard, Saint-Thomas, Brunetto Latini, Le Dante, etc.

[4] Boccac. *De ignorant.* : « Massimamente in Venezia, per seguir Aristotele ed Averroë, nulla credeano i dotti... » (Cité par Bettin. *Risorg.* t. II, p. 59, not. — Petrarch. *Senil.* V, 3.)

remarquer cependant que, tandis que Paris négligeait absolument la littérature ancienne, les écoles d'Orléans conservèrent l'usage d'expliquer quelques auteurs classiques. On se querella même sur ce sujet ; chaque école tourna sa voisine en ridicule, et Henri d'Andely, dans la *Bataille des sept arts libéraux*, nomme parmi les défenseurs d'Orléans, Homère, Horace, Juvénal, Lucain, Térence, Perse, Claudien, tandis que les héros de Paris sont Hippocrate, Galien, Aristote et Platon[1]. Observons encore que, dès le douzième siècle, des savants qui avaient conservé un goût au-dessus de celui du temps, s'efforcèrent de montrer l'inutilité et la futilité de la nouvelle dialectique, et à quel point elle était nuisible au véritable savoir[2]. Dans le siècle suivant, le *docteur admirable*, Roger Bacon, qui surpassait tous ses contemporains par l'universalité de ses connaissances[3], ne cessa de soutenir que tout l'appareil de la dialectique alors en usage n'était que le voile d'une grande ignorance[4]. L'amour de la dispute, bien plus que celui de la vérité, animait les soi-disant philosophes du quatorzième siècle, et il fut la cause de l'extrême barbarie de style qui caractérise ce temps. On compte cependant alors parmi les principaux adversaires français des

[1] *Notic. des Ms. de la Bibl. nation.* t. V, p. 300 et suiv. — Dans les Fabliaux et Contes, t. III, p. 96 et seq. 8°, éd. de Méon, voir le *Lay d'Aristote* où H. d'Andely se moque de ses prétendus disciples.

[2] Tel fut un des buts des écrits de Jean de Salisbury, l'homme le plus savant, l'écrivain le plus élégant de son temps. Dans ses deux ouvrages, il allia le raisonnement à la plaisanterie pour attaquer la nouvelle philosophie. (Voy. *Polycrat.* lib. VII, c. 9 et 12. — *Metalogic.* lib. I, c. 3, lib. II, c. 17 et bien d'autres endroits.) — Galter, prieur de Saint-Victor, appela les quatre plus fameux scholastiques les *labyrinthes* de la France (apud Launoy, *De Var. Aristot. fortun.* p. 190, t. IV, part. I, oper. in fol. 1732).

[3] Brucker, *Hist. Philos.* t. III, p. 817 et seq. — Sam. Jebb, *præf. in* Rog. Bacon. *Op. maj.*

[4] Roger Bac. *apud* Jebb, *Præf. ad Op. maj.* p. 5 : « Si haberem potestatem super libros Aristotelis (latine conversos) ego facerem omnes cremari, quia non est nisi temporis amissio studere in illis et causa erroris et multiplicatio ignorantiæ, ultra id quod valeat explicari. — Nunquam fuit tanta apparentia sapientiæ, nec tantum exercitium studii, in tot facultatibus, in tot regionibus, sicut jam a quadraginta annis : ubique enim doctores sunt dispersi... in omni civitate

abus de la dialectique Jean Gerson et Nicolas de Clemangis. Ce dernier avait un goût épuré, et, dès la fin du quatorzième siècle, il voulut donner de l'élégance aux écrits latins ; son style est bien plus soigné que celui de ses devanciers, et il fit des efforts pour ramener les études dans une meilleure voie. Il dut peut-être sa manière de voir à son séjour à la cour des papes d'Avignon ; mais personne ne fit attention à ses idées et ne suivit son exemple.

L'Italie, où les Grecs avaient ressuscité les lettres dès le quatorzième siècle, leur dut encore, au siècle suivant, la philosophie de Platon, qui y contre-balança le crédit d'Aristote et d'Averroës. Elle fut expliquée pour la première fois par Georges Gemisthus, et fit ses premiers progrès sous la protection des Médicis. J'ai déjà eu l'occasion de rappeler les rudes combats que se livrèrent les partisans des deux philosophes grecs [1] ; ils les accompagnèrent, suivant l'usage du temps, de beaucoup d'injures. Ces discussions agitaient l'Italie, l'esprit pouvait y gagner; mais en France Aristote régnait sans concurrent. L'Université de Paris, sans cesse occupée de ses querelles avec les moines mendiants, de subtilités de dialectique, de discussions théologiques, de dissensions civiles et particulières, repoussait l'étude des belles-lettres. La résidence des papes à Avignon, les voyages de Pétrarque à Paris, le séjour que l'empereur Manuel Paléologue y fit à deux reprises dans les premières années du quinzième siècle, ne purent donner à la France le même goût et la même impulsion pour les lettres qui s'étaient déjà manifestés en Italie [2].

et in omni castro, et in omni burgo præcipue per duos ordines studentes, quod non accidit nisi a quadraginta annis vel circiter, cum tamen nunquam fuit tanta ignorantia, tantus error..... Vulgus studentium cum capitibus suis non habet unde excitetur ad aliquid dignum, et ideo languet et asininat circa mala translata, et tempus et studium amittit in omnibus et expensas. Apparentia quidem sola tenet eos, et non curant quid sciant, sed quid videantur scire coram multitudine insensata. »

[1] Voy. ci-dessus, p. 39.

[2] Manuel Chrysoloras vint à Paris en 1408 comme envoyé de l'empereur de Constantinople et laissa au trésor de Saint-Denis un ms. grec des œuvres de saint Denis, écrit au onzième siècle, et dont la souscription atteste l'origine. (Ikœrner, *De doctis Græcis*, p. 12-13. — Montfaucon, *Palæogr. Gr.* lib. I, p. 56. — Hody.)

L'application à la philosophie et l'opiniâtreté des scholastiques n'étaient pas les seules causes de la décadence des lettres en France; l'extrême rareté des livres y contribuait aussi [1] : elle fut cause qu'on ne consulta plus les bons et anciens auteurs, et que, dans chaque science, on érigea en maître quelque auteur ou compilateur moderne qui en devenait l'unique oracle [2]. Roger Bacon se plaint de cet usage pour la théologie [3].

Avant le quinzième siècle, la langue grecque était dans le plus grand oubli, et quoiqu'on puisse nommer quelques personnages qui passaient pour en avoir connaissance [4], on ne trouve aucune mesure prise pour qu'elle fût enseignée dans ce pays avant l'an 1305 [5]; mais les ordres que Clément V donna

[1] Au milieu du douzième siècle, l'histoire marque comme un événement l'arrivée de quelques livres grecs apportés de Constantinople. (*Chronic. brev. Eccl. S. Dionys.* ann. 1167, cité par d'Acheri, *Spicileg.* t. II, p. 811, 4°.) Saint Louis, qui aimait les lettres, réunit avec peine quelques livres dans le trésor de la Sainte-Chapelle. Plus tard encore, sous Charles V, on remarque la bibliothèque de Raoul de Presle (Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. XIII, p. 621) et celle que le roi réunit au Louvre. (V. *Biblioth. protypograph. ou librairies des fils du roi Jean*, 4°.) Cette dernière était composée d'environ 900 volumes, qui ne furent point augmentés sous les deux règnes suivants. Parmi ces livres il y avait à peine quelques anciens auteurs latins, et le duc de Bedford en fit transporter la plus grande partie en Angleterre. Boivin, *Acad. des Inscript.* t. II, p. 690-703. V. aussi Robertson, *Hist. de Charles-Quint*, introd. p. 220, trad. franç.— Du Breuil, *Antiq. de Paris*, liv. I, p. 1043. — Naudé, *Addit. à l'hist. de Louis XI*, c. IV, p. 36. — *Mém. de Christine de Pisan*, 3e part. c. XII.

[2] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 21.

[3] Roger Bacon cité par Hody, *De Bibl. textibus*, p. 419 : « Quartum peccatum est quod præfertur una sententia magistralis textui facultatis theologicæ, scilicet Liber Sententiarum, nam ibi est tota gloria theologorum, qui facit onus unius equi. Et postquam illum legerit quis, jam præsumit se de magistro theologico, quamvis non audiat tricesimam partem sui textus, etc... »

[4] *Hist. litt. de la France*, t. IX, p. 151.

[5] Le collége de Constantinople, fondé à Paris au treizième siècle, et que quelques auteurs ont cru destiné à l'éducation de jeunes Grecs et à favoriser l'union des deux Eglises, aurait sans doute efficacement contribué à la connaissance de la langue grecque, si tel avait été le but de son institution. Mais il pa-

alors pour établir dans les universités de l'Europe des professeurs de grec et de langues orientales ne furent suivis d'aucun effet[1]. Vers 1430 quelques Français vinrent étudier à Mantoue, sous Vittorino de Feltre, dont le savoir et les manières aimables attiraient des étudiants de toutes les nations, et qui comptait les plus nobles personnages parmi ses disciples[2]. Quinze ans plus tard on vit à Paris un envoyé du roi de Castille au pape Eugène IV. A la connaissance des langues orientales et grecque, il unissait, dit-on, la plus profonde érudition en philosophie, en théologie et en droit. Il excellait encore dans tous les arts d'agrément et dans les exercices militaires. Ce prodige de science, qui n'avait que vingt ans, se nommait Ferrand ou Fernand de Cordoue. Il effraya toute l'Université par son savoir, et quelques personnes, ne pouvant croire qu'on pût être si jeune et si savant sans l'intervention du démon, le prirent pour l'Antechrist[3]. Malgré ces moyens d'instruction, l'enseignement du grec ne fut établi à Paris que par Grégoire de Tiferne (Città di Castello), ami de François Philelfe[4]. En 1458, c'est-à-dire environ deux ans après le voyage d'Argyropule et de Marius, il obtint l'autorisation nécessaire pour

rait qu'il n'était destiné qu'à l'instruction des Piémontais, qu'il fut fondé par Pierre d'Asti, patriarche titulaire de Constantinople, et qu'il ne dut son nom qu'à la dignité de son fondateur. (Voy. Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris*, t. I, p. 487 et t. II, p. 416.)

[1] Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris*, t. II, p. 226-228. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 363.

[2] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 272-278.

[3] Trithem. *Annal. Hirsaug.* t. II, p. 585. — Nicol. Anton. *Bibl. Hisp.* t. I, p. 285. — Felibien et Lobineau, *Hist. de Paris*, t. II, p. 834, in-fol. — *Mém. pour servir à l'hist. de France et de Bourgog. Journal de Paris sous Charles VI et VII*, p. 201 : « Et vrayement se ung homme povait vivre cent ans sans boire, sans manger et sans dormir, il ne aurait pas les sciences qu'il scet toutes par cueur apprinses, et pour certain il nous fist tres grand freour, car il scet plus que ne puet savoir nature humaine, etc..... » Il ne faut pas confondre avec cet Espagnol, Charles Fernand, qui était aveugle, qui mourut en 1496, et dont Naudé (*Additions à l'hist. de Louis XI*, chap. V, p. 37) fait un grand éloge.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 92 v° et p. 108 v°.

enseigner, et cette époque est celle de la renaissance des lettres à Paris[1]. Dix-huit ans après l'arrivée de Grégoire, qui, ne trouvant pas de quoi vivre dans cette capitale, retourna promptement en Italie, George Hermonyme[2] y vint donner des leçons et y trouva l'imprimerie en vigueur[3]. Il fut à Paris le

[1] V. Hody, *De Græc. illust.* p. 233. — Fabricius, *Bibl. med. Lat.* t. III, p. 101. — Crevier, *Hist. de l'Université*, t. IV, p. 245. — Villaret, *Hist. de France*, t. XVI, p. 101. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 141-143. — Bayle, *Dict.* art. Tiphernas, et *Remarq. sur le Dict. de Bayle*, par Joly. — Saxii *Onomast. Litter.* t. II, p. 442.

[2] Hermonyme était un professeur peu capable. (Erasme, *Epist.* A. D. 1524. — Hallam, *Litt. de l'Europ.* t. I, p. 233.)

[3] Charles VII avait déjà entendu parler de la découverte de cet art ; il paraît même qu'il avait envoyé à Mayence, pour s'informer de ses procédés, le même Nicolas Jenson qui alla s'établir à Venise et y imprima en 1470. (*Acad. des Inscript.* t. XIV, p. 236-237, h.) Jean Fust, l'un des inventeurs de l'imprimerie, venait vendre ses livres à Paris. Le prix qu'il y mettait lui attira un procès dont on a fait à tort une accusation de magie. (Walchii *Decas Fabular. generis humani*, p. 181, Argentor. 1609, 4°. — La Caille, *Hist. de l'Impr.* p. 12. — Chevillier, *Hist. de l'Impr.* liv. I, c. I, p. 16. — Naudé, *Addit. à l'hist. de Louis XI*, c. VII, p. 130. — Marchand, *Hist. de l'Impr.* prem. part. p. 26-28. — *Supplém. à l'hist. de l'Imprim.* de Marchand, p. 12-14. — Marchand, *Dict. Historiq.* t. I, p. 249-252. — J. Con. Durrii *Epistol.* cité par Schelhorn, *Amœnit. Lit.* t. V. — Baring, *Clavis Diplomat.* p. 8, not. — Schœpflin, *Vindic. Typ.* p. 61, not.) Fust était à Paris au mois de juillet 1466, et il paraît qu'il y mourut de la peste cette même année. Ces détails sont les conséquences d'une note ms. de la main de Louis de la Vernade, chancelier du duc de Bourbon et l'un des députés à l'assemblée pour la réformation des abus. Elle se trouve à la fin d'un exemplaire des *Offices de Cicéron* (Mayence 1466) que Jean Fust lui avait donné, et qui est passé de la bibliothèque d'Alexandre Pétau dans celle de la ville de Genève. (Voy. Baulacre dans le *Journ. Helvétiq.* 1745, avril, p. 314-329, ou dans la *Biblioth. raisonn.* 1740, t. XXV, p. 282, et t. XXXV, 1745, p. 141-154. — Lambinet, *Recherch. sur l'Imprim.* p. 155.) Enfin, en 1470, par les soins de deux docteurs de l'Université, des ouvriers de Fust et Schœffer, venus de Mayence, établirent à la Sorbonne la première imprimerie qui ait existé en France. (Crevier, *Hist. de l'Univ.* t. IV, p. 326-337. — Marchand, *Hist. de l'Impr.* p. 37. — Gabr. Naudé, *Addit. à l'hist. de Louis XI*, c. VII. — La Serna Santander, *Dict. Bibliog.* t. I, p. 224 et seq.) Le premier livre imprimé à Paris renferme les lettres de Gasparino de Barzizia, maître de Fr. Philelfe. V. ci-dessus, p. 27, not. 1. — Sur les lettres de naturalisation accordées par Louis XI aux premiers imprimeurs établis à Paris, v. *Catal. de la Vallière*, t. III, p. 141. — Les deux docteurs dont il est parlé plus haut étaient Jean Steinlin ou de la Pierre, nommé aussi *Lapidanus*, et Guillaume Fichet, *Alnetano-Sabaudus*. Le premier était allemand (« quos ad hanc urbem *e tua Germania* librarios ascivisti... » *Lettre*

premier professeur Grec de nation, et le maître de Guillaume Budé[1]. Andronic Calliste le suivit[2]; il avait été le maître du célèbre Politien et mourut en France. Les conquêtes de Charles VIII et de Louis XII en Italie enrichirent Paris d'une partie des trésors littéraires rassemblés par les rois de Naples et les ducs de Milan[3], et François Ier, à la sollicitation de Jean Lascaris et de Guillaume Budé, établit la bibliothèque de Fontainebleau, où l'on réunit les manuscrits grecs donnés par Lascaris à ceux que Jérôme Fondule et Jean de Pins avaient achetés[4]. Enfin, le même roi de France, pour hâter le progrès des études, établit en 1530 des professeurs royaux de grec et d'hébreu et mit par cette institution la dernière main à la restauration des lettres à Paris[5].

Au temps de Marius Philelfe, la littérature latine n'était pas à Paris plus cultivée que la grecque. Nous avons déjà remarqué qu'à la fin du quatorzième siècle, Nicolas de Clemangis avait fait d'inutiles efforts pour la remettre en crédit. Cent ans environ plus tard, quelques Français se distinguèrent par un peu plus de pureté dans la prose et les vers latins, mais ils furent peu encouragés. Environ trente ans après le voyage de Marius

de Fichet à J. Lapidanus, en tête des lettres de Gasparino. Voy. Lichtenberger, p. 206); le second était né au Petit-Bornand, en Savoie : il fit ses premières études aux écoles de la Roche, il enseigna pendant vingt ans et fut camérier de Sixte IV. Son bénéfice d'Anet lui valut son épithète d'Alnetanus. (Voy. G. Naudé, *Addit. aux Mém. de Comines*. — Moreri, *Dictionnaire*. — Grillet, *Dict. hist. des départ. du Mont-Blanc et du Léman*, t. I, p. 398-400. — Lichtenberger, p. 204-205.) Guillaume Fichet est auteur des *Rhetoricorum libri*, une des premières productions de l'imprimerie de Paris et l'une des plus rares. (La Serna, *Dict.* t. II, p. 416. — *Catal. du duc de la Vallière*, t. II, p. 21-22.)

[1] Allatius, *de Georg.* dans Fabric. *Bibl. Græc.* t. X, p. 758. — Hody, *De Gr. ill.* p. 233-236.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 167 v°, 189 r°, 205 etc. — Hody, *De Gr. ill.* p. 227-233. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 129-130.

[3] Hody, *De Gr. ill.* lib. II, c. v. — *Acad. des Insc.* t. V, p. 352, h.

[4] Crevier, *Hist. de l'Université*, t. V, p. 237-246. — *Notic. des ms.* t. VII, part. II, p. 411. Beda s'opposa à l'établissement de la chaire de langue grecque, qu'il n'entendait pas. Voy. H. Estienne, *Apol. pour Hérodote, Disc. prél.* p. 9. éd. le Duchat.

Philelfe (1489), trois Italiens, d'un mérite trop médiocre pour avoir des succès dans leur patrie, furent admis par l'Université de Paris à enseigner les belles-lettres, et leur admission attira à cette Académie le reproche d'être trop facile dans le choix des professeurs[1]. L'un d'eux, Fauste Andrelini de Forli, avait cependant reçu le laurier poétique à Rome, et ce qu'il avait de talent lui valut la protection de Charles VIII, de ses deux successeurs et de la reine Anne de Bretagne. Il professa trente ans à Paris, fit des vers latins justement oubliés, et fut lié d'amitié avec Robert Gaguin, général de l'ordre des Mathurins, célèbre par son histoire de France. Ces deux hommes passèrent pour les restaurateurs des lettres latines en France[2].

J'ignore la durée du séjour de Marius Philelfe dans la capitale de la France; on le perd de vue jusqu'en 1458[3], et je ne trouve, dans l'espace de dix-huit mois, aucun événement qui ait rapport à lui que le mariage d'une de ses sœurs qui, vers Pâques, en 1457[4], épousa Jean Angelo[5].

Lorsque la prise de Constantinople fut connue en Occident, on assembla en Allemagne trois diètes successives, où les moyens de s'opposer aux Turcs furent discutés, mais sans aucun résultat utile. Nous avons vu que Nicolas V, sans jamais oublier son goût pour la littérature, fit quelques efforts pour

[1] Erasme.

[2] Bettinelli, *Risorg. d'Ital.* t. I, p. 250. — Discours de Léonard Giustiniani, envoyé de Venise à l'avénement de Louis XI, en 1461. (Corniani, *I Secol.* t. III, p. 144.)

[Ici se trouve une lacune dans le manuscrit, et une annotation en marge indique que l'auteur, après avoir traité de la littérature grecque et de la littérature latine à Paris, au moment où Marius Philelfe y arriva, avait l'intention de décrire également l'état de la langue et de la littérature françaises.—On lit dans la page correspondante, consacrée aux notes, ces deux annotations : — « Sannazar en France avec le roi de Naples. — Fra Giocondo en France sous Louis XII. » (Corniani, t. III, p. 184.) — *Ed.*]

[3] En contradiction avec une annotation dans la marge, où il est dit qu'en 1457 Marius était encore à Turin. Voy. à l'an 1454. — *Ed.*

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 96 r°.

[5] Id. *ibid.* p. 125 r°, 172 v°.

réunir les chrétiens contre les infidèles. Son successeur, le vieux Calliste, était animé de deux passions, l'avancement de ses neveux et la guerre contre les Turcs. Les signes menaçants du ciel semblaient seconder la terreur qu'excitaient les armes des infidèles, et c'est à cette époque (**1456**) que parut dans toute son effrayante beauté la fameuse comète dont plus tard Halley calcula approximativement la marche et le retour. Profitant de quelques instants de paix dont jouissait l'Italie, Calliste songea sérieusement à attaquer les Turcs; il équipa même une flottille[1], sur laquelle, à force de menaces, il fit embarquer un cardinal[2] en qualité de légat. Cette guerre était la pensée dominante du pape et même des gens de lettres[3]. Mais les princes de l'Europe montrèrent peu de zèle. En **1457**, les discussions d'Alphonse, roi de Naples, avec plusieurs États de l'Italie et avec le pape lui-même, la guerre qui commença entre l'empereur Frédéric III et les Hongrois, contrarièrent les projets de Calliste, qui ne pouvait souffrir qu'Alphonse, après avoir pris la croix,

[1] On croit que le célèbre Jacques Cœur avait un commandement sur cette flotte et mourut à Chio, en 1456. (Bonamy, *Mém. de l'Académ. des Inscript.* t. XX.)

[2] Voy. Ducas.

[3] François Philelfe n'avait cessé, dans ses écrits, d'encourager les princes chrétiens à faire la guerre aux Turcs, et de se plaindre du peu de succès de ses exhortations. Un de ses disciples, Lapo Birago, de Castiglionchio, avait écrit et dédié à Nicolas V un livre intitulé *Strategetica*, qui traitait de la manière de conduire cette guerre; il existe encore en ms. (Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 134.) Il est encore à remarquer que l'on employa l'art naissant de l'imprimerie à réunir les puissances chrétiennes contre les Ottomans. Les deux plus anciennes productions de l'imprimerie, ayant date certaine, sont une *Invitation faite à la chrétienté de prendre les armes contre les Turcs*, écrite en allemand et portant la date de 1455, mais qui a dû être imprimée en 1454 (M. le baron d'Arétin l'a découverte à Munich et l'a décrite dans l'*Indicateur littéraire universel*, 1807. Voyez aussi *Magas. Encyclop.* 1810, t. II, p. 129.— J. F. Lichtenberger, *Init. Typogr.* p. 46, 255. — *Journ. Asiatiq.* 1828, nov^e, p. 385-389); et, en date de 1454, *Lettres d'indulgences de Nicolas V en faveur de ceux qui contribueront à la défense de Chypre contre les Turcs.* (Mercier, *Supplém. à Marchand.* p. 17. — Lichtenberger, p. 27.— Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. I, p. 47 et t. IV, p. 573. — Léon de la Borde, *Nouv. recherch. sur l'orig. de l'Imprim.* Paris, 1840, 4°.)

eût d'autres intérêts que ceux de la guerre sainte. Mais, dans la même année, Alphonse et Calliste moururent[1]. Le 19 août un nouveau pape fut élu : c'était Æneas Sylvius, ami intime de Fr. Philelfe, et celui-ci, dans les transports de sa joie, obtint du duc de Milan la permission de faire un voyage à Rome pour voir son ami qui, sur le trône pontifical, avait pris le nom de Pie II[2]. Philelfe, dans une de ses lettres[3], dit que ses deux fils, Marius et Xénophon, devaient l'accompagner; mais on a déjà pu voir plusieurs fois que Marius se faisait sans cesse attendre, et il ne fit point ce voyage avec son père, qui fut reçu honorablement par tous les princes dont il traversa les États[4].

Le nouveau pape, comme ses prédécesseurs, s'occupa de la guerre contre les Turcs, et indiqua à Mantoue une diète générale des princes de la chrétienté. Pour encourager les Grecs qui résistaient encore aux Ottomans, on envoya dans le Péloponèse au secours de Thomas Paléologue trois cents hommes levés par la duchesse de Milan et par le pape, et on leur donna de grandes espérances sur le résultat du congrès de Mantoue. L'empereur de Trébisonde, un prétendu roi de Perse, les princes d'Arménie et du Caucase se liguèrent contre les Turcs et envoyèrent des patriarches, des ambassadeurs et des lettres au duc de Bourgogne, qui, le premier des princes de l'Europe, avait pris la croix. Ils demandaient qu'on se concertât pour attaquer l'ennemi commun en même temps en Asie et en Europe; mais, lorsque ces envoyés parvinrent à leur destination, les projets de croisade s'étaient déjà évanouis.

Le pape partit de Rome au cœur de l'hiver (le 22 janvier **1459**) pour hâter par son exemple l'arrivée des princes ou de leurs députés au congrès. Il resta longtemps en route, et reçut partout des honneurs et des fêtes. Mais, lorsqu'il arriva vers la

[1] Muratori, *Annal. d'Ital.* ann. 1456-1458.

[2] Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. X, p. 722.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 104 v°, nov. 1458.

[4] Id. *ibid.* p. 104 v°, 105 r°.

fin de mai à Mantoue, il ne trouva personne et augura mal de ce manque d'empressement. A l'ouverture du congrès, qui eut lieu enfin le 20 septembre, les députés de France et de plusieurs autres grandes puissances se faisaient encore attendre. Toutes les exhortations du pape pour réunir l'Europe contre l'*impur Dragon*[1] restèrent sans effet. La France était irritée de ce que le pape venait d'accorder à Ferdinand une couronne que la maison d'Anjou n'avait pas su défendre[2], et des querelles sur des points de discipline ecclésiastique l'aliénaient encore du saint-siége ; le pape, de son côté, était irrité contre elle à cause de la pragmatique sanction. Cette inimitié des cours de France et de Rome, les troubles du royaume de Naples, les guerres d'Allemagne, celle de l'empereur contre les Hongrois, la politique de Venise, rendirent infructueux tous les efforts de Pie II. Aucune puissance ne voulut sacrifier son intérêt particulier à l'intérêt général. Le pape, après avoir arrêté certaines bases pour l'armement des chrétiens, après avoir fait nommer l'empereur Frédéric III général de la guerre projetée et remis la décision définitive de ces grands desseins à une autre assemblée, congédia celle de Mantoue, et quitta cette ville dans le mois de janvier 1460[3]. Il paraît que Pie II, voyant l'impossibilité de réaliser le projet de croisade contre les Turcs[4]

[1] Pii II *Epistol. apud* Leodr. Cribell. p. 72, in Muratori *Script.* t. XXIII : « Injustæ gentis dominus, tetra potius bellua quam Rex appellandus, virosissimus Draco dicendus potius quam Imperator, sanguinem humanum sitiens..... etc..... »

[2] Papon, *Hist. de Prov.* t. III, p. 375 et suiv. — Ferdinand avait été couronné, par ordre du pape, à Barletta, le 11 février 1459, par le cardinal Orsini.

[3] « Pii papæ secundi oratio contra Turcos..... » Coloniæ per Ulric. Zel de Hanau, circa 1470, 4°. — « Bessarionis episcopi Sabinensis, cardinalis Nicæni et patriarchæ Constantinopolitani orationes de bello Turcis inferendo. » Parisiis, Ulric. Gering, 1471, 4°. — *Catalog. du duc de la Vallière*, t. II, p. 36. — La Serna, *Dict.* t. II, p. 173. — « Oratio summi pontificis Pii secundi pronuntiata Mantuæ. » (Ms. de la Biblioth. du roi de France, n° 8315, lat. n° 10.) — Leodris. Cribelli, *De expeditione Pii Secundi in Turcas*, t. XXIII, des *Rer. Ital. Script.* de Muratori.

[4] Pie II chercha encore d'autres dédommagements à cet insuccès. Après le congrès de Mantoue, il écrivit sur la croisade un poëme dont le manuscrit existe dans cette ville. (Andres, *Catal. de' ms. Capilupi*, p. 50-51.) Ne pouvant attaquer Mahomet, il voulut aussi essayer de le convertir, et, se fiant à son éloquence plus qu'aux armes, il lui écrivit dans ce but une lettre, ou plutôt un long traité de controverse, daté du 1er juillet 1460. On la trouve dans Raynaldus, *Annal. Eccl.* ann. 1461, nos 44-112, et elle fut imprimée à part à Trévise, 1475, 4°.

voulut au moins que le congrès de Mantoue servît sa haine contre les Français et affermît Ferdinand sur le trône de Naples. On lui reproche d'avoir employé à cet usage l'argent qu'il avait amassé pour la guerre sainte[1], et ce qui peut faire croire que ce pape n'était pas de bonne foi et avait un but caché, c'est qu'à l'époque de la prise de Constantinople, lorsqu'il était secrétaire de l'empereur, et lorsque les diètes de Ratisbonne, de Francfort et de Neustadt tentèrent de former une ligue européenne contre les Turcs, il pensait fermement que l'exécution de ce projet était impraticable et qu'il n'y avait aucune utilité à en espérer. On peut voir sur ce sujet une de ses lettres à son ami l'évêque de Padoue, dans laquelle il découvre le fond de sa pensée[2], et la comparer à son discours[3] prononcé à Francfort, dans lequel il prêche la croisade[4].

[1] Fr. Philelfe, dans une longue lettre adressée à Paul II, accuse Pie II de mauvaise foi, d'avoir dissipé et fait servir à l'ambition de sa famille les trésors amassés par le pape Calliste, etc. (Fr. Philelf. *Epist.* lib. XXIII, page 137 v°, 138 r°.)

[2] Æneas Sylvius, *Epist.* lib. I, 127, p. 656 : « Mallem opinionem meam esse falsissimam ac mendacis quam veri prophetæ nomen..... non spero quod opto : nil boni menti meæ persuadere possum, etc... » P. 657 : « Utcumque res sese habeant, manebo ad dictam diem Francfordiæ, et si non prodero reipublicæ christianæ, macerabo tamen me ipsum, et in vindictam meorum delictorum affligam corpus et mentem. »

[3] Æn. Sylvius, *Ep.* t. I, 130, p. 678 et seq.

[4] Sur le congrès de Mantoue, voy. Muratori, *Annal.* 1458-1460. — Leodris. Cribelli, dans Muratori *Script.* t. XXIII. — Baronius, *Annal.* 1458-1460. — Spondanus. — Platina, *Vit. Pii II.* — Villaret, *Hist. de France*, t. XVI, p. 102-107, 221-236.

Cependant il faut remarquer que, lorsque Pie II vit Ferdinand maître de Naples, il reprit ses projets contre les infidèles et mourut à Ancône vers le milieu de 1464, dans le temps où il rassemblait l'armée des croisés, et au moment de l'arrivée de la flotte vénitienne. Cette mort rompit en partie la croisade : néan-

Les deux Philelfes furent les témoins du congrès de Mantoue; le père était à Rome lorsque le pape en partit[1]. Il revint promptement à Milan, et alla ensuite à Mantoue où il prononça un discours[2] au nom du duc de Milan[3]. François Philelfe quitta le congrès au commencement d'octobre. Marius y arriva vers la fin de l'année; il avait laissé sa femme et ses enfants chez son père[4], qui le recommanda aux secrétaires apostoliques Lolli et Agapet et au cardinal Bessarion, en faisant l'éloge de ses qualités et de son savoir[5]. Le pape, avant de quitter Mantoue, vit Marius Philelfe et lui offrit la charge d'*avocat consistorial* qu'il ne voulut pas accepter[6]. L'espérance d'un établissement convenable à Venise paraît avoir causé le refus que Marius fit de cette charge. Dès le mois de janvier 1460, Marius et son frère Xénophon étaient à Ferrare, dont le souverain était revenu de Mantoue avec le pape. Le duc Borso témoigna par quelques dons son attachement aux Philelfes, et les deux frères formèrent le projet d'aller à Venise.

Cette république était alors un des plus puissants États d'Italie, et ce n'était que par des ligues que ses voisins se garantissaient de son ambition. Sa puissance était appuyée sur la

moins, les Vénitiens firent une expédition en Morée, attaquèrent l'antique Lacédémone, mais bientôt en levèrent le siége. — Cosme de Médicis avait dit que tout vieux qu'était le pape, il faisait une entreprise de jeune homme.

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 105 v°.

[2] Le discours prononcé par Fr. Philelfe a été publié par Mittarelli, *Bibl. Ms. S. Mich. prope Muran.* col. 888 et seq.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 108, 111 v°. Parmi les orateurs du congrès, il faut nommer Hippolyte, fille de François Sforce, duc de Milan, alors âgée de quatorze ans et élève de Baldo Martorello et de Constantin Lascaris; elle prononça devant le pape un discours latin qu'elle avait composé et qui excita l'admiration des assistants. Ce discours, tiré de la bibliothèque Ambrosienne, a été imprimé par Mansi, dans Pii II *Oration.* t. II, p. 192. Cette princesse épousa, en 1465, Alfonse, duc de Calabre, et mourut avant que son époux parvint au trône de Naples: on peut consulter sur elle, Argelati, *Script. Med. Bibl.* p. 1380, 1381. — Saxius, *Hist. Lit. Med.* p. 151. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 132, 133, 167.

[4] Fr. Philelf. *Ep.* p. 112 r°.

[5] Id. *ibid.* p. 109.

[6] Id *ibid.* p. 189 v°.

double base des richesses et de la tranquillité intérieure. Le commerce exclusif du sel, autrefois unique industrie de ses premiers habitants[1], les manufactures de cristaux, d'étoffes de soie et de laine, procuraient aux Vénitiens de grands profits; mais la principale source de leur opulence était l'immense commerce qu'ils faisaient avec l'Orient. Il remonte au delà du temps de Charlemagne, puisque les courtisans de ce prince tiraient des Vénitiens les habits de soie, la pourpre et les pelleteries dont ils se paraient[2]. Les précieux tissus ornés de broderies qui aux neuvième et dixième siècles venaient de Constantinople et d'Alexandrie en Italie, y étaient apportés par les négociants de Venise et d'Amalfi[3]. Les services que les Vénitiens rendirent aux empereurs grecs, leur valurent d'avantageux priviléges qu'ils défendirent et augmentèrent par la force des armes. Malgré les Pisans et les Génois, et souvent malgré les empereurs, les Vénitiens firent prévaloir leur commerce à Constantinople, et finirent, de concert avec les guerriers de la quatrième croisade, par s'emparer de cette superbe cité. Lorsque les Grecs reprirent, en 1261, leur capitale sur les Latins, Michel Paléologue y retint les Vénitiens, les Pisans et les Génois, et leur permit de se gouverner par leurs lois sous sa protection. Mais il l'accorda plus particulièrement aux Génois qui étaient ses alliés et qui l'avaient aidé dans ses entreprises. Il leur donna en fief le faubourg de Galata[4]. Bientôt ces marchands devinrent plus puissants que les empereurs n'auraient voulu, et ils s'emparèrent du commerce de la

[1] Cassiod. *Var.* XII, XXIV, p. 185, éd. Garet.

[2] Monach. S. Galli, *De reb. Carol. magn.* lib. II, c. XXVII, p. 133, dans le recueil de Bouquet, t. V: « ..... Ceteri vero, utpote feriatis diebus, et qui modo de Papia venissent, ad quam nuper Venetici de transmarinis partibus omnes Orientalium divitias advectassent, Phœnicum pellibus avium serico circumdatis, et pavonum collis cum tergo et clunis mox florescere incipientibus, Tyria purpura, vel diacedrina litra decoratis, alii de lodicibus, quidam de gliribus circumamicti procedebant... etc... »

[3] Luitprand, *Legat. ad Nicephor.* p. 487, dans Muratori, *Script.* t. II.

[4] Lodovico Sauli, *Colonia dei Genovesi in Galata*, Torino 1831, in-8°, 2 vol.

Mer Noire à l'exclusion des Vénitiens, des Pisans et des Grecs eux-mêmes. Alors les industrieux Vénitiens s'adonnèrent au commerce de l'Orient et de l'Inde par la voie d'Acre et par celle d'Alexandrie[1]; depuis longtemps ils venaient dans cette dernière ville pour vendre des esclaves, dont une partie étaient chrétiens[2]. Ils trafiquaient encore sur les côtes et même dans l'intérieur de l'Afrique. En **1284**, la bataille de la Meloria, gagnée par les Génois, porta un coup funeste à la prospérité de Pise; les guerres de cette ville avec la ligue toscane et ses dissensions intestines ne lui permirent plus de reprendre sa puissance[3]. Un siècle plus tard, la guerre de Chiozza entraîna la décadence de Gênes et éleva les Vénitiens. Depuis lors ces derniers furent les seuls dominateurs du commerce jusqu'au moment où la découverte du passage du cap de Bonne-Espérance le donna à d'autres nations[4].

A l'époque dont nous nous occupons, Venise était d'autant plus opulente[5] que la prise de Constantinople par les Turcs avait détruit les restes des établissements des Génois dans cette ville et dans la Mer Noire. Il n'y avait que Florence dont les

[1] 1343. Traité de Venise avec le sultan d'Egypte. (Dandolo, *Chron.* dans Muratori, *Script.* t. XII, p. 418.)

[2] Muratori, *Antiq. Ital. Med. Æv.* t. I, diss. XXX, p. 883. — Cet odieux commerce d'esclaves chrétiens fut l'objet des défenses et des sollicitudes de Charlemagne et des papes. Les Vénitiens, les Grecs et même les Français le pratiquaient. Il y avait à Verdun une fabrique d'eunuques. (Luitprand, VI, 3 : « Carsamatium autem Greci vocant, amputatis virilibus et virga eunuchum, quos Verdunenses, ob immensum lucrum facere solent et in Hispaniam ducere. ») Voy. De Guignes, *Acad. des Inscript.* t. XXXVII, p. 483.

[3] 1290. Ruine du port de Pise par les Génois et décadence de Pise. Voy. J. Auria, *Annal. Gen.* dans Muratori, *Script.* t. VI, p. 599.

[4] Voy. sur le commerce de Venise, Marin, *Stor. del commerc. de' Veneziani*, Venez. 1789, 7 vol. — Muratori, *Antiq. Ital.* t. II, p. 883-905. — Dubos, *Hist. de la ligue de Cambrai*, t. II, p. 443-480. — Formaleoni, *Stor. del mare Nero*, c. XIX-XXI. — Robertson, *Recherches sur l'Inde*. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, t. VI, p. 92-99. — Heeren, *De l'influence des croisades*, in-8°. — Sur les conquêtes des Vénitiens, spécialement dans la première moitié du quinzième siècle, voy. Koch, *Tabl.* t. II, p. 58.

[5] Voy. Denina, *Révol. d'Ital.* liv. XVIII, c. VI.

richesses pouvaient être comparées à celles de Venise, et elle les avait acquises par un genre de commerce tout différent. Florence les devait à ses manufactures et à la banque qui, dans un temps où l'intérêt de l'argent était fort élevé, donnait des profits immenses. Mais si l'on peut assimiler ces deux républiques sous le rapport des richesses, elles offrent une grande différence au point de vue du gouvernement et de la culture de l'esprit. L'intérieur de Venise, depuis la formation de son aristocratie[1], offrait une tranquillité qui n'était que l'effet de la nullité dans laquelle la noblesse tenait le peuple. Quelques soulèvements contre cette aristocratie n'avaient fait que l'affermir par la création du redoutable et despotique Conseil des Dix. Sans cesse occupés de projets ambitieux ou de spéculations mercantiles, les Vénitiens cultivèrent peu les lettres. L'art sombre de la politique qui dominait cet État était remplacé à Florence par un véritable esprit public. Le gouvernement de Florence était le plus démocratique de l'Italie, et favorisait dans toutes les classes de citoyens le développement de tous les talents et de toutes les vertus. Le commerce y était exercé avec plus d'élévation d'âme qu'à Venise; il fut souvent employé à favoriser les lumières, et nous avons déjà remarqué que l'Europe doit à cette ville la connaissance de la littérature grecque[2]. Des Florentins avaient même servi les lettres à Venise; Pétrarque avait donné une partie de sa bibliothèque à cette ville, et Cosme de Médicis, pendant son exil, y avait formé celle de Saint-Georges[3].

Il semble que le gouvernement vénitien ait redouté l'effet des études : il voulut tout au moins en éloigner le centre de la

[1] Ann. 1297-1310. — Sismondi, *Hist. des républiques italiennes*, c. XXVIII.

[2] Les premiers historiens en langue vulgaire furent florentins. Ricordano Malespina écrivit au treizième siècle, ainsi que Brunetto Latini. Dès l'an 1302 le Florentin Fr. Landini avait été couronné poëte, à Venise, par le roi de Chypre et le doge Laurent Celsi. (Degli Agostini, *Scritt. Viniz.* t. I, prefaz. page XVII.)

[3] Sur la bibliothèque construite par Cosme, voy. Bandini, *Cat. Bibl. Laurent.* t. I, præfat.

capitale. Lorsqu'en 1406 les Vénitiens devinrent maitres de Padoue, ils conservèrent son université, déjà célèbre au quatorzième siècle, sous la maison de Carrare. Ils transportèrent à Padoue les écoles de Trévise, fondées environ un siècle auparavant, et défendirent d'enseigner les lettres et les sciences ailleurs que dans la première de ces villes [1]. Peu à peu la capitale fut exceptée de cette défense, puisqu'on y trouve quelques célèbres professeurs [2]; mais lorsque Marius Philelfe y arriva, en 1460, Venise n'avait point encore d'université, et ce ne fut que dix années plus tard que le pape Paul II voulut que sa patrie jouit de cet avantage, et même depuis lors le Sénat exigea encore qu'on ne pût prendre qu'à Padoue les degrés de docteur en droit et en théologie [3].

Le goût des études avait cependant pénétré dans Venise [4]: plusieurs patriciens les cultivaient malgré leurs occupations politiques. François Barbaro, disciple et ami de Guarino, leur avait donné l'exemple à cet égard. Au milieu de ses emplois et de ses ambassades, il s'était acquis une grande réputation par ses ouvrages, et une plus grande encore par la protection qu'il accordait aux sciences et aux savants [5]. Cet homme si remar-

[1] Par une loi (quelle est sa date?) les patriciens de Venise, pour parvenir aux emplois, étaient astreints à l'obligation d'avoir été reçus docteurs à Padoue. (Bettinelli, *Risorg.* t. I, p. 249.)

[2] Dans les premières années du siècle, Guarino de Vérone avait attiré la nation entière à ses leçons. (Rosmini, *Vit. di Guarino*, p. 12.)

[3] Tiraboschi, *Stor.* VI, 1, p. 60-62. — Degli Agostini, *Scritt. Viniz.* t. I, prefaz. p. L et seq.

[4] Pétrarque avait donné une partie de sa bibliothèque à Venise pour qu'il en fût formé une bibliothèque publique. (Baldelli, *Vit. di Petr.* page 139, not. — G. degli Agostini, *Stor. degli Scritt. Viniz.* t. I, prefaz. XXVIII-XXXI. — Morelli, *Della libreria di S. Marco*, cap. I.) Ce n'était du reste que la moindre partie des livres de l'illustre poëte; le plus grand nombre fut dispersé après sa mort en Italie et en France. Ceux légués par lui à Venise furent oubliés, dans une chambre de l'église de Saint-Marc, pendant près de trois siècles; le catalogue des livres qu'on y retrouva en 1635 se lit dans le *Petrarcha redivivus* de Tommasino.

[5] François Barbaro écrivit au Pogge pour lui offrir de contribuer de sa fortune à la découverte des manuscrits. (Degli Agostini, *Scritt. Viniz.* t. I, pref p. XXXV.)

quable était mort en janvier 1454 [1]. On distinguait parmi les nobles de Venise un François Contarini, professeur de philosophie et savant dans les lettres et les antiquités; en 1454 il commanda l'armée envoyée aux Siennois contre les Florentins, et écrivit l'histoire de cette guerre [2]. Paul Morosini, qui fut un théologien profond, servit en même temps sa patrie dans plusieurs ambassades [3]. Bernard Justiniani était renommé par son éloquence: la république l'envoya fréquemment vers les puissances étrangères, et notamment à Paris à l'avénement de Louis XI [4]; il est encore célèbre pour avoir le premier essayé d'écrire l'histoire ancienne de sa patrie [5]. Dix années avant l'arrivée de Marius Philelfe à Venise, les leçons de philosophie de Lauro Querini, natif de Candie, mais d'une famille originaire de Venise, attiraient tant de monde, même pendant la peste, qu'il fut obligé de les donner sur la place publique, et qu'il raconte en plaisantant qu'il redoutait que le Sénat n'en prît ombrage [6].

Depuis quelques années la république de Venise jouissait de la paix sous le gouvernement du doge Pascal Malipiero, et François Philelfe encouragea ses fils à aller dans une ville qu'il regardait comme un port assuré pour les gens de lettres [7]. Il joi-

[1] Quirini, *Diatrib. ad* F. Barbar. *Epist.* p. 541 et seq.

[2] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 47, 48.

[3] Id. *ibid.* t. VI, I, p. 233.

[4] Ap. Zeno, *Diss. Voss.* t. II, p. 136.

[5] Tiraboschi, *Stor.* t. II, p. 52, 53. — Foscarini, *Della Lett. Venez.* p. 159. — Sur les gens de lettres de cette noble famille, voy. Raph. Volater. *Comment.* lib. XXI, p. 245 v°, edit. Basil. 1544, in-fol. — Bernard Justiniani rapporta de France la version que Laurent Valla avait faite en prose latine de l'Iliade d'Homère. Elle fut imprimée à Brescia VIII kal. decemb. 1474, et Justinien Luzago la dédia à B. Justiniani. (Quirini, *De Brixian. Litter.* part. 2ª, p. 298 et seq. — Quirini, *Epist. ad Saxium*, p. 7-8. — Audiffredi, *Catal. edit. italic.* p. 138.) Cette version fut la première qui fut imprimée: seulement quelques livres de l'Iliade avaient été traduits par Nicolas de Valle, et après sa mort J. Philippe de Lignamine les imprima à Rome quelques mois avant l'édition de Brescia. (Tiraboschi, *Stor. dell. Lett. Ital.* t. VI, p. 834. — Audiffredi, *Catal. edit. roman.* p. 161.) La première édition du texte grec d'Homère est de Florence, 1488.

[6] Barbar. *Epist.* Appendix, p. 65.

[7] Fr. Philelf. *Epist.* p. 110 r°. Xenophonti filio: « Profectionem ad Venetos

gnit à son consentement des lettres pour les amis qu'il avait à Venise[1], parmi lesquels on peut nommer Marchesi Varisino, envoyé du duc de Milan, et Bernard Justiniani, dont le père Léonard, si zélé pour les lettres, avait autrefois appelé François Philelfe en Italie. Marius Philelfe trouva à Venise Georges de Trébizonde, Pierre Perleoni, ancien ami de son père, et un jeune et noble Milanais, nommé Léonard Griffi. Ce dernier était élève de François Philelfe, qui lui était fort attaché; il devint un des plus élégants poëtes latins de son siècle, et parvint ensuite à l'archevêché de Bénévent[2]. Ces protections facilitèrent à Marius le moyen de développer sa science et ses talents; il parut devant le doge et devant le Sénat, et dicta, sans aucune préparation, à trente-deux secrétaires des compositions sur autant de sujets différents qui lui avaient été proposés sur-le-champ. L'improvisation était le véritable talent de Marius; l'incorrection et la précipitation qu'il ne pouvait s'empêcher de mettre à tout ce qu'il faisait, paraissaient moins dans cet exercice littéraire, qui a en lui-même quelque chose de merveilleux, que dans tout autre genre de composition. La facilité et la mémoire incroyables de Marius sont attestées par Lilio Giraldi, qui en tenait les preuves d'un fils de Xénophon Philelfe[3]. Après

non possum non probare. Nam soli Veneti mihi visi sunt, hac tempestate, in Italia, qui virtutem colant. Reliquæ vel civitates vel principatus stationes sunt, non portus. De me volo, meo nomine, verbum nullum facias. Præterea te ac item Marium moneo atque hortor et pro jure paterno vestrum utrique jubeo, ne quid agatis temere, ne quid insolenter. Si modestia volueritis et gravitate uti quietissima istic vobis et commodissima sedes parata est, eaque perpetua. Marchesium meum bene valere opto. » Ex Mediolano III kal. febr. 1460. — Voy. aussi une lettre à Marius, *ibid.* p. 110 v°. — Fr. Philelfe avait une grande idée des Vénitiens et de leur générosité. Voy. sa lettre à Perleoni, *ibid.* p. 99 v°.

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 110 r° et v°.

[2] Id. *ibid.* p. 110. — Argelat. p. 710. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 205. — Sur le poëme de Griffi, voy. Muratori, *Script.* XXV, fin.

[3] Lil. Girald. *De poet. dialog.* I, t. II, p. 533 oper. : « Paratissimo fuit ingenio et memoria quadam incredibili : nam ut ipse ex Cyro... audivi, uno pene stans vestigio, centum per ordinem materiam proponentibus, confestim eaque quo proposita fuerant ordine, carmina referebat. Longe tamen hic in coronis promptior quam scriptis cognitus est. »

avoir improvisé devant le Sénat, Marius remit au surlendemain l'épreuve qu'il devait subir sur son talent pour enseigner. Il eut dans ce nouvel examen un succès égal au précédent, et mit par là le sceau à sa réputation. Son père éprouva la joie la plus vive en apprenant ces heureuses nouvelles : il écrivit à ses amis de Venise pour les remercier de leur protection, et les prier d'exhorter son fils à mériter et à augmenter ses succès par le travail et l'assiduité[1]. Il écrivit en même temps à Marius, et c'est par ces lettres que nous apprenons la double gloire que Marius s'était acquise. « Tu dois comprendre, » dit François Philelfe à son fils, « tout le plaisir que j'ai ressenti. Quelle voix est plus « douce à l'oreille d'un père que celle de la brillante renommée « d'un fils qui donne un nouvel éclat au nom paternel? Continue, mon fils, comme tu as commencé. Tu habites la plus « riche, la plus noble et la meilleure des villes qui sont sous le « soleil. Rien ne manquera à ta fortune ou à ta gloire, si tu ne « te manques pas à toi-même. Les Vénitiens sont les plus polis « et les plus généreux des hommes : ils montrent tant de grandeur d'âme et tant de penchant à faire le bien, que, même « en les servant, on jouit de la plus grande liberté. Oublie le « reste du monde, et, si tu sais te conduire, tu trouveras où tu « es l'asile le plus paisible et le plus avantageux. » Il l'exhorte ensuite au travail et à l'assiduité[2]. On apprend par la même lettre que Xénophon s'était décidé à aller à Raguse, et que leur père aurait désiré que ces deux frères eussent réuni à Venise leur existence et leurs études. Le Sénat de Venise prit une si haute idée de Marius Philelfe, qu'il créa pour lui une chaire de professeur d'éloquence et de philosophie, dont les émoluments furent payés par le trésor public[3], et le doge lui-même

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 111 v°, 112 r°.

[2] Fr. Philelf. *Ep.* p. 112 r°.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 113 r°. « ... Marius filius... a florentissimo Venetorum Senatu honorifice conductus ad docendum Venetiis oratoriam et philosophiam. Id autem pluris faciundum existimo, quod antea nemini unquam contigit... »

devint son principal protecteur[1]. Marius revint momentanément à Milan pour prendre sa femme et ses enfants, qu'il conduisit à Venise, dans la persuasion qu'il allait s'y établir pour toute sa vie.

Depuis longtemps on désirait une histoire complète et suivie de la république de Venise; cet ouvrage n'avait point encore été tenté, et l'on ne pouvait lire ses guerres et ses révolutions que dans d'informes et arides chroniques. Louis Foscarini, noble et savant vénitien, conçut le projet de faire jouir sa patrie de cet avantage[2], et, en 1460, il proposa au Sénat de charger le

Cette lettre est adressée au célèbre Jean-Pierre Arrivabene, que Philelfe appelle Eutychius.

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 113 v°: Pascali Malippærio, duci Venetiarum «... Habeo autem ingentes et sempiternas gratias, tum excellentiæ tuæ, tum universo Senatui, quod dilectissimum filium meum Marium, huic tanto et amplissimo docendi muneri præfecistis. Quod etsi per sese magnum est et præclarum, eo tamen pluris faciendum, quod ante id temporis alteri nemini Venetiis contigit, ut publica pecunia ad hujus modi institutum conduceretur. De filio autem, ut verecundius loquar necesse est, ne in eo laudando videar meæ gloriæ favere. Unum tamen ausim affirmare me neminem in hanc diem cognovisse, qui æque ad summum atque Marius filius et ingenio simul vigeret et memoria. Nam quantum doctrina valeat et facundia, ipse de se locupletissimum afferet testimonium. Et illud certe mihi jucundissimum est, quod quas ego splendissimo Venetorum Senatui maximas debeo gratias, ob pristina ac plurima in me beneficia, eas Marius meus, si re fortasse minus, industria tamen et voluntate cumulatissime refert. Accedet autem ad summum beneficentiæ cumulum, si hunc etiam, mea causa, tibi carissimum esse animadverto.»

[2] Pierre-Paul Vergerio l'ancien avait écrit sur l'origine de Venise un ouvrage qui s'est perdu et n'est cité que par Bernard Justiniani. Le Pogge avait eu l'idée d'écrire l'histoire de cette république, et de mériter par cet ouvrage d'en être reçu citoyen. Les instances que Louis Foscarini fit au Napolitain Porcellio ne produisirent que des mémoires sur la guerre que Jacques Piccinino avait faite pour Venise au duc de Milan en 1452 et 1453; la seconde partie de cet ouvrage est dédiée au doge Foscari. (Apostol. Zeno. *Diss. Voss.* t. I, p. 18, 19.) Louis Foscarini chercha aussi à exciter à entreprendre cet ouvrage Damiano del Borgo (G. degli Agostini, *Stor. degl. Scritt. Viniz.* t. I, p. 75), Jacopo Ragazzoni, Vénitien, et enfin le célèbre Flavio Biondo qui, ayant été admis au rang de citoyen vénitien, avait écrit (1454) un petit ouvrage sur l'origine des Vénitiens. Foscarini, en revenant du congrès de Mantoue, voulut faire nommer Flavio Biondo historiographe de la république. Dès que ce dessein fut divulgué, trois littérateurs distingués disputèrent cet honneur à Biondo: c'étaient Marius Philelfe, Georges de Trébizonde et Pierre Perleoni; chacun d'eux eut ses partisans dans

célèbre Flavio Biondo de cette honorable commission. Peut-être la prudente politique du Sénat aperçut-elle quelque danger caché dans ce projet; le fait est que les avis ayant été partagés sur le choix d'un historiographe, il resta sans exécution. Ce dessein, dès qu'il fut connu, mit en rivalité Marius Philelfe, Georges de Trébizonde et Pierre Perleoni, qui tous les trois se présentèrent pour remplir les intentions de Foscarini[1], et briguèrent à l'envi l'honneur d'être choisis. Bientôt après Marius Philelfe, malgré ses précédentes résolutions, céda à son inconstance et il se disposa à quitter Venise; mais ce ne fut pas sans avoir pris sa part des tracasseries que leur rivalité suscita entre les trois prétendants. Ce fut sans doute à cette occasion que Marius écrivit contre Georges de Trébizonde la grossière invective qui se lit dans ses poésies[2]. Perleoni, qui

le Sénat, et le projet de Foscarini demeura sans exécution. (Foscar. *Lett. Venez.* 227-231. — G. degli Agostini, *Notiz. degli Scritt. Viniz.* t. I, p. 73-77. — Tiraboschi, t. VI, p. 714. — Quirini, *Diatr. ad* Barb. *Epistol.* p. xciij.) — Vers le temps où Foscarini fut gouverneur du Frioul (1461), Marius et Georges quittèrent Venise, et Perleoni se découragea; alors Foscarini reprit ses projets sur Biondo. Voy. la lettre de Foscarini, citée par degli Agostini, *Scritt. Viniz.* t. I, p. 76, adressée à Biondo: «Tempus posteaquam ex Mantua discessimus nobis tacendum visum fuit..... Cum primum ex legatione Venetias applicui, cœpi nostrorum Senatorum mentes perquirere et ipsis persuadere, quod cum integerrimo patre Hieronymo Barbadico, mecumque sentirent, quos diversorum studiorum cognovimus, quia aderant Georgius Trapezundens, Petrus Perleo, Marius Philelfus miles, qui certatim et gratiis se pulcherrimo muneri offerebant. Noluimus publice edictum de industria tua eligenda proponere, ne concurrentibus multis, neglectam Senatus Venetus operam tuam haberet, quam non suspirasset habendam. Interim Forum Julii meæ fidei commendatum est, quo tempore cessarunt Georgius et Marius: Petrus tepescere videtur. Quapropter ego in dies magis ac magis accendor, et tempus proficiendorum votorum nostrorum advenisse censeo...»

Malheureusement pour les projets de Foscarini et pour l'histoire de Venise, Biondo lui-même mourut bientôt après (4 juin 1463).

[1] Voyez une lettre de Foscarini où il trace son projet; elle a été publiée par G. degli Agostini, *Scrittor. Vinizian.* t. I, p. 76.

[2] Le titre de ces poésies est: *Jo. Marii Philelphi, Francisci filii, poetæ latini Epitomata, ad Sigismundum Malatestam*, Wolferbyti 1662, in-12. — L'épigramme en question se trouve en extrait dans G. degli Agostini, *Scritt. Viniz.* t. I, p. 113, et en entier dans Bandini, *Cat. Bibl. Laur. ms. lat.* t. III, p. 803.

professait les belles-lettres à Venise, se plaignit aussi de Marius dans ses lettres à François Philelfe, avec lequel il était lié d'amitié. Celui-ci, dans sa réponse, cherche à l'apaiser et lui conseille de se défier des faux rapports [1]. François Philelfe était cependant très-mécontent de la conduite de son fils, mais c'était vainement qu'il lui adressait des remontrances [2], et l'on voit clairement que la légèreté de Marius, ses caprices, son goût pour les plaisirs, l'empêchèrent d'avoir des succès durables dans tous les lieux où il habita. C'est ce que son père fait entendre dans plusieurs de ses lettres [3], et ces reproches s'accordent avec la critique que Trebanus Aurelius fait de la manière d'être de Marius [4]. Il débutait toujours par les plus brillants succès, mais bientôt son inconstance, son peu d'application, ses distractions trop fréquentes dégoûtaient de lui ses écoliers [5].

Marius Philelfe quitta donc Venise après y avoir demeuré un peu plus d'une année. Joseph-Antoine Saxius pense qu'il fit en ce temps un voyage à Rome, et que Pie II lui offrit alors la place d'avocat consistorial; mais il me paraît plus probable que cette offre lui fut faite lorsqu'il vit le pape à Mantoue, et que les grandes espérances qu'il avait conçues de son éta-

— Il existe encore en manuscrit deux élégies de Marius contre Georges. Voy. Bandini, *Cat. Bibl. Laur. ms. lat.* t. III, col. 801 et 803. plut. 91, cod. 42, n° 4.

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 115. Ex Mediol. XIII kal. Maj. 1461.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 117 r°.

[3] Voyez entre autres Fr. Philelf. *Epist.* p. 255 v°. Cette lettre ne fut écrite qu'en 1472, mais on y lit : « Itaque memor ipse, quid tibi superioribus annis et Bergomi, et Veronæ, et Venetiis, et Bononiæ acciderat, ob istius modi tuam consuetudinem etc..... » Fr. Philelfe, dans l'énumération des lieux, ne suit pas l'ordre des temps.

[4] Treban. Aurel. *Epist. ad Mar. Philelph. e Ms. bibl. Ambros. apud* Sax. *Hist. Litt. Mediol.* p. 268 : « Quia inconstantiam et levitatem tuam intellexerunt, utpote qui nunc legas, nunc ludas, nunc urgente inopia causidicus fias, nihilque tibi reliqui facias, quod libero ac forti animo dignum sit : ita nec hos, nec illos, nec alios quidem habes a quibus tuæ nebulæ exaudiantur. »

[5] Fr. Philelf. *Epist.* p. 255 v°.

blissement à Venise l'empêchèrent de l'accepter. Je suis sur ce point Lancelot et Tiraboschi [1].

De Venise, Marius alla à Bologne. Cette ville, riche et puissante au treizième siècle, avait dû son opulence à ses manufactures et à la foule d'étrangers qui venaient y faire leurs études. Au quinzième siècle elle avait déjà perdu l'amour de la liberté et l'esprit public qui l'animaient autrefois. Elle avait éprouvé tous les genres de dissensions intestines [2] et toutes les espèces de gouvernement. Elle changeait sans cesse de maître : des tyrans, des légats du pape et les princes de Milan la dominèrent alternativement. Elle reprit son indépendance en chassant le légat d'Eugène IV et ensuite Nicolas Piccinino, qui s'en était emparé, et fut gouvernée par la famille de Bentivoglio jusqu'à ce que le pape guerrier Jules II la soumit à sa domination.

L'Université de Bologne avait été l'une des plus célèbres de l'Europe : au commencement du treizième siècle elle comptait dix mille écoliers de toutes les nations [3]; mais les querelles civiles, auxquelles les étudiants prenaient fréquemment part, causèrent sa décadence. Pétrarque, au quatorzième siècle, fut le témoin de sa prospérité et de sa misère; il décrit vivement l'une et l'autre, et fait une comparaison animée de l'ancien et du nouvel état de cette cité. Il représente l'ignorance qui s'est emparée de cette ville, et la fertile, la puissante, la savante Bologne réduite à l'état des plus petites villes voisines [4]. Les efforts d'Urbain V et du cardinal Albornoz au quatorzième siècle, les leçons de Guarino, d'Aurispa, de François Philelfe [5]

[1] Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. X, p. 744. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 295.

[2] Ant. Cornazani, *Vit. Barthol. Colœi*, p. 6, *in* Burm. *Thes.* t. IX, part. 6 : « Bononia .... urbs sane facili impulsione mutabilis et gens non minus ad rebellandum, quam ad bellandum præceps et atrox. »

[3] Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 41.

[4] Petrarch. *Senil.* X, II, p. 960, 961.

[5] Voyez l'empressement avec lequel les Bolonais et le cardinal légat reçurent

au commencement du siècle suivant, ne rendirent à Bologne qu'une faible portion de son ancien éclat : les révolutions politiques, sans cesse renaissantes, s'opposaient à la culture des lettres et des sciences [1]. En 1431 on y était encore à espérer que le nombre des étudiants s'élèverait bientôt à cinq cents [2], et ce ne fut que sous la domination des Bentivogli, vers le milieu du quinzième siècle, que la tranquillité rétablie à Bologne permit de mettre quelque suite dans les études [3]; elles durent beaucoup à la protection de Nicolas V et aux soins de Bessarion, son légat [4]. Dans le même temps les filatures de soie, qui étaient une des sources de la richesse de cette ville, furent admirées par l'empereur Frédéric III [5], et l'art de la mécanique y était parvenu à une si grande perfection, que, par une espèce de prodige attesté par plusieurs témoins, un architecte bolonais, appelé Aristote Fioravanti, transporta, par des machines de son invention, la haute tour d'une église avec ses fonde-

Fr. Philelfe en 1428 (Fr. Philelph. *Ep.* p. 4, Aurispæ); Philelfe loua d'abord ce séjour (*ibid.* p. 5 v°, Antonio Capanor.), mais bientôt les troubles le dégoûtèrent (*ibid.* p. 5-2).

[1] Aurispa, dans ses lettres à Ambroise Traversari, marque que le goût des lettres n'était pas au nombre des bonnes qualités des Bolonais : « Invenio non hæc solum, sed omnis humanitatis studia adeo ab horum animis aliena esse, ut hic sine fastidio non sim. Putant nonnulli litteras Græcas parvo quodam dignas labore. Ceterum hi cives grati, suaves et dulcissimi sunt. » (Ambros. Camald. *Epist.* XXIV, 55, p. 1030.) François Philelfe, peu d'années après, parle dans plusieurs de ses lettres des troubles de Bologne, entre autres page 7 : « Sunt hic omnia procellarum tempestatumque plenissima ob hanc reipublicæ ab ecclesiastica ditione defectionem. Deus bene vertat. Bononienses ipsi de se viderint. Ego mihi atque rebus meis omnino consulere constitui. Non enim tutum est Musis inter gladios sicasque versari. Jam civili eruore madent omnia. Nullus hic otio, nullus paci relictus est locus in tantis discordiarum seditionumque fluctibus, etc. » (1428). — Cependant, en 1420, Guarino écrivait à Jean Salerno, son ami et podestat de Bologne : « Fu sempre grande, fu sempre grata Bologna, fu sempre un vero domicilio di Minerva e madre degli studiosi, etc. » (Rosmini, *Vit. di Guarin.* t. III, p. 49.)

[2] *Cronac. Bologn.* dans Muratori, *Script.* t. XVIII, p. 641.

[3] Bettin. *Risorg.* t. I, p. 171.

[4] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, 1, p. 57-60. — Laon. Chalcocondylas, *De rebus Turcic.* libr. VI, p. 155.

[5] Borselli, *Annal. Bonon.* p. 885, dans Muratori, *Script.* t. XXIII.

ments [1]. Fioravanti passa dans la suite au service du duc de Russie [2].

On n'a aucun détail sur le séjour de Marius Philelfe à Bologne; on n'en connaît même l'époque que par un discours qu'il prononça, devant le Sénat et le peuple de cette ville, le 8 septembre 1461, sur « les qualités que doivent avoir les magistrats » (*De iis quæ in magistratu requiruntur*), et qu'un manuscrit de Florence a conservé [3]. L'abbé Mehus en a publié un fragment, et l'on y voit que Marius vante beaucoup l'état florissant des lettres à Bologne; il prétend que l'Université de cette ville dépeuple les autres Académies de l'Italie et de l'Europe, et qu'on y rencontre une foule de jurisconsultes, de législateurs, de philosophes, d'orateurs et de poëtes, qu'il compare aux plus illustres de l'antiquité [4]. Mais en dépit des froides exagérations de Marius, et malgré les soins des légats du pape et des Bentivogli, l'Université de Bologne n'avait de réputation dans ce temps que pour l'étude de la jurisprudence et de la médecine [5].

[1] On assure que plus tard le célèbre Léonard de Vinci proposait de soulever, par des machines de son invention, une église toute entière. (V. Amoretti, *Memorie di Lionard. da Vinci*, p. 14.) Fioravanti ne fut pas toujours heureux dans ses entreprises. Voulant redresser la tour de l'église de Saint-Michel-Archange, à Venise, il en causa la ruine, au grand dommage de l'église. (Morelli, *Bibl. manuscript. græc. et lat.* p. 415.) — Crescentino Joseph Serra, en 1776, transporta un clocher. (*Biogr. univ.* t. LXXXII, p. 127.) On trouvera plus de détails sur ce transport d'édifices dans une lettre de Guillaume Favre, insérée dans la *Bibliothèque Universelle*, Sciences et Arts, 1824, vol. XXV, page 158. — *Éd.*

[2] *Cronac. di Bologn.* p. 717, dans Muratori, *Script.* t. XVIII. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, 1, p. 324-327.

[3] Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 375. — Fr. Philelf. *Epist.* lib. XVII, p. 117, Xenoph. 8 kal. Aug.

[4] « ... Nunc tamen per excellentiam vestram, magnifici proceres, procuratum est ita, ut relictis cæteris fere Academiis quæ aut in Galliis sunt, aut in Hispaniis, aut in universa Italia, conveniant in hoc Bononiense Gymnasium omnes, quibus est ulla bonarum literarum libido... Nam sive Scævolas, sive Labeones postulatis, sive Solones atque Lycurgos, sive Socrates, Platones, Aristoteles, sive Demosthenes ac Cicerones, sive Homeros atque Marones, in omni laudatissimarum artium scientiarumque genere inveniatis non multos, sed æque ac catervatim compositas turmas. » (Mar. Philelph. *Orat.* citée par Mehus, *Vit. Ambros.* p. 406.)

[5] Parmi les professeurs de droit on remarquait Antoine Minucci de Pratovec-

Les belles-lettres y étaient fort négligées, et François Philelfe, dans une lettre adressée trois ans après à Albert Parrhisi, chancelier de la république de Bologne [1], reproche aux habitants de cette ville de rester dans l'ignorance et de ne pas savoir profiter des leçons d'Andronic Calliste, qui était alors chez eux. Il compare les Bolonais aux avares qui souffrent la faim et la soif au milieu des richesses [2]. Cette lettre, écrite en 1464, montre que depuis le temps d'Aurispa, c'est-à-dire depuis près d'un demi-siècle, les lettres n'avaient fait aucun progrès à Bologne.

François Philelfe recommanda sans doute son fils à ses amis de Bologne, parmi lesquels Albert Parrhisi tenait le premier rang; il dut regretter dans cette occasion l'absence de Bornio de la Sala, ce jurisconsulte que l'annaliste de Bologne compare à Socrate [3]. Lorsqu'en 1459 Pie II passa à Bologne, Bornio fut choisi pour le complimenter, et dans sa harangue il parla avec une grande liberté du gouvernement de cette ville. Le pape, craignant que cette franchise n'eût des suites fâcheuses pour Bornio, l'emmena à Mantoue, où il allait présider le congrès [4].

Marius paraît avoir demeuré assez longtemps à Bologne; rien n'indique qu'il ait habité ailleurs jusqu'en 1464 qu'il alla à Milan [5]. Il dut donc trouver à Bologne un homme qui était

chio, que l'empereur Sigismond avait fait comte, et qui s'attira l'admiration et l'envie de ses contemporains. On peut joindre aux titres de ce savant jurisconsulte celui d'avoir été, à Sienne, le maître du célèbre Fr. Accolti. (Tiraboschi, *Stor.* t. VI, I, p. 391, 392.)

[1] Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 44.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* lib. XXIV, I, p. 163 r°. « Quare non possum vos omnes, qui Bononiæ agitis, non mirari plurimum, quod cum vobis viri doctissime eruditi copia data sit ad Græcam disciplinam penitus consequendam, malitis indocti esse, quam docti. Nunquam equidem discendi gratia trajecissem in Thraciam, Constantinopolin, qua in urbe septennium egi, si istius modi mihi Andronicus Byzantius in Italia esset oblatus. At facitis vos quemadmodum avari solent, qui et famem et sitim in summa abundantia patiuntur. »

[3] Borselli, *Ann. Bolog.* p. 891, dans Muratori, *Script.* t. XXIII.

[4] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, I, p. 443.

[5] Il paraît que Marius composa à Bologne, ou y réunit ses vers élégiaques sous le nom de *Epitomata*. On trouve, à la fin du manuscrit de cet ouvrage, cette souscription de la main de l'auteur : « Bononiæ XII kal. Aprilis M.CCCC.LXII. »

déjà ou qui devint bientôt l'ennemi de son père et le sien : c'était Galeotto Marzio, élève de Guarino, maître du célèbre Antoine de Lebrija, qui, dès 1462, professa la rhétorique et la poésie dans cette ville. Cet homme, né à Narni, eut dans la suite des aventures assez extraordinaires : il fit deux voyages à la cour de Matthias, roi de Hongrie, montra une grande bizarrerie dans ses ouvrages, et fut sauvé par Sixte IV d'une accusation d'hérésie qu'un de ses livres lui avait attirée [1]. On sait que Galeotto fit une critique de la *Sphortiade* de François Philelfe; elle fut communiquée à celui-ci par Albert Parrhisi, ce qui engagea une querelle dans le style du temps, c'est-à-dire accompagnée de beaucoup d'injures, et l'on peut voir dans une lettre de François Philelfe le dédain qu'il témoigne pour son adversaire [2]. Il se compare à l'éléphant et à Ulysse, et son critique à un insecte et à Thersite. J'ignore comment Marius fut enveloppé dans ce débat : peut-être commença-t-il pendant son séjour à Bologne; mais, quoi qu'il en soit, il est certain que Galeotto écrivit contre lui, et dans un de ses ouvrages il rappelle son invective contre François Philelfe et son fils Marius [3]. Quelques années plus tard Georges Merula [5], élève de François Philelfe, écrivant contre Galeotto, prit le parti de son maître, et, adoptant sa comparaison, il dit que leur querelle aurait été le combat de Thersite et d'Hector [4]. Mais François Philelfe, vers la

[1] C'est pour avoir affirmé, dans son ouvrage *De incognitis vulgo*, composé en Hongrie, que tout homme qui suivrait les règles de la raison et de la loi naturelle serait sauvé, que Galeotto fut dénoncé à la cour de Rome; par la faveur de Sixte IV, on se borna à lui faire faire amende honorable sur la place publique de Venise. (Jov. *Elog.* p. 29.)

[2] Galeott. Marzio, *De Doctrin. promisc.* c. XXVIII, cité par Tiraboschi, *Stor.* t. VI, I, p. 292. — Ap. Zeno, *Diss. Voss.* t. II, p. 83. — G. Naudé (*Addit. à l'hist. de Louis XI*, c. V, p. 39) compte parmi les ouvrages de Galeotto Marzio *De censura operum Philelphi*. Il ajoute qu'il ne l'a pas vu, mais qu'il doit avoir été imprimé, « veu que Marsile et quelques autres autheurs et bibliothecaires le citent fort souvent. »

[3] Il se nommait Georges de Merlani, et avait pris un nom romain par amour pour l'antiquité.

[4] « Contra Fr. Philelphum Galeottus? Sus in Palladem !... Ut si Thersites Hec-

fin de sa vie, s'étant avisé de reprendre l'orthographe d'un mot des ouvrages de Merula, celui-ci, dans sa colère, publia contre son maître deux lettres sanglantes, dans lesquelles il s'efforce de déchirer sa réputation [1]. Gabriel Paverus Fontana s'éleva contre Merula et voulut venger Philelfe par l'ouvrage que j'ai déjà cité au commencement de cet écrit [2].

J'ai déjà dit que Marius alla à Milan en 1464 : il y arriva vers le milieu de l'année, et y trouva son père qui habitait cette ville depuis vingt-cinq ans. François Sforce depuis quatorze années avait succédé aux Visconti, et ce prince qui, par l'éducation que lui avait donnée son père, semblait ne devoir connaître que la guerre, eut naturellement le goût assez délicat pour aimer les lettres et protéger ceux qui les cultivaient. Il fut, comme les princes d'Est et les Médicis, le Mécène des littérateurs grecs, dispersés par les malheurs de leur patrie, qui trouvèrent un asile auprès de lui [3]. Ces nobles et libérales dispositions furent sans doute entretenues et augmentées par son ministre Cicco Simonetta [4], originaire de la Calabre et d'une famille féconde en hommes distingués. Simonetta fut le protecteur de tous les gens de lettres ; ils regardaient ses décisions comme des oracles, et souvent il fut l'arbitre de leurs différents. Ce grand homme, dont l'amitié et les dons furent d'un fréquent secours à François Philelfe, périt injustement en 1480, victime des calomnies de ses ennemis et de la barbare ambition de Louis le More [5]. François Accolti d'Arezzo, un des hommes

torem ad singulare certamen provocasset...» (Voy. Sax. *Hist. Lit. Med.* p. 328.)

[1] Ap. Zeno, *Diss. Voss.* t. II, p. 883. — Georgii Merulæ *Epistolæ duæ*, altera ad Barth. Chalcum, ducalem secretarium, altera ad J. Jacob. Ghilinum, etc.... in quibus se tuetur adversus Francisci Philelphi contumelias, Venetiis 1480.

[2] V. p. 32, note 2. — Gabr. Paver. Fontana, cité par Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 226. « Nefariè deliquit igitur Merlanus qui vix culicis aculeo punctus, parricidii crimen subire nequaquam timuit. »

[3] Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 37.

[4] Sur Cicco Simonetta, voyez une lettre de Philelfe. (Rosmini, t. II, p. 454.)

[5] Fr. Philelf. *Epist.* passim. — Argelati, *Script. Mediol. Bibl.* p. 2163. — Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 164. — Tiraboschi, *Storia*, t. VI, 1, p. 15, 16.

les plus savants et le plus grand jurisconsulte de son temps, était aussi alors à Milan, et l'on croit qu'il était secrétaire du duc, qui l'envoya à Rome complimenter Paul II sur son avénement au trône pontifical [1].

Marius arriva à Milan peu après que le duc se fut mis en possession de Savone et de Gênes, du consentement du roi de France, et qu'il eut enlevé la seconde de ces deux villes à la domination de Paul Frégose, son archevêque. Marius dut voir à Milan la députation des vingt-quatre Génois qui vinrent prêter serment de fidélité à François Sforce, et il assista sans doute aux fêtes qui suivirent un événement aussi heureux pour le duc. Une des forteresses de Gênes, le Castelleto, avait été défendue quelque temps par Barthelomée Grimaldi, belle-sœur de l'archevêque et veuve de Pierre Frégose ; mais bientôt elle vendit ce château au duc de Milan, qui lui fit épouser son parent Raimond Attendolo [2]. Marius arriva à propos pour soutenir son père dans sa querelle avec Leodryse Crivelli. Ce littérateur était d'une noble et très-nombreuse famille, qui, au douzième siècle, avait donné un pape à l'Eglise (Urbain III), et qui comptait parmi ses membres plusieurs hommes de lettres. Il avait été disciple et ami de François Philelfe, et l'on ignore la cause de leur inimitié. Crivelli occupa des places honorables et avait été fort aimé du duc de Milan ; mais il paraît qu'en ce temps son crédit s'était évanoui, puisqu'on assure qu'il fut chassé de Milan et se retira à Rome. Au reste le savant Joseph-Antoine Saxius prétend qu'il ne faut pas confondre Leodryse Crivelli, auteur de la *Vie de François Sforce* et sénateur de Milan, avec un personnage portant les mêmes noms et qui fut au service du pape Pie II. Mais, quelle que soit l'autorité du célèbre bibliothécaire de Milan sur un point d'histoire littéraire, il est

[1] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, 1, p. 397. — Le discours que François Accolti prononça dans cette circonstance se lit dans Baluz. *Miscellan.* ed. Mansi, t. III, p. 166.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 153, 154. Ludov. Petroni, et p. 154, Ger. Colli.

permis de remarquer que cette distinction des deux Crivelli ne paraît pas suffisamment prouvée [1]. Disons seulement que Marius Philelfe se distingua à Milan dans une dispute littéraire qu'il eut avec Crivelli en présence du duc et de toute la cour, et qu'il remporta la victoire sur cet ennemi de sa famille [2]. C'est au moins ce qu'atteste François Philelfe dans la longue et virulente épître qu'il adresse à Leodryse Crivelli le 1er août 1466, en réponse à un écrit que celui-ci avait publié contre lui [3]. Mais, à Milan comme ailleurs, les succès de Marius n'eurent point une longue durée, et bientôt le vainqueur de Crivelli fut mis en prison, ainsi que son père, par ordre du duc, qui, par cette punition, voulut venger la mémoire de Pie II, que les deux Philelfes ne cessaient de diffamer.

François Philelfe avait été très-lié avec Æneas Sylvius et lui avait procuré des recommandations et des places dans un temps où rien n'annonçait la grande fortune qu'il devait faire [4]. Philelfe avance même que le futur pape avait été son disciple à Florence [5], et cette assertion est confirmée par Paverus Fontana [6]. Mais Grégoire Lolli, qui avait vécu très-intimement avec Pie II, dans une lettre adressée au cardinal de Pavie, traite Philelfe d'audacieux menteur, et soutient qu'Æneas Sylvius ne vit Philelfe pour la première fois que bien des années après le temps où celui-ci prétend lui avoir donné des leçons [7]. Je ferai cependant observer, contre ce que dit Lolli, que parmi les lettres de François Philelfe, on en lit une du 5 novembre 1431, par laquelle il recommande à Nicolas Arcimboldi, à Milan, « le

[1] Comparer Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 7, 9 et CXLV. — Argelati, *Script. Mol. Bibliot.* p. 507-512. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 68-71. — Muratori, præf. in Leod. Cribell. *Vit. Fr. Sfort.* t. XIX, *Script. rer. Ital.* p. 623 et seq.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 180.

[3] Id. *ibid.* p. 176-183.

[4] Rosmini, t. II, p. 139-146.

[5] Fr. Philelf. *Ep.* p. 177 r°.

[6] Cité par Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 228.

[7] Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 230.

jeune Æneas Sylvius, de Sienne, qui a été, dit-il, pendant deux ans mon disciple [1]. » Quoi qu'il en soit, il suffit de dire que l'acharnement de François Philelfe contre son ancien ami venait de ce qu'il ne put jamais se faire payer une pension que Pie II lui avait accordée, et le peu de succès de tous les efforts qu'il fit pour parvenir à ce but l'aigrit prodigieusement contre ce pontife, qui mourut le 14 août 1464. Dès lors François Philelfe ne cessa de se déchaîner contre lui, et dans la lettre qu'il écrivit à son successeur Paul II [2], il se répand, à plusieurs reprises, en injures contre le pape qui venait de mourir [3]. Dans la suite il prétendit qu'il avait agi ainsi moins par ressentiment personnel, que pour soutenir la cause des gens de lettres [4]; mais il ne cessa d'invectiver contre ce pape, et l'on trouve dans ses poésies une épigramme des plus violentes contre lui [5]. Marius joignit sa médisance à celle de son père, et le duc

[1] Fr. Philelf. *Ep.* p. 10 r° : « Qui meas tibi litteras reddidit, juvenis est Senensis, Æneas Sylvius nomine, honesta natus familia, mihique carissimus, non solum quod *annos duos meus auditor fuit*, sed etiam quod ad ingenii acrimoniam dicendique leporem attinet, moribus est et cultis et urbanis, etc... » M. de Rosmini (*Vit. di F. Filelf.* t. II, p. 312-315) a publié des passages d'un ouvrage encore manuscrit de Fr. Philelfe (*De Jocis et Seriis*), qui confirment qu'Æneas Sylvius avait été son disciple. Une de ces pièces de vers est adressée à ce pape lui-même sur la nouvelle de son exaltation : on y lit entre autres :

Quin scio tu monitus haud dedignabere nostros
Quo duce sis juvenis usus ad eloquium :
Nec Chirona ferox unquam contempsit Achilles,
Nec Phœnica minus duxit honorificum.

[2] Rosmini, t. II, 132.

[3] Fr. Philelf. *Ep.* p. 156 v°, 157 r°, 158 r°.

[4] Fr. Philelf. *Ep.* p. 176 v°. — Rosmini, *Vit. di F. Filelf.* t. II, p. 320, 321. Ce dernier auteur rapporte une note qui précède cette épigramme (*id.* t. II, p. 141) dans un ms. du quinzième siècle de la bibl. de Trivulce. On y lit : « Fr. Philelphi epigr. in Pium II. Pont. de quo ipse Philelphus pœnas luit. Nam ab illustrissimo Francisco Mediolani duce carceribus intrusus, amicorum precibus tandem haud facile liberatus est. Ingenium profecto tanti viri veniam merebatur. » — Christof. Poggiali, *Mem. per l'ist. lett. di Piacenza*, t. I, p. 85, 86, donne une épigramme adressée par Ant. Cornazzano à Fr. Philelfe *in carcere*, dans laquelle il lui offre de prendre ses fers, et la réponse de Fr. Philelfe.

[5] Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 231.

de Milan, sur les plaintes qui lui furent portées contre eux, les fit emprisonner l'un et l'autre. On ne connaît cette aventure que par une lettre qui se lit parmi celles du cardinal de Pavie; elle est écrite au nom du Sacré Collége pour remercier le duc de Milan d'avoir puni Philelfe et son fils des injures qu'ils s'étaient permises contre Pie II[1]. Lancelot, dans ses *Mémoires pour la vie de François Philelfe*[2], ne croit pas à cet emprisonnement et pense que la lettre du Sacré Collége est supposée; il la regarde comme étant l'ouvrage de Grégoire Lolli qui, ainsi que le cardinal de Pavie, écrivit contre les détracteurs de Pie II. Il se fonde principalement sur ce que, par la réponse de François Philelfe à Crivelli, il ne paraît pas que ce dernier eût reproché à son antagoniste son incarcération, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire, si elle avait eu lieu. Mais Saxius[3] soutient l'authenticité de la lettre des cardinaux, et remarque que

[1] Rosmini, t. III, p. 160. — Jacob. Picolomini, Cardin. Papiensis, *Epist.* 43, p. 26 : « Francisco duci Mediolani, nomine collegii. — Cum diebus præteritis audivissemus, Franciscum Philelphum et filium ejus Marium naturæ suæ obsecutos versus et solutam orationem scripsisse adversus sanctæ memoriæ Dominum Pium pontificem nostrum nuper defunctum, admirati non mediocriter sumus, dolentes tantam erroris mentem in literato homine inveniri, ut immemor christianæ professionis, in cœlum ponere os, mendacia fingere, sanctum Domini lacerare et consilia Romanæ sedis audeat condemnare, notissima quidem toti orbi, et ab eodem aliis in scriptis suis laudata. Iterum cum intelleximus, hanc insaniam Excellentiæ vestræ pariter non placuisse, et doluisse admodum non præstari a suis eam reverentiam Romano pontifici quam ipsa devote semper exhibuit, ac propterea ambos in carcerem ductos, officio vestro multum sumus lætati, videntes non solum maledicos illos pœnam ferre sceleris sui, sed caram esse sæculari potestati æstimationem Vicarii Jesu-Christi. Agimus eidem Excellentiæ vestræ debitas gratias : factum suum laudamus, et dignum ducimus catholico principe. Fecit quod sapientiæ suæ consentaneum fuit, et quod facturam eam re audita credidimus. Sacrificium Deo obtulit earum et beneplacitum, siquidem odibile ei est os pravum et detrahentia labia detestatur. Ita hortamur Excellentiam vestram sedulò agat, Matrem Ecclesiam et honorem primæ sedis colat, et a suis detrectatoribus tueatur. Nos, qui viventis Pii membra fuimus, et pontificibus debemus quod sumus, pro hac commendabili significatione sua debitores illi nos confitemur; nosque et nostra omnia beneplacitis suis offerimus, quam Deus incolumem et florentem conservet. »

[2] *Acad. des Inscript.* t. X, p. 725-728.

[3] Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* præfat. pag. VII.

la réponse de Philelfe à Crivelli étant de l'année qui suivit la mort de Pie II, il se peut que, lorsque Crivelli écrivit, Philelfe n'eût point encore reçu cette punition, et il ajoute que, si les cardinaux ne rompirent pas toute correspondance avec Philelfe, il le dut à une réparation qu'il fit à la mémoire de ce pape, à la sollicitation du cardinal de Pavie, et que cette palinodie[4], quoique faible, les satisfit en partie[5].

Marius, après cette aventure, dut se hâter de quitter Milan, et chercha un asile à Vérone, qui alors appartenait aux Vénitiens. Cette ville, au treizième siècle, avait perdu sa liberté, et avait éprouvé la terrible domination du féroce Eccelino da Romano, qui s'était fait nommer son podestat. Elle fut ensuite soumise aux Della Scala et aux Visconti. Au commencement du quinzième siècle, François de Carrare, seigneur de Padoue, aidé de son gendre Nicolas III, marquis de Ferrare, l'enleva au duc de Milan, mais l'année suivante vit la ruine de la maison de Carrare, et après une guerre obstinée les Vénitiens s'emparèrent de Vérone et de Padoue. La première de ces villes avait eu la gloire d'être la patrie adoptive et l'asile du Dante[6]; chassé en 1302 de Florence, il y vécut plusieurs années sous la protection des seigneurs Della Scala, parmi lesquels Cane le Grand se distingua par la magnificence avec laquelle il recevait tous les personnages illustres chassés de leur patrie[7]. Le Dante quitta Vérone, mais sa famille y demeura jusqu'à son extinction, arrivée au seizième siècle; elle y jouit d'une grande considération, et Marius Philelfe trouva un protecteur dans Pierre Aligero, quatrième descendant[8] du grand poëte et père de Dante, troi-

[4] Rosmini, t. II, p. 148. — Vid. Jacob. Picolomini, card. Papiensis *opera*, p. 143.

[5] Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 232.

[6] Maffei, *Veron. Ill.* art. Dante.

[7] Sag. Gazata, cité par Muratori, præfat. ad *Cron. Regg.* t. XVIII, *Script. rer. Ital.* pag. 2.

[8] Dante Alighieri — Pietro — Dante II — Leonardo — Pietro II, etc. Voy. Maffei, *Veron. Ill.* p. 53.

sième du nom, poëte lui-même de quelque réputation [1]. Les deux Philelfes admiraient le génie du Dante et avaient toujours repoussé les attaques de ses détracteurs [2]. Marius expliqua publiquement à Vérone, en 1467, la *Divine Comédie* et compta parmi ses auditeurs Pierre Aligero, dont il vante le caractère et le crédit [3]. L'imprimerie n'avait point encore multiplié les exemplaires de ce prodigieux poëme [4]. Florence, pour en faire jouir ses concitoyens et rendre hommage au grand homme

[1] Maffei, *Veron. Ill.* p. 50-53.

[2] On a à Florence un discours manuscrit de Fr. Philelfe fait en 1431 (Rosmini, t. I, 56); c'est par erreur que Mehus dit 1451. Rosmini a publié ce discours, t. I, p. 124. (Ginguené, t. III, p. 330, not.) On y lit à la fin : « Fece questa orazione quando aveva gia esposto sette canti di Dante, e fù composta contra i suoi emuli, i quali dicevano esser Dante poeta da' calzolai, e da' fornai, etc. » (Mehus, *Vit. Ambros.* p. 176.)

[3] Marius, dans sa *Vie du Dante*, parle en ces termes de Pierre Aligero : « Optimus vir est et civis integerrimus, quique in urbe Verona maxima et apud cives et apud universam Venetorum rempublicam et auctoritate valet et gratia, quo ego sum usus quam familiarissimè, audivitque a me nonnullas Dantis atavi sui partes, quas anno superiore sum interpretatus Veronæ, et mirifice est illius lectione delectatus. » (Mehus, *Vit. Ambros. Camald.* p. 57. — Pelli, *Memor. per la vit. di Dante*, p. 35, not. 3, t. IV, part. II. *Oper. Dantis*, ed. Zattæ, Venet. 1758, in-4°.)

[4] Le premier livre imprimé en Italie est le *Lactance* que Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz imprimèrent en 1465, le 29 octobre, au monastère de Subiaco. D'après leur propre témoignage, ils avaient imprimé auparavant trois cents exemplaires du *Donatus pro pueralis*. (Voy. Audiffredi, *Catal. Rom. edit. Sæc.* XV, p. 1-4. — Quirini, *De optim. script. edit.* p. 233.) J.-Ant. Saxius s'est efforcé de prouver, sans y réussir, que ces mêmes ouvriers, passant par Milan, y avaient imprimé dans la même année les auteurs de l'*Histoire Auguste*, édition que Saumaise atteste avoir vue, mais dont aucun exemplaire n'existe maintenant (Saxius, *Hist. Litt. Mediol.* p. 89 et seq. 116, 456, 559), et qui est d'autant plus douteuse qu'il n'est plus question de livres imprimés à Milan avant 1469, et que François Philelfe, qui habitait cette ville, ne parle de l'imprimerie dans ses lettres qu'en l'an 1470. (Fr. Philelf. *Ep.* p. 220, 221, 224, 225. — Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. X, p. 732.) Sans doute Saumaise s'est trompé et a voulu parler de l'édition de l'*Histoire Auguste* de Milan, 1475. (*Journ. Littér. de La Haye*, t. XV, p. 473, 474. — *Supplément à l'Histoire de l'Imprimerie*, de Marchand, p. 41.) L'année 1472 produisit les premières éditions du *Dante* dans trois villes différentes, Foligno, Jesi et Mantoue. (Audiffredi, *Specim. ed. Ital. Sæc.* XV, p. 3, 4. — Panzer, *Ann. Typogr.* t. I, p. 378; t. II, p. 3; t. I, p. 438.)

qu'elle avait banni, établit, dès l'an 1373, pour l'explication de son poëme une chaire publique. Boccace, qui depuis longtemps avait écrit la vie du Dante [1], comme un monument de son enthousiasme pour le poëte, et qui avait alors vainement cherché à faire rougir les Florentins de leur ingratitude envers le plus illustre de leurs concitoyens, occupa le premier cette chaire [2]. Cet exemple fut suivi par d'autres villes d'Italie, et l'intelligence du Dante devint une partie des études et produisit de nombreux et longs commentaires.

Marius Philelfe, d'après les documents que Pierre Aligero lui communiqua, composa, en 1468, une vie du Dante, qu'il adressa à son descendant; celui-ci l'envoya à Pierre de Médicis et à Thomas Soderini, en y joignant une épître dédicatoire, datée du 28 décembre [3], et cet écrit est encore conservé à Florence [4]. Pour flatter son protecteur de Vérone, Marius Philelfe, dans cette vie du Dante, a fait jouer à ce poëte un grand rôle dans l'Etat de Florence, rôle qui paraît peu conforme à la vérité historique [5]. Cet ouvrage, qui a servi à Vellutello dans la composition de sa vie du Dante, publiée à Venise en 1544, n'a jamais été imprimé; mais l'abbé Mehus en a publié plusieurs fragments dans sa préface à la *Vie du Dante* par Manetti [6],

[1] Firenze 1576, in-8°. — *Prose di Dante e del Boccaccio*, Firenze, Tartini e Franchi, 4°, 1723.

[2] Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 397.

[3] Magnificis clarissimisque viris Petro de Medicis et Thomæ Soderino Equiti, Florentinis optimatibus et patriciis. (J. Benven. Pelli, *Memor. per la vit. di Dante*, p. 6. — Mehus, *Vit. Ambros.* p. 57.)

[4] Joann. Marii Philelphi, artium et utriusque juris Doctoris, Equitis Aurati et Poetæ Laureati, ad generosum civem Veronensem Petrum Aligerum, Dantis et successorum vita, genus et mores. (Biblioth. Laurent. Med. Plut. LXV, n° 50. — Montfaucon, *Bibl. bibliothec.* p. 369 *D.*) — La vie de Dante, par Marius Philelfe a été publiée avec des notes par Moreni, Florence 1828, in-8°. Voy. la liste des ouvrages de Marius Philelfe. — *Éd.*

[5] Pelli, *Mem.* § 9, p. 67. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 18, 385. — Sismondi, *Hist. des Rép. italiennes*, t. IV, p. 186, 187.

[6] *Specimen Hist. Literar. Florentinæ*, Florent. 1747, 8°.

et Joseph Benvenuti Pelli en a fait usage dans ses mémoires sur ce poëte [1].

Marius, pendant son séjour à Vérone, composa plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels on peut citer un éloge de cette ville en trois livres et en vers latins hexamètres, qui était en manuscrit dans la bibliothèque Saïbante sous le titre de *Verona* [2], et qui se trouve aussi dans la bibliothèque impériale de Paris [3]. Il paraît que cette ville était alors livrée à la culture des lettres : la première impulsion avait été donnée sans doute par Guarino, puis continuée par ses nombreux élèves ; d'ailleurs, sous le gouvernement des Vénitiens, l'activité des esprits dut se porter vers les études, et François Philelfe avait déjà, dix-huit ans auparavant, rendu témoignage des bonnes dispositions de ses habitants [4]. Vérone, au temps de Marius Philelfe, avait pour évêque Hermolaüs Barbaro [5], neveu du célèbre François Barbaro et élève de Guarino ; il chérissait les lettres et recherchait avec passion les manuscrits [6]. Plusieurs femmes y brillèrent par leur instruction et leurs talents littéraires ; la plus remarquable avait été Isotta Nogarola [7], qui mourut peu

[1] Ces mémoires se trouvent dans le t. IV, part. II, de l'édition des *Œuvres du Dante*, par Zatta, Venise 1758, in-4°.

[2] Maffei, *Veron. Ill.* lib. III, p. 108. — Le même, *ibid.* p. 11, col. 108, cite les vers suivants de l'*Élégie de la Bibliothèque Saïbante* :

« Surgimus et rediisse juvat, Veronaque tectis
Insignita suis placet : hic requiescere mens est,
Donec gratus erit populus mihi, nec labor esse
Incipiet vanus : delectant præmia, laudes... »

[3] Parmi les pièces du n° 8315, *Marii Philelphi carmen de laudibus agri Veronensis.*

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 32 v° : « Et Veronam et universam Veronensem nobilitatem maximi facio, delectorque ejus consuetudine plurimum. Sunt enim natura Veronenses tui omnes perhumani atque liberales et ad bonarum artium studia accommodati, ut nulli hominum generi cedant. »

[5] Fr. Philelf. *Epist.* p. 217 r°. — Il fut envoyé en ambassade à Charles VII.

[6] Mazzuchelli, *Scritt. Ital.* t. II, 1, p. 264, not. 10. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 136.

[7] Louis Foscarini écrivit aussi *de Laudibus Isottæ Nogarolæ.* (Voy. degli Agostini, *Scritt. Viniz.* t. I, p. 105.) — Éloge d'Isotta et de sa sœur Ginevra Nogarola Gambarra. (Voy. Mittarelli, *Cat. Ms. S. Mich. prope Murianum*, col. 812, 813.) — Sur Angela, Isotta, Ginevra et Laura Nogarola, voy. Tiraboschi, t. VI, p. 875, not. — Tomasini, *Ill. Vir.* p. 340-343. — *Remarques sur les deux Isotta* (Nogarola et de Rimini), dans les *Mémoires* de d'Artigny, Paris 1749. — L'époque de la mort d'Isotta a été controversée : Maffei et Bettinelli ont avancé qu'elle mourut en 1446, mais c'est une erreur : elle mourut en 1466. (Voy. Philipp. Bergom. — Tomasini, *Illustr. Vitæ*, p. 342. — Degli Agostini, t. I, p. 58, 234.)

après l'arrivée de Marius Philelfe à Vérone [1]. Sa famille était illustre et sa grande réputation engagea Marius, non-seulement à lui adresser quelques pièces de vers à sa louange pendant sa vie [2], mais encore à composer après sa mort, sur sa vie, un poëme en vers latins, qui se trouvait en manuscrit à Venise [3], et dans la bibliothèque de Maffei [4].

Parmi les auditeurs de Marius à Vérone, on peut citer Louis Merchenti, que l'on a comparé à Lucain, et que Guarino de Vérone a loué. Il dédia à son professeur un poëme intitulé *Benacus*, dans lequel il célèbre la victoire qu'Etienne Contareni, général des Vénitiens, remporta sur le lac de Garde, en 1440, contre les troupes du duc de Milan. Dans l'épître dédicatoire, dans des vers qui précèdent le poëme, et au commencement du poëme, Merchenti donne à Marius les titres de divin, d'illustre, de très-grand poëte, et le nomme la gloire de l'Italie [5].

Vers la fin de l'année 1468, l'empereur Frédéric III fit un voyage en Italie : il prétendait accomplir un vœu ; mais son véritable but était de prendre des mesures avec le pape Paul II

[1] Maffei, *Veron. Ill.* t. II, p. 95-97. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, p. 874. — Rosmini, *Vit. di Guarino*, t. II, p. 67 et seq.

[2] Publiées dans les *Memorie per servire alla storia letterar.* t. VI, part. VI, p. 17, et t. VII, part. I, p. 23. — Ce fut Clara Lanza Vegia qui invita par ses vers Marius à célébrer Isotta. (Mittarelli, *Bibl. Muran.* p. 648.)

[3] P. Mittarelli, *Bibl. Ms. S. Mich.* p. 894. — Tiraboschi, *Stor.* t. IX, p. 127.

[4] *De pudicissimæ Isottæ Nogarolæ vita et moribus et doctrina.* — Voy. Maffei, *Veron. Ill.* t. II, p. 96.

[5] Le titre de ce poëme est : *Benacus Ludovici Merchenti, Veronensis, ad Marium Philelphum.* Il est précédé d'une lettre à un fils d'Etienne Contareni, à la fin de laquelle on lit : « Tibi præterea, vir clarissime, non erit molestum, si prius ad summum poetam (Marius Philelfe) illam institui. Illustris enim viri

pour la croisade contre les Turcs, et plus encore pour la guerre contre Georges Podiébrad, qui, après la mort de Ladislas le Posthume, avait été élu roi de Bohême par les États de ce royaume. Quelques électeurs avaient même formé le projet de porter Podiébrad sur le trône impérial, mais l'alliance du pape avec Frédéric empêcha l'exécution de ce projet. Le roi de Bohême favorisait les hussites, et le pape, d'accord avec l'empereur, n'ayant pu armer l'Allemagne contre ce prince, engagea Matthias Corvin, son gendre, à l'attaquer, et cette guerre tacha d'ingratitude la mémoire du grand Huniade.

Telles étaient les pensées qui occupaient Frédéric lorsqu'il vint en Italie. Ce faible et avare empereur[1] se rappelait la magnifique réception et les présents considérables que lui avaient faits les princes d'Italie, lorsqu'en 1452 il était venu à Rome pour épouser Léonore de Portugal et se faire couronner empereur, et il ne craignit pas de renouveler un voyage qui lui avait été si avantageux[2]. La générosité des villes et des seigneurs d'Italie ne se démentit point dans cette occasion, et Borso, duc de Modène et marquis de Ferrare, accueillit l'em-

auctoritas non minorem auctoritatem fuit allatura. » On lit ensuite les quatre vers suivants adressés à Marius Philelfe :

« Accipe nunc nostrum, placide nunc accipe carmen,
Gentibus Italiæ jam gloria magna, Philelphe,
Si quicquam cecini, docfas quod mulceat aures,
Lætor et astringor meritis tibi, maxime vates. »

Le poëme commence par les vers suivants :

« Carmina divini venientia fonte Philelphi
Ad cantus, altosque modos dulcedine summa,
Incendere animos..... »

(Voy. Maffei, *Veron. Ill.* p. 104. — *Giornal. de' Leter. d'Ital.* 1712, t. XI, p. 292-294. — Zeno, *Diss. Voss.* t. I, p. 127.)

[1] Chandenier, dans une lettre écrite à Louis XI lorsqu'il n'était encore que dauphin, représente Frédéric sous des couleurs peu avantageuses : « L'empereur, dit-il, est un homme faible et irrésolu, incapable de penser et d'agir, dissimulé sans être prudent, et odieux par son avarice, etc... » (P. Barre, *Hist. d'Allemagne*, t. VII, p. 632.)

[2] Fr. Barbari, *Epist. 121*, Ludovico Card. Aquileiensi, p. 163 (VI kal. Nov. 1451) : « Præterea Fridericus Rex Romanorum cum magnis Germanorum copiis,

pereur avec une rare magnificence[1]. Frédéric se souvenait encore de lui avoir vendu bien cher autrefois le titre de duc, et connaissant à quel point la vanité des Italiens pouvait être utile à ses finances, il se mit à distribuer avec profusion des titres bien moins élevés, et dont son chancelier faisait chèrement payer les diplômes. C'est ainsi que cet empereur créa une foule de chevaliers, de comtes palatins, de docteurs, de notaires et même de poëtes lauréats. Ces titres, distribués sans aucun égard au mérite, enflèrent l'orgueil d'un grand nombre de personnages auparavant confondus dans la foule; ils s'imaginèrent avoir un rang à soutenir; le luxe augmenta avec la vanité, et un historien moderne a signalé les diplômes de Frédéric comme une des causes de la décadence et de la dépopulation de l'Italie[2]. Quelques-uns de ces brevets, et sans doute ceux qui se payaient le plus cher, accordaient la faculté de transmettre les titres que l'on recevait, d'autres autorisaient à légitimer les bâtards, d'autres enfin, plus ridicules, donnaient la puissance de réhabiliter les gens dégradés et de faire une réputation nouvelle à un faussaire ou à un infâme[3]. Telle fut l'invention par laquelle

ut aiunt, Romam iturus est, non ut pacandæ Italiæ causam quærat, sed ut non desit fortunæ se offerenti, aurum coronarium sibi oblatum accepturus est, ut facilius et honestius possit imperare... » (Voy. sur ce voyage de 1452 Struvius, *Corpus Hist. Germanic.* t. I, p. 857-862.)

[1] On peut voir les détails de ce voyage de Frédéric dans Od. Raynald. *Annal.* et Aug. Patrit. dans Muratori, *Script. Rer. Italic.* t. XXIII, p. 203 et seq. — Cf. Jacob. Piccolomini, *Comment.* lib. VII, init. Récit réimprimé dans Freher, *Script. Rer. German.* t. II, p. 284, ed. nov.

[2] Denina, *Révol. d'Italie*, liv. XVIII, chap. v, p. 323 et suiv. de la traduction française.

[3] *Diario Ferrares.* p. 217, 218, dans Muratori, *Script.* t. XXIV : « ..... Il mercori, che fu il primo giorno di Febraio ed il quel giorno el fece molti Cavalieri, Conti, Dottori e Notari, fra li quali da le dignitadi, avengache fusseno da 80 te ne scriverò alcuni qui... Messer Augustino de Rimino Dottore Ferrarese, valente Cavaliero e Conte e che possa fare Dottori... El magnifico Messer Theofilo Calcagnino... di anni circa 28, il quale è ricco mediante di Ducati 60000 e signore di tre castelli, Conte e che possa legittimare bastardi di ogni ragione, fare Notari, fare uno Notaro falsario et infamis, de buona fama, e redurre in primo stato..... E fece molti altri Cavalieri e Conti, Dottori e

l'empereur, en peu de temps, amassa d'assez fortes sommes d'argent qu'il emporta en Allemagne au mois de février 1469.

Marius Philelfe était alors à Bergame, et sa bile s'alluma en voyant cette foule de gens titrés et sans mérite qui prétendaient s'égaler à ceux qui, précédemment, avaient acquis des marques semblables de distinction. Il devait, ainsi que je l'ai déjà dit, les titres de chevalier, de comte et de poëte lauréat au duc de Savoie. Il écrivit une longue satire *contre la foule de chevaliers, docteurs, comtes palatins et poëtes lauréats créés par l'empereur Frédéric* [1]. Il y représente ces dignités comme devenues la proie de tous les hommes de basse extraction, et même de profession vile, qui ont pu les acheter par un peu d'or. Ce poëme était à Vérone dans la bibliothèque Saibante, et Maffei, ainsi que Tiraboschi, en ont fait connaître quelques vers [2].

Bergame, à cette époque, appartenait aux Vénitiens (depuis 1428), après avoir souvent changé de maîtres. On ne connaît guère le séjour de Marius dans cette ville que par une lettre de son père, dans laquelle on voit qu'il quitta cette ville vers la fin de 1471 [3], et l'on conjecture qu'il y était venu en 1469; en effet, Marius dit, dans un de ses ouvrages, qu'il demeura trois

Notari che non conosco, nè so che siano; ma molti, et pro majori parte mi credo, non haverano li privilegi suoi per il cancelliero de lo Imperadore, non che dimandasse dinari di privilegi, ma haveria voluto scortigare la brigata tanto el voleva di fare epsi privilegi, per li quali molte ge andorno drieto a Venezia. »

[1] Jo. Marii Philelfi artium et utriusque juris Doctoris, Equitis Aurati et Poetæ Laureati, satyra in vulgus Equitum auro notatorum, Doctorumque facultatum omnium, Comitumque Palatinorum, et Poetarum Laureatorum, quos paulo ante Imperator Federicus insignivit. (Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 253.)

[2] Maffei, *Veron. Illustr.* t. III, p. 108. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 254.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 243 r°. — Tiraboschi, *Stor. del. Letter. Ital.* t. VI, p. 952, edit. Venez. 1795 : « Del soggiorno fatto da Mario in Bergamo si ha anchè pruova nel codice delle Poesie di Alberto Carrara, presso i Signri Conti Carrara Beroa altre volte citato, in cui leggonsi alcuni versi di Giovanni Malpede Bresciano, ne' quali, parlando del Mentovato Alberto, dice al Filelfo :

..... Quas Bergomea jamjam tellure locasti
Exoptat proprias sedes faustasque futuras.

ans à Bergame [1]; c'est donc bien dans le commencement de l'année 1469 qu'il dut y arriver. Vers le mois d'avril de 1470, un fils naturel de Xénophon Philelfe, nommé Cirus [2], qui était auprès de Marius, le quitta et vint à Milan chez son grand-père. Je ne sais si la vie errante de Marius l'empêchait de garder plus longtemps Cirus auprès de lui, si ce jeune homme s'accommodait mal de l'humeur de son oncle, ou s'il suivit, en allant à Milan, les ordres de son père Xénophon, qui alors était à Raguse. François Philelfe, en informant Xénophon de l'arrivée de Cirus, fait l'éloge de son application et de son caractère [3]. Ce jeune homme trouva chez son grand-père un camarade, son cousin Jean-Marie Bindoti, fils de Panthea, l'une des sœurs de Marius. Ce cousin, étant né en 1452, avait alors dix-huit ans, et avait passé quatre années, ainsi que sa sœur Arminia, chez François Philelfe. Celui-ci avait fait, en octobre 1469, un voyage à Sienne pour remettre à Jérôme Bindoti ses deux enfants, mais Bindoti n'avait voulu reprendre que sa fille et avait

. . . . . .
..... quid melius potuisti Bergoma tellus
Cernere quam sacro ducentem vertice Musas
..... ut colerent ingentia culmina montis
Bergomei?.....

E lo stesso Carrara in una elegia al Filelfo così egli dice :

Carmina divino vixdum cantata cothurno
Aspexi, o patriæ gloria magna meæ;
Te duce Bergomeus conscendet sidera Cæsar,
Tu dabis æternos, clare poeta, dies.

Da un' altra elegia del Carrara raccogliesi che il Filelfo ebbe una figlia detta del nome dell' Avola Theodora, a cui la indirizza, e ch' era essa pure eccelente poëtessa, e col padre soggiornava in Bergamo, detta perciò dal Carrara :

O decus, o nostri gloria magna soli.

In Bergamo innoltre vedesi tuttora nella facciata di una picciola casa, che ora appartienne al Sig. Co. Vailetti, inciso un poco felice Epigramma da lui composto in lode di Giov. Bucelleno col titolo : *Carmen poetæ Marii Philelphi.*

[1] Sur Albert Carrara, voyez Zeno, *Diss. Voss.* t. II, p. 27 et seq.

[2] Rosmini, t. III, p. 95.

[3] Voir le testament de François Philelfe, cité par Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 224.

engagé François Philelfe à continuer l'éducation de Jean-Marie[1]. Le savoir de Marius Philelfe et la réputation de son père durent le faire accueillir favorablement à Bergame par Louis Donato, évêque de cette ville. Ce noble Vénitien unissait à une profonde connaissance de la théologie un goût très-vif pour les belles-lettres, qu'il cultivait avec succès[2].

Les lettres de François Philelfe nous ont été jusqu'ici d'une grande utilité pour l'histoire de son fils ; mais maintenant ce secours nous abandonne : nous n'avons pour cette époque presqu'aucune lettre de Philelfe à Marius. Une seule nous indique qu'ils étaient fort mal ensemble : « En recevant tes let-« tres, » lui écrit son père, « je ne saurais dire si j'ai été plus « ému d'avoir mis au jour un fils tel que toi, ou plus affligé « de voir que mes leçons, l'honneur de toute une vie et mes « exhortations paternelles n'ont aucune prise sur toi. Continue, « puisque tu ne veux suivre ni les ordres d'un père, ni aucun « conseil salutaire, continue ton genre de vie. Que Dieu tourne « tout à bien[3]. » Je pense que Marius était à Bergame lorsqu'il reçut cette lettre, et dans le temps où il irritait son père à ce point, celui-ci venait d'éprouver un chagrin encore plus grand : Xénophon, son fils chéri, était mort d'une maladie de poitrine le 27 août à Raguse, après avoir été malade pendant plus d'une année[4].

Marius eut quarante-cinq ans accomplis le 25 juillet de l'an 1471, et une élégie qu'il fit un peu avant cette époque nous donne connaissance des nombreux ouvrages qu'il avait déjà composés. Cette élégie, dont le manuscrit existait à Vérone, dans la bibliothèque Saïbante[5], a été connue de Maffei et de Tirabos-

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 221 v°.

[2] Vinc. Coronelli, *Rer. Eccles. Bergom. Synops.* p. 26 in Burman. *Thesaur.* t. IX, part. 6. — Ughelli, *Ital. Sacr.* t. IV, p. 484. — Fabricius, *Bibl. inf. latin.* edit. Mansi.

[3] Du 8 octobre 1470. Fr. Philelf. *Epist.* p. 228 v°.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 221 v°, 223 v°, 228, 229.

[5] Une copie de cette élégie avec des notes en marge, et quelques corrections

chi, et ce dernier en avait envoyé une copie à Senebier, savant bibliothécaire de Genève. Marius s'était exercé dès lors dans tous les genres de littérature. Il rappelle ses tragédies, ses comédies, ses épigrammes, ses satires, ses lettres en grec, ses opuscules historiques et moraux, ses élégies à la louange de Cosme de Médicis, sa Vie d'Isotta Nogarola, sa Vie du Dante, ses Louanges de la poésie, adressées à Hermolaüs Barbaro, ses Commentaires sur les livres à Herennius, son ouvrage contre les Facéties du Pogge, ses traductions d'une partie d'Homère, de la Théogonie d'Hésiode, de quelques ouvrages de Platon, d'Aristote et des hymnes d'Orphée, ses Commentaires sur Pétrarque, un opuscule *de bellicis artibus et urbanis*, ses Canzoni, un roman italien intitulé Glicephira, enfin deux grands poëmes, le premier sur les travaux d'Hercule, à la louange du duc de Ferrare Hercule Ier, et le second sur la prise de Constantinople par les Turcs, auquel il fait allusion dans ce vers :

Romaque Turcorum capta furore nova.

Ce dernier poëme, dont l'unique exemplaire connu se trouve dans la bibliothèque publique de Genève, avait été acheté en Italie par Ami Lullin[1] ; Senebier, dans son *Catalogue*, en a donné la description et quelques extraits[2]. Marius parle encore de plusieurs autres de ses ouvrages, qui, tous ensemble, sont au nombre d'environ soixante, composés, comme je l'ai dit, avant d'avoir atteint quarante-cinq ans, « *nondum lustra*

de Tiraboschi existe à la bibliothèque d'Est à Modène, et M. Lombardi, bibliothécaire du duc de Modène, m'en a envoyé une copie. Voy. l'Appendice. — J'avais vainement demandé en Italie ce que la bibliothèque Saïbante était devenue. M. Valery (*Voyag. en Italie*, t. I, p. 303, note 3) m'apprend qu'elle a été vendue en 1820.

[1] Mehus, *Vit. Ambros.* p. 376 : « . . . . . Omnium maxime illustre est alterum carmen de obsidione Constantinopolitana, quod Anconæ (ann. 1475) subtexuit idem ille Marius. Hujus exemplar a Genevensi homine nuper in Italia comparatum, advectumque aliò est. »

[2] Senebier, *Catalogue des Mss. de la biblioth. de Genève*, p. 236-245.

novem tenui. » C'est donc avec raison que cet auteur, qui tirait sa gloire plutôt de la quantité de ses œuvres que de leur perfection, se vante dans cette même élégie d'avoir plus écrit que Virgile et qu'Ovide : « *Me brevior Naso, meque Maro brevior.* » Lorsqu'il composa cette élégie, il travaillait à traduire en italien la géographie de Strabon[1]. La plus grande partie de ces nombreux ouvrages est maintenant perdue, ainsi que l'on en pourra juger par la liste que je donnerai de ceux qui nous restent, tant imprimés que manuscrits, et certes ceux-ci ne font pas regretter ceux qu'on n'a plus. Malgré le savoir de leur auteur, son peu de soin et l'extrême précipitation avec laquelle il composait, sa négligence et peut-être sa présomption l'ont placé au-dessous de ses contemporains[2]. Cependant sa réputation fut grande; il la dut à sa mémoire et à une extrême facilité, mais elle fut éphémère; les éloges de son père et de ses amis surprennent aujourd'hui. De tous les auteurs du quinzième siècle, Marius Philelfe est un de ceux qui ont le plus écrit et qui sont le plus oubliés. Il est encore remarquable qu'on n'ait presque rien imprimé de lui, et absolument rien pendant sa vie.

Les mêmes défauts de caractère et de conduite qui avaient chassé Marius de Venise, de Bologne et de Vérone[3], lui firent aussi quitter Bergame, et avant la fin de l'année il était déjà établi à Ancône[4]. La colère de son père était apaisée, et, au mois de décembre, François Philelfe écrivit aux Anziani, qui gouvernaient cette ville, pour les remercier du choix qu'ils avaient fait de Marius pour instruire la jeunesse[5]. Le 28 mars

[1] Maffei, *Veron. Ill.* lib. III, p. 107, 108.—Saxius, *Hist. Liter. Mediol.* p. 265, 266. — Tiraboschi, *Stor.* VI, II, p. 293-296. — Senebier, *Catalogue des Ms. de la biblioth. de Genève*, p. 243-244.

[2] M. Ant. Sabellicus, *De lat. ling. reparat.* cité par Saxius, *Hist. Liter. Mediol.* p. 265. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 297.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 233 v°, 248 v°.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 243 r°.

[5] Fr. Philelf. *Ep.* p. 243 : « Ancianis Anconitanis S. P. D. — Quod Marium filium, mihi dilectissimum, delegeritis, Viri Magnifici, quo vestram juventutem bonis artibus ac disciplinis instituat, non possum equidem non lætari, cum vestra

suivant, il écrivit à son fils : « J'ai reçu ta lettre d'Ancône du « 31 janvier : tout ce qu'elle renferme m'a été agréable, et j'ai « surtout été charmé d'apprendre que tu étais très-goûté dans « cette illustre république. D'après cela, je ne cesserai jamais « de t'exhorter, de t'encourager et de t'ordonner, par tout le « pouvoir paternel, de donner tous tes soins à bien remplir tes « fonctions, et de t'appliquer chaque jour davantage à te mon- « trer tel qu'il est convenable que tu sois, dans une ville éclairée « où tu comptes passer ta vie. Tu ne peux rien faire dont je te « sache plus de gré. Quant à mes projets, dès que j'aurai mis « ordre à quelques affaires, ce qui, je pense, ne sera pas long, « je partirai avec toute ma famille pour Rome, où je compte « finir mes jours à la cour du pape[1]. » Je remarquerai que ce dessein d'aller à Rome avait été formé par François Philelfe dès l'an 1464, après la mort de Pie II[2], et fortifié en 1466 par la mort de son protecteur François Sforce; il espérait rétablir auprès du pape sa fortune, qui était dans l'état le plus misérable[3]; mais cette idée n'était pas tellement exclusive, qu'il ne pensât, vers le même temps, à un autre établissement auprès du roi Louis XI, ou à Sienne[4], ou à la cour de Fer-

tum etiam mea causa. Nam et vestræ laudatissimæ reipublicæ cupiebam semper, hac etiam vitæ ratione, esse bene consultum : et mihi non mediocri laudi futurum duco quod per filium meum in optimo sint hominum genere vestri liberi numerandi..... Rectissime igitur, ut estis omnibus in rebus, viri prudentissimi, prospexistis juventuti Anconitanæ, quam ita constituentis erudiri, ut in optimo hominum genere queat merito censeri. Quid quod etiam mercaturæ ipsi, cui maxime studetis, plurimum doctrina et eloquentia prodesse potest, cum ad prudentiæ rationem, tum etiam ad cohortandum, inducendum, persuadendum? Nam quantum ea valeat ad gubernationem reipublicæ, vos quotidie experimini..... Sed ne sim longior quam par est, id unum reliquum est, quod monendum putem : ita tractetis filium Marium, ut quam libentissime velit apud vos esse, cui etiam jussi, pro paterna potestate, ut omnibus in rebus obsequatur ac pareat vestræ honestissimæ voluntati..... Ex Mediolano. Nonis decemb. 1471. »

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 248 v°.

[2] Id. *Epist.* p. 160-161 v°.

[3] Id. *Epist.* p. 192 v°. — Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 264.

[4] Id. *Epist.* p. 190 v°. — Jacob. Cardin. Papiens. *Epist.* p. 143. — Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. X, p. 730.

rare[1]. Ce ne fut qu'en 1474 qu'il se rendit à Rome, appelé par Sixte IV, et il revint à Milan en 1477[2], où il eut la douleur de voir mourir deux jeunes fils qu'il avait eus de sa troisième femme, Laure-Madeleine de Mazzorini, qui elle-même ne leur survécut pas longtemps[3]. Avant la fin de l'année, Marius donna de nouveau à son père les plus graves sujets de mécontentement; il repoussa avec aigreur ses conseils et s'emporta, dans ses lettres, jusqu'à le traiter de radoteur, lui reprocher sa décrépitude, et lui conseiller de faire son testament, pour qu'il fût à l'abri de toute discussion avec ses frères. François Philelfe fit à ces lettres une réponse pleine de modération, et par laquelle on peut juger à quel point elles étaient violentes; la voici : « Tes deux lettres, mon fils, me sont parvenues l'une au com- « mencement du mois, l'autre le 13 décembre, et tu peux croire « avec quel plaisir j'ai vu, en lisant la dernière, que, tout en « avançant en âge, tu osais avertir un père de soixante et quinze « ans de faire son testament! C'est sans doute par une rare « prudence que tu fais plus d'attention à mon âge qu'à ma « bonne santé, à la force de mon corps, à celle de mon esprit « et à l'intégrité de toutes mes facultés. Certainement je l'em- « porte sur toi en tous ces points, et tu peux reconnaître ton « père dans ces mots de Virgile : « *Il est vieux, mais sa vieil-* « *lesse est verte et vigoureuse*[4]. Tu dois aussi craindre qu'on ne « t'applique les vers d'Ovide, dans lesquels il peint un fils qui « *se plaint des années de son père trop prolongées à son gré*. Ce-

[1] Fr. Philelf. *Epist.* p. 239 v°.

[2] V. Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. X, p. 737-738.

[3] Saxius, *Hist. Lit. et Typ. Mediolan.* p. 222. — Voy. Rosmini sur le retour de Fr. Philelfe de Rome, et la mort de sa troisième femme.

[4] Virgile, *Æneid.* VI, v. 304, dit en parlant de Caron :

Jam senior, sed cruda Deo viridisque senectus.

Dans l'édition des lettres de Fr. Philelfe, de Venise 1502, fol. on lit, dans la citation de ce vers, *erudita* au lieu de *cruda*. Je ne sais si ce changement a été fait par Philelfe pour mieux se peindre par ce vers; du reste il aimait à se l'appliquer. (Rosmini, t. II, p. 368, 393.)

« pendant je fais grand cas de tes conseils et de tes avertisse- « ments; je les aurais prisés encore davantage, si tu n'y avais « ajouté l'avis de faire mon testament, pour que tu n'eusses « aucune discussion avec tes frères. Car je pensais que, si tu « me survivais, ce que je désire plus que je ne l'espère, à « moins que tu ne changes de manière de vivre, tu tiendrais « lieu de père à tes sœurs et à tes frères, qui sont presque tous « encore dans l'enfance. Mais maintenant que tu m'as ouvert « ton âme tout entière et que je connais ta pensée, je prendrai « soin qu'il ne puisse y avoir ni litige, ni contestation entre toi « et tes cadets. En attendant, si tu fais bien, tu ne mettras tes « espérances qu'en toi seul; j'ai toujours fait de même pour « moi, et c'est encore ce que je fais. Quant à ta première « lettre, elle m'est parvenue décachetée, et j'en ai été très-fâ- « ché pour toi; car on ne peut douter que ceux qui l'auront lue « n'aient trouvé souverainement ridicule la manière dont tu ré- « pondais à des exhortations modérées, et que ton père t'a- « dressait pour ton bien. Que t'ai-je dit dont tu puisses te « plaindre? Je me souviens de t'avoir écrit, et je le faisais en « italien et avec des caractères grecs pour que ma lettre ne « passât pas à la postérité[1], je t'écrivais, dis-je, qu'il m'était « revenu que ta manière d'enseigner avait été extrêmement « applaudie dans les commencements, non-seulement par les « habitants d'Ancône, mais par tous ceux du Picenum; que « cependant l'on avait ajouté que ton zèle s'était ralenti, que « de fréquentes interruptions, tes courses hors de la ville, qui « avaient pour but le plaisir plutôt que le délassement, tes ha- « bitudes enfin avaient fini par ne plaire ni aux citoyens, ni aux « étrangers. Rappelle-toi ce qui t'est arrivé dans les années

[1] Fr. Philelfe était tellement persuadé de l'immortalité de ses ouvrages latins, et du soin que la postérité apporterait à conserver les moindres fragments écrits par lui dans cette langue, qu'il croyait nécessaire d'écrire en italien tout ce qu'il ne voulait pas lui communiquer. Voyez ses *Lettres*, p. 188 v°, Eutychio, et p. 243 r°, Tranchedino.

« précédentes, à Bergame, à Vérone, à Venise, à Bologne [1], à « cause de cette manière d'être. Ma tendresse pour toi, autant « que mon devoir, m'engageaient à t'exhorter à montrer plus de « diligence, puisque tu voulais fixer ton séjour à Ancône. Mais « tu as tant d'amertume dans l'esprit, que la haine que tu mon- « trais dès l'enfance pour toute admonestation, n'a fait qu'aug- « menter avec l'âge, et qu'à quarante-sept ans tu trouves mons- « trueux qu'un père t'adresse des conseils. Je dois sans doute « regarder comme un trait de sens et de piété tes reproches « sur ma vieillesse; il te semble que je suis un radoteur parce « que j'ai voulu prendre soin de tes vrais intérêts et de ta ré- « putation. Que Dieu conduise tout à bien. De Milan, 18 dé- « cembre 1472 [2]. »

Telle est la dernière lettre que François Philelfe écrivit à son fils Marius; c'est au moins la dernière que l'on trouve dans le recueil de ses lettres, qui ne vont que jusqu'au mois d'août 1473.

Environ deux mois après cette lettre, François Philelfe fit son testament, dont Joseph-Antoine Saxius a retrouvé l'original dans les archives du Chapitre de Milan. Il est daté du mardi 23 février 1473, indiction VI. Il y institue héritiers par égale portion ses fils Marius et Frédéric-François et son petit-fils Florius, fils de Xénophon. Mais, attendu que Marius a eu divers avantages, qu'il a vendu plusieurs manuscrits de son père, que son séjour à Constantinople a été fort dispendieux, et qu'enfin, par l'éducation que son père lui a donnée, il est devenu très-savant, et en état de se procurer, par son savoir, les moyens de vivre honorablement, François Philelfe déclare expressément qu'il veut que ce fils n'ait d'autre droit sur l'hérédité que sa portion sur les immeubles qui sont dans le territoire de Tolentino. Il lègue de plus ses livres à son fils Frédéric-François, et après

[1] J'ai déjà remarqué plus haut (p. 92, note 3) que Philelfe, en nommant ces villes, ne suit pas l'ordre des temps dans lesquels Marius y habita.

[2] Fr. Philelf. *Epist.* p. 255 v°.

lui à la bibliothèque du Chapitre métropolitain de Milan [1]. Il donne de quoi acheter un bréviaire à sa fille Augusta, qui devait se faire religieuse, et ordonne que Florius rapportera à l'hoirie les biens que son père Xénophon a pu laisser à Raguse, attendu qu'il n'était pas émancipé. En cas de mort de Florius, il lui substitue Cirus, fils naturel de Xénophon. Quant à sa femme, Laure de Mazzorini, il lui lègue, outre ses droits, quelque somme d'argent, la laisse usufruitière universelle et tutrice de ses enfants, et enfin lui recommande ses fils naturels Sforce Curion et Cæsar Eufrasius, ainsi que Cirus, fils naturel de Xénophon [2]. Ce testament de François Philelfe, dans lequel il a la générosité de ne point parler des torts de Marius envers lui, devint absolument inutile, car il survécut à sa troisième femme et à la plupart de ses descendants. Il l'était même lorsqu'il le fit, car dès l'an 1467 il était dans la pauvreté, et tout ce qui lui restait de bien était en gage [3].

Revenons à Marius, qui exerçait à Ancône ses talents de poëte et de professeur avec un zèle et des succès toujours décroissants. Il mit au jour, pendant son séjour dans cette ville, trois livres de Bucoliques, ouvrage qui existe en manuscrit à Paris, écrit sur vélin de la main de l'auteur, et daté de 1473 [4]. Marius se lia, à cette époque, de correspondance avec Piatino Piati, Milanais dont les aventures sont assez extraordinaires. Il avait été page du duc Galeas-Marie Sforce, avait fini par lui déplaire et être enfermé par son ordre dans un cachot à Monza, où, pendant quinze mois, il chercha des consolations dans la poésie. Il trouva enfin le moyen de s'échapper en 1470, et fut accueilli par Hercule, duc de Ferrare, à la cour duquel il donna des preuves de courage et d'adresse dans les jeux mili-

[1] Sur le sort de ces livres, v. Rosmini, *Vit. di Filelf.* t. III, p. 101, not. La plupart paraissent être restés à Florence.

[2] Voy. Saxius, *Hist. Liter. Mediolan.* p. 221-224.

[3] Fr. Philelf. *Epist.* p. 192. — Saxius, *Hist. Liter. Mediol.* p. 264.

[4] *Catalog. Ms. Biblioth. Reg. Paris.* n° 8368.

taires. Il devint ensuite homme de guerre et servit sous le duc d'Urbin. N'ayant pu obtenir de Charles VIII d'être attaché à Trivulce, il reprit son goût pour la poésie et chercha à se faire appeler en France à la cour de Louis XII; mais n'ayant pas réussi, il alla professer l'éloquence dans la petite ville de Garlasco, près de Vigevano, qui appartenait au maréchal Trivulce [1]. Piati, dans les années 1475 et 1476, était en garnison à Appignano, dans la Marche d'Ancône, et c'est de cet endroit que ses lettres à Marius Philelfe sont datées [2]. On croira peut-être que Marius s'était corrigé de sa légèreté, lorsqu'on saura qu'il demeura près de cinq années à Ancône [3]; mais les lettres de Piati nous apprennent que l'amour l'y retenait et causait sans doute les distractions dont ses écoliers se plaignaient. Il chantait dans ses vers une jeune fille appelée Angela, dont la figure répondait au nom [4]. Piati assure qu'il ne doute pas qu'elle ne devienne aussi célèbre que les beautés immortalisées par les vers des plus grand poëtes [5]. Cependant la muse de Marius n'é-

[1] Sur Piatino Piati et ses ouvrages, voyez Argelati, *Bibl. Script. Mediol.* p. 1107-1119. — Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 268-273. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 348, 349. — Rosmini, *Istor. di Trivulzio*, t. I, p. 625, 642. — A l'occasion du mariage de Theodora Piati, François Philelfe avait fait l'éloge de cette famille, qu'il faisait descendre de Neptune et de Codrus, roi d'Athènes. (Rosmini, *Vit. di Filelfo*, t. II, p. 121-122.)

[2] Les lettres de Piati ont été imprimées à Milan, 1506, XV° kalend. Septembris, par Gottardo Ponzio ou De Ponte. Ce livre est rare et ne se trouve dans aucune des bibliothèques publiques de Paris; il n'est pas non plus à la bibliothèque royale de Milan, et j'ai eu quelque peine à me procurer des copies de celles que je cite plus loin : ce sont les CXXVI, CXXVII, CXXVIII, CXXIX de ce recueil, et elles sont adressées : *Mario Philelpho poetæ Anconæ profitenti.* [Le lecteur les trouvera dans l'Appendice. — *Éd.*]

[3] C'est néanmoins à cette époque que se rapporte le projet formé par Marius d'aller à Naples. Voy. une lettre de Fr. Philelfe, citée par Rosmini, t. III, p. 169.

[4] Parmi les poésies de Marius Philelfe conservées dans la bibliothèque Laurentienne (Plut. 91, cod. 42), on lit une élégie ou invective : *In Angelam meretricem.* J'ignore si c'est la même qu'il avait aimée à Ancône. Ces vers commencent ainsi :

« Angela, quam ignorans centum saturasse priapos, etc.»

(Bandini, *Cat. Bibl. Laurent. Ms. lat.* t. III, col. 803.)

[5] Platin. Plat. *Epist.* CXXVI.

tait pas uniquement occupée de son Angela; il eut encore le loisir de composer un poëme intitulé la *Laurentiade*, dans lequel il célèbre les grandes destinées de Laurent de Médicis [1]; et celui-ci reconnut cet hommage en promettant au poëte trois cents pièces d'or, qu'il n'avait pas encore reçues au milieu de janvier, lorsque Piati lui adressa ses félicitations [2].

Marius Philelfe avait dans ce temps auprès de lui son neveu Jean-Marie de Tolentino. Je pense que c'était un fils de sa sœur Angela, et non pas Jean-Marie Bindoti, dont j'ai parlé ci-dessus. Celui-ci, qui était fils de Panthea, autre sœur de Marius, était de Sienne. Il paraît que les deux sœurs nommèrent leurs fils des noms de baptême de leur frère, et il est probable que Marius appela ce neveu auprès de lui après que Cirus l'eut quitté. Quoi qu'il en soit, on apprend par une lettre de Piatino Piati que Jean-Marie de Tolentino fut chassé par son oncle au mois de janvier, et qu'il arriva à Appignano, chez Piati, qui s'efforça de les réconcilier. Dans une lettre à Marius, il l'engage à reprendre ce jeune homme, il en fait l'éloge et lui remontre l'utilité dont il peut lui être, « surtout, dit-il, dans un temps où « vous pensez entreprendre un difficile voyage en France, et si « vous vous privez d'un pareil compagnon de voyage, vous au- « rez sujet de vous en repentir. Où en trouverez-vous jamais « un pareil? Aimez-vous mieux avoir près de vous des merce- « naires que vos proches parents?..... Si vous m'en croyez, « vous rappellerez Jean-Marie; cela est d'autant plus conve- « nable, que lui-même trouve la vie à charge sans vous, et qu'il « gémit d'avoir perdu vos bonnes graces [3].» J'ignore si Marius suivit ces conseils; on sait seulement qu'il alla vers le mois de

[1] Marii Philelphi *Laurentiados lib., carmen de fatis ortuque Laurentii de Medicis.* — Cet ouvrage existe en Angleterre en ms.; il est écrit, en 1474, de la propre main de l'auteur. (*A Catalog of the Harleian. Collection of Manuscript.* n° 2522.)

[2] Platin. Plati, *Epist.* CXXVI.

[3] Platin. Plati, *Epist.* CXXVI.

septembre à Appignano, faire une visite à son ami ; il avait encore alors le projet de faire son voyage et devait l'entreprendre par mer [1]. Il ne paraît pas cependant que Marius ait jamais exécuté ce dessein, qui n'était vraisemblablement que la pensée d'un esprit inquiet. En revanche, c'est à cette époque (1475) que doit se placer l'excursion que fit Marius à Rimini, pour aller assister au mariage de Robert Malatesta avec Isabetta d'Urbin [2] ; ces noces furent extrêmement brillantes [3], et Marius y prononça un discours d'une heure, consacré à l'éloge des deux maisons de Montefeltro et de Malatesta [4]. Le bon accueil qu'il y reçut de la part de Robert, et les vents contraires qui s'opposèrent ensuite à son départ, l'y retinrent pendant quelque temps [5]. Piati, l'année suivante, fit un voyage à Rome, et, après son retour à Appignano, il s'était mis en route pour aller voir Marius, lorsqu'il apprit que celui-ci venait de perdre

[1] Platin. Plati, *Epist.* CXXVIII.

[2] Saracini, *Mem. della città d'Ancona*, p. 275 et suiv. raconte ce mariage et les fêtes qu'il occasionna ; il place cet événement en 1471 ; mais le 25 juin, jour de la fête, n'aurait pu tomber cette année-là sur un dimanche ; cette circonstance force à en reporter la date véritable à l'an 1469 ou mieux à l'an 1475.

[3] Pour la description des noces, arcs de triomphes, harangues, etc. voy. Clementini, *Fundazione di Rimini*, etc. t. II, p. 519-538.

[4] Le comte Battaglini (*della Corte di Sig. Pand. Malatesta*, p. 134, not. 23) a cité les paroles de Broglio, tirées de sa *Chronique manuscrite*, p. 298 : « Fornito che fo el sacro officio con grande solennità ritornarono tucti al real palagio. Diseparati li gran signori dalle Ill. e Magn. Madonne e facto alquanto di silentio, se fece inanzi quel M. e poeta di mis. Mario figliolu del gran poeta del Philelpo, gientilomo di grande autoritade, e fermatosi nel mezzo del gran tribunale, expuse con grandisima autoritade un deguio sermone il quale durò circha a un ora : rimembrando l'antiche croniche delli passati della Ill. casa de Montefeltro, e per lo simile de la Ill. casa di Sign. Malatesti, e le degnie hopere eccellentissime gia conseguite per li Ill. e famosi Sig. delle due Ill. Casate, che fo cosa molto laudevole e degnia rimembrando li loro mirabili facti ; finito che fo el gran sermone lo Ill. Sign. Miss. Roberto se fece innanzi, e andò a sposare la Ill. Mad. Lisabetta per mano dello Ill. duca d'Urbino suo padre. »

Battaglini tire de la même chronique ms. que Marius Philelfe reçut en récompense « cinquanta ducati d'oro in oro, con cinque braccia di zitanino nero. »

[5] Robert Orsi adressa des vers sur ce sujet à Marius Philelfe. (Battaglini, p. 61-62.)

sa fille unique, Théodora, et par discrétion Piati renvoya sa visite au temps où Marius pourrait recevoir et goûter les consolations de l'amitié [1].

Après ce chagrin, Marius demeura encore quelques mois à Ancône ; il continua ses leçons et s'occupa à revoir son poëme sur la prise de Constantinople par Mahomet II. J'ai déjà remarqué que ce poëme, intitulé *Amyris*, et dont l'exemplaire unique se trouve dans la bibliothèque de Genève, est désigné dans l'élégie que Marius écrivit avant d'avoir quarante-cinq ans. Mais en ce temps (1471), cet ouvrage n'était composé que de trois livres ou chants, et ce fut à Ancône, entre l'époque du siége de Scutari ou Scodra, qui eut lieu en 1474, et celle de la mort de Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, tué le 26 décembre 1476, que Marius composa le quatrième chant et mit cet écrit dans l'état où il est maintenant. Il raconte, dans une préface en vers, qu'il a fait ce poëme à la prière d'Othman Lillus Ferducci, d'Ancône, et cette préface est précédée d'une longue épître dédicatoire en prose, que Ferducci adresse à Mahomet II, en lui envoyant l'ouvrage de son ami, et dans laquelle il rappelle au sultan, dont il cherchait à s'attirer les bienfaits, l'intime liaison qui avait existé entre leurs pères [2].

Après avoir demeuré à Ancône près de cinq années [3], Marius Philelfe passa à Urbin, petite ville qui était le lieu principal des Etats des comtes de Montefeltro, dont la race remonte au douzième siècle. Leur vaillance héréditaire les mit au nombre des principaux condottieri de l'Italie ; ce genre de vie, ainsi

[1] Platin. Plati, *Epist.* CXXIX. — Dans les *Epitomata* de Marius, on trouve quelques vers intitulés : « *Ad Theodoram Philelpham, in ejus vitam votum et precatio.* » Mais ce recueil ayant été rédigé en 1462, ces vers ne peuvent pas avoir rapport à la dernière maladie de Théodora, fille de Marius.

[2] Senebier, *Catalog. des Ms. de la biblioth. de Genève*, p. 236-245. — Voy. l'Appendice.

[3] Marius était à Ancône avant le 5 décembre 1471 (Fr. Philelf. *Ep.* p. 243) ; il y était encore le 10 juillet 1476. (Platin. Plati, *Epist.* CXXIX.)

que les guerres qu'ils soutinrent continuellement contre les papes et leurs voisins, leur donnèrent des mœurs toutes militaires, et que rien n'avait tempérées jusqu'au règne de Frédéric, qui à la valeur de ses pères unit l'amour des lettres, la magnificence et la politesse. Il passait pour être le fils de Bernardino dalla Carda de la maison des Ubaldini, mais Gui Antoine, comte de Montefeltro et duc de Spolète, qui l'avait fait élever, paraît avoir été son véritable père [1]; il n'était donc point par sa naissance destiné à régir ces Etats. Il passa quelques années de sa jeunesse à Mantoue, où il eut le bonheur de trouver Vittorino de Feltre. Cet aimable et savant professeur prit pour Frédéric l'amitié la plus tendre, et lui donna des leçons qui développèrent en lui au plus haut degré le goût des lettres [2]. Ode Antoine, fils légitime de Gui Antoine et de sa seconde femme Caterina Colonna, succéda à son père et fut créé duc d'Urbin par Eugène IV [3]; mais lorsque ses vices et son libertinage eurent porté ses sujets à l'assassiner [4], les suffrages du peuple appe-

[1] Voyez l'Appendice.

[2] Tiraboschi, *Stor.* t. VI, i, p. 39 et t. VI, ii, p. 274.

[3] Ce titre avait été accordé par le pape Eugène IV à Ode Antoine et à ses descendants; c'est ce qui fait que Frédéric ne porta que le titre de comte de Montefeltro, jusqu'en 1474 que Sixte IV le créa duc d'Urbin. (Reposati, *Zecca di Gubbio*, t. I, p. 250. — *Lettres de Fr. Philelfe au duc d'Urbin et à Octav. Ubaldini*, Rosmini, t. III, p. 170-172. — Mutio, *Historia de' fatti di Federico di Montefeltro duce d' Urbino*, Venet. 1605, 4°.)

[4] Leand. Alberti, avec son inexactitude ordinaire, bouleverse la suite des souverains d'Urbin. (Muratori, ann. 1443.) Voici ce qu'il raconte de la mort d'Ode Antoine : « Is ob constupratam importuna libidine virginem nobilem, admodum adolescens popularium furore trucidatus, perque urbem tractus, genitali membro præciso ac ori inserto, summa cum ignominia derelictus est. Horribile profecto id documentum principibus, quo in potestatis fastigio, se non ut pro voluntate tyrannidem exerceant, sed ut cum ratione juste moderentur, constitutos intelligant. (Leandr. Alberti, *Descript. Ital. e vers. Kyriand.* p. 443, édit. 1566, fol.) Sur cette révolution, voyez *Cronic. di Rimini*, p. 948, C. D. dans Muratori, *Script.* t. XV. — *Annal. Foroliv.* p. 222, C. dans Muratori, *Script.* t. XXII. — Muratori, *Annal.* A. 1444. — Reposati, *Zecca di Gubbio*, t. I, p. 153 et seq. Les traitements dont parle L. Alberti paraissent avoir été infligés, non pas au duc lui-même, mais à ses mauvais conseillers.

lèrent Frédéric à gouverner les Etats de son père (en 1444) [1]. Quoique sans cesse occupé de guerres, ce prince fut toujours le protecteur des arts et des lettres. Il bâtit à Urbin une habitation magnifique, commencée en 1447, et sut changer en temple des muses une montagne escarpée située dans un pays sauvage [2]. Le célèbre Balthazar Castiglione, qui avait été attaché au fils de Frédéric [3], a parlé ainsi de ce prince et de sa capitale, dans son *Livre du Courtisan* : « Sur le penchant de « l'Apennin, du côté de la mer Adriatique, et presque au « centre de l'Italie, on voit la petite ville d'Urbin, qui, quoi- « que entourée de montagnes moins agréables que celles de « plusieurs autres sites, a cependant reçu du ciel la faveur « d'être au milieu d'un pays très-fertile et abondant en fruits, « de manière qu'à la salubrité de l'air elle réunit l'abondance « de toutes les choses nécessaires à la vie. Mais, à mon avis, « le plus grand bonheur dont elle puisse se vanter, c'est d'être « depuis longtemps gouvernée par de bons princes, qui l'ont « mise à l'abri des calamités que les guerres ont causées à l'Ita- « lie. Sans remonter trop haut, nous en avons la preuve dans « la glorieuse mémoire du duc Frédéric, qui, tant qu'il vé- « cut, fut la lumière de l'Italie, et l'on peut citer une foule « d'hommes véridiques, considérés et encore existants, qui « attestent sa bonté, sa prudence, sa justice, sa libéralité, sa

[1] Voir la vie de Frédéric, par Porcello, dans Muratori, *Script.* t. XXV. — J. Ant. Campani, *Vita Friderici comitis et postea ducis Urbini.* (*Giorn. d'Ital.* t. XII, p. 340.) — Mutio, *Stor. di Frederico di Montefeltre.* — Selleri, *Memorie concernenti Urbino.* — *Degli uomini celebri di Urbino*, Urbino, 1819. — Il existe à la biblioth. du Vatican (*Ottobon. Cod.* 1305) une vie de Frédéric, duc d'Urbin, écrite en mauvais vers italiens, mais qui est singulière par le fait de son auteur, qui est Giovanni Sanzio, père de Raphaël. Francesco Puccinotti a fait connaître ce poëme, *Giornale Arcadico*, t. X, p. 107-122.

[2] P. Bembo, *De Guido Ubaldo*, dans ses œuvres, Basil. 1556, 8°. p. 567. V. plus bas.

[3] Sur Balthazar Castiglione, qui a été lié avec tous les grands hommes du temps de Léon X, voyez Tiraboschi, *Stor.* t. VII. — Roscoë, *Vie de Léon X*, t. IV, p. 113-124, et les auteurs indiqués par Argelati, *Bibl. Script. Mediol.* p. 2086.

« grandeur d'âme et ses talents militaires, qui sont d'ailleurs « prouvés par ses nombreuses victoires, les lieux inexpugnables « dont il s'est rendu maître, la rapidité de ses expéditions et « les avantages remportés sur des troupes plus nombreuses que « les siennes. Il ne fut jamais battu dans aucun combat, et on « peut l'égaler aux plus célèbres capitaines de l'antiquité. Dans « le site sauvage d'Urbin, il éleva un palais qui passe pour le « plus beau d'Italie, et qui est si bien pourvu des choses né- « cessaires, qu'il a l'air d'une ville en forme de palais [1]. On y « voit non-seulement, comme c'est l'usage, des vases d'argent « et des appartements richement meublés d'étoffes d'or et de « soie ; mais il l'a orné encore d'une infinité de statues antiques « de marbre et de bronze, de peintures remarquables, et d'ins- « truments de musique de toutes les espèces, et il eut soin de « n'y placer que des choses rares et d'un grand degré de per- « fection. Il rassembla à grands frais une quantité des meil- « leurs et des plus rares livres grecs, latins et hébreux ; il les « fit orner d'or et d'argent, et les considérait comme ce qui « distinguait le plus son palais. A l'âge de soixante-cinq ans « il finit sa glorieuse carrière, et laissa pour gouverner ses Etats « un fils âgé de dix ans, et déjà privé de sa mère ; c'était son « seul enfant mâle, et il se nommait Guido Ubaldo [2]. »

[1] Sur le palais des ducs d'Urbin, voy. Cimarelli, *Storia del Ducato di Urbino*. — Bernardino Baldi, *Descrizione del Palazzo Ducale d'Urbino*, imprimé dans les *Versi e prose di monsignor Bernardino Baldi*, Venet. 1590, 4°, et dans les *Memorie concernenti la città di Urbino*, Roma, 1724, fol., où le cardinal Annibal Albani a fait insérer l'ouvrage de Baldi en y joignant l'explication des sculptures du palais, faite par Bianchini. — Extrait dans la *Biblioth. Italiq.* t. V, p. 203-248.

Les architectes de ce palais furent Lucien de Lausana, en Esclavonie, Baccio Pontello, de Florence, Leo Battista Alberti, et Francesco di Giorgio, de Sienne. « Ils prirent un milieu dans l'architecture de cet édifice entre le goût des Goths et des Lombards, et celui des Grecs et des Romains, de sorte qu'on voit dans ce palais un commencement du renouvellement de l'architecture en Italie. » (*Bibl. Italiq.* t. V, p. 213.)

[2] Baldes. Castiglione, *Il libro del Cortegiano*, p. 7-8, ed. 1537. — Fr. Philelfe, consulté par Frédéric sur un instituteur pour son fils, avait conseillé Gabriel Pavero Fontana. (Rosmini, t. III, p. 148.) Guido Ubaldo eut pour précepteur Commandino Commandini, d'Urbin, et Ludovico Odario de Padoue. (Reposati, *Zecca di Gubbio*, t. I, p. 282.)

Le duc Frédéric se délassait des travaux de la guerre et de l'administration dans la conversation des savants qu'il réunissait dans sa somptueuse demeure [1]. Sa générosité le rendait cher aux gens de lettres, et François Philelfe se trouve parmi ceux qui en éprouvèrent les effets [2]. Frédéric, que l'on a comparé à Philippe de Macédoine [3], cherchait dans l'histoire la science de la guerre et du gouvernement, et dans ce but il s'était rendu familiers tous les auteurs latins [4]. Sa finesse et son habileté dans l'art militaire lui avaient encore fait donner le surnom d'Annibal, et la perte d'un œil établissait un rapport de plus avec le général carthaginois [5]. Il avait employé quarante mille ducats à former dans son palais la superbe bibliothèque dont parle Castiglione. Elle a été célébrée par plusieurs écrivains qui vantent la beauté et la situation du vase qui la renfermait, autant que le nombre et l'extrême richesse des volumes qui la composaient [6]. Dans son arrangement on avait suivi le plan que Thomas de Sarzane, qui fut depuis Nicolas V,

[1] Fr. Philelf, *Epist.* p. 206 v°.— Pyrrho Perotti, dans la préface de l'ouvrage de son oncle, Nicolas Perotti, intitulé *Cornucopia*, s'adresse au duc Frédéric et parle ainsi de ce livre : « ...Tuorum præterea studiorum atque sermonum comes erit et particeps. Videbit atque intelliget quem honorem dicendi magistris, quam dignationem sapientiæ doctoribus habeas, ut sub te uno spiritum et sanguinem et patriam bonarum artium studia receperint, quæ antehac natali solo privata et perpetuo exilio damnata videbantur. O felix atque iterum felix liber !... »

[2] Fr. Philelfe, *Epist.* p. 225 r°, 228 v°, 229 r°, 223 r°. — Fr. Philelfe avait écrit la vie du duc Frédéric (Rosmini, t. II, p. 212), et celui-ci était son compère. (Rosmini, t. II, p. 375.)

[3] Raphaël Volaterr. *Comment.* lib. VI, p. 67, édit. Basil. 1543, fol.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* 193 r°.

[5] Fabroni, *Vit. Cosmi Medicei*, p. 123.

[6] Laurent Astemio commence la dédicace au duc Guido Ubaldo, de son ouvrage *De quibusdam locis obscuris*, imprimé à Venise, 4° sans date, par ces mots : « Quum Urbini grammaticam docerem, præsesmque bibliothecæ tuæ, qua nullam in toto terrarum orbe pulchriorem esse omnes uno ore testantur... » (Gruter. *Lampas*, t. I, p. 878.)

avait tracé à la demande de Cosme de Médicis [1]. Frédéric, en 1459, avait épousé, âgée de 13 ans, Battista, fille d'Alexandre Sforce, seigneur de Pesaro, frère du duc de Milan, François Sforce; cette princesse mourut en 1472, peu de mois après

Landino, dans la dédicace de la seconde partie de ses *Disputationes Camaldulenses*, dit à Frédéric : « Perciochè quanto parecchi Principi sono a te superiori in ampiezza d'imperio, tanto maggiori sono gli encomi, con cui le Greche, le Latine, e le Toscane Muse te innalzano, e eternamente t'innalzarano fino alle stelle; poichè cacciate dalle altre corti si veggon magnificamente da te accolte, nè trattate sol come ospiti, ma divenute omai citadine, e allogiate in un tempio ornatissimo e pieno di ogni genere di volumi. Perciochè a Pallade, ad Apolline, e alle Muse tu hai dedicata una insigne e per copia de' libri nobilissima biblioteca, non men salubre per la situazione che maestosa per la grandezza. » (Version de Tiraboschi, *Stor.* t. VI, i, p. 116.) Pyrrho Perotti, dans la préface déjà citée (p. 127, note 1) : « Nam cum te, Frederice princeps, unum ex iis esse cognoverim, qui hanc commentariorum editionem maxime concuplerunt, statui hoc opus sacratissimo nomini dedicare, cujus ille virtuti atque auctoritati tantum tribuit ut te instar numinis habeat, colat, veneretur... Sed ob id longe felicior (liber), quod tu omnium primus acceperis, et in istud tuum dignum Diis palatium, dignam principe victore gentium sedem induces, ubi cum omnia cernet marmore, argento, auroque nitentia, et in bibliotheca illa pulcherrima collocabitur, quanquam mutus sit et anima carens, mirificè tamen sentire lætarique videbitur... »

P. Bembo, *De Guido Ubaldo Feretrio liber*... dans ses œuvres, Basil. 1556, 8°, p. 567 : « ..... Domum illam ipsam in urbe quam incolimus, ea materia, ea arte sumptuque construxisse, ut tametsi ea situ ad ædificandum iniquissimo difficillimoque sit, æquè pulchra tamen ullo in loco toto orbe terrarum non visatur. Jam bibliotheca illa celebri, quam is maximis sumptibus comparavit, cum Latinorum, tum Græcorum, tum Hetruscorum, tum etiam Hebræorum lingua perscriptis, in omni disciplinarum genere libris monumentisque refertissima, omnes qui volumus utimur. »

Leandr. Alberti, *Descript. Ital. e vers. Kyriand.* p. 445 : « ..... Urbinum splendidis ædificiis exornavit, præcipueque sumptuosa illa domo cum bibliotheca magnificentissima, quam ingenti multitudine voluminum optimorum repleverat, sicut ego, priusquam Cæsar Borgia ditionem Urbini invaderet, ipse vidi; quæ post illam Borgianam dominationem passim, opere tam insigni prorsus conturbato, dispersa sunt. »

Voyez aussi Tiraboschi, *Stor.* t. VI, i, p. 39, 116.

Pour la description de l'appartement qui renfermait la bibliothèque, voyez Baldi, *Descrizione del palazzo d'Urbino*, chap. IX, p. 56 et suiv. — Le pape Alexandre VII transporta ces livres à Rome, en 1658, et les joignit à la bibliothèque du Vatican.

[1] Vespasian. Florent. dans Muratori, *Script.* t. XXV, p. 274. — Mehus, *Vit. Ambros.* p. 65.

avoir mis au monde Guido Ubaldo, qui succéda à Frédéric; elle descendait de plusieurs femmes célèbres dans les lettres [1]; elle avait été élevée à la cour de Milan, et dès l'âge de quatorze ans elle passait pour un prodige. L'élégance de ses harangues latines lui donna de la célébrité, et depuis son mariage elle étonna le pape Pie II [2]. Bernardo Tasso l'a célébrée dans son *Amadis*; mais quand Marius Philelfe arriva à Urbin, Battista n'existait plus; elle était morte en 1472, à l'âge de vingt-sept ans, et Gui Ubaldo, son fils, n'avait alors que cinq ans. Ce prince, en 1482, succéda à son père; moins heureux que Frédéric, à cause de sa santé déplorable et de la perfidie des Borgia à son égard, il fut encore plus célèbre par son esprit, sa mémoire étonnante et son érudition [3].

[1] Battista de Montefeltro, née en 1384, fille du comte Antoine de Montefeltro et sœur du comte Guid' Antoine, avait épousé, le 14 juin 1405, Galeazzo Malatesta, seigneur de Pesaro. Elle avait montré la culture de son esprit par ses harangues au pape Eugène IV et à l'empereur Sigismond, par des thèses théologiques et philosophiques, et par des poésies italiennes pleines de noblesse et de nerf. Léonard Bruni d'Arezzo lui dédia un ouvrage. (Crescembeni, t. III, p. 270. — Mittarelli, *Biblioth. Mss. S. Michel.* p. 701-703. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 163-164. — Annibale degli Abati Olivieri, *Notizie di Battista di Montefeltro moglia di Galeazzo Malatesta, Signr di Pesaro*, Pesaro 1782, 4°, 36 p. dont l'extrait se trouve dans la *Continuaz. del Giornale de' Lett. d'Ital.* t. XXVI, p. 39-65.)

La fille de Battista et du seigneur de Pesaro, Elisabetta, naquit en 1407 et épousa Pier Gentile Varani, seigneur de Camerino, décapité à Recanati le 7 septembre 1433. Elisabetta se fit religieuse.

Constance de Varano, leur fille, épousa, en 1445, Alessandro Sforza, seigneur de Pesaro; elle eut d'aussi bonne heure que sa propre fille, la seconde Battista, le même genre d'éloquence, et contribua par ce talent à faire rendre à son frère, Rodolphe de Varano, la seigneurie de Camerino. Elle mourut en 1447, au témoignage de Corniani (*I Secol.* t. II, p. 394); il dit que Constance mourut à l'âge de dix-neuf ans, et cite à l'appui Olivieri, *Memorie d'Alessandro Sforza, signor di Pesaro*. Elle avait composé des discours, des lettres latines et des poésies. (Guinifort. Barzizi *Oper.* p. 134-136, 142, edit. Furietti. — Lazzaron. *Miscell.* t. VII, p. 300. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 165. — Rosmini, *Vittor.* p. 340. — Corniani, *I Secol.* t. II, p. 393. — Mittarelli, *Bibl. Mss.* col. 1182.)

Enfin Battista, fille de Constance et d'Alessandro, épousa Frédéric, duc d'Urbin, qui acheta les États de Galeazzo Malatesta. Après ce mariage et cette vente, Battista se fit religieuse et mourut à Foligno le 3 juillet 1448.

[2] Tiraboschi, t. VI, II, p. 166, et t. IX, p. 112. — Campan. *Oper. Orat.* V°.

[3] P. Bembo, *De Guido Ubaldo Feretrio, deque Elisabetha Gonzaga, Ducibus*

Parmi les poëtes qui vivaient à la cour de Frédéric, on doit distinguer Augustin Stacoli d'Urbin ; ses poésies italiennes sont, après celles de Laurent de Médicis, les plus distinguées du quinzième siècle, et leur auteur unissait la gloire militaire au talent poétique. Ses vers expriment ses vives passions avec un naturel et une élégance presque inconnus à son siècle. Pétrarque fut son modèle [1]. Cette cour voyait encore un de ses principaux ornements dans Octavien Ubaldino, seigneur de Mercatelli, frère du duc Frédéric [2], et par conséquent fils de Bernardino dalla Carda degli Ubaldini [3]. Il était lié de correspondance et d'amitié avec François Philelfe [4], et celui-ci, dans ses lettres, compare le charme de la conversation d'Octavien au chant des Sirènes [5], et aux enchantements de Circé [6]. Marius Philelfe, admis dans sa familiarité, sut lui inspirer une grande amitié, une grande vénération pour ses ouvrages, et en reçut plusieurs marques de générosité et de distinction [7]. On connaît ces détails par une lettre de Louis Mondello à Octavien Ubaldino, et par la réponse que celui-ci lui fit. Louis Mondello, d'une noble famille de Milan [1], était disciple et ami de Marius Philelfe. Il était destiné à suivre la carrière des emplois de la cour de Rome, et avait pris les ordres sacrés. Marius avait composé pour Mondello un petit ouvrage intitulé *Epistolarium*, qui consistait en un recueil de préceptes de rhétorique les plus nécessaires à son élève et les plus en rapport avec l'art épistolaire [2]. Marius, dans cet écrit, distingue quatre-vingts genres de lettres, indique les diverses suscriptions qui conviennent aux divers rangs de la société, et, joignant l'exemple au précepte, il donne un choix de lettres. Marius envoya cet ouvrage à son ami, entièrement écrit de sa main et sans en garder de copie. Il l'assure, dans la lettre d'envoi ou préface qu'on trouve à la tête de ce recueil, qu'il l'a composé uniquement pour lui, et que nulle autre personne ne l'a vu ni ne le verra : cette préface est datée d'Urbin, du 7 février 1477. Louis Mondello, après la mort de Marius Philelfe, pour satisfaire sa reconnaissance et contribuer à la renommée de l'ami qu'il regrettait, forma le projet d'imprimer l'*Epistolarium*. Il était alors à Paris, et pensait qu'il ferait admirer le génie de Marius à tous les gens de lettres que cette grande ville renfermait [3]. Il consulta

Urbini, liber, dans ses œuvres, Basil. 1556, 8°, p. 529-624. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, I, p. 40-42.

[1] Voy. les lettres de Campani, *passim*. — Crescembeni, *dell. Poes. vulg.* t. III, p. 311, 312. — *Giornale de' Leterat. d'Ital.* t. I, p. 187 et seq. — Tiraboschi, t. VI, II, p. 153. — La plus ancienne édition des *Rime di Agostino Stacoli da Urbino* est de Florence 1490, 4°; la plus complète, de Bologne 1709, in-12.

[2] A la tête des éditions de l'*Epistolarium* de Marius Philelfe, on lit une lettre de Mondello à *Octaviano Ubaldino Mercathelli Domino, illustrissimi Ducis Urbini germano dignissimo, doctorumque virorum Patrono.*

[3] Voy. le portrait d'Octavien par Baldi. (*Giornale Arcadic.* t. VI, p. 358.) Laurent Abstemius de Macerata dédia à Octavien Ubaldini, comte de Mercatello, un recueil de fables intitulé : *Hecatomythium*... Bayle (*Dict.* art. *Abstemius*) dit que cette dédicace eut lieu sous le pape Alexandre VI, et qu'Abstemius était bibliothécaire de Guido Ubaldo, duc d'Urbin, fils de Frédéric. — François Venturini (qu'il ne faut pas confondre avec Venturino de' Priori) dédia à Octavien Ubaldini ses *Rudimenta Grammaticæ*, qui ont été imprimés à Florence 1482, avec l'épître dédicatoire. — Octavien fut nommé par le duc Frédéric tuteur de son fils Guid' Ubaldo.

[4] Fr. Philelf. *Epist.* p. 125, 128.

[5] Id. *Epist.* p. 125, Octav. Ubald.

[6] Id. *Epist.* p. 211 v°. Demetr. Castreno.

[7] Mondelli, *Epist. ante Mar. Philelf. Epistolarium* : « . . . Mario siquidem ita

deditus eras, et ille tibi, ut plusquam dimidium animæ tuæ eum putares. Legem amicitiæ in eum amando excedebas, cum ejus scripta, tanquam libros Sibyllinos æstimares. Omitto quod crebris et maximis muneribus eum ornabas, id enim faciebas ei esse commune cum multis, quamvis non omnibus eadem mensura, qua Mario metireris, non omnes cum Mario in eodem theatri gradu apud te sedebant. »

[1] Voy. Argelati, *Bibl. Script. Mediol.* col. 1894.

[2] Sur un sujet analogue on trouve, au treizième siècle, l'ouvrage du Florentin Buoncompagno, intitulé : *Forma Litterarum Scholasticarum*. (Voy. Sarti, *De Professoribus Bononiensibus*. t. I, part. II, p. 220. — Tiraboschi, *Stor. Let.* t. IV, p. 362.—Ginguené, t. I, p. 380.—Sinner, *Catal. Ms. Bernens.* t. III, p. 127, 128.) Ce livre fut couronné de laurier.

[3] Mondelli, *Epistola ad Octav. Ubald.* : « . . . Cæterum quo plenius huic laudi et gloriæ Marii consulerem, in hac regia Parisiorum civitate, in qua jam biennium studiorum gratia fui, Epistolarium ipsum imprimendum dare statue-

sur ce projet Octavien Ubaldino, et celui-ci, dans sa réponse, approuva et encouragea ce dessein[1]. Assurément l'intention de Mondello et d'Octavien était bonne, mais je ne sais si, pour assurer une grande réputation à leur ami, ils agissaient convenablement en voulant publier l'*Épistolarium*. On trouve dans cet ouvrage de la facilité et une sorte de légèreté d'esprit qui pouvait plaire dans un temps où le goût n'existait pas, et où l'on admirait toutes les productions de ceux qui passaient pour savants. Avant la fin du siècle, Erasme fit justice de cet ouvrage, et déclara qu'il n'y avait aucune érudition, et que tout y était confus, embrouillé ou inutile[2]. Marius, dans sa préface, cherche à excuser d'avance les défauts qu'on peut y trouver, en disant qu'il l'a composé à la hâte, et qu'il a écrit en vingt jours les cent quarante grandes pages qui formaient son manuscrit, et Mondello lui-même convient que Marius n'a pas mis dans cet ouvrage le même soin et la même élégance qu'à plusieurs autres productions. Mais Octavien Ubaldino lui répond qu'on n'exige pas d'un écrit destiné à l'usage d'un seul homme la même perfection que dans ceux que leur auteur a destinés à être rendus publics. Cet ouvrage, sur lequel l'auteur lui-même aurait vraisemblablement montré de la modestie, est le seul de tous ceux de Marius Philelfe qui ait été imprimé dans le quinzième siècle.

En écrivant la vie de Marius Philelfe, je l'ai suivi d'une ville à l'autre sans pouvoir presque jamais indiquer les motifs de ces changements de place. Cette suite d'actions sans cause est

ram, ut in loco totius orbis eminentiori, inter tot Academias, inter tot sapientissimos et divinæ mentis viros, ab omnibus Marius, etiam functus, et coleretur et admiraretur. Quem locum, quam orbis plagam ad ejus nomen celebrandum, æternatique commendandum potui eligere aptiorem ? »

[1] La lettre de Mondello est de Paris 29 avril 1481. La réponse d'Octavien est datée d'Urbin 5 juillet 1481. — J. Ant. Saxius a fait réimprimer l'une et l'autre. (*Hist. Liter. et Typogr. Mediolan.* p. 483-487.)

[2] Desid. Erasm. *Epistol. Guill. Montjoio*, anno 1498, *Epist.* 43, t. III, p. 42, oper. edit. Lugd. Batav. 1703, in-folio.

monotone, et ce n'est pas y mettre de la variété que de répéter sans cesse qu'il était inconstant et négligent, qu'il se dégoûtait de tout et qu'on se dégoûtait de lui. Son dernier séjour fut Mantoue, où Frédéric de Gonzague l'appela pour y donner des leçons publiques[1]. La guerre était alors allumée entre les Florentins et Sixte IV : l'odieuse conjuration des Pazzi, qui aurait dû couvrir de honte le pape, n'avait fait qu'exaspérer sa colère contre Florence et les Médicis ; le roi de Naples et le duc d'Urbin étaient au nombre de ses alliés. Frédéric, marquis de Mantoue, venait de succéder à son père Louis, surnommé le Turc (12 juin 1478)[2]. Après s'être opposé aux Suisses que le pape avait excités contre le Milanais, ce prince vint en Toscane se réunir au duc de Ferrare, allié et général des Florentins ; mais les audacieuses entreprises de Louis le More forcèrent le duc de Mantoue d'aller au secours de la duchesse Bonne, régente de Milan (1479), et la Toscane se trouva ouverte aux ennemis des Médicis. Ce fut alors que Laurent le Magnifique prit la généreuse et hardie résolution de passer à Naples pour fléchir Ferdinand, et quel que soit le degré de danger qu'offrit cette tentative, elle lui réussit complétement. Ferdinand accorda son amitié à Médicis, signa le 6 mars 1480 un traité d'alliance avec les Florentins, et l'effroi que la prise d'Otrante par les Turcs porta dans l'âme du pape le força quelques mois plus tard, malgré sa haine, à se réconcilier avec ces républicains[3]. Je voudrais pouvoir affirmer que Marius Philelfe, dans son changement de demeure, suivit le sentiment d'attachement que tous les gens de lettres devaient éprouver pour

[1] J. Trittenheim, *Catal. Scriptor.* p. 156, edit. 1531, 4°. — Jacob. Phil. Bergom. *Suppl. Chronic.* lib. XV, ad ann. 1471, p. 251 v°, edit. Venet. 1490. — Marius avait été appelé à Mantoue par Louis ou par Frédéric de Gonzague. (Rosmini, t. III, p. 105. — Possevino, *Hist. de la maison de Gonzague.*)

[2] Marius Philelfe fit l'oraison funèbre du marquis Louis de Gonzague, mort en juin 1478. (Bettinelli, *delle Lett. Mantov.* p. 40. — Rosmini, *Idea dell' ottimo precettore nella vita di Vittorino da Feltre*, p. 189.)

[3] Muratori, ann. 1478-1480. — Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, chap. IV.

les Médicis et pour Florence, et qu'il quitta Urbin pour ne pas habiter chez un prince qui était leur ennemi; mais il paraît plus probable qu'il ne fut guidé que par son intérêt, son goût pour les choses nouvelles, et par la crainte de l'épidémie qui régnait alors en Romagne, et qui atteignit aussi Mantoue[1]. Quoi qu'il en soit, vers la fin de 1478 ou au commencement de 1479, il vint s'établir dans la patrie de Virgile, où la famille des Gonzague protégeait les lettres et les savants depuis que la vengeance d'un mari outragé l'avait rendue souveraine (au treizième siècle) à la place des Bonaccorsi. Ces nouveaux seigneurs s'occupèrent, dès les premiers temps de leur domination, à réunir des manuscrits et à former à Mantoue une bibliothèque qui eut quelque réputation[2]. Maîtres d'un très-petit État, les Gonzague firent pour les lettres autant que les plus grands potentats, et la plus grande illustration littéraire de Mantoue est due à Jean-François de Gonzague, créé marquis en 1433, et grand-père de Frédéric[3]. Il appela auprès de lui, en 1425, le célèbre Vittorino de Feltre (son nom était Rambaldoni); il lui confia l'éducation de ses enfants et la direction d'une académie qu'il rendit fameuse, et où l'on enseignait les lettres et les beaux-arts. Ce professeur, qu'un de ses disciples appelle le Socrate de son temps[4], fut un des hommes les plus distingués de son

[1] Muratori, *Ann.* t. IX, p. 330. — *Diarium Parmense*, in Muratori, *Script.* t. XXII.

[2] Colutius Salutatus, *Epistol.* vol. II, ep. XVI. — Tiraboschi, *Stor.* t. V, p. 87.

[3] Rosmini, *Vittor.* p. 59-66.

[4] « Victorinus Feltrensis, ævi nostri Socrates, sæculi sui ornator et decus, fama et gloria Academiæ Mantuanæ... etc. » Tels sont les termes du célèbre Jean André de Bussi, évêque d'Aleria, dans sa préface à l'*Histoire de Tite-Live*, édition de Rome 1469. Cette préface a été réimprimée dans plusieurs des éditions postérieures et dans l'ouvrage du cardinal Quirini, *De Optim. Script. edit.* p. 150-157. Voyez encore Audiffredi, *Catal. edit. Roman. sæcul. XV*, p. 28. — Sur Vittorino de Feltre, voyez Saxolus Pratensis, *Vita Victorini* dans Martenne et Durand, t. III, p. 843 et seq. — Quirini, *De Litter. Brixiana.* — Quirini, *Diatrib. ad Fr. Barbari Epist.* — Francesco Castiglione, *Vita Victorini*, dans Mehus, *Vit. Ambros.* p. 408. — Platina, *Vita Victor.* dans Verani, *Monument. Cremonens.* P. I. — Prendilacque, *Vita Victorini*, ex editione Morelli, Patav. 1774, 12°. — J. C. von Orelli, *Vittorino von Feltre*, Zurich 1812, 8°.

siècle par sa science et par l'amabilité de son caractère. Aucun de ses contemporains ne posséda à un degré aussi éminent le talent d'enseigner[1]. Avec ses nobles élèves et quelques autres disciples, Vittorino passait une partie de la belle saison sur les bords du Mincio, au château de Goïto, à douze milles de Mantoue. Ce lieu était célèbre pour avoir été possédé au treizième siècle par Sordello, le premier des troubadours de son temps, que ses perfections et ses talents ont enveloppé d'un voile mystérieux[2]. Vittorino fit de Mantoue le lieu d'études le plus renommé, et toutes les nations de l'Europe lui doivent des élèves qui, se dispersant à sa mort arrivée en 1446[3], éclairèrent et honorèrent leurs pays[4]. Lorsque Marius vint s'établir à Mantoue, il y avait plus de trente ans que Vittorino n'existait plus, mais on y conservait un vif souvenir de ses vertus et de ses talents. Cette ville possédait des littérateurs estimables, parmi lesquels on doit distinguer Jean-Pierre Arrivabene, disciple de François Philelfe (qui le nomme Eutychius) et auteur d'un poëme à la louange de Louis de Gonzague, intitulé *Gonzagis*[5]. Il faut encore nommer Batiste Spagnuoli, surnommé *le Mantouan*, qui commença par faire des vers libertins, puis, après avoir écrit contre la dépravation des ecclésiastiques, devint général des Carmes. Il fut comparé à Virgile, et acquit une vaste réputation, qu'il s'efforçait chaque jour de détruire en abusant de sa facilité. Ses innombrables vers[6] finirent par être illisi-

[1] Rosmini, *Vit. di Filelf.* t. II, 327.

[2] Sur Sordello, voyez les auteurs cités dans l'*Art de vérifier les dates*, t. III, p. 663, not.

[3] Rosmini, *Vittor.* p. 237, not.

[4] Ambros. Traversari, lib. VII, epist. 3, et lib. VIII, epist. 51. — Mehus, *Vit. Ambros.* p. 408-410. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 272-278.

[5] Mazzuchelli, *Scritt. Ital.* t. I, II, p. 1138. — Bettinelli, *sulla Leter. Mantov.* discors. 1. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 230.

[6] On dit qu'il fit soixante mille vers.

bles, ce qui n'empêcha pas le marquis de Mantoue de lui élever une statue après sa mort arrivée en 1516[1].

Des progrès dans les arts et dans la littérature illustrèrent à Mantoue les temps qui nous occupent. L'art typographique, introduit dans cette ville en 1472[2], venait d'y acquérir un nouveau degré de perfection et une nouvelle application. Abraham Conath, en 1476, imprima le premier livre hébreu qui ait jamais paru[3]; mais il est encore bien plus important de remarquer que le drame lyrique, en langue vulgaire, prit naissance vers la même époque et dans la même ville. Depuis la renaissance des lettres, tous les genres de littérature avaient été tentés en Italie à l'imitation des anciens; il n'y avait que l'art dramatique qui y eût été négligé. Le moyen âge n'en avait conservé aucune idée, et il n'offre, au lieu d'acteurs, que des mimes, des faiseurs de tours et des chanteurs. Ils abondaient dans tous les lieux où l'on donnait des fêtes; ils faisaient, conjointement avec les bouffons, l'amusement des cours, et leur récompense la plus ordinaire consistait en de riches vêtements. Les chanteurs composaient souvent leurs chansons; d'autres fois ils célébraient des faits héroïques. Le treizième siècle n'offre encore en Italie que des pantomimes ou *Rapprezentazioni* à grand spectacle et à machines, quelquefois mêlées de musique et de chants, mais qui n'étaient pas une action dialoguée. Cependant saint Thomas, en exigeant que les histrions « ne se servent pas dans leurs jeux de paroles illicites, » semble indiquer quelque commencement de scènes dialoguées; on peut aussi en trouver de légères traces dans les ouvrages des troubadours. Le quatorzième siècle présente quelques essais de drames: les premiers sont dus à Albertino Mussato, qui com-

[1] Lil. Giraldi, *Dialog. de poet.* p. 534. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 228, 229. — Roscoë, *Vie de Léon X*, t. I, p. 104-106.

[2] Panzer, *Annal. Typogr.* t. II, p. 3.

[3] J. B. de Rossi, *De Hebraïcæ Typogr. origine*, Parme, 1776. — Tiraboschi, *Stor.* t. IX, p. 82, 83. — Panzer, *Annal. Typogr.* t. II, p. 5, 6.

posa deux tragédies, dont les héros sont Achille et le féroce Eccelino[1]; mais ces pièces informes sont en latin: l'auteur avait voulu imiter Sénèque, et l'on ne songea point à les représenter. Le Dante donna à son poëme le titre de *Comédie*, quoique la forme de cet ouvrage ne soit point adaptée au théâtre; mais, selon Nicolas Villani, il le nomma ainsi parce que, à l'exemple de la vieille comédie des Grecs, il renfermait beaucoup de personnalités sur des hommes connus. On trouve dans le siècle qui suivit plusieurs drames latins; on joua les comédies de Plaute et de Térence en latin, ou traduites en italien; mais ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle que la langue italienne fut employée sur le théâtre dans des ouvrages originaux. Feo Belcari fut un des premiers à produire à Florence ce genre de composition[2], et le Colisée de Rome servit aussi de théâtre à de pareils spectacles[3]. Tous ces drames étaient grossièrement composés, et Politien fut le premier qui traça une pièce de théâtre passablement régulière; il l'écrivit à l'âge de dix-huit ans environ, avec son élégance ordinaire, et unit la poésie avec la musique. Son *Orfeo* fut composé en deux jours, pour le cardinal François de Gonzague, frère du marquis régnant, et il fut représenté avec magnificence à Mantoue, dans une des années qui précédèrent l'arrivée de Marius Philelfe dans cette ville[4]. La représentation et le succès de cet

[1] Ces deux tragédies ont été imprimées dans Burmann, *Thesaur. Antiq. Ital.* t. VI.

[2] Belcari donna la *Rappresentazione di Abramo e d'Isaac* en 1444. (Voy. Gamba, *Notizie intorno alle opere di Feo Belcari*, p. 13-16, 26-29.)

[3] Crescembeni, *Della volgar. Poes.* lib. IV. — Muratori, *Antiq. Med. Ævi, Diss.* XXIX, t. II. — Tiraboschi, *Stor.* t. IV, p. 336-344; t. V, p. 498; t. VI, II, p. 180, 185. — Papon, *Lettres sur les Troubadours*, p. 251. — Affò, *Prefaz. a l'Orfeo*, p. 16-20.

[4] Voy. Bettinelli, *Dell. Letter. e dell. Arti Mantovan.* p. 34. — Burney's *Gen. Hist. of Music*, vol. IV, p. 14. — Tiraboschi, *Stor.* t. VI, II, p. 193, 194. — Corniani, *I Secol.* t. III, p. 101, 102. — D'après Affò (*Prefaz. a l'Orfeo*), il paraît probable que cette pièce fut composée en 1472, lorsque le cardinal François de Gonzague, légat du pape, vint de Bologne passer dans sa patrie du 22

ouvrage durent donner un grand élan à l'art dramatique. Avant la fin du siècle, il fit de véritables progrès à Rome par les soins du cardinal Riario[1] et de Pomponius Lætus, et à Ferrare par la magnificence du duc Hercule Ier[2]. Enfin, le goût général pour le théâtre inspira, après quelques autres essais, les premiers drames réguliers, c'est-à-dire la *Sophonisbe* de Trissino et la *Rosmunda* de Ruccelai, qui parurent au commencement du siècle suivant.

Le marquis Louis de Gonzague, protecteur des poëtes, avait été poëte lui-même[3], et avait cherché à attirer Pétrarque à Mantoue[4]. Le duc Frédéric était renommé par sa bienfaisance, sa sagesse et la protection qu'il accordait aux lettres[5]. Dans

août au 29 octobre (p. 3). Quelque temps après la représentation, Politien, sachant que Carlo Canale, camérier du cardinal (et qui après sa mort, en 1483, fut attaché au cardinal de Parme), avait conservé une copie de l'*Orfeo*, lui écrivit au sujet de cette pièce, et cette lettre, que l'on trouve à la tête de plusieurs manuscrits et de plusieurs éditions, ne doit point être regardée comme une dédicace; c'est plutôt une excuse sur les défauts de la pièce et une espèce de déclaration qu'elle n'existe que contre le gré de l'auteur et par la volonté de ses amis. Il s'exprime ainsi : « . . . Cosi desideravo ancora io che la fabula di Orfeo, la quale a requisizione del nostro reverendissimo Cardinale Mantuano, in tempo di due giorni, intra continui tumulti, in stilo vulgare, perchè da gli spettatori fusse meglio intesa, aveva composta, fusse disubito, non altrimente che esso Orfeo, lacerata. . . » (p. 4, 5). L'*Orfeo* fut imprimé pour la première fois à Bologne, 9 août 1494, in-4°, par Platone delli Benedieti, et par les soins d'Alexandre Sarzio, avec les stances pour la joute de Julien de Médicis (p. 7). Toutes les éditions sont fautives et tronquées; tel était l'exemplaire que fit imprimer le Sarzio. Mais ce drame a été découvert entier et dans son état d'intégrité par le P. Affò, dans un manuscrit de Miscellanées du quinzième siècle de la bibliothèque du couvent du Saint-Esprit de Reggio (p. 11). La seule édition complète est celle dont voici le titre : *L'Orfeo, tragedia di Angelo Poliziano tratta per la prima volta de due vetusti Codici, ed illustrata del Padre Ireneo Affò*, Venezia, Giov. Vitto, 1776, 4°. — Politien mourut le 24 septembre 1494.

[1] Voyez, sur les spectacles du cardinal Riario, l'épître que lui adresse Jean Sulpitius à la tête de son *Vitruve*, réimprimée *Bibl. Smith.* p. 343, 344. — Uberti Folietta, *Elog. claror. Ligurum.*

[2] Voyez ci-dessus page 57, note 2.

[3] Andres, *Catal. Ms. Capilupi*, p. 198.

[4] Bettinelli, *Dell. Lett. Mantov.* p. 14-16.

[5] *Diar. Parm.* dans Muratori, *Script. Ital.* t. XXII.

cette cour brillante, Marius Philelfe dut repaître son imagination de toutes les prospérités que les bontés et la générosité de Gonzague semblaient lui présager; mais la destinée voulut accomplir la prédiction de son père et venger sa dureté envers lui. Marius mourut à Mantoue en 1480[1], dans sa cinquante-cinquième année. Il avait eu trois enfants, Jeanne, César[2] et Théodora; tous les trois périrent avant lui, puisque Théodora, qu'il perdit pendant son séjour à Ancône, était alors sa *fille unique*[3]. Le tableau généalogique que je joindrai à cette notice fera connaître les autres parents de Marius et tous les descendants de François Philelfe; mais, dans cette famille, l'histoire littéraire n'a plus à citer qu'un petit-neveu de ce dernier. Pierre-Justin ou Pierre-Augustin était fils d'Alfina, nièce de François Philelfe et fille de son frère Nicolas. On ignore le nom du mari d'Alfina, et son fils prit celui de Philelfe par respect pour son grand-oncle. Alfina fut belle, pieuse, jouit d'une grande considération à Tolentino, et mourut en 1476. On apprend tout cela par une lettre de condoléance que François Philelfe écrivit de Rome, le 15 février de cette année, à Pierre-Augustin[4]. Celui-ci, après la mort de sa mère, vint auprès de son grand-oncle à Milan, où il publia des éditions de César, de Tite-Live, de Juvénal, de Perse et de quelques autres auteurs[5]. Il fit aussi imprimer, en 1494, la vie de saint Jean-Baptiste, en vers italiens, composée en 1445 par François Philelfe, et à la suite de laquelle on trouve une hymne à la Vierge en faveur du

[1] J. Philipp. Bergom. *Supplem. Chronic.* lib. XV, ad ann. 1471, p. 251 : « In anno Domini 1480 vitæ finem fecit. » J. Trithem. *Catal. Script.* p. 156 : « In gymnasio Mantuano ad lectionem publico conductus salario, ibidem et vitæ studii finem fecit. . . Moritur autem Mantuæ sub Friderico Imp. tertio et Sixto Papa IV, anno Dⁱ 1480, indict. XIII. »

[2] Fr. Philelf. *Epist.* 55 v°, Mario, p. 64 v°, 72, 117, 127.

[3] Platina, *Epist.* CXXIX.

[4] Fr. Philelf. *Orationes*, Mediolani 1481, à la fin. — Saxius, *Hist. Liter. Mediol.* p. 535.

[5] Il publia les *Lettres de Pie II*, Zarot, 1481, in-fol. (Voyez les édit. du XVe siècle de la bibliothèque de Genève.) — *Tite-Live*, Milan 1480.

duc Philippe-Marie [1]. C'est encore à Pierre-Justin que l'on doit la publication des seize premiers livres des lettres de François Philelfe, qu'il termina par dix vers de sa façon. Les vingt-un derniers livres de cette correspondance furent ensuite découverts par Gaspar Alemanus, qui les fit imprimer à Venise en 1502 [2]. Ils ne firent, l'un et l'autre, que suivre l'intention de l'auteur; car, dès l'an 1464, François Philelfe réunissait ses lettres dans l'intention de les publier, et nous avons déjà remarqué qu'il y attachait une grande importance et une vanité insupportable [3]. François Philelfe survécut environ une année à son fils Marius.

Plusieurs écrivains se sont trompés sur la date de la mort des deux Philelfes. Léandre Alberti [4] a écrit que Marius avait hérité « du génie et des biens de son père, » phrase qui renferme une double erreur, comme Saxius le remarque; car Marius mourut le premier et son père ne laissa aucun bien. Paul Jove rapporte la misère de François Philelfe; mais, trompé par Alberti, il dit qu'il mourut avant son fils. François Philelfe, vers l'an 1454, s'était réconcilié avec les Médicis [5], et, depuis

[1] *Vita di S. Giov. Battista, in terza rima per Francesco Filelfo.* . . in-4°. . . *Impressum Mediolani per magistrum Philippum Montegatium, dictum Cassanum, opera et impensa Petri Justini Philelphi, die* VIII *mensis Martii*, MCDXCIV. — Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 191-194, 371, 535, 595.

[2] Voyez le titre et l'épître dédicatoire au doge Loredano dans cette édition.

[3] Voyez page 117, note 1.

[4] Leand. Alberti, *Descript. Ital.*

[5] Fr. Philelfe, dans son livre *de Exilio*, après avoir traité les Médicis de *cauponarii, carbonarii, aleatores, fœneratores, omnique labe fœdati*, les accuse d'avoir empoisonné Balthasar Cossa, alors cardinal de Florence, qui avait été pape sous le nom de Jean XXIII, et qui mourut XI kal. Jan. 1419, afin d'hériter de ses richesses. Cette accusation, dénuée de toute vraisemblance et de tout fondement, n'avait été dictée que par la rage de Philelfe. (Fabroni, *Vit. Cosm. Medic.* p. 9.) Ailleurs il s'exprime ainsi : « Ita, medius fidius, bovem mihi videor aptissime definire posse Laurentium Medicem (frère de Cosme), ut et lupum Averardum, et vulpem Cosmum. Nam et ille fur et latro, et hic fallax et subdolus. » (Cité par Fabroni, *ibid.* p. 153, annot.) Sur le livre *de Exilio*, voyez Fabroni, *ibid.* p. 10, annot.—Rosmini, *Vit. di Fr. Filelf.* t. I, p. 88, not. Les trois premiers livres existent dans la bibliothèque Magliabecchi.

son retour à Milan, il avait témoigné à Laurent le désir de revenir à Florence, et le dessein d'écrire sur la conjuration des Pazzi [1]. Il est certain qu'il était encore le 27 mars 1481 à Milan, où il écrivit l'épître dédicatoire de ses *Opuscules*, adressée à Louis Sforce, duc de Bari et tuteur de Jean Galéas [2]. Laurent de Médicis l'appela vers ce temps à Florence pour y remplir la place de professeur de grec; la chaleur de l'été, la fatigue du voyage lui firent tant de mal qu'il y mourut le 31 juillet de la même année. L'année est indiquée par plusieurs auteurs, et le jour précis est désigné par Barthélemi della Fonte, qui succéda à François Philelfe dans la chaire de grec à Florence [3]. Philelfe était alors si pauvre que Jacopo Antiquario,

Il paraît qu'il y eut encore une autre cause dans le bannissement de François Philelfe de Florence; en effet, on sait, par un monument en date du 10 mars 1431 publié par Fabroni (*ibid.* p. 69 annot.), qu'il fut banni à Rome pour trois années pour avoir offensé par ses propos la République de Venise et son envoyé (« . . . . Considerantes quod Fr. Philelphus qui legit Dantem in civitate Florentia, etc. . . . ») ; mais il semble que ce décret fut promptement révoqué, puisqu'on en trouve un autre, postérieur en date de deux jours seulement (du 12 mars, même année), qui le déclare citoyen de Florence. (Salvini, *Fast. Consular. præfat.* p. 18. — Rosmini, *Vit. di Filelf.* t. I, p. 43.)

Enfin, dans le mois d'août 1436, François Philelfe étant à Sienne avec plusieurs exilés de Florence, aurait engagé un Grec, nommé Antoine Marie de Jean, d'Athènes, à tenter d'assassiner Jérôme d'Imola, Carlo d'Arezzo, ou un *cittadino del presente stato, il nome del quale adesso per lo meglio si tace* (Cosme de Médicis, qui est toujours désigné par cette phrase dans la procédure). Le Grec, ayant été arrêté à Florence, avoua tout et eut les mains coupées le 22 septembre 1436. Le 11 octobre suivant, François Philelfe fut condamné à avoir la langue coupée et au bannissement. Il est appelé dans les sentences *Messer Francesco di Cecchi, chiamato il Filelfo, de Tolentino*, ou *Dominus Franciscus Cecchi vocatus il Filelfo de Tolentino*. Ces sentences, tirées du Registre de Thomas Strozzi, ont été publiées par Fabroni, *Vit. Cosm. Medic.* p. 111-115. — Lancelot, *Acad. des Inscript.* t. X, p. 718.

[1] Voy. Roscoë, *Vie de Laurent de Médicis*, t. I, append. n° XXIV, p. 456; trad. franç. Le 16 décembre 1447, *Sfortia secundus Vicecomes* écrivit de Plaisance à Jean de Médicis, fils de Cosme, pour le prier d'engager son père à pardonner à François Philelfe, qui reconnaissait ses torts et en demandait l'oubli. Cosme de Médicis était mort en 1464.

[2] Fr. Philelphi *Orationes et nonnulla alia opera.* — Voy. Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 220, 573.

[3] Apost. Zeno, *Diss. Voss.* t. I, p. 289, donne le passage de la chronique ms.

secrétaire du duc de Milan et célèbre protecteur des gens de lettres, lui fournit de quoi faire ce dernier voyage [1]; on a même dit qu'il fallut vendre ses meubles pour acquitter les frais de son enterrement [2]. La lettre de Louis Mondello prouve encore d'une manière décisive que la mort de Marius Philelfe précéda celle de son père; cette lettre est du 29 avril 1481, et il y est dit que « Marius était mort depuis longtemps [3], » tandis qu'on a, ainsi qu'on vient de le voir, une lettre de François Philelfe postérieure d'un mois à celle de Mondello [4].

Dans cette vie de Marius Philelfe, qui n'est qu'un fragment de l'histoire littéraire de l'Italie au quinzième siècle, on a vu que les rois, les princes, les grands s'honoraient à cette époque de cultiver ou de protéger les lettres, et d'accorder des dignités aux savants. Les femmes même partageaient l'enthousiasme qu'inspirait la littérature, et plusieurs d'entre elles brillèrent

de B. della Fonte : « Franciscus Philelfus, vir græcè latinèque doctissimus, et Mediolano Florentiam accitus ut publicè profiteretur, æstu ac labore itineris confectus, pridie kalend. Augusti Florentiæ moritur. . . . cujus nos in vicem suffecti sumus. » — J. Trittenheim, *Cat. Script.* place en 1480 la mort de Marius, et dit que son père mourut : « anno post obitum Marii filii. »

[1] Francisc. Puteolanus, dans son épître dédicatoire à J. Antiquarius, à la tête de son édition des *Panegyrici veterum*, dit : « Quo viatico optimum senem Franciscum Philelphum utriusque linguæ principem, Tuscos ultimo petentem prosecutus es. » (Voy. Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 483.) Cette épître de Puteolanus a été réimprimée (*Bibl. Smith.* p. 319) et fait connaître Jacopo Antiquario. (Voy. Ciampi, *Memorie di Jacop. Antiquario.*)

[2] P. Jovii *Eloq. Fr. Philelph.* — Saxius, *Hist. Lit. Mediol.* p. 225. — Nicol. Leutinger, *de Vita et obitu patris* dans ses œuvres, Francf. 1729, 4°, t. II, p. 1398. Il faut observer que cette dernière assertion est fort infirmée par la circonstance que deux lignes plus loin Leutinger fait hériter Marius de son père François.

[3] « Ingratus et impius censendus essem, si ego qui suo funeri non interfui, nunc, licet longo post tempore, cum possum, quasi pompa instaurata ad eum ornandum, meam ferculorum partem non efferrem. »

[4] Saxius (*ibid.* p. 264, 486) fait valoir cette preuve. — Je remarque que Trithème, Calvisius, Paul Jove, Foppius, Leutinger, Paul Freher, Niceron et Crescembeni ont mal à propos écrit que François Philelfe était mort à Bologne.

dans cette carrière. L'Italie, divisée en une multitude de petits Etats, qui chacun avait une capitale et dont chaque souverain s'efforçait d'attirer les hommes distingués, offrait au mérite de grandes récompenses et de nombreux moyens de succès. Les lettres réparaient ou du moins voilaient les maux occasionnés par des guerres continuelles; ce beau pays, déchiré par les querelles de ses souverains, semblait heureux par la culture de l'esprit, et la passion de s'instruire s'alliait comme par miracle à la fureur des armes. Les peuples au delà des Alpes passaient pour barbares aux yeux des Italiens; mais bientôt ils reçurent des rayons de la lumière qui brillait en Italie. Déjà au quatorzième siècle Richard Angervyll de Buri, chancelier d'Angleterre, avait fondé dans sa patrie la bibliothèque d'Oxford et avait fait composer les premières grammaires grecque et hébraïque. Il dut une partie de son avidité pour le savoir et pour les livres à Pétrarque, qu'il avait connu à la cour d'Avignon. Nous avons vu que la France, au siècle suivant, reçut des élèves de Vittorino de Feltre et de quelques autres Italiens le goût des auteurs classiques, et vers le même temps, Jean Wessel [1] et Rodolphe Agricola éclairaient l'Allemagne, y rapportaient les connaissances qu'ils avaient acquises dans leurs voyages, principalement en Italie, et méritaient de leur patrie le titre de restaurateurs des lettres. Les littérateurs du quinzième siècle sont remarquables par leurs efforts et par leur profonde admiration pour les écrivains antiques qui, sortant des ténèbres, s'offraient successivement à leurs yeux. Mais il fallait un siècle d'études pour que leur goût commençât à se former et qu'ils prouvassent par leurs ouvrages qu'ils avaient enfin le sentiment des beautés répandues dans les modèles qu'ils lisaient avec tant de persévérance [2]. La plus grande partie de leurs écrits latins, soit en prose soit en vers, n'est presque pas supportable jusqu'au

[1] J. Wessel Gansfort. Voy. Saxius, *Onomast.* t. II, p. 431.

[2] Une admiration aveugle était sans doute nécessaire pour tirer des ténèbres où ils étaient plongés tant d'auteurs oubliés.

temps de Politien et de Pontanus; ce dernier surtout, dans ses écrits philosophiques, dans sa prose et dans ses vers, ne perdit jamais de vue les auteurs de l'antiquité.

Maintenant on dédaigne le quinzième siècle et ses littérateurs, parce que l'on ne réfléchit point assez sur tout ce qu'on doit à leurs travaux. L'imprimerie, qui a eu de si grands effets sur la société, n'est-elle pas due à cette avidité de connaissances, qui força l'esprit d'invention à trouver les moyens de la satisfaire? L'époque même de cette découverte a eu son importance : trouvée plus tôt, elle n'aurait peut-être servi qu'à favoriser le mauvais goût; plus tard, elle fût arrivée peut-être après la perte totale des écrits de l'antiquité. Cependant, en facilitant nos études, l'imprimerie peut avoir été une cause de diminution de nos facultés intellectuelles en permettant d'en laisser une partie sans exercice. Quel homme pourrait aujourd'hui assurer de faire, dans la position des savants du quinzième siècle, ce qu'ils faisaient alors? Quel érudit moderne pourrait se vanter de la même opiniâtreté de travail, de la même force de mémoire, et de cet amour pour l'instruction qui souvent poussait à de grands sacrifices? Où seraient maintenant les littérateurs, entre les plus habiles, capables d'assez de zèle pour s'imposer, comme Boccace, le Pogge, Niccolo Niccoli, la rude corvée de copier de leur main de gros ouvrages, ou pour vendre leur patrimoine au bénéfice de leur bibliothèque, comme celui qui vendit sa terre pour acquérir un manuscrit de Tite-Live? Il faut rendre justice aux hommes qui les premiers éprouvèrent l'enthousiasme des lettres et de l'antiquité, même sans en sentir bien judicieusement les beautés, qui se dévouèrent à retirer tant de chefs-d'œuvre de l'oubli, à les expliquer, à les restaurer, à les publier. Trois siècles de travaux successifs ont tout perfectionné; les savants de nos jours sont plus éclairés, plus habiles, plus spirituels, ils ont plus de goût; mais ceux du quinzième siècle, semblables aux guerriers de l'antiquité et du moyen âge, paraissent d'une nature plus forte. C'est, en un

mot, l'érudition du quinzième siècle qui a préparé l'élégance du seizième, ce siècle d'or des lettres en Italie; ce sont les rudes travaux de ses écrivains qui ont défriché le champ de la littérature, et l'ont livré, prêt à porter de riches moissons, à leurs successeurs, dont la part d'activité et de gloire devait être cette restauration du style, dont Bembo le premier donna le signal [1].

[1] Bettinelli, *Risorg* t. II, p. 93.

APPENDICE.

I.

Un manuscrit de la bibliothèque Trivulce, outre les trente-sept livres des lettres de François Philelfe de l'édition de 1502, renferme de plus onze livres de lettres inédites, et dans les livres imprimés, ce manuscrit offre encore quatre-vingt-dix lettres inédites et cent dix lettres en grec. (Rosmini, *Vita di Filelfo*, pref. p. XVI.)

II.

Sur les hellénistes en Italie, du Xe au XVe siècle.

Les relations politiques et commerciales entre les Grecs et les Italiens, les croisades surtout, ont dû obliger, dès le onzième siècle, un nombre assez considérable d'Italiens à apprendre le grec. (Gradenigo, *della Lett. greco-italiana*, cap. 3.)

Les affaires religieuses, depuis le schisme de Photius, furent une cause de relations entre le pape et les Grecs. (*Ibid.* cap. 4.)

Les Grecs, fuyant les persécutions des princes iconoclastes, se retirèrent à Rome; on voit dans cette ville, sur des ouvrages des artistes grecs réfugiés et de leurs élèves, des inscriptions en lettres grecques, datant du onzième siècle. La liturgie en grec était en usage à Rome. — Dans plusieurs églises d'Italie, certaines parties du service divin étaient récitées en grec et en latin. — On voit dans quelques actes du onzième siècle plusieurs signatures en lettres grecques. (*Ibid.* cap. 5.)

Sous les princes normands, on parlait quatre langues dans le midi de l'Italie, et principalement à Palerme, le grec, l'arabe, le latin et le normand, et il existe une foule d'actes et de priviléges

écrits en grec. Parmi les manuscrits de Florence, on trouve des pièces de vers en grec attribuées à un Sicilien, appelé Constantin le philosophe et le grammairien.

Sous les princes de la maison de Souabe, la langue grecque était encore tellement en usage dans les deux Siciles, qu'on sait que Frédéric II ordonna qu'on traduirait en grec les constitutions du royaume, à l'usage de ses sujets qui parlaient cet idiôme. (Signorelli, *Vicende della coltura nelle due Sicilie*, t. II.)

Le grec était la langue habituelle des Calabrais, qui dans le moyen âge furent sujets de l'empereur de Constantinople. Quand les Normands se furent formés en Etat dans l'Italie méridionale, ils partagèrent le goût existant pour les lettres et les études; au onzième siècle, Didier, abbé du Mont-Cassin (plus tard pape sous le nom de Victor III), fit venir de Constantinople des artistes pour embellir son monastère, et y réunit une bibliothèque dont Muratori (*Script.* IV, p. 473) a publié le catalogue. — Guillaume Ier, Bras de Fer, appela à Palerme Berlinghero de Tarente, pour l'employer à des traductions.

Lorsque la maison de Souabe eut succédé aux Normands, Frédéric II fit les plus grands efforts pour relever les études; il fonda l'Université de Naples, et fit, ainsi que son fils Manfred, traduire plusieurs auteurs du grec et de l'arabe.

Enfin, la maison d'Anjou apporta de Provence un grand goût pour les lettres et pour la poésie vulgaire. Le roi Robert faisait chercher partout et traduire des livres grecs; mais à l'exception des ouvrages philosophiques d'Aristote, qu'il fit traduire en latin par Niccolo Ruberto (cet ouvrage existe à la bibliothèque impériale de Paris) ces traductions étaient des ouvrages de droit ou de médecine. (Baldelli, *Vit. di Boccaccio.*)

Nardo, dans la province d'Otrante, fut une ville célèbre par son école, où les moines Basiliens enseignaient les sciences et les lettres grecques; elle s'ouvrit après l'incendie du Mont-Cassin par les Sarrasins de Bari. (Voy. Tafuri, *Scritt. Napol.* t. II, p. 24-25. — Sur les moines de Saint-Basile et leurs sept couvents à Rossano, voy. Giannone, *Stor. di Napol.* t. I, p. 520.)

IXe Siècle.

ANASTASE LE BIBLIOTHÉCAIRE apprit le grec à Constantinople et, par ordre de Jean VIII, traduisit les actes du septième concile œcuménique et des ouvrages des Pères.

Xe Siècle.

JEAN DE NAPLES, diacre de Saint-Janvier, écrivit des fragments d'histoire ecclésiastique et traduisit du grec les *Actes des Martyrs*. Il avait porté le nom de *Guarimpoto* avant d'entrer dans les ordres.

SERGIUS, père de saint Anastase, évêque de Naples, traduisait couramment et en lisant du latin en grec et du grec en latin. (Voy. Signorelli, *Vicende.*)

XIe Siècle.

PAPIAS, Lombard, a laissé un dictionnaire manuscrit où il cite des passages grecs et en donne la traduction, entre autres des vers d'Hésiode.

DOMENICO MARENGO, patriarche de Grado, écrivit une lettre grecque en 1053 au patriarche d'Antioche (publiée par Cotelier); il fut envoyé, en 1073, par le pape Grégoire VII, à l'empereur de Constantinople Michel pour traiter de la réunion des Eglises. (Baronius, *Ann.* n° 49.) On pourrait croire, d'après ce que dit L. Allatius, que Dominique était grec de naissance, de l'île de Scio. (Gradenigo, p. 43, note.)

ANDRÉ, prêtre, et AMBROISE, surnommé *Bifarius*, parce que *in latinis litteris et græcis eruditus erat*, cités sans détail par Landulf le vieux. Muratori, *Script. Ital.* t. III, XXI, p. 108, et t. IV (vers 1060).

JEAN L'ITALIEN, vers 1086, dont parle Anne Comnène, élevé en Sicile, passa à Constantinople.

SAINT BARTOLOMEO, de Rossano, écrivit en grec quelques vies des Saints.

XIIe Siècle.

PIERRE CHRYSOLAUS ou GROSSOLANO, paraît avoir été Calabrais; évêque de Savone, puis archevêque de Milan, mort en 1117; il fut envoyé à Constantinople par le pape Pasqual II (Baronius, *Ann.* 1116, n° 7); il y disputa avec distinction contre les plus illustres soutiens des erreurs des Grecs et y écrivit sur la procession du Saint-Esprit.

BERLINGHERO, de Tarente, au milieu du douzième siècle, fut savant en philosophie, en jurisprudence, en grec et en latin. Guillaume le Mauvais l'appela à Palerme pour traduire un ouvrage du grec en latin. (Barthol. Morone, *Vita di S. Cataldo*, cité par Tafuri, *Scritt. Napol.* t. II, p. 324.)

Jean de Nardo, vers 1136, copia un ouvrage grec et y ajouta sept détestables vers dans cette langue. (Tafuri, *ibid.* t. II, p. 381.)

Pierre, diacre, moine du Mont-Cassin, fit, dit-on, quelques traductions du grec; mais Cave, qui le dit, ne cite que le *Liber Hevæ regis Arabiæ de pretiosis lapidibus ad Neronem imperatorem*..... « quem de græca in romanam linguam transtulit. » (Voy. Leo Ost. dans Muratori, *Script.* t. VI, p. 80. — Ziegelbauer, *Histor. Litt. ord. S. Bened.* part. IV, p. 144). Fabricius (*Bibliot. Græc.* t. I, chap. X, p. 71) pense que Pierre traduisit le livre d'Hevax de l'arabe et non du grec.

Saint Thomas. Son savoir en grec a été contesté. Il paraît cependant, par quelques passages de ses ouvrages, qu'il avait connaissance de cette langue.

Mosè di Bergamo, cité comme savant en grec, par Anselme, évêque d'Avelbergen et ensuite de Ravenne, dans les dialogues où il rend compte au pape Eugène III de ce qu'il avait fait à Constantinople auprès d'Emmanuel Comnène, où l'empereur Lothaire II l'avait envoyé. Il paraît avoir été de la noble famille de' Muzi de Bergame.

Jacopo di Venezia, loué pour sa science *in utraque lingua*, et cité comme ayant assisté aux conférences de Constantinople par le même évêque d'Avelbergen. (Ces dialogues ont été publiés par D'Acheri, *Spicilegium*, t. I, nouv. édit.)

Albéric de Bologne (1150) traduisit du grec les Aphorismes d'Hippocrate : cette traduction est en latin et non *nella volgar nostra lingua*, au dire de Bumaldi, *Bibl. Bologn.*

Ugone Eteriano, Toscan, composa, à Constantinople, un ouvrage contre les opinions des Grecs sur le Saint-Esprit; cet ouvrage fut écrit en grec et en latin. (Aimerici Patriarch. Antioch. *Epist.* dans Martene et Durand, t. I, p. 480.) Trithême (*Script. Eccles.* n° 398) lui attribue *multa præclara volumina tam græce quam latine*. — Allatius et Fabricius ont dit que l'ouvrage d'Ugone avait été originairement écrit en latin, et traduit par des Grecs dans leur langue.

Leone, frère d'Ugone Eteriano, savant en grec, interprète de lettres impériales sous Emmanuel Comnène (Trithem. *Script. Eccles.* n° 400); traduisit du grec la liturgie attribuée à saint Jean Chrysostôme, et l'*Oneirocritique* d'Hacmet.

Goffredo da Viterbo. Dans la préface de Basilio Eroldo au Panthéon de Geoffroy, il dit qu'il savait les langues latine, grecque, hébraïque, chaldaïque. Muratori a nié cette érudition.

Uguccione de Pise, mort en 1212 évêque de Ferrare. On conjecture qu'il savait le grec par quelques articles de son *Glossaire* latin, qui n'existe encore qu'en manuscrit.

Burgundio de Pise fut ambassadeur vers Emmanuel Comnène. Il traduisit le commentaire de saint Jean Chrysostôme sur l'Evangile de saint Matthieu, et quelques autres ouvrages des Pères grecs, la Genèse et l'Evangile de saint Jean. — On lui attribue encore la traduction de ce que les Pandectes contenaient de grec; cependant Accurse dit que ce fut Bulgaro qui fit cette traduction. V. Fabricius, *Bibl. Græc.*

XIIIe Siècle.

Accurse de Florence. On conjecture son érudition grecque de ce qu'il a interprété des mots grecs qui se rencontraient dans les lois.

Bonaccorso de Bologne, dominicain, envoyé en Orient vers 1230 pour combattre les sectateurs de Photius, parcourut la Grèce et les îles, et composa contre les schismatiques plusieurs ouvrages en grec et en latin, dont le principal est le *Trésor de la Vérité de la Foi*. (Echard, *Bibl. Script. Prædicat.* t. I, p. 246. — Lequien, *Præfat. in oper. S. Johan. Damasc.*)

Quelques Crémonois peu connus qui, selon Arisi, furent savants en grec; l'un d'eux, Ferdinando Bresciani laissa deux volumes de lettres en grec.

Jean Balbi, de Gênes. Gradenigo prétend que ses ouvrages, et surtout son *Theologicon*, offrent des traces de son savoir en grec; il cite ce passage : « Hoc difficile est scire et maxime mihi non bene scienti linguam græcam. » Il faut lui supposer une grande modestie pour que ce passage appuie l'opinion de Gradenigo. Son *Catholicon* ne prouve rien, étant pris en grande partie de Papias, Uguccione, saint Isidore.

Jean d'Otrante fit des vers grecs sur l'assaut donné à Parme par Frédéric II. (*Cat Bibl. Laurent.* t. I, p. 25.)

Nicolas d'Otrante (qu'on dit fils du précédent) fut interprète à Constantinople lorsque le pape Innocent III y envoya le cardinal Benedetto pour traiter de la réunion des Eglises. Il réunit un choix de livres grecs; il finit par embrasser lui-même le schisme grec. (Voy. Tafuri, *Scritt. Nap.* t. II, p. 349. — Tiraboschi, t. IV. — *Cat. Bibl. Laurent.* t. I, p. 25, 28, etc. T. III, 340, 347.)

Niccolo de Durazzo.

Bartolomeo de Messine traduisit les *Morales* d'Aristote par ordre de Manfred.

Guido dalla Colonna ou de Columna, de Messine, composa son ouvrage de la guerre de Troie sur les ouvrages d'Homère, de Darès, de Dictys, non encore traduits de son temps. (Voy. Tiraboschi, *Stor. del. Lett. Ital.* — Fabricius, *Bibl. lat.* t. I, cap. VI. — Fabricius, *Hist. med. et infim. Lat.* t. III, p. 383.)

XIVe Siècle.

En 1311, le concile de Vienne ordonna que les langues orientales fussent enseignées dans plusieurs villes d'Italie, et les manuscrits des actes de ce concile joignent à ces langues la *grecque;* le principal but de ce concile était la réunion des Eglises grecque et latine.

Au concile de Lyon, tenu plus tard dans le même but, le P. Umbert de Romans, général des Prêcheurs, déplora le peu de connaissance que l'on avait du grec à la cour de Rome, le danger d'être trompé par les interprètes, et rappela qu'un des moyens de réunir l'Eglise d'Orient était la connaissance de la langue grecque. (Martene et Durand, *Veter. Script.* t. VII.)

Niccolo de Reggio (en Calabre) ou *Niccolo Ruberto,* évêque de Reggio. (Voir sur Ruberto, Tiraboschi, t. IV, p. 471, note. — Muccioli, *Cat. Bibliot. Cæs.* t. II, p. 177. — Signorelli, *Vicend. del. Colt.* t. II.)

Barlaam, bibliothécaire du roi Robert, maître de Pétrarque et de Paolo de Perugia, Calabrais aussi; il mourut en 1348, évêque de Geraci. Nicéphore Grégoras (*Hist.* l. XI, cap. X, sect. 2) dit que Barlaam, pour entendre les œuvres d'Aristote, alla en Orient, en Étolie, et ensuite à Salonique. (Voy. Boivin, *Vita Gregoræ.* — Cantacuz. liv. II, 39 et la note de Gretser. — Mazzuchelli, *Scritt.*) — On lit dans des registres du royaume de Naples, cités par Chioccarelli, *de Scriptoribus regni Neapolitani :* « Johannes de Seminaria capitaneus Giracii, frater venerabilis patris Fr. Barlaam Giracensis episcopi ad imperatorem Græcorum Sedis Apostolicæ nuncii. » Cela se rapporte aux années 1345, 1346, et pourrait faire croire que Barlaam fut vers ce temps envoyé à Constantinople. (Voy. Eustach. d'Afflitto, *Scritt. del regn. di Napol.* t. II, p. 39, note *A.*)

Leonzio Pilato, Calabrais, disciple de Barlaam.

Jean de Ravenne, alla en Calabre et à Constantinople pour apprendre le grec ; il fut maître de Guarino de Vérone (?).

Jean Aurispa, Sicilien, étudia en Sicile et alla se perfectionner à Constantinople.

Pietro d'Abano. (Voy. sa vie dans les *Raccolte Calogeriane* et dans

Mazzuchelli, *Scritt. d'Ital.*) Il avait appris le grec à Constantinople, et traduisit en latin quelques ouvrages d'Aristote et de Galien.

Gavazzi de' Raffaelli, de Gubbio, savait également le grec, d'après le sonnet du Dante adressé à Boson, père de Gavazzi :

Poiche del car figliuol vedi presente
El frutto che sperasti, e si repente
S'avaccia ne lo stil Greco e Francesco.

Domenico Cavalca, qu'Echard a placé un siècle trop tard. Il traduisit plusieurs livres grecs en italien. (Bottari, préface du *Specchio di Croce,* de Domenico Cavalca.)

Angelo del Cingolo, missionnaire en Arménie et en Achaïe, traduisit quelques ouvrages des Pères grecs. On a dit qu'il avait reçu miraculeusement la connaissance du grec, comme autrefois saint Ephrem celle de l'hébreu. Malgré cela, Ambroise le Camaldule a beaucoup dénigré les versions du bienheureux Angelo. (Raderus, Prél. de son édit. de Jean Climaque, cap. 4. Parisiis 1633.)

Cinq Crémonois, savants en grec selon Arisi. Parmi eux, il faut remarquer Rinaldo Persichelli qui traduisit Pindare en vers latins, selon Arisi. Mort en 1370.

Jean de Vérone, vers 1320. Tartarotti (*Raccolt. Caloger.* t. XVIII) a rendu compte de son histoire impériale et ecclésiastique, et dit qu'on trouve des indices « di non essere stato del tutto privo della lingua Greca. »

Piero di Bracco, de Plaisance, célèbre théologien et canoniste, traduisit en latin deux harangues de Démosthène, et quelques dialogues de Lucien (Oudin, *Comment.* t. III, p. 1220. — Fabricius, *Bibl. inf. Lat.* t. IV, p. 267.) Ces versions sont perdues.

Andalo del Nigro, de Gênes, maître de mathématiques de Boccace. Joseph Betucci (*Raggionamento soprà il Catajo,* Padova, 1573) a prétendu avoir trouvé à Rome un ouvrage sur les guerres de la Terre-Sainte, de Anicet, patriarche de Constantinople, traduit du grec en latin par Andalo ; mais on a des raisons de douter fortement de cette version, et de l'existence même de ce patriarche.

III.

Pendant le séjour de Marius à Turin, il était en relation de correspondance et d'amitié avec Alberto et avec Venturino de' Priori. Ce dernier lui écrivit, en vers, d'Acqui et de Savone. — Quelques

élégies de Venturino de' Priori se trouvent dans la bibliothèque Laurentienne à Florence (Bandini, *Cat. Cod. latin. Bibl. Laurent.* vol. III, p. 804 et seq.), dont une adressée à Giammario Philelfo, à la fin de laquelle on lit : « Ex Saona MCCCCLVII die XXVII Aprilis. Tuus ad votum M. Venturinus de Prioribus. » (Tiraboschi, *Stor. dell. Let. Ital.* t. VI, p. 1115, note.) Il ne faut pas confondre Venturino de' Priori avec Francesco Venturini.

IV.

Sur un ouvrage composé par Marius pendant son séjour à Bologne.

Article indiqué par M. l'abbé Pietro Mazzuchelli, Mai 1813. (Voyez sur ce sujet Rosmini, *Vit. di Filelfo*, t. I, p. XIX.) — *Novelle letter. di Firenze*, ann. 1786, n° 41, col. 641, *lettera* di Ang. Mar. Bandini :

« .....Il signor Giov. Domenico Pesatori di Piacenza possede un codice membranaceo che contiene un poema latino che sembra autografo, in versi eroici, diviso in quatro libri, con i sommari in margine in carattere rosso, opera di J. Mario Filelfo..... Nessuno fino ad ora ha avuto contezza alcuna dell'opera che vi annunzio, intitolata *Felsineidos*, composta in lode della città di Bologna. Nella prima pagina pertanto si legge un esametro intitolato :

Marii Philelphi carmen in invidorum conventum. — Ne succedono dietro all'istessa pagina gli argomenti in versi eroici de' quatro libri del poema, dopo de' quali si trova il titolo seguente : *Io. Marii Philelphi, Præfatio in Felsineida ad R. Ang. cardinalem Reat. etc.* (che è il cardinale Angelo Capranica legato di Bologna) *et Proc. Bononienses.* — E commincia :

Thura magi supero, quæ vota dedere tonanti,
Non auro minus hæc grata fuere Deo, etc.

In piè della pagina si osservano le armi della casa Capranica e della città di Bologna, con quelle in mezzo di Pio II Piccolomini, del quale fu creato cardinale il detto Angelo di Niccolò Capranica, fratello del cardinale Domenico....

Commincia il libro I :

Audentem cane, Musa, virum, partosque triumphos
Hoste vel horrisono, cæsumque in frusta tyrannum.

Il quarto libro finisce :

Urbs Boviis, Tuscisque diu memorabilis oris.

Inde in lettere rosse : « ..... *Opus effectum Kalendis Augustis. Senatui dono datum Kal. Januarii* 1462... »

Sotto la suriferita epigrafe vi sono alcune parole greche trà le quali Λαυρέντιος ὁ λεγᾶτος, e questi era un raccoglitore di codici nello scorso secolo, autore del *Museo Cospiano* mentovato da Gregorio Leti nella sua *Italia trionfante.* » —Voyez *Journal des Savants*, 1787, p. 1046 et suiv.

V.

Copia d'un Codice della libreria Saibanti di Verona.

Jo. Marii Philelphi Doctoris Equitis aurati et Poetæ Laureati Epigramma ad Bartholomeum Girardinum, de voluminum suorum numero.

Scire cupis nostro quæ, Bartholomæe, labore
Carmina diversis scripta voluminibus,
Quæ mihi prosa fuit variis mandata libellis,
Sermoque maternus quot tulit esse locis.
Sunt numerosa quidem ; nam plurima facta reliqui,
Exemplar quorum nec mihi constat adhuc.
Plurima amicitiæ perductus honore remisi,
Edidimus nostris non ea nominibus.
Quæ quoque sunt nostro passim modo nomine missa,
Non ea sunt nostris omnia sub manibus :
Quæ memini, et quorum sunt exemplaria nobis
Enumero, hæc precibus sunt statuenda tuis.
Ipse Girardinus nuper mihi in ore Philelphus
Factus es : ergo meæ tu quoque cura domus.
Quod petis, id dedimus, numerosa volumina cernes,
Venturis etiam plura diebus erunt.
Versibus explicui jam multa volumina nostris :
Me brevior Naso, meque Maro brevior.
Sitve mihi id laudi dandum, accusentve futuri,
Haud liquet, ingenii sunt tamen arma mei.

Prima puer multis epigrammata facta diebus
Dendractonque meis affluit e manibus.
Moxque jocos, versus et seria plura dederunt,
Hortulus est calamo pictus et ille meo.
Tum de contemptu mundanæ plurima vitæ
Edidimus; satyras tum dedit arte furor,
Nec non diffuso sunt facta Epitomata libro,
Romaque Turcorum capta furore nova,
Felsineisque fremens et Marcellina beati
Numinis interpres, Martiadosque liber,
Cosmadosque volumen, ei par facta Minerva,
Sforziadum primus non sine laude labor,
Factaque sex decimis sunt artibus Herculeja,
Carminibus totidem crevit ad astra decus.
Statque Cupido meis modo cretus in orbe Camœnis,
Et Veronei gloria lata soli;
Hesiodique liber, quo fertur origo Deorum,
De Græco nuper carmina nostra subit.
Orpheus id quondam, nondum finitus Homerus;
Nunc quoque Cæsareæ scripsimus arma viæ.
Paulus ad hæc nondum finem sortita futurum,
Estque olim nostris ecloga longa jocis:
Me tragici juvere pedes: comœdus adivi
Jura theatralis pulpitaque alta fori.
In Venetam pestem quæ diximus, inclyta Isottæ
Vita, et ad Hermoleon Barbaron exit opus.
Est mihi rhythmorum numerus sine fine, triumphos
Exposui, anguigeri sceptraque parta Ducis;
Atque instar Lauræ, memorat quam fama Petrarcæ,
Est mulier rhythmis sancta, beata, meis,
Et cujus nulli data copia, cantio crebra est,
Longa voluminibus constituenda novis:
Quæque haud edidimus [1], nova facta epigramma longo
Codice, venturis grata futura viris;
Quæque sacerdotes templis cecinere latinè,
Converti in rhythmos officiosa graves:
Quin etiam lyricos rhythmis æquare cupivi,
Explevi hoc nostro munere primus opus.

[1] Codex : *credidimus*.

Fabula quæque meo perstricta volumine vatum,
Quidquid et historia concinuere sua.
Versibus at Græcis diversa epigrammata finxi,
Et variis scripsi carmina multa viris.
At quæ prosa mihi nullis numeranda diebus
Si pueri incipiam dicere prima Mari.
Quis sit rex felix liber est, fortuna secundum
Occupat, est alter relligionis apex,
Quæque in magnanimo quærantur principe, codex
Partitur vates, philosophosque liber.
Quæ sit vera fides alius declarat, honorat
Finarii fastus pagina longa sui.
Lucia virgo meo stat nobilitata libello,
Nec non Flandrensis casta virago ducis,
Præfectusque tuus cantat Parisius artes
Urbanas, latus et liber arma refert;
Et Poggi contra scurrile facetus olentis
Plurima commisi non violenta jocis:
Oravi totiens, tam crebra oratio nostris
Scripta voluminibus, quod meminisse grave est.
Non uni sola est, multis sed epistola multa
Et græca et nostris edita nominibus.
Dicendique genus scripsi et Xenophontis obivi
Præcepta a Graio Socrate ad Italicos.
Ethica Aristotelis, quæ magna vocantur ab ipso,
Converti ad nostros atque Platonis opus.
Quin et materna stant multa volumina lingua;
Est nostra Dantis vita latina manu.
Imo et Rhetoricos docui præcepta latinos,
Et commentator pro Cicerone fui.
Francisci numeros nodo graviore Petrarcæ
Adstrictos prosa sedulus explicui,
Nunc Strabonis opes duro committo labori
Tuscorum cujus lingua subibit opus.
Nondum lustra novem [1] tenui, modo vita superstes
Sit mihi, majus erit nomen in orbe seni.

Notes du manuscrit. v. 45 et 46. Execratio Pestis — Vita Isottæ — De Laudibus (Poëseos?). — v. 48. Rhythmi, triumphi. — v. 55. Officia maritalia et plura

[1] Codex : *lastra nomen*; *lustra novem* est une correction de Tiraboschi.

alia. — v. 57 à 60. Complexio fabularum et historiarum. — v. 65, 66. De Felicitate regia, de Fortuna, de Relligione. — v. 67, 68. De his quæ requiruntur in Principibus — De Philosophicis partitionibus. — v. 69, 70. De Hæreticum pertinacia. Historia Finariensis belli. — v. 71, 72. Historia Luciæ virginis. Hist. de civitate Flandriæ. — v. 73, 74. Historia de Pariensi (*sic*) præposto. De bellicis artibus et urbanis. — v. 75, 76. Antipoggiana, id est : facetiæ contra Poggium. — v. 77. Orationes. — v. 79. Epistolæ Græcæ et Latinæ. — v. 81, 84. Magna Ethica Aristotelis. Plato de Nomine rectitudinum. — v. 85, 86. Prosa vulgaris. Vita Dantis latine. — v. 87, 88. Interpretatio in artem Ciceronis ad Herennium. — v. 89, 90. Expositio super numeros Petrarcæ. — v. 91. Strabo vulgari lingua.

J'ai eu pour établir le texte de cette *Épigramme*, comme l'appelle Marius, deux copies faites, je crois, sur deux Mss. différents. La première, celle que j'ai plus particulièrement suivie, se trouve dans les papiers d'A. Lullin; elle lui avait été sans nul doute envoyée par Maffei, corrigée de sa main. La seconde, que j'ai trouvée dans les notes de Guillaume Favre, a été faite par M. G. Baraldi, sous-bibliothécaire à Modène; elle est terminée par ce *Nota bene* :

Copia estratta da altra copia del codice Saibanti di Verona, esistente nel codice DCCCXL, fra gl'Italiani della Biblioteca Estense di Modena. Trovasi fra gl'Italiani essendo unita a molte altre lettere e cose italiane.

VI.

Platinus Mario Philelpho poetæ Anconæ profitenti S. D.

(Epist. CXXVI. Voyez Vie de J.-Marius Philelfe, p. 120.)

Quam libenter adesse voluissem Angelicis amoribus tuis[1] scriptisque suavissimis, ut tua sunt omnia : profecto me magnopere utrumque delectasset; quorum alterum me minus tristem, alterum verò πολιτικώτερον reddidisset : numquam enim ad te accedo quin abeam urbanior, nec adeo me fortuna dejecit ut hujusmodi voluptatum sensum penitus amiserim. Sciebam quoque jam expertus omne tempus quod una tecum lusibus accommodassem omni molestia caviturum, quod Orpheo modulante Manibus evenisse traditur, sed unoque malui privari quam famæ discrimen subire. Nondum enim, is qui lustraturus est hiberna nostra venerat[2] : tribunum

[1] L'amour de J.-M. Philelfe pour Angela. Voy. p. 120.
[2] Platina était en garnison à Appignano. Voy. p. 121.

verò militum in æstivis a me non expectari culpa non vacaret. Quam amas laudo, quandoquidem amorem remedium adversæ tibi fortunæ fecerit, puellamque nomini suo moribus et forma respondentem delegeris : utcumque sit ei debeo quæ tuum exerceat ingenium, quamquam otiosum te nunquam inveni. O felicem Angelam, et minime Cynthia Nemesique[1] vel ea quam Franciscus Petrarca celebravit inferiorem! Equum meum licet adhuc invalidum et nondum morbo liberatum ad me remittere ne revearis. Misi puerum hunc ad te meum, nomine Guiscardum Mutinensem qui diligentius eum reducat, quam colonus ille Appignanensis, cui superiori die committere noluisti. Præterea mihi perjucundum fuit æque ac tibi quod acceperis Laurentium Medicem, virum magnanimum, a te pulcherrimo poemate donatum, instituisse tibi trecentos aureos dono mittere; sed erit hoc mihi persuasum, solidumque feram inde gaudium, cum missos eos ad te bona fide fuisse cognoro. Vale. Ex Appignano, quintodecimo kalend. Februarias, M.cccc.lxxv.

Platinus Mario Philelpho poetæ S. D.

(Epist. CXXVII.)

Fata (quod ex tuis litteris etiam tibi videri video) mihi nondum calamitatibus utriusque nostrum satiata videntur. Venerunt ad me Jo. Maria Tolentinus[2] ex sorore tibi nepos, et Matthæus famulus tuus equum meum incolumem reducentes. Hi primo quidem intuitu me lætitia affecerunt : mox audita scelerati pueri mei fuga, Joannisque Mariæ turpi missione, graviter utrumque tuli : sed ut animo sum ingenti, statim me collegi, et oblivioni fugam tradere cœpi : Jo. vero Mariam Tolentinum petere colentem (?) apud me retinendum atque tibi reconciliandum esse duxi. Nam qui tibi venit in mentem spectatum juvenem et eum quem natura dedit tibi conjunctissimum abdicare, præsertim hoc tempore quo facturus es iter difficillimum in Galliam? quo si te comite privaveris, ages (mihi crede) pœnitentiam. Ubi enim talem unquam invenies? An tu mavis opera mercenariorum quam necessariorum uti? Habes insuper in me eo fugitivo recens exemplum perfidiæ servorum :

[1] Souvenir de Tibulle et de Properce.
[2] Jean-Marie de Tolentino, fils d'Angela; il était chassé de chez Marius Philelfe, et Piati cherche à les réconcilier.

possem tibi centenas aliorum meorum fugas referre. Nihil est quod me magis extorrem terreat seu vigilem sive dormiam. Sunt enim infideles plurimi, fideles admodum pauci. Quare si me audies illico Jo. Mariam ad te revocabis, et eo magis quam ipse sine te vitam sibi acerbam putat, et, cum tua se gratia privatum reminiscitur, ingemiscit. Vale. Ex Appignano, duodecimo kalend. Februarias, M.CCCC.IXXV.

Platinus Mario Philelpho poetæ S. D.

(Epist. CXXVIII.)

Suspicatus sum idcirco te meos equos retinere quia miram mihi servorum paucitatem esse cognoveris, et hac inopia me levare volueris : sed cum præter spem post discessum tuum pœnitentia ductus eorum unus qui jam annum fere decursum me deseruerat ad sanitatem redierit, ultroque me repetierit, et nihil in hibernis habeat quod curet, Andream Patavinum puerum hunc meum ad te misi qui meos istinc equos reducat, cui, licet adolescentulo, recte commites : est enim dissimilis illius improbi Guiscardi Mutinensis : per ipsum quoque velim litteris certiorem me de tua navigatione facias. Vale. Ex Appignano, quarto nonas Octobris, M.CCCC.IXXV.

Platinus Mario Philelpho poetæ S. D.

(Epist. CXXIX.)

Gratulabundus ex Urbe revertens ad te ire cum statuissem, tum ut egomet tibi quæ Romæ gesseram exponerem, tum ut præclaram istic orationem tuam in sponsalibus habitam illustris Roberti Malatestæ apud te viderem, ecce mihi in itinere nuntiatum est de obitu Theodoræ unicæ filiæ, vel potius animæ tuæ, virtutibus eximiis et forma præstanti præditæ : quo quidem exanimatus sum nuncio, nec quid agam adhuc exploratum habeo. Coram ne tibi meum præstem officium ? Atqui dissuadet incommoditas hospitii, qua te (licet ipse dissimules) afficere soleo ? An epistola te consoler ? non id mihi assumo : præterea qui te consolari potero, cum et ipse sim consolandus ? In hoc officii genere si majorum exemplis et auctoritatibus uti voluero, qui maximo tulerunt animo casus hujusmodi, dignus ea censebor ignominia, qua Phormionem affecit

Hannibal apud se de re bellica disserentem, cum multos se vidisse delirantes affirmaret, sed Phormione magis neminem. Quapropter expectabo mœroris tui temperamentum, quod a tempore sero nimis medico te nolim expectare, sed a pectore tuo potius arripere, quo brevi te jucundo frui valeam : hoc ut tu matures etiam atque etiam oro ; tunc ad te volabo, tuas ut laudes orando partas Arimini mihi jam narratas ipse confirmes, et a me vicissim meorum seriem negotiorum Romæ satis ex sententia mea gestorum audias, quanquam in reditu meorum unus famulorum aufugiens affecit non levi me detrimento furcifer. Vale. Ex Appignano, sexto idus Quintiles, M.CCCC.IXXVI.

Il libro non ha frontispizio ne numerazione di pagine. Su fine vi è la data ed è la seguente :

« Mediolani quintodecimo kalend. Septembris M.CCCCC.VI. »

Lo stampatore è Gotardo Ponzio come asserisce l'autore in una lettera al Lettore.

VII.

Notes relatives aux Malatesta.

Les Malatesta, originaires de Verucolo au douzième siècle, et auxquels on a voulu à tort donner une origine germanique remontant au dixième siècle, s'établirent à Rimini vers l'an 1250. Ils firent passer cette ville du parti des empereurs dans celui des papes ; et vers 1355 ils reçurent du Saint-Siége, en récompense de leurs services, Rimini en seigneurie. Dans le courant du quatorzième siècle, cette famille réussit à acquérir un grand nombre de seigneuries dans les environs. Presque tous ses membres furent distingués par leurs talents militaires, et la protection qu'ils accordèrent aux lettres. (Voyez Muccioli, *Bibl. Malat. Cæsen.* cap. I. — J. Braschius, *Memor. Cæsen. sacr. et prof.* cap. XXIII, p. 227. — Clementini, *Fondazione di Rimini : Origine dei Malatesti*, 1617-1627, 2 vol. in-4°.)

Notes tirées du vol. II de Clementini sur Robert Malatesta.

Page 483. — Robert le Magnifique, né en 1442, fils de Sig. Pand. Malatesta et de Vanucia Foschi de Fano et non pas d'Isotta.

Pages 512-513. — Quelques écrivains ont placé le mariage de Robert le Magnifique avec Élisabeth d'Urbin à l'an 1471; mais il paraît, d'après Broglio, que ce ne fut que l'an 1473, et après que Sixte IV eut confirmé Robert dans ses États, que ce mariage fut conclu, et qu'il fut célébré seulement en 1475.

Pages 518-519. — Robert, du vivant de son père, avait été promis « con la figliula del re Ferdinando, » et aussi « con la figliula del principe di Tarento; » mais ces projets n'avaient pas eu de suite.

Pages 519-538. — Description des noces, le 24 juin 1475.

Page 528. — Le lendemain, dimanche 25 juin, après la messe, « . . . . . Tornati in corte e postisi a sedere, Mario poeta, figliuolo del poeta Filelfo, si fece loro inanzi, e con grazia e gravità cantò gli innumerabili gesti eroici degli antenati Feltreschi e Malatesti. »

Page 538. — Broglio, qui raconte ces noces, y fut présent et y demeura du 24 juin 1475 jusqu'au 2 juillet suivant.

Broglio fut un fameux capitaine et en même temps historien et poëte. Il était fils du fameux comte Angelo Tartaglia dell' Avello, qui eut pour père Raimond del Balzo, prince de Tarente, de la famille Orsini. Tartaglia avait été instruit dans l'art militaire et même adopté par Broglio da Turino. Il donna à son fils le nom de son protecteur. Broglio fut au service de Sigismond Malatesta et l'un de ses plus intimes conseillers. Il écrivit des chroniques qui contiennent principalement l'histoire des Malatesta au quatorzième et au quinzième siècle; elles sont mêlées de ses poésies et de celles d'autres auteurs. Le manuscrit original existait dans la bibliothèque de Rimini et s'étendait jusqu'à l'an 1478. Clementini l'avait vu et l'a cité souvent. (Giuseppe Garampi, cité par Mazzuchelli, *Scrittori d' Ital.* § *Broglio*, vol. II, part. IV, p. 2138.)

Sur Paolo Malatesta, voy. Mehus, *Vita Ambr.* p. 409. — Rosmini, *Vit. di Vittor. da Feltr.*

Sur Pandolfe Malatesta et Pétrarque, voy. Tiraboschi, t. V, p. 40. Sa bibliothèque, t. V, p. 115.

Sur Sigismond-Pandolfe Malatesta, voy. Tiraboschi, t. VI, p. 38. — Sa bibliothèque, Tiraboschi, t. VI, p. 58. — Comparé à Jupiter par les poëtes, voy. Tiraboschi, t. VI, p. 923. Voy. encore Mittarelli, *Cat. Cod. Muran.* col. 704-714. — Jacob. Cardin. Papiens. p. 403.

Sur Isotta di Rimini, voy. Tiraboschi, t. VI, p. 874, 923. — Mazzuchelli, *Notizie d'Isotta degli Atti*, Brescia 1759. — Louée par Porcellio, Basinio, Trebano. (Tiraboschi, t. VI, p. 874, 923.)

Jacopo Allegretti, astrologue, poëte et instituteur de Carlo Malatesta, fonda le Parnasse de Rimini au quatorzième siècle; ce fut la première académie en Italie. (Tiraboschi, t. VI, p. 627.)

Robert était fils naturel de Sigismond; lorsque celui-ci mourut (22 octobre 1468), Robert, ayant été associé au gouvernement par Isotta, finit par s'en emparer tout à fait. Marius avait dédié diverses poésies à Sigismond et avait fait un poëme à la louange d'Isotta.

VIII.

Marius dédia aussi plusieurs pièces de vers à Roberto Valturio de Rimini, qui, lui-même, avait dédié à Sigismond-Pandolfe Malatesta un ouvrage *de Re Militari* en douze livres (imprimé à Vérone 1472, 1483), dans lequel l'invention des bombes est attribuée à ce Malatesta. (Tiraboschi, t. VI, p. 323.)

Valturio était fort célèbre, et le soubassement du palais d'Urbin, bâti par Frédéric, était orné d'une suite de machines de guerre prises des figures de son ouvrage sur l'art militaire. (*Bibl. Ital.* t. V, p. 224.) On peut voir un extrait de cet ouvrage dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, CC, p. 253 et suiv.

Il existe encore une lettre de Valturio à Mahomet II (Voy. Baluz. vol. III, p. 113, éd. de Lucques et Ap. Zeno, *Lett.* t. I, p. 423, 426), dans laquelle il lui adresse, de la part de Sigismond-Pandolfe, le célèbre Matteo Pasto, et son propre livre *de Re Militari*. — Les Mss. 7236 et 7237, des Mss. latins de la bibliothèque de Paris, sont l'œuvre de Robert Valturio. A la fin on lit des vers de Basinio de Parme, de Marius Philelfe et de Marc de Rimini; vient ensuite, après deux inscriptions latines antiques :

« Ad illustrissimum et excell. Dominum Machomet Bei magnum Admiratum et Sultanum Turchorum, Roberti Valturii Ariminensis pro illustri ac Mag° P. et D^no^ Sigismundo Pand. Malatesta cum librorum rei hujus militaris ac Matthei Pasti Veronensis transmissione Epistola..... » (Éloge du goût de Mahomet pour les beaux-arts)..... Qua in re cum Mattheum Pastum Veronensem plures jam annos contubernalem et comitem meum harum rerum artificem ad te pingendum effigiendumque mitti summopere postules crebro, virtutum suarum amore succensus..... a pluribus nostræ

Italiæ ac Galliæ cupitum petitumque principibus et ad hunc usque diem nulli concessum, ad te solum sua etiam sponte mittendum curavi..... (Et il lui envoie comme hommage son livre.)

IX.

Note sur Frédéric duc d'Urbin.

Il y a deux opinions sur la naissance de Frédéric :

1° L'une veut qu'il ait été fils de Bernardino degli Ubaldini et de Aura, sœur du comte Guid'Antoine, et par conséquent neveu de ce dernier. Guid'Antoine, n'ayant point d'enfants de sa première femme Rengarda de' Malatesti, aurait adopté Frédéric; d'après cela Bembo, Odasio, Marius Philelfe ont appelé Octavien Ubaldini (fils de Bernardino) frère de Frédéric. (Gio. Batt. Ubaldini, *Historia della Casa degli Ubaldini*, Firenza 1688, 4°, p. 133 : « ..... Federico, duca d'Urbino, figliuolo di Bernardino Ubaldini, signor della Carda, e d'Aura di Montefeltro sua donna, il quale (adottato nella stirpe materna) sempre de' Montefeltri si nominò..... »).

2° Une autre opinion est qu'il aurait été fils naturel du comte Guid'Antoine et d'une personne de la maison d'Ubaldini. Gio. Gallo Galli assure avoir vu dans les archives d'Urbin un bref du pape Martin V, de l'an 1426, qui légitime Frédéric, fils de Guid'Antoine : *nato di padre congiunto e di donna sciolta.* Le testament de Guid'Antoine parle de *Federico mio figliulo legitimato;* il est daté de 1429. (Reposati, *Zecca di Gubbio*, t. I, p. 136, 137, 143, note.)

Frédéric, né en 1422 [1], put d'abord passer pour le fils de Bernardino, jusqu'à sa légitimation en 1425, et de là vient que Ottaviano Ubaldini a pu être nommé son *frère*. Muzio (*Ist. di Federico d'Urbino*) a écrit que Bernardino était oncle de Frédéric.

Teofilo Betti, enfin, dans ses *Riflessioni sull' opera intitolata : Degli uomini illustri d' Urbino* (*Giorn. Arcad.* t. IX, p. 395 et 396), a émis l'opinion que le comte Guid' Antoine n'avait été marié qu'une fois : « Prima di sposarsi con Caterina (Colonna) *non aveva avuto Guidantonio altra moglie legitima.* Fervidamente bensì innamorato aveva di

[1] Ou plutôt vers 1417, puisque les Annales de Ferrare disent qu'il mourut en 1482, et que Balthazar de Castiglione dit que ce fut à l'âge de soixante-cinq ans. (Rosmini, *Vit. di Vittor. da Feltre*, p. 353, note.)

donna d'ignota prosapia, cui gli autori di quel tempo danno il nome di Aura, e da essa Federico gli nacque..... Di questa amasia dovè egli disfarsi, per uno de' patti di quelle nozze, e la diede in moglie a Bernardino Ubaldini della Carda; nacque da questi due conjugi *Ottaviano*, il quale divenne signore di Mercatello, ed è nominato fratello di duca Federico..... avendo avuto la madre stessa, eran fratelli uterini. . *Aura* dunque non fu moglie di Guidantonio : altrimenti non avrebbe essa potuto, vivente lui, passare ad altro talamo, e Federico non saria stato considerato per figlio illegitimo, e percio bisognoso, onde godere i dritti signorili, che le circonstanze de' tempi gli riservavano, della legitimazione accordatagli *con bolla papale da me veduta*. Caterina Colonna fù in consequenza prima moglie e non seconda di Guidantonio, e duca Federico..... nato era da Aura fuori di matrimonio. » Mais Betti a reconnu son erreur, et il admet que Guid' Antoine eut deux femmes, dont la première fut Rengarda de' Malatesti. (*Giorn. Arcad.* t. X, p. 148.)

Celle-ci mourut en 1423; il épousa en secondes noces, en 1424, Caterina, fille de Lorenzo Colonna, neveu du pape Martin V; elle mourut en 1438. — Ce fut en 1430 que, pour étendre ses possessions, Guid' Antoine fiança Frédéric, son fils naturel, à Gentile Bramaleoni, fille de Bartolomeo Bramaleoni et de Giovanna Alidosi, héritière de plusieurs terres. Les époux étant trop jeunes, il fut convenu de différer le mariage jusqu'à l'an 1437, et l'éducation de Frédéric fut confiée à Giovanna Alidosi, sa future belle-mère, femme de grand mérite, et près de laquelle il resta trois ans. Depuis son mariage, Frédéric gouverna les terres que sa femme lui avait apportées et celles que son père lui avait données. Après la mort de Gentile, il épousa en secondes noces Battista Sforza; ce mariage se fit en 1459.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR

LES OUVRAGES DE JEAN-MARIUS PHILELFE.

A.

IMPRIMÉS.

I.

J. M. Philelfi Epistolarium, seu de arte conficiendi epistolas opus. S. l. et a. 4°. (Parisiis, 1482, Ulric Gering?)

Voyez sur cette première édition de l'*Epistolarium*, Brunet, *Manuel du Libraire*, 3e édition, tome III, p. 726. Une édition d'*Urbin* 1481, n'a jamais existé, et l'erreur vient probablement de ce que quelque bibliographe aura pris la date des lettres de Mondello et d'Octavien, qui terminent cette édition *princeps*, pour celle de l'impression. — La première édition datée de l'*Epistolarium* est celle de Milan *per magistrum Leonardum Pachel et Vldericum Scinczenzeller Allamanos*, A. D. MCCCCLXXXIV, *III Cal. Majas, domino Gaspare Calcographis assistente*. Cette souscription est précédée de sept distiques, qui célèbrent l'excellence du livre. (Cf. Saxius, *Hist. Lit. Med.* p. 580. — Denis, *Ann. Typ.* t. I, 190 et t. IV, p. 497. — Panzer, *Ann. Typ.* t. II, p. 50.)

Cet *Epistolaire* fut réimprimé mainte fois vers la fin du quinzième et dans le cours du seizième siècle, sous le nom de *Epistolarium, Epistolare*, ou *Epistolæ*. Ce dernier titre est celui d'une édition de Venise : *Epistolæ Marii Philelfi*, 4°, car. romain, à la fin de laquelle on lit : « Epistolæ Marii Philelfi summopere emendatæ : ac Venetia magna

diligentia atque anxietate per me Joannem de Monteferrato de Tridino regnante incli(t)o duce Augustinus (*sic*) Barbadico anno domini Mccccl xxxxii (1492) die yi (*sic*) octobris. Laus Deo omnipotenti *a b c d e f g h i k l m n* omnes sunt quaderni. » — Cette édition est assez bien imprimée, mais elle nous a paru, en la parcourant, criblée de fautes d'impression.

II.

Marii Philelphi Annales in Historiam Finariensis Belli ab anno 1447 usque ad annum 1453, qui nunc luce primum donantur ex Ms. Cod. Cl. V. Dominici (?) Brichierii Columbi, Patricii Finariensis.

Cette histoire, en huit livres, de la guerre de Final, avait été imprimée par les soins de Brichieri Colombi (Voy. Mazzuch. *Scrit.* t. VI, p. 2089), pour entrer dans la collection des historiens d'Italie. Mais les nombreuses fautes qui la défiguraient la firent rejeter et détruire, et il n'en existe plus que quelques exemplaires dispersés en Italie. (Rosmini, *V. di F. Fil.* t. III, p. 106, note.) Elle ne peut donc se trouver, comme le veulent Lenglet Dufresnoy et d'autres auteurs, dans le t. II des *Rerum italicarum Scriptores*, qui n'a paru qu'en 1770. — Note de l'abbé Mazzuchelli : « Nell' Archivio Generale (di Milano) dal Sr Daverio mi fù monstrato un codice membranaceo in carattere teutonico che contienne la storia di Finale di G. Mario Filelfo, coll'arme in fronte ed il nome GAL. CAR. MAR. FIAR. (Galeotto Caretto Marchioni Finariensi) ; desso sembra l'autographo, e mi disse esser più corretto e compiuto dello stampato. » — Voyez *Vie de J.-M. Philelfe*, p. 53.

III.

« Joh. Marii Philelphi ad Magnum Equ. Auratum Ludovicum Nogarolam, præfatio in Isottæum librum : « *Fama refert, ut Isotta mortua virgo relata est ad superos.....* » In Codice sec. XV, n° 694 sequitur : *De pudicissima Virginis et generosæ ac præstantissimæ mulieris Isottæ Nogarolæ vita, moribus et doctrina.* — In altero codice 721 habemus : *Epigramma italicum ipsius J. Marii super Isottam* — ad calcem : *Verona VI nonas Octobris 1468 Marius Philelphus, manu pro-*

pria. E nostris codicibus editum fuit hocce carmen et etiam Epigramma, t. VI, p. VI, p. 17 et t. VII, p. I, p. 23 delle *Memorie per servire alla Storia letteraria.* »

Mittarelli, *Bibl. Muran.* p. 894. — Voyez sur Isotta degli Atti de Rimini, B, Ouvrages manuscrits, n° x.

IV.

La Traduzione in terza rima dell' Uffizio della Beata Vergine, co' Salmi, colle Preci, cogli Inni, e con altre Orazioni, stampata in Venezia, 1488 (format?).

C'est probablement la même édition que celle que cite Quadrio (t. VII, p. 108) : « *Officio della B. V. M.* tradotto e composto da Mario Filelfo, poeta laureato, in Venezia, per Bernardino di Cuori, 1488, in-16. » Il existe encore plusieurs manuscrits de cette traduction ; Pinelli (*Bibl. Pinel.* t. V, p. 98 et 99) en possédait un dédié à Maddalena Torella, marquise de Final et comtesse de Guastalla. Rosmini (*Vita di F. Filelfo*, t. III, p. 106, note) en cite un second qui se trouve dans la bibliothèque de Trivulce, avec cette différence qu'il est dédié au duc de Modène, Borso d'Est ; enfin Bandini en décrit un troisième, *Novelle Litt. di Firenze*, 1786, n°s 41 et 42. (Cet article corrige une assertion un peu trop absolue de la page 132.)

V.

J. M. Philelphi F. f. Epitomata ad illustrem Sigismundum Malatestam, Arimini principem, in IV libellos ab auctore distributa... Wolferbyti, 1662, typis Sterniis, in-8° de 176 pages.

L'éditeur de ce livre est Sam. Closius, de Breslau, mort en 1678, qui le publia sur le manuscrit autographe de Philelfe, donné en 1652 à Florence, par Carolo Dati à Heinsius, et par Heinsius au duc de Brunswick-Wolfenbüttel. (Cf. Baillet, *Jug. des savants*, t. IV, p. 298, éd. 1722, 4°, avec la note de La Monnoye ; — Burckhard, *Hist. Bibl. Aug. Wolfenbutteli*, t. I, p. 114.) Cette édition paraît avoir été réimprimée sous ce titre : *J. M. P., ducentis abhinc apud Italos clarissimi, Carmina Elegiaca e Ms. autographo nunc primum edita*, Francf. et Lips. 1690, 8°.

VI.

Une version latine en prose de l'*Odyssée* d'Homère, Venise, 1516, *per Bernardinum Venetum de Vitalibus*, fol. — Le titre porte bien *per Franciscum Philelfum*, mais comme cette version de Fr. Philelfe n'est absolument pas connue d'ailleurs, et que l'on sait par l'*Elegie* (v. 39) de la bibliothèque Saibante que Marius s'en était au contraire occupé, il est assez probable que le libraire aura dépossédé le fils moins glorieux au bénéfice d'un père illustre (Cf. Rosmini, *Vit. Fr. Fil.* t. II, p. 95). — (Cette édition n'est pas indiquée dans le *Bibliographisches Lexicon* d'Hoffmann. — *Éd.*)

VII.

Vita Dantis Aligherii a J. M. Philelpho scripta, nunc primum ex codice Laurentiano in lucem edita a Dom. Moreni, Florentiæ 1828, 8°.

Voy. *Antologia*, Février 1830, p. 115. — Cet ouvrage de M. Philelfe, cité assez souvent avant sa publication par Moreni, a conservé la mémoire d'une *Histoire des Guelfes et des Gibelins*, écrite par Dante, en prose italienne, mais qui n'existe plus maintenant. (Cf. Mehus, *Vit. Ambr.* p. 175.)

VIII.

Marii Philelphi poetæ laureati Carmen ad Rob. Valturium.

Publié dans les *Carmina illustrium poetarum Italorum*, Florentiæ, 1719-26, t. VII, p. 168. (*Bibl. Laur. Med.* Plut. XLVI, n° 3. Montfaucon, *Bibl. Bibl.* p. 332. A. — J.-P. Tomasini, *Bibl. Ven. Ms.* p. 24.) — C'est probablement la même pièce qui se trouve dans le manuscrit 7237 de la Bibliothèque impériale à Paris, à la suite de l'ouvrage de Robert Valturius *de Re Militari*, avec ce titre : *M. Ph. p. laur. C. ad R. V. cl. V. magnificumque consularem Il. Sigism. Pandulfi Malatestæ*, etc.

Felices Italos et nostra volumina lingua,
Clare Roberte, tua, militiæque decus.
Exstincti reges dudum jacuere ducesque
Signaque summorum diraque bella virum, etc.

« Hic codex chartaceus, olim Colbertinus, anno 1463 exaratus « est. Ibi continentur R. Valturii Riminensis de Re Militari libri XII : « subjiciuntur ad calcem Basinii Parmensis, Marii Philelphi, et Ma- « rii Ariminensis carmina gratulatoria. 2° Ejusdem Marii Arimi- « nensis Epistola de Inscriptione a se Ravennæ inventa. 3° R. Val- « turii ad Mahomet Bey, sultanum, quum ei librum suum mitteret, « epistola. » Note manuscrite tirée des papiers d'A. Lullin. (Voyez *Vie de Marius Philelfe.*)

IX.

Le Plan des huit livres de la Laurentiade (Cf. B. Ouvrages manuscrits n° IV.)

B.

MANUSCRITS.

I.

Dans la bibliothèque royale de Turin on trouve le manuscrit K. 11. 26 de Marius Philelfe, cité par Montfaucon, contenant un poëme divisé en deux parties, qui a pour titre : *Joannis Marii Philelphi ad illustrissimum atque inclytum principem Gullielmum Palæologum Montisferrati Marchionem præfatio in utrumque Minervæ Carmen.*

Les premiers vers de la préface sont les suivants :

Nullius ingenio satis aptum munus adivi
Qui, Gullielme, tuo nomine digna canam.

Après la préface suit l'argument de la première partie du *Carmen Minervæ*, qui commence :

Bella viri quæ sunt olim insignita triumphis,
Et fusas acies et deportata trophæa
Tunc recitabo canens.

A la fin du manuscrit, fol. 61, on trouve un autre poëme italien du même Marius Philelfe qui a pour titre : *Canzon Morale di Mario Philelfo all' illustre ed inclito signor Guglielmo Palæologo, Marchese di Monferrato, de le Laude Palladie.*

Inclito, signorile, eccelso et tale
Ch' empi la Terra el' Ciel di meraviglia,
Quanto spirto celeste in uom mortale, etc.

Sur le premier feuillet du manuscrit on voit les armes de la maison de Montferrat avec le nom de Marius Philelfe, en chiffre avec des caractères d'or.

Le manuscrit paraît être écrit à la fin du quinzième siècle. (Note tirée des papiers d'A. Lullin.)

II.

Marii Philelphi Carmen de Laudibus Agri Veronensis ad Domitium Georgium Veronæ præfectum.

Le même ouvrage se trouvait dans la Bibl. Saibante, n° 337, sous le titre de *Verona*. (Cf. Maffei, *Veron. Illustr.* t. II, p. 108. Tiraboschi, t. VI, II, p. 295.) C'est un poëme en trois chants et en vers hexamètres. Il se trouve aussi dans le n° 8315 de la Bibliothèque impériale avec beaucoup d'autres pièces : l'Eloge de Georgi et de sa famille ; — l'Histoire de Vérone, sa description et celle de ses environs ; — Eloge des Vénitiens et de leur gouvernement.

III.

Jo. Marii Philelphi artium et utriusque juris Doctoris, Equitis aurati et Poetæ laureati, ad clar. integ. q. Pont. Divi X^ti^ Petrum de Regalibus cardinal. B. M. primus Bucolicorum liber et in eum præfatio elegiaca..... A la fin : *Opus editum auctoris manu octavo idus maji 1473.*

Bibliothèque impériale, n° 8368, in-4°, vél. 146 f. Trois livres d'Eglogues. Ce P. de Regalibus, auquel ce recueil est dédié, doit être *Pierre Riario*, créé cardinal en 1472 et mort en 1474. L'écriture est la même que celle de l'*Amyris*. En tête de ce recueil on

lit cette épgramme d'un certain Domitius (Dom. Calderinus, commentateur de Martial, mort en 1477 ?) qui prouve que les poésies de Marius Philelfe n'étaient pas goûtées de tout le monde :

Dum Mæcenatem faciunt te munera, Petre,
Unius, et vates dextera larga fovet;
Ecce Maroneam tentat novus auctor avenam,
Et strepit ad lassos fistula rauca boves.
Hic tibi Vergilius voluit nunc, Petre, videri :
Sed male cum dictet carmina, pastor erit.

IV.

Jo. Marii Philelphi Laurentiados Carmen de fatis ortuque Laurentii de Medicis, propria Philelphi manu scriptum a° 1474.

Voy. *A Catalog of the Harleian Coll. of manuscripts*, London 1759, in-f°, n° 2522. — Dans les *Carmina illustrium poetarum Italorum* (Flor. 1719-26), t. VII, p. 168, on a publié un plan des huit livres de la *Laurentiade*, adressé par M. Philelfe à Laurent de Médicis, sous ce titre : *M. Philelphi Tolentinatis..... ad urbis Florentiæ principem Laurentium Medicem Laurentiados argumenta*. L'auteur témoigne qu'il espère beaucoup de la munificence de Laurent.

V.

Jo. Marii Philelphi Poematum libri. — Tigurini scriptus a° 1458.

Voy. *A Catal. of the Harl. Coll. of manuscripts*, n° 2605. — J'ignore ce que contient ce manuscrit.

VI.

Marii Philelphi, A. et u. j. D. Equitis aur. et poetæ Laureati De communis vitæ continentia ad Xistum Robur, Pontif. Max.

« Di questo bellissimo codice autografo dall'autor dedicato al Pontefice Sisto IV, leggesi una esatissima descrizione alla p. 76 e

seg. del *Catal. de' Cod. manoscritti della famiglia Capilupi di Mantova del signor Ab. don Giov. Andres.* » (Rosmini, *Vita di F. Fil.* t. III, p. 107, note.) Ce manuscrit paraît provenir de la famille Arrivabene, à Mantoue. Voy. Bettinelli, *delle Lett. ed Art. Mantov.* p. 43.

VII.

Un' Orazione e alcune altre poesie Italiane e Latine.

Voy. Bandini, *Catal. Cod. Mss. Bibl. Laurent.* vol. III, p. 799 et vol. V, p. 465. — Tiraboschi, t. IX, p. 127.

VIII.

Cosmias. — Ad Magnanimum et Inclytum Cosmum Medicem Primatem Florentinum, Cosmiados Carmen primum.

Voy. *Bibl. Med.* Plut. 34, Cod. 43. — Mehus, *Vit. Ambros.* p. 376. — Fabroni, *Vit. Cosmi Med.* p. 172. — Rosmini, t. III, p. 107. — Moreni, *Bibl. della Toscana*, t. I, p. 370.

IX.

Elégies à la louange de Cosme de Médicis.

Voy. Bandini, *Catal. Codd. Lat.* t. II, p. 159. — Tiraboschi, t. VI, II, p. 296.

X.

Marii Philelphi præfatio in opus Isottidos ad sig. Malatestam (quem Martem appellat).

Voy. *Bibl. Med.* Plut. 91, Cod. 42. — Mehus, *Vit. Ambr.* p. 376. — Rosmini, t. III, p. 108. — Il s'agit ici de *Isotta degli Atti di Rimini*, femme de Sig. Malatesta. Une autre Isotta Nogarola a été célébrée par Tobia del Borgo. Voy. Maffei, *Verona Illustr.* t. II, lib. III, col. 105. Affò, *Scrittor. Parmig.* t. II, p. 197 et suiv.

XI.

Un poëme sur les *Travaux d'Hercule*, en seize livres.

N° 322, ms. lat. de la bibliothèque de Modène. Le premier cahier manque; le second commence par ces vers :

Quod si nostra nequit te flectere forte ruina,

et le poëme se termine par celui-ci :

Herculis hac similes possint committere votum.

Vient ensuite l'épigramme : *In invidos et detractores;* puis : *Marii Philelphi manu propria. Liber dono datus ill. Herculi Æstensi quarto kal. Junias*, 1464. Cet ouvrage est à la louange d'Hercule Ier d'Est, duc de Ferrare, et successeur de Borso, en 1471 : l'écriture du manuscrit paraît être la même que celle de l'*Amyris*.

XII.

J. Marii Philelphi ad illustrissimum Borsium Mutinæ Ducem Marchionemque Estensem præfatio in opus de Bellicis Artibus et Urbanis.

N° 222, ms. lat. de la bibliothèque de Modène. Il commence : « Majores nostros Græcos Latinosque in omni rerum genere disciplinarumque perdoctos... » — Il finit : « ... Et specimen continentissimæ ac liberalissimæ tuæ vitæ enarrandum attinet. Τέλος. » — Ouvrage en prose qui paraît être une espèce d'histoire littéraire (?) où Marius passe en revue les principaux auteurs de l'antiquité.

XIII.

Libro di Mes. Mario Philelfo, dottore, cavaliere e poeta, chiamato Glycephila, e intitolato al nobile e generoso giovane Guido Antonio figliuolo già del magnifico Guido Antonio de' Lambertini da Bologna.

Incomincia : « Proemio all'opera chiamata *Glycephila*, nimpha Bolognese. » In fine : « Qui finisce l'opera ch. *Glyc.* N. Bol. intitolata al gen. giov. G. A. de' L. e composta dal magnifico cavaliere Mess. Mario Philelfo, ecc..... »

Manuscrit sur vélin, in-4°, de la bibliothèque de Modène. « Tutta l'opera non è che un romanzo contenente gli amori di Deifobo Lambertini con detta Glycephila, il quali pero non ebbero il fine desiato, essendo stata la nympha maritata ad altro suggetto. Esso è in prosa composto : ma l'autore vi ha inscritte dentro quatro canzoni e due lettere, cioè proposta e riposta in due sonetti diffuse. » Quadrio, t. IV, p. 444.

XIV.

M. Philelphi oratio de iis quæ in magistratu requiruntur, habita apud tribunos plebis et senatum populumque Bononiensem.

A la fin : « Habita Bononiæ VI idus septembris 1461, et pridie illius diei est edita quam raptim » (Cf. Bandini, *Catal.* III, col. 799-806.)

XV.

Initium Satyræ in vulgus equitum, Literatorum Doctorumque facultatum omnium, Comitumque Palatinorum et Poetarum laureatorum quos paule antè Imperator Federicus insignivit.

Manuscrit de la bibliothèque Saibante à Vérone. Cf. Maffei, *Ver. Ill.* t. II, p. 108. — Tiraboschi, t. VI, II, p. 253. — Il commence ainsi :

Thura litate Jovi, Pieriæ : spargantur ubique
Laurea serta domi, decrescat laurus et omnis
Porta coronetur festa, sine murmure, fronde.
Tempus adhuc, etc... »

XVI.

Quelques poésies conservées dans la bibliothèque de Saint-Augustin, à Turin.

« Del soggiorno del Filelfo in Torino abbiamo anche una pruova in alcune poesie, che ivi se ne conservano nella biblioteca di S. Agostino, scritte da quella città e quasi tutte a un certo Michele Lucerna, di cui già era quel codice. Due di esse hanno la data del 1455 e del 1457. » Tiraboschi, t. VI, p. 1047, note. — Je n'ai pu avoir à Turin aucun renseignement sur ces poésies.

XVII.

AMYRIS.

Ce poëme de Marius Philelfe, qui renferme une histoire versifiée de la prise de Constantinople par Mahomet II, et des brillants succès dont ce prince fit suivre cette mémorable conquête, ne nous est parvenu que par un seul manuscrit que possède la bibliothèque publique de Genève. Ce manuscrit est resté pendant longtemps absolument inconnu, ainsi que cela est établi par une lettre du célèbre bibliothécaire du duc de Modène, Tiraboschi, adressée à Senebier [1], et comme Tiraboschi lui-même l'a confirmé dans son *Histoire de la Littérature italienne*. Ami Lullin avait rapporté ce manuscrit d'Italie, et dans une fête académique il avait prononcé une harangue latine sur l'*Amyris*. Il en fit présent à la bibliothèque publique de Genève, où plus tard Senebier crut, en le mettant en lumière, être le premier auteur de sa découverte [2]. Son *unicité* depuis lors s'est chaque jour mieux constatée par les efforts inutiles faits dans toutes les bibliothèques, d'Italie principalement, pour en trouver un autre exemplaire.

La date de la composition de ce poëme est aisée à établir au moyen des données positives que renferment soit le poëme lui-même, soit l'*Élégie* de Marius Philelfe [3], dans laquelle il énumère ses travaux. Dans cette dernière pièce l'auteur parle de son ouvrage sur la prise de Constantinople:

Romaque Turcarum capta furore nova.

Son poëme était alors divisé en trois chants; à cette époque

[1] Senebier, *Catalogue raisonné des Mss. de la ville et république de Genève*, 1779, in-8°, p. 236-245.

[2] T. VI, p. II, p. 296, édit. Moden. 1776.

[3] Senebier, *Catalogue raisonné*, p. 236-245.

[4] Voy. page 156, vers 28.

Marius Philelfe n'avait pas encore quarante-cinq ans, puisqu'il dit positivement :

Nondum lustra novem tenui...

C'était donc avant 1471 qu'il commença son poëme, puisqu'il était né en 1426, à Constantinople; je dis *il commença*, parce que ce poëme n'a pas trois chants seulement, mais *quatre*. En effet, ce quatrième chant, dans lequel il est question du premier siége de Scutari par les Turcs, lequel est de l'an 1474, dut être composé postérieurement à cet événement.

D'autre part, Marius, dans ce poëme, s'adresse à Galeas-Marie Sforce, duc de Milan, pour le conjurer de se mettre à la tête des princes chrétiens, et de contenir par une ligue, dont il serait l'âme et le chef, le flot envahissant de la domination turque. Or, Galeas-Marie fut assassiné le 26 décembre 1476, et comme il eût été fort ridicule d'appeler solennellement un mort à la mission de réunir la chrétienté, déchirée par ses discordes intestines, pour l'opposer tout entière aux armées de Mahomet, il faut en conclure que le quatrième chant est antérieur à cette date de 1476.

Et maintenant il faut observer que Scutari fut de nouveau assiégé par les troupes de Mahomet II en 1478 et abandonné à ce prince en 1479, par le traité de paix qui fut conclu le 26 janvier de cette année à Constantinople, entre le sultan et les Vénitiens, par l'entremise du secrétaire d'Etat de Venise, Jean Dario. Si l'achèvement du quatrième chant était postérieur à cet événement, il y serait fait vraisemblablement allusion par le poëte, à propos du premier siége; mais on ne trouve dans le quatrième chant aucune allusion de ce genre : il résulte au contraire de la manière dont Philelfe parle de la levée du siége comme d'un acte de simple justice de la part de la Divinité, qu'à l'époque où il écrivait Scutari n'était pas encore tombé définitivement au pouvoir des Turcs, et ce qui achève de le prouver, c'est que dans le livre I on trouve, dans le discours où Bellone énumère à Mahomet toutes ses conquêtes futures, une allusion qui ne permet à cet égard aucun doute; en effet, on y lit les vers suivants (Lib. I, v. 717-719):

..... Tu desine velle
Quæ tibi fata negant : Scutarim, me consule, mitte,
Quod saxum tibi fata negant... ...

De plus, le séjour que fit Marius Philelfe dans la ville d'Ancône, va de 1471 à 1476. Il est donc très-vraisemblable que ce fut pendant la durée de ce séjour dans la ville où demeurait Othman Lillo, à la

prière duquel il écrivit son poëme, que Marius Philelfe dut l'achever.

Enfin, il est une dernière preuve, qui me paraît trancher la question dans le même sens que je viens de le faire à l'aide des diverses déductions exposées ci-dessus : c'est que, dans le prologue de l'*Amyris*, Othman Lillo, en parlant de Marius Philelfe, dit : « *Annos jam natum quinquaginta.* » Marius avait donc cinquante ans au moment où son poëme venait sans doute d'être terminé, puisque Othman Lillo écrivait la lettre à Mahomet par laquelle il annonçait et expliquait au sultan le présent qu'il venait lui remettre. Or ce fut précisément en 1476 que Marius Philelfe atteignit sa cinquantième année.

Le manuscrit de la bibliothèque de Genève est sur vélin, petit in-4°; ce qui augmente encore son prix, c'est qu'il paraît être tout entier de la main de l'auteur. Telle est en effet l'opinion de Senebier, qui fait observer que l'écriture ne porte point le caractère maniéré des copistes de l'époque, mais qu'elle offre seulement des lettres cursives formées rapidement et à main levée. D'ailleurs, l'épigramme de six vers, adressée au lecteur par l'auteur, et qui termine le poëme, ne peut laisser aucun doute à cet égard; elle est aussi explicite que possible.

Les armoiries qu'on voit en tête de ce manuscrit sont un écu d'azur à trois quinte-feuilles de gueules, deux et un, au chef cousu d'azur, à trois fleurs de lis d'argent, brisées d'un lambel à quatre pendants de gueules, surmonté d'un timbre fermé et de profil, couvert de lambrequins d'azur et de gueules, et pour cimier un griffon de sable, langueté de gueules, membré et armé d'une quinte-feuille de gueules.

Senebier fait observer à ce sujet que les armoiries des Philelfes paraissent être différentes de celles dont on vient de lire la description : on en voit sur un autre manuscrit des ouvrages de Fr. Philelfe, qui sont d'azur, à une aile d'aigle éployée d'or; ailleurs on les voit unies à celles des Médicis; dans d'autres manuscrits elles varient encore, mais cela a peu d'importance, car on sait que François Philelfe, père de Marius, les changeait assez fréquemment.

L'importance de ce manuscrit, qui n'a jamais été publié, m'engage à en donner une analyse aussi exacte que possible, et qui soit de nature à remplacer une publication entière du poëme, que rendraient oiseuse la longueur démesurée de l'ouvrage et son peu de valeur au point de vue littéraire. Afin de mieux atteindre mon but, j'entremêlerai cependant cette analyse d'assez nombreuses citations que j'emprunterai spécialement, d'un côté aux passages qui peuvent le mieux donner une idée suffisante du style de Philelfe dans ses morceaux de poésie déclamatoire, de l'autre aux narrations qui reçoivent une certaine valeur au point de vue historique de la circonstance, que le poëme de l'*Amyris* concorde très-bien, pour l'exactitude des faits cités, avec les témoignages fournis par les historiens de l'époque. Il est facile de s'en convaincre par une comparaison minutieuse, mais qu'il serait fastidieux de suivre ici dans tous ses détails, avec les historiens qui ont pour sujet la prise de Constantinople, en particulier avec les ouvrages de Leunclavius et de Chalcondylas.

Je dirai seulement ici que les principaux faits que nous apprend le poëme de Philelfe sont les suivants :

1° Mahomet, quoi qu'on en ait pensé jusqu'à présent d'après des témoignages peut-être un peu obscurs de divers écrivains[1], n'entendait

[1] Une note de Villoison (*Notices des Mss. de la Bibl. Imp.* t. VIII, part. II, p. 22) exprime l'opinion suivante : « Les Turcs ne s'amusaient guère à lire les ouvrages latins; j'en excepte Mahomet II qui, au rapport de Nicolas Sagundinus, natif de l'Eubée, dit (*In oratione ad Sereniss. Principem et invictissimum Regem Aragonum Alphonsum, Neapoli, ultimâ Januarii 1453, de personâ Teucri* [*Mahometis II*] *et ejus naturâ, moribus, intellectu et sapientiâ*) : « In tot tantarumque rerum perenni, ut ita dicam, ministratione, etiam literis « et philosophiæ operam dare conatur. Habet apud se virum in philosophia doc- « tissimum, lingua Arabem, qui quotidiè certo tempore principem adeundi et « aliquid auditu dignum sibi legendi potestatem habet. Tenet præterea duos me- « dicos quorum unus *latinè*, alter *Græcè* est eruditus. His familiarissimè utitur, « eorumque dictatu veteris historiæ *cognitionem habere voluit.* » — Le savant Ab. Andrès (page 18 de sa *Lettera al S. Ab. Giac. Morelli sopra alcuni codici della Bibl. Capitolari di Novara e di Vercelli*, Parma 1802,8°) cite ce passage d'après un ms. de Novara, et il aurait pu ajouter que ce même discours se trouve aussi dans un ms. latin coté 4304, n° 39, et indiqué p. 544, col. 1, t. III du *Catalogus Codicum Ms. Bibliothecæ regiæ.* » — Voy. *De la prise de Constantinople*, dans la *Collect. de Chroniques*, par Buchon, t. XIII, p. 332.

Paul Jove contient, sur le même sujet, le passage suivant (*Elog. Viror. bellicor. virt. illustr.* lib. III) : « Cæterum Mahomet..... hanc saltem confessione omnium certam laudem a barbaris repudiatam non insulse tulisse existimatur, quod ei literarum et præcellentium artium decus cordi fuerit; quando cunctas clarissimarum gentium historias sibi verti in *Turcicam linguam* juberet, ut inde haustis militiæ præceptis actionum suarum disciplinam exemplorum varietate confirmaret, et præclaros artifices pictoresque præsertim insigni liberalitate complecteretur. Nam et commentaria rerum ab ipso gestarum a liberto ejus Vicentino conscripta legimus, veraque ejus imagine sumus potiti, quam Gentilis Bellinus a Venetiis Byzantium evocatus pinxerat, quam ibi regiam multis tabulis rerum novarum ad oblectationem jucundissimam refersisset. » — Voy. Guillet, *Hist. de Mahomet II*, liv. I, p. 17. — Maimbourg, *Hist. du Schisme des Grecs*, liv. VI, p. 289. — Phranzes, I, 33. — L'esclave vicentin, cité par P.

pas la langue latine et n'était guère soucieux de s'instruire dans les sciences du temps; du moins Othman Lillo ne craint pas de l'insinuer fort clairement dans la préface adressée à ce prince; et certes il n'aurait pas, même d'une manière indirecte, parlé à Mahomet II du besoin où il se trouvait de se faire rendre compte des ouvrages en langue latine par des interprètes, s'il y avait eu pour lui à cet égard l'ombre d'un doute. Cependant il est à noter qu'un passage du poëme de Philelfe semble impliquer que Mahomet connaissait l'histoire, tout au moins celle de l'antiquité, et confirme ainsi le dire de Paul Jove. En effet, dans le chant II, en racontant la prise de Constantinople, Philelfe dit que l'idée de transporter par terre des galères dans le golfe de Ceratinum fut suggérée au sultan par l'opération analogue que Xerxès exécuta au travers de l'isthme du mont Athos [1]; mais ce peut aussi n'être qu'une supposition du poëte sans réalité historique absolue.

2° Philelfe attribue la prise de Constantinople aux divisions qui régnaient alors parmi les Grecs, à leur mauvaise défense, et principalement à leur fausse sécurité.

3° Il dit positivement que Mahomet II fit transporter par terre ses galères dans le golfe de Ceratinum.

4° On y trouve peinte, à plusieurs reprises, la terrible frayeur que causaient alors à l'Italie les conquêtes de Mahomet, ses flottes et ses armées.

5° Enfin, on apprend par l'*Amyris* un fait de détail qui ne se retrouve pas dans les historiens qui se sont occupés des conquêtes des Turcs à cette époque : je veux parler de la destruction de Moncastro ou Bialogorod, dans la Bessarabie; cette ville fut abandonnée et brûlée par ses habitants à l'approche de Mahomet; les historiens se taisent complétement sur ce fait, quoique pour tout le reste ils soient parfaitement d'accord avec l'*Amyris* [2].

Jove, est Jean-Marie Angiolello. — Voy. Bayle, *Dict. art.* Angiolello. — Tiraboschi. — Angiol. Gabriele di Santa Maria, *Scrittori Vicentini*, t. III, part. 2ds, p. 1-8. — Sur Gentile Bellino, voy. Tiraboschi, *Stor. della Letterat.* — Lanzi, *Storia pittor. Ital.*

[1] ..... Omnia mente
Cogitat infracta Mahomettus, quodque ferebant
Historiæ in Persas cum magnis viribus esset
Velificatus Athos..... (*Amyris*, lib. II, v. 971 et seq.)

[2] Voy. Guillet, t. II, p. 271. — *Annales Turcici latine redditi a Leunclavio* p. 332. — Laonic. Chalcond. lib. IX, p. 268. — Ducas, p. 194.

Le titre même du poëme, *Amyris*, vient du mot arabe *émir* (seigneur), ainsi que l'observe Senebier, d'après Ami Lullin, premier possesseur du manuscrit dont nous nous occupons. *Amyras*, dans ce poëme, est un titre fréquemment donné à Mahomet. On lit dans les *Adages d'Erasme* (p. 494) : « Ἄμυρις μαίνεται, allegoria proverbialis ubi quis sub insanare prætextu, rebus suis consulit ac sibi cavet '. »

Le prologue du poëme est en prose, et nous apprend dans quelles circonstances il fut composé.

Je donnerai du reste au lecteur ce prologue tout entier; il est adressé à Mahomet par Othman Lillo, d'Ancône. Lillo lui rappelle l'attachement dont la famille des Ferducci, ses ancêtres, a toujours fait profession pour la maison de Mahomet, et la faveur dont Lillo Ferducci avait joui auprès de son père Amurat; ce Ferducci, père d'Othman, après avoir exercé pendant vingt-quatre ans le commerce à Gallipoli, n'avait obtenu d'Amurat la permission de faire un voyage dans sa patrie qu'à la condition de revenir se fixer avec sa famille à Gallipoli, et le nom d'Othman que portait son fils était un témoignage de cette faveur et de cette promesse qu'il n'avait pu cependant réaliser. Après la mort d'Amurat et de Ferducci, les bons souvenirs ne s'effacèrent pas entre les deux maisons, puisque Mahomet II rendit la liberté, lors de la prise de Constantinople, à Ange Boldoni, gendre de Ferducci [2]. Othman Lillo Ferducci témoigne au sultan toute sa reconnaissance pour ce service, lui assure que dès ce moment il lui est entièrement dévoué, et qu'à défaut d'autre moyen de lui prouver ses sentiments d'affection et de gratitude, il a pris la résolution de faire passer à la postérité ses conquêtes et ses victoires, en les faisant célébrer par un poëte : il lui offre donc le poëme écrit à son honneur par son ami Marius Philelfe, et autant qu'on en peut juger par quelques passages, il paraît l'avoir porté lui-même au sultan, à Constantinople.

Voici le texte complet de ce prologue, dont je viens de donner l'analyse succincte :

[1] Senebier, *Catal. des Ms. de la bibl. de Genève*, t. I.

[2] L'histoire de la captivité et de la faveur d'Ange Boldoni est racontée par Ferretti, et d'après lui par Giuliano Saracini. (*Notizie Istor. d'Ancona*, p. 265, 266.) A. Boldoni fut consul de Ancône à Constantinople, et en 1474 il fut choisi pour conclure une alliance entre Ancône, Camerino et Ascoli (Saracini, *ib.* p. 268, 277.)

Ad illustrissimum et invictissimum Turcorum Amyram Othman Lillus Anconitanus præfationem in Amyridos codicem misit.

Vetus est Ferducciis, majoribus meis, cum præstantissima familia tua, ô Mahomette, rex optime ac imperator invictissime, pietatis ac fidei vinculum, à quibus ego degeneraturus sum nusquam. Nam ut silentio præteream reliquos, Lillus Ferduccius, pater meus integerrimus, apud Amorattim clarissimum patrem tuum, incredibili valuit et auctoritate et gratia. Fuit enim ab ineuntibus suis, ut ità dixerim, annis Callipoli ea cum omnium procerum benevolentia, mercatorum fide, principis æquissimi favore, ut in hunc usque diem nulla rubigo vetustatis e Callipolitanorum mentibus deleverit ejus nomen. Egit autem tuo in regno, maxima cum omnium laude, annos circiter quatuor et vigînti. Præter fidem vero et integritatem, qua mercatorum omni generi jucundissimus et communissimus erat, quam carus et utilis foret tuæ patriæ hinc liquet, quod et multas et amplas ei causas tuus felicissimus ille genitor committebat, ac ipsius æque fidebat industriæ, probitati atque fidei, ac si ex suis alumnis alter esset. At Saragias præses provinciæ, tuo fortissimo genitori tam gratus, quanti faciebat hunc Lillum! Quantis eum laudibus extollebant singuli, qui tuis urbibus regendis gubernandisque præficerentur! Ex juniore qualis ille profectus est, jam natu major tua in regione ditior effectus cunctorum benevolentia, domum sibi peregregiam Callipoli comparavit ea mente ut non esset urbes tuas unquam deserturus. Delegerat enim Turcorum principes, quos tanquam numina et coleret in terris et veneraretur, tantam in tuis majoribus justitiam, humanitatem magnificentiamque videbat. Sed demum in patriam revocatur a suis, et assiduis precibus accersitus redire cogitur. At non id priùs constituit facere quam bona liceret Amorattis sui regis venia. Solum enim hunc sibi proposuerat, et principem cui parere vellet, et ducem atque consulem cogitationum suarum omnium, quem audiret sequereturque continue, cujus injussu nihil meditaretur, nihil exsequeretur. Quare cum hunc dominum de suo consuluit reditu, nedum est dissuasus, verum etiam Anconam prohibitus regredi, tam erat præstantissimo patri tuo et acceptus et jucundus ipse Lillus. Verum cum rursus iterumque ab agnatis, cognatis, affinibusque suis revocaretur in patriam, idemque ipse crebrius facillimum et perbenignum principem obsecraret liceret sibi, vix demum exoravit; sed ea quidem lege, ut aut rediret non multò post, aut assiduas de sua valetudine

litteras mitteret. Ad hæc autem, si jungeretur uxori, familiæ regiæ nomen primo daret quem habiturus esset ex conjuge filium. Promisit omnia Lillus, et rediturum se, nisi coactus patriam nequiret destituere, et scripturum interea semper, et primogenitum marem Othman esse vocaturum. Domum vero, quam amplissimam et pene regiam habebat Callipoli, Theodoro commandavit cuidam Græco, cui per id temporis ejus urbis incolæ non mediocris adhiberi solebat fides, ea mente ut continuo reverteretur Callipolim. At cum nequiverit suorum sententiis et voluntatibus refragari, quorum singulorum consiliis, ut nuberet, invitabatur, maritali tandem astringitur vinculo, nec facile potest, ut solutus valuisset, deserere domum patriam : sed ea tamen in spe perseverabat, ut cum licentiùs posset, rediret ad tuos. Quæ duo fuerant cætera quæ promiserat, et scribebat assidue, dominumque ne moleste ferret moram suam precabatur; et natum me sibi filium Othman jussit proprio dici nomine. Misit autem Laurentum Ferduccium Anconitanum civem industrium, qui sua gereret Callipoli ac in universa tua ditione negotia. At cum non multo post hic, arbitratus se commodius rem nostram agere, domum a patre meo quæsitam vendidisset eidem quem dixi Theodoro, non potuit Lillus id non impatientissime ferre: non enim faciebat minoris habere quidquam in Teucrorum regno, quam quidquid Anconæ quæsivisset. Interea temporis et tuus ille infracto animo, summaque virtute pater Amorattis, o rex invictissime Mahomette, luce vitali functus est, et Lillus diem supremum obiit; quumque hic, quamdiù vixit, nihil avidius concupivit quam apud Turcos vivere, nihil nobis majore persuasit opera, quam ut in tenenda vestræ majestatis gratia suam imitaremur industriam. Sed non prius ex hac mortalium digressus est vita, quam varios fortunæ sit expertus ictus, et in utramque partem vario jactatus ab ea ductu. Nam et ob suam sollertiam fidemque singularem atque probitatem, quas opes cum tuis sibi majoribus comparaverat, auxit atque nobilitavit, et bellis demum in Italia circumquaque conflantibus, aliisque calamitatum gradibus compulsus est, deteriorem suam rem efficere, ut

Passibus ambiguis Fortuna volubilis errat,
Et manet in nullo certa tenaxque loco.

Postquam fato functus est Lillus pater meus, ego, qui ob nominis Othman quo sum insignitus præstantiam, nativo quasi munere tuo videbar deditissimus generi, cuique fatali quodam sidere spes optima semper atque maxima ex Turcorum fuit regibus, decrevi con-

tinuo ad tuam excellentiam advolare, quodque nunc sum demum prosecutus, ejus me Lilli filium declarare, qui tanta et observantia fuisset in tuos et fide. Nam et post felicissimi patris tui fata innovatum est meis affinibus etiam cum tua majestate priscae benevolentiæ vinculum. Angelus enim Boldonus, cui soror mea jam nupserat, cuique navis esset suis et nostris onusta rebus et pulcherrima et opulentissima, in Constantinopolitano excidio captivus factus est, et statim, quod Lilli diceretur fuisse gener, tua munificentia et libertate donatus est, et rebus omnibus quæ sibi fuissent communes cum nostris. Eo magis atque magis sum et incensus et inflammatus incomparabili desiderio præsentem me tibi dedicandi, dicendique: Ecce tuum servulum Othman Lilli Ferduccii filium, Imperator invictissime. Sed urgebat angustia rei familiaris, cogebatque compotem non esse mei. Nam et quæ ad quinque ac viginti millia nummorum aureorum emerat pater meus prædia, mutata fortuna vix decem millibus obligarat pignora, et in tantam est sobolem dilatata domus nostra, numerum præsertim fœminarum maximum, ut quo me volverem, qui major natu guberno reliquos, haud satis interdum acciperem. Quid enim in tanta fortunæ varietate mihi proponerem spei? Unde in pessimis hodiernorum hominum moribus communique populorum avaritia auxilium implorarem? In quo mihi in universa Italia principe, in qua civitate salutem mihi paratam fidemque propositam existimarem? Nam præter affines, præter necessarios et propinquos meos, qui sunt Anconæ atque in universo fere Agro Piceno infiniti, ex mea familia Lillique reliquiis exstant tres et triginta viri fœminæque. Generos sileo nobilissimos, sororios generosissimos. At urbs quidem hæc omnis sine spe melioris fortunæ in re nostra nobis est constituta, ut non meliore sorte, sed meliore certe animo cogar ad te ire, princeps invictissime, non quod non idem jamdudum constituissem a teneris fere unguibus, sed quoniam quum tempus expectarem quo elegantior ad te irem, ejusque Lilli similis qui tam carus erat felicissimo patri tuo, videamque non modo non adesse, sed abesse longius, decreverim aliquando potius vel sero egenum ad te ire quam nunquam divitem. Tu enim, Imperator Mahomette cunctorum maxime, ut es non iniquus omnium rerum arbiter, ita mentem rimabere, meam rem non spectabis. Scis enim fortunæ quæ dicuntur bona præsertim in privatorum manibus nunquam esse perpetua, facillimeque huc et illuc commutari, ut quem dies vidit veniens superbum, hunc dies vidit fugiens jacentem. Mens enim nostra, quæ potest et constans et immutabilis esse, a tam sapienti principe considerari solet

in viro, ut intelligatur quis sit quantique censendus. Re igitur vel deteriore facta, fortuna patris mei domum totam conquassante, mens est ea in te mihi, ut non alium ducam in terris Mahomettum Teucrorum principem felicissimum, ac serenissimum sidus quoddam, cujus luce, ductu atque gubernaculis quod superest mihi vitæ ducam, moderer et compensem. Tanta enim sum erga tuam majestatem pietate, fide, atque devotione, ut a tua videatur pendere salute salus mea, cum tua sit incolumitate incolumitas conjuncta mea. Nam et præter antiquam meorum in tuos teque observantiam, cur te et colam et venerer, accesserunt non parvæ quidem rationes, quibus tuo nomini semper afficiar vehementius. Quis est enim tam saxeus, ferreus atque plumbeus, quis adeo obtuso pectore, qui cum de te tuisque rebus tam singulari cum laude gestis quidquam audit vero dici, non rapiatur desiderio videndi tui, non feratur in præceps aviditate se tibi devovendi, non flagrat incredibili quodam in te studio? Nam sive quas gessisti res bello, nulli non modo perfectas sed ne cogitatas quidem antea, discurramus, seu quæ pace ministras, nemo te uno fortior atque animo major inveniri possit ferro, nemo justior et magnificentior toga. Quare cum ad te quoque venturus essem, nec ignorarem Persarum morem vetustissimum doctissimorum omnium judicio comprobari, ut qui ad suum accederet regem, munus afferret quo indicaretur mentis fides, cum rem ampliorem afferre non possem, eam certe attuli, quam tibi omni thesauro cariorem fore non dubitarim. Quod si ut Artaxerxes ab homine rustico, qui nil aliud potuisset, quam optima mente ex propinquo fonte undam attulit, et accepit jucundissime, et avidissime bibit; quam tu jucundius accipies hunc de tuis laudibus codicem exaratum, avidiusque percurres, cum otii fuerit quidpiam, res egregie, magnifice, strenue, summaque cum virtute abs te gestas, mentemque meam interpretabere fidelissimam, quæ procuret immortalitatis tuæ possessionem non vulgarem. Nam cum audirem assidue tot ac tantis te laudibus extolli (nequeunt enim vel inviti non hostes de rebus ab hoste cum laude gestis magnifice loqui) nominisque tui gloriæ jamdudum dicatissimus essem, cogitavi qua re tibi gratificari magis possem. Tibi regna sunt in Asia et Europa quam plurima: thesaurus antehac inauditus, quem neque Crœsus unquam possedisset, nec Midas: omnis gaza tam excellens, ut non fuerit audita vel lecta prius. Sed pertinet ad te, princeps optime, immortalitatem nominis ita posteris et tuis et reliquis commendare ut nunquam deleatur. Id nisi doctrina fiat eloquentiaque scriptorum, vagatur hominis fama: stabile vero firmumque domicilium

nullum habet. Quam autem conducat tibi tuas res summa cum virtute gestas, codicibus historicorum et poetarum celebrari, Cæsaris testimonium accipe, qui ex Æneadum ortus genere te suæ familiæ successorem voluit non indignum suo et nomine, et titulo, et meritis. Nam ne suarum rerum deesset aliquando recitator, suos ipse commentarios edidit. Quanto sit autem et is Cæsar, et Alexander, et Cyrus scriptorum nobilitatus præstantia, hæc est non vulgaris conjectura, quod eorum fama jam pridem esset extincta, sublatis iis codicibus latinis atque græcis, quorum beneficio sunt nunquam interituri.

Vivas tu quidem utinam diù superesque Nestoris annos! at denique moriturus, si nihil de te scriptum extiterit, quam famæ posteritatem reliqueris, quam in hoc sæculo gloriam, quas laudes tuis posteris imitandas? Ad superos, dixeris, modo perducar, nihil sum appeturus. At quid in hoc orbe laborasti? Quid die noctuque procurasti rerum gestarum meritis tibi apud omne hominum genus gloriam immortalem comparare? Hæc ego cogitans virum inveni, cum quo mihi summa est et benevolentia et familiaritas, qui communi doctissimorum omnium sententia summo est ingenio et eruditione admodum rara, quique ex tua ista nova Roma natus est, nobilissimo Chrysoloræ genere, Marium Philelphum, artium et juris utriusque doctorem, equitem auratum ac poetam laureatum, annos jam natum quinquaginta. Hunc et rogavi et pluribus tandem induxi precibus, qui res hactenus abs te strenue gestas immortalitati commitleret litterarum. Exaratum denique hac de re codicem versuum circa quatuor millium quadringentorum, ad tuam detuli majestatem, quem, cum otii nonnihil dabitur, percurras, ac eorum gaudeas interpretum relatione de te dictis disertissime, qui et Latina tenent et Græca et apud omnes vivunt opulentissime. Ocius huc non ivi, quoniam non antea potuissem hoc afferre donum. Nunc erga te meam et fidem et devotionem non improba, princeps invictissime; quin imo meas omnes miseratus calamitates ea humanitate carissimum excipe, qua felicissimus Amorattis pater tuus optimum fidelissimumque servulum Lillum Ferduccium excepit patrem meum, nec frustra me velis Othman, quod tuo et antiquissimo et clarissimo ex Phrygibus est generi agnomentum, appellari proprio a cunabulis nomine. Inter eos me connumera, quibus et uti potes, ut libet, et quoniam tuæ sunt majestati deditissimi, afficeris plurimum, favesque mirifice. Nec idcirco id quidem esse dictum existimato, princeps clarissime, ut aliud ob hoc munusculum referri mihi postulem, quam ut apud celsitudinem tuam gratia valeam meque diligas. Id si tandem assequar, maximum mearum me vigiliarum omnium in te observando, colendo, venerandoque fuisse consecutum officium arbitrabor, nec minorem adscribam mihi gloriam, quam si quem et grandem et perornatum thesaurum acquisiverim. Quid enim vel auctoritatis, vel divitiarum, vel honorum deesse potest, ubi tua sim exornatus munitusque gratia? Semper fuimus tui, qui ex Ferducciorum familia sumus, semper tuo nomini dicatissimi, semper tuæ gloriæ avidissimi. Quotiens Lillus pater meus observantissimus tuæ laudis redimebat ex diversis nationibus Turcos tibi subditos per id temporis, quo fruebatur hac luce præstantissimus Amorattis pater tuus felicissimus, eosque Anconitanis cum navibus in tuam ditionem remittebat? Nam qui ab Hunnis Pannonibusque captivi vendebantur, quos servire sciret audiretve Lillus, eos continuo servitutis jugo sua vel grandi cum pecunia liberabat, libertateque donatos in patriam suo sumptu, non parvaque impensa remitti reducique procurabat, nec prius ea in re mens ejus quiescebat, quam suo nomine Amoratti regi designatos et condonatos certo accepisset. Nec id semel aut rursus factum est, sed tam quidem sæpe, ut nonnunquam sine maximo discrimine fieri non posset à Lillo, quippe qui ab invidis malevolisque accusabatur Christianorum hostes, a quo qui poterant facillime Christiani perfici, reducerentur ad Turcos. Sed ea is erat in tuos omnes pietate, ut vel cum omni sui capitis periculo nihil decrevisset omittere, quod ad Turcorum, quibus supra modum afficiebatur, decus attineret; ita quidem ut quicunque tuus in eas urbes quoquo pacto vel pervenisset, vel compulsus esset, in quibus Lillus esset, non posset quidquam dubitare, nec existimare sibi deficere posse aliquid. Magna fuit certe pater ille meus in amanda venerandaque familia Turcorum regum observantia et fide, nec ullum prætermisit officiorum genus quod in se esset. Sed ego in te, princeps invictissime, omni cultu venerationeque prosequendo non cesserim ipsi patri Lillo, nec in donis profecto ad suum regem mittendis aut afferendis. Nam cætera quæque mortalia sunt et peritura: pecuniæ deseruntur hominum interitu: palatia et arces marmoreaque ædificia corruunt: nihil est sub sole lunaque perpetuum, quam quod cum virtute geritur a viris doctis atque gravibus elimate ac cum doctrina recitatum. Quam ob rem solet immortalitas litterarum in eorum libris appellari, qui digni veniunt doctissimorum cognomento virorum. Nam quæ de rebus cum laude gestis enarrant, ita prædicatione faciunt excellenti digna ut nunquam intereant. Itaque re pauperrima ad tuam veni majestatem, sed ita ditissima im-

mortalitatis hujusce ut nunquam periturum ad te donum attulerim, in quo te ipsum intuens, videas quam sis diligenter expressus, et me ames. »

Après le prologue d'Othman Lillo vient une préface en vers de Marius Philelfe lui-même. La voici :

Marii Philelfi artium et utriusque juris doctoris, equitis aurati, poetæ laureati ac comitis, præfatio in Amyrida, nomine Othman Lilli Ferduccii.

Othman me precibus Lilli Ferduccius urget
  Ut referam Turco parta trophæa duci :
Scilicet hujus opem speratque cupitque poetæ
  Carmine quæ gessit non peritura manu.
Huc feror invitus licet ; hæc namque ipsa Latinis
  Posse ego quam mallem dicere parta meis,
Et Venetis Turcos cessisse, Asiaque latere
  In veteri, Europæ deseruisse lares !
Non quia non meritus veniat Mahomettus ad ustra
  Laudibus extolli Martis ubique comes,
Sed quoniam exosus sit cum tum pontificalis
  Ipse chorus, Christum tumque qui in orbe colit.
Insequitur namque ipse omnes, cunctisque minatur,
  Esse Phrygum referens se quoque gente satum,
Deberique sibi quæ stirps tenuisse Quirini
  Dicitur, et Cæsar quidquid ad usque Thulen.
Res est vera tamen gestarum gloria rerum
  Non modo cum nostris, sed sibi cum Lyciis,
Cum Medis, Phrygibusque suis, quique illa sequuntur,
  Jura, dedit primus quæ Mahomettus eis.
Excipit hic nullum populumve, ducemve : subegit
  Nuper et in Cilicum sceptra superba sinu :
Quin etiam Persas cumulato milite cædit,
  Et cogit gladiis flectere colla suis.
In Scythicos autem reges quæ castra paravit,
  Perdidit excelsas quot sua dextra domos !
Hic ut Alexander, nec Græcis parcit, ut altum
  Imperium titulis augeat et meritis,
Nec reliquis, quoscumque videt meliora fovere
  Regna ; cupit dominus solus in orbe coli.
Exosi hunc certe sumus hac ætate Latini,
  Annibalem veluti Roma vetusta fuit.
Sed post fata hominum totidem totidemque legetur
  Sponte, ut et Annibalis nunc quoque facta legunt.
Hæc quot ubique manu tentabunt scribere larga,
  Quæ hoc ævo infractus dux Mahomettus agit !

Quæ quamquam invitus nunc scripsi, invitus in hostem
  Laudandum veni, non nisi vera tamen :
Facta viri ingenio, nummisque et milite multo,
  Et terra et pelago qualiacunque refert,
Sed qua discordes etiam sua fata Latini
  Exagitant rebus desidiosa novis,
Et Christi quisquis cruce tectus debet Amyram
  Perdere, et interdum mente manuque fovet.
Hoc gravius multo debet sine pace videri,
  Hoc quoque ego his scriptis commonuisse velim,
Ut qua discordes populos grave perdit Amyras,
  Concordi nostri se tueantur ope.
Hæc ratio, ut referam quæ gesserit hactenus ille,
  Me cogit, videant ut sua damna mei,
Visaque formident, et formidata secare
  Constituant animis in sua jura piis.
Fer, Mahomette, precor, patienter si tua Lillus
  Facta velit scribi, cum mea damna queror,
Namque Novæ Romæ satus et de stirpe superba,
  Quam mallem rueres quam superasse meos !
Quin et ab Italico cretus patre, quam tibi mallem
  Præcipere Italiam quam metuisse tuos !
Imo ubi sim Christi leges et jussa secutus,
  De Mahomettana nil mihi gente sapit.
Quæ tamen egregie gessisti, ea laudo, sed esse
  Hæc tua, nec placuit, nec placuisse potest.

Le chant premier du poëme est intitulé : *Marii Philelfi de vita rebusque gestis invictissimi regis et imperatoris clarissimi Mahometti Turcorum Principis Liber primus*. Ce titre se reproduit exactement de même, à la seule différence du dernier mot, à la tête de chacun des quatre chants de l'*Amyris*. Ce livre compte 1021 vers. Il débute ainsi (v. 1-9) :

Dicere fert animus res nostro errore peractas
Et pace et bello Mahometti cujus in orbe
Nomen ubique viris gravibus mirabile, cujus
Fama polum cervice subit, quem lethifer ornat
Saturnus meritis. Modo tu mihi, Phœbe, favere
Constituas, Musæque novem celebrare choreas,
Ut metuant Turcos Christi qui signa sequuntur,
Atque obstent cuncti captis concorditer armis,
Me referente quibus potitur rex ille triumphis.

Le poëte raconte d'abord la naissance de Mahomet II, fils d'Amurat, et revient ensuite sur l'idée exprimée déjà dans sa préface en

vers; il se justifie, pour ainsi dire, d'avoir choisi ce sujet, lui chrétien (v. 47-64) :

..... Maximus olim
Annibal et Pyrrhus, nec id idem credidit : ambos
Romani ad summum metuerunt, gloria quorum
Historia recitatur adhuc, Christique fideles
Nedum commemorant, sed et admirantur et ornant
Laudibus eximiis quidquid narratur in illis.
Fac Mahomettus ab his cretus sit maximus alter
Annibal aut Pyrrhus, Cyrusve, satusve Philippo;
De Mahomettano non est mea cura cliente
Dicere, sed quantus rex sit, quam sævus in armis;
Quem metuant nostri, non aspernentur euntem,
Ut solet anguis edax qui, ni caveatur in hortis,
Crescit eis quibus est formido immensa futura :
Cogito ea invitus, sed res me cogit amicos
Admonuisse meos, fidei qui sancta videntur
Jussa fovere sinu, cruce quos signavit honestus
Religionis apex, ne fidant seditioni,
Factio ne privata trahat quos pungit Amyras.

Philelfe raconte l'enfance de Mahomet, et peint le contraste de ses goûts et de ses dispositions naturelles avec la dissolution des mœurs barbares, les inquiétudes de son père et les reproches qu'il lui adresse sur les périls auxquels il s'expose. Un songe change enfin le cours des idées d'Amurat à ce sujet (v. 153-172) :

Inde etiam obscura vox nocte est visa referre
Hæc ad Amorattim de nato clara parentem :
« Siste, pater, nolique animam vexare dolore
« Pro puero, ut silvis instet, totusque feratur
« In præceps, cum sævit aper, fremituque leones
« Omne nemus complent, tigresque ursique rigescant :
« Fecit idem Hippolytus, Cambyses, Parthenopæus
« Et Cephalus, Cyrusque; duces fecere priores,
« Quorum fama urbes non est moritura per amplas;
« Prælusere etenim bellis, didicereque nervis
« Spicula curvatis longo dimittere tractu,
« Hamentumque manu componere, vel leviore
« Interdum nodo pungentes erigere hastas.
« Visne ut is in lecto marcescat? Visne quieti
« Usque adeo studeat, turpescant singula donec
« Membra viro, fiatque alius quam dignus Amyras
« Stirpe Amorattæa? Parcat tua sedula cura,
« Atque eat in cineres tanti mens vana parentis,

« Et desis potius nato, quam desit amori
« Laudis, et ingenio regis studioque virili is. »

D'autre part, Mahomet rencontre à la chasse une double apparition, Vénus et Bellone. Vénus lui cite le triste destin d'Hippolyte, et lui montre au contraire Hercule aux pieds d'Omphale, Thésée aimant Phèdre après avoir séduit Ariane, Jason ramenant Médée de la Colchide, César enfin lui-même sacrifiant à Vénus. Elle déprécie la gloire militaire et les conquêtes, qui n'empêchent pas les plus grands empires de disparaître en un jour. Elle ajoute que la mémoire des morts dure peu, et lui demande de combien de ses ancêtres il se souvient lui-même; enfin elle conclut ainsi (v. 292-297) :

Vivite felices dum vivitis, optima reges
Ducentes vitæ mortalis præmia, quorum
Summa voluptatis ratio domat omnia dura :
Has sylvas committe tuis; tibi grata libido
Sit vitæ jucundus amor. Sint otia cara
Quæ servent quodcunque paras... etc.

Bellone, à son tour, adresse au jeune prince ses exhortations : L'amour, dit-elle, n'a rien ajouté à la gloire de tous les héros qu'a cités Vénus; au contraire, elle engage Mahomet à songer à la vie future plus qu'à la vie présente, à imiter ses ancêtres, à aimer comme eux la guerre, et à ne jouir du repos que dans sa vieillesse, après l'avoir glorieusement acquis par les fatigues de ses jeunes années. Bellone rappelle encore que l'ancienne Grèce, victorieuse sur tous les champs de bataille, était une contrée pleine de héros et de rejetons des dieux, tous vaillants et infatigables, et qui ont fait sa force par leurs grandes actions (v. 428-450) :

Sed scelus infandum deus alto e culmine nullum
Approbat, impunita manent nec crimina tandem
Serius, et si quem plectis, commissa luuntur
Hoc majore modo. Qui fœnore delectatur
Fœnore parta domi servat quandoque per annum,
Per denos, deciesque novem, per sæcula centum :
At tandem ruit ignis edax vel fulmine missus
A Jove, qui rapiat quæ sunt tam turpiter acta,
Vel venit assidue qui rodat parta tyrannus,
Vel vario confusa cadunt cumulata tumultu,
Ut si quando lapis lapides supereminet altos,
Fitque cacumen eis, sed fundamenta lutosa
Hoc pondus non ferre valent; lapis unus et alter

Concidit ; æquantur cum celsis mœnia pinnis.
Discite, mortales, virtutem ducere sanctam
Et colere hanc, quæ sola potest efferre beatos :
Sola facit viros moribundo semine cretos
In templis sacra thura sequi, precibusque litari :
Credite nec blando sceleri, cum cæca voluptas
Vos trahit in præceps, cum de præsentibus anceps
Cura subit mentes, cum vana putatis eorum
Nomina, qui tantas laudes meruere peractis
Tot rebus, sine fraude suis virtutibus usi.

L'idée de l'injustice, longtemps impunie, mais vouée néanmoins à un châtiment irrévocable, amène Bellone à montrer à Mahomet les Grecs sortis vainqueurs de leur guerre injuste contre Troie et attendant encore un châtiment pour lequel il n'existe aucune prescription de temps ; elle excite Mahomet à être l'instrument de cette punition, dont elle fait de plus à ses yeux une vengeance légitime, en faisant remonter à Priam la race d'Othman ; enfin elle conclut en passant en revue toutes les conquêtes, tous les exploits auxquels il peut aspirer s'il consent à suivre ses conseils et à repousser ceux de Vénus ; voici les derniers vers de cette très-longue déclamation (v. 720-727) :

. . . . . Quo classis abibit
Denique, vi firmabis equos, vel saxa, vel æquor
Persarum, Hunnorumve ideas, seriesque laborum
Atque modus rerum quis sit tibi deinde futurus,
Hæc sileo, recitem ne quando volumen ab ipso
Vate datum Phœbo. Satis est suadere : pareris
Ad facinus quodcunque datur memorabile laudi
Sæpe tuæ : hæc memori si serves pectore, vivas.

Mahomet a bientôt pris son parti et s'écrie (v. 735-811) :

. . . . . Arma sequor, mea Dux Bellona, tuisque
Auspiciis majora reor quandoque futura.
I procul, o Paphia numen venerabile in ora !
Sim juvenis quamvis, non sum sine mente, nec alti
Expers consilii, nec me de patre creatum
Credat Amoratti quisquam, quo perdita luxu
Vita sit : at quoniam sequar immortalia quæque,
Non ego sum cujus leviter tractentur amores
A Venere insulsi, sed qui virtute per omne
Discrimen statuam vitæ componere laudes,
Immortale decus mihi cuncta in sæcla parare ;
Nec fortuna mihi, nec quisquam e casibus illis

Qui soliti sunt sæpe levem comprendere plebem,
Surripiet mentem meritis hinc inde dicatam.
Quam pulchrum est splendere armis, regesque ducesque
Illos Marte sequi, sunt quorum nomina nostris
Scripta voluminibus. Nam nostra ea puto, Latina
Quæ sibi lingua facit, siquidem res ampla Quirini
Venit ab Ænea patrum genitore meorum :
Nam licet Æneas Latium contenderit, in quo
Successere duci soboles clarissima primum,
Tunc soboli proles, tunc stirps sine fine futura.
At nos Chaldæoque solo quandoque vagati,
Parthorumque locis, eadem domus una fuisse
Fertur originibus nostris primoque parenti,
Et consanguinei qui successere fuerunt.
Quam pulchrum est bello Furium præstare Camillum,
Aut Fabium, Curiumque gravem, fortemque Metellum,
Infractoque animo Marcellum, illosque Quirites
Qui pro romano duxerunt castra senatu,
Quales Scipiadæ, Cæsar, Pompeius, et illi,
Quos numerare velim si forsitan, exeat annus.
Hi ingenio eximio ad virtutis præmia sanctæ
Assueti assiduo se dilacerare labore ;
Nam labor est nutrit qui mentes sedulus altas,
Datque valere viris sua corpora, membraque nunquam
Vel procera minus, vel non robusta videri ;
Inde Cato egregium monuit quandoque nepotem,
Ut mihi narratur, sese torrentibus ipsis
Opposuisse animo nollet dubitare virili.
Nonne etiam Alcides, de quo tam nobile nomen
Exit in omne latus, monstris persæpe domandis,
Fortior ut fieret bellis, exercitus esse
Dicitur, ut dextras hominum minus inde timeret ?
Ille aprum stravit qui perterrebat euntes
Finitimos stantesque domi, flammisque peremit
Lernæam, de qua jam fabula fingitur, hydram :
Nunc Erymantheisque jugis, cæcaque palude
Vexavit se, bella movens furialibus armis ;
Nunc que Cleonæi spoliavit terga leonis,
Æripedemque dedit non posse evadere cervam
Cursibus aëris ; turpes nunc ære volucres
Stymphalidas rapuit : quare est ut nulla bimembrum
Cura metusque virum tulerit, sed semper in illos,
Inque feros Lapithas fuit ardentissimus armis ;
Cumque caballorum Diomedis sensit iniquam
Sævitiem, monstris exercitus, hæc quoque monstra
Non metuit, quando dominum dedit esse caballis ;
Quin et Busirin Thebana ex urbe minacem,
Geryonemque trucem, multosque una arte gigantas

Surripuit luci, fuerant qua monstra perempta
Ante sibi et monstris exercitus ipse domandis.
Sic ego qui in silvis versor nec parco labori
Negligoque algorem atque æstum, nec vexor amore,
Nec cupidus rerum rapio privata, futurum
Me reor, Alcidæ similem non dixero, multo
Sed non dissimilem, quem non lasciviu vertat
In facinus, non molle aliquod regale venenum.
Quod si vera mihi promittit diva, locuto
Vate quod illa refert, qua debeo mente moveri
Nocte, die, stimulis ad quæ mihi jussit Apollo,
Imperium in Græcos ut dilatare mihi fas,
Et sit in externos aliquando potentia reges?
Proh deus, humanas qui res conducis, et armas
Justitiæ clypeo rectos sine labe clientes,
Quique domas scelus omne, refer mihi jussa secuto
Quæ tua sunt; nam justa scio te cuncta probare.

Les compagnons de chasse de Mahomet, de retour auprès du jeune prince, s'étonnent de son ardeur toute nouvelle; il leur dévoile sa soif de gloire et de combats. Le grand visir Chalyles (Halil) en parle à son père Amurat, qui cherche encore une fois à détourner Mahomet de ses préoccupations belliqueuses; celui-ci persiste dans ses projets (v. 979-990) :

. . . . . Bello
Constitui hanc animam vel perdere, vel sceleratos
Myrmidonas, nostro generi qui multa dederunt
Olim damna, mea tandem confundere dextra.
Hoc tu, care pater, debes gaudere, futuras
Si sum major avis : crescit tua gloria, natum
Si superesse vides clara virtute verendum.
Namque litabo tuo cineri quandoque Pelasgos,
Ut nostra Æacidæ tam pulchra Polyxena quondam
Fertur amatori injusta ratione litata.
Crede mihi, si sum post funera forte superstes
Sacra patris, faciam quacumque in parte jacebis
Te sentire animo quo sim, quæ plurima tentem.

Son père, vaincu, consent enfin à le laisser se préparer à la carrière des armes et le chant se termine ainsi (v. 1020-1021) :

. . . . . Sic sic Mahomettus in armis
Crescebat veluti cui sidera cuncta favebant.

Le chant second commence par la mort d'Amurat :

Interea senio occeptus morbisque gravatus

Liquit Amorattis terras regnoque potitur
Cretus eo Mahomettus . . . . . .

Aussitôt :

. . . . . Quamvis jam constituisset
Quæ facturus erat . . . .

il prend conseil de Chalyles (Halil) et de Saganes (Zogan) sur ses projets contre l'empire grec. Chalyles, à l'instigation duquel Amurat avait conservé la paix avec les Grecs, et à qui son rôle de conseiller pacifique du sultan avait été chèrement payé par l'or de Constantinople sous le règne précédent, veut continuer avec Mahomet la même politique productive; il est donc pour la paix et il débute par des arguments philosophiques (v. 58-106) :

. . . . Deus, Mahomette, creator
Cunctorum, non sceptra dedit, nec regna futuris
Regibus, ut rapiant, violent spolientque popellos,
Et cædant sine lege viros, de semine quorum
Sunt etiam reges. Quanquam rex major in illis,
Non alia est natura tamen. Mortalia certe
Corpora cunctorum, mens immortalis, et idem
Rex homo, nonnunquamque minor virtute, vel arte,
Quam privatus homo, nonnunquam laudibus alta
Mente satus : reges quot sunt sine laudibus ullis?
Assyriis etenim in populis tibi Sardanapalus
Exemplum præstare potest, variusque Quirini
Mœnibus, innumeros possim meminisse tyrannos
Qui nullis nituere bonis; laus regia sola est
Justitiam servare manu, nec lædere quemquam,
Nec sinere ut lædatur, ubi nec dura nec anceps
Causa sit, et ratio possit suadere medelam
In morbum quandoque gravem : velut inter agrestes
Si stipulas spinosa cadant arbusta, negentque
Ire suis segetes gradibus, fomenta maligna
Sunt flammis mandanda, queant ut crescere grana.
Justitia reges igitur vixere quot alma,
Immortale decus, nomenque ad sidera clarum
Constituere sibi! Contrà qui injusta tulerunt
Arma, et ob excelsas vires, cumulataque regna
Vel prædam cupiere gravem, vel forte cruorem
Hostilem, quo sudet ager, famamque nefandam
Successisse vident, nec non viventibus ipsis,
Multa inimica sibi quæ dira patibula nolint.
Quæ tibi justitia est cum Thracibus? Hi tibi juncti
Sanguine, si recte quæras quis mœnia Thracis
Urbis constituit, Romana vectus ab urbe;

Constantinus enim, vel portus ductus amore,
Vel quia Roma suo fuit infensissima morbo,
Esse novæ voluit nomen memorabile Romæ.
Non sunt Thraïcii reges, non Palæologus,
Hoc est sermo vetus, de Thracum semine natus,
Sed de Romano veteri sermone relatus.
Præterea antiquas si rex sub pectore causas
Bellorum servare velit, quis possit in hujus
Tutus stare fide? Cunctis pater unus et idem
Dicitur antiquus : geniti duo qui variata
Mente boni atque mali studium docuere sub una
Stirpe coli. Abeli probitate feruntur honesti
Et justi quicumque nitent melioribus annis.
A fratris vitio veniunt scelerata Cayni
Semina, si repetas causæ primordia tantæ.
Sive bonus fueris, seu pejor, plurima possis
Aut pace, aut bello tentare pericula rerum.

Ensuite il montre à Mahomet les Grecs obéissant à tous ses caprices (v. 110-119) :

. . . . . Quid præcipis illis
Quod non servetur? Captivis non stat asylum
Quod fuerat quondam sub sacro sæpe Sophiæ :
Ut capiantur enim cum præcipis, hi capiuntur,
Et redeunt vincti. Cupis his majora? puellas
Ergo jube ut mittant proprias, ipsique catenis
Conveniant stricti cara cum conjuge quisque
Cumque sorore sua, pecus omne, utque omnia tradant
Ornamenta tibi, quæ forte domestica, vel quæ
Thesauris composta tenent.....

Il lui peint les difficultés de l'entreprise (v. 130-152) :

. . . . . Thracum
Mœnia non capies leviter, terraque marique
Quæ triplici fundata solo super astra levantur
Et spatio non sunt breviore. Hæc Roma vetusta
Plus medio major : bissenis passibus illa est
Millibus, hæc autem sub septem collibus instat
Tersenis. Quæ turba queat tam grandia castra
Implere ut possint obsessam reddere gentem
Thraïciam? Adde autem varia quod gente ferentur
Christicolæ huc multi, quis defensoribus uti
Urbs queat in nostros. Quid quod cum classibus illi
In pelago didicere sequi navalia bella?
Portus erit plenus ratibus. Tum nautica cernes
Tela, virosque leves ad quæque incendia promptos :
Quisque domum servabit, opes sibi quisque tueri

Perget jure suas; pariter Genuensibus hostis
Thraïciisque aderis. Fuerit quandoque necesse
Aut cessare loco, castrisque recedere fractis,
Cedere longævo vel bellis tempore fessum;
Mustaphum meminisse juvet, Chrycinque tuorum
Majorum patres. Denos nam bella per annos
In Thraces statuere suis incendia damnis,
Interdumque necem vitæ, horroremque ruinæ.

Enfin il lui représente le danger de voir la chrétienté, réveillée par un si éclatant succès, se lever tout entière pour l'accabler, et il se résume ainsi :

. . . . . Rex justus justa sequeris.

Saganes au contraire est jeune ; il vote pour la guerre et se déclare non pour le roi juste, mais pour le roi fort ; il décrit la royauté absolue dans les vers suivants (v. 235-263) :

At deus ex alto qui cernit singula cœlo
Constituit reges regerent qui mente manuque
Singula, et, ut visum fuerit, nunc illa domarent
Pectora, nunc illis sua debita dona pararent.
In regum est animis populorum gratia. Reges,
Ut libuit, fecisse queant, ferrique togæque
Libertas horum dextris sita : jure putentur
Accusare aliquid, nec possint. Quidquid ab illis
Efficitur consulta putem, sed singula, regum ;
Nam qui quod vulgo videatur fecerit, ille
Rex haud est vilis, sed regis in urbe minister.
Sunt reges, faciunt qui quæ sibi visa fuerunt
Sic facienda, negant et qui quæcumque neganda
Esse putant. Statuit quis leges regibus ullas?
Quis dedit his quæ jura colant? Sibi dicere leges,
Juraque cœperunt, pariter quæ vincula possint
Solvere, ne subdant caput his : sed sæpe securi,
Sæpe alio populos cruciatu, verbere, cæde
Afficiant, donec pœnas pro crimine solvant,
Et castigati discant parere tyranno.
Hæc ratio est regum, paribus non passibus ire
Cum servis : jubeant; sed si parere coacti
Sint reliqui, at reges dominentur sceptra tenentes:
Si Jovis esse loco reges dixere vetusti,
In regno quemcumque suo, Jovis ira trisulcum
Fulmen ab excelso demittit semper Olympo
Ut sibi cumque placet, nec quisquam quærit ab ipso
Cur potius Mycalem feriat, Pindique cacumen,
Quam Carpannetum, quam valle teguria missa?

Il termine plus loin sa théorie de la justice royale par ces mots :

. . . . . Tunc rex sua jura secutus,
Sic volo, sic jubeo, dixit : pro lege voluntas
Est regis suscepta, dei qui munere missus
In terras, tenuitque locum sceptrumque Tonantis.

Ensuite Saganes peint la mollesse des Grecs, la faiblesse de l'empire, et traite de fable sans fondement l'idée émise par Chalyles de la possibilité d'une confédération des princes chrétiens contre le sultan vainqueur (v. 371-447) :

. . . . . Unde etenim vis tot tibi bella parari?
A Gallis? Galli bella inter viscera condunt
Allobrogum quos nunc dux invictissimus ille
Iasequitur, vel nunc rex hac ætate Britannus
Maximus inter eos. Ast ipsi nulla Britanni
Allobrogesve queant in te sua castra movere
Qui sunt viciuis infensi. Tam minus audet
Sabbatiæ princeps, cui vis est ferrea nusquam.
Teutonici vero pariter sua claustra tuentur,
Inficiuntque armis. Sed si quis major in illis
Non movet arma : sibi cumulata pecunia crescat
Si modo, nil aliud curat : quæ bella Rhutenus,
Quæve Scythes primo Scythiæ de germine Polax
Audeat? Aut Hunnus, totiens quem Marte fugavit
Ipse pater? Metuunt omnes te fulminis instar;
Natus Amoratti ne plura parente, tuisque
Efficias proavis, opus atque sequare vetustum :
. . . . . .
At Vlachos minimi facio, vilesque Liburnos,
Et quidquid tandem de mundi qualibet audis
Parte referre aliquem pulchri, qui plura loquatur.
Nam Latii res est manifesta, nec instat ab illo
Ullus Marte metus, tanta est discordia fratrum,
Et tantis regio est bellis perplexa Latina,
Sive simultatum studio, seu seditione,
Occultisve odiis, ut nil mirabile dicta
Sit magis. In summa pietas fac magna thiara
Sit, cupiatque suis succurrere semper alumnis,
Ut solet alma parens : si non sunt ubera matri
Plena novi lactis, vituli sibi vana gemiscunt,
Atque queruntur opem frustra non reddere matrem.
Non est Romano cumulata pecunia, census
Pontificive ingens, si non præstetur ab illis
Qui Petri hunc sedem dicunt et jura tueri,
Et vice cœlestis Christi pro crimine pœnas
Solvere, et arbitrio, quo mavult, posse ligare.

At Veneti, quamvis terraque marique potentes
Sint, tamen adversus tua castra, tuosque paratus
Nil facient; regis si quæris Parthenopæi
Nomen ubique sacrum, vis magna est, sed Venetorum
Alphonsus patribus cœpit contrarius esse,
Jamque Fluentinis componit bella, quibus nil
Tale tamen superest, tibi quod perhibere pavorem
Tantillum valeat. Dux denique laude Philippus
Eximia Insubrium surgit de gente Marias
Quem metuunt multi, sed nos non ille sequatur
Ense, manuque gravi, Venetos qua pungit utrinque,
Et Florentinos, nunquamque quiescit in armis.
His quoque succedent alii, quos unus et idem
Semper habebit amor rerum, paribusque libido
Succedet regni studiis. Pax nulla subibit
Tuta diu. In reliquis dominis vis Martia nulla est,
Ut si commemorent qualis Ferraria, qualis
Sit Monsferratus, qualis sit Mantua, qualis
Felsina, vel qualis sit Luca, et denique qualis
Cum Malatestarum domibus Flaminia, princeps
Qualis et Urbinas memini, majora sequuntur
Quæ sceptra et reliqui. Si nemo inter tot ubique
Regna potest nocuisse tibi, quia quilibet armis
Implicitus propriis. Latio quod sidere nato
Ferali evenit nativo munere, quæ te
Perterrere queat vis ferrea, quisve tumultus?
En causa, Italicis quæ inventa fuisset ab alta
Mente satis, ut te, quia Thraces viceris acri
Marte homines, adeant in bellis, et sibi quærant
Bella viri cum rege, animis qui cedere nulli
Pergat inoppressis, et sit prælatus avitis
Ingeniis, animoque patris, discrimen ut illi
Quodlibet ingrediantur, opem quo Thracibus addant!
En genus iuventum causæ Gallisque Britannisque
Et reliquis Christi præcepta tenentibus, ut se
Exhibeant quandoque neci, quo bella sequantur
Pro vili hoc Græco, etc.....

Le reste du conseil, après le discours de Saganes, opine dans un sens ou dans l'autre ; alors Mahomet annonce qu'il a résolu de déclarer la guerre aux Grecs et donne ses ordres en conséquence. Ici Philelfe place la description des préparatifs faits pour cette expédition ; puis l'armée, forte de 400,000 hommes, se met en route pour venir surprendre les Grecs avant que ceux-ci s'aperçoivent que les Turcs ont quitté leur camp ; le perfide Halil les a prévenus par un message, mais cette trahison reste inutile ; les Grecs refusent d'ajouter foi à la terrible nouvelle (v. 633) :

. . . . . Sed et illis Juppiter aures
Abstulerat ne cuncta velint audire relata.

Ici le poëte déclare qu'il ne veut pas calomnier les vaincus, qui sont ses concitoyens, et il profite de cette occasion pour introduire dans le poëme sa propre généalogie (v. 648 et seq.) :

. . . . . Nam mihi quondam
Urbs nativa fuit nova Roma, et Chrysolorina
Progenies matris domus antiquissima claræ,
Cui Chrysolora fuit pater alta ex stirpe Johannes,
Cui Manuel patruus; Genuæ materna vetustæ
Auria celsa domus, præclarus Hilarius illi
Factus avus, cujus Græcis venerabile nomen.

Mais voulant dire la vérité..... *si vera licet fari*....., il fait le tableau suivant des Grecs de Constantinople (v. 655-688) :

. . . . . Jam Græcia cunctas
Mordebat sordes, jam nullis laudibus usque
Dedita, lascivo marcebat denique lecto;
Non studii ut quondam venatrix Græcia, legum
Non erat inventrix, nec in his vel doctus Homerus,
Vel Plato, sive Conon : sic arma, togamque relictam
Deposuere novi nullo cognomine Graii.
Vix citharam pulsare aliquis, sed amoribus aptam,
Thrax didicit, reliquum vitæ lectoque gulæque
Devovit, semperque fuit sine lege superbus,
Et nihili cunctos faciebat, sive Latinos,
Seu quoscumque velis diversa e gente relatos,
Magna foret licet his probitas, mentisque decorum.
Inde fit a cunctis fuerit quod jure relicta,
Et deserta animis gens invidiosa superbis.
Quod si forte aliquis : « Si Christi fiditis armis
Dixerit, et Græci paribus sub legibus instant
Cœlestis sperare aditus quandoque cacumen,
Non fuit his dominus cur fautor Christus Jesus? »
Res manifesta patet : nam non meruere vocari
Christisequæ, a quorum provenit mentibus omnis
Hæreseos casus. Nam tot modo dogmata falsa
Quæ in nostram venere fidem, tot fusa venena
In Christi ecclesiam Græcis suasoribus, atque
Paulatim dura structoribus arte fuerunt,
Inventis composta malis, stimulantibus hydris
Assidue Stygiis, infernique usque tyranno.
Si nihil his laudis, si virtus nulla, sed omne
Flagitium atque nefas, Fidei si cuncta tenendæ,
Quamque fatebantur, sunt hinc effusa venena,

Quos tueretur amans hominum, custosque suorum
Ille Deus, voluit qui morte piare ruentes?
Ne mirere igitur si non defensa triumpho
Est Mahomettano gens Thrax.....

Philelfe décrit ensuite l'arrivée des Turcs sous les murs de Constantinople, l'effroi de la population, qui s'arme cependant tout entière (v. 785) :

. . . . . Nec non quandoque Latini
Succurrunt variis qui de regionibus essent,
Qui ratibus vecti, lucroque intendere sueti
Vendebant merces et emebant : maxima in illis
Pars erat hic stabilis, partim quos urbis amœnæ
Detinuit statio, partim qui ducere vitam
Hic statuere suam, ductis uxoribus, atque
Hinc genitis natis, partim qui, cum redituri
Ocius inde forent, rebus cum laude peractis,
Tempus ob adversum nondum potuere redire.

L'auteur raconte ensuite quelques-unes des péripéties du siége, qui dura cinquante-quatre jours (v. 913), en particulier l'assaut donné par les Turcs à la porte dite de la *Fontaine*; la résistance de Jean Justiniani et des Génois arrivés par mer, sous sa conduite, au secours de Constantinople; l'intention de l'empereur de faire une sortie; Justiniani le retient (v. 940-948) :

. . . . Rex optime, quo te
Provehis in Turcos? Audes? Millena tricenta
Corpora sunt equitum, peditum millena ducenta.
Sed minor hoc numero numerus sit verus, in illos
Ipse audes certare manu? Nunc ipse ruinam
Cerno tuam, et fatis tibi lumina cæca malignis.
Sit satis has servare domos, hæc mœnia, et intra
Teque tuosque domum cum cara plebe tueri!

Enfin Philelfe raconte le stratagème à l'aide duquel Mahomet pénétra dans le cœur de la ville assiégée et la prise de Constantinople (v. 966 à la fin) :

Interea et Peræ conjunctis navibus instar
Atque catenatis pontis fecere, ut ad urbem
Quisque Novæ Romæ posset cito sæpe profectus
Inde redire volans, quem pontem nec superare
Hostilis posset ratis ulla; sed omnia mente
Cogitat infracta Mahomettus, quodque ferebant

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

Historiæ in Persas cum magnis viribus esset
Velificatus Athos, nullis sperantibus, audet
Attentare novis animis, atque arte rudentum
Atque ultra collem Galathis quæ præeminet, armat
Arte rates mira, statuitque in transtra triremes
Et myoparones. De summo vertice montis
Improvisa refert in portum corpora ponto
Admiranda suo. Gennæ tunc clara juventus
Obstupuit, Thracumque domos et mœnia liquit,
Et plerique suis ratibus rediere, tulerunt
Plerique et leges Turcorum et jussa potentum.
Tunc propriam stat cuique domum servare, tueri
Mœnia qui incepit primum : domus ejus et hujus
Ad portus erecta sinum, vel fracta propinqua est
Littoribus; superat tunc mœnia rex Mahomettus
Quæ deserta ruunt ; scalis hi congrediuntur
Pinnarum cumulum : portis bipatentibus illi
Insistunt, primoque aditu confunditur armis
Nobilium grex magnus. Erat nam belliger illic
Constantinus, opem qui cum non cerneret ullam :
« Fata sequar, dixit, regno moriturus in ipso,
Nec me captivum ducet Mahomettus habendum. »
Enseque perstricto nunc hos, nunc enecat illos,
Donec vita suo dispersa est alma cruore.
Cum rege hic cecidere alii, pars nobiliorum
Qui pulchram turpi vitam præponere vitæ
Haud veriti, mentemque suo committere Christo.
Procedunt Turci, jugulant mactantque per urbem
Quot primo ingressu capiunt, victoria rebus
Ut solet esse novis populatrix, parcere nulli.
Mox ubi sat fusum Mahomettus in urbe cruoris
Audivit (vulgus quis enim frenare cruentum
Victorum cito posset?) eis edixit ut armis
Abstineant positis, captivos cogere vinclis
Fas sit, et in prædam res omnes vertere Thracum.
Indeque nil superest prædæ, servique feruntur
Colla catenati : campo statuere propinquo,
Urbis ad egressum, qui stat latissimus illi,
Græcorum decus omne. Subit Mahomettus in urbem,
Quam nondum ingressus fuerat, vacuamque stupescit,
Atque ait : « O Thracum tam regna superba, Chalyles
Quæ mihi prædixit non affectanda, fuistis
Denique subjecti Græci, Phrygiæque vetustæ
Imperium sub rege novo cum lege feretis. »
Hæc ubi dicta, jubet multis custodibus urbem
Servari; ipse aliis intendit denique rebus.

Ici finit le second chant.

Le chant troisième compte 1026 vers, et commence ainsi :

Postquam præda fuit de tam præstantibus urbis
Mœnibus, et nullo licuit cessare tumultu,
Induperatoris caput ad Babylonis alumnum
Mittitur.

Lucas Notaras, amené devant Mahomet, se livre à sa merci, offrant de lui révéler les secrets des Grecs s'il veut lui laisser la vie et ses richesses; il ajoute que, décidé par un oracle qui lui avait annoncé comme certaine la chute de l'empire, il n'a voulu contribuer ni de son bras ni de son or à le soutenir contre Mahomet; enfin il fait connaître à ce dernier la perfidie de Chalyles. Mahomet, irrité, cite Chalyles devant lui, et après lui avoir reproché sa trahison, ordonne qu'il soit pendu et que toutes ses immenses richesses soient livrées à Saganes. Mais celui-ci devient l'objet de l'envie des autres chefs turcs, et quelque temps après il est accusé de s'être laissé corrompre par les présents de Hianchus, roi des Huns. Mahomet, ajoutant foi peut-être trop légèrement à cette accusation, sur la vérité de laquelle Philelfe ne se prononce pas, le dépouille à son tour des trésors de Chalyles, qu'il rend aux enfants de celui-ci, ce qui fournit au poëte l'occasion de peindre les diverses chances de la fortune. Ensuite il raconte les discordes des fils de Constantin dans le Péloponèse, l'appel infructueux fait aux Vénitiens, et la conquête de la presqu'île par les Turcs; c'est le morceau capital du livre III (v. 287-377) :

Interea in fratres crevit discordia Græcos,
Induperatoris qui quondam semine creti
In Peloponneso regnum tenuere, domosque
Divisere tribus dominis : Theodorus in illis
Unus erat, Thomas alius, Demetrius alter ;
Junior hic autem cum Turco sensit Amyra
Et Mahomettanus voluit discrimine dici,
In regno fratrum magno molimine facto.
Ergo abit ad regem Mahomettum, quæque fuissent
Ante sua in regno Græcorum tradidit illi.
Functus luce olim fuerat Theodorus : Amyras
Hæc scripsit Thomæ : « Demetrius ad mea regna
Perveniens regni partem mihi tradidit illam,
Quæ est sua, cum nata mihi quæ carissima conjux ;
Est socer ergo meus : dos est mihi tradita, ac illi
Pars regni : est socero pro parte hac reddita major
Pars quoque : nam Lemnum, quidquidque hinc inde videtur
Nobile et antiquum, veteres ut Cycladas, ambit

Atque suas cum lege regit. Quin millia multa
Annua nummorum recipit, majoraque semper
Est habiturus : agit mecum feliciter ergo.
Cede mihi in regni qua parte hic rexerat olim,
Sic et amicitiæ studeas quandoque tenendæ,
Ni malis hostem Mahomettum forte videre,
Et quandoque domo pulsus, vix quærere vitam. »
Jamdudum et Thomas, quali Demetrius esset
Mente videns, dubitare animo cum cœpit anhelo,
Miserat ad Venetos, sese auxiliaribus armis
Defendi exposcens, ne Turcus lædat Achivos,
Paulatimque alios perdat, qui finitimorum
Incoluere domos, vel qui tenuere propinqua
Regna salo aut terris. Veneti responsa dedere :
« Non esse imperium Thomæ tam grande, nec æris
Armorumque decus tam nobile qui sua posset
Sceptra domi servare suæ, auxiliaribus armis
Compositis etiam, nisi forte ea semper in illis
Partibus assistant, miles sit et undique fortis,
Qui defensor erit contra qui malit adire
Hæc regna his animis et forti milite tuta.
Quod si inimicitiæ cum tanto sunt capiendæ
Rege suis paribus, nec possit magnus Amyras
Post inimicitias tanto discrimine factas
Cum Venetis conferre manum, tradantur Achivi
Regni sceptra ipsis ; Thomas melioribus arvis
In Latio potiatur, ei quæ pulchra dabuntur
Vel Tervisano in solio (*sic*), Paduæ vel in agro,
Vel Veronensi, vel qua stat Brixia terra,
Bergomeusque locus ; statuentur et annua multa
Millia nummorum Thomæ, si regna parentum
Parva refert Venetis : sed quæ si invadit Amyras,
Cum Peloponnesus medio stetit insula ponto,
Ionium Ægeumque tenens, quas inde propinquis
Objecisse manus reguis, brevioreque multa
In spatio cumulare sibi, rebusque futuris
Tantarum cladum componere vincula, tantas
Atque parare aliis cædes, incendia belli
Multa novi, ut nequeat facili revocare tumultu,
Vel Xerxis veniant etiam navalia magni,
Castraque terrifici fluvios potantia cunctos. »
At Græci, ut fuerant cæca sub mente superbi
Et de priscorum titulis audacia sola
Perdita, vis fuerat quæ conservaret Achivos,
Hæc, Thoma suasore, illis responsa dederunt :
« Si vellent Veneti nummos et mittere classem
Quæ Græcos servaret, eis conducere posse,

Ne quando in reliquas Turcus cum milite terras
Sæviret, velletque alios sibi subdere cunctos,
Ut Thraces olim, nunc quærit perdere Achivos :
Quod si nec nummis Veneti, nec classe favebunt,
Esse ipsis certum non evitare frementis
Posse manus diras Mahometti et tela, paratos
Subdere colla jugo : sed quos vindicta manebit
In reliquos, qui nunc solio inituntur in alto. »
Interea Mahomettus equos et castra parabat
In Peloponnesum. Veneti misere triremes,
Sint licet et surdi Græci, et postrema volentes
Arma pati, fatis semper stimulantibus arma.
Sed locus est nullus Venetis datus inter Achivos
Excepto in Cyconum summoque in vertice montis
Oppidulo. Hoc Veneti nummis habuere tenenti
Exhibitis. Sed jam Thomas digressus Achivis,
Quo nesciret enim, sed tanquam cæcus et exspes
Ire Quirinalem qui decrevisset in urbem,
Romam adventavit cum primum, atque æra poposcit
Ut tueretur opes regni, pariterque recepit
Pontifice a summo, patrum et responsa sacrorum,
Quæ prius a Venetis : vano tamen ore tenebat
Sub spe sæpe suos, missisque hinc inde tabellis
Scribebat procerum numero ne forte timerent,
Ne dubitarent (hi) quia nummos, castra, triremes
Quisque parabat opem Græcis sine fine daturus.

Le poète place ici une description rapide et animée du Péloponèse, dans laquelle il évoque tous les souvenirs historiques et mythologiques attachés à chacune de ses diverses localités, qui deviennent la proie des Turcs. Philelfe mentionne comme ayant seules échappé à la conquête, Methone, Corone et Cycone[1] (v. 538-547) :

. . . . . Sola Methone
Deest, Mahomette tibi, novaque urbs et sola Corone,
Et Cyconum sublimis apex Sunt cætera regno
Jam conjuncta tuo. Græci quos fama ferebat
Astra super, satus unde Plato, Samiusque putatur
Pythagoras, cujus semper venerabile nomen,
Socratis unde decus, de qua regione tot illi
Sunt orti quandoque viri quos mundus adorat,
Hi Græci, hæc regio Mahometto paret Amyræ,
Et servire tibi, caput inclinare bipenni,
Si tu forte jubes, gens est miseranda coacta.

Philelfe montre ici la justice s'appesantissant sur les nations con-

1 Sans doute le Vieux-Navarin, dont la passe porte encore le nom de *passe de Sikia*. — Éd.

pables après des siècles d'oubli, et il affirme que Mahomet n'eût pas songé à subjuguer la Grèce sans les crimes commis par elle contre les Troyens ses ancêtres. Le poëte fait l'éloge de la clémence du vainqueur et il prétend qu'aucun Grec n'a été mis à mort après la conquête. Ensuite il raconte les envahissements successifs des Turcs, la conquête de la Colchide, la prise de Trébisonde, dont il fait à tort une île (*Trapezuntia insula*, v. 685-686), et qui est enlevée par un coup de main de la flotte turque. Mahomet emmène avec lui le roi de Colchide, et plus tard il le fait périr parce qu'il intrigue pour retourner dans son royaume. Mitylène est également prise, malgré la flotte envoyée par Venise et commandée par Justiniani, qui abandonne Lesbos, frappé d'une terreur panique à l'approche des vaisseaux ennemis. Mahomet s'empare encore d'Ennos, de Sériphos, qu'il se fait céder par le prince Georges, dont il avait épousé la fille, de la Bosnie, dont le roi se rend à sa merci; il l'épargne d'abord, selon son habitude, puis il le fait tuer plus tard comme cherchant à ressaisir son royaume (v. 765-768) :

Sic permittit enim fieri Deus inter eorum
Res, quibus esse videt furias in corde rebelles;
Nam Bosni a Christi cœperunt legibus olim
Errare in varias sectas.....

Mahomet passe en Illyrie et en Slavonie (v. 773-779) :

Hos nova vox dicit Slavos cognomine forti,
Montibus a summis qui littora multa frequentant
Hadriaco subjecta salo, quos in Venetorum
Classibus armandis pretio persæpe trahebant;
Hos capit, et ducit servos, et cogit arare,
Ne ducant classes Venetas, ne remigis usum
Componant ratibus; damnum mirabile certe
Hadriacis.....

Mais les Vénitiens ont de l'or et trouvent d'autres matelots : « *Nil impossibile est, nummis si quæris opertis.* » Philelfe profite de l'occasion pour déclamer contre la puissance de l'or.

De retour enfin à Constantinople, Mahomet apprend que les Hongrois sont tranquilles et ne pensent point à l'attaquer; il veut donc poser quelque temps les armes, mais ce n'est là qu'une trêve dont il compte profiter pour faire de nouveaux préparatifs de guerre. En effet il équipe une flotte puissante (v. 881-914) :

Jamque parat classem Mahomettus, jamque triremes
Instruit innumeras. Nam navis corpora ponto

Magna gravis decrevit ea non parte referre
Qua stat navalis mens mœnia composuisse;
Non etenim facile est de ponto ad littora funes
Sic, onus immensum, naves seducere magnas,
Ut quandoque leves manibus conferre triremes.
Tunc mixtim veniunt Genuæ de finibus, atque
Partibus e variis, pretio quos traxit Amyras,
Qui mittunt dextras lævasque biremibus ipsis,
Et myoparones formant, longasque triremes,
Si numerum petimus, plures fortasse tricentis.
Inde parandarias subdunt, quo nomine Græci
Scapharum dixere genus quod non fuit olim;
Utuntur nunc sæpe novi : nam longior ipsa est
Communi concha, medio latissima ventre,
Quæ ferat arma sinu castris, potumque cibumque,
Interdumque equites quos per mare sæpe necesse est
Hinc atque inde vehi. Sic armamenta locantur
Navali, Mahomette, tuo, non ordine tanquam
Navali Hadriaco : sunt hic tormenta, sed illic
Scorpio creber : in hac sunt enses parte, at in illa
Sunt arcus hastæque leves; thoracibus hic est,
Ille locus clypeis plenus galeaque nitenti;
Hic locus est velis faciendis aptior, ille
Est ratibus; torquet locus hic sine fine rudentes,
Dirigit hic remos. Variis sunt artibus omnes
Distincti artifices, locus hic divisus ab illo :
Ordine mirando Veneto sunt cuncta reposta
Navali sua cuique suo, sed major habetur
Copia multarum, nullo licet ordine, rerum
Navali, Mahomette, tuo, pluresque triremes
Atque rates uno valeas componere verbo
Quam possint Veneti.....

Philelfe revient ensuite sur les déplorables divisions des Chrétiens (v. 922-924) :

..... Quando est discordia præceps
Inter et Italicos et Gallos et dominos qui
Nomine Christicolæ, non re fortasse, feruntur, etc.

Et il termine ainsi le chant IIIe (v. 1006-à la fin) :

Fama tamen quandoque refert Mahomettum habere
Classica, mirandis quæ sint insignia signis :
Fabula narratur surdis; sic fata trahebant :
Namque aures claudunt nonnunquam fata viriles,
Nec nocitura sinunt populis quandoque videre,
Ut dicas fortunam illos seducere verbis

Atque tenere jocis strictos, ne vincula cernant
Ante oculos, fossasque graves. Cadit improbus alter
In foveam, justusque simul : sic fata feruntur
Dira illis, quibus est sors invida sæpe beatis.
At Mahomettus habet longo cunctamine factam
Classem animis et marte gravem, quamque horreat omnis
Altus apex, augetque die, cumulatque triremes,
Atque viros pretio subdit qui nautica certent,
Quos videat nautas merito cognomine dictos;
Excipit haud quemquam : modo sit cui gloria, nomen
Tradat inextinctum. Talis rex numine tali
Fatorum molitur opus mirabile cunctis,
Quo neque priscorum quidquam referatur in orbe
Majus, et ante alias res possit sedula dignis
Posteritas titalis tuto super astra referre.

Le quatrième chant est le plus considérable, il compte 1662 vers.

Au début Philelfe peint les phases de grandeur et de décadence par lesquelles passent les empires, ainsi que les fortunes diverses qu'éprouvent, eux aussi, les simples mortels. Il montre la Divinité conduisant les événements, abattant fréquemment les tyrans pour soulager les faibles, accablant à leur tour de désastres terribles ceux qu'elle a comblés des bienfaits les plus considérables et qui ne lui en ont gardé aucune reconnaissance, et punissant surtout de sa colère les nations rebelles à sa volonté, et qui se plaisent dans les discordes intestines. Il introduit par ces considérations générales l'histoire des échecs éprouvés par les Vénitiens et de la chute de leur domination dans les mers de l'Europe orientale; il l'explique d'abord par les dissensions intérieures auxquelles était en proie la reine de l'Adriatique, et par l'orgueil dont l'avaient enflée le sentiment exagéré de sa puissance et le spectacle des richesses accumulées par son commerce; ensuite, par la force de la destinée, aux lois de laquelle le poëte montre que tous, peuples et individus, sont fatalement soumis; il prouve enfin par des exemples tirés de l'histoire ancienne la force de la prédestination agissant sur chaque homme; il cite en particulier Cicéron (v. 159-175) :

Quis Ciceronis opes tanto insignivit honore,
Ut puer Arpinas rurisque relatus ab arvis
Consul in Urbe foret? Mihi si respondet amicus,
Hunc, virtute sacrum, meruisse hos urbis honores,

Virtutem studioque suo curaque parasse,
Nec nego, nec tamen est responsum ille. Quis, inquam,
Hunc potius voluit puerili aut rhetoras ævo,
Aut simul historicos græcosve referre libellos,
Quam castris mentem, duris quam tradere aratris?
Haud pater hunc traxit, nec persuasere parentes.
Fata virum duxere suum; Cyllenius, alto
Prospiciens solio, Phœbusque recepit Apollo;
Jupiter in frontem subrisit sedulus amplam,
Magnus ut hic fieret, clarusque in culmine regni:
At Saturnus ei mortem commisit inanem
Atque immaturam, cassa ut cervice jaceret,
Antoni gladios qui non metuebat iniqui.

Mahomet réunit une flotte de 400 vaisseaux : jusque-là jamais les mers n'en avaient porté de pareille, car Philelfe traite en passant de mensonges les descriptions de la flotte de Xerxès, faites par les auteurs grecs. Sa première entreprise est une expédition contre l'Eubée et la destruction de Chalcis malgré la flotte de Nicolas Canale (v. 211-277) :

Nicoleos classi præfectus namque Canalis,
Nobilis e Venetum numero sine crimine patrum,
Qui nunc damnatus patria caret, induperator
Classis erat, Veneta quæ classis venit ab urbe
More patrum, postquam qui Turcos Marte petebant
Ter decies semper pelago misere triremes,
Interdum et plures quæ defendere salumque,
Ne quid is opprimeret naves altasque triremes,
In varias partes fuerant quas mittere sueti,
Ut mercatorum officio quandoque redirent
Hinc dites atque inde simul. Nunc fama vagata
Instantem Turci classem, licet invida fata
Surripiant persæpe fidem, tamen addere cogit
Ad numerum, qui primus erat, multasque triremes
Atque aliquot naves, Mahometti ut classibus obstent.
Sed provisa nimis sunt sero. Ille impiger audet
Jam terra duxisse equites, peditesque fremiscens
Innumeros ultra solitum millena tricenta,
Ad littusque maris semper contendit, ut ipsam
Ante oculos habeat classem. Nemus esse putares
Arboribus densum, cecidit quando ancora ponto
Firmatura ratem : cum vela ad subera surgunt,
Lintea sideribus demissa et carbasa dicas;
Nec poterat cerni pontus, tegit omnia classis,
Perque trabes valeant equites tranare et ab uno
Littore ad alterius percurrere littora gentis.

Quo petat hæc classis nescitur. Quisque putabat
Cretenses quod vellet opes. Dabat ille Methonæ
Hoc fatum ; dabat ille aliis hæc damna propinquis
Coreyræve locis, Cyprove, Rhodove ; nec ullus
Rem norat quo Marte foret tractanda novellam.
Denique Nicoleos summa virtute Canalis
Quocunque hæc pergat classis se opponere dignum
Magnanimo esse putat duce qui navalibus instet.
Ergo sua, quamvis minima, cum classe resistit
Viribus illius, mediisque obsistit in undis.
Quid faceret tamen ipse minor numeroque manuque
Et ratibus structis Mahometti ? Haud illa coire
Cum Mahomettanis poterat. Revocaverat ergo
Parva pedem classis, rata durum cum Mahometto
Conseruisse manus cujus vis tanta fuisset.
. . . . . .
Nicoleos igitur cum classe omnique paratu
Euboïcos fines quibus hæc videt arma minari
Ingreditur, cernitque aditu quo pergat Amyras :
Namque videbat uti rex terra vectus aperta
Fronte, et equo insistens Euripi ad limina tendat,
Euboïcamque velit gentem confundere ferro.
Instant solliciti Veneti molimine summo
Quid faciat Turcus, si quidque obsistere possint.
Sed Mahomettus, erat qui præstantissimus armis,
Pontibus adjectis Euripi in fine duobus,
Officio alterius traducit castra vetustæ
Chalcidis ad muros ; alium, ne classis obesse
Adveniens possit Venetum, confecit, utrimque
Se medium tutumque tenens. Tunc fluctuat ardor
Turcorum Euboïca in patria : tunc imminet urbi
Chalcidis, atque suos stimulat Mahomettus anhela
Mente duces....

V. 294-298.

.... Erat hæc Chalcis major vix mille tricentis
Passibus, et forsan subjecta suburbia tantum
Sunt spatii sibi nacta sui. Crescebat in ipsis
Mœnibus at tellus, populus cum ferveret omnis
Ingenio belli.

V. 313-324.

Quod si etiam, ut referunt, Venetorum classis adisset,
Prospera cum flabant ventorum fata per æquor,
Cursus ubi Euripi reditu quandoque peracto
Cuncta secundabat, pontem qui Chalcidis urbem

Obsessam reddebat, ea qua parte licebat
Militibus regique suo nunc ire equitatu
Composito, nunc sæpe suo cum Marte redire,
Pons is fractus erat, poterant nec stare quieti
Qui obsessam tenuere urbem, nec forte redire
Cum vellent sine labe domum : Styx magna fuisset,
Ut ducebatur regi Turcisque subactis.
Sed quia fata obstant Venetis, Turcisque favebant,
Nicoleos metuens classem in discrimina ferre
Segnis erat....

Mahomet sent la nécessité de se hâter et ordonne à ses soldats un assaut désespéré qui met Chalcis en son pouvoir, malgré l'opiniâtre résistance des habitants. Après cette conquête, et tandis que tremblent déjà toutes les îles de la Méditerranée, Mahomet s'éloigne avec sa flotte (v. 437-443) :

« Sed satis est, inquit Mahomettus, vicimus : in re
Nolo rates dubia variis mandare ministris :
Insueti pelago Turci. Mihi multa necesse est
Commisisse aliis, quorum usus classica tractat
Finibus ex aliis, ceu sunt quandoque Latini
Et Græci, quorum tandem confidere menti
Mi grave fit.... »

La guerre se transporte en Asie. Casanes (Ouzoun-Haçan) roi des Perses, excité par sa femme, fille du roi de Colchide dépouillé par les Turcs, à ressaisir le royaume de son beau-père, se prépare à déclarer la guerre à Mahomet, et conclut une alliance avec les Vénitiens, dont les flottes viennent lui apporter, dans les ports de l'Asie Mineure, des provisions de tout genre. Mahomet prend l'initiative et va le premier l'attaquer au cœur de ses Etats avec une armée nombreuse (v. 499-501) :

Sunt peditum dicant qui millia forte tricenta
At sexcenta equitum, qui plura fuisse reportent,
Qui numerum minuant.

L'armée de Casanes est encore plus considérable, ce qui ne l'empêche pas d'être battu : l'artillerie des Turcs épouvante son innombrable cavalerie, et il est mis en complète déroute par Mahomet ; cette déroute fournit à Philelfe l'occasion de rappeler les grandes luttes de l'antiquité : Xerxès battu par Thémistocle, Annibal par Scipion.

Le poëte raconte ensuite l'expédition de Mahomet contre les Valaques :

. . . . Romana colonia quondam
In Scythico composta gelu. . . . .

Les Turcs renoncent au siége de Belgrade (v. 637-643) :

Hic ubi nil fieret, propter (mirabile dictu)
Fundamenta loci, tendentia mœnia ad astra
Irreparabilibus quæ sunt servata ministris
Arte loci, Martisque manu, quia solus ubi vir
Haud metuit centum, nec eum pavor ullus ab arce
Prævaricat solida, non est pugnare necesse,
Nec sperare aliquid vinci bellacibus armis.

Mahomet tourne de nouveau ses armes contre les Vénitiens et cherche à leur enlever l'Epire ; Philelfe justifie encore cette attaque par le fait que Mahomet appartient à la famille de Priam, et qu'il doit venger celui-ci de Pyrrhus, fils d'Achille (657-662) :

Jure igitur quo Græca cupit sibi subdere quidquid
Sceptra habuere olim, vel quæ Trojana propago
Pertinet ad generisque sui sobolemque suorum,
Epiri deposcit opes, Scutarimque, vocavit
Ut nova plebs, arcem sublimi in vertice montis
Compositam quærit bello confundere sævo.

Philelfe raconte le siége de Scutari, que Mahomet fait faire par un de ses lieutenants, circonstance à laquelle il attribue l'échec éprouvé alors par le sultan (v. 682-685) :

. . . . Victor erat, si forte fuisset
Hic præsens ; ubi castra alio non integra ductu
Dissensere animis, nec eadem miles ubique
Mente fuit. . . . .

La flotte vénitienne vient au secours de la place assiégée (v. 687-715) :

Hic ego commissas fluvio quandoque triremes
Hadriacas taceo, quæ dum succurrere certant
Obsessis ea in arce viris, pontoque feruntur
A Venetis, flumenque adeunt, vicisseque credunt
Turcorum sine Marte ducem qui cuncta putabat
Obsidione sibi jam facta flectere collum,
Imminet a tergo quidquid discriminis, instant
Quæve pericla oculis non cernunt undique cæcis :
Namque ubi dux audivit eas venisse triremes
Obsessisque animum rediisse : « En, inquit, habebo

Cum trabibus quæ cuncta ferunt. » Statuitque catenas
Conserere adjectas, ubi parvo milite (*sic*) distat
Agger is ex illo. Sunt saxa propinqua, pererrat
In quibus hic fluvius strictoque reconditur alveo ;
Jamque catenatis trabibus conclusa fuissent
Corpora longa, quibus Venetorum multa sedebat
Nobilitas latura animos in funera Martis,
Obsessisque fidem, multo discrimine misso,
Ni fugitivus eos monuisset, sistere nusquam,
Sed subito rediisse viros qui classis habebant
Imperium a Venetis. Sic solus transfuga, rerum
Tantarum adjutor, classem a discrimine tutam
Reddidit. Illa autem vidit quando arte catenas
Astringi, vix terga dedit, vix viva redivit
Immunisque suis. Turcorum tela frementum
Est experta etiam qui, summo ex aggere, ferro
Instabant, ubi saxa truci junguntur in antro,
Et periere aliqui in Venetis qui transtra tenebant,
Atque aliqui ex Turcis qui classem prendere certant.

Mais Dieu ne veut pas laisser tomber entre les mains des Turcs les clefs de l'Adriatique : un père châtie ses enfants, il ne désire pas leur mort. Les Turcs, découragés par les longueurs du siége, l'abandonnent enfin.

Alors Mahomet prépare une puissante expédition contre Kaffa, possession génoise, et contre les Valaques. Pour arriver plus sûrement à son but, il conclut avec les Vénitiens une trêve de six mois : il équipe une flotte de huit cents voiles qui fait trembler toute la Chrétienté (v. 775-812) :

Armat et ipse tamen classem, quæ terreat anceps
Hadriacos, qua parte ruat : sic rectius illos
Inducias cupiisse videt, securus ut ipse
Possit opus tentare suum. Nova classis habebat
Octingenta, refert ut veri nuntia fama,
Vela quidem, et, monstrum quod quis mirabile dicat,
Christicolæ pars major erat. Nova præmia cunctos
Namque coegerunt nautas de qualibet orbis
Parte bonos, qua gente velis, regioneve cretos.
Mirantur stupidi nautæ qui tanta videbant
Quanta prius nusquam videre, animisve putarunt
Posse salo fieri. Fremit omnis natio et omnis
Insula præcipue magno commota tumultu.
Hinc pavet alta Chios, pavet hinc altissima Creta,
Hinc Corcyra tremit, tremit hinc spoliata Methone
Finibus ante suis, socia comitata Corone,

Hincque Cyprus riguit, Rhodus inde gelata pavore est.
Nemo videt quo classis eat, sibi littora quæque
Excidium ducunt sine defensore parari.
Vox tamen una fuit quam Turcus ubique fremebat
In Latios fines, Venetorum ad littora, classis
Quod petitura foret, quandoque hæc Appula regna
Esse aditura, sinus et permensura Sicanos,
Inde Quirinalis ventura ad mœnia terræ
Sæpe ferebatur. Modo et hoc, modo et illud in ore
Multorum fuerat, sed nec durare putabat
Posse aliquis contra, nec tela instabat habere,
Possibile esse ratus nunquam sua tecta tueri
Classis ab adventu tantæ, fremituque virorum
Castra quibus nova facta refert sua fama repleri.
Dum timet omnis apex regum, dum quisque fremiscit,
Ille salum subiit Maurum, cui missa Propontis,
Euxinusque relictus ea cum classe petenti
Ad Tanain rigidum, glacies cui frangitur alta,
Solibus æstivis compulsa : est Capha reperta
Ante aditum Tanais, Capha antiquissima quondam
Quam coluere Scythæ, servorum plena, lapillis
Inclyta quos vexit mercator fuscus ab Indis.

De deux frères qui se disputent les faubourgs de la ville, l'un en ouvre les portes à Mahomet, qui, après s'être emparé de Kaffa, récompense sa trahison par la mort. Ensuite le poëte décrit le partage de l'immense butin fait par les vainqueurs; Mahomet transporte en Grèce les principaux des habitants, et après avoir laissé dans la ville une garnison, il fait voile avec sa flotte vers les bouches du Danube, pour punir les Valaques de leurs tentatives continuelles d'agression contre ses frontières. Les Valaques, épouvantés, rasent eux-mêmes leur ville principale, Moncastrum (actuellement Bialogorod ou Bolgrad, en Bessarabie) et se réfugient dans les montagnes. Ici se place la description d'une nouvelle terreur des populations chrétiennes (v. 964-981) :

Territat interea non Vlachos denique solos,
Non Scythiæ fines, Charamannum non simul ipsum
Sarmaticis qui præest populis rex magnus, ab axe
Sit licet hoc distans per aperta silentia arenæ,
Ægypti quæ pressa jacent in faucibus altæ,
Sed simul usque Chion, simul illos, stant quibus urbes
In medioque domus ponto. De finibus horum
Quot fugere viri ! Quot cum re cuncta tulerunt
Quæ sua sunt ratibus ! Vidi ipse Anconis in urbem
Cretenses venisse viros, sua quæque tulisse

Cum pueris, totaque domo. Sensi esse vagatam
Hanc famam, fugisse Chio cum navibus altis
Corpora multa virum. Fines liquere Methonæ,
Atque Coroneos multi; Coreyra tremiscit,
Indeque turba fugit. Metuit sibi quisque, tenet qui
Quid valeat Turcus, quo sit Mahomettus amore,
Qua virtute sequax laudis, quæ ad sidera vera
Transcendat cervice polum, et se terminet astris.

Philelfe conseille l'union aux chrétiens; il énumère tous les bienfaits de la concorde et leur promet la victoire, s'ils veulent s'armer pour le salut commun et renoncer à leurs querelles particulières; il les excite enfin à cette union en leur faisant le sombre tableau des malheurs qui les menacent encore, s'ils persistent dans leurs dissensions. Celui de tous, qui lui paraît le plus effroyable, c'est que les Turcs vivent avec des femmes chrétiennes (v. 1335-1349) :

Proh miserum scelus hoc poteris tolerare superne
Jupiter! At si quando audet temerarius ullus
De nostris miscere suum de sanguine semen
Cum Turca, haud secus hunc pœnæ committimus acri,
Ac si cum vitula se commisceret inani.
At Chios tolerare suo sub fornice Turcos
Christicolas agitare nurus mœchasque coacta est,
Plectere nec prosumit eas; si fama feratur
Crimine pro tali tales punisse profanas,
Pœna paratur eis qui jura dedere nefandis.
Nonne igitur domini Turci sunt, atque minantur
His pejora satis? Pejus nihil esse putarim
Ni vinclis strinxisse illos; nam funera debent
Exoptare boni potius quam vivere tanto
Flagitio, et tantis agitari fluctibus usque.

Puis il s'adresse au duc de Milan, Galeas-Marie, et le supplie de se mettre à la tête d'une puissante confédération pour arrêter les progrès des Turcs. Ce morceau contient les différents faits historiques qui servent à préciser la personne du prince auquel s'adresse Philelfe, et qui contribuent par suite à fixer, ainsi que je l'ai dit en commençant l'analyse de l'*Amyris*, la date de la composition de ce poëme (v. 1356-1435) :

At tu, dux Galeas, qui tam juvenilibus annis
Successisse patri datus es, qui sidera tangit
Mente sacer; nam fama polos superceminet omnes;
Ille intentatum nihil hoc dimisit in orbe
Gloria quod statuisset equis tentare virisque,

à l'union contre l'ennemi commun, et termine ce patriotique appel, qui clôt le chant IV et le poëme lui-même, par les vers suivants (1640-1662):

De nostris multi nummos servare sub arca
Assidue cupiunt, nullosque movere tumultus,
Ne minuantur opes, et ne decrescat acervus.
Magna simultatis vis sit licet atque cruentæ
Seditionis inops animus, quam cum tegit intus,
Illa alitur, semperque latet ne nummus ab arca
Exeat occlusus: laudo velamina cordis,
Quamvis mente velim non sit confusa simultas;
Sed potius laudem nummos exire repostos,
Nec latuisse usquam, bellis sed ponere in altis
Ne vestros jugulet natos fratresque nepotesque
Hæc fera quæ nunquam satura est ni plena cruoris.
Et quanto major Mahomettus nomine et arte,
Egregiusque magis, meliorque ingentibus armis,
Tanto etiam insistant cuncti graviore periclo
Astricti, magis et videant sibi damna parata,
Ni accipiant sua tela manu, ponantque furores
Mentibus innatos adversus jura propinqua,
Et natos, patresque suos, fratresque colendos;
Nec parvi faciant Turcum, nam maximus ille est
Viribus, ingenio, nummisque virisque putandus,
Tollendusque quidem, nisi cuncti opponitis arma,
Quos rex quærit atrox bellis confundere tantis.

Enfin on lit à la fin du poëme l'épigramme aux lecteurs dont j'ai parlé au commencement de l'analyse de l'*Amyris*, et qui prouve, par le témoignage même de l'auteur, que le manuscrit de la bibliothèque de Genève, outre son *unicité*, possède encore la valeur d'un autographe. Cette épigramme est ainsi conçue:

MARII PHIL. EPIGRAMMA AD LEGENTES

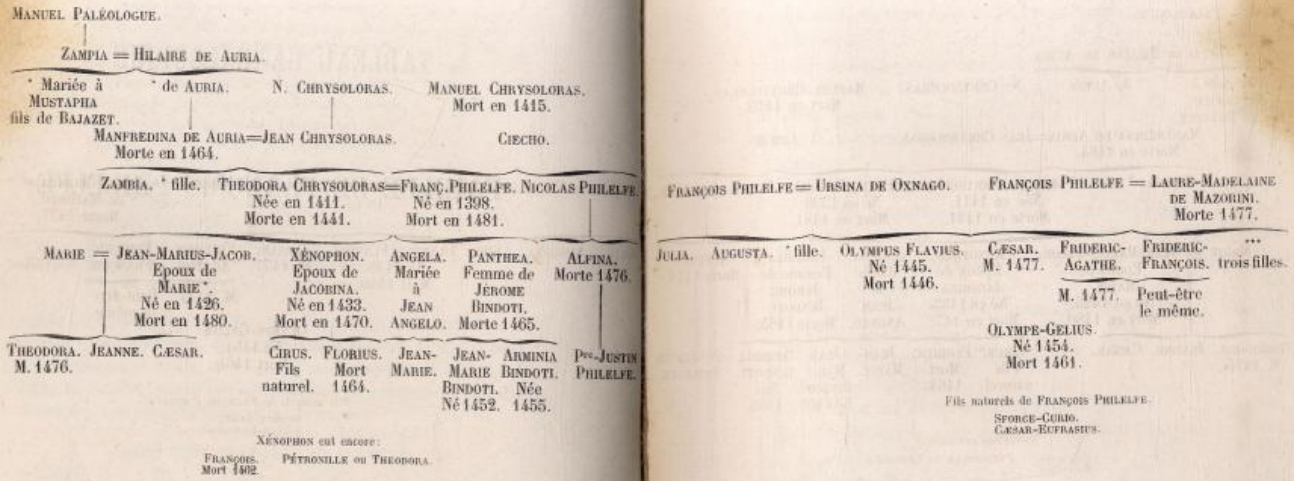
Auctoris quod scripta manu sint cuncta, putentur
Fida magis, lector quæ sine labe legat,
Quam si pulchra forent elementa, ipsæque figuræ
Quæ Nicostratæ forte fuere manu:
Nam melius tenuit quæ scriberet auctor, habetque
Majorem merito jure poema fidem.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE

DE LA

FAMILLE DE FRANÇOIS PHILELFE

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE DE FRANÇOIS PHILELFE



JEAN, fils de COLAS, cousin germain maternel, *consobrinus* de FR. PHILELFE. *Epist.* p. 185, v.

Fils naturels de FRANÇOIS PHILELFE.

SFORCE-CURIO.
CÆSAR-EUFRASIUS.

ERRATA

Page XVII de la *Notice*, ligne 2 : et *surtout* aux poëtes; lisez : et *revint* aux poëtes.
Page LX, ligne 10 : *ses* études scientifiques ; lisez : *ces* études scientifiques

---

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Cet ouvrage, tiré à *trois cents* exemplaires, n'a pas été mis dans le commerce de la librairie. Les personnes qui désirent le posséder doivent s'adresser directement aux Éditeurs, à Genève.

MÉLANGES

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

GUILLAUME FAVRE

AVEC DES LETTRES INÉDITES

D'AUGUSTE-GUILLAUME SCHLEGEL ET D'ANGELO MAI

RECUEILLIS PAR SA FAMILLE

ET PUBLIÉS PAR

J. ADERT
ANCIEN PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE GENÈVE

TOME SECOND

GENÈVE
IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1856

RECHERCHES

SUR

LES HISTOIRES FABULEUSES

D'ALEXANDRE LE GRAND

1829-1830

Dans le siècle dernier, un savant * employa sa vie presque entière à rechercher et à compulser toutes les anciennes histoires d'Alexandre. Peut-être lui aurait-il fallu plus de peine et plus de temps encore pour signaler tous les romanciers qui, dans le moyen âge, ont raconté, soit en vers, soit en prose, les merveilleuses aventures du héros macédonien.

AMAURY-DUVAL, *Histoire littéraire de la France*, XIX, p. 673.

* Sainte-Croix. — *Éd.*

1

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

AVERTISSEMENT

Une partie de ces *Recherches* a paru dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève. (1818, MARS, *Littérature*, page 220 et suiv.) Le suffrage d'un savant de la plus haute distinction * a engagé l'auteur à leur donner plus d'étendue et la forme sous laquelle il les présente maintenant.

* Letronne : Voyez *Journal des Savants*, 1818. — *Éd.*

La rédaction de ces *Recherches*, comme la date l'indique, fut terminée par M. Favre-Bertrand entre 1829 et 1830. Depuis lors M. Favre-Bertrand recueillit dans ses vastes lectures de nouveaux matériaux, consistant surtout en un grand nombre de notes, toutes écrites séparément sur des feuilles volantes. Nous avons essayé de les rapporter, autant que nous l'avons pu, aux passages qu'elles étaient destinées soit à éclaircir, soit à compléter. Si nous mentionnons ici ce fait, c'est d'abord parce que nous croyons devoir prendre la responsabilité d'erreurs que l'auteur n'aurait pas pu commettre : nous tenons ensuite à ce que le lecteur s'explique, comment il se fait qu'un travail achevé vers 1830, porte cependant, à peu près à chaque page, des preuves de recherches postérieures à cette date. Du reste, nous devons faire remarquer que M. Favre-Bertrand n'a presque jamais modifié le texte de ses *Recherches*, lors même qu'il ne s'accordait pas complétement avec les additions qu'il recueillait ; néanmoins, comme nous l'avons expliqué dans notre *Introduction*, nous nous sommes abstenu de toute espèce de remaniement. — *Éd.*

HISTOIRE FABULEUSE

D'ALEXANDRE LE GRAND

Les traditions fabuleuses sur Alexandre le Grand ont été extrêmement répandues tant en Orient qu'en Occident. Le sujet était trop beau pour que les romanciers ne s'en emparassent pas ; elles servent de base à un grand nombre d'écrits, et les auteurs, les rédacteurs, les copistes, les traducteurs les ont souvent modifiées dans la vue de les embellir, de les amplifier ou de les abréger. Mon but est de donner une idée de l'étendue et de la célébrité de ces traditions, et, pour l'atteindre, je les suivrai chez les différents peuples et dans différents âges.

I.

LES PERSANS.

L'expédition d'Alexandre fit vraisemblablement connaître aux Grecs des écrits que l'on peut assimiler à ceux qui, seize

siècles plus tard, eurent tant de succès en Europe sous le nom de Romans de Chevalerie [1]. Ils semblent tirer leur origine de la Perse, peut-être de l'Inde, et les hauts faits des guerriers de l'Iran et du Touran sont les premiers sujets de ces compositions dans lesquelles l'héroïsme militaire est allié aux aventures surnaturelles et aux prestiges du merveilleux [2]. Dès les temps les plus anciens, les rois de Perse faisaient écrire l'histoire de leur règne [3], et l'on sait que plus tard les traditions historiques et romanesques de cet empire, écrites dans la langue pehlvi ou *langue des Héros* [4], furent réunies en corps d'histoire par ordre de Yezdejerd, dernier roi des Sassanides [5]. Malgré les efforts des Arabes pour détruire les écrits des Persans, comme ils avaient détruit leur empire [6], il en échappa à leur intolérance un nombre assez grand, pour que, sous les kalifes abassides, on pût traduire du pehlvi en arabe, les principales parties de l'ancienne histoire des Perses [7]. Firdousi (Xe siècle) trouva dans

[1] V. le roman arabe d'Antar : *Les aventures de Roustan et de Kai-Kaous* dans le Schah-nameh. (*Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1846.)

[2] Non-seulement les aventures des héros de l'Iran ressemblent à celles que racontent les romans de chevalerie, mais on y trouve des détails exactement semblables. Ainsi les armures des guerriers perses et celles de leurs chevaux sont les mêmes que celles de nos chevaliers occidentaux dans les écrits de nos romanciers. V. les passages sur les *Equi cataphracti et clibanarii*, que le président Brisson a réunis dans son livre *de Regio Persarum principatu*, lib. III, §§ 33-35, pp. 671-680. Argentor. 1710; 8°.

[3] *Esdras*, I, 4, 15. — *Esther*, VI, 1 et X, 2, cum comment. Jo. Clerici. — *Ctesias apud Diodor.* II, 32 cum not. Wesseling. — Bœhr, *Proleg. ad Ctes.* p. 17, 19.

[4] Le pehlvi paraît avoir été la langue des Parthes. (Quatremère, *Journal des Savants*, 1840, p. 343 et suiv.)

[5] S. de Sacy dans le *Magaz. Encycl.* 1813, tome IV, p. 440.

[6] Malcolm, *Hist. de Perse*, t. I, p. 293, traduction franç. — De Sacy, *Not. sur Abdalatif*, p. 241, 243, 528, 570. — Abel Rémusat, *Mélang. asiat.* t. I, p. 297, 298.

[7] Sainte-Croix, *Exam. des Hist. d'Alex.* p. 180. — M. d'Ohsson, *Tabl. hist. de l'Orient*, t. I, p. 2. — Vers le milieu du huitième siècle de l'ère chrétienne, Abd-Allah, fils d'Almokaffa, traduisit du pehlvi en arabe les principales parties, peut-être même le corps entier de l'ancienne histoire des Perses. (De Sacy, *Mém. sur Calila et Dimna*, p. 13.)

ces monuments originaux [1], dans leurs versions arabes [2], comme aussi dans les traditions populaires, les matériaux du fameux poëme qui porte le titre de *Schah-nameh* [3] et qui renferme l'histoire des rois d'Iran, sous la forme d'une longue suite de romans de chevalerie. La Vie d'Alexandre fait partie non-seulement du Schah-nameh et de plusieurs histoires générales écrites en persan, en prose et en vers [4]; mais il y a encore

[1] Malcolm, *Hist.* I, p. 137, not. — Mais l'opinion de Malcolm est combattue en ces termes par M. Jules Mohl, *Livre des Rois*, préface, p. XLVIII : « Les lacunes que l'on trouve dans le récit ne sont pas moins significatives. Firdousi paraît n'avoir pas trouvé de matériaux persans pour le règne d'Alexandre le Grand.... mais, au lieu de se livrer à son imagination dans un sujet qui y prêtait beaucoup, il aime mieux emprunter les contes dont les soldats grecs, à leur retour en Grèce, avaient rempli l'Occident. Ces contes avaient été recueillis en plusieurs collections, dont quelques-unes existent encore en grec et en latin et dont une avait été traduite du grec en arabe *. C'est à l'aide de cette dernière que Firdousi a rempli la lacune qu'il avait trouvée dans les traditions de son pays, en y adaptant le conte persan qui fait d'Alexandre un chef de race persane, fils de Darab, roi de Perse et d'une fille de Philippe de Macédoine, de même que les rédactions alexandrines des fables grecques relatives à Alexandre lui donnaient pour père l'Égyptien Nectanebo. »

[2] De Sacy, *Mém. sur Calil. et Dimn.* p. 13.

[3] Malcolm, I, p. 297-302. *J. des Sav.* 1833, p. 43-47.

[4] Voici quelques indications d'auteurs persans qui, dans des ouvrages généraux, ont traité l'histoire d'Alexandre :

Abdalrahman-Ben-Achmed Giami, dans son *Beharistan* (Printemps).

Ahmed-Ben-Mohammed Abdalgafar al Cazvini, dans le *Nighiaristan*.

Alfardansi, auteur d'une Histoire des rois de Perse en 12000 vers. (*Cat. de la Bibl. du roi*, t. I, p. 165, n° 625.)

Nikbi, fils de Massoud, auteur d'une histoire générale dont la première partie s'étend de Caiumarath à Alexandre. (*Cat. Bibl. roy. Paris.* t. I, p. 275, n° 61.)

Jahia-Ben-Abdallatif al Cazvini, dans l'ouvrage intitulé *Lebtarikh*.

Hamdallah al Cazvini, dans le *Tarik Kozideh*.

Mirkhond. On peut consulter : *Fragments sur l'Hist. d'Alex. le Gr.* tirés de Mirkhond, et traduits en anglais et en français par Shea. — M. Boscheron-Desportes a rendu compte de cet ouvrage dans les *Annales* de la Société roy. des Sc. Lett. et Arts d'Orléans, t. II, p. 237-263. — (Hist. of the early kings of Persia from Kaismars, the first of the Peshdâdian dynasty, to the conquest of Iran

* L'auteur du Modjmel-al-Towarikh dit : « Les philosophes grecs ont beaucoup de traditions sur la sagesse, les discours et le tombeau d'Alexandre, elles ont été traduites en arabe et Firdousi en a mis une partie en vers. »

dans cette langue, sous les titres d'*Iskender-nameh*[1] et de *Aineh-Iskenderi*, une foule d'ouvrages sur ce conquérant, composés du douzième au quatorzième siècle, dont les plus connus ont pour auteur les poëtes Nizami, Hatefi et Ahmed-el-Kermani[2].

by Alexander the great, translated from the original persian of Mirkhond, entitled the Rauzat-us-Safa, with notes and illustrations, by David Shea. London, Murray, 1832; in-8°.) — Khondemir.

[1] *Iskender-nameh*, par Abd-al-Salam, fils d'Ibrahim, natif de Cachemire. Manuscrit persan de la Bibl. du roi. Supplément, n° 90.

« Ce dernier ouvrage fait d'Alexandre le Grand un prophète, et comme dans les idées musulmanes il faut être issu de race sémitique pour être prophète, l'auteur adopte la prétention des Arabes, qui, à l'exemple des Egyptiens et des Persans, revendiquent pour leur nation l'honneur d'avoir donné naissance à Alexandre le Grand. Nizamis est, je crois, le premier parmi les Persans qui mentionne cette généalogie, mais sans l'approuver. Comme il était difficile de faire entrer Alexandre dans la lignée de Jacob ou d'Ismaël, on trouva l'ingénieux expédient de lui donner Esaü pour ancêtre. La mère d'Alexandre est donc, selon Abd-el-Salam, issue de la race d'Esaü; elle est vierge, devient enceinte miraculeusement, s'enfuit loin des hommes, et meurt en mettant au monde un fils que Philippe, roi des Grecs, des Russes et des Francs, trouve à côté de sa mère morte. Il l'adopte, le fait élever par Aristote, etc. Le récit retombe ensuite dans la fable grecque, et ne se compose plus que de variations sur le thème de Nizamis. » Mohl, Préface du *Livre des Rois*, de Firdousi, p. LXXII-LXXIII.

[2] Emir Ali Schir-Nouvai, au XVe siècle, et Fugani, au XVIe, ont aussi écrit des poëmes sur Alexandre. (Asseman. *Cat. Cod. orient. Bibl. Medic.* p. 220. — d'Herbelot, *Bibl. Or.* p. 298. — *Catal. ms. Bibl. Harleian.* n° 503. — *Catal. Bibl. reg. Paris.* t. I, p. 292. *Cod. Pers.* n° 230 et p. 296, n° 281. — The Secander Nama of Nizami, with a selection from the works of the most celebrated commentators by Beder Ali and Mir Hosein Ali. Calcutta, 1812, 4°, dont une partie a été publiée par Lumsden : Selections for the use of the student of the Persian Class. Calcutta, 1810. T. IV.)

Expédition d'Alexandre le Grand contre les Russes; extrait de l'*Alexandreide* ou *Iskender-nameh* de Nizami. Traduit par L^a^ Spitznagel... traduction entièrement refondue, etc. par F.-B. Charmoy. St-Pétersbourg, 1827, 8°.

Après les préliminaires, le poëte décrit l'enfance d'Alexandre et son éducation. Sa première guerre est contre les Ethiopiens et pour défendre les Egyptiens contre leurs incursions. Il fonde Alexandrie. — Sa seconde expédition est celle de Perse. On détaille sa correspondance avec Darius, et on raconte la mort du grand roi assassiné par Mahiâr et Djanouçar. Alexandre épouse Rhoucheng et réside à Persépolis. — Il visite incognito *Nanchâbé*, reine de Berda'a, mais cette princesse qui possède son portrait le reconnaît. — Alexandre parvient à la résidence de Kai-Khosrou et marche ensuite contre l'Inde et la Chine. Pendant ces expéditions, les Russes attaquent la reine Nanchâbé; Alexandre accourt à son secours, la délivre et fait prisonnier *Kaïthal*, roi des Russes. Ayant entendu par-

Dans le but de ménager leur vanité, les Persans imaginèrent de faire Alexandre fils de Darius. Selon eux, Darius fit la guerre à Philicous, roi de Junan ou de Roum (Philippe roi de Macédoine), le força à lui payer tribut et à lui donner sa fille en mariage. Bientôt le roi des rois se dégoûta de cette princesse et il la renvoya en Macédoine, où elle mit au jour Ale-

ler de l'Eau d'immortalité qui est gardée par Khirz (Elie) au pays des ténèbres, il décide de pénétrer dans cette région.

Dans la seconde partie il est fort question des doctrines des différents philosophes et des relations qu'Alexandre eut avec eux. On raconte son voyage au tombeau de Chédad, la construction du rempart de Gog et Magog, et enfin sa mort. (Charmoy, ibid. *Avant-propos.*)

Nizami affirme dans un passage de son poëme qu'il a consulté non-seulement les historiens modernes, mais encore les annales juives, chrétiennes et pehlvi. « J'ai choisi, dit-il, de chaque ouvrage ce qu'il offrait de plus intéressant et tiré de chaque écorce la moelle qu'elle recouvrait. » (Charmoy, ibid. p. 90.)

Ashref et Narzam de Samarkand ont aussi composé des poëmes sur Alexandre. (V. *Fr. de Furia. Fabulæ Æsopic.* t. I. *Proleg.* p. X. not. Asseman. *Cod. or. Bibl. Mediceæ*, p. 151, 152.)

Le poëme d'Ashref est intitulé *Zaffer Nameh Sekanderi*. (Livre des conquêtes d'Alexandre.) On y raconte que sur le récit que fit à Alexandre son amiral Nakhuda des merveilles de Sérandib (Taprobane, Ceylan), ce héros voulut visiter cette île. Il monta au pic d'Adam, et fit ses dévotions sur le tombeau du premier homme : il était accompagné du philosophe *Belinous*, nom sous lequel les Orientaux semblent désigner Pline (W. Ouseley, *Travels in var. countr. of East* t. I, p. 54-63) ou Apollonius de Tyane. (S. de Sacy, *Notices*, etc. t. IV, p. 107 sq.) Sérandib, selon les Orientaux, est le lieu du *paradis terrestre*, et les Arabes nomment *Rahoun* le pic d'Adam. La fable adoptée par Ashref est d'origine arabe et a peu de rapport avec celles qui nous occupent. Cependant plusieurs auteurs (*Ms. lat. Bibl. reg. Par.* n° 8319, conf. *Chronic. S^t^. Pantaleon.*) ont parlé de la recherche qu'Alexandre fit du paradis. — V. aussi *Transactions of the royal Society of literature of the United Kingdom* (vol. I, part. II. London, 1829) et *Observations on some extraordinary anecdotes concerning Alexander*, by sir Williams Ouseley. « L'objet de ce mémoire est de rendre compte de divers manuscrits persans et arabes, que le chev. Ouseley a consultés dans l'espoir d'y trouver des notions relatives aux guerres d'Alexandre le Grand. Plusieurs de ces mss., qu'il a trouvés en Perse, étaient jusqu'à présent inconnus en Europe. Dans le cours de ses recherches, l'auteur a découvert dans les auteurs orientaux, l'origine de plusieurs fables populaires que l'on retrouve dans les diverses langues de l'Europe, et il en offre plusieurs exemples. »

(*Annali dell' Instituto d'Archeolog.* 1829, p. 376-377.)

xandre [1]. Darius eut ensuite d'une autre femme Dara-el-Assger (Darius le petit), qui fut connu des Grecs sous le nom de Darius Codoman. D'après ces traditions, Alexandre en détrônant Darius, son frère cadet, ne fit que reprendre un empire qui lui appartenait par droit d'aînesse [2]. Quelques auteurs admettent qu'Alexandre était fils de Philippe; d'autres disent qu'il naquit de Karimah, femme de Philippe, mais qu'il passait pour ne pas être fils de ce roi; enfin un roman persan, que l'on regarde comme un extrait en prose du poëme d'Ahmed-el-Kermany, fait Alexandre fils de Philippe et d'une fille de Darab Ier.

Lorsque Philippe eut été tué par Kolus, qui était amoureux de la reine, Alexandre monta sur le trône, refusa le tribut aux Persans et la guerre s'en suivit. Les armées ennemies étant en présence en Asie, Alexandre s'introduisit, déguisé en ambassadeur, dans la tente de Darius; mais ayant été reconnu pendant le souper, il eut besoin de toute sa hardiesse pour s'échapper et rejoindre son armée [3]. Après avoir conquis l'Iran, il porta ses armes dans le Schirwan, le Touran, les Indes, l'Égypte et la Syrie. Dans le Schirwan, il éleva la fameuse ville connue sous le nom de *Sedd-Iskender*. Dans l'Inde, il marcha contre le roi Kyd, qui se soumit et lui envoya en présent une fille de la plus grande beauté, une coupe de rubis qui était toujours pleine, un

[1] Dans le *Darab-nameh* Alexandre est fils de Darius et d'une fille de Philippe, qui, après avoir été répudiée, avait épousé le roi des Berbers.
(Mohl, l. c. p. LXXIV.)

[2] Dans le commentaire écrit par Sassan V, sur le *Désatir*, il est dit qu'Alexandre était frère de Darius et du prophète Sassan Ier. Ce commentateur se donne pour être du VIIe siècle, mais c'est une imposture; il écrivit pour le plutôt au XIIe. (*Journal des Sav.* 1824, p. 29.) — J'aurais voulu pouvoir consulter: *Dissertatio de Alexandro Darii filio*, præsid. Matth. Norberg, respond. J. Sam. Gestrich. Lundæ, 1799.

[3] V. Frid. Wilken, *Institut. ling. pers. cum chrestomath.* Lips. 1805, 8o. On y lit, pages 189-209, le texte du récit de Firdousi sur la visite d'Alexandre à Darius et les combats qui la suivirent. La traduction latine de ce morceau se trouve pages 55-67 de l'*Auctarium*.

habile philosophe et un médecin capable de ressusciter les morts. Alexandre laissa à Kyd ses États et alla attaquer Phour (le Porus des Grecs), roi de Cannoudjh. Il le tua en combat singulier, après avoir mis ses éléphants en fuite en leur opposant vingt-quatre statues de bois [1] remplies de matières combustibles. Il entra ensuite dans les États de Khakon, roi de la Chine, qui vint au-devant de lui en ami. En Arabie, il prit l'apparence d'un ambassadeur pour aller à la cour de Caydafé, reine de Bahhreyn; elle le reconnut et le sauva généreusement de tous les dangers qui le menaçaient. Alexandre passa en Afrique pour chercher l'*Ab-Hayath*, fontaine de la forêt de Zoul-math (lieux ténébreux) qui rendait la jeunesse [2].

Les romanciers persans n'admettent point qu'Alexandre soit mort empoisonné. Selon eux, les astrologues lui avaient prédit qu'il mourrait sur un sol de fer et sous un ciel d'or. Un jour qu'il fut saisi d'un saignement de nez, on le fit asseoir sur une cotte de maille et l'on plaça au-dessus de sa tête un bouclier d'or pour le garantir du soleil [3]. Il connut alors que sa fin approchait, et il mourut à l'âge de trente-six ans [4]. Telles sont les principales traditions fabuleuses qui se trouvent sur Alexandre dans les poëtes et les romanciers persans [5]. Les *Dives* et les *Pé-*

[1] D'autres auteurs disent que ces statues étaient de métal. — Timour, dans la guerre contre l'Inde, pour garantir ses troupes des éléphants, avait préparé des fascines auxquelles on devait mettre le feu. (*Cherefeddin-Ali*. t. III, p. 96.)

[2] La fable de la *Fontaine de jouvence* appartient non-seulement à l'ancien monde, mais encore à l'Amérique. Des Indiens en parlèrent à Ponce de Léon, gouverneur de Porto-Rico; ils plaçaient cette eau merveilleuse au nord et dans une île qu'ils nommaient *Bimini*. Ponce de Léon, en 1512, se mit à sa recherche et découvrit la Floride. (Petr. Martyr. Decad. II, cap. 10 — Wash. Irwing, *Hist. des Compagnons de Christ. Colomb*, t. II, pp. 26-34, trad. franç.)

[3] Cette fable d'Alexandre mourant sous un ciel d'or et sur un pavé de fer me paraît d'origine arabe. Eutychius, au IXe siècle, en fait mention.

[4] Mirkhond affirme qu'Alexandre fit transporter en Grèce tous les livres de Perse qui traitaient des sciences et aussi des savants persans, et que c'est là l'origine de toutes les sciences dont les Grecs s'attribuèrent la découverte.

[5] V. Malcolm, *Hist. de Perse*, t. I, pp. 100-113, trad. franç. — Sainte-Croix, *Exam.* pp. 188-191. — D'Ohsson, *Tableau de l'Orient*, t. II, pp. 50-60. —

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

ris, qui y jouent un rôle, répondent dans les auteurs persans à nos génies et à nos fées, et l'on voit dans Firdousi que le héros de Macédoine fut guidé dans ses conquêtes par un de ces êtres surnaturels. Il avait la figure d'un oiseau immense et se nommait *Simorg* [1].

Le Schah-nameh raconte qu'un ancien roi de Perse, de la race des Kéaniens, nommé *Kai-Kaous*, qui fut grand-père du roi *Kai-Khosrou* (Cyrus), voulut s'élever au ciel. Il se plaça dans un siége attaché à des aigles et fut emporté dans les airs. Mais les aigles fatigués le laissèrent tomber et Kai-Kaous expia son orgueil par une pénitence de quarante jours. La même aventure est attribuée par quelques auteurs orientaux à *Nemrod*, qui est quelquefois confondu avec Kai-Kaous ; ils disent que ce roi se fit enlever dans une caisse par des oiseaux monstrueux [2].

Voyages de Texeira, t. I, pp. 99, 111, 123, édit. de Paris, 1681, in-12. — *Bibl. des Romans*, 1777, oct. t. I, p. 8 et suiv. — M. Berger de Xivrey, *Notice des manuscrits grecs, latins et français*, contenant l'histoire d'Alexandre le Grand, connue sous le nom de Pseudo-Callisthène (Notic. et Extr. des ms. de la Bibl. du roi, t. XIII, p. 173) dit que M. Démétrius de Gobdelas est auteur de l'*Histoire d'Alexandre le Grand suivant les écrivains orientaux*, Varsovie, 1822, in-12, et que ce petit ouvrage a été reproduit par un *effronté plagiaire*, sous le titre de : *Alexandre le Grand, d'après les Orientaux*, par G.-A. M***, citoyen grec. Genève, 1828, in-8°. — Le plagiaire est G.-A. Mano, et cet ouvrage n'est qu'un extrait de d'Herbelot. Je ne connais pas celui de Gobdelas.

[1] Firdousi lui donne le nom de *Schir-Morg*, *Lion-oiseau*, expression qui représente fort bien l'animal fantastique que nous nommons griffon (V. Hagemann, *Monument. Persepol. à Ferdusio illust.* pp. 25-30) et dont l'idée première se trouve chez les Persans. Les héros de cette nation combattent souvent des monstres et les Orientaux se sont toujours plu à en imaginer de forme bizarre. (V. *Aristoph. Ran.* v. 968. — Voss. *Observ. ad Catull.* pp. 196-197.) Selon MM. Roulin et Cuvier, le *tapir oriental*, appelé *Mé* par les Chinois, vu en repos, peut avoir donné l'idée du griffon. (*Annal. des sciences nat.* t. XVIII, p. 54.) Sur le griffon des anciens, consultez Ctesias, *Indic.* XII, cum not. Bœhr. pp. 300-303. — Élian. *H. Anim.* IV, 26. — Heeren, *De la polit. et du comm. des anc.* t. I, p. 257. — Tychsen, t. II, du même ouvrage, p. 431.

Le Simorg raconte à Alexandre les conversations que l'archange Gabriel et Salomon tiennent dans le ciel. (Mohl, l. c. p. LXXVI. — *Ms. pers. de la Bibl. du roi.* Fonds Anquetil, n° 9.)

[2] D'Herbelot, *Bibl. Orient.* ℣ *Nemrod.*

Je rapporte ici cette fable, peut-être d'origine persane, parce qu'elle s'est introduite dans plusieurs romans sur Alexandre, tant par des auteurs orientaux que par des auteurs occidentaux [1]. Au reste Firdousi ne suivit pas uniquement les traditions persanes, il y mêla quelques récits fabuleux d'origine arabe. Tel est le récit qu'il donne de la manière dont Alexandre éleva un grand mur pour préserver le pays des incursions des Yadjoudges et Madjoudges [2]. Nous aurons occasion de parler plus en détail de cette fable.

[1] Dans le roman du Brut d'Angleterre on lit que le roi qui fonda la ville de Bath périt pour avoir tenté de voler. (Abrahams, *de Wacii carmine*, p. 51.) — Pre Lebault, le Bréviaire des Bretons, cité par Gaillard (*Notic. des ms. de la Bibl. du roi*, t. VII, p. 417) :

Bladud subtilles ailles a voler composa,
Et moyennant icelles en l'air monter osa;
Mais ains qu'il fut au lieu qu'il avait divisé
Il cheut jus et par pièces fut son corps débrisé.

Lebault écrivait au quinzième siècle, et suivant lui *Bladud*, père du roi *Léar*, vécut au temps d'Elie. — Le *Roman de Brut*, publié par Le Roux de Lincy. Paris, 1836, 8°, t. I, p. 80, v. 1683 :

Ce fut Bladud qui valt voler
Por plus faire de soi parler;
Ce se vanta qu'il voleroit
Et à Londres son vol prendroit,
Eles fist et aparilla
Voler valt et voler quida;
Mais il en vint en male fin
Car desor le temple Apolin
Prist un tel quas qu'il se tua. 1691.

Voy. Leland, *de Script. Britann.* cap. VI.

[2] V. la traduction du chap. du Schah-nameh qui traite des Yadjoudges et Madjoudges dans C. d'Ohsson, *Des peuples du Caucase dans le dixième siècle*, pp. 280-281.

II.

LES TURCS.

Les Turcs, qui n'ont guère que des traductions pour toute littérature, firent passer dans leur langue les romans persans sur Alexandre. Ils ont traduit ou imité en vers les poëmes de Nizami et d'Ahmed-el-Kermany [1], et au XVIe siècle, *Achmet Molla* présenta au sultan Sélim Ier un poëme sur l'histoire d'Alexandre, qui attira sur lui de grandes récompenses [2].

[1] D'Herbelot, *Bibl. or.* p. 298. — Catal. *Bibl. Harleian.* n° 3273. — Catal. *Bibl. reg. Paris.* t. I, *Cod. Turc.* n°s 309, 310, 311.

[2] Leunclav. *Hist. musulm.* lib. X in fine. — *Freinshem. Comment.* in lib. IX *Q. Curt.* cap. IV. — Quadrio. *Stor. d'ogni poes.* t. VI, p. 479. — Un ouvrage turc, intitulé : *Kitabi Iskender-nameh*, en prose, cite comme autorités le récit que fit de l'histoire d'Alexandre, *Mahomet ayant autour de lui dans l'enceinte de la Caaba, Abubeker, Omar, Othman et Ali*, puis d'autres auteurs qui tirèrent la même histoire du *Gamar-nameh*, du *Schah-nameh* et des prophètes. Dans cet ouvrage, qui a été rédigé après le temps de Tamerlan, qui y est nommé, on raconte les merveilleuses aventures qui arrivèrent à Alexandre dans son voyage depuis la Macédoine à Séleucie, où il était appelé par Darius blessé mortellement. V. Fleischer et Delitzsch, *Catalog. manusc. Oriental. Bibl. Senator. Lipsiensis.* 1838, 4°, pp. 525-525.

III.

GRECS ALEXANDRINS. — GRECS D'EUROPE.

Les Égyptiens eurent pour leur pays le même ménagement que les Persans avaient eu pour le leur; ils supposèrent qu'Alexandre était fils de *Nectanèbe*, dernier roi d'Égypte [1], qui, chassé par Artaxercès, s'était réfugié, selon eux, en Macédoine, et par ses enchantements était parvenu à séduire Olympias [2]. La fidélité conjugale de cette princesse n'avait pas été exempte de soupçons, et ces bruits injurieux avaient peut-être fait naître chez Alexandre le désir d'être reconnu pour fils de Jupiter Ammon [3]. On parlait de magie [4], de dragon; on disait que

[1] Le *Nectanèbe* dont il s'agit dans les romans sur Alexandre est le second roi de ce nom. Il fut vaincu par Artaxercès Ochus et se retira en Ethiopie. (V. *Diodor.* lib. XV et XVI.) Alexandre était né depuis quelques années lorsque Nectanèbe II perdit son trône, mais cela n'a pas arrêté les romanciers. Tertullien (*De animâ*, c. LVII, p. 305. Opp. Paris, 1675, fol.) nomme *Nectabis* parmi les magiciens les plus célèbres, et si on reconnait *Nectanèbe* dans cette indication, on conclura qu'au second siècle la réputation de ce roi d'Égypte, comme magicien, était déjà établie. Il la devait vraisemblablement aux fables publiées à une époque antérieure par le *Monobiblon*. Greg. Abulpharage le nomme aussi *Nectabrius*. (V. ci-après.)

[2] Déjà les Égyptiens avaient cherché à donner une origine égyptienne à un autre conquérant de leur pays, à Cambyse. Des auteurs, écrivant l'histoire d'Égypte et celle de Perse, prétendirent que ce prince était fils de Cyrus et d'une fille d'Apriès, qu'Amasis lui avait envoyée. (*Dinon, Lynceus et Ctesias apud Athen.* l. p. 560. — *Polyæn. Stratag.* VIII, 29. — Cf. *Herodot.* III, 2.)

[3] *Oros.* III, 16. Indè ad templum Jovis Ammonis pergit ut mendacio ad tempus composito, ignominiam sibi patris incerti et infamiam adulteræ matris aboleret.

[4] Plutarque (*Alex.* p. 665 c.) raconte que Philippe s'éloigna de sa femme craignant quelque magie : δείσαντα τινὰς μαγείας ἐπ' αὐτῷ καὶ φάρμακα τῆς γυναικός.

Philippe avait vu un grand serpent couché avec Olympias et que ce roi avait perdu un œil en punition de sa curiosité [1]. Enfin une ancienne tradition faisait Alexandre fils d'un dragon [2]. Ces bruits, unis à quelque tradition égyptienne qui exprimait les regrets causés par l'expulsion du dernier roi national, donnèrent vraisemblablement naissance à la fable de Nectanèbe. Elle se répandit d'abord en Égypte comme un conte populaire et peut-être elle ne tarda pas à être rédigée en ouvrage ou en légende par quelque Grec d'Alexandrie. Dans la suite cet écrit anonyme passa pour avoir été composé par *les mages et les sages de l'Égypte, l'année même de la mort d'Alexandre*, et il est ainsi désigné par Joseph fils de Gorion [3]. D'autres auteurs juifs parlent d'une autre *Histoire des générations d'Alexandre*, composée en grec par *Ptolémée fils de Lagus* [4]. Enfin un manuscrit latin de la Bibliothèque du duc de Modène qui contient, à quelques variantes près, l'histoire d'Alexandre telle qu'elle a été imprimée plusieurs fois sous le titre de *Historia Alexandri M. de prœliis*, suppose qu'après la mort de ce héros Démosthène écri-

[1] Plutarch. *Vit. Alex.* p. 663. C. On sait qu'il y avait en Macédoine d'énormes serpents faciles à apprivoiser et que les femmes en faisaient usage dans les fêtes de Bacchus. Olympias était très-zélée pour le culte de ce Dieu. (Plutarch. *ibid.* Lucian. *Pseudomant.* 7. t. II, p. 215, Ed. Reitz.)

[2] *Justin*, XI, 2, 3. Namque mater ejus Olympias confessa viro suo Philippo fuerat, Alexandrum non ex eo se, sed ex serpente ingentis magnitudinis, concepisse. Denique Philippus, ultimo propè vitæ suæ tempore, filium suum non esse, palàm prædicaverat, etc. (V. et lib. XII, 16.)— *Jul. Solini polyhistor.* c. IX: Philippus Magnum procreat, quamlibet Olympias Alexandri mater nobiliorem ei patrem acquirere adfectaverit, cum se coïtu draconis consatam affirmaret. — Lucian. *Pseudom.* 7. — *Tit. Liv.* XXVI, 19. — *Dio Chrysost. Or.* IV, p. 62. — *Sidon. Apoll. c. not. Savaron. carm.* II, v. 121, p. 292. — *Aurel. Vict. Epit.* c. XL, § 17. — Être fils d'un dragon était chez les anciens une origine divine ou héroïque. Asclépiade de Mendès, auteur égyptien, l'avait attribuée à Auguste (Suét. *Aug.* 94). On avait dit la même chose de Scipion, d'Aristomène, d'Aristodamas, de l'empereur Gallien, etc. (V. Bayle *Dict.* § *Olympias*, not. I. — *Pausanias*, IV, 14 in fine.)

[3] Josippon sive Josephi Ben Gorion, *Hist. Jud.* vert. J. Gagnier. Oxon. 1706, 4°, lib. II, p. 94.

[4] V. plus bas.

vit sa vie et que cet ouvrage existe encore chez les Grecs [1]. Je crois qu'on trouve plus probablement une mention de cet *écrit original* dans un auteur du cinquième siècle. Socrate, en parlant d'Alexandre le Grand, indique un ouvrage *monobible* (d'un seul livre) sur la vie de ce prince [2]. Le nom de l'auteur est absolument corrompu dans ce passage; le texte semble porter *Adrias* et les divers critiques ont proposé de lire *Andrias*, *Arrien* ou *Hadrien* [3]. H. de Valois a été jusqu'à dire qu'il fallait lire *Lucien*, et qu'il s'agissait du dialogue que cet auteur satirique a intitulé *Alexandre ou le faux prophète*. *Adrias*, *Andrias* sont des noms inconnus; la correction de Valois est absurde, et l'on sait que les ouvrages d'Arrien et de l'empereur Hadrien sur Alexandre étaient composés de plusieurs livres, et ne sauraient être par conséquent le *monobiblon* de Socrate [4]. La vraie leçon de ce passage me semble conservée dans un auteur du quatorzième siècle. Nicéphore Calliste, transcrivant Socrate, dit : *Le monobible que les Alexandrins écrivirent sur la Vie d'Alexandre* etc. [5], et Fabricius [6] soupçonne que le mot Ἀνδρίας,

[1] *Codex Atestinus, inter Latinos* XIV, *membran., sæculi* XIV, 8° in fine: « Demosthenes autem philosophus post M. Alexandri defectum, maximum de ipsius gestis et morte composuit *codicem qui apud Græcos habetur*, per cujus libri scientiam docuit esse mundana omnia contemnenda et in ipsis ullo modo non esse sperandum. »

[2] Socrat. *Hist. Eccl.* III, 23, p. 203, ed. Cantabrig. : καὶ τὸ μονοβιβλον ὁ Ἀδρίας εἰς τὸν Ἀλεξάνδρου βίον ἐπέγραψεν... H. de Valois traduit Ἀδρίας par Arrianus sans aucune autorité, et dans ses notes il propose de lire Λουκιανός, en traitant de très-mauvaise la leçon Ἀλεξανδρεῖς qui se trouve dans Nicéphore Calliste.

[3] Sainte-Croix, *Exam. des Hist. d'Alex.* p. 102, not. : « Après l'avoir bien « médité, et en m'attachant plus au sens qu'à la lettre, j'y vois qu'Hadrien, ayant « apothéosé Antinoüs son favori, chercha à s'en justifier par l'exemple d'Alexan- « dre, dans un livre où il avait rassemblé tous les oracles concernant la divinité « du conquérant macédonien. » Assurément M. de Sainte-Croix montre ici beaucoup d'imagination.

[4] L'histoire d'Arrien est connue de tout le monde; celle qu'avait écrite l'empereur Hadrien est perdue, mais Etienne de Byzance en cite le septième livre.

[5] Nicéph. Callist. X, 36, p. 90, t. II, éd. 1630 : καὶ τὸ μονοβιβλον, ὃ εἰς τὸν Ἀλεξάνδρου βίον ἐπέγραψαν οἱ Ἀλεξανδρεῖς.

[6] Fabric. *Bibl. Græc.* II, p. 221, éd. Harles.

qui se lit dans le manuscrit florentin de Socrate, pourrait être corrompu de Ἀλυδρεῖς, abréviation qui désignerait les Alexandrins [1]. On peut donc croire qu'antérieurement au cinquième siècle de l'ère chrétienne, *peut-être même au temps des Ptolémées*, les habitants d'Alexandrie firent recueillir en *un seul livre* les traditions populaires et fabuleuses qui se rapportaient au fondateur de leur ville. Il est d'autant plus probable que cet écrit remonte au temps des Ptolémées, qu'il pouvait servir à légitimer leur domination sur l'Égypte, en montrant qu'Alexandre, Grec comme eux, et de qui ils tenaient ce royaume, était l'héritier du dernier roi de race égyptienne [2]. Cet écrit fut le thème que plusieurs auteurs, dont nous allons parler, ornèrent et amplifièrent [3], et les connaissances classiques, les noms, les allusions que l'on trouve dans ces ouvrages dérivés, prouvent que la rédaction primitive du *monobible*, qui n'existe plus, eut pour auteur un Grec d'Alexandrie et non pas un Égyptien [4].

I. Au premier rang des imitations du roman primitif, il faut mettre un ouvrage grec qui porte le nom de *Callisthène* et quelquefois celui d'*Antisthène* [5]. Cette histoire fabuleuse d'A-

[1] Sainte-Croix, l. c., p. 162, rejette cette conjecture et l'induction qu'on peut en tirer. Il me paraît ne pas avoir raison.

[2] Car. Müller (*Pseudo-Callisth. introd.* p. XXVI-XXVII) soutient cependant que le *Monobiblon* n'était pas notre histoire fabuleuse d'Alexandre.

[3] Un papyrus conservé à Leyde, écrit en grec, et qui peut être rapporté au troisième ou au quatrième siècle, contient un fragment d'un récit fabuleux sur le roi Nectonabo. V. Letronne, *Statue vocale de Memnon*, p. 80. (Reuvens, *Lettres sur les papyrus...* Lettre 3me, p. 76.)

[4] Nous verrons plus bas l'existence d'un roman sur Alexandre, antérieur au cinquième siècle, confirmée par la littérature arménienne. Les Grecs contemporains d'Alexandre exagérèrent déjà le champ de ses conquêtes. Eschine (*In Ctesiph.* t. III, p. 534, *Græcor. orat.* Reisk.) dit qu'*il dépassa la constellation de l'Ourse et les bornes de la terre habitable...* ἕως τῆς ἄρκτου καὶ τῆς οἰκουμένης, ὃλίγου δεῖν, πάσης μεθεστήκει. « Ce plaidoyer eut lieu à Athènes l'an 330 avant J.-C. durant l'automne (Taylor, *Præf.* p. 370 et sq.), environ un an après la bataille d'Arbèle. Alexandre alors poursuivait Darius et marchait vers l'Hyrcanie et la Bactriane. » (Gibbon, *Hist.* t. XI, p. 184, not.)

[5] Leo Allat. *Syntagm. de Engastrimyt.* c. II.

lexandre n'existe encore qu'en manuscrit [1], et il y en a des exemplaires dans la Bibliothèque royale de Paris (n° 1085), dans celle du Vatican, dans celle de St-Marc à Venise, dans celle de l'Escurial et ailleurs. Fabricius [2] dit que cet ouvrage a été traduit du persan en grec par Siméon Seth, d'Antioche, qui écrivait à Constantinople au onzième siècle; mais cette assertion, pour avoir été répétée par Quadrio [3], Warton [4], Dunlop [5], Schœll [6] et de la Rue [7] ne m'en paraît pas plus fondée. Le faux Callisthène ne contient point les traditions de la Perse, et tous les détails en sont alexandrins. M. de Sainte-Croix [8] y reconnaît une amplification d'un écrit antérieur qu'il croit avoir été composé dans le dixième siècle; mais je crois avoir prouvé

[1] Le ms. de Paris n° 1085 (n° 1685?) porte le titre suivant: Καλλισθένης ἱστοριογράφος ὁ τὰ περὶ τῶν Ἑλλήνων συγγραψάμενος. Il commence: Ἄριστος δοκεῖ γενέσθαι καὶ γενναιότατος Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδὼν ἴδια πάντα ποιησάμενος συνεργοῦσαν αὐτῷ εὑρὼν ἀεὶ ταῖς ἀρεταῖς τὴν πρόνοιαν... Une note placée au fol. 54, r°, annonce qu'il a été achevé le 21 novembre 6977 (1469 de J.-C.) par Nectaire, moine d'Otrante. (Montfauc. *Palæogr. Græc.* p. 83. — Letronne, dans le *J. des Sav.* 1818, octobre, p. 615.) Une autre note moderne, placée sur la première page, parle d'une traduction française. Nous indiquerons plus bas plusieurs histoires fabuleuses en français, mais aucune ne peut être regardée comme une traduction du faux Callisthène. — Le ms. du Vatican, n° 1556, petit quarto, sur papier, est du quinzième ou seizième siècle; il diffère par quelques variantes de celui de Paris. — On annonce que M. Berger de Xivrey publiera incessamment le texte grec du Pseudo-Callisthène. (*L'Universel*, 2 février 1830. — Sinner, *Præf. ad Longi Pastor.* p. 31-32.) G. Gaulmin et La Porte du Theil avaient pensé à le faire imprimer. — Bulenger. *de Circo*, c. XIII et XXX. — Sainte-Croix, *Exam.* p. 164, not. 1 et 3. — Salmas. *ad Solin.* t. II, pp. 637, 785, 791. — Du Cange, *Gloss. Græc.* voc. ἐβέλινος. — Lambec. *Cat. bibl. Vindob.* lib. II, ont cité des fragments de Callisthène.

[2] Fabric. *Bibl. Græc.* III, p. 36, éd. Harl. — M. B. de Xivrey a donné (t. XIII des *Notices et Extr. des ms.* p. 172) une explication probable de l'erreur de Fabricius, sur la traduction du Persan en Grec par Siméon Seth.

[3] Quadrio, *Storia d'ogni poes.* t. VI, p. 478: ... « come ben giudicò et provò Isacco Vossio. » (*De script. eccles.*)

[4] Warton, *Hist. of english. Poetr.* t. I, p. 129.

[5] Dunlop, *Hist. of fiction*, t. II, p. 123.

[6] Schœll, *Hist. de la litt. grecq.* t. VII, p. 194.

[7] De la Rue, *Essais hist. sur les Bardes et les Trouvères*, t. II, p. 343. — *Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 677.

[8] Sainte-Croix, *Exam.* p. 165.

tout à l'heure que cet original est bien plus ancien. Je pense aussi que le faux Callisthène, tel que nous l'avons, est antérieur au dixième siècle; son style ne peut être une objection décisive, non plus que la mention des Turcs, qui forme un des arguments de M. de Sainte-Croix. Les Turcs furent connus des Grecs dès le sixième siècle, et ils envoyèrent une ambassade à Constantinople sous le règne de Justin [1]. Au reste Fabricius et Warton ont confondu avec le Pseudo-Callisthène une autre histoire écrite en grec, mais qui ne porte aucun nom d'auteur, dont le titre, le commencement et le contenu sont différents, dont la rédaction paraît plus moderne et le style encore plus mauvais. C'est de cet écrit anonyme que Fabricius a tiré le long fragment qu'il a donné comme étant du faux Callisthène dans le tome XIV, pages 148-150 de sa Bibliothèque grecque [2]. Scaliger paraît aussi avoir confondu ces deux romans grecs [3]; mais Casaubon, Saumaise et Berkelius les ont fort bien distingués [4].

Je ne donnerai point l'analyse du roman attribué à Callis-

[1] Gibbon, *Hist. de la décad.* t. VIII, p. 28, trad. franç.

[2] Cet anonyme grec se trouve parmi les ms. grecs de la Bibliothèque du roi de France, n° 1711. Il est intitulé : Βίος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος καὶ πράξεις — et il commence : οἱ σοφώτατοι Αἰγύπτιοι, θεῶν ἀπόγονοι, γῆς μητέρα (μάτρα) καταλαβόμενοι...

Voyez aussi Alex. Barvoetii *Catal. præcip. auctor. qui in biblioth. Scorialens. asservantur* : « Callisthenes de rebus gestis Alexandri Magni... Sed uterque ὑποβλημαῖος; stylus quippè recentior ac subindè barbarus, adeo ut neotericus nescio quis Græculus potius videatur, quàm antiquus ille scriptor. » (Mader. *de Biblioth.* p. 136.)

[3] Scaliger, *Epist.* 113 *ad Casaub.*

[4] Casaubon, *Epist.* (Hagæ comit. 1638, 4°) 444 *ad Scaligerum*, p. 532 : « ... Callisthenem quemdam ψευδώνυμον qui Regis bibliotheca, itemque in alio scripto de vita Alexandri qui Georgio M. et Theophani adhæret. » Vid. et epist. 496, p. 597; id. epist. 498, p. 599 : « Pseudo-Callisthenes non est ille scriptor quem habes codici Monachi adnexum (ce ms. de Scaliger est à la Bibl. du roi, n° 1711), sed alius haud paullò κομψότερος et qui decenter, ἐπιεικῶς mimum agit. Demiror impostores istos; nam ante multa sæcula prodiisse id figmentum satis constat. Etsi autem libro quem habes idem μύθευμα continetur. » — Salmas. *ad Solin.* p. 637-638. — Berkel, *ad Steph. Byz.* voc. βουκεφάλεια.

thène; il a dans ses détails un grand rapport avec celui que Julius Valerius traduisit en latin d'après une autre rédaction grecque, et cette traduction latine a été publiée par Mgr. Angelo Mai [1]. On pourra trouver dans cet ouvrage les détails d'une partie des fables qu'on lit dans le faux Callisthène; je me borne à en donner ici une espèce de table.

Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.

Alexandre précipite Nectanèbe; ce dernier lui apprend qu'il est son père. — Bucéphale est dompté. — Querelle entre Alexandre et le prince Nicolas. — Prise de Thèbes [2]. — Alexandre passe en Italie (ἰταλικὴν χώραν). Soumission des Romains. — Alexandre trouve en Égypte la statue de Nectanèbe.

Le roi de Macédoine pénètre dans la tente de Darius; il se sauve en traversant un fleuve congelé. — En Phrygie, il rend des honneurs à Achille. — Alexandre emploie des statues d'airain rougies par le feu pour combattre les éléphants de Porus. — Fable des arbres du Soleil et de la Lune. — Aventure chez la reine Candace. — La caverne des dieux. — Lettre d'Alexandre à sa mère : il lui raconte son voyage chez les Amazones, les Troglodytes et à l'île du Soleil.

Telles sont les principales traditions fabuleuses qui se lisent dans le faux Callisthène.

II. Æsope écrivit en grec un roman sur Alexandre que nous ne connaissons que par la version latine qu'en fit J. Valerius; quelques manuscrits de cette version, qui ne portaient pas le nom du traducteur [3], ont pu faire croire à plusieurs sa-

[1] *Julii Valerii res gestæ Alexandri Macedonis translatæ ex Æsopo Græco*, edente Ang. Maio, Mediolan. 1817, 4° et 8°. (V. ci-après.)

[2] Le Pseudo-Callisthène paraît avoir tiré une grande partie de ce qu'il raconte de la prise de Thèbes par Alexandre, d'un poëme sur le même sujet, composé par Soterichus l'Oasite (Oasita), au temps de Dioclétien. (C. Müller, *Introd. ad Pseudo-Callist.* p. XXIV.)

[3] Tel est par exemple le manuscrit de Leyde : « Liber Æsopi cujusdam Græci fabulatoris, prosaico editus stylo, de ortu, actuve ac fine Alexandri magni. » (*Lat. libr. Bibl. Lugd. Batav.* p. 378.)

vants[1] qu'Æsope avait mis en latin l'ouvrage de Callisthène. Le livre d'Æsope devait être une rédaction différente de celui de Callisthène, quoiqu'il racontât à peu près les mêmes faits. On sait par J. Valerius qu'Æsope, dans le récit des honneurs rendus par Alexandre à Achille, mettait dans la bouche du roi de Macédoine des vers dont il n'y a aucune trace dans le faux Callisthène[2].

L'âge d'Æsope est aussi difficile à déterminer que celui du faux Callisthène. Les détails qu'on lit dans la traduction latine sur les édifices d'Alexandrie, persuadent à M. Mai qu'il vécut, pour le plus tard, vers la moitié du quatrième siècle; il penche même à le croire beaucoup plus ancien. Je pense que cette induction est bien plus applicable à l'auteur original de l'histoire d'Alexandre qu'à Æsope. Ce dernier ne fit que remanier ce récit, et un écrivain dénué de critique a pu copier les phrases d'un auteur plus ancien, sans s'inquiéter si elles s'accordaient encore avec l'état actuel du pays. Le texte d'Æsope étant perdu, on ne peut déterminer son époque par l'examen de son style; il faut se borner à dire qu'il vécut avant l'invasion de l'Égypte par les Arabes.

III. Au nombre des écrivains grecs qui propagèrent des traditions fabuleuses sur Alexandre, il faut compter *Æthicus Ister*, historien peu connu, dont on ignore l'époque, mais qui doit être postérieure à Constantin[3]. On lui attribue une cosmographie et un traité intitulé *Sophogrammii* ou *de Sapientiis*, qui furent traduits en latin par un prêtre nommé Jérôme. Cette cosmographie nous est parvenue[4], mais les éditions imprimées[5] paraissent différer de certains manuscrits qui contiennent beaucoup de fables. Elles y ont sans doute été interpolées, et Mannert, qui cherche à distinguer le texte original de ce qui peut y avoir été ajouté, pense que ces altérations datent du huitième siècle. Un manuscrit de Florence, qu'on estime du dixième siècle[6], pourrait donner quelques lumières sur ce point. Quoi qu'il en soit, l'édition de Simler (p. 33) parle des « *Aras ac terminos Alexandri magni Macedonis in Rhobascorum* (Orose dit *Roxolanorum*) *finibus sitas*; mais il ne contient aucune tradition fabuleuse, tandis que quelques manuscrits racontent l'arrivée d'Alexandre sur les côtes de l'Océan septentrional et sa descente au fond de la mer[7].

[1] F. Juret, Gilbert Gaulmin, Du Cange, Carpentier, etc.

[2] Ces vers donnent un caractère particulier à la récension d'Æsope et la distinguent du Pseudo-Callisthène. Le traducteur n'a pas su les rendre en latin et ses efforts maladroits attestent qu'il traduisait véritablement un texte grec. (V. plus bas.)

J. Valerius, et par conséquent Æsope, ont parlé des Colonnes d'Hercule d'or et d'argent, tandis que le Pseudo-Callisthène grec n'en parle pas. (Cependant le faux Callisthène (II, 34) raconte qu'Alexandre, après avoir traversé un désert, rencontra les Colonnes d'Hercule et de Sémiramis, qui étaient d'or.)

[3] Il ne faut pas le confondre avec *Ister*, disciple de Callimaque, dont les fragments ont été recueillis par Lenzius et Siebelis, à la suite de ceux de Phanodème, etc. Lips. 1812, 8°, pp. 51 à 80, et qui est cité par Plutarque (*Vit. Alex.* p. 691) parmi les historiens d'Alexandre.

[4] Dès le dixième siècle, on a attribué à Æthicus l'itinéraire connu plus généralement sous le nom d'Antonin. Des critiques plus modernes ont adopté cette opinion, et l'ont considérée comme une partie de sa cosmographie. D'autres ont pensé que Julius Honorius avait composé cet itinéraire, et l'on a sous ce dernier nom quelques *excerpta* tirés mot pour mot de la cosmographie. (V. *ad calcem Pomponii Melæ curâ Gronovii, Lugd. Batav.* 1722, 8°, p. 691-702. — Wesseling. *Præf. ad Hist. Rom.* — Fabric. *Bibl. lat.* lib. I, cap. 10, § 11. — Schœpflin, *Alsat. illustr.* t. I, p. 614. — Mannert, *Introd. ad Tabul. Peutinger.* sect. 1. — Ger. Meermann, ad lib. V *Anth. lat. epigr.* CXV, t. II, p. 394. — Targioni Tozzetti, *Viagg. nella Toscan.* t. IX, pp. 161-165.) — Cette cosmographie se trouve aussi dans le second chapitre du livre Ier d'Orose, sans que l'on sache lequel des deux auteurs a copié l'autre.

[5] *Æthici cosmographia.— Antonini Augusti Itinerarium, ex bibl P. Pithœi cum scholiis Jos Simleri*, Basileæ, 1575, in-12. — La moins mauvaise édition est celle qu'on trouve à la fin du *Pomponius Mela* de Gronovius, Leyde, 1722, 8°.

[6] Bandini, *Catal. Bibl. Laurent. Cod. lat.* t. III, col. 324-330.

[7] Simler (*Præf. ad J. Balassam de Gyamarth*) cite l'ouvrage d'Æthicus, d'après Lilio Giraldi, sous le titre de *Antiquitatis Historiæ*, et dit que Pierre Daniel d'Orléans en possédait un manuscrit intitulé: *Liber Æthici philosophi editus oraculo, a Hieronymo Presbytero translatus in latinum, ex cosmographiâ et mundi scripturâ*. Martin Opitz, dans ses notes sur le rhythme en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne (apud Schilter, *Thesaur. rer. septentr.* t. I), affirme que les *Edicta cosmographica* d'Ister, traduits par Jérôme, existaient, *literâ sanè antiquissimâ* dans sa bibliothèque et dans celle de de Thou; il en donne la notice suivante : « Nunc quid Hieronymus ex Istro de Alexandri

Le second ouvrage d'Æthicus Ister est perdu; Simler, qui le nomme *Sophogrammii*, avoue ne l'avoir point vu; mais d'après la note d'un savant, il l'annonce comme étant rempli de fables et écrit dans un style barbare [1].

La manière dont il en parle semble indiquer que c'était moins un ouvrage original d'Æthicus, qu'une sorte de compilation où cet écrivain était souvent cité. Cependant Roger Bacon [2] rapporte un assez long passage de la traduction que fit Jérôme du livre d'Æthicus, sous le titre de *de Sapientiis*, titre qui représente en latin celui de *Sophogrammii*, et ce rapprochement me semble prouver qu'Æthicus Ister était ou passait pour être l'auteur de cet ouvrage qui, au treizième siècle, n'était point perdu [3]. Dans le passage rapporté par R. Bacon, il s'agit

hoc facto referat audiamus : « *Asserit (Ister) Alexandrum Magnum illùc per* « *obsidum fœdera peraccessisse, ob hoc tantum ut hac caussa navalium in-* « *dustriam* (apud gentes insulas Oceani Magni Boriei, ut ait, habitantes) *con-* « *sideraret et astuciam. Et ultra quàm credi potest de eo famosissimas fa-* « *bulas inquiunt. Aiunt enim in ipsas colymphas ipsum Alexandrum introïsse* « *et profundum conscendisse usque ad imum, ut sciret Oceani profundum et* « *differentiam maris et abyssi. Nobis verè incredibile videtur.* » Le commentateur ajoute que Jérôme décrit longuement les *cloches du plongeur* qu'il nomme *colymphæ*.

[1] Simler, *Præfat.* « Hic Æthicus, Istria regione sophista, claruit primusque codices suos cosmographiam nuncupavit; alios, quos non minora, sed majora dixisse cognovimus, Sophogrammios appellat. Nobis librum illum videre non contigit, sed in nostro exemplari, hoc de illo judicium a viro docto adnotatum fuit : librum esse barbarè scriptum, nugis et fabulis refertum, de creatione mundi, de elementis, de mirabilibus mundi, etc. Omnia indigna Hieronymo : ac ne Æthici quidem, quoniam in eo libro ipse Æthicus Ister philosophus sæpè citatur, et Alchimus. »

[2] *Opus Majus*, p. 190.

[3] Fratris Rogeri Bacon *Opus Majus*, Edit. S. Jebb. (Londini 1733, fol.) p. 190 : Et in cosmographia sua Æthicus astronomus dicit gentes varias debere exire circa dies Antichristi, et eum vocabunt Deum Deorum, prius mundi regiones vastaturi. Et Hieronymus hoc confirmat in libro quem transtulit *De sapientiis* hujus philosophi. Et Alexander cum eis pugnavit, sed superare non potuit, sicut iste Æthicus testatur et refert Hieronymus, et ideo ingemuit et ait :... Bacon rapporte le discours d'Alexandre, tel qu'il était dans l'ouvrage de Jérôme. Il ajoute plus bas : Quando enim non potuit vincere has gentes, tunc, ut scribit Æthicus et confirmat Hieronymus, Alexander immolavit hostias Deo et deprecatus est tota nocte et die Dei misericordiam et consilium, et divinâ potentiâ

des peuples tartares qui furent enfermés par Alexandre, et des montagnes qui, à sa prière, se rapprochèrent pour faciliter cette entreprise.

Le nom d'*Ister* paraît corrompu en celui d'*Histeria* dans les Origines d'Isidore de Séville [1], et cette correction place le temps où vécut Ister entre le quatrième et le septième siècle. Raban Maur, au neuvième siècle, nous dit qu'Æthicus le cosmographe était Scythe de nation, et que le vénérable prêtre Jérôme fut son interprète [2]. On peut croire que ce dernier intercala des fables dans sa version, et cela s'accorderait avec la conjecture de Mannert sur l'époque de l'altération du texte d'Æthicus.

IV. J'ai parlé ci-dessus d'un roman grec sur Alexandre, que quelques critiques ont à tort confondu avec celui qui porte le nom de Callisthène. Ce roman a pour titre : Βίος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος καὶ πράξεις.... [3], et cette rédaction ne peut être plus récente que le onzième siècle, puisqu'il en existe un ma-

affuit terræ motus magnus, et convenerunt montes adversus montes, et approximaverunt per stadium unum ad spatium unius quadrigæ, et ipse tunc erexit portas miræ magnitudinis et linivit eas bitumine incognito quod nec igne, nec ferro, nec aquâ, nec aliquâ re dissolvi potest, nisi solo terræ motu violento.

[1] V. Mart. Opitz, not. 13, *ad Rhythm. de S. Annone.*

[2] Hraban. Maur. *De invent. ling. apud* Goldast. *Rer. Alemanic. Script.* t. II, p. 66 : Litteras etiam Æthici philosophi cosmographi natione Scythicâ, nobili prosapiâ, invenimus, quos (*sic*) venerabilis Hieronymus Presbyter ad nos usque cum suis dictis explanando perduxit, quiâ magnificè ipsius scientiam atque industriam duxit....

[3] Il serait intéressant de comparer le Βίος Ἀλεξάνδρου avec l'*Historia de Præliis*, dans le but de déterminer lequel est l'écrit original et lequel est la traduction. Il paraît au premier abord que le latin a été traduit du grec, mais si l'on réfléchit que le latin existait avant le dixième siècle (*Catal. de Bobio*) et que Joseph, fils de Gorion (qui se trouve cité au commencement du dixième siècle, et qui, par conséquent, a écrit avant le dixième) l'a copié, on ne pourra placer l'*Historia de Præliis* plus tard que le neuvième siècle; et si elle a été traduite du Βίος Ἀλεξάνδρου, ce dernier écrit devra remonter au huitième siècle.

Ne serait-il pas possible que le Βίος Ἀλεξάνδρου fût une traduction de l'*Historia de Præliis*, faite en Italie par quelque auteur calabrais, ou en Grèce, d'après le roman latin et peut-être au temps des Empereurs français de Constantinople ???

On aurait alors : Historia de Præliis.... huitième ou neuvième siècle.
Joseph, fils de Gorion.. dixième siècle.
Βίος Ἀλεξάνδρου.... .. onzième — treizième siècle.

nuscrit de ce temps [1] et le style paraît répondre à cette époque [2]. J'ai déjà dit que Fabricius l'avait confondu avec le faux Callisthène et que Frédéric Spanheim, Scaliger, Saumaise et Casaubon en ont parlé. Berkelius et Fabricius en ont publié un long fragment [3]. Un manuscrit de la Bibliothèque bodleienne, cité par Gagnier [4], me paraît devoir être indiqué ici, quoique le commencement présente une variante qui pourrait faire soupçonner une rédaction différente [5].

V. Plusieurs historiens grecs ont eu connaissance des romans qui furent écrits sur Alexandre et en ont conservé des circonstances dans leurs ouvrages. Ces romans durent être lus avec avidité dans la Grèce, et quelques-unes de leurs fables se glissèrent dans des ouvrages sérieux. M. de Sainte-Croix [6] pense que dès le troisième siècle de notre ère Jules Africain avait parlé de l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias; mais j'ignore quel fondement il pouvait donner à cette opinion; et c'est par une conjecture tout aussi hasardée que Joseph Scaliger, en recomposant à sa manière la Chronique d'Eusèbe, y a fait entrer la même fable [7]. Maintenant que l'on connaît la version arménienne de cette Chronique [8], et que l'on peut s'assurer

[1] *Bibl. Reg. Paris.* ms. gr. nº 1711. Il commence par ces mots: οἱ σοφώτατοι Αἰγύπτιοι, θεῶν ἀπόγονοι, γῆς μάτρα καταλαβόμενοι, θαλάσσης κύματα ἡμερευσάμενοι, ποταμῶν Νεῖλον διαπερησάμενοι, οὐρανοῦ ἀστροθεσίαν διαψηφισάμενοι παραδεδώκασι τῇ οἰκουμένῃ... On trouve le même ouvrage dans la Bibl. Ambroisienne (O, 117, part. super.) et ailleurs. Les divers manuscrits présentent des différences.

[2] Aug. Mai, *Præf. ad J. Valerium*, p. XX: Opus græcum humili quidem stilo sed nondum barbaro. Id cum Julio Valerio sæpè congruit, sæpè etiam ab eo discrepat..... auctoris nomine caret liber. Sed profectò non est ille Pseudo-Callisthenes quem dicit Sanctiorucius, p. 168 et sq. uti mihi innotuit conferenti ejusdem locos et χαρακτῆρας a Sanctiorucio notatos.

[3] Berkel. *Not. ad Steph. Byz.* voce Βουκεφάλεια. — Fabric. *Bibl. gr.* t. XIV, pp. 148-150.

[4] *Præf. ad Josippon.* p. XVI.

[5] Ce manuscrit commence : οἱ σοφοὶ τῶν Ἑλλήνων, (je crois qu'il faut lire: τῶν Αἰγυπτίων) θεοὶ ὄντες;.... V. Gagn. *Præf. ad Josippon.* p. XVI.

[6] *Examen*, p. 163.

[7] Page 55.

[8] *Eusebii Pamphili Chronicon bipartitum... ex armeniaco textu in latinum conversum...* operâ P.-Jo.-Bapt. Aucher... Venetiis, 1818, 4º, 2 vol.

qu'il n'y est nullement question du séjour de Nectanèbe en Macédoine, on est certain qu'Eusèbe n'en avait point parlé.

Ce fut au sixième et au septième siècle que les fables sur Alexandre commencent à se montrer dans les écrits des historiens grecs. La Chronique Pascale [1] rapporte que Nectanèbe s'enfuit d'Égypte sous un déguisement et se retira en Macédoine où régnait Philippe; mais il faut dire que l'époque de la rédaction de cette Chronique est fort incertaine; elle paraît l'ouvrage de plusieurs auteurs, et les conjectures de savants qui l'attribuent à Cosmas, écrivain du sixième siècle, ou à George d'Alexandrie, qui vécut dans le siècle suivant, présentent peu de certitude [2].

Au huitième siècle, George le Syncelle, qui a tracé d'une manière si confuse la marche d'Alexandre, et qui, du Palus Méotide le conduit jusqu'au Gange [3], parle de la fuite de Nectanèbe, et dit que selon les uns ce roi se réfugia en Éthiopie, mais que d'autres auteurs prétendent qu'il alla en Macédoine, où, par ses prestiges, il séduisit Olympias et devint père d'Alexandre [4].

Jean Malala, qui paraît avoir écrit un peu après le Syncelle [5], c'est-à-dire au neuvième siècle, mêle les romans à l'histoire d'Alexandre et raconte le premier comment ce héros, qui avait conquis le monde, fut un moment prisonnier de Candace, reine de l'Inde (τῆς βασιλίσσης τῶν ἐνδότερον Ἰνδῶν). Il l'épousa et passa en Éthiopie [6]. Suidas (voce Ἀλέξανδ.) raconte aussi la

[1] Πασχάλιον, *seu Chronicon Paschale a mundo condito ad Heraclii imperatoris annum vigesimum...* curâ Car. Du Fresne du Cange (Paris, 1688, fol.) p. 170.

[2] *Saxii Onomast.* II, 43... quis in tanta opinantium discordia judex sedebit?

[3] Georg. monachi Syncelli *Chronograph.* curâ Jac. Goar. (Paris, 1632, fol.) p. 264.

[4] *Ibid.* p. 256.

[5] H. Hodii *Proleg. ad Joa. Malal.* § XIV-XXIX. — Oudin, *De Script. eccles.* II, p. 408 — Reiske et Dindorf ont soutenu que J. Malala appartenait au sixième ou au septième siècle. (J. Malalæ *Chronog.* Bonn, 1831, 8º. Dindorf. *Præfat.*)

[6] Joa. Antiocheni cognomento Malalæ *Hist. chronic.* (Venet. 1733, fol.) p. 82.

même fable, mais son ouvrage a été si souvent interpolé qu'on ne saurait le rapporter à un temps déterminé.

Les fables s'étendent dans Cedrenus, auteur du onzième siècle. Il raconte celles de Nectanèbe et de Candace : il conduit Alexandre du palais de cette reine par le Phase, Cadix et les nations britanniques jusqu'à l'Indus, puis à l'Océan et au pays des *Brachmanes* ou *Macrobii*. Alexandre y fit élever une colonne. Cedrenus parle des animaux de l'Inde, de dragons de soixante-dix coudées, de scorpions d'une coudée, de fourmis d'une palme, et de l'immense *Odontotyrannus* qui peut engloutir un éléphant [1].

Michel Glycas, écrivain postérieur à Cedrenus [2], a répété les mêmes traditions fabuleuses [3], et J. Tzetzès, à la fin du douzième siècle, cite plusieurs fois Callisthène et particulièrement dans les vers où il rappelle l'aventure d'Alexandre chez Candace [4].

Telles sont les traces du roman d'Alexandre que l'on trouve dans les historiens byzantins ; elles se rapportent aux traditions d'Alexandrie.

VI. Il existe dans un ouvrage grec de date incertaine des débris de fables pour le moins aussi absurdes et d'une origine absolument différente. Cet ouvrage porte le titre de *Révélations* [5] et le nom de Methodius ; mais malgré quelques manuscrits qui l'attribuent à l'évêque de Patare et de Tyr, il ne peut appartenir qu'à un écrivain beaucoup plus récent et peut-être

[1] Georg. Cedreni *Compendium historiarum* (Paris, 1647, fol.) pp. 150-153.

[2] Il est incertain si Glycas vécut au douzième ou au quinzième siècle. La première opinion est plus probable. (Harles. *Introd. in ling. græc.* t. II, p. 354. — *Suppl.* t. II, p. 68. — G.-F. Walch, *in Comment. soc. Gotting.* t. V, p. 18. — Morelli, *Bibl. ms. gr. et lat.* t. I, p. 266.)

[3] Mich. Glycæ *Annales* (Paris, 1660, fol.) p. 141.

[4] Jo. Tzetzis *Chiliad.* III, v. 885-889. V. encore *Chil.* I, 323. — *Chil.* VII, 405 et 418. — V. Geier, *Alex. M. Hist. script.* p. 230, not.

[5] On le trouve en grec et en latin dans *Grinæi Orthodoxogr.* t. I, et en latin dans *Maxim. Bibl. Patrum.* t. III. Sur les autres éditions V. Fabric. *Bibl. græca*, t. VII, p. 269 ed. Harles.

à ce Methodius qui, en 1240, fut pendant quelques mois patriarche de Constantinople [1]. Quoi qu'il en soit, l'auteur a puisé une partie de ses traditions chez les écrivains arabes, et voici ce qu'il raconte sur le héros macédonien. Philippe épousa Chuseth, fille de Phool, roi d'Éthiopie, et en eut Alexandre. Ce prince ayant succédé à Philippe, vainquit et tua Darius, et, après la victoire, il descendit jusqu'à la mer qu'on appelle *Regio solis*, et il vit des nations immondes et horribles. Il les enferma aux extrémités de l'Aquilon, et, à sa prière, les montagnes appelées *Ubera Aquilonis* se rapprochèrent à la distance de douze coudées. Alexandre fit fermer cet espace par des portes d'airain qu'il enduisit de *Assurim*, drogue qui résiste au fer et au feu. En revenant, Alexandre fut empoisonné par ses serviteurs. Après Alexandre, quatre de ses serviteurs régnèrent. Sa mère, Chuseth, retourna en Éthiopie ; mais *Bisas*, fondateur de Byzance, envoya le général Germanicus pour la demander en mariage à Phool son père, qui fut si joyeux de cette alliance, qu'il conduisit lui-même sa fille à Byzance. La fille de Bisas et de Chuseth épousa Romulus, roi de Rome, qui était surnommé *Armelæus*. Il en eut trois fils : *Armælus*, qui régna à Rome ; *Urbanus*, qui régna à Byzance, et *Claudius*, qui régna à Alexandrie. Tout cela n'était que l'accomplissement d'une prophétie de David, qui, prévoyant que Chuseth susciterait le royaume des Romains, avait dit : *Ab Æthiopia prævenient manus ejus Deo* [2].

Le ménologe grec au 10 juillet vante la clarté et la sagacité de Methodius dans ses prophéties et semble faire allusion à ses *Révélations*. Il faut donc espérer qu'il connaissait l'avenir mieux que le passé, et se rappeler que le saint évêque de Patare et de Tyr n'est pour rien dans ces sottises qui ne furent écrites que dix siècles après sa mort.

[1] Fabric. *Bibl. græc.* t. VII, pp. 269, 271, 274. — Cave, *Script. Eccl. Hist. litter.* p. 106. — Schilter, *Thesaur. ling. septent.* t. III, p. XLI, et sq.

[2] *Max. Bibl. patrum.* t. III, p. 729.

VII. Les Grecs modernes traduisirent les romans d'Alexandre dans leur langue vulgaire : ils les écrivirent en prose et aussi en vers de l'espèce qu'ils ont nommée *Vers politiques* [1]. Je connais deux poëmes en grec vulgaire sur ce sujet.

Le premier se trouve en manuscrit à la Bibliothèque de St-Marc, à Venise [2]. Des vers qu'on lit à la fin disent qu'il fut écrit en l'an 6896 de l'ère des Grecs, c'est-à-dire en 1388 de l'ère chrétienne. Il est sans nom d'auteur, et voici son titre et son commencement :

Ἐξήγησις ἱστορικὴ κατὰ λεπτὸν ἐλθοῦσα
Τὴν γένεσιν, ἀνατροφήν, καὶ πράξεις Ἀλεξάνδρου,
Μέγιστα κατορθώματα, καὶ τελευτὴν τὴν τούτου,
Παρὰ Αἰγυπτίων ἐκ παλαιᾶ καλῶς παραδοθεῖσα.

Ὁ Μακεδόνων βασιλεὺς Ἀλέξανδρος ἐκεῖνος
Ὁ γίγας, ὁ περίφημος, ὁ συνετὸς ἐν λόγοις...

Cet ouvrage contient les mêmes traditions que celui qui porte le nom de Callisthène et paraît en être une translation en vers [3].

Le second poëme a pour auteur *Demetrius Zeno*, de Zanthe, qui est plus connu pour avoir traduit en vers grecs vulgaires la *Batrachomyomachie*, qui porte le nom d'Homère. Il vivait au commencement du seizième siècle, et son ouvrage, sous le titre de Ἀλέξανδρος ὁ Μακεδών, fut imprimé pour la première fois à Venise, en 1529 [4], et depuis lors un très-grand nombre de fois. J'ai sous les yeux une édition dont voici le titre et les premières lignes [5] :

[1] Conf. Mart. Crusii *Turco-Græc.* p. 193. — Ilgen, *Schol. in Batrachomyom. ad calc. Hymnor. Homeric.* p. 656, 657.

[2] *Cod.* 408, chartac. 4°.

[3] Zanetti et Buongiovanni, *Græca D. Marci Bibl.* p. 198. — Morelli, *Bibl. ms. græca et lat.* pp. 277, 278. Ce ms. a appartenu au cardinal Bessarion.

[4] Mart. Crusii *Turco-Græc.* p. 372. — Fabric. *Bibl. græc.* t. XI, p. 422, éd. Harl.

[5] Je pense que la Vie d'Alexandre, en vers, imprimée à Venise, en 1603, et citée dans le *Catal. Bibl. Univ. Lugd. Batav.* p. 225, est une édition du poëme de Démétrius Zeno.

Ἱστορία εἰς τὴν ὁποίαν περιέχεται ὁ Βίος καὶ ἡ Ἀνδραγαθίαις τοῦ περιβοήτου Βασιλέως Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος, υἱοῦ τῶν θαυμαστῶν βασιλέων Φιλίππου, καὶ Ὀλυμπιάδος. Νεωστὶ τυπωθεῖσα, καὶ μετ' ἐπιμελείας διορθωθεῖσα. Ἐνετίησιν · αωϛ' 1805 (*sic*) 8°.

Γέννησις, κατορθώματα, καὶ θάνατος Ἀλεξάνδρου Μακεδόνος διὰ στίχων.

Σοφία τῶν Αἰγυπτίων, ἦτον πολλὰ περίσσα
τὸν οὐρανὸν ἀρίθμησαν, καὶ τ' ἄστρα ἐμετρῆσαν·
Ἐμέτρησαν καὶ τὸ λοιπὸν, τὰ βάθη τῆς θαλάσσης,
ἔδειξαν καὶ τὴν τέχνην τους, νὰ σώσῃς νὰ τὴν πιάσῃς,
Τὴν τέχνην τοὺς ἀφήκασι, στὴν γῆν ἐξαπλωμένη,
μὰ τὴν ἐξεύρουν ὅλοι τους, κ' ἔμεινε διαρκεμένη.

Περὶ τὸ πῶς ἀφόντευσεν ὁ Ἑκτεναβὸς τὴν Αἴγυπτον.

Ἔλεγε γὰρ ὁ Κτεναβὸς ; τὴν Αἴγυπτ' ἀφεντεύει
αὐτὸς ἦτον ἕνα τερος, ὁποῦ τὴν κυριεύει....

Ces romans sur Alexandre furent rendus encore plus populaires parmi les Grecs en les translatant en prose, et chaque traducteur s'efforça d'ajouter à son ouvrage de nouveaux détails et de nouvelles merveilles. J'indiquerai un de ces écrits qui fut rapporté de Constantinople par Busbeq et qui existe en manuscrit dans la Bibliothèque de Vienne. Il est intitulé : Διήγησις καὶ ἡ γέννησις καὶ ἡ ζωὴ τοῦ Ἀλεξάνδρου... [1] et c'est sans doute le même ouvrage qui a été publié sous le titre de : Διήγησις Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος περιέχουσα τὸν βίον αὐτοῦ, τοὺς πολέμους... Νεωστὶ τυπωθεῖσα καὶ ἐπιμελῶς διορθωθεῖσα παρὰ Κηρυκοῦ Χαιρεστίου τοῦ Κρητός. — Venise, 1788, in-12, et dont le second titre, après le *proœmium*, porte : Γέννησις, κατορθώματα καὶ θάνατος Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος.

Une autre rédaction tout à fait populaire a été publiée plusieurs fois à Venise. Mon édition a pour titre : Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος βίος, πόλεμοι καὶ θάνατος. — ἐν Βενετίᾳ, 1819, in-12. — Après une préface des éditeurs, le roman commence par un

[1] Lambec. *Cat. bibl. Vindob.* t. V, p. 347, éd. Kollar.

chapitre intitulé : Περὶ Μακεδονίας καὶ Ἀλεξάνδρου, et par ces paroles : Ἡ Μακεδονία εἶναι ἐπαρχία μεγάλη τῆς Εὐρώπης... et on y lit qu'Alexandre était non le fils de Philippe, mais le fils de Nectanèbe. Le second chapitre est : περὶ τοῦ βασιλέως Νεκτεναβοῦ, et on y lit : οὗτος ὁ θαυμαστὸς ἀστρονόμος καὶ βασιλεὺς Νεκτεναβὸς ἐβασίλευσεν εἰς ὅλην τὴν Αἴγυπτον μὲ τὰ μαγικά του τεχνεύματα...

M. de Sinner cite comme étant une version du faux Callisthène [1] un roman en grec vulgaire et en prose, dont il donne le titre [2], et qui peut-être est le même que celui dont je viens de parler. Cependant la qualification de *Version de Callisthène* que M. de Sinner lui donne, ne saurait convenir, dans un sens exact, à la Vie d'Alexandre indiquée au § IV. M. de Sinner, sur l'autorité d'un auteur allemand [3], attribue l'écrit grec dont il fait mention à Démétrius Gobdélas.

VIII. Enfin un historien grec du dix-septième siècle, Dorothée, archevêque de Malvoisie, a adopté dans sa chronographie [4] une partie des fables répandues et en quelque sorte accréditées par ces nombreux romans. Il raconte comme historique l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias, la naissance d'Alexandre et la mort du magicien qui sut tromper le roi et la reine de Macédoine [5].

[1] Sinner, *Præfat. ad Longi Past.* (Paris, 1829) p. 31.

[2] Ἱστορία Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος περιγράφουσα τὰς ὁδοιπορίας αὐτοῦ, τούς τε πολέμους, καὶ τὰ κατορθώματα καὶ ἄλλα πλεῖστα πανὺ περίεργα. Venetiis, 1810.

[3] Münnich, *Neugr. Sprachlehre*, Dresde, 1824, p. 69.

[4] Βιβλίον ἱστορικόν... Venise, 1631, 4°. Une seconde édition a été imprimée dans la même ville, sous le titre de ὁ χρονόγραφος, τουτέστι βιβλίον ἱστορικὸν συνοπτικόν.... 1686, 4°. La Bibliothèque publique de Genève possède une édition plus récente de cet ouvrage, sous le titre de : *Livre historique contenant les histoires variées et remarquables depuis le commencement du monde à la prise de Constantinople* (en grec moderne.) Venise, 1763, in-4°. A la page 111 Dorothée raconte l'histoire des amours de Nectanèbe et d'Olympias et la naissance d'Alexandre.

[5] Sainte-Croix, *Exam.* p. 166, not. 2.

IV.

MOLDAVES.

De la langue grecque les romans sur Alexandre passèrent dans celle des Moldaves. Nicolas Costin qui, au commencement du dix-huitième siècle, écrivit l'histoire de la Moldavie, dit : οὐχ ὡς γράφουσιν ἄλλοι περὶ τοῦ Ἀλεξάνδρου πολλὰς μυθολογίας καὶ τὰς ἔφεραν εἰς τὴν Μολδαβικὴν γλῶσσαν... Sulzer [1] cite une histoire d'Alexandre le Grand, imprimée en moldave, sous le titre de *Alexandria* : c'est sans doute une histoire fabuleuse [2].

[1] *Geschichte des transalpinischen Daciens, das ist Walachey, Moldau und Bessarabiens*, Wien, 1781, in-8°, t. III, p. 39.

[2] Hase, t. XI, p. 366 des *Notices. des ms. de la Bibl. du roi.*

V.

ARMÉNIENS.

Les Arméniens, qui eurent des relations si suivies avec les Grecs de Constantinople, d'Athènes et d'Alexandrie, et qui transportèrent dans leur langue un si grand nombre d'ouvrages grecs, en reçurent la connaissance des romans sur Alexandre. Moïse de Chorène, célèbre historien et littérateur arménien, qui vécut au cinquième siècle, raconte que plusieurs auteurs prétendaient que Nectanèbe avait été le père d'Alexandre [1].

Les Arméniens traduisirent en leur langue un des romans grecs sur Alexandre [2], et il en existe encore des exemplaires.

[1] Moses Choren. lib. II, cap. 12, p. 105 ed. Whiston.

[2] Ang. Mai, *de Philonis et Euseb. script. inedit. aliorumque libris ex Armeniac. ling. convertendis*, p. LXXI : « Denique monstrabat mihi Zohrabus historiam quamdam magni Alexandri, valde tamen fabulosam, adeòque parùm optabilem, sive ea publico usui jam apud aliquam gentem prostet, sive secus. » — La version arménienne a été publiée à Venise 1842, in-8° (V. Geier, p. XXXV, not. 8; p. 230, not.) : « La biographie arménienne est, comme vous l'avez très-bien supposé, le Pseudo-Callisthène, mais dans la plus ancienne forme, ou du moins dans la forme la plus voisine de l'ancienne, dépouillée de ces adjonctions postérieures, la plupart si absurdes, quoiqu'elle contienne aussi bien que toutes les autres récensions de cet auteur beaucoup de merveilleux. Du reste cette biographie, comme le remarquent expressément les éditeurs arméniens dans la préface (et nous devons reconnaître dans ces savants méchitaristes les juges les plus compétents sous ce rapport) a été traduite dans le cinquième siècle de notre ère ; ils soupçonnent aussi que Moïse de Chorène, le plus fameux historien arménien, en est le traducteur, de même qu'ils pensent que ce même auteur doit aussi avoir traduit la Chronique d'Eusèbe en arménien. A la page 73 (le tout a 198 pages) se trouve l'apostille : « Ici finissent la naissance et les actions d'Alexandre, « Macédonien, par le sage Aristote; nous commençons maintenant à parler aussi « de son expédition contre Platée, ville des Athéniens. » A la page 186 se termine la biographie proprement dite ; viennent ensuite des éloges sur la mort d'Alexandre, par Chatschatur, de Ketscharru (?), contenant des plaintes d'Alexandre lui-même, d'Olympias, de Roxane, de ses généraux et de ses soldats, et enfin des paroles d'exhortation d'Alexandre à ses amis. On pourrait bien mieux intituler cela : Discours relatifs à la mort d'Alexandre. » Tiré d'une lettre de G. Petermann à Geier.

J'en ai vu un manuscrit acéphale dans la bibliothèque des méchitaristes de St-Lazare, à Venise, et le Père Pascal Aucher m'assura (le 2 mai 1822) qu'il en avait vu un manuscrit complet venu de Smyrne. D'après les détails que me donna ce savant, cet ouvrage débute par l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias. On y trouve l'histoire des arbres du Soleil et de la Lune, mais il n'y est pas question de la descente d'Alexandre au fond de la mer, ni de son ascension dans les airs. Le traducteur arménien annonce qu'il a usé de quelque liberté en faisant sa version et qu'il a rejeté certaines choses que les *oreilles arméniennes n'auraient pu supporter*. M. Aucher me confirma ce que le docteur Zohrab m'avait déjà dit à Paris, en 1821, c'est qu'on juge avec certitude par le style de cet ouvrage, qu'il fut traduit dans le beau temps de la littérature arménienne, c'est-à-dire dans le cinquième siècle, ou au commencement du sixième. Il serait possible que ce roman arménien eût été traduit sur le faux Callisthène [1], et si cela était certain, on aurait une donnée essentielle sur l'âge du romancier grec.

[1] Sinner, *Præfat. ad Longi Pastor.* p. 31 : « Ut C. F. Neumannus, professor Monacensis mihi affirmavit ejusdem libri (Callisthenis) *ad verbum translati* exstat versio armeniaca apud mechitaristas S. Lazari Venetiis monachos, quæ ad sæculum VI^m^ procul dubio potest referri. Liber ille ad historiam erit quidem inutilis, sed utilissimus ad determinandam confusionem illam traditionis de Alexandro Magno occidentalis cum orientali..... »

VI.

SLAVES.

Les fables sur Alexandre parvinrent chez les nations slaves qui, de tout temps, eurent de fréquentes communications avec la Grèce. Il est question du magicien *Nephtanaw*, de ses amours avec Olympias, dans une chronique slave, et il paraît que l'auteur a tiré ce qu'il en dit de la chronographie de l'archevêque Dorothée [1]. Quelques auteurs modernes ont pensé que les Slaves étaient les mêmes peuples que les Scythes avec lesquels Alexandre eut quelques rapports; ils osent même affirmer qu'Alexandre leur accorda un diplôme qui constatait son amitié pour eux, et ils en citent le contenu [2]. Mais il n'y a là, ainsi que dans certaines traditions analogues des Polonais [3], des Francs et des Allemands, qu'anachronismes et absurdités, sans rapport avec les traditions qui nous occupent [4].

[1] Sainte-Croix, *Exam.* p. 166. Il renvoie à Alter (Mélang. philol. et critiq. p. 1-28) qui a donné une notice de cette chronique.

[2] Georg. Ratkai, *Memoriæ Regum et Banorum Croatiæ* (Viennæ 1651 fol.) lib. I, p. 10. — Schönleben, *Carniola antiqua et nova*, t. I, p. 58, 59. — Math. Petr. Katanosich, *Specimen Philolog. et Geog. Pannoniorum*, p. 1 et 2. — Matth. Belius, *Præfat. ad Grammat. Slavico-Bohemic.* § 6. — Fabric. *Bibl. Græc.* III, p. 31. — Petr. de Révai, *De Monarch. Hungariæ* (Franef. 1659, fol.) apud Gyarmathi, *Affinitas linguæ Hungar. cum linguis Fennicæ originis* (Gotting. 1799, 8°), p. 208. — Pez, *Thesaur. Anecdot.* t. III, part. III, p. 475. Récit d'un moine de Tegernsée (X° siècle, mais vraisemblablement plus récent). Il parle d'anciennes chansons qui disent que tous les peuples occidentaux ayant envoyé des députés à Alexandre pour se soumettre à lui, les Bavarois seuls osèrent lui déclarer la guerre. (Du Buat, *Hist. anc. des peuples de l'Europe*, t. XI. p. 7, 8.)

[3] V. Eccard, *De origine German.* p. 143-146.

[4] Karamsin, *Hist. de l'Empire Russe*, t. I, p. 37, trad. franç. «. . Une ancienne tradition des peuples slaves qui parlent des guerres soutenues par eux contre Alexandre le Grand, vainqueur des Gètes.» — (Il renvoie à Stanislas Sarnitski, *Annales Polonorum*, lib. II, p. 877. — Mauro Orbini, *Historiographie du peuple Slave*, p. 3. — Raïsch, *Hist. des différents peuples slaves*, édition de Vienne, t. I, p. 3.) — Les auteurs persans ont parlé de ces guerres. V. ci-dessus, p. 8, not. 2.

VII.

LES ARABES.

Les Arabes apprirent l'histoire en faisant des conquêtes; ils entendirent les récits de l'Égypte et de la Perse; les traditions fabuleuses de ces régions se retrouvent dans leurs écrits.

Le chrétien jacobite Eutychius, dont le véritable nom est Saïd-ebn-Batrik, dans l'*Histoire universelle* qu'il écrivit au dixième siècle, rappelle qu'un roi d'Égypte, nommé *Pharaôh Shanak*, vaincu par Ochus, se déguisa pour échapper à son ennemi et se retira en Macédoine [1]. Il parle aussi de la mort d'Alexandre, à qui les astrologues avaient prédit qu'il cesserait de vivre dans un lieu où le ciel serait d'or et la terre de fer. Parvenu à Shahrazur, il tomba malade et on le plaça sur une cotte de mailles de fer, tandis qu'on garantissait sa tête avec un bouclier doré. Alors Alexandre vit que la prédiction allait s'accomplir; il écrivit à sa mère et mourut [2].

La version arabe qui fut faite du Schah-nameh, dans le trei-

[1] *Eutych. Annal.* p. 267. Edit. Oxon. 1658, 4°.

[2] *Eutych. Annal.* p. 284-287. Cette fable, d'origine arabe, fut adoptée plus tard par Firdousi, Mirkhond et plusieurs autres auteurs persans. On la lit encore dans un ouvrage français, écrit vers 1400 par Guill. de Tignonville, et intitulé: *Les dictz moraux des Philosophes.* Paris 1531, petit in-8°.

zième siècle [1], dut donner plus de vogue aux traditions sur Alexandre. Aussi, à cette époque, le célèbre Grégoire Abulfarage (dont je ferai mention ici parce qu'il ne se borna pas à écrire son grand ouvrage en syriaque, mais qu'il le traduisit lui-même en arabe) raconte que *Nectabius*, chassé d'Égypte par *Artahshastus* (surnommé le *Noir* et appelé Ochus par les Grecs), parcourut la Grèce sous le déguisement d'un astrologue, séduisit la reine Olympias et la rendit mère d'Alexandre Dhilkarnain [2].

Un peu plus tard (XIVe siècle) un écrivain que l'on croit Égyptien, *Nowaïri*, qui écrivit une sorte d'encyclopédie [3], suivit la tradition des Persans et fit Alexandre fils de Darius Ier. Après ses victoires, Alexandre marche vers les Indes, et le roi de ce pays lui fait présent d'un habile philosophe, d'un savant médecin, d'une fille ravissante et d'une coupe inépuisable. Alexandre lui accorde son amitié et s'avance vers la Chine. Le roi de cette vaste région veut connaître son ennemi. Il se déguise en ambassadeur et se rend auprès d'Alexandre; mais il se fait bientôt reconnaître; les deux souverains font la paix, et Alexandre meurt peu après avoir quitté la Chine. Les philosophes entourent son cercueil et chacun d'eux exprime ses sentiments par une sentence [4].

[1] Assemann. *Cat. Cod. Orient. Bibl. Medic.* p. 148.

[2] Greg. Abulphar. *Chron. Syriacum ex ed. Kirsch.* Lips. 1789, p. 35 : « Valida manu Ægyptum invasit (Ochus), ejusque incolas Persis subjecit, rege Ægypti, cujus nomen erat Nectanebus, in Æthiopiam fugiente.... Fertur fuisse pater illegitimus Alexandri. » — Greg. Abulphar. *Hist. Compend. Dynastiar.* latinè versa ab. Edw. Pocock. Oxon. 1663, in-4°, p. 89 : « Artahshashtus tertius, qui et appelatur Asudah, id est Niger, Græcis autem Ochus vocatur, regnavit annos viginti septem. Ægypti regnum in potestatem iterum redegit, in fugam dato Nectabio ejus rege, qui Græcorum regionem habitu astrologi peragravit, cum peritus esset astronomiæ et arcana motuum cœlestium perspecta haberet. Dicituque illum blanditiis sibi concubitum cum Olympiade Philippi regis Macedoniæ uxore impetrasse, dum apud illam astronomi munere fungeretur, eamque ab eo gravidam factam Alexandro Dhilkarnain. » — On voit que l'auteur ajoute des détails en traduisant en arabe son propre ouvrage.

[3] On peut prendre une idée de ce grand ouvrage dans Reiske, *Prodidagmata* ad Hadgi Chalif. tab. p. 232 à 234. — G.-B. de Rossi, *Dizion. degli aut. Arabi*, p. 152, 153.

Un auteur, qui semble être persan, a placé à la tête de la version arabe des fables de Bidpaï [2] une introduction que M. Silv. de Sacy fait connaître. Il raconte qu'Alexandre, voulant aller à la Chine, fit la guerre à Four (Porus), roi des Indes, et pour combattre avec avantage ses nombreux éléphants, le roi macédonien, par le conseil de ses astrologues, fit faire des figures de chevaux et de cavaliers en bronze, les remplit de naphte et de soufre, et au jour du combat les plaça en première ligne, après avoir fait allumer les matières combustibles qu'elles contenaient. Ces statues brûlantes mirent en fuite les éléphants qui portèrent le désordre parmi les Indiens. Il y eut ensuite un combat singulier entre les deux rois. L'armée grecque fit entendre un grand cri; Four se retourna, et aussitôt Alexandre le tua. Enfin, dans une bataille générale, les Grecs furent vainqueurs. Les Indiens, lorsque Alexandre eut quitté leur pays pour entrer en Chine, élurent *Dabschelim* pour roi, et c'est au temps de ce nouveau prince que vécut le brâhmane Bidpaï [3].

Quelques auteurs arabes se rapprochent des fables grecques, et disent qu'Alexandre était d'origine égyptienne. C'est sans doute une allusion à l'aventure de Nectanèbe. Il paraît même que, dans leur zèle, ils en font un mahométan [4]. D'autres se bor-

[1] Sainte-Croix, *Examen*, p. 183-188. Il pense que les auteurs orientaux qui ont parlé du séjour en Chine d'Alexandre ont rapporté à ce prince l'expédition de Gengis-Khan.

[2] Ces fables, d'origine indienne, furent traduites en pehlvi, et au huitième siècle du pehlvi en arabe, sous le titre de *Calila et Dimna*. L'auteur de l'introduction est d'un temps beaucoup plus récent.

[3] Silv. de Sacy, *Mém. sur Calila et Dimna*, p. 15-17.

[4] *Catal. Bibl. Reg. Paris*, t. I, p. 457, *Cod. Arab.* n° 1494, *A*. « Historia Alexandri M. sive potius fabula Romanensis de rebus ab illo gestis. In illo autem opere nihil ferme reperias quod non sit a veritate omninò alienum. Si auctori anonymo fides Alexander genere Coptus, Mahumedanos inter numerandus. » — Cod. XVII sæc.

nent à reconnaître que Philippe n'était pas son père, et, comme Nowaïri, le font aller jusqu'à la Chine [1], et racontent ses conversations avec les sages de l'Inde [2].

Je viens de parler des traditions arabes qui ont quelque analogie soit entre elles, soit avec celles qui se trouvent dans les premiers romans alexandrins ou persans. Maintenant j'exposerai quelques fables sur Alexandre qui se lisent exclusivement dans des écrits arabes, et qui paraissent des inventions propres à cette littérature.

On trouve un ouvrage que les Arabes ont attribué à Aristote et qui porte le titre de *Secret des Secrets* (Secretum Secreti). En dépit des fables qu'on trouve dans cet ouvrage, son texte original est arabe, et il y en a deux manuscrits en cette langue [3]. On y raconte qu'un certain Jean, fils de Patrice, le traduisit, sur l'original grec, en arabe, qu'il fut ensuite traduit de l'arabe en latin, soit par Jean, fils de Patrice, soit par Philippe de Tripoli, qui le dédia à Guy de Valence, évêque de cette ville. On trouve dans les manuscrits et les éditions des variantes sur la suite de ces traductions et sur leurs auteurs. Dans l'édition de Bologne, on lit dans le prologue du *translateur Jean* qu'il alla à l'oracle du Soleil, et qu'il y obtint d'un solitaire ce livre si désiré, qu'il traduisit du grec en latin et ensuite en arabe.

[1] *Catal. Bibl. reg. Paris*, t. I, p. 257, *Cod. Arab.* n° 1494. Codex bombycinus, olim G. Gaulmini, ubi continetur.... Sairat al malek Eskander al roumi, sive De Alex. M. rebus gestis, auctore Ibrahim Ebn el Moferag el Souri. Cf. Assemann. *Cat. Bibl. Medic. Cod. Orient.* p. 220, n° 136. Cet auteur arabe vivait à la fin du quinzième siècle; il admet qu'Alexandre mourut empoisonné.

Abraham Aben Phareg Msuli Arabicè linguâ contexuit Historiam Alexandri. Exstat ms. ἄπους(?) in Bibl. Bavaricâ. (Vid. Rader, *Prolusion. ad Q. Curt.* c. 4.) — *Cat. Cod. Univers. Lugd. Batav.* p. 484, n° 1844 : Ibrahim ben Murigi Hourii Historia Alexandri Magni, sed fabulosa ex hypothesi Mahumedicâ. (Arabicè.)

[2] *Cat. Cod. Univers. Lugd. Batav.* p. 450, n° 994. Collectio adagiorum,... continet etiam historiam mortis Alexandri M. et ejus colloquia cum sapientibus. (Arabicè.)

[3] *Mss. arabes* n°s 944 et 945 à la Bibliothèque royale de Paris. (Jourdain, *Recherches sur les traductions d'Aristote*, p. 200.)

Philippe le trouva en arabe à Antioche et le mit en latin [1]. Ce livre eut une célébrité assez grande au treizième et au quatorzième siècle, et le texte arabe nous est parvenu [2]. Il a été traduit en vers français au douzième siècle par Pierre d'Abernon ou de Vernon [3], et en prose au treizième siècle [4]; en hébreu, et en presque toutes les langues [5]. Dans certains exemplaires

[1] *Aristotelis philosophorum maximi Secretum Secretorum ad Alexandrum de Regum regimine, de sanitatis conservatione, de Physiognomonia*, Bononiæ, 1501, 26 oct. fol. — « Joannes qui transtulit istum librum... veni ad oraculum Solis quod construxit Esculapides in quo inveni quemdam virum solitarium, ... supplicavi devote ut mihi ostenderet secreta scripta illius oraculi : qui libenter tradidit : inter quod opus desideratissimum inveni... et ad petitionem regis illustrissimi..... transtuli ipsum de Græcâ in Romanam, deinde in Arabicam... » Cette version latine a été encore imprimée dans un recueil formé par Alex. Achillini, publié à Venise 1516, fol. et à Paris 1520, in-12 min., puis par les soins de Fr. Storella à Naples 1535, in-8°. Il y en a plusieurs autres éditions. (V. Fossi, *Cat. Bibl. Magliab.* t. I, p. 206. — Panzer, *Ann. Typ.* t. I, p. 336, 337.) — Il en existe des ms. (Bandini, *Bibl. Leopold.* I, 438, II, 68. — Sinner, *Cat. Ms. Bibl. Bernens.* t. I, p. 283. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. III, p. 283, ed. Harles.) Celui de la Bibliothèque du roi à Paris, n° 8501, in-4°, écrit sur vélin au quatorzième siècle, dit qu'Aristote, précepteur d'Alexandre, *qui dicitur duo cornua habuisse*, composa cet ouvrage dans sa vieillesse, qu'il fit beaucoup de prodiges et de miracles qu'il serait trop long de raconter, et qu'il monta au ciel empyrée dans une colonne de feu.

[2] *Bibl. reg. Paris. Cod. Arab.*, n° 944, 945.

[3] De la Rue, *Recherch. sur les Bardes*, 1834, t. II, p. 359-362.

[4] Quetif et Echard, *Script. ord. Prædicat.* p. 467, 468 : ..... « Ceux qui cest livre liront, prient por frere Jofroi de Waterfordde et por Servais Copole, qui cest travail empristrent.... » Il y a d'autres versions françaises manuscrites et imprimées. V. *Cat. des liv. du duc de la Vallière*, t. I, p. 374. — Panzer, *Ann. Typ.* t. IV, p. 87. — Et le manuscrit n° 7062 de la Bibliothèque royale. On y lit : « Jean filz patrice sage en toutes manières..... trouva en la terre de Grece repost en ung temple du Soleil, que Eustapidus avait fait faire, le livre des Secrets d'Aristote et le translata de grec en Calde, et puis à la requeste du Roy darabe le translata de Calde en Arabie et apres longtemps ung grant clerc appelé Philippe le translata de Arabie en latin et l'envoya à tres reverend.... Guy de Valence evesque de Triple..... et depuis par ung venerable il a esté translaté en françois. » (Van Praet, *Recherches sur L. de la Gruthuyse*, p. 137.)

[5] Traduit en italien (Bandini, *Cat. Bibl. Leopold.* t. III, p. 320. — Marsand, *Ms. Italiani delle Bibl. reg.* p. 75. — Mittarelli, *Cat. Cod. S. Michel. Venet.* col. 895. — En anglais, se trouve dans la bibliothèque d'Oxford. — Traduit en flamand et en vers par Jaques Van-Maerlant au treizième siècle. (Siegenbeck, *Préc. de l'Hist. litt. des Pays-Bas*, p. 25.)

de la version française[1], il est intitulé : *Le Gouvernement des Rois et des Princes, et les préceptes d'Aristote à Alexandre.* Ce livre renferme des règles de morale et de santé[2]. Au milieu de ses conseils, le philosophe rappelle à son royal élève le danger qu'il avait couru, lorsqu'une reine de l'Inde, voulant le faire périr, lui avait envoyé une fille brillante de beauté, mais qui, dès son enfance nourrie du venin des serpents, tuait par ses embrassements et même par ses regards[3].

On lit encore dans cet ouvrage qu'Alexandre possédait un cor qui avait été construit par Themistius. Avec ce terrible instrument il pouvait faire parvenir ses ordres et se faire entendre à la distance de 60 milles[4].

[1] *Paris*, 1497, petit in-fol.

[2] V. Fabric. *ibid.* III, p. 284 (*ii*).

[3] « O Alexander recolle facta Reginæ Indorum quando tibi mandavit causâ amicitiæ multa encenia et dona venusta, inter quos missa fuit illa venustissima puella quæ ab infantiâ nutrita fuit et imbuta veneno serpentum : itaque sua natura versa erat in naturam serpentum. Et nisi illâ horâ sagaciter inspexissem in ipsum et arte magica judicassem : ideoque audacter, horribiliter, et incessanter et inverecundè suum figebat visum in facies hominum, perpendi si quidem quod interficeret solo morsu, quod experimento postea didicisti et probasti, et nisi hoc certissimè ostendissem, mors tua fuisset in ardore coitus consequuta... » (*Secret. Secret. Aristotel.* Napoli 1555, in-8°.)

[4] « *De Cornu.* Oportet etiam tecum habere istud instrumentum quod fecit Themistius ad opus exercitus et ad nocendum : et est instrumentum terribile quod dividitur modis multis, quiâ forte te oportebit visitare totam provinciam tuam et regnum tuum et congregare subditos et proceres tuos et bellatores in eâdem die vel citius vel alio modo prout indiget exercitus magnus et numerosus : hujus instrumenti sonus auditur per miliaria sexaginta. »

Sur la première page et au-dessus du titre de l'édition de Bologne (1501 in-fol.), on voit la figure du cor d'Alexandre, au milieu de laquelle on lit : « Hoc æneo cornu mirabili artificio fabricato Alexander rex Magnificus ex LX miliaribus exercitum suum convocavit. Quod ob illius inextimabile artificium et excedentem magnitudinem LX viris regebatur. Verum multa resonantium metallorum genera in ejus compositionem concurrebant. » — Conf. Kircher, *Ars magna lucis et umbræ*, lib. II, part. 1, cap. 7. — Ejusd. *Phonurgia.* — Denys, *Mémoires des Arts et des Sciences.* 1672, 2 mai, p. 111 et 112. — G. Paschii *Inventa novantiqua*, p. 103 et seq. — *Journal des Savants*, 1713, II, p. 230. — Morhorf. *Stentor hyaloclast.* cap. 7 et 14. — Au commencement du quatorzième siècle, le poëte anglais Adam Davie qui écrivit *the life of Alexander*, parla de ce cor. (Warton, *The hist. of English poetry*, I, p. 229.) On a prétendu bien à tort que Samuel Morland et le père Kircher avaient inventé le *porte-voix* vers 1671.

Une autre tradition arabe désigne Alexandre comme ayant construit un mur pour contenir les nations féroces de Gog et de Magog[1]. Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on attribuait un ouvrage de ce genre à Alexandre, et on le plaçait dans le Caucase[2], quoique ce conquérant n'ait jamais été dans ce pays. D'un autre côté l'Écriture sainte parle de Gog et de Magog; les prophètes menacent de leur invasion et disent que ces nations seront massacrées sur les montagnes d'Israël[3].

Mahomet recueillit et mêla ces récits. Il représente *Dhulcarnain* (l'homme aux deux cornes) comme ayant parcouru le monde depuis l'extrémité de l'Occident, où le soleil se couche dans un étang de boue noire, jusqu'aux lieux où le soleil se lève; il parvint ensuite chez une nation qui se plaignit des invasions de Gog et de Magog, et pour la mettre à l'abri, le héros ferma un passage entre deux montagnes par une muraille de fer fondu recouverte de bronze. Ce n'est qu'au jour du jugement que Gog et Magog réduiront cet obstacle en poudre et s'échapperont de leur prison[4]. Les auteurs ne sont point d'ac-

[1] Greg. Abulphar. *Chr. Syriac.* éd. Kirsch, p. 37 : « Fecit (Alexander) portas ferreas longas cubitorum 12, latas 8, ne Hunni exirent. »

[2] Joseph. *De Bello Judaïc.* VII, 7 : « Alanorum autem gens..... juxta flumen Tanaïm et paludem Mæotidem sedes habentes..... molientes in Mediam penetrare ..... Is enim est transitûs illius dominus quem rex Alexander portis ferreis munivit. » — Ægesip. *de Hieros. Excid.* cap. 51 : « Per claustra ferreæ portæ quæ Alexander prærupto Tauri montis jugo imposuit, cum cæteris gentibus fuisse coercitos Alanos..... et veluti quodam carcere illius arte et ingenio inclusos, ut suis se continerent terris.... » — Dexippus *apud* Syncellum, p. 264 *A* : « Ad Caucasum profectus (Alexander) Barbaros ad Mæotin profligat. »

Un grand nombre d'historiens du moyen âge ont répété la même tradition.

[3] Ezech. XXXVIII et XXXIX. — Apocal. XX, 8.

[4] *Alcoran*, surat. XVIII. t. II, p. 424, ed. Maracci : « Et interrogabunt Judæi de Bicorni. Responde : Recitabo vobis de eo commemorationem..... Deinde prosequutus est iter, donec pervenit inter duos montes..... Dixerunt : O Bicornis certe Jagug et Magug sunt devastantes terram nostram..... Respondit :..... Ponam inter vos et inter illos munimentum validum. Afferte mihi frusta ferri, ut æquem duo latera horum montium. Dixit præterea : Insufflate, donec efficiam illud ignem. Dixit rursum : Afferte mihi ut effundam super illud æs liquefactum..... »

cord sur l'origine du nom, ni sur la personne de *Dhulcarnain*. Les uns y voient le fils de Philippe [1]; les autres y reconnaissent un roi de l'Yémen, beaucoup plus ancien, de la race des *Ben-Humeyr* [2]. Plus tard, on crut que le monument qu'il avait bâti se trouvait à l'orient de la mer Caspienne; c'était une conséquence de la confusion qu'on avait si souvent faite du Caucase avec les montagnes du nord de l'Inde, et l'on associa à la tradition sur ce rempart des récits obscurs de certains passages fermés de murs existants dans la Bucharie [3], dans les monts Belur, et peut-être encore quelques vagues notions de la grande muraille de la Chine. Au neuvième siècle, suivant une tradition conservée par l'Edrisi [4], un kalife de Bagdad ordonna qu'on cherchât le rempart de Gog et Magog, et son envoyé le trouva à l'est de la mer Caspienne, après avoir fait le tour de cette mer par l'ouest et par le nord. Danville, qui a examiné en géographe cet itinéraire, place le prétendu rempart de Gog et Magog dans le voisinage du lac Palkati, et d'une résidence des anciens khans des Songares, qui portait le nom d'Harkas [5].

J'ai déjà remarqué (p. 24) que le moine Roger Bacon avait cité un fragment des *Sophogrammii* d'Æthicus Ister [6]. Il ajoute que, suivant le même auteur, les nations renfermées par Alexandre devaient sortir au jour de l'Antechrist et le reconnaître pour

[1] Nizâmi prétend qu'Alexandre fut ainsi surnommé à cause de la longueur de ses oreilles, et il lui applique la fable de Midas et de son barbier. (Charmoy, *Expéd. d'Alex. contre les Russes.* Avant-propos, p. 94.)

[2] Hartmann, *Edrisi Africa*, p. 313. — Quelques Persans prétendent qu'il s'agit de leur antique roi Djemschid.

[3] Malte-Brun, *Précis de la Géog.* I, p. 370. — Voyez sur la tradition des Tartares, Abulgasi, *Hist. généalog. des Tatars*, t. I, p. 129.

[4] *Geogr. Nubiensis*, 9e part. Clim. VI, p. 267 et seq.

[5] Danville, *Hist. de l'Acad. des Inscript.* t. XXXI, p. 210-219. — Greg. Abulpharage, parlant d'une invasion des peuples orientaux d'après une lettre du métropolitain nestorien de Samarkand au onzième siècle, dit que pour arriver à Chaschgar, ils forcèrent le mont *Tachtachutan* qu'Alexandre avait jadis fermé. — Assemann traduit : *montem inter Thebet et Chutan*.

[6] R. Bacon, *Opus maj.* p. 190: « Et Hieronymus hoc confirmat in libro quem transtulit de *Sapientiis* hujus philosophi (Æthici)..... »

Dieu. Alexandre n'avait pu les vaincre, mais, à sa prière, la puissance divine excita un grand tremblement de terre, et deux montagnes se rapprochèrent à la distance d'un stade. Cet intervalle fut fermé par Alexandre au moyen d'énormes portes de fer qu'il enduisit d'un *bitume inconnu* que ni le fer, ni le feu, ni aucun autre agent ne pouvait dissoudre [1]. Il serait fort étonnant de trouver cette fable dans un auteur antérieur à la rédaction du Coran, comme paraît l'avoir été Æthicus; mais cette objection est détruite par Bacon lui-même, qui déclare qu'il se sert de la traduction latine du prêtre Jérôme, et celui-ci, de beaucoup postérieur à Æthicus, paraît avoir altéré l'original grec qu'il traduisait [2]. Bacon déclare que quelques auteurs ont assuré que les nations qu'Alexandre avaient enfermées au delà de cette muraille étaient composées des descendants des tribus d'Israël qui avaient abandonné le vrai culte et avaient été transportées dans les environs de la mer Caspienne.

Nous verrons plus loin que c'est là une opinion due aux rabbins.

Je ne puis entrer ici dans les détails que les auteurs arabes donnent sur les peuples de Gog et Magog, qu'ils appellent *Yadjoudjes* et *Madjoudjes*; on peut les lire dans plusieurs auteurs, et je me bornerai à rappeler ce qu'un écrivain italien a dit de cette fable : « Vi entra di tutto, Apocalissi, Quinto Curzio, « Talmud, e sopratutto ignoranza [3]. »

[1] R. Bacon, *Opus Maj.* p. 190, 191, 230. Les *Révélations* de Méthodius donnent à ce bitume le nom d'*Assurim*. V. ci-dessus, p. 29. — Un auteur qui « a mis en prose le roman françois rimé d'Alexandre » dit qu'Alexandre enferma un peuple anthropophage entre deux montagnes, dont l'une avait nom *Promontoire*, et l'autre *Lairent* « et fist sa prière à notre Seigneur qu'il fist assembler les deux montagnes ensemble..... : adonc fit Alexandre faire des portes de fer et les fit couvrir d'astruction, afin qu'elles ne fussent entrebrisées ne arses en aucune manière; car sa nature est telle qu'il brise le fer et le consomme tout et etainct le feu comme faict l'eaue. » (*L'hystoire du noble et vaillant roi Alixandre*, Paris, *Bonfonds*, in-4°.)

[2] V. Mannert, *Introd. ad tabul. Peutinger.* sect. Ire.

[3] Formaleoni, *Illustr. di due carte antiche*, p. 56. — V. d'Ohsson, *Des peuples*

Cette fable d'Alexandre et des peuples de Gog fut répandue par les Arabes en Orient et en Occident; on la trouve dans des auteurs persans tels que Firdousi et Mirkhond, comme aussi dans les romans sur Alexandre écrits par des Européens[1]. On ne peut avoir de doute sur son origine; cependant un savant du nord, M. Gust. Geyer, ayant trouvé dans la mythologie scandinave un récit qui a de la ressemblance avec ceux des Orientaux[2], a pensé qu'elle appartenait proprement à l'*ancien Iran et à l'Asie centrale*[3]. Ce serait croire que cette tradition serait parvenue dans la Scandinavie avec les peuples gothiques qui y arrivèrent de l'Asie. Mais il me semble que, sans remonter aussi haut, les relations des Scandinaves avec l'Orient[4] et l'empire de Constantinople, leurs pèlerinages, leurs guerres et leur commerce en Palestine et à Alexandrie[5], peuvent plus facilement expliquer comment, dès le moyen âge, une tradition arabe a pu être connue dans

du Caucase au Xe siècle, p. 131 et suiv. Il a réuni sur ce sujet tout ce qu'on trouve dans les écrits des Orientaux. — Humboldt, *Asie centrale*, II, p. 92 et suivantes.

[1] V. plus loin *Histor. Alexandri Magni regis Maced. de prœliis.* — *Ystoria Alexandri regis a Magistro Qualichino metricè edita. Ms. Bibl. reg. Paris. lat.* 8501. — *Chronica Regia S. Pantaleonis.* — *Methodii revelationes* (v. p. 29). — Une foule d'auteurs du moyen âge ont parlé des rois ou nations enfermées par Alexandre et des cartes du seizième siècle représentent ce prince devant la muraille qui les contient. Mart. Opitz, *Not. ad Rhythm. de S. Annone apud Schilter*, t. I, p. 10, not. 9 : « Hujus farinæ sunt quæ de gentibus ab Alexandro inter altissimos montes in parte aquilonari conclusis, epistola Presbyteri Johannis exhibet in peregrinatione Johannis Hesei, qui illa ex Histri compilatore depromsit ..... quamvis in libro meo ista de Alexandro non extent, atque ex Histro epistolæ assuta videantur ab Heseo. »

[2] ..... « Dans le nord demeurent les Rimthourses ou les géants des frimats, « les mauvais esprits, ennemis des dieux et des hommes. Un mur, qu'ils me- « nacent sans cesse de percer, les sépare de la partie centrale de la terre, où est « situé Asgard, séjour des dieux. » (Geyer, *Svea Rikes Hafder*. t. I, p. 401, apud d'Ohsson, *Des peuples du Caucase au Xe siècle*, p. 284.)

[3] Je ne connais l'opinion de M. Geyer que par quelques lignes citées par d'Ohsson, *ibid.*

[4] V. Lassen-Rasmussen, *De Orientis commercio cum Russia et Scandinavia medio ævo*. Hauniæ, 1825, in-4°.

[5] Vid. Pontoppidan. *Gesta et vestig. Danor. extrà Daniam*, t. I, cap. 1.

le nord de l'Europe, et s'introduire dans une mythologie dont la rédaction est d'une époque fort incertaine.

La littérature arabe possède encore un ouvrage sur l'*Art militaire*, qui est attribué à Alexandre, et qu'on dit traduit du grec[1], mais il ne paraît pas se rattacher à nos recherches. Je passerai aussi sous silence quelques fables qui n'y ont point un rapport direct; telle est par exemple la découverte de l'aloës, faite dans l'île de *Socotora*, par Alexandre, pendant son prétendu voyage de la mer des Indes à la mer Rouge[2]; telle est encore l'arrivée de ce héros en Andalousie et le canal (Alzacac) qu'il fit creuser pour établir la communication entre les deux mers[3]. Je laisserai ces fables isolées, mais je remarquerai que les Arabes, par leurs conquêtes, par leur prosélytisme, par les dynasties mahométanes dont ils furent l'origine, répandirent dans l'Asie orientale, avec leur croyance, la renommée d'Alexandre, que les vicissitudes d'un grand nombre de siècles avaient dû effacer. Je crois pouvoir attribuer à leur influence le nom de *Dhulcarnain* que prenaient, au treizième siècle, les rois de Badaschan et leur prétention de descendre d'Alexandre et de la fille de Darius[4], plutôt que de voir dans ces faits, avec

[1] *Cat. Cod. Bibl. Lugd. Batav.*, p. 460. *Cod. Arab.* CCCCXCIX. — *Fabric. Bibl. Gr.* t. II, p. 28, ed. Harles.

[2] *Geogr. Nubiensis*, p. 23, 24.

[3] *Geogr. Nubiensis*, p. 147, 148. — Nous avons remarqué que Cedrenus, Grec du onzième siècle, conduisait Alexandre à Cadix et chez les nations britanniques (Cedren. *Compend. Histor.* p. 152). — L'auteur des Voyages de Macarius, patriarche d'Antioche, au milieu du dix-septième siècle, attribue à Alexandre la communication de la mer Noire avec la mer de Marmara (*Journ. des Savants*, 1830, p. 492). Quelques auteurs ont raconté qu'Alexandre avait séparé l'Espagne de l'Afrique et avait ainsi donné passage à l'Océan dans la mer Méditerranée. Un manuscrit arabe du Musée Britannique dit au contraire qu'Alexandre construisit, sur le détroit qui sépare les deux continents, un pont de 1300 arches, et qu'il fut aidé dans cette entreprise, comme dans beaucoup d'autres, par le prophète Elie (Khizzer). (*Revue Britannique*, 1840. Août, p. 188.)

[4] Marco Polo, *Il milione*, p. 29. *ediz. del conte Baldelli*. — « Unde forsan nata fabula de Balascia provinciâ cujus reges, qui jure hæreditario sibi invicem succedunt, ab Alexandro M. originem duxisse feruntur. » M. Paul. Venet. I, 34. (*Freinsh. ad Q. Curtium.*)

le comte Baldelli [1], un souvenir direct du prince macédonien et des rois grecs de la Bactriane [2].

On sait aussi que les sultans de Dehli et du Bengale tenaient à honneur le titre de *second Alexandre*, jusqu'au quinzième siècle, époque à laquelle la renommée de Tamerlan vint effacer toute autre renommée [3]. Enfin, dans l'Inde orientale, les Malais apprirent les hauts faits d'Alexandre et le regardèrent comme la tige de la race de leurs rois [4]. « Il arriva un jour, « disent leurs annales, que radja Secander, fils du radja Darab, « de Roum, de la race de Makaduniah, dont l'empire portait le « nom de Zulcarneini, éprouva le désir de voir naître le soleil. « Il parvint dans cette vue jusqu'aux dernières limites de la « terre de Hind. » Il remporta la victoire sur le radja *Kida-Hindi* et l'obligea à embrasser la *vraie foi, conformément à la loi d'Ibrahim* [5]. Alexandre épousa *Shaher-oul-Beriah*, fille de Kida-Hindi, et après avoir passé quarante-cinq années dans l'Hindostan retourna à Makedouniah [6].

[1] Plusieurs princes des régions situées entre Badaschan et le Cachemir se prétendent encore actuellement descendus d'Alexandre. (Burnes, *Voy. en Boukharie*, t. II, p. 211 ; t. III, p. 169 et suiv. trad. franç. — Uphagen, *Parerga historic.* p. 328.) Les mahométans de l'Inde mettent Alexandre le Grand (Sikander) au rang des saints et lui offrent des chevaux d'argile. Les Indiens partagent la vénération des musulmans pour le roi de Macédoine. (*Journ. des Savants*, 1833, p. 343.)

[2] Note de Baldelli, *ibid.* p. 29. — Baldelli. *Storia delle relaz. dell' Europa con l'Asia*, p. 9.

[3] Reinaud, Médailles des rois du Bengale, dans le *Journ. Asiatiq.* t. III, p. 273, 286, 287.

[4] Le petit ouvrage arabe intitulé : *Sœlatu-Isalathin*, et en malais : *Penœronan Segala Radja*, pour l'examen duquel l'Académie de Batavia a proposé un prix. (*Revue Encyclop.* t. XXII, p. 720.)

[5] Bayer, *Hist. regni græc. Bactriani*, cap. XII, p. 30. « Ceterum Indi ad hunc diem Alexandri memoriam recolunt, nomine *Scha Sehkandur Padascha*, eumque Indo secundo in Oceanum devectum fuisse narrant. Addunt eum duodecim annos navigasse in Oceano et fontem aquæ undè immortalitem hauriret quæsisse. Ita ex ore *Souhhara* Multaniensis excepi. »

[6] John Leyden, *Malay Annals* (*Journ. Asiatiq.* t. I, p. 304, 305.) M. E. Jacquet (*Mélanges Malais, Javanais, etc.*, dans le *Journ. Asiatiq* 1832 févr. t. IX) dit que Valentyn, M. Roorda Van-Eysingen dans son Dictionnaire malais et Werndly dans sa Grammaire malaye, font mention de cet ouvrage, dont le titre est : *Histoire d'Alexandre le Bicornu*. Il ajoute : « Cette *Hakayat* n'est que la « traduction d'un de ces romans d'Alexandre si vulgaires dans l'Orient..... On « sait que tous les faits y ont été systématiquement altérés, et que l'orgueil « national des Orientaux, en adoptant Alexandre, a largement étendu ses con- « quêtes. Il est vraisemblable que l'ouvrage indiqué sous le n° 28 des manus- « crits javanais de la collection Raffles (voy. l'*Append.* 1) est une traduction « javanaise de l'*Hakayat* malaye... Il doit aussi exister un roman d'Alexandre « en siamois. .. »

VIII.

ROMANS LATINS.

Je reviens aux écrits des Occidentaux et aux récits plus ou moins fabuleux qui se trouvent sur Alexandre dans les ouvrages latins. Avant de parler du roman d'Alexandre écrit en latin, dont il existe tant de manuscrits et plusieurs récensions différentes, je m'arrêterai un instant sur un ouvrage qui, malgré une apparence tout historique, contient cependant quelques fables, et je le place à la tête de tous les autres, parce qu'il est le seul dont la date soit connue.

I. L'*Itinerarium Alexandri* a été publié par M. Angelo Mai [1], d'après un manuscrit qui paraît être du neuvième siècle : Muratori en avait déjà fait imprimer une partie [2] tirée d'un autre manuscrit inconnu à M. Mai, ainsi que l'extrait de Muratori. L'auteur anonyme de cet ouvrage le rédigea l'an 345, et l'adressa à l'empereur Constance, au temps de sa seconde guerre

[1] *Mediolani*, 1817, in-8° et in-4° max.

[2] *Antiq. Italic. Dissertat.* XLIV. t. III, col. 957-962. Ce fragment répond aux 32 premiers chapitres de l'édition de M. Mai.

contre les Perses. Je ne dois cependant point dissimuler qu'un Italien de beaucoup d'esprit, le prof. Sébastien Ciampi, a soutenu que cette dédicace était une supposition, et que l'auteur avait vécu, non point du temps de Constance, mais seulement au cinquième siècle[1]. Il se fonde sur son style, et cette preuve est loin d'être convaincante ; mais il a raison de rabaisser la manière d'écrire de l'anonyme que M. Mai avait trop vantée, et il me fait l'honneur de citer le jugement que j'en ai porté dans la *Bibliothèque Universelle* (Mars 1818). J'ai donné dans ce recueil une idée de l'Itinéraire d'Alexandre. M. Letronne, dans le *Journal des Savants*[2], l'a examiné sous les rapports de l'histoire, de la géographie et de la philologie ; je dois donc me borner ici à parler de la partie romanesque. Elle serait peut-être plus considérable si l'ouvrage était complet, mais on n'en a pas la fin. J'avais eu l'espérance qu'il se trouverait tout entier à Paris dans la Bibliothèque du roi *.

Je ne m'arrêterai pas à ce que dit l'anonyme de la brève expédition d'Alexandre au delà du Palus Mæotide[3]; ce n'est qu'une exagération de celle qu'il fit au delà de l'Ister, mais je remarquerai le voyage de quatre-vingt-dix jours que le narrateur fait faire à ce héros pour parvenir aux colonnes d'Hercule : l'un de ces monuments était d'or, l'autre d'argent. Alexandre les fit sonder, et fit frapper 1500 pièces d'or du métal qu'il en tira[4]. On lit ce récit en termes différents dans l'ouvrage de

[1] Seb. Ciampi, *Feriæ Varsaviens.* 1818, p. 15 et seq.

[2] 1818, p. 401-412.

[3] *Itin. Alexand.* cap. XXI, p. 12. « .... Eximque cum, mari dextro perque Euxinum militans, Mæoti transmissa, jam remeans Gothos irruisset, eos quoque superat bello, die eadem regressus ad suos..... »

[4] *Itin. Alex.* cap. 119-120. L'anonyme exprime un doute sur la vérité de ce récit : *Si quis aurem ad fidem dicentis inclinet.*—M. Mai rappelle qu'Annibal éprouva de même une colonne d'or du temple de Lacinium (*Silenus et Cœlius ap. Cicer. de Divinat.*, I, 24). Les romanciers d'Alexandre ont peut-être imité ce récit. Philostrate (*Vit. Apollon.* V, 5) dit que dans le temple d'Hercule, à Cadix, il y avait des colonnes composées *d'or et d'argent fondus ensemble.*

* Il est resté incomplet dans l'édition de C. Müller. — *Éd.*

Valerius[1], qui est annoncé comme étant la traduction d'un roman grec composé par Æsope. Ce dernier auteur avait donc fait mention de ces colonnes, dont il n'est pas parlé dans le roman grec qui porte le nom de Callisthène[2]. On pourrait conclure de là que le Pseudo-Callisthène est plus ancien que l'*Itinerarium*, et si le style de l'auteur grec était un obstacle à une antiquité si grande, on pourrait croire que plus tard une sorte de translation en langage du temps lui aurait donné ce caractère plus moderne. Je rappelle ici que j'ai déjà signalé quelque différence entre le livre d'Æsope et celui du faux Callisthène[3].

Les anciens n'avaient pas placé les colonnes d'Hercule seulement à l'entrée de la mer Méditerranée, ils les avaient aussi attribuées à l'Asie orientale[4], et encore au nord de l'Europe[5], et la flatterie ayant cherché sans cesse à rapprocher Alexandre des traces de Bacchus et d'Hercule[6], ses adulateurs lui firent trouver dans l'Orient les monuments qu'il avait, dit-on, le dessein de chercher dans l'Occident[7]. Les colonnes ou autels, élevés par Alexandre sur les bords de l'Hyphasis, ne furent pas plus stables que celles d'Hercule, et, dès le deuxième siècle de l'ère chrétienne, Ptolémée indiquait les Ἀλεξάνδρου στῆλαι comme étant dans la Sarmatie[8]. De nos jours une colonne fort ancienne, qui se trouve en Géorgie, est attribuée à Alexandre par les habitants du pays[9].

[1] Jul. Valer. *Res gest. Alex. Maced.* lib. III, cap. 81.

[2] Voyez cependant ci-dessus, page 22.

[3] Voy. *ibid.*

[4] Plin. *Hist. Nat.*, VI, 16 : « Aræ ibi (in Sogdianâ) sunt ab Hercule ac Libero patre constitutæ, item Cyro et Semiramide, atque Alexandro : finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum.....» Cf. Solin. *Polyh.* cap. 49.

[5] Tacit. *Germ.* cap. 34. — Keysler, *Antiq. Septentr.* p. 183, 188.

[6] Strab. XV, p. 688. — Freinshem. *Not. ad* Q. Curt. VII, VIII, p. 500, édit. Snackenburg.

[7] Q. Curt. X, I, 17 : « Ipse animo infinita complexus statuerat, omni ad Orientem maritima regione perdomita, cursum Gadis dirigere, ibi namque Columnam Herculis esse fama vulgaverat. »

[8] Ptolem. III, 5.

[9] *Mémoires de* Van Halen, 2e part. p. 237, 238.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА * БЕОГРАД *

II. Julius Valerius traduisit, comme nous l'avons déjà dit (p. 21), le roman grec composé par Æsope. Cette version, déjà connue par les catalogues de plusieurs bibliothèques, et par quelques citations, a été publiée par Mgr Angelo Mai, d'après un manuscript qu'il croit du neuvième siècle, et qui fut jadis apporté d'Avignon à la Bibliothèque Ambrosienne[1]. Il conjecture d'après le style de J. Valerius que ce traducteur était Africain, et qu'il écrivit au troisième ou quatrième siècle[2]. Cela s'accorderait avec l'opinion de Claude Chifflet, qui, dans sa vie d'Ammien Marcellin[3], place J. Valerius au nombre des contemporains de cet historien; mais Mgr Mai ne paraît pas avoir eu d'autre autorité que la réunion dans le même manuscrit de l'ouvrage de J. Valerius avec l'*Itinerarium Alexandri*, qui est dédié à Constance, ce qui assurément ne prouve rien. Du Cange, dans son Dictionnaire grec (voc. Ἑβέλλιος), rapporte qu'Æsope fut le traducteur de Callisthène, et qu'il dédia son ouvrage à Constance; mais il y a là une double confusion, et

[1] Julii Valerii res gestæ Alexandri Macedonis translatæ ex Æsopo Græco, prodeunt nunc primùm edente notisque illustrante Angelo Maio, *Mediolani*, 1817, in-8° et in-4°, p. XXII et 248. — Geier, *Prolegom.* p. XXXV, not.

« Le cours du temps fit un mélange inextricable de toutes ces représentations de l'Orient et de l'Occident, productions d'une imagination ardente qui était excitée par les objets les plus puissants et dirigée sur les idées les plus grandioses; il en résulta une confusion des rapports des historiens. Cette tendance fut favorisée tout particulièrement par le siècle d'Adrien, et il surgit déjà alors des Alexandriades poétiques. Le *Valerius* que Mai a publié doit être considéré comme l'une des principales sources du mythe d'Alexandre dans le moyen âge: elle appartient au quatrième siècle. On n'a pas encore précisé, à ce qu'il semble, les rapports qui unissent Valerius (ou sa source grecque, Æsopus) au Pseudo-Callisthène. Il y avait, et il y a encore, une foule de différentes traductions latines de cet ouvrage, et on aurait désiré que Sainte-Croix eût essayé de faire ressortir brièvement leurs différences et leur époque; il en serait résulté un grand gain pour toute la poésie du moyen âge; car probablement l'on pourrait, au moyen de ces ouvrages latins, suivre le changement successif du mythe d'Alexandre plus exactement que dans aucun autre cycle poétique, et par là peut-être obtenir les plus beaux résultats sur la marche de la poésie dans les différents cycles. »

(Gervinus, *Histoire de la poésie nationale des Allemands*, t. I, p. 217.)

[2] Ang. Mai, *Præfat. ad J. Valer.* p. XI.

[3] Amm. Marcell. ex edit. Erfurdt. Lips. 1808, pag. XCVI.

l'on ne connaît aucun manuscrit qui fasse foi de cette dédicace[1]. Un critique justement célèbre, M. Letronne, estime que Julius Valerius est un nom supposé, et que la version latine qui lui est attribuée ne remonte pas plus haut que le neuvième siècle[2]. Il remarque que l'écriture du manuscrit de J. Valerius, à en juger par le *fac-simile* donné par M. Mai, peut se rapporter au onzième ou au douzième siècle aussi bien qu'au neuvième. On peut appuyer l'opinion de M. Letronne en observant que la première mention d'une histoire fabuleuse d'Alexandre, en *langue latine*, se rapporte au dixième siècle. Elle existait à cette époque dans la célèbre abbaye de Bobbio[3], et sans doute le manuscrit qui la contenait n'avait pas une grande ancienneté[4].

[1] V. Ang. Mai, *Præfat. ad Itin. Alex.* p. XVI, XVII. — Ejusd. *Præfat. ad J. Valer.* p. XVI.

[2] *Journal des Savants*, 1818, p. 619.

[3] Le Catalogue de la bibl. de Bobbio a été écrit au dixième siècle. On y trouve les ouvrages suivants: Librum I, *De Epistolis Alexandri et Dindimi.* — Librum I, *De situ Indiæ Alexandri ad Aristotelem magistrum.* — *De Historia Alexandri Magni Macedonis*, librum unum. (V. Murator. *Antiq. Med. Ævi, diss.* 43, t. III, col. 821.)

[4] On pourrait cependant croire avec probabilité que J. Valerius est plus ancien que ne le pense M. Letronne. S'il était prouvé que Joseph, fils de Gorion, vivait au neuvième siècle, comme il a imité dans ce qu'il dit d'Alexandre un roman latin rédigé en style populaire, et qu'on doit regarder comme postérieur à la version de J. Valerius, on conclurait avec certitude que ce dernier est au moins du huitième siècle. (V. ci-dessous, IX. Hébreux.) Je reconnais que l'induction tirée de l'âge de Joseph ben Gorion est loin d'être certaine. (*Ibid.* notes.) Mais il y a encore une preuve de la même espèce et qui a plus de certitude. On sait que les fables les plus absurdes sur Alexandre furent répandues chez les peuples d'Occident par le prêtre Jérôme, qui est cité par Hraban Maur dont la vie finit au milieu du neuvième siècle. Cela place Jérôme au huitième siècle. Si J. Valerius avait été postérieur à Jérôme, il aurait introduit dans son roman les fables adoptées par ce prêtre, et cela me fait croire qu'il faut placer J. Valerius au septième siècle. Déjà au neuvième siècle les fables qui manquent dans J. Valerius devaient être fort répandues, et l'*Historia de Prœliis* avait été rédigée. Il me semble qu'on doit tenir J. Valerius pour plus ancien que l'*Historia de Prœliis*. Voici donc, selon moi, l'ordre chronologique de ces écrits:

. . . . . Roman grec original composé à Alexandrie.
345 — Itinerarium Alexandri.
3me siècle Témoignage de Socrate. (V. p. 11 et suiv.)
. . . . . Autres romans grecs. Callisthène. Æsope. Ister.

Le manuscrit de Milan, que M. Mai a publié, n'est point complet. Le premier cahier manque, et une lacune pareille se trouve encore au milieu du livre second.

La bibliothèque de Turin possédait un manuscrit de J. Valerius du onzième siècle, qui vraisemblablement avait jadis fait partie de la bibliothèque de Bobbio[1]; il avait aussi des lacunes et portait pour titre : *Julii Valerii Alexandri* $\overline{VCI}$ *Polemi: Alexandri Macedonis ortus : liber primus*[2]. Les premiers mots étaient le titre de l'ouvrage entier, et *Polemi* était un grécisme pour *Prælia*. Le traducteur, ou peut-être le copiste, avait donné à Alexandre le titre de $\overline{VCI}$, *viri clarissimi*[3]. Les dernières paroles formaient le titre du premier livre. Cette histoire d'Alexandre était écrite sur du parchemin et recouvrait une plus ancienne écriture, dont M. Peyron a tiré d'intéressants fragments du Code Théodosien, mais en cherchant à raviver par des moyens chimiques les traces du Droit romain, il a fait disparaître une grande partie de l'ouvrage du romancier[4].

Les bibliothèques d'Oxford[5] et de Leyde[6] ont des manu-

7me siècle (?) Julius Valerius.
8me siècle Traduction d'Ister, par Jérôme. — ? Βίος Ἀλεξάνδρου. — ? Historia Alexandri de Prœliis. — Alexandri Epistola de situ Indiæ.
9me siècle Hraban Maur parle de Jérôme.
Freculfe indique la lettre d'Alexandre.
10me siècle Témoignage du catalogue de Bobbio.
10me / 11me / 12me siècle Joseph ben Gorion.

Cependant les griffons de l'*Historia de Prœliis* sont d'origine persane et apportés en Occident par les Arabes. (V. p. 7 : à examiner.)

[1] Am. Peyron, *Fragm. codic. Theod.* p. 13.

[2] Angel. Mai, *Append ad præfat. veter. Interp. Virgil.* p. XXXVIII.

[3] *Vir Clarissimus* était le titre donné aux sénateurs de l'empire d'Occident dès le quatrième siècle, mais appliqué à Alexandre, il ne peut nullement servir à déterminer l'époque à laquelle ce roman fut composé.

[4] Amed. Peyron, *Cod. Theod. fragm. inedita*, p. 10-12.

[5] *Cat. Codic Angliæ*, t. I.— *Cat. Cod. Colleg. Oxoniensis*, n° 1549. 82 ; Julius Valerius, *De Vita et obitu Alexandri*.

[6] *Cat. Bibl. Lugd. Batav.* p. 378.

scrits de la même histoire. Elle se trouve aussi à la Bibliothèque du roi de France, et ce manuscrit (n° 4880)[1] est du quatorzième siècle; il fourmille de fautes, d'abréviations, et son écriture est difficile à lire. Le début manque, et il ne commence qu'après la mort de Nectanèbe, mais il pourrait remplir la lacune qui se trouve au second livre de l'édition de M. Mai. En revanche, on trouve dans ce manuscrit une omission considérable au commencement du second livre sans qu'on y aperçoive de lacune, et l'on a inséré dans le troisième l'article de l'historien Orose sur Alexandre le Grand.

Parmi les ouvrages divers qui composent le manuscrit latin 5873, et à la suite de l'Histoire de Jornandès, M. Letronne a découvert un feuillet qui se joint exactement aux premiers mots du manuscrit 4880 et en diminue la lacune. Pour achever de la remplir on peut se servir d'un autre manuscrit (4877), dont le titre *Vita Alexandri Magni Macedonis* n'indique aucun nom d'auteur, mais qui a tous les caractères d'un abrégé de J. Valerius[2]. En comparant ce dernier manuscrit avec le feuillet (n° 5873), le manuscrit n° 4880 et l'édition de M. Mai, on trouve que ce n'est point dans les premières portions que les retranchements et les changements ont eu lieu, et l'on peut avec confiance adopter son début pour compléter le récit de J. Valerius, jusqu'au point où le feuillet du n° 5873 continue la narration.

Le roman de J. Valerius ayant été l'origine de mes recherches sur les traditions fabuleuses relatives à Alexandre, j'en donnerai ici l'analyse telle qu'elle se trouve dans le premier essai que j'ai publié dans la *Bibliothèque Universelle*[3], et j'ajouterai à la fin de cet écrit, d'après les manuscrits de la Bibliothèque du roi (nos 4877, 5873, 4880), la portion du texte latin

[1] Il était dans la bibliothèque de Colbert sous le n° 1334.

[2] Vincent de Beauvais a fait usage d'un manuscrit fort semblable au n° 4877, et l'a cité sous le titre de *Historia Alexandri*. V. ci-dessous.

[3] *Bibl. Univ.* 1818. Mars, Littérat. p. 220 et suiv.

nécessaire pour remplir la lacune que M. Mai a laissée en tête de son édition [1].

Le roi d'Égypte Nectanèbe excellait dans la magie. Il avait longtemps employé cet art avec succès pour se défendre de ses ennemis; mais sa science même lui ayant appris qu'il ne pourrait résister à une grande confédération que les peuples d'Orient avaient formée contre lui, il se déguisa, quitta l'Égypte et se réfugia en Macédoine. Il y devint célèbre comme astrologue, et pendant que Philippe était à la guerre, Olympias voulut le consulter. Nectanèbe devint amoureux d'Olympias. Par ruse ou par magie, il lui persuada qu'elle avait plu au dieu Ammon, joua lui-même le personnage de ce dieu, et se déguisant ou se transformant en dragon, il pénétra dans l'appartement d'Olympias et devint père d'Alexandre. Le magicien fit ensuite avertir Philippe de cette aventure par un songe et par des apparitions effrayantes; il lui fit trouver bon d'avoir un fils d'origine divine. Nectanèbe fit naître Alexandre sous des constellations et des signes qui devaient le rendre maître du monde, et lui fit donner pour précepteurs les hommes les plus distingués de la Grèce. Alexandre profita de leurs leçons; il voulut même pénétrer dans les plus hautes sciences [2], et pria Nectanèbe de lui enseigner l'astrologie; mais une nuit qu'ils étudiaient les astres depuis un lieu élevé, Alexandre poussa son maître dans le précipice. Nectanèbe, mortellement blessé, découvrit à Alexandre le secret de sa naissance, et expira après cette révélation. Alexandre, pour ne pas laisser le corps de son père en proie aux bêtes féroces [3], le rapporta sur ses épaules, raconta à sa

[1] Le feuillet du ms. 5873 appartient au ms. 4880.

(Comme ce fragment, inédit à l'époque où M. Favre-Bertrand rédigeait son travail, a été publié depuis lors — voyez l'édition du Pseudo-Callisthène de C. Müller — nous l'avons retranché. — *Éd.*)

[2] Jusqu'ici j'ai extrait le ms. de la Bibl. du roi, n° 4877. Il est sur parchemin et du treizième siècle.

[3] Jusqu'ici j'extrais le feuillet qui se trouve dans le n° 5873 de la Bibl. du roi de France.

mère ce qui était arrivé, reçut ses aveux et fit élever un tombeau à Nectanèbe.

On lit ensuite dans Julius Valerius de longs et fastidieux détails sur l'éducation d'Alexandre [1], et l'auteur raconte comment il dompta le cheval Bucéphale [2], exploit qui, d'après l'oracle de Delphes, lui assurait l'empire du monde. L'année suivante, il obtint de son père la permission d'aller disputer le prix aux jeux olympiques [3]; il y eut une querelle avec Nicolas, prince d'Acarnanie (Acernania), et remporta la victoire sur lui et sur tous ses autres concurrents.

Le premier exploit militaire d'Alexandre fut la soumission de la ville de Mothane ou Mothone qui s'était révoltée. A son retour, il trouva à la cour de Philippe des satrapes persans qui, au nom de Darius leur maître, venaient exiger un tribut. Alexandre les renvoya fièrement et laissa sans réponse les lettres du grand roi. Peu après Philippe fut assassiné; son fils vengea sa mort et se prépara aux conquêtes qu'il méditait. Il fit d'abord une expédition dans la Thrace, passa en *Lucanie*, appelée alors *Lycaonie*, puis en Sicile. Revenant ensuite en Italie, il reçut les hommages des Romains, qui lui firent présenter par le consul Æmilius une couronne d'or ornée de perles. Ils y joignirent quatre cents talents d'argent, et s'excusèrent de ne pas faire une offrande plus riche en alléguant les frais que leur occasionnait la guerre contre Carthage [4].

[1] Le ms. 4877 ne contient pas ces détails.

[2] Les chevaux portaient des marques imprimées au feu. Bucéphale était ainsi nommé parce qu'il était marqué d'une tête de bœuf. (Salmas. *Plin. Dissert.* p. 627.) — La tête large, telle que l'avaient les chevaux de Thessalie, pouvait leur donner quelque rapport avec un bœuf. (Dureau de la Malle, *Mém. de l'Instit. Acad. des Inscript.*, t. XIII, p. 480.) — Bucéphale avait été acheté d'un Thessalien. (Plutarch. *Vit. Alexand.* p. 11.) Bucéphale était un jumart. (Sainte-Croix, *Exam. des hist. d'Alexandre*, p. 215, note 1.) Le *jumart* n'existe pas.

[3] Jusqu'ici j'ai suivi le ms. de Julius Valerius qui est à la Bibl. du roi sous le n° 4880, et c'est ici que commence le manuscrit de Milan et l'édition de M. Angelo Mai.

[4] Les romans grecs contiennent le récit de l'hommage rendu par les Romains

Alexandre conduisit ensuite son armée en Égypte ; il pénétra jusqu'à Hammon dans la Libye ; il y bâtit ou embellit le temple du dieu qu'il reconnaissait pour son père, et l'oracle lui désigna l'emplacement de la grande ville qu'il avait le projet de fonder. De retour en Égypte, Alexandre reconnut ce site près du lieu nommé Taposiris, et c'est là qu'il fit construire par d'habiles architectes la ville d'Alexandrie. Elle s'étendait en longueur depuis Taposiris jusqu'au lieu appelé Agathodæmon, et en largeur depuis Canope jusqu'à l'endroit qui porte les noms d'Euryloque et de Melanchium.

L'auteur donne ici des détails assez précis sur Alexandrie, sa topographie, le temple de Sérapis[1] et les oracles qu'Alexandre y reçut en songe[2]. Ce prince alla ensuite à Memphis, et

à Alexandre. Il se lit aussi dans l'Arabe Makrisi. Cette fable tire peut-être son origine de l'expédition d'Alexandre, roi d'Épire, oncle d'Alexandre le Grand. Memnon (*Histor. Heracl. Ponti excerpt.* cap. 25.) raconte que les Romains envoyèrent à Alexandre une couronne d'or, et saint Jean Chrysostôme (*Homil. XXVI, in II ad Corinth.*) prétend qu'un décret du sénat mit ce héros au nombre des dieux. D'autres historiens ont parlé des projets d'Alexandre sur l'Italie. (Aristus et Asclepiad. *apud* Arrian. VII, 1 et 15.) Gautier de Châtillon (*Alexandr.* lib. VII, fol. 69 r°), poëte du douzième siècle, fait dire à Alexandre :

Si mihi dent superi, trajectis Alpibus, unà
Cum populis Ligurum, Romanas frangere vires.

Tite-Live (lib. IX, c. 16 et seq. — Cf. Lydus, *De Magistr. rom.* I, 38, p. 68) examine les moyens de résistance que les Romains auraient pu opposer à Alexandre ; il croit cependant que de son vivant ce prince leur a été inconnu..... Niebuhr (*Hist. rom.* V, 229-231, trad. fr.) réfute Tite-Live, et pense que la renommée d'Alexandre avait dépassé l'Italie.

J. Malala (*Chronic.* p. 81, ed. Venet. 1733, fol.) prétend qu'Alexandre, après ses conquêtes, restitua aux Romains les pays qu'ils avaient perdus !

Ambassades des Lucaniens, Bruttiens, Tyrrhéniens à Alexandre à Babylone. (Arrian. VII, 15.)

Ambassades des Carthaginois, Ibères, Celtes, Éthiopiens, Scythes. (Arrian. VII, 15.)

Ambassade des Romains. (Clitarch. *apud* Plin. *Hist. natur.* III, 9.) Clitarque vécut peu après Alexandre. (Diodore XVII, 113. — Q. Curt. VII, 95.)

Alexandre avait rendu la liberté à des pirates d'Antium. (Strab. V, p. 232.)

[1] J. Valerius, I, 35. La statue de Sérapis était l'ouvrage de l'architecte Parménion. (Ottf. Muller, *Man. d'Archéol.* I, p. 206.)

[2] J. Valerius (*Res gestæ Alexand.* I, 27) parle d'un lieu à Alexandrie nommé

partout sur sa route il fut reçu comme un second Sesonchosis (Sésostris). Arrivé dans la capitale de l'Égypte, il fut introduit dans le temple de Vulcain ; il y fit la cérémonie de son couronnement suivant les rites égyptiens, et fut revêtu de la *robe royale*[1]. C'est dans ce temple qu'Alexandre trouva une statue de pierre noire, qu'une inscription désignait comme celle d'un roi qui avait été obligé de fuir, mais qui devait reparaître après avoir recouvré sa jeunesse, et se venger de ses ennemis par ses

Mesonpodio. Il faut lire *Mesomphalion*. (V. Ottf. Müller, *Antiq. Antiochen.* p. 57, not. 10, où il rappelle les lieux qui portaient le nom d'*Omphalos*.)

[1] « Quare cùm Memphin venisset, inductum eum in ædem templumque Vulcani, Ægyptii regni veste dignati sunt et sellâ, ac sessibile Dei. » (Jul. Valer. I, 36.) Vincent de Beauvais et saint Antonin de Florence, qui ont eu sous les yeux un roman d'Alexandre un peu différent de celui de J. Valerius, donnent ce passage de cette manière : « Ægyptii quoque veste et sede regni dignum duxerunt, secundum Sesonchosim venisse dicentes. »

Les rois d'Égypte prenaient possession de la royauté par une cérémonie religieuse dans le temple de Vulcain à Memphis. Ils y étaient intronisés et initiés. Le faux Callisthène, l'un des originaux grecs de J. Valerius, s'exprime ainsi : Καὶ ἐλθόντος αὐτοῦ εἰς Μέμφιν τὴν πόλιν, ἐνεθρονίασαν οἱ Αἰγύπτιοι αὐτὸν εἰς τὸν τοῦ Ἡφαίστου θρονιστήριον, ὡς Αἰγύπτιον βασιλέα. (Ste-Croix, *Exam.* p. 164, not. 3. *Ps.-Call.* I, 34.) Le scholiaste de la version latine faite par Germanicus des Phénomènes d'Aratus (p. 71, éd. Buhle) dit : « ... in templo Ægypti Memphis, ubi mos fuit solio regio decorari reges qui regnabant. Ibi enim sacris initiabantur primùm, ut dicitur, reges satis religiosè tunicati..... etc. » On peut consulter encore sur la cérémonie de l'initiation de ces rois Synesius, *De Provident.* I, p. 96 *A*. — Plutarch. *De Is. et Osir.* p. 354. — A ces cérémonies, on joignait une sorte de déification, et le titre de *Meneh*, Αἰώνιος, Éternel, que prenaient les Pharaons semble le prouver pour les rois d'origine égyptienne (Hermappion *apud* Amm. Marcell. XVII, 4. — Des Vignoles, *Chronologie sacrée* t. II, p. 736 et 767), et nous en sommes assurés relativement aux Ptolémées. (*Inscript. de Rosette.* — Cousinery, *Lettres dans le Magas. Encyclop.* 1807, t. III et V, et 1808, t. III.) Ces cérémonies sont nommées par le monument de Rosette : τὰ νομιζόμενα τῇ παραλήψει τῆς βασιλείας, et saint Jérôme (*Comment. in XI Daniel*, t. III, p. 1128, *oper.* ed. Martian.) les désigne en parlant d'Antiochus Epiphane par ces mots : « Ascendit Memphin et ibi *ex more* Ægypti regnum accipiens..... etc. » Cette initiation était une espèce de *sacre* qui avait toujours lieu à Memphis, et M. Cousinery la distingue d'une autre cérémonie qui pouvait avoir lieu ailleurs, et par laquelle le roi, parvenu à l'âge convenable, prenait possession de la couronne ; on la nommait *Anacleteria*. Cette dernière cérémonie était le couronnement civil, tandis que l'autre était le couronnement religieux, le sacre, la déification. (V. Cousinery, l. l.)

conquêtes. Apprenant que cette statue représentait Nectanèbe, Alexandre s'élança pour l'embrasser et s'avoua hautement pour son fils.

Après cela, l'auteur raconte la prise de Tyr, les lettres réciproques de Darius et d'Alexandre, et une bataille entre ces deux princes, à la suite de laquelle la famille du roi de Perse tombe au pouvoir du vainqueur. On sait qu'il s'agit de la bataille d'Issus. Le héros est ensuite ramené, je ne sais comment, dans la Piérie pour voir suer la statue d'Orphée[1], puis il est conduit en Phrygie, à Troie sans doute, où il rend des honneurs aux mânes d'Hector et d'Achille[2].

Bientôt on trouve Alexandre devant la ville d'Abdère. De là il marche vers le Palus-Mæotide; l'armée est réduite à manger ses chevaux, et un discours du roi apaise une sédition.

[1] Cf. Arrian. I, 11.

[2] Il y a ici vingt-cinq vers qu'Alexandre adresse à Achille pour le prier de favoriser ses conquêtes. Ils ne se trouvent dans aucune des rédactions grecques existantes, et forment un des caractères qui distinguent le roman d'Ésope de celui de Callisthène. Ces vers sont mauvais et ne sont pas même exactement mesurés. On dirait que le traducteur a été incapable de rendre en vers latins les vers grecs qu'il trouvait dans son texte. Néanmoins, ce morceau peut avoir quelque importance pour l'histoire. Les Grecs avaient reconnu, même avant la puissance de Philippe et d'Alexandre, que leur famille descendait d'Hercule et des Héraclides d'Argos. (Hérodot. VIII, 137.) Olympias, mère d'Alexandre, tirait son origine d'Achille et des Æacides d'Épire. (V. E. Q. Visconti, *Explicat. d'un bas-relief en l'honneur d'Alexandre le Grand*, Paris 1804, in-4°, p. 10. — Pausanias, *Attic.* X.) La généalogie des rois d'Épire est fort mal connue; il y a un vide de quatorze générations, que quelques noms des rois des Molosses rapportés par Antoninus Liberalis et par Étienne de Byzance ne sauraient convenablement remplir. Les vers qu'on lit dans J. Valerius donnent une généalogie complète des Æacides, et s'accordent avec ce qu'on savait déjà, et avec Pausanias qui compte quinze générations entre Pyrrhus fils d'Achille, et Charopus ou Tharypus, bisaïeul d'Alexandre. (V. sur la généalogie et la succession des rois d'Épire, *Hist. Univ.* trad. de l'angl. t. VI, p. 609 et suiv. et Nicolaï, *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XII, p. 339 et suiv. in-4°.)— Quant à ce que dit l'histoire sur les honneurs rendus à Achille par Alexandre, V. Arrian. I, 12. — Élian, *Var. Hist.* XII, 7. — Plutarch. *Vit. Alex.* p. 22, et Sainte-Croix, *Exam.* p. 238. J. Malala se rapproche de Valerius: « ..... Trojam venit: ubi sacra faciens ad Achillis tumulum, ex quo etiam oriundus erat, rogavit, uti genium ejus haberet in bellis suis auxiliatorem.» (*Chron.* lib. VIII, p. 81.)

Les soldats se reposent à Locres et arrivent à Agragante, où Alexandre force l'oracle et la prêtresse à prédire sa gloire. Vient ensuite la ruine de Thèbes, qu'Alexandre consomme malgré les chants d'un poëte qui vient se jeter à ses pieds. Il assiste aux jeux gymniques de Corinthe, et un Thébain victorieux dans cette solennité obtient de lui le rétablissement de sa ville natale. C'est ainsi que se termine le premier livre de J. Valerius; il est intitulé *Ortus*.

Le second livre porte le titre de *Actus* (actions). Il commence par les querelles d'Alexandre avec les Athéniens. Le héros veut leur imposer un tribut, les républicains le refusent d'une manière insultante, et Alexandre demande qu'on lui livre les dix orateurs. On lit ensuite les discours d'Eschine, de Démade et de Démosthène; ils sont longs et renferment des choses contraires à l'histoire. Après s'être réconcilié avec les Athéniens, le roi de Macédoine marche contre Lacédémone, et ce n'est qu'après avoir eu leur flotte brûlée et avoir perdu un combat qui dure deux jours, que les Lacédémoniens font des soumissions qui apaisent Alexandre.

Il paraît que l'auteur fabuleux a appliqué à Alexandre les démêlés des Lacédémoniens avec Antipater.

J. Valerius nous transporte de nouveau en Asie, et nous montre Darius délibérant avec son frère Oxyathre sur les moyens de résister aux Grecs. Ils prennent le parti de lever de nouvelles troupes. Cependant Alexandre traverse la Cilicie; il se jette dans le fleuve Cydnus, tombe malade; Philippe est son médecin..... (Il manque un cahier dans le manuscrit de Milan[1].) On lit ensuite un fragment d'une lettre de Darius à Porus, puis le récit de la fuite et de la mort du roi de Perse. Alexandre arrive auprès de Darius peu de moments avant sa mort, et ce malheureux monarque, après quelques moralités, lui recommande sa famille et le prie d'épouser sa fille.

[1] Plusieurs ms., et entre autres celui de la Bibl. du roi de France (Ms. latins, n° 4880), peuvent remplir cette lacune. — C. Müller l'a remplie à l'aide de ce ms. — *Éd.*

Le troisième livre, *Obitus*, débute par la marche d'Alexandre contre l'Inde et le roi Porus. L'armée indienne avait des éléphants en grand nombre, et Alexandre fut obligé d'avoir recours à la ruse. Il fit rougir des statues d'airain et les fit placer derrière le premier rang de ses troupes[1]. Au moment de l'attaque, on les opposa aux éléphants, qui, blessés, brûlés, effrayés, prirent là fuite[2]. Alors, les deux rois commencèrent un combat singulier, et pendant que Porus tournait la tête, Alexandre le tua. Les Indiens voulurent le venger, mais un discours d'Alexandre les apaisa, et ils conclurent un traité.

Les conversations entre Alexandre et les *Gymnosophistes-Brachmanes* occupent plusieurs chapitres. On trouve ensuite une longue lettre dans laquelle Alexandre rend compte à Aristote des merveilles de l'Inde et de sa marche vers la ville de Prasiaca. Il raconte sa navigation vers une île magique, dans laquelle on l'avait assuré qu'il trouverait un tombeau d'or et de grandes richesses, mais à son approche l'île disparut dans les flots, qui engloutirent avec elle quelques-uns des compagnons d'Alexandre. En revenant vers Prasiaca, il rencontra d'horribles bêtes féroces, entre autres l'*Hebdomadarion*, qui pourrait porter des éléphants sur son dos.

L'armée d'Alexandre, chargée du plus riche butin, revient par la Perse et campe près d'un étang qui jadis avait fourni de l'eau au roi Sesonchosis. Pendant la nuit elle est entourée par des monstres de grandeur et de formes tout à fait extraordinaires. Le plus redoutable est l'*Odontotyrannus* qui ressemble à un éléphant immense[3]. Après que cet animal eut été tué, il

[1] Ce stratagème se lit dans les romans persans, dans le faux Callisthène, dans Joseph fils de Gorion, etc., etc. Le moine Jean du Plan de Carpin attribue un stratagème assez semblable au prêtre Jean, roi des chrétiens de l'Inde, dans sa guerre contre les Tartares. (V. art. 5, col. 42, dans le *Recueil* de Bergeron.)

[2] Curius Dentatus, à la bataille de Bénévent, vainquit Pyrrhus en repoussant ses éléphants avec des torches ardentes.

[3] Palladius, *De Bragmanis*, ed. Bissæi, p. 10. « Fluvium (Gangem) verò difficilè pervium dicunt propter *odontotyrannum* (ὀδοντοτύραννον). Animal est oppido maximum, in fluvio degens, elephantem integrum et intactum absorbere valens. » — Le traité sur les Brachmanes, publié par Bissæus sous le nom de Saint-Ambroise, dit à peu près la même chose, et nomme le monstre du fleuve *ondoniton tyrannum*. Il faut remarquer que ce traité (p. 63) semble donner le nom de *Musæus* à l'auteur de l'ouvrage attribué à Palladius. — Cedrenus (p. 135) raconte que les *odontotyranni* peuplaient le Gange qui séparait les Brachmanes de leurs femmes. M. Græfe, dans un mémoire sur le mammouth, prétend reconnaître dans cet animal l'odontotyrannus des anciens : « Sub mammoute nostro fabulosum antiquorum odontotyrannum latere conjicitur. » *Addit. observ. critic. in* Julium Valerium, auctore Frid. Græfe. (*Mém. de l'Acad. des Sc. de Pétersbourg*, VIe série, t. I, 1832, p. 74 et suiv. — *J. des Savants*, 1831. Oct. p. 640. — V. Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 268 et suiv.) — Cedrenus, Glycas, Hamartolus, Vincent de Beauvais ont parlé de cet animal. Phranza (III, 1) en parle, ainsi que des autres monstres de l'Inde, d'après le récit qui lui fut fait par un vieillard qui avait été dans l'Inde.

fallut trois cents hommes pour le retirer de la rivière. En revenant à Prasiaca, l'armée essuya une violente tempête ; elle demeura cinq jours dans l'obscurité, et une grande quantité de neige la fit beaucoup souffrir. Alexandre raconte ensuite dans sa lettre qu'il fut conduit dans un lieu entouré d'arbres qu'on appelait le *Paradis*, et qui était consacré au Soleil et à la Lune. On n'y voyait point de temples, mais deux arbres qui s'élevaient presque jusqu'au ciel, et qui ressemblaient aux cyprès de l'espèce qu'on nomme *Myrobalani*. On lui dit qu'un de ces arbres, qui était mâle, était consacré au Soleil, et l'autre, qui était femelle, était consacré à la Lune[1].

[1] Les Indiens, selon Q. Curce (VIII, 9.) : « Deos putant quidquid colere cœperunt : arbores maximè, quas violare capital est. » — Les livres Zends parlent de « l'arbre *Barsom* sur lequel veille le Soleil. » (Anquetil, II, p. 16.) — Les Persans modernes rendent une sorte de culte à certains arbres, qu'ils ornent avec des morceaux d'étoffe, et auxquels ils donnent le titre de *dirakht-i-fazel*, c'est-à-dire *arbre excellent*, et de *dir-dar*, *arbre génie*. (Wm Ouseley, *Travels in various countries of the East*..... t. I, append. n° 9, p. 359-401. *Sacred Trees*. — *Bibl. Univ.* 1821. litt., t. XVIII, p. 190. — *Journ. des Savants*, 1819, p. 585). Il faut en particulier remarquer ce que Wm Ouseley dit de la vénération pour certains cyprès (*ibid.* p. 374, 375, 387-389); les arbres du Soleil et de la Lune ressemblaient à des cyprès selon J. Valerius. Xerxès obéissait à une semblable superstition lorsqu'il offrit des ornements d'or à un platane qui se trouva sur sa route, et les auteurs anciens ont eu tort de ne voir dans cet hommage qu'une passion insensée pour cet arbre. (V. Hérodot. VII, 31. — Ælian. *Var. Hist.* II, 14. —

Le premier était doué de la parole pendant le jour; il rendit un oracle en *langue barbare* qu'Alexandre força un prêtre d'interpréter, et qui lui prédisait *une mort prochaine dont ses amis seraient les auteurs*. L'arbre de la Lune, au lever de cet astre, prédit aussi, en grec, à Alexandre *qu'il trouverait la mort à Babylone*. Le lendemain, à la pointe du jour, Alexandre conjura l'arbre du Soleil de lui dire s'il reverrait sa mère et sa femme, et si les dieux permettraient que son corps fût transporté en Macédoine. Une voix *subtile mais intelligible* [1], partant du sommet de l'arbre, lui confirma qu'il était près de sa fin.

Après avoir écrit cette lettre à Aristote, Alexandre marcha vers *la ville de Sémiramis*. La belle Candace, veuve, mère de trois fils, et arrière-petite-fille de Sémiramis en était reine.

Eustath. *In Iliad.* B. 307 *.) Selon J. Valerius, les offrandes aux arbres du Soleil et de la Lune consistaient en peaux d'animaux divers, et la raison qu'il en donne c'est que les métaux étaient inconnus dans ce pays. (Lib. III, cap. 39.) — Il est également question d'arbres merveilleux dans les traditions des Ouïgours : Deux arbres se trouvaient au confluent des rivières Tongola et Sélinga, dont l'un était semblable au cyprès et l'autre au bouleau. Ils s'enflèrent en rendant des sons harmonieux; puis ils s'ouvrirent, et il en sortit cinq enfants dont l'un devint roi des Ouïgours. Les enfants, devenus grands, s'approchèrent avec respect des deux arbres, qui leur parlèrent en leur recommandant la sagesse et leur souhaitant une longue vie et une bonne renommée. (*Hist. des Mongols depuis Tchinguiz-Khan jusqu'à Timour-lane.* Paris 1824, in-8°, notes, p. 683.)

[1] Un arbre de l'Inde parla aussi à Apollonius de Thyane, et, suivant Philostrate (*Vita Apollonii*, VI, 10, p. 239), sa voix (ἡ φωνὴ δὲ ἦν ἀναῤῥός τε καὶ θῆλυς) ressemblait assez à la voix attribuée à l'arbre du Soleil. Le prophète Esaïe et les rabbins décrivent d'une manière toute pareille la voix des morts interrogés par l'Ob. (Esaïe, XXIX, 4. — Bochart. *Hieroz.* II, p. 283. — Mos. Maimon. *De Idol.* VI, § 2. — Gevart. *ad* Stat. *Sylv.* lib. II, p. 207, ed. Crucei. — Broukhus. *ad* Tibull. I. 2, 47.) Tous ces prestiges étaient les résultats de l'art de parler sans ouvrir la bouche, et ceux qui le pratiquaient ont été connus en Orient et en Grèce sous les noms de *Pythons, Ob, Sachourim, Engastrimythes, Euryclées, Sternomantes*. L'historien Josèphe (*Antiq. Jud.* VI, 15) reconnaît que la Pythonisse d'Endor était ventriloque. (V. sur tout cela l'abbé de La Chapelle, *Le Ventriloque*. Londres [Paris] 1772, in-12, 2 vol. — Lespagnol, *Diss. sur l'Engastrimysme*. Paris 1811, in-4°. — *Dict. des Scienc. médic.* § *Engastrimysme et Gastriloque.*)

* Dans l'Asie Mineure, près du mont Tmolus, M. Ampère a vu un platane de quarante pieds de tour. (*Revue des Deux-Mondes*, 1832, 15 janvier, t. XXIX, p. 180.)

Candaule, un de ses fils, vint au camp d'Alexandre demander du secours contre le roi des Bébryces, qui avait enlevé sa femme. Il prit Ptolémée pour Alexandre, et cela donna l'idée à ce dernier d'aller comme ambassadeur et sous le nom d'Antigone à la cour de Candace. Cette reine s'était procuré un portrait du roi de Macédoine, et après lui avoir montré les merveilles et les richesses de son palais, elle lui mit cette peinture sous les yeux, en lui disant que toute sa prudence n'avait pu déjouer l'adresse d'une femme [1]. Bientôt elle rassura Alexandre, le protégea contre la violence de Charagos, le plus jeune de ses fils, et parvint à le faire sortir de ses États. En rejoignant son armée, Alexandre passa par un endroit nommé la *Maison des Dieux*. Il y sacrifia et les divinités lui apparurent. Il remarqua parmi elles Sérapis tel qu'il était adoré à Rhacotis, et Sesonchosis qui lui annonça qu'un jour il serait aussi placé au rang des dieux [2].

Alexandre revenu à son armée détermina par ses lettres les Amazones à lui payer tribut, et prit ensuite le chemin de Babylone. Dans une lettre adressée à Olympias, il décrit les merveilles de cette route. Il raconte son voyage aux colonnes d'Hercule, dont l'une était d'or et l'autre d'argent, son passage par les déserts et la région ténébreuse [3], et son arrivée

[1] J. Malala (*Chroniq.* lib. VIII, p. 82) rapporte que Candace dit à Alexandre : « Tu, rex Alexander, mundum universum, te verò mulier una capit... » L'aventure avec Candace se trouve dans tous les romans sur Alexandre, avec quelques différences dans les détails et dans les noms. — Le nom ou le titre de *Candace* était propre aux reines de Méroé, royaume situé au midi de l'Égypte. (V. les auteurs cités par Fabricius, *Cod. Apocryph. Nov. Test.* t. I, p. 639, not.) Le faux Callisthène, par une confusion de noms, dit que Candace régnait à Béroé, en Syrie, tandis que Firdousi la fait reine de Bahhreyn en Arabie et nomme ses fils Taynoush et Cayderoush.

[2] La carte de Peutinger met à l'extrémité N.-E. de l'Asie : « Hic Alexander responsum accepit » (sans doute la réponse des arbres du Soleil et de la Lune) et au-dessous : « Usq: quo Alexander » avec le dessin de deux autels. Au bord de l'Oxus, à l'orient de la mer Caspienne, on lit : « Ara Alexandri » avec le dessin d'un autel.

[3] Q. Curce (VII, III, 11), parlant du pays des Paropamisades qu'Alexandre

chez les Amazones du Thermodon. Il se dirigea ensuite vers la mer Rouge, où il vit les Acéphales et les Troglodytes, puis, s'embarquant, il aborda à l'*Ile du Soleil* [1] dans laquelle il vit un char d'émeraude au milieu d'une ville. Alexandre fit dans ce lieu des sacrifices sous la direction d'un prêtre éthiopien, et, par un secours divin, il arriva sur les bords du Tanaïs, qui se jette dans la mer Caspienne. Il traversa l'empire de Xerxès et de Cyrus. La description des richesses et des choses surnaturelles qu'il a vues dans le palais de ces rois termine sa lettre à sa mère.

Arrivé à Babylone sous de funestes auspices, Alexandre y meurt empoisonné par un échanson qu'Antipater avait gagné. Son corps est transporté en Égypte, et les prêtres de ce pays viennent à sa rencontre en portant les dieux et les choses sacrées. Son tombeau, semblable à un temple, fut élevé à Alexandrie. Enfin J. Valerius termine son ouvrage par le testament du héros, l'énumération des nations qu'il avait soumises et celle des villes qu'il avait fondées [2].

On voit que le roman de J. Valerius a le plus grand rapport avec celui qui a été attribué à Callisthène; souvent même il paraît en être une simple traduction [3]. Ailleurs J. Valerius abrége Callisthène, supprime des détails et quelques aventures;

traversa : « Obscurâ cœli verius umbra quam lux, nocti similis, premit terram, vix ut quæ propè sunt conspici possint. » — Les romanciers et les poëtes orientaux, Firdousi, Saadi, ont parlé de la région des ténèbres (Zoul-math) dans laquelle Alexandre passa plusieurs jours. Il en est aussi parlé dans la *Chronique*, que les Samaritains nomment le livre de Josué, et dans l'histoire de Josippon.

[1] V. Plin. *Hist. nat.* VI, 26, et Arrian. *Ind.* 31, qui appellent cette île Nosala. — P. Mela, III, 7, et Voss. *Observ.* — Philostr. *Vit. Apoll.* III, 56, la nomme Sclera. — Æthicus *apud* Dicuil *de Mensur. orb.* cap. VII, 3, 6 : « Insula Solis quæ appellatur Perusta, ubi Ganges intrat in mare. » — Dicuil, VII, § 10 : « ..... Solis est insula rubens, omni animantium generi inaccessa; quippe quæ omne animal inlatum perimit. »

[2] V. sur les villes fondées par Alexandre, Raoul-Rochette, *Hist. des Colonies grecques*, t. IV.

[3] Letronne, *Journ. des Sav.* 1818, pp. 615-616.

d'autres fois, au contraire, il contient des choses qui ne sont point dans l'auteur grec. Les manuscrits de J. Valerius ne sont pas tous semblables. Les éditeurs et les copistes, tout en conservant le fond de ce roman, y ont fait des changements, des additions et des retranchements. Quelquefois ils l'ont considérablement abrégé. Il serait long et inutile d'entrer dans les détails que pourrait fournir la comparaison des manuscrits les uns avec les autres, et il suffit d'indiquer d'une manière générale comment les rédacteurs successifs en ont agi avec cet ouvrage; assurément ils l'ont traité sans conséquence [1]. On reconnaît facilement cette branche du roman d'Alexandre dont les exemplaires commencent par ces mots : *Ægypti sapientes sati genere divino primi feruntur*, etc.

III. On a imprimé plusieurs fois, dans le quinzième siècle, une histoire fabuleuse d'Alexandre sous le titre de : *Historia Alexandri Magni regis Macedoniæ de Prœliis*, et cet ouvrage a été mal à propos attribué à Radulphe de Saint-Alban et à Gualfred Hemlington, écrivains du douzième siècle [2]. Gaspard Barthius l'a pris par inadvertance pour le roman de J. Valerius [3]. Cette branche du roman d'Alexandre a en effet des rapports avec J. Valerius, mais elle est écrite en latin barbare et destinée à être tout à fait populaire. Elle est à J. Valerius ce que, dans les romans grecs, le Βίος Ἀλεξάνδρου καὶ πράξεις est au faux Callisthène; on peut même la regarder comme une traduction du Βίος Ἀλεξάνδρου [4], quoiqu'il y ait des différences

[1] Les ms. latins (nos 4877, 5062, 6831, 8518, 8519, 8520) de la Bibl. roy. de Paris dérivent de J. Valerius.

[2] Radulphe de Saint-Alban avait composé, d'après les anciens auteurs, une histoire d'Alexandre en cinq livres et qui commençait : « Macedonia anteà nomine Emathi .... » (Balæus, *Script. Britann.* p. 194. — Tanner, *Biblioth. Britann.* p. 614.)

[3] Barth. *Adversar.* lib. II, cap. 10.

[4] V. Letronne, *Journ. des Savants*, 1818, p. 615. — Ce savant me paraît rapporter au Βίος Ἀλεξάνδρου et à l'*Historia de Prœliis* plusieurs ms. latins qui me semblent des dérivés directs du roman de J. Valerius.

de phrases et de faits dans chacun des exemplaires manuscrits et même dans les éditions imprimées [1].

Dans l'*Historia de Prœliis*, la fuite de Nectanèbe (*Anectanabus*) et son aventure avec Olympias, sont à peu près les mêmes que dans J. Valerius, mais elles sont racontées en termes tout différents. C'est pendant qu'Alexandre va soumettre l'Arménie, que Pausanias, fils de Cereuste, amoureux de la reine, assassine Philippe. Alexandre, après la mort de son père, veut passer en Italie pour punir l'orgueil des Romains, mais leurs hommages et leurs présents l'engagent à renoncer à cette expédition.

Tous les détails sur Alexandrie et la topographie des environs, qui se lisent dans J. Valerius, sont supprimés dans l'*Historia de Prœliis*. Elle passe rapidement de l'entrée en Égypte au récit de la statue de Nectanèbe et à l'expédition contre Tyr. On ne trouve que quelques mots sur le songe dans lequel Sérapis prédit à Alexandre sa gloire et sa mort. Je ne continuerai pas plus loin ce parallèle et j'indiquerai seulement les différences les plus marquantes entre J. Valerius et l'*Historia de Prœliis*, ainsi que les fables qui ne se trouvent que dans ce dernier ouvrage.

Pendant le siége de Tyr, Alexandre envoie Méléagre contre les Juifs de Josaphat et de Gad. Bitizius, qui commande à Gad, bat Méléagre, et Alexandre vient au secours de ses troupes. Après la prise de Tyr, il passe en Judée, où le grand prêtre Jadelus vient à sa rencontre. Alexandre adore le nom de Dieu écrit sur la tiare du grand prêtre et sacrifie dans le temple de Salomon [2].

Les lettres de Darius et d'Alexandre ne sont point les mêmes

[1] Comparez l'*Historia de Prœliis* imprimée en 1490, in-4°, sans nom de lieu, avec le *fac-simile* donné par Meerman (*Orig. Typogr.* t. II, tab. 7.) des premières lignes d'une édition sans date qu'il attribue à Laurent Coster de Harlem, mais qui paraît avoir été imprimée vers 1473 à Utrecht par Nicolas Ketelaer et Ger. de Leempt. (La Serna, *Dict. Bibliogr.* t. II, p. 41.(?))

[2] V. Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XI. — V. la longue dissertation que fait sur ce point Sainte-Croix, *Exam.* p. 547-563.

que celles qu'on lit dans Valerius, la géographie de la marche du roi de Macédoine est aussi toute différente.

Avant de livrer à Darius la seconde bataille, Alexandre, assuré dans un songe de la protection de Mercure, se déguise, traverse un fleuve gelé et pénètre dans la ville où est Darius. Il se présente comme un envoyé du roi macédonien et soupe avec Darius. Un courtisan, nommé Anopolus, le reconnaît. Alexandre s'empare d'un flambeau, s'échappe à cheval, et repasse le fleuve *Grancus* [1] au moment où la glace commençait à fondre. La statue de Xerxès, qui ornait la demeure de Darius, tombe. Cette narration n'a pas d'analogue dans le J. Valerius imprimé à Milan : une lacune dans le livre second l'a fait perdre.

Dans la guerre contre Porus, on trouve les éléphants repoussés par des statues ardentes, la description du palais de Porus, une lettre d'Alexandre à Talistris, reine des Amazones, et des combats sans cesse renouvelés contre des animaux monstrueux. Il arrive ensuite dans un pays riche en or (in patribus (partibus) Latrimariis quæ auro et divitiis affluebant). Ces peuples portaient le nom de *Serones* : leurs arbres avaient *folia ut lanam, quæ gentes ipsæ colligebant et ex eâ vestimenta faciebant.*

Après la mort de Porus, l'armée trouve les statues d'or et d'argent qu'Hercule avait élevées ; elle parvient aux forêts de l'Inde les plus reculées et met en fuite des éléphants avec des porcs et des trompettes. Elle rencontre des femmes barbues, et le froid, la neige et l'obscurité la menacent pendant trois

[1] Le ms. n° 1416 f. Saint-Germain appelle ce fleuve *Tygre*. Dans l'abrégé de J. Valerius (Ms. n°s 4877 et 8515), on lui donne le nom de *Stranga*, nom inconnu, si ce n'est dans les *Actes d'Archelaüs*, qui racontent que l'hérésiarque Manès, pour se sauver, traversa le fleuve *Stranga*. (Beausobre, *Hist. de Manichée*, t. I, p. 16.) Serait-ce une altération de Sarangès, fleuve nommé par Arrien, et qui paraît être le *Setledge* (V. Vincent, *Voy. de Néarq.* t. I, p. 194, trad. franç.), ou plutôt une rivière dont le nom moderne est inconnu ? (Lassen, *De Pentapotamid Indicâ*, p. 12, 13.) — Le ms. n° 8514, qui se rapporte à l'*Hist. de Prœliis*, ne parle pas de fleuve congelé pendant la nuit.

jours. A ces fléaux succède une pluie de feu qu'Alexandre arrête par des sacrifices [1].

Alexandre entre en correspondance avec Didime et les Bragmanes, et parvient ensuite à un lieu où des arbres sortaient de terre au lever du soleil, grandissaient à mesure que cet astre s'élevait et rentraient dans la terre à son coucher [2]. Ceux qui voulaient les toucher étaient frappés de mort, et des oiseaux, qui volaient autour de ces arbres, lançaient des flammes lorsqu'on voulait les saisir.

Les Macédoniens marchèrent huit jours dans une vallée obscure et parvinrent à un lieu situé entre deux montagnes que le déluge avait séparées. Alexandre trouva là un basilic, monstre horrible qui tuait par ses regards [3]; il le tua en lui présentant un miroir [4]. Il parvint ensuite à une montagne de diamant, de

[1] « Ceperuntque de cœlo cadere ardentes faculæ ita ut omnia urerentur. Statimque Alexander cœpit victimas immolare Diis suis et orante eo aer fuit omni caligine depurgatus. » — Un autre écrit latin, intitulé : *Alexandri M. Epistola de situ Indiæ* (Gissæ, 1706, in-8°), raconte le même phénomène (p. 42, 43). « ...Visæque nubes aliæ de cœlo ardentes tanquàm faces decidere, ut incendio earum totus campus arderet. Verebantur dicere Deorum me premi ira quòd homo Herculis Liberique vestigia transgredi conatus essem : jussi autem milites suas vestes opponere ignibus. Nox serena continuò nobis orantibus reddita est. » — Dante se rappelait l'un de ces récits lorsqu'il écrivait (*Infern.* XIV, v. 31) :

Quali Alessandro in quelle parti calde
D'India vide sovra lo suo stuolo
Fiamme cadere infino a terra salde;
Perch' ei provide e scalpitar lo suolo
Con le sue schiere.....

[2] Y a-t-il quelque rapport entre ce récit et le tour, du reste fort peu croyable, attribué à des jongleurs indiens, dans les « Memoirs of the emperor Jahangueir, written by himself and translated ..... by major D. Price. » London, 1829, in-4°. (V. *Journ. des Savants*, 1830, p. 438, 439.)

[3] Pline et Galien ont parlé du basilic. Bodin (*Theat. nat.* lib. III, p. 306) demandait : « Cui visus unquam si solo necat adspectu? » (V. Luigi Bossi, *Dei Basilischi, Dragoni*, Milano, 1792, in-8°, p. 24. — Collin de Plancy, *Diction. Infernal*, t. I, p. 327, 328.)

[4] Brunetto Latini (*Trésor*, liv. V, chap. 3) décrit le basilic, et dit que les soldats d'Alexandre s'enfermaient dans des vases de verre, qui leur permettaient de voir le monstre sans en être vus, et que par ce moyen ils purent tuer les basilics à coups de flèches.

laquelle pendait une chaîne d'or, et il y monta par quinze cents degrés de saphir. Il y trouva un palais et un temple d'or et de pierres précieuses, puis un vieillard qui lui demanda s'il désirait visiter les arbres du Soleil et de la Lune. Ce vieillard guida Alexandre et deux de ses officiers dans une forêt où ils découvrirent d'abord un arbre très-élevé, sans fruits ni feuilles, au sommet duquel était un oiseau brillant des plus belles couleurs; c'était le phénix [1]. Ils parvinrent ensuite aux arbres du Soleil et de la Lune qui prédirent à Alexandre sa mort [2].

L'histoire anonyme raconte ensuite l'aventure qui eut lieu chez la reine Candace : elle est fort en abrégé. Alexandre visite ensuite la caverne des Dieux, et celui des Immortels qui lui parle est nommé *Thintisus* (Sesonchosis dans J. Valerius).

L'armée macédonienne trouve ensuite des lieux remplis de serpents, de griffons et d'autres bêtes extraordinaires; elle traverse un grand fleuve et arrive chez des peuples qui offrent des éponges blanches et pourpres et des animaux du fleuve et de la mer. Dans le fleuve il y avait de belles femmes aux beaux

[1] « Viderunt unam arborem nimis excelsam et sedebat super eam avis magna. Ipsa enim arbor nec folia nec fructus habebat et avis gerebat in capite cristam similem pavoni et fauces cristatas et circa collum circulum aureum fulgentem.... Hæc avis quam vides fenix est. »

[2] « ... Erant autem ipsæ arbores excelsæ valdè. Et arbor solis habebat folia ut argentum. Dixit Alexander : Quâ linguâ mihi responsum dabunt. Cui senex respondit : Arbor solis judico sermone incipit responsum, græco sermone diffinit. Arbor vero lunæ græco sermone incipit et judicâ linguâ determinat. Tunc Alexander osculatus est arbores et in corde suo cogitare cepit, si cum triumpho Macedoniam remearet. Tunc arbor solis judico sermone respondit : Tu devictor orbis dominus simul et pater extas : sed patrium regnum per tempora nulla videbis. Anno completo et mensibus octo vives : de quo confidis tibi mortis pocula dabit. Tunc incepit Alexander in mente sua dicere : Dic mihi, sacratissima arbor, quis me debet occidere? Arbor respondit : Si tibi panderetur vir qui tua fata resolvit, illum confringeres et sic mea carmina fallerent. Interea dixit ille senex qui ducebat Alexandrum : Noli ampliùs molestare has arbores interrogationibus futurorum, sed post tergum revertamur. Itaque reversus Alexander post tergum plorabat amarissimè propter brevè spatium vitæ suæ et principes cum eo plorabant..... » Comp. cette narration avec celle de J. Valerius (liv. III, cap. 38-42), où elle fait partie de la lettre qu'Alexandre adresse à Aristote. (Nous avons laissé tels quels les grossiers hexamètres de cette citation. — *Éd.*)

cheveux, qui enlevaient les hommes, les conduisaient parmi les joncs et les faisaient mourir dans les plaisirs. Les Macédoniens ayant pris deux de ces femmes virent qu'elles avaient dix pieds de haut, qu'elles étaient blanches comme la neige et avaient des dents comme celles des chiens. Alexandre quitta ces lieux et alla dans un pays où il enferma douze rois tartares avec leurs armées. L'*Historia de Prœliis* au lieu de douze noms en donne vingt-quatre, et les premiers sont Gog et Magog [1].

Après être parvenu aux bornes de la terre, Alexandre revint vers la mer Rouge et conçut l'idée de s'élever au ciel. Il fit construire une machine dans laquelle il fut enlevé par des griffons à une immense hauteur [2]; la protection divine le fit descendre dans une plaine à quinze journées de son armée [3]. Non content de cette belle expédition, il voulut examiner les profondeurs de l'Océan. Il y descendit dans une sorte de tonneau fait en verre, examina les animaux, les végétaux et toutes les choses admirables qu'offre la mer [4].

[1] « Post hæc abiit Alexander et inclusit duodecim reges cum eorum exercitibus qui et Tartarim dicebantur. i. Gog et Magog, Agatan, Mageon....» etc. (V. ci-dessus, p. 43 et 45.)

[2] Le moine Planude (XIVe siècle), dans la vie d'Esope, raconte que ce fabuliste, étant en Égypte à la cour de Nectanèbe, fit élever des jeunes gens dans les airs en les attachant à des aigles. (Planud. *Vit. Æsopi*, p. 70, *in fabul. var. auctorum a* Neveleto *edit.* Francof. 1660.)

Il avait pris ce trait de l'histoire fabuleuse d'Alexandre.

[3] « ..... Et præcepit currum mirabilem fabricari et colligari cathenis ferreis ut posset ibi securius residere. Deinde fecit venire griffones et cum cathenis ferreis firmioribus fecit eos ligari curruí et in summitate ipsius currus eorum cibaria præparari. Tantam si quidem altitudinem ascenderunt griffones quod videbatur Alexandro orbis terrarum sicut area in qua fruges triturantur et conduntur : mare verò ut draco tortuosus in circuitu videbatur.... »

[4] « ..... Jussit vitrarios ante se venire et præcepit eis ut facerent dolium ex vitro clarissimo et splendidissimo, ut possent a foris omnia clarissimè conspici.... At ille intrans ipsum dolium, clausâ portâ ex *pisce* (leg. *pice*) composita, descendit in profundum maris. Viditque ibi diversas figuras piscium..... Viditque alia mirabilia quæ nemini voluit enarrare.....» On trouve dans Aristote (*Probl. sect.* XXXII, 5. t. IV, p. 249. edit. Du Val) la première mention de la cloche du plongeur... ὁμοίως γὰρ ἀναπνεῖν ποιοῦσι τοῖς κολυμβηταῖς λέβητα καταφέντες. (V. *Hist. de l'Acad. des Inscript.* XL, p. 117, 118. — *Transact. philosophiq.* 1736.)

Je supprime les combats que l'armée eut à soutenir vers la mer Rouge contre des serpents à cornes et des monstres qui jetèrent des flammes par la bouche. Je passe également l'arrivée d'Alexandre dans le palais de Xerxès, où il trouve des oiseaux blancs qui prédisent par leurs regards l'issue des maladies [1]. Le roi de Macédoine, parvenu à Babylone, tue le roi de cette ville et son général Nabuzardan, et après tant de succès et d'aventures, il écrit à Olympias et à Aristote des lettres *de prœliis et angustiis quas in Indiâ perpessus est.* Il est enfin empoisonné par Antipater et ses deux fils Cassander et Roboas [2], et lorsqu'il connaît son état, il veut pendant la nuit se jeter dans l'Euphrate, mais Roxane l'en empêche. Alors Alexandre fait appeler Simon le notaire et dicte son testament ; il donne mille talents d'or aux prêtres d'Égypte, partage ses États entre ses généraux et lègue à son notaire la Cappadoce et la Paphlagonie.

L'ouvrage est terminé par le portrait d'Alexandre, les noms des villes qu'il fit bâtir et les sentences que les philosophes prononcèrent sur son cercueil.

L'extrait et les citations que je viens de donner sont tirés d'une édition imprimée [3] et montrent à quel point cette branche du roman latin d'Alexandre diffère du récit de J. Valerius. On voit qu'elle a reçu de nouvelles fables d'origines diverses. J'ai déjà remarqué que les manuscrits de l'*Historia de Prœliis* différaient dans leurs récits et je donnerai quelques exemples de ces différences. Le manuscrit 1416 (Saint-Germain-des-Prés) de

[1] Cette fable des oiseaux se trouve avec quelque différence dans l'*Historia Orientalis* de Jacques de Vitri. (V. ci-dessous.)

[2] Le poison qu'envoya Antipater « nullus poterat vasculus sustinere, sed eam in cantrellam ferream collocavit. » — Muratori a cru que dans d'autres auteurs *cantrella* était une faute pour *cantulla* (Du Cange, *Glossar. inf. latin.* t. II, p. 109), mais notre *Historia de Prœliis* confirme la première leçon.

[3] *Historia Alexandri Magni regis Macedoniæ de prœliis.* — On lit à la fin : *Historia Alexandri Magni finit feliciter Anno salutis* M. CCCC. LXXXX, *finita vero die* XVI *mensis novembris.* In-4°.

la Bibliothèque du roi est un de ceux qui se rapprochent le plus de l'édition de 1490, mais au lieu de se borner, comme cette édition, à faire une courte mention des douze rois tartares enfermés par Alexandre, il raconte que ce héros transporta dans le nord une nation de Scythes, race immonde, d'un aspect horrible, souillée par toute sorte de mauvaises actions et par l'usage de la magie. A la prière d'Alexandre, Dieu rapprocha deux montagnes, et Alexandre ferma le passage avec des portes. L'édition imprimée décrit en détail le trône magnifique que le roi de Macédoine fit construire à Babylone. On y voyait des figures sur lesquelles étaient tracés des vers grecs et latins indiquant les noms des provinces soumises. Le manuscrit 8514, écrit au quinzième siècle et intitulé : *Liber de nativitate, actibus Magni Alexandri*, ajoute à la description du trône vingt vers qu'il dit traduits du grec. Parmi les peuples soumis, dont ils rappellent les noms, on trouve les Anglais, les Écossais, les Islandais, les Espagnols, les Francs, les Gaulois, les Hongrois, etc. Le dernier vers est :

Omnia mihi subsunt : Jupiter imperat unus.

Ce manuscrit donne un portrait d'Alexandre qui ne se trouve point dans les autres, mais qui, à une phrase près (*victor omnium, sed irâ et luxuriâ victus*), se lit dans l'histoire imprimée. Le manuscrit 8501, du quatorzième siècle, est à peu près le même que le manuscrit 1416, mais il a cependant quelques variantes. Le début des éditions et des manuscrits de l'*Historia de Prœliis* la distingue de toutes les autres rédactions latines du roman d'Alexandre; en voici les premières paroles : *Sapientissimi Ægyptii scientes mensuram terræ undasque maris, et cœlestium ordinem cognoscentes id est stellarum cursum*... etc. En les comparant avec le commencement du Βίος Ἀλεξάνδρου [1], on reconnaît l'origine de l'*Historia de Prœliis*. Il existe à Modène un manuscrit d'une histoire d'Alexandre [1]; le commencement manque, mais d'après les détails que j'ai reçus et que je dois à l'obligeance de M. Lombardi, savant distingué et bibliothécaire du duc de Modène, il contient l'*Historia de Prœliis*. Gagnier a encore trouvé un manuscrit semblable dans la bibliothèque Bodleienne [2] et il en a publié une partie pour le comparer avec ce que Joseph fils de Gorion raconte d'Alexandre. J'indiquerais enfin un manuscrit de l'Académie Pauline de Leipzig, intitulé : *Vita Alexandri Magni* [3], si son début différent [4] de celui de l'*Historia de Prœliis* ne me

[1] V. ci-dessus, p. 25.

[1] *Cod. Lat.* XIV, n° 2. — Muratori, *Antiq. Ital. Med. Ævi*, t. III, col. 962. A la suite de l'histoire d'Alexandre, le même manuscrit contient : Gesta Julii Cæsaris, a sciolo quopiam barbaricis temporibus digesta, multisque fabulis mixta atque fucata.» (Muratori, *ibid.*)

[2] *De Gestis Alexandri liber.* Le manuscrit latin de la bibliothèque Bodleienne (*NE. D.* 2, 8), publié par Gagnier en regard du second livre de sa version latine de Joseph, fils de Gorion, est un exemplaire de l'*Historia de Prœliis*. En le comparant avec l'édition imprimée de 1490, on y trouve quelques différences de rédaction, et le manuscrit est en quelques endroits plus abrégé. Ainsi, lorsque Alexandre déguisé en ambassadeur a traversé le Tigre et cherché à pénétrer chez Darius, le ms. dit : « Cepit ire contra Persepolim in quâ erat Darius imperator.» L'imprimé porte : « Cepit contra civitatem Darii proficisci.» Il n'y a rien sur les nations Tartares enfermées par Alexandre; on ne trouve point le récit de la caverne des Dieux. L'enlèvement d'Alexandre dans les airs, sa descente dans la mer sont à peine indiqués. Il y a des différences dans le récit qui concerne les arbres du Soleil et de la Lune. La reine Candace y porte le nom de Cléophilis Candacis *. On trouve encore dans le manuscrit des choses qui ne se lisent pas dans l'imprimé; par exemple, il est fait mention d'hommes sans tête, dont la bouche et les yeux sont placés dans la poitrine.

Voici quelques lignes de l'oracle des arbres du Soleil et de la Lune, d'après le manuscrit de Gagnier :

«.....Tunc subito arbor solis respondit indico sermone dicens : Sicut interrogasti nomen meum, Alexander, dominus orbis eris; sed Macedoniam nullo modo videbis, eo quod fata sic definierunt de te. Deinde dixit arbor lunæ : Alexander, jam plenam finem ætatis habes et decipere te debet quem minime speras. Cui Alexander ait : Die mihi, sacratissima arbor, quis me decipere debet? Tunc arbor respondit : Si dixero tibi quis te decipere debet, illum occides et jam mutares quæ de te ipsa fata ordinaverunt.....» etc.

[3] Montfaucon, *Bibl. manuse.* t. I, p. 598, *A*.

[4] « Ægyptiorum gentem in mathematica magicaque arte fuisse valentem literæ tradunt.»

* On trouve dans les historiens une Cléophis, reine d'un pays de l'Inde, dont Alexandre eut un fils (Justin. XII, 7. — Oros. III, 19. — Q. Curt. VIII, x, 22), qui porta le nom d'Alexandre et régna après sa mère. La Chronique de Cologne dit aussi que Cléophile racheta ses États par le don de sa personne.

faisait pas croire qu'il contient une autre rédaction. Je suis cependant porté à penser qu'il appartient aussi à cette branche du roman latin d'Alexandre.

Quelques auteurs ont indiqué l'histoire fabuleuse dont je viens de parler comme étant l'original et le modèle du roman de Charlemagne et de Roland, attribué à l'archevêque Turpin [1]. Ce ne serait pas ici le lieu d'entrer dans de longues confrontations; mais je puis assurer que j'ai lu la chronique écrite dans le onzième ou douzième siècle qui porte le nom de Turpin [2], et le roman qui porte le nom de *Philomena*, et qui fut composé au douzième ou au treizième siècle [3]. J'ai parcouru les extraits qui ont été publiés des différents romans relatifs à Charlemagne et à ses paladins [4], et je n'y ai trouvé qu'un bien petit nombre de traits ayant quelque ressemblance [5] avec les histoires fabuleuses d'Alexandre, et absolument rien qui puisse prouver une imitation.

[1] Schœll (*Hist. de la litt. grecque*, t. VII, pp. 194-195), en parlant de l'*Historia de Prœliis*, non-seulement exprime cette opinion, mais ajoute que les « exploits que l'Orient fabuleux raconte d'Alexandre sont attribués à Charlemagne. » — Sébastien Ciampi, *Præfat. ad Turpin. de vit. Caroli M.* p. x, cite un passage de M. d'Eichkor, (Eichhorn) *Hist. du moyen âge*, et dit que « Turpin a beaucoup puisé des contes orientaux. Charlemagne est entouré de douze pairs, comme Kaihon de douze seigneurs. Charlemagne avait une trompette longue de soixante lieues (!!) et Ahsender (Alexandre le Grand) en avait une qui se faisait entendre à soixante lieues.....» M. Raynouard remarque qu'il n'est pas question des douze pairs dans le Turpin latin, mais seulement dans la version française. (*Journ. des Sav.* 1832, p. 393.) — Sinner, *Præf. ad Long. Pastor.* p. XXXIII: « Quà de re accuratiùs erit inquirendum, omninòque fabulosam hanc Alexandri M. historiam cum Turpini Chronicis de Carolo M. quibus originem probabiliter dedit, accuratissimè conferre oportebit. »

[2] *De vitâ Caroli M. et Rolandi*, Historia J. Turpino archiep. vulgo tributa, edita à Sebast. Ciampi, Florent. 1822, 8°.

[3] *Gesta Caroli M. ad Carcassonam et Narbonam*, edit. a Sebast. Ciampi, Florent. 1823, 8°. C'est une version latine d'un original perdu, écrit en langue romane. V. *Journ. des Sav.* 1824, pp. 668-675.

[4] *Hist. de l'Acad. des Inscript.* t. XXI, p. 136 et suiv. — *Bibl. des Romans*, 1777, juillet, t. I, p. 123 et suiv. — 1777, août, p. 116 et suiv. — 1777, oct. pp. 114-184. — Gaillard, *Hist. de Charlemagne*, t. III, pp. 332-497.

[5] C'est ainsi que Charlemagne se déguise en héraut et pénètre dans la ville qu'occupait Aigoland, son ennemi. (Turpin.)

IV. L'*Historia de Prœliis* eut assez de vogue au treizième siècle pour qu'un Italien tentât de la mettre en vers latins. Ce poëte, nommé *Qualichino* ou *Wilkino d'Arezzo*, écrivit son histoire d'Alexandre en vers élégiaques, l'an 1236, ainsi qu'il le dit lui-même à la fin de son ouvrage [1]. On y trouve les mêmes traditions que dans l'*Historia de Prœliis*, que l'auteur suit pas à pas, en l'abrégeant quelquefois. Il commence par ce vers:

Stellarum curis Ægyptus dedita quondam.

Je ferai connaître ici quelques fragments de ce poëme; ils sont extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque du roi, à Paris [2]; il en existe d'autres en Italie [3] et en Allemagne [4].

Historiam dictam dictavit carmine quidam
Qui Qualichinus nomine dictus erat:
Civis Spolenti dum esset apud Recanatum
Illic versificans condidit ista metra.
Post natum Christum sunt anni mille ducenti
Terque duodeni quum fit istud opus,
Et correxit opus anno durante secundo,
Et sic dictanti musa magistra dedit:
Gregorius nonus tunc Petri sedem regebat *
Romanus princeps tunc Fredericus erat.

Après ces vers on en lit trente-un autres, intitulés: « Hæc Epytafia sunt scripta super tumulum Alexandri regis. »

[1] Ms. lat. n° 8501, 4°, sur vélin, du quatorzième siècle. (*Catal. cod. ms. Bibl. reg. Pariens.* t. IV, p. 465.) Il commence par un prologue (cujusdam Doctoris in commendatione Aristotelis et Alexandri regis) qui se rapporte au *Secretum Secreti* d'Aristote. On trouve ensuite: Istoria Alexandri imperatoris Macedonum filii Olympiadis et Amon.... etc. C'est l'*Historia de Prœliis*.

3° Item de Alexandro rege Macedonum.

4° Une courte lettre d'Alexandre à Aristote et la réponse de celui-ci.

5° Alia epistola de medicinali scientia extracta de libro moralium de regimine dominorum condicta ab Aristotele philosopho et missa ad regem magnificum Alexandrum.

6° Enfin le poëme de Qualichino ayant pour titre: Incipit Ystoria Alexandri regis à magistro Qualichino metricè edita. Il est orné de dessins assez grossièrement exécutés.

[2] Bandini, *Catal. cod. lat. bibl. Laurent.* III, 410. Ce ms. a de plus que celui de Paris un proemium sur les quatre monarchies du monde, qui commence: « Post Abrahæ legem quæ circumcisus habetur....» et finit: « De Macedum rege persequar isto modo. »

[3] Fabric. *Bibl. inf. lat.* cum annot. Mansi, t. III, p. 325.

* Sede sedebat? — *Éd.*

Presens historia non narrat singula metro
Quæ de Natanebo scripta referre solent :
Regis Alexandri tantum volo scribere gesta.
. . . . . .
Natanebus dixit : Fili mi, nocte sequeris,
Et tibi monstrabo sidera nota mihi.
Inde foras pergunt ut sidera cognita monstret :
Herculeam stellam aspice, dixit ei.
. . . . . .
Et fulget nimium splendida stella Jovis.
Ex his cognosco quod nunc mea fata propinquant :
Filius ecce meus est homicida mei.
Inquit Alexander : Falsè cœlestia tractas.
. . . . . .
Gens Ægyptica regi nunc obvia venit :
Inde fit Ægyptus tota subacta sibi.
Rex statuam cernit nigro lapide fabricatam :
Quærit ab ingeniis cur fabricata fuit.
Inquit ei turba : Rex Natanebus fuit ille
Pro cujus laude sic fabricata manet.
Dixit Alexander : Genuit me Natanebus rex.
Tunc se prostravit osculans statuæ.

Je termine ces citations par les vers qui décrivent la descente du roi au fond de la mer Rouge :

Ampulam claram fieri jussit ab illis
Ut claro vitro cernere possit aquas.
Mandat ut stringant vas rex ferrea vincla,
Ut teneant equites talia vincla jubet.
Ex ipsis statuit quantum vellet esse sub undis.
Intrat in ampulam : mox quoque clausa fuit :
Ferventi pice sunt cuncta foramina clausa,
Ut maris unda (?) non penetrare queat :
Sic rex inclusus petiit maris inde profundum.

Il y a dans ce poëme un chapitre sur les nations de Gog et de Magog enfermées par Alexandre et *retenues par art magique*. On y trouve fort en abrégé les lettres d'Alexandre à Olympias

et à Aristote, et il se termine par l'empoisonnement, le testament et la mort du héros à Babylone. Outre les auteurs que j'ai cités dans les notes, Quadrio (t. VI, p. 478 et 479), Labbe (*Bibl. nova ms.* p. 68), Jacobilli (*Bibl. script. Umbriæ*, p. 287), Fabricius (*Bibl. græc.* t. III, p. 50, éd. Harles), et Ol. Borrichius (*Dissert. de poët.* p. 89), ont parlé de l'ouvrage de Qualichino.

V. Je trouve l'indication d'une autre rédaction du roman latin sur Alexandre dans les notes de Martin Opitz sur le Rhythme de Saint-Annon, morceau de poésie dont nous aurons encore à parler. Ici il ne peut être question que de ce que dit Martin Opitz. Il cite un manuscrit latin intitulé : *Excerptum de vitâ Alexandri Magni*, et en extrait certains passages [1]. En voici quelques-uns qui feront juger que l'histoire fabuleuse d'Alexandre, possédée par le savant Allemand, se rapportait, quant au fond, à l'*Historia de Prœliis*, mais que la rédaction s'en éloignait beaucoup, au moins dans un grand nombre d'endroits.

Ier Fragment. — Sur les arbres du Soleil et de la Lune : « ..... Cœpit Alexander cogitare in animo suo, si triumphans reverti posset in patriam suam ad matrem et sorores carissimas. Cui subito arbor indico sermone respondit : Sicut interrogasti nomen meum, Alexander, eris dominus orbis terrarum, sed vivens in patriam non reverteris ; quoniam fata sic definierunt de te. Cumque ille interrogaret Indos quos secum adduxit, interpretati sunt ei sermonem. Tunc tres fideles ejus amici, Perdicca, Cliton, Philotas cœperunt plangere super hac responsione.... (Conf. sup. p. 64)..... Vespere autem veniens ad interrogandum arborem Lunæ, cum stetisset juxta arborem, interrogavit ubi mori deberet. At ubi splendor lunæ tetigit arborem, respondit arbor græco sermone : Plenam jam finem ætatis habes, Alexander ; sed isto anno, adveniente Maio, in Babylone morieris, deceptus a quo minimè præsumis. »

[1] Apud Schilter, *Thesaur. Antiq. Teutonic.* t. I.

IIe Fragment. — Ascension dans les airs : « ..... Divina vero virtus obumbrans gryphos, dejecit eos in terram in loco campestri longè ab exercitu itinere dierum decem. Nullam tamen læsionem sustinuit Alexander in cancellis istis. Cum magna vero angustia redditus est militibus suis quem videntes, lætati sunt collaudantes eum [1].....»

IIIe Fragment. — Alexandre au fond de la mer. « ..... Hoc audiens Alexander, jussit talia fieri et hoc modo perquirens profundum mare, vidit diversas figuras diversi coloris piscium et quasi terrestrium animalium profundum maris perambulantium, multaque quæ dici non possunt. »

L'*Excerptum de vita Alexandri* ne m'est connu que par les notes d'Opitz [2].

Plusieurs Pères de l'Église et quelques auteurs ont parlé d'une lettre d'Alexandre à sa mère. Mais cette prétendue lettre parlait de quelques mystères qu'il avait appris en Égypte et non dans l'Inde.

VI. Les anciens auteurs ont fait souvent mention des lettres qu'Alexandre avait écrites [3], et parmi celles qui ont d'évidents caractères de supposition, on doit placer la lettre dans laquelle il rend compte à Aristote des merveilles de l'Inde. On la trouve dans des manuscrits; elle a été imprimée plusieurs fois, et comme elle n'existe qu'en latin, on a décoré cette traduction du nom de Cornelius Nepos [4]. Cette lettre est un digne pendant de celle qu'on trouve sur le même sujet dans J. Valerius [1]; quelques-unes des merveilles que la première raconte se rencontrent dans la seconde, mais sur beaucoup de choses elles n'ont point de rapport, et les phrases sont absolument différentes. Cet écrit paraît avoir été fabriqué dans le neuvième siècle [2]; on le trouve dans des manuscrits du onzième [3]; il est cité dans le Catalogue de la bibliothèque de Bobbio, qui a été rédigé au dixième siècle [4], et dans le siècle suivant Jean Tzetzès semble y faire allusion, en mettant Alexandre au rang des auteurs qui écrivirent des récits fabuleux [5].

Alexandre raconte à son précepteur qu'après avoir vaincu Darius sur le Gange et Porus dans l'Inde Phasiaca (Prasiaca), il s'empara du palais de ce dernier roi. Il en décrit les inouïes

[1] On voit que ce fragment est presque identique avec le passage correspondant de l'*Hist. de Prœliis*.

[2] Un manuscrit de la bibliothèque de Bâle (A. XI, 34) est intitulé : Excerpta de Alexandri M. vitâ. (Hœnel, *Catal. lib. ms.* p. 546.) Il contient peut-être la rédaction dont Opitz a fait usage.

[3] V. Fabric. *Bibl. græc.* ed. Harles. t. I, p. 683 et t. III, p. 27 et sq.

[4] *Alexandri Magni Epistola de situ Indiæ et itinerum in ea vastitate ad Aristotelem... perscripta* : ex interpretatione Cornelii Nepotis : denuò recensuit ... Andreas Paulini, Gissæ, 1706, in-8°. — L'honnête éditeur n'a pas le moindre doute sur l'auteur ni sur le traducteur. Fabricius n'est point si crédule; mais il croit que cette lettre contient des extraits des récits ou des mensonges qu'offraient les ouvrages d'Onésicrite, d'Orthagoras et des autres anciens écrivains des gestes d'Alexandre. (*Bibl. lat.* t. I, p. 117, ed. Ernesti.) — La lettre d'Alexandre a été plusieurs fois imprimée; elle fait aussi partie d'un recueil (*Septisegmentatum opus*) publié par Alex. Achillini, Venise, 1516, fol. et Paris, 1520, in-12 min. — Le texte grec de la lettre d'Alexandre sur l'Inde a été publié par M. Berger de Xivrey (*Tradit. Tératol.* pp. 331-376) d'après les ms. du faux Callisthène grec, n° 113, supplément, et 1685 de la Bibliothèque du roi de France. Parmi les travaux de la Société ashmoléenne d'Oxford, on trouve : « D'une lettre apocryphe d'Alexandre le Grand à Aristote, contenant une description de l'Inde, par J. Duncan. »

Il parut dans l'antiquité plusieurs lettres sur les merveilles de l'Inde, attribuées à des compagnons d'Alexandre. On peut citer celle de Cratère à sa mère Aristopatra, dont parle Strabon. (XV, p. 702.)

[1] J. Valerius, III, c. XXIII-XLIII, pp. 156-177.

[2] Muratori, *Antiq. Med. Ævi.* t. III, p. 281, diss. 43.

[3] Ou même avant, puisqu'on le trouve déjà cité dans Freculfe (*Chronic.* t. I, lib. IV, cap. 23), auteur du neuvième siècle : « Qui verò plenius scire voluerit quæ in Indiâ Alexander pertulerit in inviis locis cum immanissimis belluis ac serpentibus, auream domum etiam Pori regis prædicti, quæ aureis fulciebatur columnis miræ magnitudinis et cæteris mirabilibus ibi repertis, epistolam Alexandri ad matrem et ad magistrum directam legendo percurrat. »

[4] A la suite du n° 8518 ms. lat. de la Bibl. du roi de France, qui contient un abrégé de J. Valerius.

[5] J. Tzetzès, *Chiliad.* VII, v. 646. — Alexandre n'est pas le seul à qui on ait attribué une lettre sur les merveilles de l'Inde. On a trouvé en Russie une lettre du prêtre Jean à l'empereur grec Manuel qui renferme d'aussi beaux récits. V. Karamsin, *Hist. de Russie*, t. III, pp. 386, 387, note 26, traduction française. C'est le livre dont parle le *Speculum regale* islandais, p. 76.

magnificences et parle de quatre cent quarante colonnes d'or massif de trente pieds de hauteur. Il veut ensuite pénétrer dans l'Inde intérieure, en Bactriane et chez les *Seres, quæ gens arborum foliis decerpendo lanuginem ex silvestri vellere vestes detexit,* mais ses guides l'égarent, et son armée, sur le point de mourir de soif, est attaquée par des monstres de toutes les espèces. Cette attaque dure à peu près tout le long de la lettre; les bêtes féroces depuis l'immense *odontotyrannus,* les serpents gros comme des colonnes, les lions grands comme des taureaux, jusqu'aux scorpions et aux chauves-souris laissent à peine un moment de repos à l'armée macédonienne, et j'en avertis une fois pour toutes afin de n'en plus parler. Cependant Porus a rassemblé une nouvelle armée, et Alexandre, déguisé en marchand, s'introduit auprès de lui; puis il le bat et lui laisse ses États. Il arrive ensuite aux extrémités de l'Orient, aux trophées d'Hercule et de Bacchus; il trouve les statues d'or de ces dieux, les fait sonder et y offre des sacrifices : il parvient au fleuve qu'Hercule et Bacchus n'avaient point dépassé, et prend le dessein de visiter la partie gauche de l'Inde. Sur le fleuve Buemar une immense troupe d'éléphants menace Alexandre, qui leur oppose des porcs dont le grognement aide à les mettre en fuite. Il rencontre les Ichthyophages velus et ensuite les Cynocéphales; enfin le ciel semble se déclarer contre lui: une neige abondante est suivie d'une tempête affreuse qui finit par une pluie de feu [1]. Cela ne l'empêche pas d'arriver à l'Océan éthiopien, aux montagnes de Dionysius et à l'antre de Liber.

Alexandre raconte ensuite sa visite aux arbres du Soleil et de la Lune; le récit en est plus long que dans aucun autre roman [2]. Ces arbres sont mâle et femelle; leur prêtre est décrit : *homo pedum amplius decem statura altior, nigro corpore, dentibus caninis... perforatis auribus, ex quibus uniones dependebant annulique, et erat pellibus ferinis vestitus.* Les arbres prédisent la mort d'Alexandre, mais dans tout cet épisode il y a plusieurs détails qu'on ne trouve pas ailleurs [1].

[1] V. ci-dessus, p. 70, not. 1.

[2] Il occupe pp. 45-54.

Dans la vallée Jordea, il y a des serpents qui ont des colliers d'émeraudes; ils se livrent des combats, périssent en grand nombre et les Macédoniens font provision de ces pierres précieuses. Les roseaux du fleuve Clujas sont si grands que trente hommes peuvent à peine en porter un. Les Macédoniens, après avoir passé ce fleuve sur des radeaux, trouvent des Indiens vêtus de peaux de baleines; ils sont hospitaliers et offrent aux soldats des éponges blanches et pourpres [2], de grandes et belles coquilles et des vêtements de veaux marins. On pêche dans le fleuve des vers gros comme la cuisse, qui sont meilleurs à manger qu'aucun poisson. De belles femmes, à longue chevelure, y font aussi leur demeure; elles enlèvent les hommes, les étouffent dans l'onde ou les font mourir de plaisir [3]. Alexandre dit ensuite un mot du Gange, et, malgré de nouvelles attaques de la part des bêtes féroces, il revient dans

[1] P. 48. « In medio autem luci sacratæ arbores simillimæ cupressis frondium genere, pedum altæ centenorum erant : quas Bebrionas Indi appellant. Eas cum mirarer, dicereмque frequentibus imbribus ità excrevisse, affirmabat sacerdos se nunquam in his locis pluviam, neque feram, aut ullam avem, aut nullum vidisse serpentem : terminos autem esse ab Indorum majoribus Soli et Lunæ consecratos. Affirmabat idem quod in eclipsi Solis aut Lunæ uberrimis lacrymis sacræ arbores commoverentur suorum numinum statui timentes... » P. 49. « Quod ego dum facturus essem, interrogandum tamen sacerdotem existimavi indicè an græcè mihi essent arbores responsuræ. Tum ille inquit utrùque solem eloqui linguâ et futura pronunciare. Luna autem, dixit ille, indico sermone incipit, indico finit *. Dùm hæc geruntur, vidimus ab occidente jubare fulgentibus Phœbi radiis percussa arborum cacumina... » P. 50. « Cominus igitur stantes, divina auribus aucupati fuimus oracula.... Tunc subito indico sermone tenuissimè respondit arbor : Invicte bellis Alexander, ut consuluisti, unus eris terrarum orbis dominus, sed vivus in patriam non reverteris; ita enim fata de tuo capite statuerunt... » etc., etc. On peut comparer ce fragment avec les passages de l'*Excerptum* cité ci-dessus, p. 70; de l'*Historia de Prœliis* citée p. 71 et avec J. Valerius, lib. III, c. 38, 42.

[2] *Historia de Prœliis.*

[3] *Idem.*

* *Historia de Prœliis* : « græco sermone incipit et indicâ linguâ determinat. » Cf. p. 71.

le pays de Porus et termine sa lettre en disant qu'il a ordonné qu'on élevât des trophées en or sur lesquels seront inscrits des récits qui étonneront les siècles futurs.

Cet extrait semble prouver que vers le neuvième siècle, un écrivain voulut faire un ouvrage à part de la lettre d'Alexandre à Aristote, qui faisait partie des romans d'Alexandre, et que dans ce but il l'amplifia par de nouveaux détails, y fit intervenir tous les monstres que son imagination et ses lectures purent fournir, et en fit une rédaction toute nouvelle [1].

J'ai dit précédemment (p. 76) qu'on avait désigné l'*Historia de Prœliis* comme ayant été le modèle du roman de Charlemagne. J'ajoute maintenant qu'on a aussi prétendu qu'un religieux de l'abbaye de Saint-Gall avait tiré de la lettre d'Alexandre sur l'Inde le sujet d'un roman extrêmement répandu en Allemagne, sous le titre des *Aventures du duc Ernest de Bavière* [2]. Cette dernière assertion ne me paraît pas mieux prouvée que la première. Ernest, duc de Bavière, fut entraîné dans la révolte contre Louis roi de Germanie par son gendre Carloman, et les poëtes et les romanciers qui l'ont célébré ont orné le récit de ses prétendues aventures d'une multitude de fables. Il y a plusieurs écrits qui les racontent ; le plus ancien est un poëme latin en huit chants, dédié au commencement du treizième siècle à un évêque de Magdebourg, par Odo, qui paraît connaître Paris, mais que rien ne désigne comme *un moine de*

[1] Il semble, d'après ce que dit Le Grand d'Aussy, qu'un manuscrit de la Belgique renfermait une version française de la lettre d'Alexandre ; voici ses paroles : « L'ouvrage est divisé en deux parties, dont la seconde est supposée d'Alexandre lui-même, et forme une prétendue relation qu'il envoie à son maître Aristote sur ses conquêtes dans l'Inde. » (*Notices des ms. de la Bibl. du roi*, t. V, p. 131.)

[2] Jean de Müller, *Histoire des Suisses*, t. II, p. 137, trad. franç. Il cite Fugger, *Histoire d'Autriche*. Je ne sais pourquoi il nomme la lettre d'Alexandre : *Relation d'Aristote sur l'Inde*. — Simond, *Voyage en Suisse*, t. II, p. 56, copie Müller : « Un religieux, dit-il, tira de la relation d'Aristote sur l'Inde le sujet du premier roman qui ait été probablement écrit depuis la renaissance des lettres : *Les aventures du duc Ernest de Souabe*. »

Saint-Gall. Les voyages et les aventures qu'il raconte de son héros et de son inséparable compagnon Wécelo, n'ont aucun rapport avec celles que contient la lettre d'Alexandre. Leur vaisseau qui s'attache à une montagne d'aimant [1], la manière dont Ernest et Wécelo se sauvent en s'enveloppant dans des peaux de bœufs et se laissant enlever par des griffons, rappellent les contes de l'Orient que les Arabes firent connaître [2]. Ces fables, où il est question d'enlèvements par des oiseaux monstrueux, appartiennent aux Persans [3], et les Arabes les

[1] Sur les îles Maniolæ, dont les pierres d'aimant attiraient les clous des vaisseaux, V. Ptolem. *Geog*. VII, 2, p. 178, éd. Barth. — Pallad. *de Brachman*. p. 4. — Salmas. *Plin. Exercit*. p. 775.

[2] Dans les Voyages de Sind-bad, conte arabe, ce marin est enlevé par un rokh (p. 25), puis, plus tard, il sort de la vallée des diamants en s'attachant à un morceau de viande qu'un aigle enlève (p. 29). (*Les voyages de Sind-bad le marin*, traduits par Langlès, Paris, 1814, in-12.) D'autres auteurs, et en particulier Teisfaschi qui, au XIIIe siècle, écrivit sur les pierres précieuses, font des récits analogues (Reinaud, *Cab. de Blacas*, I, p. 18.) — Saint Epiphane raconte presque de la même manière que Sind-bad comment on se procurait les pierres précieuses dans la Scythie (*De Gemmis*, p. 30, ed. Foggini, Romæ, 1743, 4°), et il est bien plus ancien que tous les romans latins sur Alexandre. Il est vrai que cette belle histoire, qui se lit dans l'ancienne version latine tirée d'un manuscrit du onzième siècle, manque complétement dans le texte grec (*Epiphanii oper*. t. II, p. 229, ed. Petav.) et qu'elle pourrait être une interpolation du traducteur. Cependant on assure que ce qui reste en grec n'est qu'un abrégé du traité d'Épiphane. Quoi qu'il en soit, voici quelques vers de cette aventure extraits du poëme d'Odo :

Actutum, si quæ hic, queramus tergora, et armis
Vestiti priùs, optatis volvamur in illis,
Ut nos tollentes mentita cadavera grifæ
Pullis objiciant, à queis facientibus armis
Et cute dissuta nos, si volet, ille Deorum
Optimus eripiet.....
. . . . Grifæ consueta petentes
Prandia, distinguunt horrendo nubila tractu,
Visaque tollentes ad nidum corpora ponunt,
Nidentem longè et rursùm super aera vadunt :
Hoc dux gavisus, nullo violabile rostro
Ense secat corium et descendit ab arbore, sano
Sanus cum socio.....

Ce poëme a été publié par Martenne et Durand, *Thesaur. nov. Anecdot*. t. III, p. 308-376. — Voy. aussi Eckhart, *Franc. orient*. t. II, p. 510-523.

[3] V. l'*Histoire de Kai-Kaous* tirée du Schah-nameh, ci-dessus, p. 6.

ont apportées dans l'Occident. Elles s'introduisirent dans les romans du moyen âge et même dans les rédactions latines du roman d'Alexandre, tandis que l'on n'en trouve aucune trace dans les rédactions grecques anciennes, telles que celles du faux Callisthène et d'Æsope. Elles étaient déjà répandues lorsque les romans latins furent écrits, et ces romans ne se durent rien les uns aux autres, mais chacun d'eux puisa à la source commune.

Puisque j'ai été conduit à parler du roman d'Ernest de Bavière, j'indiquerai en deux mots les formes dans lesquelles il a été successivement rédigé. Henri de Veldeck, minnesinger de la basse Allemagne, fit des aventures du duc Ernest un poëme de 5660 vers [1]; il écrivit en allemand, mais il dit lui-même qu'il imite un poëme latin, sans doute celui d'Odo. Henri de Veldeck était ami de Wolfram d'Eschenbach et vivait au commencement du treizième siècle.

En 1500 on a publié à Erfurt un autre poëme sur le même sujet. Enfin, il a été traité en prose d'une manière tout à fait populaire et réimprimé un grand nombre de fois [2].

Je ne connais pas d'autres rédactions latines du roman d'Alexandre, et je termine ce qui les regarde en indiquant une espèce d'appendice que contient le manuscrit latin n° 8519 de la Bibliothèque royale de Paris. Ce manuscrit, écrit au treizième siècle, renferme un de ces nombreux abrégés de J. Valerius dans lesquels ce roman est réduit à un livre. A la fin on trouve un article séparé sous le titre : *De itinere ad Paradisum.* Il commence : *Igitur Alexander nobili ac multiformi*

[1] Le poëme de H. de Veldeck a été publié dans le Recueil des Poëtes allemands du moyen âge, par Vander Hagen et Busching, Berlin, 1808, 4°.

[2] J'ai sous les yeux une de ces rédactions populaires intitulée : « Eine lesenswürdige Historie vom Herzog Ernst in Baiern und Oestreich, wie er durch wunderliche Unfall sich auf gefährliche Reise begeben, jedoch endlich vom Kaiser Otto, der ihme nach dem Leben gestanden, wiederum begnadigt worden. » Reutlingen, in-8°, 93 pages.

præda onustus... Le héros macédonien arrive au Gange ; c'est le Physon dont la source est au Paradis ; il remonte ce fleuve avec de grandes fatigues, et à l'aide d'une pierre magique (*miri fulgoris rarique coloris, quæ quantitate et formâ humani oculi speciem imitabat*), il parvient à un lieu où un vieux Juif, nommé Papas, lui explique les vertus de cette pierre, et lui donne des conseils de morale et des leçons de modération. Alexandre les met à profit, se corrige de ses défauts..., mais il est empoisonné [1]. Ce récit est pris des Rabbins [2], comme le *Secretum secreti*, attribué à Aristote, et dont j'ai parlé ci-dessus (p. 40), a été tiré des Arabes.

[1] « Cumque omni malorum suspicione posthabitâ, nobili floreret magnificentiâ et regali jocundaretur gloriâ, ab uno domesticorum suorum quo minùs suspicabatur mortifero infectus est poculo, sicut in responsis acceperat in Indiâ ab arboribus Solis et Lunæ. Cumque vim veneni in se grassantis vicinâ jam morte sentiret, accitis juvenibus, secum ab infantiâ nobiliter ut decebat regiâ magnificentiâ educatis, regnorum suorum jura divisit...» etc. Cette dernière phrase est tirée de 1 Macchab. I, 7. «..... καὶ ἐκάλεσε τοὺς παῖδας αὐτοῦ τοὺς ἐνδόξους τοὺς συντρόφους αὐτοῦ ἀπὸ νεότητος.....»

[2] On trouve cette fable du voyage au Paradis dans le poëme allemand du prêtre Lambert, et dans la *Chronica regia Coloniens.* (*Apud* Eccard, *Corpus Histor. Med. Ævi.* t. I, col. 713 et seq.) J. Valerius (lib. III, 38), en parlant de l'endroit où étaient les arbres du Soleil et de la Lune, dit : «.... locum arboribus consitum amœnis : *hunc illi Paradisum vocitavere.*»

IX.

HÉBREUX.

Les romans latins sur Alexandre, qui avaient été traduits ou imités du grec furent à leur tour traduits en d'autres langues. L'une des plus anciennes de ces versions est celle qui forme le 2me livre de l'*Histoire judaïque* de Joseph ben Gorion. Ce Juif, qui a cherché à se faire passer pour Flavius Josèphe, qui a prétendu avoir vu César et Charlemagne, doit avoir vécu au dixième ou au onzième siècle [1]. On croit qu'il naquit ou qu'il vécut en Bretagne ou en Touraine. Il a rempli son histoire de fables, et s'est servi pour composer son livre d'une traduction latine de Flavius Josèphe. Pour l'*Histoire d'Alexandre*, il n'a guère fait autre chose que mettre en hébreu l'*Historia de Prœliis*. Gagnier a mis ce fait en évidence, en imprimant sur deux colonnes la version latine qu'il avait faite de l'ouvrage hébreu et le texte de l'*Historia de Prœliis* que lui avait fourni un manuscrit de la bibliothèque Bodleienne dont j'ai précédemment parlé (p. 75). Déjà Casaubon et Scaliger avaient reconnu cette ressemblance, et le *Livre des générations et des actions d'Alexandre*, composé par les mages et les sages de l'Égypte l'année même de sa mort,

[1] On pourrait facilement croire que Josippon vécut au neuvième siècle, en voyant qu'il est cité par Saadias, écrivain du commencement du dixième siècle, mais il y a quelques raisons de penser que cette citation a été introduite dans la traduction hébraïque du commentaire sur Daniel de Saadias, et qu'elle n'existait pas dans l'original arabe qu'on n'a plus. Dès lors, ce n'est que vers le milieu du douzième siècle que les rabbins parlent de Josippon. (V. Gagnier, *Præfat. ad* Jos. ben Gorion, p. XXVII et XXVIII.)

que Josippon met au nombre de ses autorités [1], n'est que l'*Historia de Prœliis* avec quelques variantes et quelques changements peu considérables. Ces fables et ces impostures n'ont pas empêché les rabbins de dire de Josippon que « ses paroles sont justice et vérité..... que son livre est celui qui approche le plus de ceux des Prophètes et que la main de Dieu était sur lui pendant qu'il le composait [2]. »

Ce serait tomber dans des redites fastidieuses que de donner une analyse du livre second de l'Histoire de Josippon. Ainsi que je l'ai dit d'après Gagnier, il suit l'*Historia de Prœliis*, mais c'est d'une manière libre. Quelquefois il ajoute à son guide, et il s'éloigne souvent de lui dans les noms géographiques, dans les noms propres et dans la description des monstres qui attaquent l'armée grecque [3]. J'indiquerai ici quelques récits qui sont particuliers à Josippon [4].

La reine de Macédoine, mère d'Alexandre, est nommée Nebiaras [5]; elle a inspiré un violent amour à Crabonias, roi de Bretagne, qui vient attaquer la *ville de Macédoine* et campe avec son armée dans la province d'Aganie. Philippe, dont l'ar-

[1] Josippon cite encore comme autorités de ce qu'il écrit sur Alexandre les livres des Macédoniens et des Perses, Nicolas (de Damas), Tite-Live et Strabon.

[2] V. Breithaupt, *Præfat. ad* Joseph ben Gorion, Gothæ 1707, in-4°.— Gagnier, *Præfat. ad* Jos. ben Gorion, Oxonii 1706, in-4°. — *Biblioth. choisie*, t. XXV, p. 40, ann. 1712. — Ces. Oudin, *Comment. de Script. Eccles.* t. II, p. 1032-1062. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. V, p. 56-59, ed. Harles. — Wolf, *Bibl. Hebr.* t. I, p. 509, not. *ff*. — G. B. de Rossi, *Dizionn. degli autor. Ebrei*, t. I, p. 149, 150. — Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. IX, chap. 6, t. IX, p. 150 et suiv. — Sainte-Croix, *Exam. des Hist. d'Alexandre*, p. 550 et suiv.

[3] Josippon parle de coqs qui lancent des flammes, d'hommes invisibles, d'onagres à six yeux, de crabes dont un seul dévore cinquante hommes, etc., etc.

[4] Je me sers toujours de l'édition de Gagnier et de sa version latine. Le récit sur Alexandre commence ainsi (p. 40) : « Atque etiam ut reperi in libro generationum Alexandri quem composuerunt *Magi Ægypti et sapientes ejus* qui operam dant scientiis firmamenti et cognitionis naturarum entium creatorum, contemplationi stellarum.....» etc.

[5] Plutarque (*Des Oracles rendus en vers*, § XXIX) dit qu'Olympias avait eu plusieurs noms.

mée est trop faible, se retire, mais il est poursuivi et mortellement blessé par Osanias, officier du roi breton. Alexandre, revenant d'Arménie, délivre sa mère et son pays, et assiste à la mort de son père.

Page 70. Dans la fable des arbres qui chaque jour sortent de terre et y rentrent, l'auteur hébreu ajoute que leurs rameaux se nomment *iscektins*, et que les mages persans en font usage pour les brûler devant leurs idoles.

Plus loin, page 71, il raconte qu'Alexandre étant arrivé aux monts Choschec, c'est-à-dire *des Ténèbres*, voulut aller au delà et pénétrer dans le pays habité par le fils de Jonadab et les restes des dix tribus, mais des oiseaux à face humaine l'avertirent en grec de retourner sur ses pas, lui déclarèrent qu'il ne lui était pas permis de voir la région des *Saints de Dieu et des descendants d'Abraham*, et lui prédirent sa victoire sur Porus.

Enfin, dans la lettre à Aristote dans laquelle Alexandre raconte ses aventures dans l'Inde, il parle entre autres merveilles d'une île où il trouve le sépulcre de Kainan, fils d'Enos, et les tables de marbre sur lesquelles le roi de l'île avait inscrit en hébreu sa prophétie sur le déluge [1]. Il ajoute qu'on ne peut approcher de ce tombeau sans mourir [2].

Il existe une autre histoire fabuleuse d'Alexandre en hébreu ; on dit même qu'elle renferme plus de détails que celle de Joseph fils de Gorion. Elle porte aussi le titre d'*Histoire des générations d'Alexandre* ; mais quelques rabbins la regardent comme la traduction d'un ouvrage grec, composé par Ptolémée fils de Lagus, successeur d'Alexandre au trône d'Égypte. Le traducteur se nomme à la fin de cette histoire, et c'est un

[1] Ce récit se rapproche de celui du poëte Ashref, qui raconte la visite d'Alexandre au tombeau d'Adam dans l'île de Serendib. (V. ci-dessus, p. 9, not.)

[2] Il est nécessaire d'observer que plusieurs auteurs Juifs, partisans de Joseph fils de Gorion, soutiennent qu'il n'écrivit point ce qu'on lit dans le second livre de son histoire, mais que ces fables y ont été interpolées par un faussaire. Ce qui pourrait donner quelque force à cette opinion, c'est que Josippon, à la fin du livre Ier, dit expressément qu'Alexandre était fils de Philippe.

Juif de Grenade, vivant au treizième siècle, Samuel ben Jehuda aben Tibbon [1].

[1] R. Azar. de Rubeis, *apud* Gagnier, *Præfat. ad Josipp.* p. XLV. — Wolf, *Bibl. Hebr.* t. I, nº 1821, 2075. — Groddeck, *Pseud. Hebr. Hexecont. apud* Wolf, *ibid.* p. 1007. — J. B. de Rossi, *Ms. Cod. Hebr.* t. III, p. 55, 56. — Fabric. *Bibl. Gr.* t. III, p. 50, ed. Harles. — Fabric. *Cod. Pseudepigraph. Veter. Testamenti*, t. I, p. 1164.

X.

SAMARITAINS.

Les Samaritains eurent aussi leurs traditions fabuleuses sur Alexandre et l'on en trouve des traces dans leurs chroniques. La plus ancienne, nommée le *Livre de Josué* [1], est en langue arabe, écrite en caractères samaritains, et paraît être une traduction falsifiée, faite après le temps de Mahomet sur un texte rédigé vers le troisième siècle. Il y est fait mention du *Voyage d'Alexandre dans les airs* [2], et cette fable se lie, dans toutes les histoires fabuleuses qui l'énoncent, avec le récit de la descente d'Alexandre au fond de la mer. On raconte aussi dans le prétendu *Livre de Josué* comment Alexandre, après ses vastes conquêtes, voulut voir le pays de Seïr, et comment, traversant en trois jours la *Région ténébreuse*, il parvint avec une troupe de Macédoniens dans un lieu où il vit de grandes merveilles, des montagnes d'or, de perles et de pierres précieuses [3]. Une autre chronique des Samaritains, écrite en langue et en caractères arabes par Aboulfatah, est plus récente que le *Livre de Josué* dont elle est en partie tirée. Elle renferme encore des fables sur Alexandre [4].

[1] Chronicon Samaritanum, arabicè conscriptum, cui titulus est Liber Josuæ..... latinè vertit, annotatione instruxit, et dissertationem de codice .... præmisit Th. Guil. Joh. Juynboll, Lugd. Batav. 1848, in-4°. (*Journ. des Sav.* 1848, p. 539 et suiv.)

[2] Reland, *Dissert.* VII, p. 14. — Silvestre de Sacy, *Chrestomat. arabe*, II, p. 208-212.

[3] V. Bayer, *Dissert. de muro Caucaseo*, p. 115.

[4] On trouve un extrait de cette chronique, rédigée par Aboulfatah l'an 1355 de J.-C. dans les *Acta Eruditor.* 1691, p. 167 et seq. — V. aussi Silv. de Sacy, *Chrestom. arabe*, t. II, p. 208-212, et les fragments publiés par Schnurrer dans *Paulus, Neues Repertorium*, t. I, p. I, p. 117 et seq. — *Memorabilien*, II, p 54 et seq. — Nicoll, *Bibl. Bodlei. Cod. Ms. Orient. Cat.* p. 2.

Les auteurs hébreux ont aussi parlé de l'hommage rendu à leur grand-prêtre et de la visite qu'Alexandre fit à leur capitale. Les Juifs ont rapporté tout cela à Jérusalem [1], tandis que les Samaritains ont voulu en faire honneur à Sichem et au mont Garizim. M. de Sainte-Croix a discuté à fond tout ce qui se rapporte à l'arrivée d'Alexandre en Palestine [2].

[1] Flav. Joseph. *Antiq. Jud.* lib. XI. — Jos. ben Gorion, lib. I, cap. 5. — Conf. Q. Curt. IV, 8.

[2] *Examen des hist. d'Alexandre*, p. 347-363.

XI.

PROVENÇAUX.

Ce n'est pas seulement l'Orient et la littérature ancienne qui s'occupèrent des fables d'Alexandre ; ce sujet fut adopté par les nations de l'Occident et célébré dans les idiomes qui succédèrent à la langue latine. Les troubadours provençaux connurent le roman d'Alexandre, et Pierre de Corbiac place l'histoire de ce conquérant [1] parmi celles dont il a connaissance, et qui composent une partie de sa science qu'il appelle son *Trésor* [2]. Le roi de Macédoine est souvent loué par les troubadours pour sa générosité, et cette qualité leur semble l'unique cause de

[1] « Et celle d'Alexandre qui, en mourant, partagea ses conquêtes entre ses douze pairs. »

Qu'ieu sai com Alixandres lo fortz e'l conquerens
Conques doze regismes en doz ans solamens ;
E qant saup que sa mortz seria propdenamens
Partic els doze parts totz ses conqueremens
Car l'avian servit mot honorablemens.

Le Grand d'Aussy (*Not. des Ms.* t. V, p. 106) prétend que ce ne fut qu'après l'an 1204 que les pairs furent au nombre de douze ; mais dans le poëme du Brut, écrit en 1155, il est fait mention de douze pairs. (V. Roquefort, *De la Poésie franç. dans les XIIe et XIIIe siècles*, p. 158, 159.) — Crescembeni (*Istor. della volgar. poes.* t. I, lib. v, p. 332) affirme que les Provençaux avaient un roman sur Alexandre. Dans le roman provençal de *Flamenca*, on énumère les récits qui se firent à une fête donnée par Archambault comte de Bourbon-les-Bains,

L'uns contet del rei Alixandri
L'autre d'Ero et de Leandri.
(*Not. des Ms.* t. XIII, part. 2me, p. 90.)

[2] Millot, *Hist. litt. des Troubadours*, t. III, p. 230.

tous ses succès [1]. Q. Curce et Plutarque parlent de la munificence d'Alexandre, mais il n'est pas vraisemblable que leurs éloges sur ce point aient été l'origine de ceux des troubadours, et il paraît que les Provençaux avaient dans leur langue quelque roman analogue à ceux dont nous avons parlé. Il en existe des traces dans leurs poésies, et je me bornerai à indiquer les vers de Guillaume de la Tour, qui raconte qu'Alexandre trouva dans un bois des femmes dont la nature était de n'en pouvoir sortir sans cesser de vivre [2].

M. Marc-Antoine Parenti a fait connaître [3] un fragment d'un poëme provençal [4] sur Alexandre, retrouvé dans la bibliothèque de Lugo. Il y est question d'une excursion qu'un détachement de l'armée d'Alexandre fait dans la vallée de Josaphat, pendant le siége de Tyr. Le sire de Gadres [5], irrité de cette attaque, entreprend de secourir la ville assiégée [6].

[1] Alixandres vos laisser son donar.
(Rambaud de Vaqueiras.)

Per dar conquis Alixandres roays,
E per tener perdet Daire lo ros
La batalhe.... (P. de la Mula.)

Onc no crec de pretz ni d'onor
Alexandres, segon qu'aug dir
Per trop tener thesaur en tor ;
Mas quar volc ben dar et partir
Lo sieu de gran coratge. (G. Fabre de Narbonne.)

Je dois à M. Raynouard la connaissance de dix-huit passages des Troubadours relatifs à Alexandre. Il me les avait indiqués avant la publication de son bel ouvrage.

[2] Plus que las domnas que aug dir
C' Alixandres trobet al bruoill
Qu'eran totas da tal escuoill
Que non podian, ses morir,
Outra l'ombral del bruoill anar.
(Raynouard, *Choix des poés. des Troubad.* t. V, p. 212.)

[3] A la fin des *OEuvres* du comte Perticari, t. III, p. 624-634.

[4] « E scritto in quel provenzale che si può dire moderno, e si confonde in gran parte col francese antico... la scrittura sembra de secolo XIV... »

[5] *Gadres, Gaza?*

[6] Les *fuerres de Gadres* (l'attaque des soldats d'Alexandre par le sire de

Li Gre sen tornerent ver l'ost isnellement:
Mais anceis qil scit nuit seront-il tuit dolent:
Car li sire de Gadres a mandé sa gent
Tant qil furent bien XXXM et sete cent.

. . . . . .

Il en jure lo ciel e lo mer e lo vent
Que fols est Alexander se a bataile l'atent.

Eumée, le chef du détachement grec, aperçoit les ennemis et veut envoyer demander du secours à Alexandre, mais aucun de ses soldats ne veut quitter le combat et chacun s'excuse à sa manière. Le fragment ne va pas plus loin. M. Parenti, d'après l'indication de M. Cavedoni, compare ce récit avec celui qu'on trouve dans l'*Historia de Prœliis* [1].

Gadres) se lisent dans le poëme d'Alex. de Bernay, et il paraît que les jongleurs récitaient souvent cet épisode et en avaient fait en quelque sorte un ouvrage à à part. (V. Paulin Paris, *Les Ms. franç.* III, p. 102.)

[1] « .... Deditque sibi (Meleagro) milites quingentos præcipiens illis ut vallem peteret Josaphat, ubi armenta plurima pascebant ex civitate Gadii.... Bitirio.... de civitate Gadii exivit cum equitibus triginta millibus..... volebant igitur Meleagrum mittere ad Alexandrum..... nullos tamen eorum voluit suscipere Meleager.....» etc.

XII.

FRANÇAIS.

La France septentrionale fournira davantage à nos recherches et nous y trouverons les fables sur Alexandre fort répandues dès le douzième siècle. Le plus ancien poëte qui les prit pour sujet de ses vers paraît avoir été nommé Albéric (Elberich von Bizenzun, Meister Aelberich); malheureusement on ne sait rien de lui, on n'a aucun reste de son ouvrage, et il n'est connu que pour avoir été cité par un poëte allemand du douzième siècle, qui déclare avoir imité le poëme qu'Albéric avait écrit en français (Walischen) [1]. Quelques auteurs ont dit qu'Albéric était de Vicence; il est plus probable qu'il était de Besançon [2].

Il faut nommer aussi Simon le Clerc qui, dans la première moitié du même siècle, écrivit aussi un roman d'Alexandre, et qui est peut-être le même que le traducteur connu sous le nom de Simon de Boulogne [3].

[1] C'est Elberic de Bisenzun
Qui nous a transmis ce poëme:
Il l'a mis en vers français (*Walischen*)
Et moi je l'ai publié pour nous en allemand (*Dutischen*)
Que personne ne m'accuse,
Ce que le livre dit je le répète.
(Schreiber, *Comment.* p. 11. V. aussi p. 13, not.)

[2] Schreiber, *Comment. de Germanorum quam Lambertus Clericus scripsit Alexandreide*, Friburg. 1828, in-4°, p. 10-13.

[3] *Hist. littér. de la France*, t. VII, p. LXXIX; XV, p. 501, et t. XIX, p. 674,

Un des poëmes latins les plus remarquables du douzième siècle fut l'*Alexandreis* de Philippe Gautier de Châtillon [1]. Sa réputation fut si grande qu'il était préféré aux autres classiques qui, à la vérité, étaient alors fort mal entendus, et elle s'étendit si rapidement que, dès la fin du siècle suivant, il était traduit en norwégien [2]. Ce poëme, fort remarquable pour l'époque où il fut composé, n'appartient pas aux romans sur Alexandre. Gautier suivit principalement Q. Curce, qu'il crut embellir en y mêlant des épisodes de son invention et un merveilleux tiré de la mythologie. Il connut cependant les traditions fabuleuses répandues sur Alexandre, et dans cet ouvrage, Alexandre, indigné de rester dans l'inaction, s'écrie :

. . . . Semperne putabor
Neptanabi proles ac degener arguar ? Absit.

mais c'est la seule trace qu'on y trouve des fables alexandrines [3].

Deux poëtes français en adoptèrent une grande partie dans le *Roman d'Alexandre* qu'ils composèrent vers l'an 1184. Lambert-li-Cors de Chasteaudun et Alexandre de Bernay réunirent leurs efforts pour composer ce grand ouvrage [4], que Fauchet a fait trop ancien et Le Grand d'Aussy trop récent.

not. — Fauchet, *De la lang. et poës. françoise*, liv. I, ch. VIII, p. 552, éd. de Paris, 1610, in-4° « ...Un Simon autheur d'un roman d'Alexandre, composé en Poitevin ou Limosin, commençant :

Chançon voil dir per ryme et per leoin
Del fil filipe le Roy de Macedoin.

Le Grand d'Aussy (*Not. des Ms.* t. V, p. 105) a remarqué avec raison que ces vers sont en *françois* et non en poitevin ou limousin. — Fauchet (*Ibid.* p. 541 V°) cite sept vers du poëme de Simon.

[1] Oudin, *De Script. Eccles.* t. II, p. 1666.

[2] Einari, *Hist. litt. Island.* p. 107, par Brandus, évêque en Islande.

[3] Philippi Galtheri *Alexandreidos* lib. X. Lugduni, Rob. Granjon, 1558, in-4°, fol. IV, v°. — V. sur ce poëte, *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 100-119. — *Année litt.* 1759, t. VI, p. 313 et suiv. — Oudin, *Script. Eccl.* t. II, p. 1666. — Raynouard, *Journ. des Sav.* 1820, p. 319-321.

[4] La vérité de l'istoire si com li roys la fist

Ce poëme contient une tradition toute particulière sur l'origine d'Alexandre ; il nie qu'il fût fils de Nectanèbe. Il dit qu'on avait calomnié sa mère en disant :

Qu'il estoit bastars nés par enchanterie,

d'un homme qui

Natanabus ot non en la langhe arrabie.

Il assure que Nectanèbe n'arriva en Macédoine que longtemps après qu'Alexandre fut né, et en cela il est conforme à l'histoire [4].

Une grant pièce après c'Alixandres fu nés,
Vint un hom è l' pais, de grand sens renomés,
Natanaburs [2] ot à non, des arts ert bien fondés.
Cil fu puis d'Alixandres et mestres et privés ;
Cil li moustra de l'air toutes les qualités,
Et en quele manière est li solaus levés,
Et si comme la lune remue ses clartés,
Et de l' cors des estoiles li moustra il ases.
Cil sot tant d'ingremance, et si en fu usés,
C'ainc si bons encanteres ne fu de mère nés.
Quant eust devant vus V^c (cinq cents) homes armés,
Vus sanlast que cescuns fut un arbres ramés,
Et par aighe corant qu'i disies vus un près,
Et mesist en sa bourses les tors de XX cités.
De lui fust Alixandres mecreus et blamés,
Por cou que de sa mère fu durement privés ;
Dist-on k'il ert ses fius et de lui engenrés.
Un jor le prist as mains sor un mont ù il ert,
Si le bouta aval que il fu lues tués [3].

Un clers de Casteldun, Lambert-li-Cors l'escrit
Qui de l' latin le traist et en roman le mist...
Ci no dit l'Alixandre que de Bernay fu nés
Et de Paris refu ses sornons apiélés.
Qui or a les siens vers o les Lambert mellés.

[1] V. ci-dessus, p. 15, not. 1.

[2] Le ms. 7633 porte *Neptanabus*. — *Nataburs*, éd. de Michelant. *Éd.*

[3] Je me suis servi du ms. de la Bibliothèque du roi, n° 7190, intitulé : « Ci « commence li Roumans d'Alixandre le grant et les merveilles qu'il vit et qu'il « fit en son tans et les veux du Paon et les accomplissemens et les mariages, »

Mais au siége d'Athènes, Aristote, qui vient traiter pour cette ville avec Alexandre, lui apprend qu'il est le fils d'un sénéchal de Grèce. Alexandre tue celui qui avait procuré cet amant à sa mère, puis il marche contre Darius dont il a juré de se venger :

Il a juré ses Diex Jupiter et Cahuz.

Alexandre prend Carthage, puis Tyr, et assiége Gadres. Sa flotte fait usage du feu grégeois, mais elle est battue ; Alexandre même est blessé ; mais enfin le duc Bétis est tué et la ville prise[1]. Le héros va ensuite à Jérusalem et gagne deux batailles contre Darius. Après la mort de ce roi de Perse, il arrive au bord de la mer ; il lui prend envie d'en visiter les profondeurs et d'en explorer les merveilles[2]. Il fait construire un grand tonneau de verre, il y fait ajuster des lampes et se fait descendre dans cet appareil au fond de la mer avec deux de ses officiers. Il y examine les poissons et les monstres marins :

Alixandre esgarde les granz et les pleniers
Qui les petiz englotent, car tex est li metiers,
Ensement com au siecle est chacuns hom maniers.
Autresi vit il là les prevos, les voiers ;
Sor les petiz tornoit toz-dis li destorbiers[3].

et du ms. n° 7633, Saint-Germain, qui porte pour titre : « Cy commence l'Es- « toire d'Alixandre Dallier et y sont toutes les batailles qu'il fit et les veux du « Poon et les achievemens. » — Ce dernier ms. contient aussi : « La vengeance « Alixandre par Aliénor qu'Alixandre ot de la reine Candace d'Inde qui fu fame « Porrus le roi d'Inde la majour, » dont on attribue la composition à Jean le Vénelais. Ces deux ms. ont des variantes et des différences très-marquées. — Nous avons suivi dans cette citation le texte de Michelant. — *Éd.*

[1] Comparez ce récit avec celui de l'*Historia de Prœliis* et du fragment provençal de Lugo ci-dessus, p. 95.

[2] V. Dunlop, *History of fiction*, II, p. 129.

[3] J'ai averti des variantes qui existent entre les manuscrits dont j'ai fait usage. (Le texte que donne M. Michelant, p. 263 de son édition, est en effet très-différent. — *Éd.*) Ces vers sont tirés du n° 7190, d'un chapitre intitulé : « Ci « dist si com Alixandres fu mis en mer en un touniel de voile, » et un dessin représente la descente de ce prince dans la mer. L'autre ms. ne me paraît pas contenir ce chapitre, mais à l'occasion des *Dieuesses de la forest*, on y lit :

Car c'est leur paradis ou doivent converser :

Après ces belles observations, Alexandre marche contre Porus, dont la fille venait d'épouser le fils de la reine Candace, et dans ce trajet l'armée souffre du manque d'eau et des attaques des bêtes féroces. Alexandre, déguisé, s'introduit dans la tente de Porus. Il lui livre ensuite bataille et le fait prisonnier. Il va ensuite à la recherche des colonnes qu'Artus avait érigées, et le poëte raconte ici l'expédition du roi Artus en Asie. Ce roi des Bretons, parvenu à l'extrémité de cette partie du monde, y avait élevé deux statues d'or. Ce sont ces monuments qu'Alexandre veut voir.

Car véoir vuet les bones (bornes) se il na en combrier
Que Artus[1] avoit fétes en Oriant drécier.

Il y parvient et même les dépasse contre les conseils de Porus[2]. Il perd une partie de son armée. Après des aventures dans la Vallée périlleuse et avoir résisté à des monstres qui jetaient des flammes et à de séduisantes sirènes, Alexandre s'empare de quatre vieillards qui lui parlent de trois fontaines merveilleuses : la première rajeunit, la seconde rend immortel, et la troisième ressuscite. En voulant pénétrer jusqu'à ces

Il rois de Macedoine en a oi parler
Qui cercha les merveilles du mont et de la mer,
Et se fist-il mesmes ens al font avaler
En un vessel de voirre (ce ne puet nous fausser)
Qu'il fist faire a sa guise fort et roont et cler,
Et bien clorre de fer qu'il ne peust quasser
S'il lesteust a pierre ou a roche hurter :
Dinsi qu'il pooit permi outre esgarder
Et veoir les poissons tornoier et jouter
Et mettre en leur aguet et souvent cembeler.

[1] M. Paulin Paris (*Manuscr. franç.* t. III, p. 92), dans la crainte qu'on ne voie dans la mention d'Artus une preuve de l'antériorité du roman du Brut, pense qu'Artus, Arcu, Artu est une corruption d'Hercule.

[2] M. De la Rue (*Recherches sur les ouvrages des Bardes de la Bretagne Armoric.* 1817, 2me édit. p. 25) remarque qu'Alexandre de Bernay est le seul écrivain qui ait raconté l'expédition du roi Artus en Asie, et « qui ait fait un mérite « au fils de Philippe de Macédoine d'avoir cherché et trouvé les statues d'Artus. « Or, où pouvait-il avoir pris ces fables sinon dans les ouvrages des Armori- « cains ? »

УНИВЕРСИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА

sources miraculeuses, les Grecs sont accueillis par une neige brûlante et attaqués par des géants. Enfin ils arrivent dans une forêt, et sous chaque arbre ils trouvent une belle damoiselle; après cinq jours passés dans la volupté, l'armée quitte la forêt; Alexandre veut emmener la reine des *Dieuesses*, mais elle lui apprend qu'elle et ses compagnes périraient si elles quittaient ce lieu, et qu'elles doivent leur jeunesse éternelle à ce qu'elles passent l'hiver en terre, à la manière des plantes, et que, comme elles, elles ne repoussent qu'au printemps:

Et quant esté revient, que li biau tans s'épure
En guise de fleur blanche reviennent à nature [1].

Alexandre, après avoir franchi beaucoup d'obstacles, arrive à la fontaine qui rajeunit; les vieillards qui l'accompagnaient s'y baignent et reviennent à l'âge de trente ans. Il parvient ensuite aux *arbres qui parlent*; ils lui prédisent qu'il mourra empoisonné peu de temps après s'être emparé de Babylone, et que sa mère sera punie de l'infidélité qu'elle a faite à son époux en devenant après sa mort la proie des oiseaux et des bêtes féroces. Arrivé à Babylone, le roi de Macédoine et du monde veut visiter le ciel comme il a visité la mer, et il se fait enlever dans un grand panier par des griffons qu'il dirige en leur présentant de la chair au bout d'une lance. Il fait ensuite le siége de Babylone, défendue par Nabuzardan, qui périt dans le combat. Alexandre s'empare de cette capitale et fait con-

[1] Il semble que cette fable soit formée de la tradition des Troubadours, citée ci-dessus, p. 95, unie à celle des *arbres diurnes*, qui se lit dans Josippon et dans l'*Hist. de Prœliis*. V. ci-dessus, pp. 90 et 70. — On peut y voir encore sous une forme plus gracieuse la fable, fort en vogue au moyen âge, des arbres qui produisaient des êtres animés. V. sur les *arbres anatifères* de l'Angleterre, des Orcades et de l'Anjou, Silv. Girald. *Topog. Hibern.* cap. XI. — J. Gottl. Schneider, *Animadv. ad Frederici II artem venandi cum avibus*, p. 86, 87. — Fauris Saint-Vincent, *Notice des sermons de Marini*, Magas. Encycl. 1813, t. III, p. 28. — Michel Maier, « Tractatus de volucri arboreâ, absque patre et matre, in insulis Orcadum, formâ anserculorum proveniente, seu de ortu miraculoso potiùs quam naturali vegetabilium, animalium, hominum, etc., etc... » Francof. 1619, in-8°. (*Catalog. de la Vallière*, n° 1779.)

struire à son défenseur un magnifique tombeau soutenu par des pierres d'aimant. Il reçoit une députation des Amazones, une visite de leur reine, et meurt empoisonné par Antipater, roi de Sydoine, et Divinus Pater, roi de Tyr [1].

On voit par cette analyse que les auteurs de ce poëme ne suivirent pas les traces de Gautier de Châtillon [2]: ils préférèrent prendre pour guides les romanciers latins, et il faut suivre à la lettre le témoignage de Lambert-li-Cors:

Qui du latin la trest, et en roumant la fist.

Mais les auteurs français se sont livrés, en quelques endroits de ce poëme, à leur imagination et à quelques souvenirs d'érudition classique; c'est ainsi qu'ils font chanter par une Amazone l'histoire de Narcisse, et par Hélinant à la table d'Alexandre le combat des dieux contre les géants.

Le sujet d'Alexandre parut si beau dans le poëme dont nous venons de parler, que plusieurs rimeurs s'empressèrent d'y ajouter des *suppléments*. Ce roman eut ainsi plusieurs *branches* comme quelques écrits de ce genre [3]. Nous les indiquerons légèrement, parce que la plus grande partie des aventures qu'on y trouve sont de l'invention des auteurs, et n'ont

[1] V. sur le roman d'Alexandre: Massieu, *Hist. de la poésie franç.* p. 111 et suiv. — *Poésies du roi de Navarre. Révol. de la langue franç.* p. 158-166. — Le Grand d'Aussy, *Notices des Mss.* t. V, p. 101-117. — Roquefort, *État de la poésie franç.* p. 158. — Warton, *The hist. of English poetr.* t. I, p. 139-141. — Dibdin, *Decamer. Bibliogr.* t. I, p. 98. — *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 119-123 et p. 160-179. — Raynouard, *Journal des Sav.* 1820, p. 607-609. — De la Rue, *Recherches sur les Bardes et les Trouvères*, 1834, t. II, p. 341-350. — Paulin Paris, *Les Mss. franç.*, t. III, p. 87-107.

[2] M. de Sismondi s'est trompé lorsqu'il a cru que Lambert-li-Cors et Alexandre de Paris avaient mis en vers français le poëme que Gautier de Châtillon avait écrit en latin. (*Litt. du midi de l'Europe*, t. III, p. 159.)

[3] Onze poëtes français ont travaillé aux diverses branches de l'*Alexandre*, mais il est presque impossible de démêler avec précision ce qui appartient à chacun d'eux. (*Catal. du duc de la Vallière*, t. II, p. 158 et suiv. — De la Rue, *Recherch. sur les Bardes et les Trouvères*, t. II, p. 341-356. — *Hist. litt. de France*, t. XIX, p. 674, not.)

aucune relation avec les traditions fabuleuses dont nous nous efforçons de suivre la trace.

Le *Vœu du Paon* contient trois branches : les *Accomplissements*, les *Mariages*, le *Restor du Paon*. On y lit l'aventure du Troyen Cassamus, qui veut venger son frère tué au service d'Alexandre, et ce qui arriva à des princesses que ce héros maria à sa cour. L'auteur d'une partie de ces vers est Jehan Brisebarre.

Le *Testament d'Alexandre* fut rimé par Pierre de Saint-Cloot, et Jean le Vénelois composa la *Vengeance d'Alexandre*. Ce dernier poëme est le seul qui parle de l'aventure d'Alexandre avec Candace[1]. L'auteur suppose que cette reine, veuve de Porus, eut du roi de Macédoine un fils nommé Aliénor, qui livra aux supplices les empoisonneurs de son père, et entre autres Antipater, qui est brûlé vif[2].

Un ouvrage plus curieux est celui d'un Anglais nommé Thomas de Kent[3], dont l'époque est assez incertaine, qui donna à son poëme le titre de *Roman du tute Chevalerie*[4]. C'est

[1] Ce poëte est aussi appelé *Jean le Nivelois*. Voici le commencement de son roman :

Seigneurs or faites pes, un petit vos taisiez,
S'orrez bons vers nouviaux, car li autres sont viez.
Jehans li Nivelois fut moult bien afaitiez
A son hostel se sied ; si fut joyans et liez,
Un chanterre li dit d'Alexandre a ses piez.
Et quand il la oï s'en fu grams et iriez,
Du fius qu'ot de Candace en a vers commenciez,
Bien fais et bien rymez, bien diz et bien dictiez.
(Du Verdier, *Bibl. franç.* t. II, p. 479.)

[2] Sur les branches du roman d'Alexandre, v. Fauchet, *De l'origine de la langue et poésie franç.* p. 553-554. — Le Grand d'Aussy, *Not. des Ms.* t. V, p. 117-121. — Van Praet, *Catal. de la Vallière*, t. II, p. 158-164. — Roquefort, dans la *Biogr. Univ.* t. I, p. 535. — De la Rue, *Recherches sur les Bardes et les Trouvères*, t. II, p. 341-356. — Paulin Paris, *Ms. franç.* t. III, p. 87-107.

[3] Ms. de la Biblioth. du roi, n° 2702.

[4] Thomas a connu le poëme de Lambert-li-Cors, mais il a eu d'autres sources et s'est servi des romans latins, ainsi qu'il le dit. Il diffère de Lambert sur

une sorte de translation ou de plagiat du poëme d'Alexandre faite en mauvais vers, et en ce français corrompu que les Normands avaient introduit en Angleterre. On y fait Nectanèbe[1] père d'Alexandre, et on y trouve la plus grande partie des fables græco-égyptiennes. L'auteur prétend avoir traduit un « bon livre en latin, » et cite pour ses autres autorités, et d'une façon un peu hasardée, Solin, Denis, Megasthènes et Jérôme sur Ethike[2]. Le Grand d'Aussy a cru mal à propos que ces derniers noms désignaient Jérôme de Cardie, et il remarque que cet historien n'avait point écrit un livre de morale ou d'*éthique*. Il ne s'est pas aperçu qu'il s'agissait ici du travail que le prêtre Jérôme avait fait sur les ouvrages d'Æthicus Ister, avant le neuvième siècle[3].

Outre les diverses branches du poëme d'Alexandre, on connaît en manuscrit des translations en prose de ce roman et de celui de Thomas de Kent, ainsi que quelques autres compilations fabuleuses sur les aventures du roi de Macédoine[4]. C'est

le père d'Alexandre. (*Hist. litt. de la France*, t. XIX, p. 673. — De la Rue, *Recherches sur les Bardes et les Trouvères.*)

[1] Nectanèbe, suivant Thomas, avait été chassé d'Égypte par trente-trois seigneurs qui s'étaient ligués. — Alexandre fait la guerre en Lombardie, et il est reçu dans Rome avec de grands honneurs.

[2] Jerosme le dist, et Solin l'alosée,
Li bons Megasthenes, et altres auctors assez,
Qui por véoir merveilles furent en Ynde allés :
Car des dix de lur livres est cestui translatés.
Si vus de coe que di, Seignors, ne me crécz,
Jerome sur Ethike et Solin reversez
Et Trogne-Pompeie ; coe que di i troverez ;
Si le tenez par mensonge, à ceux vous pernez.
(Le Grand d'Aussy, *Not. des Ms.* t. V, p. 126.)

[3] V. ci-dessus, p. 22 à 25.

[4] V. Le Grand d'Aussy, *Not. des Ms.* t. V, p. 121, 130, 131. — On peut croire qu'il faut rapporter ici un Ms. qui, suivant Quadrio (*Stor. di ogni poes.* t. VI, 479), se conservait dans l'abbaye de St-Vincent de Besançon et dont le titre était : « Histoire des faits et conquêtes du noble roi Alexandre le Grand. » Il comprenait sept livres, commençait par le siége de Tyr et finissait par la vengeance qu'Aliénor tira des empoisonneurs de son père.

donc à juste titre que Vasquez de Lucène, littérateur portugais[1], dans la traduction française qu'il fit de Q. Curce en 1468, dit que l'*Histoire d'Alexandre* se trouvait de son temps « en francois en rime et en prose en six ou sept manières, mais corrompues, changées, fausses et pleines de évidens mensonges. » Il parle aussi de Vincent de Beauvais, et de l'*Historia Alexandri*, de laquelle ce moine avait tiré une partie de ses récits[2] : « Vrai est, dit Vasquez de Lucène, que une histoire sans nom que ycelui Vincent allègue en tous les faits d'Alexandre raconte ces choses, laquelle histoire Vincent historial a extrait les faits d'Alexandre vint en mes mains en la destruction de Dinant[3] et l'ay vuë tout du long, si ne l'ay voulu en rien suivre[4]. »

[1] Il était gentilhomme d'Isabelle, femme du duc Philippe le Bon.

[2] « Ce que Vincent listorial escript de la conception d'Alexandre, ce qu'il raconte de Neptanabus, quil dit être père dicelui, est expressement contre la Sainte Escripture... pareillement ce que ycelui Vincent dist de plusieurs enchantements dimages de cire noyées en ung bachin, on ne le trouve point en histoire autentique. »

[3] En 1466 Dinant fut pris, pillé et brûlé par Philippe le Bon et son fils le duc de Charolais, qui fut ensuite nommé Charles le Téméraire. V. Sismondi, *Hist. des Français*, t. XIV, p. 216. — Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, t. VIII, p. 576 et suiv.

[4] Le Grand d'Aussy (*ibid.* p. 121) fait parler Vasquez de Lucène un peu différemment; je le cite d'après un très-beau manuscrit de la bibliothèque de Genève. V. sur les ms. de cette version *Catal. de la Bibl. du duc de la Vallière*, t. III, p. 136 et Suppl. p. 69. — Bandini, *Bibl. Leopold. Laurent.* t. III, p. 390. — Van Praet, *Recherches sur L. de la Gruthuyse*, p. 220.

M. Paulin Paris (*Les Ms. franç. de la Bibl. du roi*, t. II, p. 283) cite un long passage de la préface de Vasquez de Lucène (traduct. de Q. Curce, n° 6896) dont voici un fragment :

Après avoir comparé Charles le Téméraire à Alexandre, etc. ..... « Si ne trouverés pas ici, mon très redoubté Seigneur, que Alexandre ait volé en air à tous quartiers de mouton, ni vagué par dessoubs en mer en tonneaux de voirre, ni parlé aux arbres du Soleil, ni autres fables faintes par hommes ignorans la nature des choses, non congnoissans tout à estres faulx et impossible.... moult doneques est utile ceste histoire qui nous aprent au vray comment Alexandre conquist tout Orient et comment un autre prince le peut arriere conquester, sans voler en l'air, sans aler soubs mer, sans enchantemens, sans gayans (géants) et sans estre si fort comme Regnault de Montalban, comme Lancelot, comme Tristan, comme Raynoard qui tuait cinquante hommes cop-à-cop. Alexandre ne fut onques si vaillant et si conquesta tout Orient, avec gens de telle force que nous sommes aujourd'hui.... » — Il peut y avoir des différences entre les ms. de la traduction de Vasquez de Lucène. Il faudrait comparer les citations de M. Paulin Paris avec le ms. de la bibliothèque de Genève.

Une traduction de rime en prose du roman d'Alexandre a été imprimée sous le titre de *Histoire du noble et très vaillant roy Alexandre-le-Grand jadis roy et seigneur de tout le monde, avec les grandes prouesses qu'il a faictz en son temps*[1].

Le Grand d'Aussy dit que c'est un abrégé du poëme; l'abbé de Marolles prétend que c'est une traduction de l'*Historia de Prœliis*[2].

Les fables sur Alexandre furent fort répandues en France dans le moyen âge, et on les trouve dans les grands ouvrages historiques composés au douzième et au treizième siècle. Je citerai pour la première époque la célèbre *Histoire scholastique* composée par Pierre Comestor. Il y parle des merveilles qu'Alexandre vit dans l'Inde, des questions qu'il adressa aux arbres du Soleil et de la Lune, et il cite à ce sujet la lettre d'Alexandre à Aristote[3]. Au treizième siècle, Vincent de Beauvais composa par ordre de saint Louis, et avec les moyens littéraires que ce roi mit à sa disposition, l'étonnante encyclopédie qu'il

[1] Paris, Jehan Bonfonds, sans date, caractères gothiques, 4°, ou Lyon, Olivier Arnoullet, 1552, 4°.

M. Berger de Xivrey (*Tradit. tératologique*, p. 54) dit que le livre publié chez Bonfonds est « une vieille traduction française imprimée du faux Callisthène. » Puis il donne une partie des *Merveilles d'Inde*, par Jehan Wauquelin, d'après le manuscrit de la Bibliothèque du roi, n° VIIMDXVIII (7518). Il semble donc que ce soit deux ouvrages différents; cependant M. de Xivrey (p. XLIV) traite le livre imprimé chez Bonfonds comme le texte imprimé du ms. 7518. Dans ce manuscrit, l'auteur annonce qu'il a écrit d'après « ung livre rimet, dont je ne sais pas le nom de l'acteur fors qu'il est intitulé histoire Alixandre. » (B. de Xivrey, p. XLII.) Le manuscrit de Belgique, dont parle Le Grand d'Aussy, qui fut fait par ordre de Jean de Bourgogne, paraît fort semblable au n° 7518. — Ce n'est pas d'après Wauquelin, mais d'après J. de Vignay, que Bonfonds a imprimé. Ce livre commence : « Premièrement la terre de Macedone fut appelée Macy d'un roi qui eut nom Emacius.... »

[2] Le Grand d'Aussy, *ibid.* p. 117. — *Hist. litt. de la France*, t. XV, p. 163. — Brunet, *Manuel du libr. et de l'amat.* s. v. Alex. le Grand.

[3] Petri Comestoris *Scholast. Historia*. Argent. 1515, in-4°. *Hist. lib. Esther*, cap. 4.

nomma *Speculum majus*. Dans la partie historique[1], il met au rang des ouvrages dont il donne des extraits la lettre d'Alexandre à Aristote et l'*Historia Alexandri*. En examinant les récits qu'il en tire, et qu'il transcrit presque textuellement, on voit que l'écrit qu'il désigne par ce dernier titre n'est point l'*Historia de Prœliis*, mais une histoire d'Alexandre ressemblant tout à fait à celle de Julius Valerius, et vraisemblablement un extrait de ce roman, pareil à celui que contient le ms. n° 4877 de la Bibliothèque du roi à Paris[2]. Jacques de Vitry, dans son *Historia Orientalis* (lib. I), écrite au commencement du treizième siècle, rappelle plusieurs fables sur Alexandre, qu'il a prises dans l'*Historia de Prœliis*. Il parle des arbres diurnes, des arbres qui prédirent à Alexandre sa mort, des statues de bronze remplies de charbons ardents, des oiseaux qu'Alexandre vit en Perse « qui rendaient la santé aux malades qu'ils regardaient, tandis que ceux sur lesquels ils ne tournaient pas leurs regards mouraient[3]. »

Vers le milieu du treizième siècle, Gautier de Metz composa le poëme français intitulé : *la Mappemonde ou l'Image du monde*[4]. Le Grand d'Aussy, qui en a donné un extrait, nomme cet auteur

[1] *Speculum historiale*, lib. V. — « Cy commence le Table de ce present livre qui est dict le miroer historial. »

(A la fin) « Cy finist ung compendieux extraict du mireur historial auquel sont en bref et clairement recitées les hystoires de la bible Et les preexcelentes gestes des grecz et des troyens, de alixandre monarche de tout le monde Et des merveilleux fais des romains..... »

Lyon, Bartholomyeu Buyer, Juillet 1479, fol. Goth. 2 col. de 28 lignes. (Brunet, *Nouv. Recherch.* t. II, p. 434; ou *Manuel*, t. III, p. 403.)

Ce n'est ni la traduction du *Fasciculus temporum*, comme l'a cru Panzer, ni celle du *Speculum vitæ humanæ* de Roderic de Zamora, comme le croit Bréghot du Lut. (Brunet, *ibid.*) Serait-ce un extrait de Vincent de Beauvais?

[2] V. ci-dessus, p. 55, not. 2.

[3] V. ci-dessus, p. 73.

[4] Sur le poëme de Gautier de Metz, v. une notice par l'abbé Lebeuf, *Dissertations sur l'Hist. eccléS. et civile de Paris*, 1739, in-12, 3 vol. — Une des translations en prose de ce poëme paraît avoir pour auteur maître Gossouin. (Paulin Paris, *Manuscr. franç. du roi*, t. V, p. 31 et suiv.)

Omons, mais c'est le résultat d'une méprise[1]. On doit trouver dans ce poëme quelques traits fabuleux sur Alexandre ; au moins est-il certain qu'on les lit dans un poëme du commencement du seizième siècle, qu'on regarde comme une imitation ou plutôt comme un vrai plagiat de celui de Gautier[2].

Ce dernier poëme fut mis en prose au quatorzième siècle[3]. Le célèbre imprimeur Caxton trouva à Bruges un exemplaire de cette translation, le traduisit en anglais et l'imprima à Westminster en 1480, et encore en 1481 sous le titre de *The Myrrour of the World*[4]. On trouve dans ce livre divers détails sur Alexandre, et entre autres l'invention des statues de métal qui mirent en fuite les éléphants qui attaquaient son armée[5]. Vers la fin du quinzième siècle, la translation en prose française du poëme de Gautier de Metz fut imprimée à Paris[6]. Après ces préliminaires, j'arrive au poëme qu'un savant bibliographe[7] a

[1] *Notices des Mss.* t. V, p. 243-266. — *Hist. litt. de la France*, t. XVI, p. 220. — Roquefort, *De la poésie franç. aux 12e et 13e siècles*, p. 253.

[2] Dans le poëme de Renard le Contrefait, du treizième siècle, Renard raconte au Lion l'histoire d'Alexandre en sept mille vers, et l'on y trouve toutes les fables du roman *de Prœliis*. V. Robert, *Notices sur les fabulistes*, p. cxli-cxliij à la tête des *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles, et Fables de la Fontaine*. Paris 1825, in 8°, 2 vol.

[3] Ms. n° 7595 de la Bibl. du roi. — Roquefort, *ibid.*, p. 236. — V. un extrait de cet ouvrage : *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. IV, p. 59.

[4] V. Dibdin, *Bibliothec. Spencer.* t. IV, p. 231-244. — On lit à la fin du prologue : «... Whiche mas engrossed and in alle poyntes ordeyneb by chapitres and figures in ffrensche in the toun of Brugis the yere of thyncarnacion of our Lord M.cccc. lxiiij. in the moneth of Juyn... etc. »

[5] « King Alexandre which was a good clerke and prynce of grete recommandacion .... he dyde do make vessels of copper in fourme of men, and dyde do fylle them wyth fyre brennyng, and sette them to fore hym to fyght ayenst them that were upon tholyphauntes... etc. » (Dibdin, *ibid.* p. 239.)

[6] Le livre de Clergie nommé lymage du monde, translaté de latin en françois, in-4° goth. sans date. — Paris, Michel Lenoir, in-4° sans date. — Lymage du monde contenant en soi tout le monde mis en III parties..... Paris, Jehan Trepperel, in-4° goth. sans date. — C'est à tort que le Catal. de la Bibl. du roi (*D.* 3782) attribue cet ouvrage à Saint-Pierre de Luxembourg. (Brunet, *Manuel*, t. II, p. 361.)

[7] M. Van Praet, *Cat. de la Vallière*, nos 2721, 2722. — *Addit. au Cat. de la Bibl. du duc de la Vallière*, p. 62. — L. Vaucher, *Bibl. Univ.* sept 1847.

reconnu pour être « l'ouvrage de Gautier de Metz déguisé par quelques légers changements. » Il porte le titre de *Mirouer du Monde*, et a été imprimé à Genève, 1517, Jaques Vivian, petit in-4°. Mais l'exemplaire que M. Van Praet avait examiné étant imparfait, il n'a pu connaître le nom de l'auteur. La feuille qui porte le prologue existe dans un précieux exemplaire imprimé sur vélin que possède la bibliothèque de Genève ; l'auteur s'y nomme, et c'est Françoys Buffeteau, natif de Vendôme, secrétaire ducal. Il commença cet ouvrage en 1514, dans le château de Divonne, appartenant alors à Antoine de Gingins, premier président de Savoie, et il l'acheva en 1516. Voici comment il s'exprime : « ..... Ne voulant vivre ne demeurer en oysiveté me voulu mettre à veoir et visiter plusieurs beaux et exquis livres traictant de plusieurs belles et grandes sciences et matieres, tant en latin comme en françoys que ledit Seigneur avoit en sa bibliothèque au dit lieu de Divonne, come Strabon, Tholomée, l'Especule naturel de Vincent, Pline, Albumasar et autres. Et apres que jeuz par certain temps vacqué à estudier en iceulx moyennant l'ayde de Dieu, me disposay de me mectre à extraire et composer en langue Galique et Françoyse et rediger en rimes ce présent livre intitulé le Mirouer du Monde. »

J'en extrairai ce qui regarde mes recherches. Buffeteau (2me partie) fait une grande description de l'Inde, des animaux et des monstres qu'elle renferme ; on y retrouve la tradition de Gog et Magog [1], et on y remarque ces deux vers :

Les arbres secz [2] sont celle part
Qui parlèrent à Alexandre.

[1] En Ynde est le mons Caspieux
Qui est grand et spacieux
Ou furent dedens enfermés
Certaines gens qui sont nommés
Gots et Magots par Alexandre,
Selon ce que jay peu comprendre,
Gens sont de mauvaise nature, etc.

[2] Nous verrons que Marco Polo donne aussi ce nom à l'arbre du Soleil (V. p. 119), quoiqu'il dise que cet arbre a des feuilles. Dans l'*Historia de Præliis*, l'arbre sur lequel on voit le phénix n'a *ni feuilles ni fruits*, mais l'arbre du Soleil a des feuilles qui semblent d'argent. (V. ci-dessus, p. 71.) — Dans la seconde partie du recueil des prophéties, intitulé : *Mirabilis liber*, feuillet 1 recto, on lit : « ... Sa renommée s'espandera jusques a larbre seiche. »

Il cite en marge Vincent de Beauvais, et il dit en parlant des éléphants :

Ils ont long museau par devant
Dont ils mangussent, large et grant,
Lequel saisist, dévore et prent
Ung homme tout soudainement.
Quant Alexandre sen alla
Pour batailler contre ceux la
Qui dessus les dits elephans
Combattoient contre toutes gens,
Pour les vaincre plus aisément,
Fit faire bien subtilement
Vaisseaux d'arain en forme dome (d'hommes)
Tous pleins de feu et ainsi come
Ses gens pour batailler alloient
Devant eux les vaisseaux menoient
Pour se garder des elephans
Qui cuydoient que ce fussent gens :
Et ainsi comme ils les happoient
De leurs museaux, ils se bruloient,
Tant que plus napprochoient les homes
Pour les semblances de leurs formes,
Mais tenoient leurs museaux tous haulx
Cuidans que tous fussent si chaulx
Questoient les dessus dits vaisseaux :
Pourquoy furent ces gens conquis
Par Alexandre et desconfiz [1].

[1] Je n'ai pas à ma portée le poëme de Gautier de Metz, mais je possède la translation en prose que j'ai indiquée, et qui est intitulée : *Le Livre de Clergye nommé lymage du monde* (in-4° sine loc. et ann.), et j'en extrais les passages suivants que l'on pourra comparer avec l'imitateur Buffeteau.

« En ceste région de Ynde sont les arbres qui parlèrent à Alixandre, et si y a des formis aussi grans et si fors que ung chat...

« En Cappadoce sont les Oliflans qui sont moult grants bêtes et fors.... et gettent de leur gorge ung boyau dont ils hument et engloutissent bien ung homme tout armé. Mais le roy Alixandre qui tant fut vaillant comme on scet,

Ailleurs, le poëte de Divonne, en parlant des singularités des eaux, dit encore d'après la même autorité :

Il y a ung grant fleuve en Perse
Qui de nature est bien diverse,
Car la nuit est bien fort gelé
Et tout le jour est dégelé.

Il s'agit dans ce passage du fleuve que traversa Alexandre, quand, déguisé en ambassadeur, il pénétra dans la tente de Darius.

Dans un ouvrage intitulé : *Les diz moraulx des Philosophes*, annoncé par l'auteur, Guillaume de Tignonville, prévôt de Paris sous Charles VI, comme étant traduit du latin, on trouve quelques-unes des traditions fabuleuses sur Alexandre. Il existe de ce livre des manuscrits et plusieurs éditions imprimées. La plus ancienne fut faite au quinzième siècle, à Bruges, par le célèbre Colard Mansion [1]. On y trouve un chapitre fort court sur Alexandre, dans lequel on raconte que Philippe fut tué « par un des grands seigneurs du pays appelé Cahus ou Pausanias selon les anciens, lequel fut amoureux de la mère d'Alexandre. » On trouve ensuite un discours d'Alexandre « à ses hommes » et leur réponse : « Plusieurs bons enseignemens et doctrines donna Alexandre, mais enfin il fut deceu par haine et mondaine gloire, car il se souffri adorer comme Dieu et filz de Jupiter Hammon. »

Une autre édition de cet ouvrage [2] donne beaucoup plus de

fit faire des hommes d'arain qui etaient tous plains de feu et les faisoit mener devant en bataille contre ceux de Ynde. Et quant les Oliflans gettaient leur boyaux encontre ces hommes d'arain ils estoient plains de feu et se brusloient leurs boyaux tellement que oncques depuis ne les osèrent traire contre homme. » (Partie seconde, chap. 2.)

[1] « Cy commence un petit trattié moult prouffitable intitulé les dictz moraulx des Philosophes... » *Impressum Brugis per Colardum Mansionis*, in-4°. — Plusieurs bibliographes ont cru cette édition datée de 1473, mais elle ne porte aucune date. (V. Van Praet, *Notice sur Colard Mansion*, p. 44, 45.) — C'est un livre d'une grande rareté; je l'ai vu à la Bibl. du roi de France.

[2] « Les dictz moraux des Philosophes translatés de latin en françois par noble

détails. Le meurtrier du roi Philippe y est nommé Cachus [1]. On lit ensuite une lettre d'Alexandre à ses peuples contre le culte des images; il y parle de la Trinité. La correspondance d'Alexandre et de Darius vient après, puis on raconte la victoire d'Alexandre sur *Daire*, qui fut chassé jusqu'à *un fleuve gelé et passa par dessus la glace*. Pour combattre les éléphants de Porus, le roi de Macédoine fit « faire XXIIII ymaiges darain toutes creuses, et les fist mettre sur chariots de fer et emplir de bois et les fist mettre par ordre ou front de bataille et fist mettre le feu dedans quant les enemis approuchèrent..... » Après avoir tué Porus et conquis l'Inde, Alexandre passa « oultre la terre de Tigue » dont le roi lui envoya la couronne et de grands présents.

« Et dist-on que Alexandre avoit sceu par astrologiens la ou il avoit esté qu'il devoit mourir sur pavement de fer et soubz couverture d'or. Si advint tantost après que par une grande chaleur que tant de sang luy sailloit hors par le nez, qu'il fut moult foyble et convint le descendre de dessus son cheval en my les champs et tantost un chevalier getta sa cotte de fer et descendit à terre et tantost le roy Alexandre se coucha dessus cette cotte, et les autres mettoient beaulx draps d'or par dessus luy [2].... »

Alexandre connaissant qu'il allait mourir écrivit sa dernière lettre à sa mère. Nous verrons qu'un illustre traducteur mit en anglais l'ouvrage de Tignonville.

Vers le milieu du quinzième siècle Sébastien Mamerot traduisit en français et augmenta beaucoup la *Chronique* du dominicain Martin le Polonais [3]; il y inséra l'histoire d'Alexandre

homme Messire Guillaume de Tignonville, chevalier, conseiller et chambellan du Roi. — Les dictz des Saiges. — Le Secret des Secretz de Aristote. — Paris, Pierre Vidove, 1531, et se vend par Galliot, 8° min. » (à la Bibl. du roi de France). — Le Ms. latin n° 6652 de la Bibl. du roi de France contient le texte latin : *Dicta philosophorum*. (Paulin Paris, *Ms. franç.* t. V, p. 7.)

[1] Les Persans lui donnent le nom de Kelous.

[2] Tradition orientale. (V. ci-dessus p. 11 et 37.)

[3] V. Lebeuf dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XX, p. 224 et suiv.

qu'il tira du poëme de Gautier de Châtillon et *d'autres livres aussi bien authentiques tant par metres qu'en prose* [1]. Il y avait sans doute parmi ces autorités une des histoires fabuleuses d'Alexandre, puisqu'il parle des projets de ce conquérant contre Rome, des présents que les Romains lui offrirent et des arbres du Soleil et de la Lune. Il passe sous silence d'autres aventures, parce que, dit-il, « elles ne seroient pas creües par la moitié de ceux qui ey les liroient ou orroient. » On trouve au chapitre LXXVme l'énumération des villes qu'Alexandre avait fondées et auxquelles il avait donné son nom. J. Valerius et plusieurs des romans que j'ai indiqués nomment ces villes, mais dans aucun de ces auteurs leurs noms ne sont aussi étrangement défigurés que dans la *Chronique martinienne*.

[1] *Chroniques martiniennes*, avec les additions de plusieurs chroniques, Paris, Verard, in-fol., chap. 57, fol. 22, verso.

XIII.

ESPAGNOLS.

Les romanciers espagnols s'emparèrent des aventures d'Alexandre immédiatement après les poëtes français; aussi le marquis de Santillane [1] compte-t-il parmi les premières productions de la poésie castillane *El libro de Alexandro* et *Los votos del Paon*. L'Alexandre espagnol a été longtemps fort peu connu. On l'a attribué à Alphonse le Sage, roi de Castille, à Gonzalès Berceo, et enfin avec plus d'apparence à Juan Lorenzo Segura de Astorga, qui est nommé à la fin d'un manuscrit. *El libro de Alexandro* a été publié dans le troisième volume de la collection de Sanchez, d'après un manuscrit du duc de l'Infantado; on en cite un autre comme ayant appartenu au couvent de Buxedo, près de Burgos, et François de Bivar en a transcrit quelques vers qui, comparés avec l'édition de Sanchez, offrent de nombreuses variantes. L'auteur de ce poëme mêle l'érudition classique aux traditions romanesques; il imite souvent et copie quelquefois Gautier de Châtillon, qu'il cite sous le nom de Galter; il en agit de même avec le poëme d'Alexandre de Bernay. Ailleurs il parle de l'histoire d'Hélène et de la destruction de Troie; il cite Homère et nous apprend que la mère d'Achille, pour l'empêcher d'aller à la guerre, le cacha dans un couvent de *Bénédictines* [2].

[1] Sanchez, *Coleccion de poesias Castell.*, t. I, p. LVII.

[2] Stanc. 386. La madre de Achilles era mogier artera,
Ca era grant devina, è era sortera;

Dès le commencement du poëme, l'auteur parle de la tradition qui faisait Nectanèbe père d'Alexandre :

Stanc. 19. A maestro Nataneo decian que semeiaba
Et que su fijo era grant ruido andaba.

et l'un des premiers exploits de ce prince est sa victoire sur Nicolas.

On trouve dans ce poëme la descente d'Alexandre au fond de la mer. (Stanc. 2142 à 2158.)

Dicen que por saber que facen los pescados,
Come viven los chicos entre los mas granados,
Fizo cuba di vidrio conpuntos bien cerrados,
Metios en ella dentro con dos de sus criados.
. . . . . .

St. 2152. Otra faciana vio en essos pobladores
Vio que los maores comien à los menores
Los chicos a los grandes tenienos per sennores
Maltraen los mas fuertes à los que son menores [1].

Le poëme parle ensuite du Phénix (st. 2311), des arbres du Soleil et de la Lune [2], et de l'ascension d'Alexandre dans les airs par le moyen des griffons (st. 2332).

Sopô que si su fijo fues en esta carrera,
Avria y à morir por alguna manera.
387. Quando era chiquiello fizolo encantar
Que non podies fierro nunca en el entrar,
Et fizol en orden de serores entrar,
Que magar lo buscassen nol pudiessen fallar.
. . . . . .

390. Priso tocas è cintas, camisas è zapatas,
Sorteias è espeijos è otras tales baratas;
Envolta escudos è balestas è hastas,
Diolas en donas a essas toquinegradas.
. . . . . .

[1] M. Raynouard a remarqué que ces vers étaient traduits de ceux d'Alexandre de Bernay. (V. ci-dessus p. 99.)

[2] St. 2317. Rey, dixo el fraire, se me quisieres oir,
Quierote una cosa demostrar è decir;
Desque acà te quiso to fado aducir,
Podes de tu ventura con certedumbre ir.

Juan Lorenzo Segura écrivit un peu après la moitié du treizième siècle, et l'on voit que, pour composer son long poëme [1], il mit à contribution tous ses devanciers. Il fit usage des histoires de l'antiquité, et joignit aux faits qu'il en tira tout ce qui, dans les romans et les poëmes du moyen âge, lui parut propre à orner son récit. Il copie quelquefois les romanciers latins et français, et plus souvent encore il les paraphrase en y ajoutant des réflexions et des détails. Telle est l'origine évidente des traditions fabuleuses sur Alexandre répandues en Espagne, et c'est à tort qu'Andrès voudrait les rapporter aux Arabes [2].

2318. Yo te sabré dos arboles en este monte mostrar
Que non puedes tal cosa entre to cuer asmar:
Quellos te non digan en que puede finar;
Si en placer te cabe puedes lo ir probar.
2319. El uno es el sol, es assi adonado,
El otro es la luna, es assi encantado,
Que pronuncia al ome quanto tien asmado,
Y verà que non traen ambos linnage devisado.

Sanchez, qui ignorait la fable des arbres parlants, propose fort absurdement de corriger *arboles* en *arioles* (devins).

[1] Il a 2510 stances de quatre vers.

[2] V. sur l'Alexandre espagnol, Ant. Sanchez, *Colec. del poes. cast.* t. III et t. I, p. 96 à 98. — Nic. Antonio, *Bibl. Vet. Hisp.* t. II, p. 79, § 194, cum not. Bayer. — Castro, *Bibl. Espanol.* t. II, p. 631. — Sarmiento, *Mem para la histor. de la poes. espanol.* p. 243-249. — Capmany de Montpalau, *Teatr. de la Eloc. esp.* t. I, p. 11-19. — *Essai sur la litt. espagn.* Paris 1810, p. 39. — Sismondi, *De la litt. du midi de l'Europe*, t. III, p. 159-165. — Bouterweck, *Hist. de la litt. espagn.* liv. I, sect. 1.

XIV.

ITALIENS.

La plus ancienne mention qui soit faite du roman d'Alexandre par un auteur italien me paraît se trouver dans le *Géographe de Ravenne*. Le temps où vivait l'anonyme qu'on désigne de cette manière a été un sujet de discussion entre les savants; ils n'ont pu s'accorder et les opinions flottent entre le septième et le dixième siècle [1]. Quoi qu'il en soit, cet auteur, en recherchant la situation du paradis terrestre, cite le *Livre d'Alexandre* [2], et cette citation, qui désigne l'*Historia de Prœliis*, me paraît un argument propre à prouver que l'anonyme n'est pas aussi ancien que quelques auteurs l'ont cru, et qu'il faut le placer dans un temps fort rapproché du dixième siècle.

Je nommerai ensuite, quoiqu'il semble appartenir à l'Allemagne par son attachement aux empereurs, Gottfrid de Viterbe, qui, au douzième siècle, composa, partie en prose et partie en vers, une chronique qu'il décora du nom de *Panthéon* et qu'il dédia au pape Urbain III. Dans cet ouvrage il raconte l'aventure de Nectanèbe avec Olympias, il décrit le palais de Porus, la vigne d'or et d'argent, les raisins de pierres précieu-

[1] Pl. Porcheron, *Præfat. ad Anonymi Ravennat. Geogr.* — J.-G. ab Eckhart, *Comm. de Francià orient.* t. I, p. 902-911. — Chr. Schœttgen, dans le t. VI de la *Bibl. infim. latinit.* de Fabricius, p. 54-57. — Beretti, *De tabulâ chorogr. ital.* sect. II, t. X, des *Script. rer. Italic.* — Ginanni, *Scritt. Ravenn.* t. I, p. 428 et suiv. — Mannert, *Introd. ad tabul. Peutinger.* p. 41-44. — Chr. Saxius, *Onomast. litt.* t. II, p. 136, 137.

[2] Anon. Ravenn. Paris 1688, in 8°, cap. lib. I, 8, p. 17.

ses qui l'ornaient. Il rapporte l'oracle des arbres du Soleil et de la Lune, et, non content de faire en prose le récit de ces merveilles, il en raconte encore une partie en vers [1].

Le Dante, ainsi que je l'ai déjà dit [2], fait connaître qu'il avait lu les histoires fabuleuses d'Alexandre, et son contemporain Marco Polo les rappelle en quelques endroits. A l'occasion de la porte de fer et des fortifications du Caucase, ce célèbre voyageur dit que c'est en ce lieu que, suivant le *Livre d'Alexandre*, ce conquérant renferma les Tartares [3]. Un peu plus loin il raconte que dans la province de Tunocan ou de Timochain on trouve l'*albero solo* (le manuscrit français dit l'*arbre seul*) que les chrétiens appellent l'*albero secco*, et il en donne la description [4]. D'autres manuscrits ont des variantes et portent *arbore del sole*, *arbon solis*. Le voyageur ajoute que c'est là que se livra la bataille entre Alexandre et Darius [5]. On voit que le nom d'*arbre sec* est une corruption d'arbre du Soleil; on la retrouve dans les vers du *Miroir du monde* que j'ai déjà cités [6].

Dans le quatorzième siècle un auteur florentin composa,

[1] Gottfrid Viterb. *Chron.* p. XI, t. II, Struvii, *German. script.* p. 162 et suiv.

[2] V. ci-dessus p. 70, not. 1.

[3] Dans le texte italien de la Crusca, qui a été écrit avant l'an 1300 et publié par le comte Baldelli, on lit : « E questo è lo luogo che dice il libro di Alessandro, che diee rinchiuse gli Tartari dentro delle montagne... » — Le manuscrit latin de la Bibl. de Paris, et la version française du quatorzième siècle, publiée par la Société de Géographie, citent le *Livre d'Alexandre*, mais le texte de Ramusio ne le cite pas.

[4] *Milione di Marco Polo*, t. I, p. 25, ediz. del conte Baldelli : « Egli è grande e grosso, le sue foglie sono dall' una parte verdi e dall' altra bianche e fa *cardi* (texte de Ramusio : *ricci*) comme di castagne, ma non v'ha entro nulla; egli è forte legno e giallo come bossio, et non v'ha albero presso a cento miglia, salvo che dall' una parte a dieci miglia... » Baldelli (*ibid.* note *a*) remarque que cet arbre doit ressembler à un platane.

[5] Ce pays de Timochain et de *l'arbre sec* doit être situé entre Damgan et Casbin, dans une plaine qui s'étend vers les défilés de Kowar que Morier (*Nouv. voyag. en Perse*, t. II, p. 331, trad. franç. Paris 1818) a décrits. V. Baldelli (t. II, p. 19, note 31, et p. 61, note 128), qui remarque qu'Alexandre y passa après la bataille d'Arbèles, et y apprit l'assassinat de Darius.

[6] V. ci-dessus p. 110.

peut-être d'après un original français très-ancien[1], le roman italien qui porte le nom de *Guerino il Meschino*; il voulut l'embellir en y ajoutant des détails qu'il puisa dans les poëmes du Dante et dans plusieurs romans. Il attribue entre autres à son héros plusieurs traits qui se trouvent dans les histoires fabuleuses d'Alexandre. Non-seulement une multitude de monstres et de bêtes féroces s'opposent à sa marche, mais on y lit toute l'aventure des arbres parlants.

C'est sur le mont Tigrisonte que se trouvent les arbres du Soleil et de la Lune. Ce lieu est sur la mer des Indes, et tous les dix ans il y a un jubilé semblable à celui de Rome, où les peuples accourent chercher le pardon[2]. Le *Meschino*, conduit

[1] On croit que l'auteur de *Guerino il Meschino* est André de Barberino (??), qui traduisit plusieurs romans du français. (Bandini, *Cat. Cod. itnl. Bibl. Laurent.* col. 208, 215.) V. sur le *Guerino*, Pelli, *Mem. per la Vita di Dante*, p. 121, note 2. — Fontanini, *dell' Eloquenza ital.* p. 76-78. — Bottari, *Letter. apud* Gori *Symb. litter.* t. VII, p. 177 et seq. — Crescembeni, *Istor. della volgar. poes.* t. I, p. 331. — Poccianti, *Cat. dei Scrittori Fiorentini.* — Dunlop, *History of fiction*, t. III, p. 38. Lond. 1816, in-8°, attribue le *Guerino* à un Florentin nommé André Patria. La première édition, fort rare, de ce roman est de Padoue 1473, in-fol. Il existe une traduction française du *Meschino* faite par Jean Cuchermois (Quadrio, t. VI, p 582. — Du Verdier, *Bibl. franç.* t. II, p. 401), Lyon 1530 et Paris 1532, in-4°; mais le premier livre seul est tiré de l'italien, le reste est le produit de l'imagination du traducteur. (Ferrario, *Stor. degli antichi romanzi*, t. II, p. 283.) Mme Oudot a arrangé ce roman pour sa *Bibliothèque Bleue*. — On a cru que *Guerino* avait été une des sources de la *Divina Commedia*, mais il paraît plutôt que le traducteur Andrea orna sa description du Purgatoire de saint Patrice par des détails empruntés du Dante, et qui ne se trouvaient pas dans le roman français qu'il traduisit. (Ginguené, *Hist. litt. d'Ital.* t. II, p. 24-26.)

La célèbre Tullie d'Aragona qui, au seizième siècle, mit ce roman en vers italiens en 36 chants, dit qu'elle l'avait tiré de l'espagnol; mais l'original dut être italien ou français. Crescembeni compare le poëme de la belle Napolitaine à l'Odyssée d'Homère. Ce poëme est intitulé: *Il Meschino altramente detto il Guerino*. Venezia, 1560, 4°. V Ferrario, *Stor ed Analisi degli ant. romanzi*, t. II, p. 283.

[2] *Guerino il Meschino*, Venezia, 1802, 8°, cap. LI, XC, XCI, « ... per quel mare d'India havvi ogni dieci anni il perdono a quelli arbori del Sole, come a Roma è il Giubileo, e vanno con maggior riverenza a quel perdono che non fanno i Christiani a Roma e al Santo Sepolcro di Gerusalemme. »

dans le temple du Soleil, le conjure longuement par la sainte Trinité, la passion, les apôtres, etc., etc., de répondre à sa demande sur le lieu où il peut retrouver son père.... Au centre d'un jardin sont deux grands arbres semblables à des cyprès; celui du Soleil répond lorsque les rayons de cet astre atteignent sa cime; celui de la Lune fait entendre sa voix pendant la nuit et au moment où il est éclairé de sa lumière[1]. Tout cela est à peu près copié des romans latins dont nous nous sommes occupés[2].

Le recueil des *Nouvelles antiques*, dont la plupart datent des treizième et quatorzième siècles, présente des traces des fables sur Alexandre. Ainsi la nouvelle troisième rapporte un trait de

[1] *Ibid.* cap. 92. « ... che tu mi rispondi alla dimanda, la qual farò agli alberi, senza alcuna fraude e bugia, cioè che io sappia in qual paese io debba trovar il padre mio e la mia sanguinità... in mezzo di quel orto erano due grande alberi di cipresso, che le cime erano pari a quelle di tre monti... e dissero .. ad adorasser gli alberi del Sole e della Luna... e quando il sole si levò e toccava la cima... una voce uscì dell' arbore... disse il sacerdote: ti convienne aspettare insino questa notte e dimanderai agli arbori della Luna... Comè la Luna toccò la cima questo demonio... rispose... »

Dans la version italienne de Tullie d'Aragona, Guerino va vers « gli arbor sagrati a la luna e al sole » sous la conduite de Cariscopo, général du doge de Tigliaffa. Voici la réponse de l'arbre du Soleil :

Sei figlio d'un Baron gran cavaliero
Di real sangue nato, e sei Christiano,
Or s'altro vuoi saper, tu cerchi in vano.

C'est pour avoir visité les arbres du Soleil que Guerino se trouve avoir encouru l'excommunication.

[2] J'ai cité le *Guerino il Meschino* d'après l'édition de Venise 1802, qui n'est qu'une espèce d'abrégé de ce roman. Depuis lors j'ai eu en ma possession celle de Venise (Augustino Bindoni 1550, petit in-8°). Cette dernière est beaucoup plus ample. Elle contient 234 chapitres et 268 feuillets. On y trouve de grands détails sur le Purgatoire de saint Patrice, dont il est à peine fait mention dans l'édition de 1802. Au reste, il y a fort peu de différence sur ce qui regarde les arbres du Soleil et de la Lune. La première édition est de Padoue XXI de Aurille 1473, in-fol. (Dibdin, *Bibl. Spencer.* — Maittaire, t. I, p. 203.) — Le roman italien de *Guerino* paraît avoir été écrit trente et un ans après l'expédition du prince de Tarente contre Durazzo (edit. 1550, f. 181) « ... passai il mare con il principe di Taranto ad acquistare Durazzo ... e morì combattendo.... e sono stato trenta uno anno in questa pena... » (?)

ce prince, qui alors assiégeait la ville de Giadre, et ce récit paraît tiré des Troubadours[1]. Ailleurs, il est question des douze villes qu'Alexandre fonda et auxquelles il donna son nom[2]. Ces villes se trouvent désignées avec des surnoms plus ou moins défigurés dans plusieurs de nos romans[3].

Dans le quatorzième siècle, l'*Historia de Prœliis* fut traduite en langue italienne; elle fut même mise en vers, et Domenico Scolari en fit un des premiers ouvrages écrits en *ottava rima*. Cet auteur dit lui-même qu'il tira son poëme d'un livre latin en prose, et qu'il l'écrivit à Tréville, château du Trévisan, l'an 1355, au temps d'Innocent VI et de l'empereur Charles IV, fils de Jean, roi de Bohême[4]. Ce poëme, divisé en quatre chants, est manuscrit dans la Bibliothèque Magliabecchi à Florence[5], et M. Vincent Follini l'a fait connaître[6].

Vers la fin du même siècle, un mauvais poëte nommé Bar-

[1] *Libro di novelle e di bel parlar gentile, contenente cento novelle antiche*, Milano 1804, in-8°, p. 13. (V. ci-dessus p. 95.)

[2] *Ibid. Novell.* VIII, p. 31. « In Alessandria laquale è nelle parti di Romania, acciochè sono dodici Alessandrie, le quali Alessandro fece el Marzo dinanzi, ch' egli morisse... »

[3] Plutarque (*De fortunâ Alexand.*) dit qu'Alexandre fonda plus de 70 villes. Etienne de Byzance (voce Ἀλεξάνδ.) nomme dix-huit Alexandries; la *Chronique Paschale* (p. 170, 171) en nomme douze, et c'est le nombre adopté par les histoires fabuleuses telles que J. Valerius, *Historia de Prœliis*, etc.

[4] Le dernier octave du poëme :

Mille trecento con cinquante e cinque
Anni correa poi che Christo fo nato,
Innocenzio era Papa uno e cinque,
E Carlo posedea lo imperiato :
Del mese di Dicembre venti e cinque
Fo in Trivilli questo compilato,
Domenico Scolari el trasse in rima
Ch'era per prosa e in grammatica prima.

[5] Pluteo II, cod. 30.

[6] Dans le recueil intitulé : *Collezione di opusculi scientif. e letterari*, t. V, p. 26-37, Firenze 1808, in-8°. Deux dessins qui ornent ce manuscrit, et dont l'un représente une espèce de monument en l'honneur de Fiametta, font croire qu'il a appartenu à Boccace.

toccio[1] écrivit aussi l'histoire d'Alexandre, mais son ouvrage n'est connu que par le jugement qu'en porte un de ses rivaux[2], qui l'accuse de mensonge et de n'être bon que pour des aveugles.

Ce poëte, qui traite si sévèrement son devancier, eut nom Jacopo di Carlo; c'était un prêtre de Florence[3] qui composa, en *ottava rima* et en douze chants, un ouvrage sur les hauts faits d'Alexandre. Il annonce, comme c'était assez l'usage, qu'il traduit un auteur latin[4], et il grossit son ouvrage en ajoutant aux traditions fabuleuses ordinaires beaucoup de choses tirées de la mythologie. Il est très-diffus dans sa manière d'écrire, et il se plaît à placer des espèces d'introductions à la tête de ses chants. Ce poëme a pour titre : *Libro d'Alessandro Magno nello quale si tratta delle guerre che fece e come conquisto tutto il mondo*, et il a été plusieurs fois imprimé[5]. En voici le début :

[1] Quadrio (*Stor. d'ogni poes.* t. VI, p. 482) pense que Bartoccio est le nom défiguré d'Ottavante Barducci, poëte florentin, dont il reste peu de chose. (V. Mazzuchelli, *Scritt. Ital.* t. III, p. 443. — Bandini, *Cod. Ital. Bibl. Laurent.* p. 432.)

[2] Jacopo di Carlo, dans son poëme d'*Alexandre*, dit à la fin du dernier chant :

Ver è ch' uno che Bartoccio s'appella
Ne scrisse già, ma sua rima non piace
A chi racontar (cantare) vuol di tal novella.
Ma per li ciechi la sua rima giace (face),
Anche gran parte come si favella
Ai lascio star dell' historia verace
Che non fece (ne fe) mention per suo errore.

[3] On découvre le nom de l'auteur dans une *ottava* où il dit qu'il avait composé le *Troiano* (*havendo lo Troiano tutto composto.* — I, stroph. 2), et la première édition de ce dernier roman (Venise 1491) porte à la souscription : « Stampato e composto in lingua fiorentina... per me Ser Jacopo di Carlo prete Fiorentino. » (Quadrio, t. VI, p. 481, 476. Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.* t. VI, p. 882.) — V. Ebert, n° 11950 et Brunet, *Nouvelles recherches bibl.*, t. III, p. 398, qui pensent que c'est le nom de l'imprimeur et non pas de l'auteur.

[4] Dans l'avant-dernière *ottava* :

Poi ch' io ho si bel canto suscitato
Volgarizzando il latin del Dottore
Che scrisse già di questo gran Signore.

[5] Venezia 1566, 8°. — Milano 1581, 4°. — Venezia 1627, 8°. — Verona 1712,

Omnipotente Dio e la sua madre
Si presti tanta grazia alla mia mente
Ch' io possa dire con rime leggiadre
Cosa che dia diletto a tutta gente.
Anco ne prego il mio devoto padre
Baldo santo : pero che altramente
Non crederia far mai bona rima
Se questo Baldo non chiamasse prima [1].

Quant aux versions en prose de l'*Historia de Prœliis*, on peut en citer plusieurs éditions. Celles de Trévise (1474) et de Venise (1477) sont en dialecte vénitien [2], et celles de Naples (1477) et de Venise (1501) sont écrites en prose italienne [3]. Voici le commencement de ces romans italiens :

« El fo per antigo tempo de savii homini ne le terre de Egypto. I quali saveva la mesura de la terra. E le onde del mare. E l'ordine delle celestial cose cognosceva. Zoe el corso de le stelle ; et etiam dio lo movimento del cielo. Ma per la grandezza de la scientia sua : et per la noticia de le arte magice sparse per luniverso mondo : impero lor disse de Anatabo re de quelli : che fo homo molto ingenioso in Astrologia : et in arte magica amaistrato..... »

in-8°.—Verona et Bologna 1672, in-12 — Je me suis servi de cette dernière édition que j'ai trouvée à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, en 1822 :

« Alexandreida in rime cavata del latino : nelaquale se tracta el nascimento, la pueritia, adolescentia et gioventù di Alessandro Magno, con tutte le sue fatiche, battaglie e guerre cise d'animali come de huomini, e come conquistò tuttol mondo, etc. » Venezia, Bernardino de Viano de Lexona, 1521, 4°.

[1] « Se lui non chiamasse sempre in prima. » (Edit. de 1544.)

[2] « Istoria di Alessandro Magno, zoe del suo nascimento e delle sue prosperose battaglie e della morte soa infortunata. » — Finito adi XVIII Fevrar. MCCCCLXXIV, in Treviso, in-4°. (Federici, *Della Tipograf. Trevigiana*, p. 49, 50.)

« Commenza el libro del nascimento. de la vita. con grandissimi fatti. et della morte infortunata de Alessandro Magno. » — Finito adi XXVIII. Luio. M:: CCCC :: LXXVII :: In Venesia, in-4°. (Fossi, *Catal. Bibl. Magliab.* t II, col. 812, 813.— Laire, *Index librorum*, t. I, p. 408.) L'imprimeur de ces deux éditions paraît être Gerard de Lisa.

[3] « Commenza el libro del nascimento de la vita con li grandissimi fatti e della morte infortunata de Alessandro Magno. » Neapoli p. maistro Bertoldo Riching de Argentina. Adi XII Agosto M.CCCC.LXXVII, in-4°. » (Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. VII, p. 7.)

Et on trouve à la fin du livre, après la liste des douze Alexandries, vingt-quatre vers composés *p. Dothomeo philosopho* et annoncés comme étant l'épitaphe qui fut gravée sur le tombeau du héros. Ils se terminent :

. . . . . pero certo si spande
La fama, il nome, i fatti di colui
Che vince tutto : la morte vince lui.

La chronique, composée au quinzième siècle par saint Antonin de Florence, rapporte encore sur Alexandre une partie des fables que nous avons si souvent racontées [1], et qu'il paraît avoir puisées dans l'*Historia de Prœliis*.

Enfin, pour terminer ce que j'ai à dire sur les auteurs italiens, j'indiquerai ici un poëte lauréat du pape Léon X, Dominique Falugi, dont je trouve l'ouvrage cité sous le titre de *Trionfo Magno, nel quale si contienne le famose guerre de Alessandro Magno*, Roma (1521), in-4° [2].

« Alexandro Magno Imperatore, libro de la sua nativita vita e morte e de magnanimi facti che fece nel corso del tempo suo e come impero tuto el mondo, con molte altre illustre e splendide cose che fece nel imperio suo. » — In Venetia per maestro Battista Sessa, 1501, in-4°. » (*Catal. du duc de la Vallière*, n° 4848.)

[1] Antonini Episcop. Florentin. *Chronic.* (Lugd. 1517, in-fol. 4 vol.)

[2] Quadrio, t. VI, p. 481.— *Cat. de la Bibl. du duc de la Vallière*, t. II, p. 522. — Crescembeni, *Ist. del volgar. poes.* t. I, p. 332 et t. V, p. 127. — Haym, *Bibl. Ital.* Milano 1808, t. II, p. 33.

Crescembeni, t. I, p. 332. « E de quel altro (romanzo) intitolato *Trionfo Magno* composto interno a' fatti d'Alessandro il grande de Domenico Falugi Ancisano, che fiorè in tempo di Leone X da cui ottenne la laureazione per Breve impresso insieme col romanzo in Roma l'anno 1521. Egli è ben però vero, che costui potette averne pigliata l'idea, non più da i Greci, o da i Latini, che scrissero d'Alessandro, che dal romanzo di questo nome, il quale si truova tra i Provenzali. »

XV.

ALLEMANDS.

Je donnerai maintenant une idée des ouvrages romanesques ou poétiques sur Alexandre qui se trouvent dans l'ancienne littérature allemande. Le premier qui se présente est un hymne en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne, composé en vers rimés et dans cette langue francique qui devait bientôt disparaître pour être remplacée en France par la langue romane, et au delà du Rhin par le dialecte souabe. Annon mourut en 1075, et à la fin du siècle sa mémoire fut célébrée par l'hymne dont je viens de parler. Parmi ses quarante-neuf strophes, il y en a deux qui ont rapport à Alexandre. A l'occasion du songe du prophète Daniel, le poëte annonce que le léopard à quatre ailes représente le Grec Alexandre qui, avec quatre armées, parvint à l'extrémité de la terre, où il éleva des colonnes d'or. Il conversa ensuite dans l'Inde avec deux arbres, parcourut les airs au moyen de deux griffons, et descendit dans la mer dans une machine de verre; ses serviteurs infidèles abandonnèrent les chaines qui la soutenaient, mais le roi se tira d'affaire en faisant avec son sang un sacrifice à la mer, qui le porta sur le rivage, et il rejoignit son armée[1].

[1] *Rhythm. de S. Annone.* — Schilter, *Thesaur. antiq. Teutonic.* t. I. Voici la traduction latine du morceau sur Alexandre d'après Schilter :

XIV.

Tertium animal erat Leopardus,
Quatuor aquilinas alas habebat :

On voit que l'auteur de ce rythme a suivi un des romans latins, mais on ne lit nulle part que dans ses vers l'abandon d'Alexandre au fond de la mer et le sacrifice de sang par lequel il se rendit cet élément favorable.

On trouve ensuite, dans l'ordre des temps, Othon, évêque

Is designavit Græcanicum Alexandrum
Qui cum quatuor exercitibus ivit in expeditionem,
Usque dum orbis finem percurrit,
* Per aureas columnas notum fecit.
In India eremum perfregit,
Cum duabus arboribus ibi collocutus.
Cum duobus griphis
Cucurrit per aerem :
In vitro
Demisit se in mare :
Tunc projecerunt ejus infideles homines
Catenas in mare procul :
Dicebant : si tu velis videre mirabilia
Igitur dominare perpetuo in hoc abysso.
Ibi videbat præ se natare
Varium piscem magnum,
Semipiscem, semivirum,
Fecit ei multò vehementem terrorem.

XV.

Tunc cogitabat callidus vir
Quomodo se posset liberare.
Fluctus trahebat ipsum in abysso,
Per vitrum videbat varia mirabilia :
Usque dum aliquo sanguine** (sacrificio)
Rigidum mare salutaret.
Cum fluctus sanguinem sentiret,
Projiciebat Dominum in terram.
Sic veniebat is iterum in suum regnum :
Bene exceperunt eum Græci.
Multis mirabilibus satiebat se ille vir
Tres partes mundi ad se acquirebat.

Bi guldinin siulin bikante.
In India her die wusti durchbrach,
Mit zwein boumin her sich da gesprach.
Mit zwein grifen
Vër her in lüften :
In eino glase
Liez er sich in den se.....

** *Mit einim bluote.* Aliquo sacrificio. Vid. not. Stadenii et Scherzii.

de Frisingen, qui, dans sa chronique latine[1], rappelle qu'on racontait qu'Alexandre était fils de Nectanèbe, roi d'Égypte, et habile magicien. Plus loin, il parle des richesses du palais de Porus, et renvoie à la lettre qu'Alexandre écrivit à Aristote, et dans laquelle il raconte ses périls, son aventure aux arbres du Soleil et de la Lune, et « beaucoup de choses si étonnantes, dit le noble évêque, qu'elles paraissent incroyables. »

Un manuscrit du commencement du treizième siècle, et qui fait partie de la bibliothèque publique de Strasbourg, contient, parmi d'autres pièces de vers, un poëme allemand sur les exploits d'Alexandre; le Dr Henri Schreiber l'a publié et en fait connaître l'auteur[2]. Son nom est Lamprecht, c'est-à-dire Lambert; il le déclare dans ses vers; il se dit prêtre, et avoue qu'il n'a fait que mettre en vers allemands ce qu'Albéric de Bisenzun avait écrit en français[3]. Un poëte, connu pour avoir écrit au milieu du treizième siècle, rend à Lambert un témoignage qui sert à déterminer son époque. Ce poëte est Rodolphe de Montfort, qui chanta aussi Alexandre, et il nomme Lambert et Berthold de Herbolzheim comme ayant avant lui traité le même sujet :

[1] *Ottonis Frisengensis rerum ab orig. mundi ad ipsius usque tempora gestarum* Lib. II, cap. XXV. (Argentorati 1515, in-fol.)

[2] *Kunstblatt zur Chariss.* 1834, n° 6-9. — *Commentat. de Germanor. vetustissima quam Lambertus Clericus scripsit Alexandreide.* (Friburg. Brisigaw. 1828, in-4°.) — V. plus haut, p. 97.

[3] Vous devez bien remarquer
Que dans le poëme que nous faisons ici
La conduite est très-juste.
Le prêtre Lambert (*der paffe Lamprecht*) en est l'auteur,
Et il nous apprend dans son conte
Qui était Alexandre.
. . . . . .
C'est Albéric de Bisenzun (de Besançon ou de Vicence[?])
Qui nous transmis ce poëme.
Il l'a mis en vers français, (*Watischen*)
Et moi je l'ai publié pour nous en allemand : (*Dutischan*)
Que personne ne m'accuse,
Ce que le livre dit, je le répète. (Schreiber, *Comment.* p. 11.)

Plusieurs savants
Avant moi ont entrepris
De composer cette histoire en vers.
Berthold de Herbolzheim
La composa pour le noble Zæringære
Qui le combla de ses faveurs.
. . . . . .
Un certain Lambert a aussi traité ce sujet en vers,
Mais à l'ancienne manière,
Grossièrement et sans rhythme,
Et l'a traduit du français (*von Welsche*) en allemand[1].

On voit que de tous ces poëtes Lambert est le plus ancien, et qu'il faut le placer vers la fin du douzième siècle. Ses vers irréguliers et négligés confirment le jugement qu'en a porté Rodolphe de Montfort.

Lambert, ainsi que les poëtes français de son temps[2], rejette comme une fable calomnieuse l'aventure du magicien d'Égypte; il donne de longs détails sur l'éducation d'Alexandre et sur ce que chacun de ses maîtres lui enseigna. Après la mort de Philippe, le siége de Tyr est son premier exploit; il y fait usage du feu grégeois. Viennent ensuite la correspondance et les présents ironiques entre Darius et Alexandre. Après la mort de Darius, assassiné dans son palais, le roi de Macédoine marche contre Porus, et il raconte, dans une longue lettre adressée à Aristote, son expédition dans l'Inde et ses combats contre des animaux féroces, des monstres et des géants. Il voit des arbres qui sortent de terre le matin et y rentrent le soir; dans la journée ils sont couverts de beaux fruits, et ceux qui y touchent sont frappés par des êtres invisibles. Ensuite il voit le Phénix qui est placé au sommet d'un arbre sans feuillage. Il arrive dans une belle forêt habitée par *les filles du printemps*, qui naissent des corolles des fleurs et meurent avec elles.

[1] Rodolphe de Montfort, publié par Docen dans *Badisches Archiv.* t. I, p. 50, et cité par Schreiber, p. 15.

[2] V. ci-dessus, p. 98.

Il y avait une ombre délicieuse
Sous les arbres.
Là croissaient des fleurs et des herbes
Et des racines de toute espèce.
Je crois que jamais forêt ne renferma
Tant de charmes.

. . . . . .

Là nous trouvâmes
Beaucoup de belles jeunes filles,
Qui pendant des heures entières
Jouaient sur le trèfle vert :
Elles étaient cent mille et même plus ;
Elles jouaient et sautaient :
Oh ! qu'elles chantaient bien !....

. . . . . .

Quand l'hiver était passé
Et que l'été arrivait,
Et qu'il commençait à verdir,
Et que les jolies fleurs
Commençaient à s'élever dans la forêt,
Elles devenaient très-belles :
Leur éclat était semblable à une lumière ;
Leur rougeur et leur blancheur
Éclataient de fort loin ;
Jamais il n'y eut de fleurs
Qui pussent être plus belles :
Elles étaient, à ce qu'il nous semblait,
Aussi rondes qu'une balle,
Et presque partout fermées
Et extraordinairement grandes.
Lorsque la fleur s'ouvrait par le haut,
Remarquez cela dans votre esprit,
Il y avait au dedans
Des jeunes filles fort bien faites [1].

[1] Les îles Wacwac sont les dernières à l'orient de l'Asie. (*Edrisi*, p. 37.)
Selon des auteurs arabes, un arbre de ces îles « porte à l'extrémité de ses branches d'abord d'abondantes fleurs, et puis, au lieu de fruits, ces belles damoiselles qui deviennent un objet d'exportation et que Masoudi Khothbeddin appelle *Puellas Vakvakienses.* » (Humboldt, *Hist. de la géog. du nouv. continent*, t. I, p. 53, not.) — Edrisi (*Géogr. d'Edrisi*, traduite par Jaubert, p. 92) s'exprime en ces termes : « L'île de Wacwac, au delà de laquelle on ignore ce qui existe. Cependant les Chinois y abordent quelquefois... Il y a un arbre dont *Mas'oudi* rapporte des choses tellement invraisemblables qu'il n'est pas possible de les raconter : au surplus, le Très-Haut est puissant en toutes choses. » — V. *Abi Jaafar Ebn Tophail de Hai Ebn Yokdhan, cum versione latina* Edw. Pocockii, Oxonii 1671, in-4°, p. 27. « Retulerunt pii majores nostri inter insulas Indiæ unam esse sub lineâ æquinoctiali sitam in quâ absque matre aut patre nascuntur homines, et in eâ arborem esse quæ fructus loco fœminas producit, atque eæ sunt quas vocat Almasudi puellas Wakwakienses. — V. les *Dieuesses* d'Alexandre de Bernay, p. 101. — On lit dans les voyages de Mandeville qu'on trouve à *Chadissa* un fruit qui s'ouvre à sa maturité et contient un petit agneau bon à manger.

Elles marchaient et vivaient,
Elles avaient de l'intelligence comme les autres créatures humaines ;
Elles parlaient et causaient,
Tout à fait comme si elles avaient
A peu près douze ans ;
Elles étaient vraiment bien faites
Et belles de corps.
Je n'ai jamais vu dans aucune femme
Une plus belle figure,
Ni d'yeux si bien formés.
Leurs mains et leurs bras
Etaient aussi blancs qu'un cygne.

. . . . . .

Pouvez-vous le croire
Que ces femmes devaient
Toutes être à l'ombre ?
Sans cela elles ne pouvaient exister.
Toutes celles que le soleil frappait
Perdaient entièrement leur corps.

. . . . . .

A mesure que le temps passait
Notre joie passait aussi,
Car les fleurs dépérissaient
Et les belles filles mouraient :
Les arbres perdaient leurs feuilles,
Les sources leur cours
Et les oiseaux leur chant [1].

[1] Schreiber, p. 33-36.

Cet épisode, qui ne manque ni d'agrément ni de poésie, est une amplification de ce qu'on lit dans les Troubadours et dans le poëme d'Alexandre de Bernay[1]. Le prêtre Lambert paraît avoir particulièrement soigné ce morceau.

Dans le récit des amours d'Alexandre et de Candace, on trouve une longue et brillante description du palais de cette reine. Elle avait pour son divertissement un automate assez singulier :

Au milieu de son palais
Elle avait fait fabriquer un bel animal
Qui était tout brillant d'or,
Tel qu'elle l'avait commandé elle-même.
L'animal était magnifique
Semblable à un cerf :
Sur le devant de la tête
Il avait mille cornes ;
Sur chaque corne
Se tenait un superbe oiseau ;
Un homme était assis sur l'animal ;
Cet homme était beau et bien fait :
Il conduisait deux chiens,
Et tenait un cor à sa bouche.
A la partie inférieure du cerf
Il y avait vingt-quatre soufflets,
Et pour chaque soufflet
Il y avait douze hommes robustes ;
Quand ceux-ci pressaient les soufflets,
Les oiseaux chantaient agréablement,
L'homme placé sur l'animal
Sonnait aussi de son cor,
Et les chiens aboyaient, etc., etc. [2]

Après avoir fait la paix avec les Amazones, Alexandre parvient aux extrémités du monde, et forme le projet de pénétrer dans *le Paradis* ; mais arrêté dans ce projet, il reçoit d'un vieillard une pierre précieuse. Il fait ensuite chercher un Juif

[1] V. ci-dessus, p. 101.
[2] Schreiber, *ibid.* p. 38 et 39.

très-savant, qui lui explique ce que signifie ce présent. Il lui montre que, quoiqu'elle soit très-petite, elle est plus pesante que l'or, mais qu'elle l'est moins qu'une plume et un peu de terre, et il tire de ces phénomènes des leçons contre l'avidité et l'ambition[1]. Elles terminent le poëme de Lambert.

Berthold de Herbolzheim, ainsi que je l'ai déjà dit, est désigné dans les vers de Rodolphe de Montfort comme auteur d'un poëme sur Alexandre plus romanesque qu'historique, mais en vers plus réguliers que ceux de Lambert. Voici les paroles de Rodolphe :

Plusieurs savants
Avant moi ont entrepris
De composer cette histoire en vers.
Berthold de Herbolzheim
La composa pour le noble Zæringære
Qui le combla de ses faveurs.
En homme bien instruit,
Il a bien combiné et bien écrit
Et modestement fait connaître
Ce qu'il avait trouvé sur lui (Alexandre) :
Cependant il n'a pas raconté
Tout ce que l'histoire en dit,
De manière qu'il ne rapporte que la dixième partie
De ce que j'ai lu de lui [2].

On peut croire qu'il avait suivi et perfectionné l'ouvrage du prêtre Lambert, et il dédia le sien à Berthold V, duc de Zæhringen, qui succéda à son père en 1187. Il fut le fondateur de la ville de Berne et passa la dernière portion de sa vie au milieu des plaisirs dans son château de Fribourg en Brisgau. Il y mourut en 1218[3].

[1] Comparez à ce récit celui qu'on trouve dans le *Iter ad Paradisum* (ci-dessus, p. 86 et suiv.) et dans la *Chronique de saint Pantaléon* (ci-dessous, p. 135).
[2] Rodolphe de Montfort, cité par Schreiber, *ibid.* p. 15.
[3] Schreiber, *ibid.* p. 16 et 17. — Schœpfflin, *Hist. Zaringo-Badensis*, t. I, p. 158.

Le poëme de Rodolphe de Montfort, dont le manuscrit est dans la bibliothèque de Munich, n'appartient pas à nos recherches. Il est tout historique, et l'auteur paraît avoir suivi Q. Curce[1]. Rodolphe écrivit au milieu du treizième siècle, et après lui Ulrich d'Eschenbach traduisit, au commencement du quatorzième siècle, en vers allemands l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon[2], dont nous avons déjà parlé, et qui n'est point fondé sur les traditions fabuleuses[3].

Quant aux ouvrages en prose, il faut remarquer que le célèbre Mélanchthon, éditeur de la Chronique de Conrad de Lichtenau, abbé d'Ursperg, surpris de ne point trouver dans l'édition précédente, donnée par Peutinger, l'histoire d'Alexandre que la Chronique avait annoncée[4], examina les manuscrits et en trouva deux qui renfermaient, sous les titres d'*Excerptum de vitâ Alexandri Magni*, et *de Mirabilibus Alexandri Magni*, des fables telles qu'on n'aurait « pu les lire sans rire. » Il ne

[1] Docen, *Museum für altdeutsche Litterat.* t. I, p. 51. — *Badisches Archiv.* t. I, p. 30. — Schreiber, *ibid.* p. 14, 15.

[2] L'ouvrage d'Ulrich d'Eschenbach existe en manuscrit dans les bibliothèques du Vatican, de Wolffenbuttel (*Biogr. Univ.* t. XIII, p. 289) et de Bâle (*E.* 11, 2). (Hœnel, *Catal. Ms.* col. 544.) Le poëte dit lui-même qu'il a traduit le savant Walter. (Schreiber, *ibid.* p. 13.)

[3] Buchon (*Quelques souvenirs de courses en Suisse et dans le pays de Baden*, Paris 1836, in-8°, p. 484) indique comme étant dans la bibliothèque publique de Heidelberg, n° 333 : *Poëme sur Alexandre le Grand*, Ms. du 14e siècle (sans doute en allemand).

On place en 1250, au temps de Frédéric II, Rodolphe von *Arse* ou *Ems* .... *Histoire d'Alexandre*, poëme dont il existe un manuscrit à Münich. (Koberstein, *Manuel de l'Hist. de la Litt. allemande*, p. 43, trad. fr.)

Eichhoff (*Cours de litt. allemande* 1838, p. 318) indique deux poëmes d'Alexandre en allemand, l'un par le moine Lambert, l'autre par Rodolphe de Hohenems. — Henry et Appfel, *Hist. de la Litt. allem.* p. 64 : « Alexandre le Grand, par Rodolphe de Hohenems, poëte qui descendait d'une illustre famille et qui florissait au XIIIe siècle, sous les empereurs Frédéric II et Conrad IV. » .... « Ce poëme... est en six livres et se trouve en manuscrit à la bibliothèque de Munich. »

[4] *Chronicum Abbatis Urspergensis continens Histor. rer. memorabilium a Nino ad tempora Friderici II*, Argentorat. 1540, fol. pag. XIII : « ... Sicut in historiâ ipsius plenè describitur. »

voulut point discréditer un livre utile en y insérant ces récits[1]. La Chronique qui porte le nom de l'abbé d'Ursperg est un ouvrage de plusieurs mains, et il se peut que ce fragment sur Alexandre, rejeté par Peutinger et Mélanchthon, soit une interpolation faite à quelques manuscrits. Le titre du premier de ces morceaux rappelle l'histoire fabuleuse dont Martin Opitz fit usage dans les notes sur l'hymne en l'honneur de saint Annon[2].

Une autre chronique, écrite par les moines de Saint-Pantaléon à Cologne, et qui porte le nom de *Chronique Royale*[3], s'annonce comme très-délicate sur la véracité. Elle commence par six vers rimés, dont voici le premier :

Chronica dicor ego, mendacia cuncta relego....

mais elle enfreint cet engagement dans deux articles qu'elle consacre à Alexandre. Dans le premier, ce conquérant arrivant aux monts Caspiens reçoit des députés des dix tribus d'Israël, qui demandaient de sortir de leur captivité. Mais le héros, ayant appris leur révolte contre le Dieu d'Israël et leur idolâtrie, ordonna de les enfermer avec plus de rigueur, et à cet effet le Dieu d'Israël, à la prière d'Alexandre, rapprocha deux montagnes[4]. On reconnaît la fable arabe des peuples de Gog et de Magog, appliquée par les Rabbins aux tribus de la captivité. Avant eux Orose avait désigné les Juifs, transportés par les rois de Perse dans les pays voisins de la mer Caspienne, comme devant un jour faire une irruption contre les autres nations[5]. Roger Bacon a cité ce passage[6]. Les Rabbins adoptèrent cette fable et l'ap-

[1] *Ibid.* p. XIII. « Hic impressum Urspergensis Chr. exemplar pollicebatur Alexandri M. historiam alibi, sed non præstitit. In duobus scriptis exemplaribus : Excerptum de Vita Alexandri M. Item de mirabilibus Alexandri M., habebatur quod plane erat tale ut nemo sine risu legisset. Igitur nolui contaminare hanc utilem historiam hoc ψευδεπιγράφῳ. »

[2] V. ci-dessus, p. 80.

[3] *Chronica Regia S. Pantaleonis in* Eccard, *Corpus Hist. Medii Ævi.* t. I.

[4] *Chronic. Reg. S. Pantaleon.* col. 712, 713.

[5] P. Oros. lib. III, cap. 7, p. 161, ed. Havercamp, Lugd. Batav. 1738, in-4°.

[6] Rog. Bacon, *Opus Majus*, p. 190.

puyèrent par des inventions bizarres. Ils prétendirent que les tribus d'Israël avaient été transportées au delà d'un fleuve nommé Sambathion[1], dont les eaux, le sable et les rochers sont dans un mouvement perpétuel, excepté les jours de sabbat. Le célèbre rabbin Kimchi raconte ces belles choses, et assure avoir vu du sable de ce fleuve qui était de lui-même dans un état de mouvement continuel, et qui ne restait en repos que le samedi[2].

Le second article concernant Alexandre, qui se lit dans la *Chronique Royale* de Cologne, parle du voyage entrepris par ce héros vers le Paradis, en remontant le Gange ou Physon, qui y prend sa source. Alexandre parvient à une espèce de ville dans laquelle il ne peut entrer, mais par une fenêtre il reçoit une pierre précieuse de la forme d'un œil, qu'on lui assure être très-merveilleuse. Il revient à Suze, où un Juif nommé Papas, tout en lui montrant les propriétés de cette pierre, lui donne des leçons de morale et de modération. Alexandre en est fort touché et se corrige de tous ses défauts..... « Ipse finem omni cupiditati imponens, omnique

[1] Le 4e livre d'Esdras (ouvrage apocryphe écrit aux premiers siècles de l'ère chrétienne, que Luther a comparé aux fables d'Ésope, et dont l'auteur prétend avoir reçu l'inspiration divine par un breuvage couleur de feu) donne le nom de *Arsareth* au pays dans lequel les dix tribus se retirèrent. (Esdras, lib. IV, 40-45. — Cf. Fabric. *Cod. apocryph. N. Test.* t. II, p. 174 et seq. — Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. VI, chap. II.) — Sur le fleuve Sabathim, V. Joseph, *Bell. Jud.* VII, 5, 1, cum not. Havercamp.

[2] V. Basnage, *Hist. des Juifs*, liv. VIII, chap. 5, § 13, 14, t. VII, p. 114-120. — On peut rapprocher cette fable des Rabbins de celle qu'on lit dans la lettre du prêtre Jean à l'empereur Manuel (Voy. p. 81, not. 5) : « In terrâ nostrâ est quoddam mare sine aquâ, sed harena tantum movetur et intumescit undas ad similitudinem alterius et nunquam est tranquillum. » — Dans une lettre prétendue adressée par le prêtre Jean à l'empereur Frédéric de Rome, qui a été mise en français, et imprimée à la suite de l'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne* (Paris, Trepperel, in-4°), et dont on a plusieurs manuscrits, on lit : « ..... et dalès cele mer keurt ung fluns de pierres précieuses, et keurt cis fluns toute le semainne et ciesse le samedi, ... et les IX lignies d'Ysraël ne puécnt trespasser cele mer ne cel flun... » (Jubinal, *Œuvres de Rutebeuf*, t. II, p. 461, tiré d'un ms. du treizième siècle.)

ambitioni, liberalitati atque honestati vacabat, et ut magnificentiam regiam decebat, in suis munificus et in cunctis largifluens... » Mais arrivé à Babylone, on lui prédit sa mort, ainsi que les troubles qui doivent la suivre. Il est enfin empoisonné par Antipater[1]. Nous avons déjà rencontré cette fable[2].

Une autre chronique, écrite en allemand à la fin du quatorzième siècle par Jacob Twinger, surnommé de Kœnigshoven[3], et qui suit le plus souvent Vincent de Beauvais et Martin Polonus, raconte sur Alexandre une partie des fables qu'on trouve dans les romans. J. Twinger parle des amours d'Olympias avec Nectanèbe, de la mort de ce magicien, de la victoire d'Alexandre sur Nicolas, de son souper chez Darius, de son ascension dans les airs et de sa descente au fond de la mer[4].

Le dernier auteur allemand que j'indiquerai est J. Hartlieb Moller, médecin de Munich, qui, par ordre du duc de Bavière, écrivit au quinzième siècle l'*Histoire d'Alexandre*, que le titre et la suscription annoncent, on ne sait pourquoi, comme étant traduite du latin d'Eusebius[5]. Elle existe en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne[6], dans celle de Saint-Gall[7] et ailleurs[8].

[1] *Chronic. Reg. S. Pantaleon.* col. 718.

[2] V. ci-dessus, p. 87 et 132.

[3] V. sur J. Twinger et sa chronique, Meusel, *Bibl. hist.* X, 1, p. 97-100. — *Acta Eruditor.* 1698, p. 362, 367. — Oberlin, *De Jacobo Twingero, vulgò Jacob von Kœnigshoven*, Argentor. 1780, in-4°.

[4] Die ælteste Teutsche sowol allgemeine als insonderheit Elsassische und Strassburgische Chronicle, von Jacob von Kœnigshoven, mit historisch. Anmerk. herausgegeben von Dr Johan Schilter, Strassburg, 1698, in-4°, c. I, § 113, 116. — Gobelini Personæ *Cosmodromium*, æt. V, cap. 10 (Meibom, *Rer. Germanic.* t. I, p. 154 et seq.) à examiner et à extraire. — Auteur du quatorzième siècle né en 1358, mort en 1420.

[5] Die Historie von dem grossen Alexander, wie die Eusebius beschrieben hat. — Hie endet sich die Historie von dem grossen Kœnig Alexander. Als dye der hochgelehrt Doctor Johann Hartlieb zu München, durch lieb des durchleuchtigen Fürsten, etc... Herzog Albrechts seligen gedächtniss in teutsch transferirte und beschrieben hat...

[6] Lambec. *Comment. in Bibl. Cæsar.* lib. II, col. 857, éd. Koller.

[7] Hœnel, *Catal. manusc.* p. 701.

[8] Hœnel indique dans la même bibliothèque : *Alexandri M. expeditiones per Eusebium scriptæ.* (Abrégé de celle de Hartlieb.)

Elle a été fréquemment imprimée [1]. Fabricius [2] donne cet ouvrage comme une traduction de J. Valerius, mais ailleurs [3] il dit avec plus de raison que c'est une imitation en allemand de l'*Historia de Prœliis* [4].

[1] V. les édit. du quinzième siècle dans Hain, *Repertor. Bibliogr.* t. I, p. 86, 87. — Ebert, *Bibliogr. Lexic.* I, p. 39.

[2] Fabric. *Bibl. Græc.* t. III, p. 42, ed. Harles.

[3] Fabric. *ibid.* p. 37, ed. Harles.

[4] Ebert (*Allgem. Bibl. Lexic.* t. I, p. 39) renvoie sur le roman de Hartlieb à Von der Hagen et Busching, *Liter. Grundriss zur Geschichte der deutschen Poesie von der ältesten Zeit bis in das 16. Jahrh.* (Berlin 1812, in 8°, 223, 544.) — *Alexander der Grosse, altholländisches Gedicht.* (Docen, *Miscel.* 2, 136, indiqué par Grimm, *Die Deutsche Heldensage*, p. 167.) Ebert (*Allg. Bibl. Lexic.* t. I, p. 39) indique une version hollandaise (Delft, 1488 et 1491, in-4°) comme tirée de l'allemand de Hartlieb. Ces éditions sont citées par Panzer et Visser, *Notice des livres imprimés dans les Pays-Bas.*

XVI.

ANGLAIS.

Les fables romanesques sur Alexandre furent très-connues en Angleterre. Le célèbre Gallois Silvestre Girald ou Giraud (XIIe siècle), en parlant d'un lac de la Momonie dans lequel est une île où personne ne peut mourir, rappelle le témoignage de Pierre Comestor son contemporain, et parle, en citant la lettre d'Alexandre à Aristote, de l'arbre du Soleil « dont le fruit peut allonger immensément la vie [1]. » Il rappelle, dans un autre ouvrage, qu'Alexandre transporta les monts Caspiens pour enfermer les dix tribus [2]. Ces traditions se répandirent avec rapidité, et l'on voit dans le prologue du *Roman de Richard Cœur de Lion*, traduit du français en anglais dans le treizième siècle [3], que le roman d'Alexandre, ainsi qu'un grand nombre d'autres, existait dans les deux langues [4]. Au commencement du qua-

[1] Silv. Girald, *Topogr. Hiberniæ*, part. II, cap. IV, p. 716. — *Anglica... Hibernica.....* à Guill. Camdeno edit. Francof. 1602, fol. « Hic mihi notandum videtur, quod in primo Scholasticæ historiæ, et circa principium de insulis hujus modi viventium fit mentio. Ubi de arbore solis dicitur, quia qui fructu ejusdem vescitur (sicut Rex Alexander Aristoteli scribit) vitam extendit in immensum. »

[2] Girald, *Cambriæ descript.* chap. 16.

[3] Warton, *The History of English poetry*, p. 119.

[4] Warton, *ibid.* p. 122, 123 :

Many romayns men make newe,
Of good knightes and of trewe :
Of ther dedes men make romanns,
Both in England and in Fraunce ;
Of Rowland and of Olyvere,
And of everie Dosepere (douze pairs)

torzième siècle, Adam Davie écrivit en vers *The life of Alexander*, et Warton, qui en cite plusieurs passages d'après un manuscrit qui contient toutes les œuvres de ce poëte [1], prononce qu'il imita le roman de *Siméon Seth* [2], et le poëme d'Alexandre de Bernay, qui, quoique écrit en français, « était populaire en Angleterre. » Dans les fragments cités par Warton, on trouve la description des opérations magiques du roi Nectabanus, qu'on nomme aussi Neptanabus, l'aventure d'Olympias avec le dragon, la querelle d'Alexandre avec Nicolas, et quelques autres traditions fabuleuses. Il y est aussi fait mention du cor merveilleux que possédait le roi de Macédoine [3].

John Gower, dans le poëme qu'il composa sur la métaphysique de l'amour par l'ordre de Richard II, et qui porte le titre de *Confessio Amantis*, a imité quelques morceaux de celui de Davie et du roman français d'Alexandre. Dans le récit qu'il fait des amours illégitimes d'Olympias, il donne au dragon les épithètes de *courtois* et de *débonnaire* [4].

Of Alysaundre and Charlemayne
Of Kyng Arthur and of Gawayne, etc.

[1] *Ms. Bibl. Bodlei.* Lond. I, 74.

[2] V. ci-dessus, p. 19. — Il aurait fallu dire le faux Callisthène ou plutôt les histoires fabuleuses sur Alexandre écrites en latin.

[3] Warton, *The History of Engl. poetr.* t. III, et *Dissert. on the gesta Romanor.* p. XXXIII-XXXVI, et t. I, p. 214, 220-232.— Tanner, *Bibl. Britanno-Hybern.* p. 221.

[4] J. Gower *apud* Warton, *ibid.* t. III, p. XXXVI, not. g.

With al the chere that he maie,
Towarde the bedde ther as she laie,
Till he came to hir the beddes side
And she laie still, and nothyng cride;
For he did all hys thynges faire
And was curteis and debonnaire.

V. aussi, t. I, p. 223, not. *f*.

The lady in hit bed lay
Abouzt mydnyzt, ar the day,
Whiles he made conjuryng.
Scheo sawe fle, in her metyng,
Hire thought, a dragoun lyzt,
To hire chaumbre he made his flyzt,
In he cam to her bour

Chaucer, le père de la poésie anglaise et le contemporain de Gower, confirme la popularité de l'histoire d'Alexandre dans ces vers :

Alisaundres storie is so commune
That everie wight that hath discrecioune
Hath herde somewhat of or al of his fortune [1].

Un anonyme du même siècle a composé en vers anglais une histoire d'Alexandre, dont une partie sert, dans un manuscrit de la Bibliothèque Bodleienne, à compléter ce qui manque à un exemplaire du poëme français de Lambert-li-Cors. Le même poëme anglais se trouve encore dans le Museum Ashmolean [2].

Dans le quinzième siècle, deux ouvrages français, dont j'ai précédemment parlé, furent traduits en anglais et imprimés par le fameux Caxton. Le premier, intitulé : *Les diz moraulx des Philosophes*, par Guillaume de Tignonville [3], fut traduit par Antoine, comte de Rivers, lord Scales [4], qui y ajouta une préface qu'on dit intéressante. Caxton, en 1477, en fit deux éditions à Westminster, et encore une troisième sans date [5]. La seconde traduction est celle que Caxton fit et imprima de la translation en prose de l'*Image du monde* [6], dont il avait trouvé un exemplaire à Bruges en 1464 [7]. Ce fut en 1481 que cet habile imprimeur fit deux éditions de cette version qui porte le

And crept undur hir covertour,
Mony sithes he hire kust,
And fast in his armes prust,
And went away, so dragon wyld
And grete he left hire with child.

[1] Cité par Warton, *ibid.* t. I, p. 128.

[2] Warton, *ibid.* t. I, p. 309-311.

[3] V. ci-dessus, p. 112.

[4] *The Dictes and Sayengis of Philosophres.*

[5] Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. IV, p. 210-218. — Dibdin, *Ædes Althorp.* t. II, p. 121. — Ames, *Typographical Antiq. being an historical account of printing in England*, London 1749, in-4°, p. 8-12.

[6] V. ci-dessus, p. 109 et suiv.

[7] Caxton dit dans son prologue : « ..... Whiche mas engrossed and in alle poyntes ordeyned by chapitres and figures in ffrensche in the toun of Brugis the yere of thynearnacion of our Lord M.CCCC.LXiiij, in the monath of Juyn, etc.»

titre de *The Myrrour of the World*[1]. J'ai indiqué ce qu'il y a de relatif à Alexandre dans ces récits en parlant des auteurs français[2].

Pour dernier renseignement sur les auteurs anglais qui ont écrit sur Alexandre, je rappellerai que Quadrio[3] fait mention, d'après l'*Anglia sacra*, d'un poëte nommé Gilbert, qui écrivit en vers hexamètres l'histoire de ce conquérant[4].

[1] Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. IV, p. 231, 234.

[2] V. ci-dessus, p. 109 et suiv.

[3] Quadrio, *Stor. d'ogni poes.* t. VI, p. 480 : « Anche non so quale Gilberto, del quale si favella nell' Anglia sacra, tutta la storia in esametri scrisse del grande Alessandro. »

[4] Polyc. Leyseri *Hist. Poetar. Latin. Medii Ævi*, p. 1226 (mal chiffrée 2126). « Gilbertus scripsit *Historiam Alexandri Magni* ex cujus cap. I, versus XX hexametro genere scriptos producit Thomas Rudborne in *Histor. maj. Wintonien.* l. IV, c. V. » — V. l'*Anglia sacra*, ed. Londin. 1691, p. 242.

XVII.

NORWÉGIEN. — SUÉDOIS.

En parcourant l'histoire littéraire des royaumes du Nord, nous trouverons encore l'histoire fabuleuse d'Alexandre, et déjà nous avons remarqué que, dès le treizième siècle, l'*Alexandreis* de Gautier de Châtillon avait été traduite en norwégien ; mais dans le poëme de Gautier, en quelque sorte classique, il n'y a qu'un mot qui fasse allusion à nos traditions romanesques[1] ; mais ce mot a suffi pour que le traducteur norwégien ait parlé de l'aventure de Nectanèbe et d'Olympias. On trouve cette fable et toutes les autres dans un poëme suédois du XIVme siècle, que l'on attribue à Boo Jonsson, Drotz (drossart) du royaume au temps du roi Albert de Meklembourg. Cet ouvrage s'annonce par son titre[2] comme ayant été traduit du latin, et c'est l'*Historia de Prœliis* qu'on doit reconnaître pour l'original qu'on a imité ; on y lit toutes les aventures qu'offre le roman latin de-

[1] V. ci-dessus, p. 98.

[2] Alexandri Magni Historia På Svenska Rijm aff Latinen in på wårt Spraak wänd och bekostat, Genom Then Högh-wijse och Nampnkunnige Herren, Hrr. Boo Jonsson, Fordom Sweriges Rijkes Drotz. Som uthi Konung Albrechts tijd lefde. Tryckt på Wijsingzborg, aff Hans Hög Greffl : Nådes Rijks Drotzens Booketryckiare, Johan Kankel, M.DC.LXXII, in-4°. » Jean Hadorphius, qui avait découvert le manuscrit de ce poëme dans les Archives royales, en fut l'éditeur, et le dédia au comte Pierre Brahé, Drotz de Suède (Sam. Gestrin et D. Axner, *Dissert. de libris in Typogr. Wisingsburgensi impressis*, Upsal 1792, in-4°, p. 12), qui le fit imprimer dans son château de Wisingzborg, dans une île du lac Wetter. C'est un livre très-rare.

puis les amours de Nectanèbe avec Olympias jusqu'à l'ascension d'Alexandre dans les airs et sa descente au fond de la mer[1].

[1] A la fin de mon exemplaire de l'histoire d'Alexandre en vers suédois par Boo Jonsson se trouve une dissertation intitulée :

Dissert. Acad. de Historia Alexandri Magni a Boëtio Jonæ filio suecicis rythmis composita. — Præside Joh. Lundblad, respond. Jonas Bekin. — Lundæ 1802, in-4°.

L'auteur expose qu'au temps du roi Albert (1365-1388) Boo Jonsson, par son rang de *Drotz* du royaume et son immense fortune, avait plus de puissance que le roi lui-même. (V. Petr. Elav. Strangh, *Dissert. de Gubernatoribus regni Sueciæ*, Upsal, 1755, in-4°, p. 25.) Il cultivait les lettres et traduisit du latin en vers suédois l'*Histoire d'Alexandre*. Elle contient tant de fables qu'elle n'a été tirée ni de Q. Curce, ni d'aucun autre historien latin.

L'auteur que suit l'illustre Suédois, dans plusieurs passages, se donne pour témoin oculaire des faits qu'il raconte, et il a voulu se faire passer pour un des personnages qui accompagnaient Alexandre, et l'auteur de la dissertation énumère les historiens compagnons d'Alexandre, ceux qui écrivirent ou ajoutèrent des fables à ses expéditions. Il cherche à découvrir quel est le modèle qu'a choisi Boo Jonsson, et d'après Fabricius, Barthius et d'autres critiques, il parle du faux Callisthène, qu'il croit avoir été traduit du persan par Siméon Seth, d'Æsope, de J. Valerius, du rhythme de Saint-Annon et du poëme de Qualichino. Il n'a vu aucun de ces ouvrages, et il n'en parle que d'après ce qu'en ont rapporté d'autres littérateurs. Il conclut que Boo Jonsson a suivi J. Valerius, et il compare quelques-uns des récits fabuleux du poëme suédois avec les écrits des auteurs précédemment cités. S'il les avait mieux connus, il aurait vu que la descente d'Alexandre dans la mer et son vol dans les airs, deux fables qu'il allégue, ne se trouvent pas dans Æsope, ni dans son traducteur J. Valerius ; elles ne sont pas non plus dans le faux Callisthène, et il aurait dû conclure que Boo Jonsson ne l'avait pas suivi. C'est l'*Historia de Prœliis* qui a été son modèle; il cite de cette dernière l'édition de Strasbourg 1489, mais il croit que c'est une translation en prose du poëme de Qualichino, tandis que l'*Historia de Prœliis* a été la source de ce poëme, de celui de Boo Jonsson et de beaucoup d'autres récits fabuleux.

Il fait l'éloge du style du poëme suédois, et justifie les fables qu'il renferme en montrant qu'il en avait reçu l'exemple, et à cette occasion il indique l'Histoire de Joseph ben Gorion, dont le second livre ressemble tellement au poëme suédois, « ut ovum ovo non sit similius » (p. 13, note *t*). Si l'auteur de cette dissertation avait eu connaissance de l'édition qu'en a donnée Gagnier, il aurait pu juger par la comparaison que fait ce savant avec un manuscrit de l'*Historia de Prœliis* que cette ressemblance était fort naturelle, puisque l'auteur hébreu et le poëte suédois avaient suivi l'un et l'autre d'une manière libre des exemplaires peu différents de l'*Historia de Prœliis*.

Les aventures fabuleuses d'Alexandre, dont l'origine est ancienne, et qui ont été répétées sous tant de formes et en tant de langues, méritaient de former une classe de romans aussi bien que les hauts faits d'Artus, de Charlemagne et du Cid. Il semble que M. Villemain[1] ait considéré l'histoire fabuleuse d'Alexandre comme une suite du roman de Charlemagne, comme une nouvelle application des faits de la prétendue chevalerie fondée par ce dernier prince. Mais il faut reconnaître que le roman d'Alexandre, dans sa source alexandrine, est bien plus ancien, et qu'il l'emporte sur les autres classes de romans par le nombre de ses branches. On ne peut donc y voir un développement de la chevalerie telle qu'elle résulta de la renommée de Charlemagne. Les écrits romanesques sur Alexandre forment une classe à part, et c'est à en faire entrevoir l'origine, à en indiquer les ramifications que ces recherches sont destinées.

[1] *Hist. du moyen âge*, t. I, p. 249, 250.

APPENDICE

I.

Nous reproduisons ici un fragment d'une lettre adressée par M. Berger de Xivrey à M. Favre-Bertrand : elle est en date de Paris, 25 janvier 1830.

« .....Travaillant depuis deux ans à la publication du faux Callisthène, je le trouve, comme vous, malgré sa frivolité apparente, curieux et important. Il avait paru tel à M. Boissonade qui eut un moment l'idée de le publier, ainsi qu'il me l'a dit lui-même, en m'encourageant à cette publication. Je l'ai entreprise d'après les conseils de M. Hase.....

« .....Comme l'a prouvé M. Letronne dans son examen de Julius Valerius *(Journal des Savants,* oct. 1818), cette histoire romanesque d'Alexandre, qui a fait les délices de l'Orient et de l'Occident pendant tout le moyen âge, remonte, par une succession non interrompue, au temps même du conquérant macédonien. Le texte primitif, écrit à cette époque en Égypte, nous est arrivé de transcription en transcription, altéré, brodé par la plupart des transcripteurs, tel enfin que nous le présente une dixaine de manuscrits grecs existants aujourd'hui en Europe. D'Égypte le faux Callisthène passa chez les peuples orientaux, dont l'imagination ne pouvait manquer de l'accueillir avec empressement. Il est en effet très-répandu parmi eux. L'Occident le produisit en latin, puis dans les langues modernes avec une quantité de variations curieuses pour l'observateur par la bigarrure de leurs couleurs locales qu'elles portent là comme une date et un signalement. J'ai compté jusqu'à vingt-quatre manuscrits latins ; ceux de la Bibliothèque du roi ont entre eux les plus grandes différences et sous le rapport du style et sous celui des récits. Les Grecs eux-mêmes ne se sont pas con-

tentés de l'ancien texte, et le Callisthène en grec moderne, dont M. Boissonade m'a communiqué une édition imprimée à Vienne en 1810, est encore un des livres le plus lus parmi le peuple de la Grèce.

« Je publie trois textes : le grec ancien, le latin et le vieux français. Je cite les autres textes, soit dans les notes, soit dans la dissertation qui précède ce long travail. Il paraîtra, j'espère, dans le courant de cette année..... »

M. Berger de Xivrey a renoncé à publier cette édition. Il a donné dans le tome XIII des *Notices et Extraits des ms.* un mémoire et des extraits du faux Callisthène. Cependant ce même savant a publié *en grec* avec traduction française :

La lettre d'Alexandre à Olympias et à Aristote, d'après le ms. de la Bibliothèque du roi, n° 113 du supplément, du folio 148 verso au folio 151 recto. (*Tradit. tératol.* p. 334-345.)

La lettre à Olympias, *en grec*, avec traduction française, d'après le ms. 1675 de la Bibliothèque du roi, du folio 35 verso au folio 38 verso. (*Ibid.* p. 349-371.)

II.

Avec la lettre de M. Berger de Xivrey nous en avons trouvé une autre, que M. Favre-Bertrand avait adressée à Mgr A. Mai. Nous la reproduisons également avec les notes d'A. Mai dont elle est accompagnée.

« Puisque Monsignor Mai veut bien avoir la bonté d'examiner, à son grand loisir, le roman grec du faux Callisthène, M. Favre-Bertrand prend la liberté de lui remettre une liste des principales traditions fabuleuses sur Alexandre, et il serait bien reconnaissant si Monsignor Mai voulait bien marquer en marge si ces traditions se trouvent ou ne se trouvent pas dans le Callisthène.

Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.
Esisto nel codice questa istoria fol. 1 et seq.

Nectanèbe précipité par Alexandre.
Si legge al fol. 14.

Alexandre dompte Bucéphale.
Fol. 16.

Querelle d'Alexandre avec le prince Nicolas.
Fol. 18.

Alexandre en Lucanie ou Lycaonie. Soumission des Romains.
Non dice Lucania, ma ἰταλικὴν χώραν. *I Romani si sottomettono fol. 28.*

Alexandre trouve en Égypte la statue de Nectanèbe.
Fol. 34.

Alexandre déguisé pénètre dans la tente de Darius. — Il traverse un fleuve congelé.
Tutto ciò è nel codice fol. 25 sq.

Honneurs rendus en Phrygie par Alexandre aux mânes d'Hector et d'Achille. Les vers qu'Alexandre adresse à Achille et qui contiennent la généalogie des rois d'Epire sont-ils dans le Callisthène?
Fol. 47. Onora solamente Achille. Mancano i versi della genealogia dei re d'Epiro.

Alexandre emploie des statues d'airain rougies au feu pour repousser les éléphants de Porus.
Fol. 93.

Arbres qui sortent de terre au lever du soleil et qui y rentrent à son coucher.
Oiseaux qui lancent du feu.
Montagne de diamant. Chaîne d'or. Palais du Soleil. Le Phénix.
Manca nel ms.

Les arbres du Soleil et de la Lune.
Fol. 101-102.

Aventure chez la reine Candace.
Fol. 103 sq.

Alexandre transporte au nord une nation de Scythes : à sa prière deux montagnes se rapprochent et il en ferme l'entrée avec des portes de fer.
Manca nel ms.

La caverne des dieux.
Fol. 111.

Lettre d'Alexandre à Olympias où il raconte son voyage * aux colonnes d'Hercule, chez les Amazones, les Troglodytes et l'île du Soleil.

*Fol 118. — * manca.*

Ascension d'Alexandre au ciel par des griffons.

Descente d'Alexandre au fond de la mer.

Recherche de l'eau d'immortalité par Alexandre dans le pays des Ténèbres (tradition persane).

Manca nel ms.

Y a-t-il dans le faux Callisthène quelque chose qui puisse autoriser à croire que cet ouvrage ait été traduit *du persan en grec par Siméon Seth*, comme le dit Fabricius, Bibl. græc. t. III, p. 36, éd. Harles?

Non trovo niente nel ms. che confermi tale sospetto.

Quelques lignes du commencement du roman en grec pour pouvoir juger du style.

Lo stile è molto debole e rozzo.

De quel temps est le manuscrit?

Codice vaticano 1556 cartaceo, in-4° piccolo, recente, del sec. XV o XVI. Comincia: Καλλισθένης ἱστοριογράφος Ἑλλήνων συγγραψάμενος · οὗτος ἱστορεῖ καὶ λέγεται κατὰ τὸν βασιλέα Ἀλέξανδρον. — Ἅριστος δοκεῖ γενέσθαι καὶ γενναιότατος Ἀλέξανδρος ὁ τῶν Μακεδόνων βασιλεύς · ἴδιος πάντα ποιησάμενος, συνεργοῦσαν αὐτῷ εὑρὼν ταῖς ἀρεταῖς τὴν πρόνοιαν · τοσοῦτον γὰρ ἐν ἑκάστῳ τῶν ἐθνῶν πολεμῶν καὶ μαχόμενος διῆγε χρόνον ὅσον οὐκ ἦρκει τοῖς βουλομένοις τὰς πόλεις ἀκριβῶς ἱστορῆσαι · τὰς δὲ Ἀλεξάνδρου πράξεις καὶ τὰς ἀρετὰς τοῦ σώματος αὐτοῦ καὶ τῆς ψυχῆς καὶ τὴν τοῖς ἔργοις εὐτυχίαν, καὶ τὴν ἀνδρίαν ἥδε λέγομεν, τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τοῦ γένους αὐτοῦ ποιούμενοι, καὶ τίνος ἦν πατρὸς υἱὸς · ἀπατῶνται γὰρ οἱ πολλοὶ λέγοντες αὐτὸν εἶναι τοῦ Φιλίππου κ. τ. λ.

Fol. 130. Finisce l'opera così: Ἐτελεύτησε Ἀλέξανδρος ἐν τῷ Ἕ ῥῷ ἔτει τοῦ κοσμου (6176) ἐν τῷ τέλει τῆς ἑκατοστῆς τριακοστῆς ἐννάτης ὀλυμπιάδος · τῆς δὲ ὀλυμπιάς *(sic)* ἔτη εἰσὶ μ *(sic)*, τὸ δὲ τέταρτον τῆς βασιλείας Ἀχαζ *(sic)* πρώτη ὀλυμπιάς ἤρξατο · ἀπὸ δὲ τῆς τελευτῆς Ἀλεξάνδρου ἕως τῆς τοῦ Θεοῦ λόγου ἐκ παρθένου σαρκώσεως ἔτη τκδ´ (324).

III.

Cod. Ms. Biblioth. publ. Basil. A. H. 34.

Cod. chartac. fol. saec. XV exeunt. — Multi insunt tractatus theologici, num. XXIV, quos enumerare longum est. — Extremi sunt: Articuli magni Joa. Huss. — Passio magni Joa. Huss. — Dialogus de hæresi Bohemitæ, tractatus Eustatii Cardinalis. — Collatio magni Joa. de Ragusio in concilia Romana in exequiis.

Liber est a Joa. de Lapide, cujus nomen præscriptum est, Bibliothecæ Fratrum Carthusianorum dono datus.

Incipiunt excerpta de vita Alexandri M. fol. 309.

« Sapientissimi namque Egyptii scientes mensuram terræ atque undis maris dominantes, et cœlestium ordinem cognoscentes, iidem stellarum cursus putantes, tradiderunt eum universo mundo per altitudinem doctrinæ et per magicas.....

Fol. 313, p. 2, fin.

« Deinde amoto exercitu venit in campum, in quo erant arbores miræ celsitudinis, quæ cum sole oriebantur et cum sole occidebant, et ab hac hora diei prima exiebant de sub terra et usque ad horam sextam; ab hora autem sexta usque ad occasum solis descendebant de subtus terra. Istæ autem arbores ferebant fructum odoriferum. Et statim ut vidit eas, præcepit cuidam militi suo ut auferret ei de fructu illarum et mortuus est. Et continuo audierunt vocem dicentem, ut ne unus accedat et quidam ad ipsas propius arbores, quia quisquis propius accesserit, statim morietur. Erant autem in ipso campo aves mitissimæ: qui autem volebat eas tangere, exiebat ignis ex iis et incendebat eum. Amoto post hoc exercitu venerunt ad quendam montem adamantinum, in cujus ripa pendebat catena aurea, habebatque ipse mons gradus ex lapide sapphiri duo milia quingentos, per quos ascendebant homines in ipsum montem. Et invenit ibi palatium mirabile nimis, habens luminaria ex fenestris et regias ex auro, et vocabatur domus solis, et erat ibi templum totum aureum, ante cujus fores erat vinea aurea ferens botros ex margaritis et unionibus, et ingressus in eum cum principibus suis invenerunt quemdam hominem jacentem in lecto aureo ex pallis ornato et auro textibus, qui thus vescebatur et opobalsamum bibebat, et erat corpore magnus et spe-

ciosus valde, barbam et caput habebat album sicut nix, indutus bambancinea *(sic)* veste. Quem cum vidisset, adoravit ipse et principes sui, quibus senex dixit : Forsitan videre cupitis sacratissimas arbores solis et lunæ, quæ annuncient ventura. Quo audito Alex. repletus gaudio magno dixit illi : Etiam, Domine, volumus videre illas. Ait senex : Si mundus es tu et principes tui, licet tibi in ipsum locum intrare, quia Deorum est. Alex. respondit : Mundus sum a masculi et feminæ commixtione. Tunc erigens se dixit illis : Ponite anulos et vestimenta et calciamenta, et sequimini me. Alex. jussit principes suos stare, et posuit anulos et cætera cum Ptolemæo et Antigono et Perdica et secuti sunt eum. Igitur ingressi sunt silvam quæ erat intra majus edificium, erantque arbores ipsius silvæ similes lauro et olivæ. Ex quibus currebant largissime thus et opobalsamum, et erant altæ ipsæ arbores pedes C. Deinde ambulantes viderunt arborem excelsam nimis quæ nec folia nec fructus habebat, et sedebat in ea avis magna habens in capite cristam similem pavonis et fauces cristatas circa collum fulgentes ut aurum. Postea purpurea extra caudam roseis pennis in qua erat ceruleus nitor. Dixitque ei senex : Hæc avis quam admiramini, et fenix *(sic)*. Deinde venerunt ad arborem solis et lunæ, et dixit ei senex : Surge, respice et si quid interrogare volueris, cogita et palam noli dicere. Dixit ei Alex. : Qua lingua dabunt responsa in *(sic)* arbores. Cui senex : Arbor solis indico sermone incipit loqui et græce finit; arbor vero lunæ græce incipit et indice finit loqui. Tunc Alex. osculatus est propius arbores et cogitavit, si triumphans reverteretur Macedoniam. Tunc arbor solis respondit indico sermone dicens : (Quia) interrogasti nomen meum, Alexander, dominus eris orbis terrarum, sed Macedoniam nullo (?) videbis, quia fata tua sic finierunt de te. Deinde dixit ei arbor lunæ : Alexander jam plenum finem ætatis habes et decipere te habet *(sic)* quem minime speras. Cui Alex. : Dic mihi, sacratissima, quis me decipere debet? Cui arbor : Si dixero tibi, illum occides et jam mutabitur quid fata de te ordinaverunt, et irascentur mihi tres sorores, quæ sunt Deæ fatorum, id est, Clotho, Lachesis et Atropos. Igitur non morieris ferro sicut speras, sed veneno, et in parvo tempore dominus eris terræ. Inter hæc dixit senex, qui ducebat eos : Alex. noli amplius vexare arbores interrogando, sed revertamus : et inde reversus est unde venerat cum Alexandro et comitibus suis. »

IV.

Le roman de Julius Valerius a été, comme nous l'avons vu (page 54), l'origine des recherches de M. Favre-Bertrand sur les traditions fabuleuses d'Alexandre : nous reproduisons ici l'introduction dont M. Favre-Bertrand fit précéder l'examen de Julius Valerius dans la *Bibliothèque Universelle* de Genève (1818) qui est consacrée à l'étude de l'*Itinéraire d'Alexandre.*

Itinerarium Alexandri ad Constantium Augustum Constantini M. filium, edente nunc primum cum notis Angelo Mai. — *Mediolani* 1817, in-8° et in-4, p. XVIII et 82.

Les conquêtes d'Alexandre offraient le plus beau sujet historique, et de nombreux auteurs le saisirent avec empressement. Il ne nous reste presque rien des écrits contemporains, et c'est dans des auteurs postérieurs de plusieurs siècles à Alexandre qu'il faut lire ses exploits, examiner ses vues et chercher les débris de ses premiers historiens. Non-seulement plusieurs des généraux d'Alexandre avaient composé des mémoires, mais il avait encore à sa suite des philosophes qui devaient écrire ses actions. Les uns, tels que Callisthène et Onésicrite, remplirent leurs écrits de fables, dans le but de flatter leur héros, tandis que d'autres altérèrent la vérité, parce qu'ils ne surent pas résister à la tentation de mêler du merveilleux au récit d'une expédition lointaine et étonnante. Un petit nombre résista à la corruption et à la faiblesse. Ces historiens, et ceux qui les suivirent, ont été appréciés avec beaucoup d'érudition, de critique et de talent dans le grand ouvrage de M. de Sainte-Croix. Fabricius a aussi donné une liste raisonnée des historiens d'Alexandre. Ni l'un ni l'autre ne parle de l'*Itinéraire* que M. Mai vient de publier, et qu'il a découvert dans un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, à la suite d'un autre ouvrage qui forme la seconde partie du volume dont j'entreprends de rendre compte. Le manuscrit qui les renferme paraît être du neuvième ou dixième siècle. L'auteur de cet itinéraire est inconnu, mais il

vécut au quatrième siècle, puisqu'il dédie son ouvrage à l'empereur Constance, fils de Constantin le Grand.

M. Mai, dans sa préface, jette un coup d'œil sur les actions d'Alexandre et fait l'éloge de ce héros. Il montre que la rapidité d'un itinéraire historique semble s'accorder avec celle des conquêtes et de la vie du fils de Philippe, et que plusieurs écrivains contemporains adoptèrent cette forme et ce titre. Notre anonyme vivait dans un temps où les monuments primitifs de l'histoire d'Alexandre n'avaient pas tous péri, et son accord avec Arrien paraît à M. Mai une preuve de sa véracité. Cependant il diffère de cet historien sur un assez grand nombre de points, pour qu'on ne puisse pas l'accuser de n'être que son abréviateur. Il s'énonce avec plus de modestie qu'Arrien, et l'on doit lui savoir gré de rejeter les traditions fabuleuses dont tant d'historiens d'Alexandre, dans tous les âges et chez toutes les nations, ont taché leurs écrits.

A la fin de la préface, M. l'abbé Mai remarque que quelques critiques, qui ont connu cet ouvrage, paraissent l'attribuer à Julius Valerius, traducteur de la vie d'Alexandre, qui fait la seconde partie de ce volume. Leur opinion ne semble fondée que sur la réunion de ces deux écrits dans les mêmes manuscrits, et cette preuve est si faible, qu'il vaut mieux ne pas chercher à la faire valoir.

L'ouvrage anonyme commence par une assez longue dédicace à l'empereur Constance, alors occupé de la guerre contre les Perses. On y apprend que l'auteur avait aussi composé un *Itinéraire de Trajan*. Il compare Constance aux deux princes sur lesquels il a écrit, et l'encourage par l'exemple et l'éloge des grands personnages de sa famille [1]. Il donne ensuite l'abrégé de la vie d'Alexandre, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et j'ai déjà remarqué qu'il ne se mêle presque aucune fable à son récit; il se borne à dire qu'il est incertain si Philippe ou Jupiter Ammon était le père de son héros. Avant de raconter la grande expédition en Asie, il

[1] Cap IV. « Quamquam scio majora longe felicioraque quæ profecto sint vobis exempla de maximis Constantinis patre et fratre; certe (quæ priora sunt tempora etiamsi meritis secunda tu feceris) ipsos illis, si quis functis est sensus, voto accessuros existimo. » — J'ai cité ce fragment comme échantillon de l'embarras et de l'obscurité que l'anonyme est capable de mettre dans son style. Aussi M. Mai a-t-il jugé convenable d'ajouter en note une espèce de paraphrase de ce passage. Si l'on lit *tempore* au lieu de *tempora*, la période devient plus claire et plus symétrique.

donne un précis très-abrégé et peu exact des conquêtes d'Alexandre en Europe. Il dit qu'il parvint au delà du Mœotis, qu'il soumit les Goths, les Dahes, les Mœsiens, les Illyriens, les Dalmates, et qu'il ruina Thèbes. Notre anonyme n'attribue point la mort d'Alexandre au poison, mais aux excès qu'il fit à un repas chez Médius, où il vida la coupe d'Hercule [1]. La fin de l'*Itinéraire* manque, et les deux derniers chapitres sont les seuls qui présentent quelque chose de fabuleux. L'auteur y raconte le voyage d'Alexandre aux colonnes d'Hercule. On sait que les anciens ont placé ces monuments, non-seulement au détroit de Gibraltar, mais encore dans le Pont et dans l'Inde. La flatterie cherchait toujours à faire marcher le roi de Macédoine sur les traces de Bacchus et d'Hercule [2], et notre auteur raconte, sans paraître y ajouter foi (*si quis aurem ad fidem dicentis inclinet*) que son héros parvint jusqu'à ces monuments. Ces colonnes étaient hautes de douze coudées : l'une était d'or, l'autre d'argent. Alexandre fit sonder la première, et cette opération fournit assez d'or pour en faire quinze cents pièces. Il passa ensuite par des lieux extrêmement obscurs [3], et parvint aux rives du Thermodon... .. Ici finit le manuscrit incomplet de la bibliothèque Ambrosienne.

Je ne ferai point un extrait suivi de cet itinéraire, qui, ainsi que je l'ai déjà dit, suit assez généralement Arrien. Je me contenterai d'en rapporter quelques passages.

Les historiens ont donné des détails sur la figure d'Alexandre; l'abbé Barthélemy et M. de Sainte-Croix ont tracé le portrait de ce prince, et la découverte d'un hermès portant son nom a fourni le moyen de le reconnaître dans plusieurs autres monuments antiques [4]. On peut comparer ces renseignements avec ceux que donne notre itinéraire : « Il avait, dit-il, le regard pénétrant, le nez légèrement aquilin, le front découvert, quoiqu'il eût beaucoup de cheveux, qui, par la violence de l'exercice du cheval, avaient pris une

[1] L'auteur ajoute ici au récit d'Arrien des détails tirés de Diodore. (V. Sainte-Croix, *Examen des Hist. d'Alexandre*, p. 498, 499.) Sur la maladie d'Alexandre, voyez la trad. d'Arrien par Chaussard, t. II, note, p. 411, 412.

[2] Strabon, t. XV, p. 688.

[3] Les romanciers persans parlent de la région des ténèbres qu'Alexandre voulut traverser pour chercher la fontaine de l'immortalité. Il en est aussi question dans l'Histoire du Juif Joseph, fils de Gorion.

[4] V. Visconti, *Iconographie grecq.* pl. 39 et t. II, p. 38, 39.

direction en arrière [1]. » Ce dernier caractère se trouve dans les têtes antiques d'Alexandre, et le passage que je viens de citer confirme la manière dont le célèbre Visconti a interprété l'expression par laquelle Élien le désigne [2]. L'anonyme continue le portrait d'Alexandre dans les deux chapitres suivants (XIV et XV), et le termine par un trait de flatterie, en annonçant une ressemblance frappante entre Alexandre et Constance [3].

Je citerai encore la description du pays d'Ammon. Callisthène, Aristobule, Diodore et Quinte-Curce avaient écrit que des corbeaux servirent de guides à Alexandre à travers le désert. Ptolémée racontait que deux dragons le dirigèrent. Notre auteur rappelle ces secours merveilleux en alléguant le récit de gens qui, dit-il, étaient ennemis des fables. Il peint ensuite l'aspect de cette région : « Au milieu d'une immense mer de sable, le pays d'Ammon offre un aspect cultivé; les arbres le parent de leur verdure, des bois l'ombragent, le soleil n'y pénètre pas et de belles eaux y coulent. Cette région est riche par l'abondance autant que par son Dieu. On y remarque la beauté des prairies, l'émail des fleurs, la teinte verdâtre des oliviers, les présents enivrants de Bacchus, les fruits et la chevelure des palmiers, les eaux qui tombent en cascades et le murmure des ruisseaux [4]. » Il ajoute qu'on y voit des sources dont l'eau est chaude pendant la nuit et fraîche pendant le jour, et qu'on y trouve des morceaux de sel que la nature a façonnés en forme d'œuf. Cette description est tirée en partie d'Arrien, de Diodore et de Quinte-Curce. Ces auteurs donnent le nom de *Fontaine du Soleil* à cette eau, qui était alternativement froide et chaude, et suivant le rapport des voyageurs modernes, elle existe encore avec la même propriété dans l'oasis qui fut appelée *Santaryah* par les Arabes du moyen âge, et qui porte maintenant le nom de *Siouah*. On y voit encore le sel dont parle notre auteur, ainsi que des pierres coquillières, alléguées par quelques physiciens de l'antiquité [5],

[1] Cap. XIII.... « ex quo reclinam comam jacere sibi in contrarium fecerat. »

[2] Ælian. Var. Hist. XII, 14. τὴν μὲν γὰρ κόμην ἀναστρῶσαι αὐτῷ. — V. Visconti, *ibid.* t. II, p. 38, note 2. Les histoires fabuleuses disent qu'Alexandre avait un œil noir et l'autre pers, etc.

[3] Cap. XV. « Quippe ego tibi Alexandrum dixerim, tu te videto. Nam nec blandiri proposui, et nolo videri auribus gratiosus, ubi oculis judicare de te tuis omnibus *lucet*. » — M. Mai avertit que le manuscrit porte *lucet* et non *licet*.

[4] Cap. LI.

[5] Strato *apud* Strabon. t. I, p. 49. — Olympiod. *apud* Phot. 191.

pour prouver que les oasis, lieux fertiles entourés de sables, avaient été une fois de la mer. Ce pays a toujours été célèbre par ses palmiers et ses eaux [1], et vers le quatrième siècle c'était, comme les autres oasis, un lieu d'exil [2].

M. Mai, dans sa préface, a remarqué que Du Cange et Chifflet avaient probablement connu l'*Itinéraire d'Alexandre*. Il aurait pu, avec plus de certitude encore, ajouter à ces deux noms celui du célèbre Muratori, qui, dans sa jeunesse, en copia un morceau contenant les 32 premiers chapitres de l'édition de M. Mai, et le publia ensuite dans ses *Antiquités italiques* [3]. Le manuscrit dont il se servit était à la bibliothèque Ambrosienne; il était incomplet comme celui de M. Mai, mais il y a tant de différence entre les imprimés, qu'on ne peut croire que les deux éditeurs aient fait usage du même manuscrit. D'ailleurs, Muratori ne parle pas de l'ouvrage de Julius Valerius, qui est si intimement uni à l'Itinéraire dans le manuscrit de M. Mai. En comparant ces deux éditions, il faut se souvenir que Muratori avertit qu'en faisant sa copie, il s'est permis plusieurs corrections, dans le but de donner un sens à ce qui lui paraissait n'en avoir aucun. Le jugement de Muratori sur cet ouvrage peut intéresser, et j'en donne en note quelques fragments [4].

L'histoire littéraire remarquera encore dans l'*Itinéraire d'Alexandre* une courte notice d'un ouvrage de Varron, que l'on connaît sous le titre d'*Éphéméride* [5], et dont les grammairiens ont cité

[1] Diodor. Sic. XVII, 50. — Strab. XVII, p. 838. — Saffiedin Abdalmoumen, cité par Schultens dans l'*Ind. geogr. in vit. Saladinis*, au mot *Thebais*. — Abulfeda, *Descript. Ægypt.* p. 4, édit. Michael.

[2] V. sur l'oasis de Siouah ou d'Ammon le voyage de Brown et ceux de Horneman, avec les remarques de W. Young et le mémoire de M. Langlès.

[3] Dissert. XLIV, t. III, col. 957-962.

[4] « Atque hoc fateor, me ancipitem diù olim stetisse, num inter historias a sciolo aliquo serius fictas recensendum esse opusculum cujus fragmenta mihi occurrerunt inter Ambrosianæ Bibliothecæ codices manuscriptos cum hoc titulo : *Itinerarium Alexandri*..... Vetustissimus erat simulque pervetustis characteribus exaratus ille codex..... Doleo nunc, me cætera non descripsisse..... Hoc autem et stili vigor et præfationis series judicare videntur scriptorem non alienum revera ab ætate Constantii Augusti et Latinum potius quam Græcum..... Proindè in eam conjecturam abi, non esse forsan hoc opusculum imposturam sæculorum subsequentium.. ..»

[5] *Ephemeris navalis*. On peut croire que c'est le livre cité sous le nom de *Litoralia*, par Solin et Servius, et sous celui de *Libri navales*, par Végèce et Jean de Salisbury.

quelques mots. Notre auteur enseigne qu'il était destiné à Pompée, qui partait pour l'Espagne, et que Varron le composa dans le but de lui faire connaître la mer et les vents [1]. Cela est exprimé dans un langage presque inintelligible. Je remarquerai en passant que le grand Pompée demandait quelquefois des renseignements à Varron, et que lorsqu'il fut consul pour la première fois, Varron composa pour lui, et à sa prière, une *Introduction* [2] pour lui rappeler comment il devait présider le sénat [3].

M. Mai a indiqué quelques points d'histoire sur lesquels le récit de l'*Itinéraire* diffère de celui d'Arrien ; mais pour juger, sous ce rapport, de l'utilité de notre anonyme, il faudrait le comparer à tout ce qui nous reste sur Alexandre, examiner s'il renferme des faits nouveaux et rechercher leurs sources. Ce travail excéderait les bornes de cet article. Je ne déciderai donc pas si l'histoire gagne à la publication de l'*Itinéraire d'Alexandre*, et je me bornerai à dire quelque chose de son style. M. Mai, tout en convenant de la dépravation que le langage avait subie au quatrième siècle, cherche, par un sentiment naturel dans un éditeur, à justifier la manière d'écrire de l'auteur qu'il a découvert. Il convient qu'il est inférieur à Symmaque, mais il le compare et l'égale à Ammien-Marcellin. Cela paraît à peine un éloge [4] ; cependant la négligence, la dureté et l'obscurité d'Ammien peuvent être excusées par son état de soldat et sa qualité d'étranger. Ces mêmes défauts se retrouvent dans l'anonyme à un degré plus considérable encore. On le voit sans cesse embarrassé pour exprimer par des phrases entortillées des idées conçues avec prétention, et qu'il assujettit à grand'peine à la construction grammaticale. Les fautes qui fourmillent dans le manuscrit lui donneraient un air tout à fait barbare, si M. Mai n'en avait pas corrigé un grand nombre, et malgré ce soin

[1] Cap. VI. « Igitur si Terentius Varro Gneo Pompeio olim per Hispanias militaturo librum illum Ephemeridos sub nomine laboravit, ut in habiles res eidem gressuro scire esset ex facili inclinationem oceani, atque omnes reliquos motus aërios præscientiæ fide peteret ut (leg. *aut*) declinaret .... etc. » Muratori a imprimé « ..... ut res *externas* eidem gressuro *aperiret*, ne *is oceani pericula peteret*, utque omnes reliquos motus aërios præscientiæ fide declinaret... »

[2] *Commentarium* εἰσαγωγικόν.

[3] *Aul. Gell.* XIV, 7.

[4] Salmas. *De Hellenist. præfat.* « Quis compositione magis est inconditus et lutulentus quam Ammianus Marcellinus ? quis phrases unquam usurpavit duriores, inconcinniores ac rusticiores ?... »

il en reste encore dans son édition [1]. Il eût été à désirer que ce savant eût comparé à son texte le fragment que Muratori a publié, et surtout qu'il fût parvenu à retrouver le manuscrit dont cet homme si laborieux s'était servi. On m'assure aussi que la Bibliothèque du roi de France aurait pu lui fournir des secours. Il aurait réussi par ces moyens à faire disparaître, non-seulement l'orthographe vicieuse des copistes du moyen âge, mais encore les leçons fautives qui déparent cet itinéraire, et peut-être il aurait pu le compléter. La réputation que M. Mai s'est acquise par ses belles découvertes lui assure les plus grandes facilités pour les travaux de ce genre.

[1] J'ai cité plusieurs morceaux de l'*Itinéraire*, mais pour qu'on puisse mieux apprécier son style, je copierai encore ici un des morceaux que l'auteur paraît avoir soigné et orné avec le plus d'attention. Il s'agit de la ville de Tarse et du fleuve Cydnus qu'Alexandre traversa à la nage (Cap. XXVIII) : « Ipse ubi Tarson invehitur, sudore et pulvere miles decens labore et honore regali, Cydnum amnem videt urbis ejus media pervadere, cœtu civium coronatum, mundum facie, acutum frigore, nimium agmine, festinum meatus (leg. *meatu*), ripis virentem : delectatusque tali elemento seu fluento, victus æstu ac desideranis frigoris, an ut fortitudinem sui intuentium civium theatro lætaret (leg. *jactaret*), saltu pontem fluminis scandit..... »

V.

Dans quelques histoires fabuleuses d'Alexandre il est parlé d'oiseaux dont le regard annonçait si les malades guériraient.

Dans le *Bestiaire* de Richard de Furnival (Ms. franç. n° 7019[5], in-fol. mediocri) treizième siècle :

De la *Calenaire ?* — « Quand on le porte devant un malade, s'il esgarde le malade emmi le vis, c'est signe que li malade garira, et s'il s'en torne d'autre part qu'il ne le voelle regarder, on juge qu'il convient le malade morir. »

(Paulin Paris, *Les ms. franç. de la Bibl. du roi*, t. IV, p. 24.)

VI.

Dans la vie de saint Macaire-Romain *(Surii Vit. Sanctor.* 23 oct.) on raconte que des moines, cherchant le paradis terrestre, parvinrent, à travers des solitudes ténébreuses, à une haute colonne placée par Alexandre à l'extrémité de la terre.

(Revue des Deux Mondes, 1842, t. III, 715.)

Surii Vit. Sanctor. 23 oct.

« Au sixième siècle trois moines orientaux cherchaient le paradis terrestre.... Un cerf, puis une colombe leur servirent de guides et les menèrent jusqu'à *une haute colonne placée par Alexandre à l'extrémité de la terre.* »

VII.

Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακεδόνος βίος, πόλεμοι καὶ θάνατος.

Venise, 1819.

(Prose grecque. — Grec moderne.)

Une courte description de la Macédoine.
Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.
Naissance et éducation d'Alexandre.
Mort de Nectanèbe.
Le cheval Bucéphale.
Jeux olympiques.
Nicolas fils de Darius.
Après sa victoire sur Nicolas, Alexandre fait la guerre aux Cumani ; il les soumet.
En son absence, Anaxarque, roi de Pélagonie, insulte Olympias ; Alexandre, à son retour, se venge d'Anaxarque.

Philippe meurt. — Alexandre roi.
. . . . . .
Lettre d'Alexandre à Darius.
. . . . . .
Alexandre fait la guerre aux Athéniens, et les soumet.
Les Romains font hommage à Alexandre.
Détail de leurs présents.
Alexandre entre dans Rome.
Conquête de l'Égypte.
Il va en Troade.
— en Anatolie.
Lettres de Darius à Alexandre.
Lettre d'Alexandre aux Juifs.
Ambassade des Juifs. — Discours de Jérémie.
Alexandre à Jérusalem.
Trait du médecin Philippe.
Bataille contre les Perses. — Fuite de Darius.
Alexandre entre à Babylone.
Alexandre déguisé mange chez Darius. — Il est reconnu.
Bataille contre les Perses. — Ils se soumettent.
Mort de Darius.
Alexandre dans l'Ile des Bienheureux. (Très-grand chapitre.)
Guerre contre Porus. — Combat singulier.
Mort de Porus.
Alexandre dans le palais de Porus.
Les Amazones.
Candace et ses deux fils Contauluses et Doryphore.
Caverne des dieux.
Alexandre chez Candace.
Candace reconnaît Alexandre.
Descente au fond de la mer.
Alexandre empoisonné.
Testament d'Alexandre. — Sa mort.
Mort de Roxane. — Leur enterrement.
Morale de l'histoire.

VIII.

M. Favre-Bertrand avait réuni un assez grand nombre de notes extraites de quelques romans français du moyen âge, dans lesquels il est question d'Alexandre. Nous donnons ici celles qui nous ont paru compléter les *Recherches* qui précèdent.

A.

Bibliothèque Protypographique ou Librairie des fils du roi Jean, publiée par Barrois, Paris 1830, in-4°.

N° 1475. (Librairie de Bruges). — *Le romant du roy Alexandre*, commençant : « A gouverner mais... » — finissant : « puisque pour la Royne. »

N° 1478. *C'est l'istoire du bon roy Alexandre*, commençant : « Bonté et renomée... »

N° 1479. *L'istoire du bon roy Alexandre*, commençant : « Du père et de la mère... »

N° 1756. (Librairie de Bruxelles). — *De Alexandre.*

N° 1634. (Librairie de Gand) et n° 1287 (Librairie de Bruges). — *Histoire de quels gens et de quele nacion descendit le très hault Empereur Alixandre le conquérant*, commençant : « Temps conquit... »

N° 149. (Librairie de la Tour du Louvre). — *Alexandre*, en prose, translaté l'an 1341, par frère Jehan de Vignay.

N° 123. (Librairie de la Tour du Louvre). — *Alexandre le Grand*, rimé.

N° 167. *Le restor du paon : et d'Alexandre*, rimé.

N° 393. *Le romant d'Alexandre et Ysopet.*

N° 1778. (Librairie de Bruxelles). — *L'Istoire Alexandre, Macchabeorum tres libri*, etc., tout en flamand, commençant : « Alexander Bucefael reed... »

N°s 955, 956, 957. *Les Enseignemens que Aristote fist à Alexandre le Grand.*

B.

ROMAN D'ALEXANDRE EN FRANÇAIS.

TRANSLATIONS EN PROSE.

Le Grand d'Aussy, *Notices des Ms. de la Bibl. du roi, t. V.*

Page 121. « L'*Alexandriade* a été mise en prose au siècle suivant (14e siècle), et nous avons à la Bibliothèque une copie de cette version, n° 7518, in-4°, pap. » La version est fidèle, « le translateur ne s'y étant guère permis que des transpositions et déplacements dans certains morceaux. Du reste, il a rendu son ouvrage complet en y insérant et y faisant entrer les quatre poëmes supplémentaires dont je viens de parler. » *(Le Vœu du Paon — Le Restor du Paon — Le Testament d'Alexandre — La Vengeance d'Alexandre.)*

AUTRES TRANSLATIONS EN PROSE.

Id. p. 130-131. Bibl. du roi, Fonds St-Germain. — *Histoire du très puissant, très preux et très victorieux roy Alixandre le grant, qui fut Empereur Monarche de tout le monde*[1].

In 4°, nos 7517 et 7498. — ..... *Version du Roman de Thomas* (de Kent) ..... ainsi ..... « ils font combattre Alexandre contre des hommes qui ont une tête de cheval, laquelle jette de la fumée ; contre des femmes qui portent au nombril une queue de bœuf ; contre d'autres femmes qui font tant *gésir* (coucher) les hommes avec elles, que *l'âme leur part du cors*, » etc.

« Parmi les Ms. de la Belgique... il en est un folio, très-beau, enrichi de lettres et ornements en couleurs et de superbes miniatures, qui contient une Histoire d'Alexandre divisée en deux parties et traduite de même *en prose française*.

« La première, dans laquelle sont renfermés le *Vœu du Paon* et *les Accomplissemens et le Mariage, le Restor*, finit au mariage d'Alexandre avec la fille de Darius.

« La seconde comprend la suite du *Roman* avec celui de la *Vengeance*.

« A la tête de la seconde partie, sont cités deux auteurs qu'on

[1] V. B. de Xivrey, *Trad. tératol.* p. XLVII ; c'est le n° 83 de la Bibl. du roi et n° 138 de St-Germain-des-Prés ; — et plus bas, p. 171.

dit avoir écrit sur le prince grec et qu'on nomme *Guillaume* et *Vincent le Jacobin*[1].

« Le traducteur déclare avoir travaillé par *ordre* de Jean de Bourgogne, comte d'Etampes, seigneur de Dourdan[2]; il ne se nomme point, mais il se dit *Picard*..... Comme il ne doute point qu'Alexandre n'ait été..... souverain de la Belgique, il croit pouvoir ajouter à son histoire celle de cette contrée, et en conséquence il donne une partie de l'Histoire des Belges par le cordelier Jacques de Guise.

« Il y a encore une histoire d'Alexandre en prose dans un autre ms. de la Belgique. Celui-ci, d'une belle conservation (f° p^os vign. n° 299), appartint à Charles de Croy, comte de Chimay, lequel y a mis son nom. L'ouvrage est de même divisé en deux parties, dont la seconde est supposée d'Alexandre lui-même et forme une prétendue relation qu'il envoie à son maître Aristote sur ses conquêtes dans l'Inde. »

Parmi les livres de l'ancienne librairie de la Tour du Louvre, on trouve, suivant le Catalogue n° 149 : *Alexandre en prose translaté l'an 1341 par frère Jehan de Vignay*[3]. — Ce moine est connu pour avoir fait d'autres traductions[4].

C.

JEAN WAUQUELIN.

Ms. français, n° 7518 : *Ystoire du Noble roy Alixandre roy de Macedoine.*

Prologue entrepris à la requête et par ordre de « Jehan de Bourgogne, comte d'Estampes[5], et seigneur de... et ay renfermet mon propos de mettre par escrit en langaige maternel les nobles faiz darmes, conquestes et emprises du noble roy Alixandre roy de Macedoine, selon ce que je lay trouvet en ung livre rimet, dont je ne say le non de lacteur, fors que il est intitulé Histoire Alixandre. »

[1] Vincent de Beauvais.
[2] Né en 1412. (B. de Xivrey, p. XLIII.)
[3] *Bibl. protypographique.*
[4] La Croix du Maine. *Bibl. franç.* t. I, pp. 605-606 et not. de La Monnoye. — Du Verdier, *Bibl. franç.* t. II, p. 529. — Voy. p. 162 et 166 seq.
[5] Jean, comte d'Etampes, fut ensuite Jean sans Peur, duc de Bourgogne.

Selon cette histoire, Alexandre est réellement fils de Philippe et d'Olympias, et l'auteur déclare calomnieux les bruits qui ont été répandus. « Il est vrai, dit-il, qu'il y avait alors en Macédoine un homme qui s'appelait *Neptanebus, malicieux et plaint de toutes merveilleuses sciences,* car il savoit toutte astronomie celeste et terrestre et *si estoit..... parfait magicien, car il savoit toutte negromancie et tout art de deviner.....* »

Le peuple disait qu'il était son père qui l'avait *engendré par encanterie.*

Ce roman en deux parties occupe un énorme volume, et l'auteur y fait entrer, surtout dans le 1er livre, des aventures et de longs détails qui ne se trouvent point dans les autres histoires fabuleuses d'Alexandre.

A la dernière page : « .... *et se mon nom leur plaist savoir* » etc. c'est Jehan Wauquelin. (V. B. de Xivrey, *Tradit. tératologiq. Proleg.* p. XLIV.)

M. B. de Xivrey a publié les chap. 21-37, 55-64 du livre 2me. (*Trad. tératol.* p. 377-438.)

D

ROMAN D'ALEXANDRE DE WAUQUELIN.

(Analyse.)

Ms. français, n° 7518.

Premier livre.

Naissance d'Alexandre.
Querelle avec Nicolas.
Guerre en Thrace.
Siége de Tyr. — Gadifer et Betis.
Longs et nombreux chapitres mêlés de détails de chevalerie, sur les vœux, etc.
Mort de Philippe.
Batailles contre Darius.
Mort de Darius. — Punition des assassins.

Deuxième livre.

Conquête de l'Albanie et de plusieurs autres pays.
Alexandre conquiert le pays d'Artois, de Hainault, de Flandres, et le donne à une princesse de sang royal.
Mariage de la fille de Porus à Caradoc fils de Candasse.
Statues d'airain contre les éléphants.
Députation aux Amazones.—Leur reine vient trouver Alexandre.
Combats contre les bêtes féroces et les monstres.
Combat singulier entre Alexandre et Porus.
Correspondance avec le roy des *Bracamens*.
Les arbres du soleil et de la lune [1].
Aventures chez Candasse. — Caverne des dieux.
Serpents à émeraudes sur la tête.

Les femmes qui font mourir de plaisir.
Les *Mardis Serbadis*. — Le roi Ambria.
Alexandre enlevé dans les airs par les griffons.
Alexandre descend au fond de la mer.
Très-semblables à l'édition de Bonfons.

Siége et prise de Babylone.
Dans une fête Antipater l'empoisonne.
Testament et mort d'Alexandre.
Guerre entre ses Barons.
Vengeance d'Alexandre par Alior fils de Candasse, qui fait la guerre à Antipater et met à mort tous ses Barons.

E.

Catalogue de l'ancienne Bibliothèque du Louvre (publ. par van Praet).

Page 73, n° 365 : « Alexandre, empse (en prose) tnslate (translaté) l'an M.ccc.xlj. p. fre Jeh. de Vignay. »

« Il y a à la Bibliothèque du roi, sous le n° 7504, un ms. du XIVe siècle de cette traduction française du roman d'Alexandre par Jean de Vignay, et qui a été imprimée, avec quelques changements, à Paris, au commencement du XVIe siècle, par Nicolas Bonfons, in-4°.

[1] V. B. de Xivrey, *Tradit. tératol.* p. 419.

« Cette bibliothèque en possède un autre qui traite du même sujet; il est d'une exécution magnifique, avec des miniatures de la plus grande beauté. Il porte pour titre : *Les nobles faits d'armes d'Alexandre le grand*, compilés à la requête de Jean de Bourgogne, comte d'Estampe [1]. »

Ce dernier ms. paraît être le ms. franç. n° 7518 de la Bibl. du roi, énorme volume, et celui qui l'a mis en prose d'après un livre rimé se nomme *Jehan Wauquelin*, et il désigne ce nom en renvoyant aux initiales de la seconde partie. (B. de Xivrey, p. XLIV et plus haut, 164-166.)

F.

L'histoire du noble et très vaillant Roy Alexandre le grand, jadis Roy et Seigneur de tout le monde et des grandes prouësses qu'il a faictes en son temps, comme vous pourrez voir cy apres. — A Paris, par Nicolas Bonfons.... (sans date) in-4°, 44 feuillets. (Il est relié dans l'exemplaire de la Bibliothèque du roi avec l'*Histoire d'Olivier de Castille*, etc... Paris, Nicolas Bonfons 1587, in-4°.— Mêmes caractères.)

« Premierement la terre de Macedone fut appelée Macy d'un roi qui eut nom Emacius... Après elle fut nommée Macedone, de Macedonum, qui depuis en fut roy, lequel fut neveu du Roy Deucalion, de par sa mère...» — Ce premier chapitre contient une description de la Macédoine et un abrégé de son histoire jusqu'au temps de Philippe, qui « épousa Olimpias fille du roy Neptalin, Seigneur des Melosiens..... »

Après ce, Philippe.... engendra à sa femme le roi Alexandre, « mais Vnice (Vincent), un Jacobin, qui chercha toutes les histoires du monde dict en son livre, ou il parle de Alexandre, que Nectanebus, roy d'Egypte, fut son père et l'engendra à la reyne Olimpias et coucha avec elle en forme de dragon. »

Le second chapitre, parle de l'origine des sciences, de la célébrité des Égyptiens et de leur habileté dans l'astronomie. « Nectanebus roy d'Égypte, père d'Alexandre, estoit l'homme qui plus savoit d'astronomie, et d'astrologie et de la science des enchantements. » Ce roi, attaqué par Artaxerce, quitte l'Égypte, se retire « en une terre appelée Bethleem et de là au pays d'Ethiopie, » puis

[1] Voyez page 164.

passe de là en *Macedone,* où il séduit Olympias en se déguisant en dragon et se faisant passer pour le dieu Ammon.

Alexandre précipite Nectanèbe, qui lui apprend qu'il était son père.

Le cheval Bucéphale envoyé à Philippe par un grand prince de Cappadoce « estoit lyé de fer de toutes parts ; car autrement il mangeoit toutes gens qu'il pouvoit atteindre, et avoit deux cornes en la teste. »

Querelle entre Alexandre et *Nicolas roy des Aridiens.* Alexandre tue Nicolas.

Daire fait demander le *treu* accoustumé (le tribut).

Mort de Philippe tué par le roi *Pensama,* roi de Bithynie, qui pénètre jusqu'à la cité de *Lom,* pour se saisir d'Olympias. Mais la reine lui échappe en se réfugiant dans une forte tour, et Alexandre, revenant d'Arménie, délivre sa mère et tue Pensama.

Alexandre, âgé de vingt ans, partit de Macedone et vint à Aragates consulter l'oracle d'Apollon, dont le prêtre avait nom *Virgines,* c'est-à-dire, en grec, *Seiraphin.*

Arrivé en Italie, les *Comtes et les Barons de Rome* lui envoient des présents. Il passe en Afrique en une île nommée *Victans,* puis dans une autre où il consulte l'oracle d'Ammon, puis en Égypte au lieu appelé Tossotirin, où Seraphin lui apparut en songe. Il fit bâtir Alexandrie en un lieu nommé *Estallione,* et trouve en Égypte la statue de pierre noire élevée à Nectanèbe.

Il traversa la Syrie, entra en Palestine, rendit hommage à l'*Evesque Jaidus,* et on lui montra la prophétie de Daniel.

Lettres réciproques d'Alexandre et de Daire.

Alexandre pénètre dans la tente de Darius, est reconnu et s'échappe.

Bataille où Darius est vaincu et s'enfuit.

Alexandre se baigne dans le fleuve Edmon, près de Vrace. Il est malade ; il est guéri par un jeune *mire* nommé Philippe.

Darius vaincu de nouveau s'enfuit vers Persépolis ; il appelle Porus à son secours.

Nouvelle victoire d'Alexandre. — Darius est assassiné par ses officiers ; Alexandre les fait punir.

Alexandre trouve une nation de gens d'*horrible regard* et qui mangeaient de la chair d'hommes. Il les enferma par deux montagnes, *Promontoire* et *Lairent,* qui, à sa prière, se rapprochent, et il y mit des portes de fer qu'il *fist couvrir d'astruction.*

Bataille contre Porus. *Images de léton et les fist emplir de charbons ardents.* Alexandre prend la capitale de Porus. Richesses de son palais.

Ambassade d'Alexandre à Calistrida, reine de Mazomien ou des *Madozomes* (Amazones). Visite de cette princesse à Alexandre.

L'armée d'Alexandre est attaquée par des animaux féroces et des monstres.

Combat singulier d'Alexandre et de Porus. Mort de celui-ci. Alexandre fonde en ce lieu la ville appelée *Gepugnorum.* Il alla ensuite aux *Boynes de Hercule,* les dépassa et soumit plusieurs nations.

L'armée rencontre encore des monstres, puis des femmes qui avaient des cornes, d'autres qui étaient velues et qui avaient des pieds de chevaux et hautes de sept pieds ; elles étaient cependant fort belles, ne sortaient jamais de la forêt, et ne se nourrissaient que de fleurs et de la rosée, des violettes et des roses. Puis elle eut beaucoup à souffrir de la neige et de la pluie et de *grandz nuées de feu.*

Alexandre visita ensuite le pays de *Ridraste,* dont les habitants vont tout nus. Il correspondit avec Lindimis, roi des Brachoniens, et il fit graver sa correspondance sur une colonne. Il passa de là chez des hommes sauvages, grands comme des géants, puis à la montagne de *Domastice* qui avait une chaîne d'or, des degrés de saphirs et un palais appelé la maison du Soleil ; un vieillard lui propose de voir les *arbres du Soleil.* Ils virent d'abord un arbre sans feuilles sur lequel était le Phénix, puis les arbres du Soleil et de la Lune qui prédirent à Alexandre sa mort.

Alexandre arriva ensuite en la terre de *Tradiaque,* et trouva sur une montagne une cité toute de pierres précieuses, dont *Candasse Theopis* était reine. Alexandre délivra la femme de *Candaculus,* que le roi des Oblices avait enlevée, et la rendit à son époux ; il alla ensuite chez la reine en se faisant passer pour le *chevalier Antigonus de Bratemens* et fut reconnu ; mais Candasse le sauva. En revenant à son armée, il visita la Cave des dieux, et les interrogea sur la durée de sa vie, mais il ne reçut qu'un refus.

L'armée grecque rencontra ensuite des serpents qui avaient des émeraudes sur la tête, d'autres animaux sauvages et de grands oiseaux nommés grifs. Ils arrivèrent ensuite à un fleuve dans lequel étaient de belles femmes, aux cheveux longs jusqu'aux talons, *et qui tant faisoient gesir les hommes avec elles que l'ame se partoit du corps. Ils parvinrent ensuite jusques à la fin de la terre, sur la mer Occane, qui joinct au ciel par semblant : illec trouva Alixandre les coulonnes que Hercule y avait mises...*

L'armée passa ensuite chez *une manière de gens qui sont appelés Esmardis Sebardis,* qui lui livrèrent un combat. Alexandre prit et fit brûler *Calamus* leur roi, qui lui prédit sa mort prochaine. Alexandre fut blessé à l'attaque de sa capitale et beaucoup de ses soldats le furent aussi au siége d'une ville dont le roi s'appelait Ambria ; mais le dieu Ammon indiqua en songe à Alexandre une plante qui les guérit.

Sur les bords de la *Rouge mer,* Alexandre monta sur une montagne et fit faire une grande cage dans laquelle il se fit élever en l'air par des griffons ; il approcha si près du soleil qu'il se *douta que les plumes des oyseaux ne bruslassent*.....

Il se fit ensuite descendre dans la mer dans un grand tonneau de verre, lié par des chaines, et portant des lampes, et vit les merveilles de la mer, les baleines et les poissons.

L'armée grecque eut ensuite à combattre des bêtes ayant au front *comme espées,* des dragons, des monstres qui jetaient des flammes, des géants qui avaient un œil au milieu du front et beaucoup d'autres animaux monstrueux...

Mort de Bucéphale. Alexandre lui élève un monument et bâtit une ville à laquelle il donne son nom.

Il arrive au palais de Xerxès ; il y trouve des oiseaux de la grandeur de colombes qui, par leurs regards, annonçaient si les malades devaient vivre ou mourir. Ils s'appelaient *Salendres.*

En la terre de Babylone, après avoir vaincu des serpents terribles et d'autres monstres, Alexandre s'empare de la capitale. Il y trouve des députés de toutes les parties du monde, de France, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile et de Sardaigne, qui venaient faire leur soumission au nom de leurs rois et lui apporter des présents. Les Français, *qui étoient les plus vaillans gens du monde,* lui présentèrent un bouclier.

Alexandre écrivit de Babylone à sa mère et à Aristote.

Alexandre est averti par la naissance d'un monstre que sa fin approche.

Il écrit à tous les princes du monde pour les inviter à une grande fête. C'est dans cette fête qu'Antipater, roi de Tyr, et ses fils Cassandre et Jobas, empoisonnèrent Alexandre. Il fit son testament et mourut : ses généraux, après sa mort, se firent la guerre et se livrèrent de grandes batailles.

Note. L'Histoire d'Alexandre, translatée en prose par Jean de Vignay, a été imprimée avec quelques changements par N. Bonfons.

Le gros ouvrage de J. Wauquelin est différent de ceux de Bonfons et de Vignay.

Jean de Vignay traduisit le *Miroir historial de Vincent de Beauvais,* imprimé à Paris en 1495 et 1496. 5 vol. fol. (Van Praet, *Vélins du roi,* t. IV, p. 298.)

G.

TRADITIONS TÉRATOLOGIQUES

par Jules Berger de Xivrey, Paris, 1836, 8°.

Prolégomènes, p. XI-LXXIII.

I. *De Monstris et Belluis.* — A la suite des fables de Phèdre, ms. de Rosanbo : p. 1-330.

II. *Lettre d'Alexandre à Olympias et à Aristote* extraite du *Pseudo-Callisthène,* grec et français, p. 331-376, ms. grec de la Bibl. du roi, n° 1685 de l'ancien fonds et du ms. grec de la Bibl. du roi, n° 113 du supplément.

III. *Merveilles d'Inde,* p. 377-438, extrait du *Roman d'Alexandre,* par Jehan Wauquelin, ms. franç. n° 7518.

IV. *Proprietez des Bêtes,* p. 439-568 : Extrait du ms. franç. n° 138, de St-Germ.-des-Prés, et n° 83 de la Bibl. du roi : indiqué par Le Grand d'Aussy, F. St-Germ. : intitulé : *Histoire du très puissant, très preux et très victorieux roy Alixandre le grant qui fut Empereur Monarche de tout le monde.*

L'auteur prétend que son intention a été « de translater de latin en françoys Quintecurce Ruffe... de Demosthenes... lequel ou tems que Alixandre regnoit, fit ses gestes en la cité d'Athenes, aussi de Plutarchus, de Josephus et d'autres acteurs auctentiques et principalement de Justin, qui tient assez la voye dudit Quintecurce..... car Justin racompte en brief les chouses faictes et Quintecurce racompte les chouses, les lieux et les affections [1]. »

M. B. de Xivrey donne quelques détails et quelques citations de ce roman.

[1] Cité par B. de Xivrey, p. LI et LII.

H.

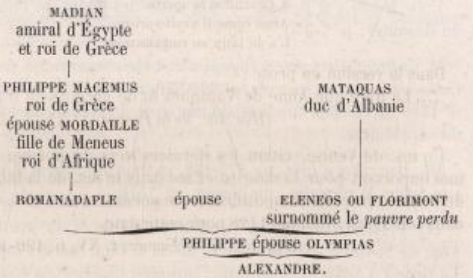
ROMAN DE PERCEFOREST

Où Alexandre est jeté par la tempête de l'Inde en Angleterre. Il fait un roi d'Angleterre et un roi d'Ecosse, etc.[1]

I.

ROMAN DE FLORIMONT

Écrit en vers, par Aimé de Varannes, à la fin du douzième siècle. L'auteur avait vécu à Gallipoli et avait parcouru la Thrace; il avait entendu à Philippopolis raconter en grec les aventures de Florimont et de Philippe Macemus, bisaïeul d'Alexandre. Voici la généalogie qu'il donne à Alexandre :



Une princesse de l'île Célée, qui avait eu Florimont pour amant, finit par épouser le neveu de Candiobras, roi d'Albanie, et en eut Nectanebus, dont le roman parle en ces termes :

P. Paris, p. 28.
Rois fu, tans fist d'enchantement :
La mer faisoit meller au vent.
Qui en l'île voloit entrer
Por mal faire né pour rober
Les nés (nefs) faisoit plungier sovent
En la mer, par enchantement.

L'auteur nie formellement que Nectanebus ait été le père d'Alexandre :

[1] *Bibl. des romans*, 1776, t. 1, pp. 23-74.

P. Paris, p. 29.
Alixandre son fils aprist
Qui puis tant royaumes conquist.
La gent en disoit folie,
Que Olimpias fu sa mie,
Qu'Alixandres ses fius estoit :
Mais cil se ment qui le disoit.
Grant mençoigne dist qui le dit,
Quar Alixandres puis l'ocist.
. . . . . .

Hist. litt. de la France, t. XV, p. 487-491.
Paulin Paris, *Les ms. françois* de la Bibl. du roi, t. III, p 9-53.

Ce roman, au treizième siècle, fut mis en prose; il se trouve ainsi à la Bibl. du roi de France.
Dans l'original en vers il est dit que l'auteur :

A Filipople la trouva (cette histoire)
A Chastillon le aporta.
Ainsi come il avait aprise
L'a de latin en romans mise.

Dans la version en prose :
..... Le livre que Aimé de Varannes fit de gregoys en françoys...
(Hist. litt. de la France, t. XV, p. 488.)

Un ms. de Venise, citant les derniers vers du poëme, dont un mot important pour la date est effacé dans le ms. de la Bibl. du roi de France, place la composition de ce poëme à l'an 1188. — Borel, dans son *Trésor*, indique 1128 pour cette date.
(Hist. litt. de la France, t. XV, p. 490-491.)

J.

Manuscrits français, nos 7623, 7291, 7991.

Ci comence le livre qui est apelé *Ymage de munde.*

Le premier Livre.

Ier CHAP. De la bonté de Dieu.
IIe CHAP. De nature que Dieu crea premierement.
IIIe CHAP. Pour quoi Dieu fist le munde.

Ci comence de Platon.
Ci comence de Apolomes.
Ci comence de le rois Alixandre.

Roys Alisandre resoufri
Maint travail pour aprendre aussi.
Et il sen ala richement
Come rois à force de gent.
Par quoi il ne pout pas si bien
Rechærchier droit mal e droit bien.
En Ymes (Inde) troua unes genz
Combatans sæ les olefans
Qui la terre læ defendirent,
Qui de ses gens damage firent
Par les olifanz quils tuoient
Quant que aloz boiaus ateignoient.
Quant Alisandre vit lafaire
Que la force ne lui valoit gaire
Combatre contre cels a plain,
Faire fist estaches (estatues) de airain
Si come homes, pleines de feu,
Quils (?) mettoient devant eus
Por combatre vers cele gent
Que vueve (?) sor les olifanz:
Et quant li olifaunz getoient
Los boiaus dont les genz tuoient,
Si se ardoient les museaux tuit
Tant quil en ourent si drut
Quaprochier nosoient les homes
Por la semblance de lor formes.
Li unz tenoient les museaus haut,
Car ils quidoient que ainsi chaut
Fussent touz les autres come cil,
Et si eschiva cel peril.
Alixandre qui moult fut sages
Et conquist celes gens salvages
Et danta (domta) si les olifans
Qui mal nosoient faire as gens [1]:
Jusquas arbres secs sen ala,
Ilec oï qui li noncha (là il ouit qui lui annonça)
Sa mort et termine li mist.
. . . . . .

Fait parole des choses que Virgile fist.
Fait parole de S. Pol.

[1] Ici le ms. 7991 ajoute quelques détails sur les éléphants et ne parle point d'*arbres secs*.

Le second Livre.

Ier Chap. De la forme del monde en gros.
IIe Chap. Coment la terre est divisée.
IIIe Chap. De la mappemonde.
De la region de Ynde.
Des gens qui habitent en Ynde.
Des bêtes qui sont en Ynde.
Des pierres qui sont en Ynde.
Des divers arbres qui sont en Ynde. (Rien sur les arbres secs.)
D'Europe.
D'Afrique.

Ms. franç. n° 7504, fol. vel.[1]. « Le livre dou puissant roi Alixandre, coment il conquist plusieurs terres par son sens et par son ardement et coment il sen monta en lair et coment il se fist caler en la mer por voir la bataille des poissons et coment il fut *pius* mort. »

C'est la version attribuée à Jean de Vignay, en 1341 :

..... « et alerent as arbres dou Souleill et de la Lune, porque ils furent venu si lor dist li vieillars : Regardes en haut et penses en vostre cuer ce que vos voudres demander et ne le dites mies de la bouche. Alixandre li demanda enquel lenguage donent li arbres respons a la gent. Cil respondit : Li arbre dou Souleill comense a parler en Yndien. Donc baissa Alixandre les arbres et comensa son cuer a penser se il conqueroit tout le monde et retorneroit a Masedonie a tout son triomphe..... »

IX.

POEME DE JACOPO DI CARLO.

Je transcrirai encore quelques strophes, en avertissant que les diverses éditions de ce poëme présentent des variantes. Je me sers de celle qui est intitulée :

[1] Ms. de la Bibl. de Charles V. — *Bibl. protypogr.* n° 149.

Alessandro Magno in Rima : nel quale se tratta delle gran guerre e fatti che fece : et come conquisto tutto il mondo : nuovamente con le sue historie stampato. In Vinegia per Francesco Bindoni et Mapheo Pasini compagni. Del mese di Febraro. Nellianni del Signore M. D. XLIIII : petit in-8° de 52 feuillets.

Mort de Natanabo, fol. 4, verso.

Caro figliolo guarda quella stella
Laquale e de Hercule loquale fu gigante :
Vedi come e trista per mala novella.
Mercurio e quella che li sta devante,
Quellaltra e Marte, Jove presso ad ella,
E tutte me menaciano con grande dolo,
E dice che me deve occidere mi figliolo.

Disse Alessandro : Maestro saccente,
El tuo figlio cognoscere vorria.
Natanabo disse : Figliol mio piacente,
Tu si se desso, per la fede mia.
Disse Alessandro : Per la gola mente :
Chio son figliolo de lalta signoria
De re Filippo, e poi con mal veleno,
El butto giù in un fosso daequa pieno.

Come fu giunto nellacqua el meschino
Subitamente costui saffogone.
Poi Alessandro se mise in camino
Et al palazzo ala matre tornone.
. . . . . .

Arbres du Soleil et de la Lune, fol. 42, recto.

Liquali grandeza ciascuna havia
Molto più assai che tutte laltre piante :
Larbore del Sole le sue foglie havia
Rosse si come loro e relustrante :
Quella dela Luna bianche le tenea
Si comè argento chiare e candidante :
Ogniuno da perse suoi frutti menava
Che ogni altro frutto signoreggiava.

Haviano li frutti quella virtu tale
Che ciascun che dessi se paffia
In sua personna mai havia male
E mai fin che lusava non moria.
. . . . . .

Larbore del Sole rispose con guai

Dicendo : Re de li re e signor del mondo,
Uno anno e otto mesi ad vivere hai,
Poi da la morte sarai messo al fondo ;
In Macedonia più non tornerai :
De quello che piu ti fidi e piu jocondo
Te atosicara col veleno tanto forte
Che bevendo tu te dara la morte.

Aventure chez Candace, reine de Prasica.

Lo letto e fatto per magia arte
E edificato sopra quatro rote,
E come trovo scritto nelle carte
In qua in la movere non se puote,
Quatro alifanti ogniuno ad una parte
Che lo conducono ad suave note :
Unde Alisandro quando cio mirava
Tutto per se stesso se mutava.

Tutto carcosse de stupore le ciglia,
Poi disse alla Regina : In fide mia
Se noi havessimo tal maraviglia
Per gran miracolo ciaschuno el terria.
Alhora la Regina ad parlare piglia
E disse : *O re Alessandro* ver seria
Tenuto magior fatta tra di voi,
Assai magior che non e tra noi.

Alexandre descendant dans la mer avait, dans son vase de verre, un chat pour purifier l'air.

Fol. 46, verso : Misse el gatto perche racogliesse
El fiato putrido. . . . . .

Les premiers *ottaves* de chaque chant contiennent une invocation tantôt aux Saints et à la Vierge, tantôt aux Muses et aux autres divinités païennes.

L'auteur suit assez exactement l'*Historia de Prœliis :* cependant il s'en écarte quelquefois, soit qu'il se livre à son imagination, soit qu'il ajoute à son modèle des fables provenant d'autres sources. Dans quelques passages il semble abandonner l'*Historia de Prœliis* pour se rapprocher de Julius Valerius ; par exemple dans l'octave où il parle des statues élevées par Hercule, fol. 35 r°.

X.

La lettre suivante est écrite à un savant danois (peut-être à M. de Bröndsted), et les notes en italiques sont les réponses aux demandes de M. Favre-Bertrand (Voy. page 143).

Selon Einari (*Hist. litt. Island.* p. 107), il existe en langue norwégienne ou islandaise un poëme sur Alexandre le Grand, qui doit être une traduction de l'*Alexandreis*, écrite au douzième siècle par Philippe Gautier de Châtillon. Ce dernier poëte latin a suivi principalement Quinte-Curce. Je désirerais savoir si le traducteur islandais n'a mêlé à sa traduction aucune des traditions fabuleuses sur Alexandre que l'on trouve dans le faux Callisthène et dans les auteurs qui l'ont imité.

Je désirerais les mêmes éclaircissements sur une ancienne histoire d'Alexandre en vers suédois. Ihre, qui la cite souvent, dit qu'elle a été écrite au temps du roi Birger. Je pense qu'il s'agit de Birger II, au quatorzième siècle. Scheffer dit qu'elle fut composée un peu plus tard, sous *le roi Albert* et qu'elle a été imprimée à Wisingsborg, en 1672. Ce poëme est-il, comme l'Histoire en norwégien, une véritable Histoire d'Alexandre tirée de Quinte-Curce, ou renferme-t-il les fables du faux Callisthène ?

Alexandri Magni Historia, på svenska Rijm aff Latinen in på wårt Spraak vänd och bekostat, genom Hr. Ioo Jonsson, fordom Sweriges Rikes Drotz, som uti Konung Albrechts tiid lefde. Wiisingsborg, 1672, in-4°.

Je place ici un index des fables de Callisthène sur Alexandre, et quelques autres traditions venues de l'Orient. Je serais fort reconnaissant si l'on veut bien marquer en marge si ces traditions se trouvent dans les écrits norwégien et suédois.

Histoire de Nectanèbe et d'Olympias.
Adeft. Norv et Sved. Königsh.

Nectanèbe précipité par Alexandre.
Königsh. Sved.

Alexandre dompte Bucéphale.
Königsh. Sved.

Querelle d'Alexandre avec le prince Nicolas.
Königsh. Sved.

Alexandre trouve en Egypte la statue de Nectanèbe.

Alexandre déguisé pénètre dans la tente de Darius.
Königsh. Sved.

Il s'échappe et traverse un fleuve congelé.
Königsh. Sved.

Honneurs rendus en Phrygie par Alexandre aux mânes d'Hector et d'Achille.

Vers qu'Alexandre adresse à Achille et qui contiennent la généalogie des rois d'Epire. (Julius Valerius.)

Alexandre emploie des statues rougies au feu pour repousser les éléphants de Porus.
Sved.

Arbres qui sortent de la terre au lever du soleil et qui y rentrent à son coucher.
Sved.

Oiseaux qui lancent du feu.
Sved.

Montagne de diamant. — Chaîne d'or. — Palais du Soleil. — Le phénix. — Les arbres du Soleil et de la Lune.
Sved.

Aventure chez la reine Candace.
Sved.

Alexandre transporte au nord une nation scythe : à sa prière deux montagnes se rapprochent et il en ferme l'entrée par des portes de fer.

La caverne des dieux.

Lettre d'Alexandre à Olympias, où il raconte son voyage aux colonnes d'Hercule, chez les Amazones, les Troglodytes et à l'île du Soleil.

Ascension d'Alexandre dans les airs au moyen de griffons.
Königsh. Sved.

Descente d'Alexandre au fond de la mer.
Königsh. Sved.

XI.

RECHERCHE DE L'EAU D'IMMORTALITÉ PAR ALEXANDRE DANS LE PAYS DES TÉNÈBRES.

Il existe en allemand une Histoire d'Alexandre écrite au quinzième siècle, par le Dr Hartlieb Moller, par ordre d'un duc de Bavière. Elle se trouve en manuscrit et a aussi été imprimée plusieurs fois. Elle renferme des fables sur Alexandre et je désirerais savoir quelles sont celles de l'index précédent qui s'y trouvent, dans le but de connaître si Hartlieb a suivi J. Valerius ou l'ouvrage encore plus fabuleux intitulé : *Historia Alexandri de Prœliis.*

Schilter cite comme devant donner des renseignements sur les histoires fabuleuses d'Alexandre, la Chronique d'Alsace de Jacob von Königshofen, c. I, § 113, *de Alexandro M. et Historia Alexandri M. Teuton.*

Quelles sont les traditions qu'il adopte ?

Le livre allemand *de Jean Hartlieb :* Alexander Magnus : *Hienach volget die historie von dem grossen Alexander, etc. Augsburg, Joh. Bämler, 1472, fol., est une traduction du livre latin :* Liber Alexandri Magni de Prœliis. *Ce livre ne se trouve pas dans la Bibliothèque royale de Copenhague.*

TABLE DES AUTEURS

QUI ONT ÉCRIT L'HISTOIRE FABULEUSE D'ALEXANDRE.

		Page
Auteurs Persans		5
— Turcs		14
— Grecs alexandrins. — Grecs d'Europe		15
	Callisthène	18
	Æsope	21
	Æthicus Ister (Ve siècle)	22
	Βίος Ἀλεξάνδρου καὶ πράξεις	25
	Anonyme de la bibliothèque Bodleienne	26
— Grecs byzantins :		
	Chronique Paschale	27
	George le Syncelle (VIIIe siècle)	27
	Jean Malala (IXe siècle)	27
	Cedrenus (XIe siècle)	28
	Michel Glycas (XIIe siècle)	28
	Jean Tzetzès (XIIe siècle)	28
	Methodius	28
— Grecs modernes :		
	Anonyme auteur de l'Ἐξήγησις Ἱστορική, etc. (XIVe siècle)	30
	Démétrius Zeno (XVIe siècle)	30
	(Anonyme) Διήγησις Ἀλεξάνδρου	31
	(Anonyme) Ἀλεξάνδρου βίος, πόλεμοι καὶ θάνατος.	31
	Démétrius Gobdélas	32
	Dorothée (XVIIe siècle)	32
— Moldaves		33
— Arméniens		34
— Slaves		36

AUTEURS ARABES :

		Page
Eutychius	(Xe siècle)	37
Version du Schah-nameh	(XIIIe siècle)	37
Grégoire Abulfarage	(XIIIe siècle)	38
Novaïri	(XIVe siècle)	38
Introduction des Fables de Bidpaï		39
Ibrahim Ebn el Moferag el Souri	(XVe siècle)	40
Abraham aben Phareg Msuli		40
Ibrahim ben Mourigi Houri		40
Secret des Secrets, attribué à Aristote		40
Mahomet		43
Géographe de Nubie		44

— MALAIS 48

— LATINS :

Itinerarium Alexandri	(IVe siècle)	49
Julius Valerius	(VIIe ou VIIIe siècle)	52
Historia Alexandri de Præliis	(VIIIe siècle)	67
Qualichino d'Arezzo	(XIIIe siècle)	77
Excerptum de vita Alexandri		79
Alexandri epistola de situ Indiæ.	(IXe siècle)	80
Iter ad Paradisum		86

— HÉBREUX :

Joseph fils de Gorion	(Xe ou XIe siècle)	88
Samuel ben Jehuda aben Tibbon	(XIIIe siècle)	91

— SAMARITAINS :

Livre de Josué		92
Aboulfatah		92

— PROVENÇAUX :

Guillaume de la Tour		94
Manuscrit de la bibliothèque de Lugo.		95

— FRANÇAIS :

Alberic		97
Simon Le Clerc	(XIIe siècle)	97
Gautier de Châtillon	(XIIe siècle)	98
Lambert-li-Cors, Alexandre de Bernay	(XIIe siècle)	98
Thomas de Kent et autres	(XIIIe et XIVe sièc.)	104
Vasquez de Lucène	(XVe siècle)	106
Jean Wauquelin	(XVe siècle)	107

AUTEURS FRANÇAIS :

		Page
Pierre Comestor	(XIIe siècle)	107
Vincent de Beauvais	(XIIIe siècle)	107
Jacques de Vitry	(XIIIe siècle)	108
Gautier de Metz	(XIIIe siècle)	108
Le livre de Clergie nommé lymage du monde	(XIVe siècle)	109
François Buffeteau	(XVIe siècle)	110
Guillaume de Tignonville	(XVe siècle)	112
Sébastien Mamerot	(XVe siècle)	113

— ESPAGNOLS :

Juan Lorenzo Segura de Astorga	(XIIIe siècle)	115

— ITALIENS :

Géographe de Ravenne	(IXe ou Xe siècle)	118
Gottfrid de Viterbe	(XIIe siècle)	118
Dante	(XIVe siècle)	119
Marco Polo	(XIIIe siècle)	119
Guerino el Meschino	(XIVe siècle)	119
Cento novelle antiche	(XIIIe ou XIVe siècle)	121
Domenico Scolari	(XIVe siècle)	122
Bartoccio	(XIVe siècle)	122
Jacopo di Carlo		123
Istoria di Alessandro		124
Saint Antonin de Florence	(XVe siècle)	125
Domenico Falugi	(XVIe siècle)	125

— ALLEMANDS :

Hymne de saint Annon	(XIe siècle)	126
Othon de Frisingen		127
Lambert	(XIIe siècle)	127
Berthold de Herbolzheim	(XIIe ou XIIIe siècle)	133
Rodolphe de Montfort	(XIIIe siècle)	134
Ulrich d'Eschenbach		134
Conrad de Lichtenau		134
Chronique royale de Cologne		135
J. Twinger de Kœnigshoven	(XIVe siècle)	137
J. Hartlieb	(XVe siècle)	137

— ANGLAIS :

Silvestre Girald	(XIIe siècle)	139
Adam Davie	(XIVe siècle)	140
John Gower	(XIVe siècle)	140

AUTEURS ANGLAIS : Page

Chaucer . . . . . (XIVe siècle) 141
Anonyme de la bibl. Bodleienne (XIVe siècle) 141
Lord Rivers . . . . . (XVe siècle) 141
The mirrour of the world, traduit par Caxton . . . (XVe siècle) 141
Gilbert 142

— NORWÉGIEN :

Traduction de Gautier de Châtillon . . . . . (XIIIe siècle) 143

— SUÉDOIS :

Historia Alexandri Magni . (XIVe siècle) 143

APPENDICE.

I. Lettre de M. Berger de Xivrey à M. Favre-Bertrand. 147
II. Lettre de M. Favre-Bertrand à Mons^gr A. Mai sur un manuscrit du Pseudo-Callisthène. 148
III. Extrait d'un manuscrit latin de la bibliothèque de Bâle. 151
IV. Analyse de l'*Itinerarium Alexandri*, par M. Favre-Bertrand. 153
V. Sur les oiseaux dont le regard guérissait. 159
VI. Sur la colonne d'Alexandre. 160
VII. Analyse d'un roman en grec moderne sur Alexandre. 160
VIII. Extraits de quelques romans français du moyen âge :
A. Bibliothèque protypographique. 162
B. Roman d'Alexandre en français. 163
C. Jean Wauquelin. 164
D. Analyse de son roman. 165
E. Jean de Vignay. 166
F. Analyse de son roman. 167
G. Traditions tératologiques de M. de B. de Xivrey. 171
H. Roman de Perceforest. 172
I. Ymage de Munde. 173
IX. Poëme de Jacopo di Carlo. 175
X. Lettre de M. Favre-Bertrand à un savant danois. . . 178
XI. Recherche de l'eau d'immortalité par Alexandre dans le pays des ténèbres. 180

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE DES GOTHS

1832-1837

LITTÉRATURE SACRÉE

Cet *Essai* a pour origine un article sur les fragments d'Ulphilas publiés par A. Mai et le comte Castiglione, que M. Favre-Bertrand inséra dans la *Bibliothèque Universelle* (1821). Depuis lors M. Favre-Bertrand agrandit considérablement ses recherches et leur donna la forme sous laquelle nous les publions aujourd'hui. La première partie est inédite ; la seconde a paru dans la *Bibliothèque Universelle* (1837). Quant aux additions postérieures à la rédaction, nous avons cherché à retrouver leur place comme nous l'avons fait pour l'*Histoire fabuleuse d'Alexandre*. — *Éd.*

DE LA

LITTÉRATURE DES GOTHS

PREMIÈRE PARTIE

LITTÉRATURE SACRÉE

Les historiens [1] nous apprennent qu'au quatrième siècle, Ulphilas, évêque des Goths, inventa un alphabet à l'usage de ce peuple et traduisit l'Écriture sainte en leur langue. Jusqu'au seizième siècle, cette version si ancienne a été absolument inconnue et la littérature des Goths semblait avoir péri tout entière. En 1569, Jean Van Gorp publia l'Oraison Dominicale en langue mœso-gothique [2] et annonça qu'elle lui avait été communiquée par Maximilien Morillon comme ayant été tirée des papiers d'Antoine Morillon, son frère, bibliothécaire du cardinal de Granvelle [3]. Antoine Morillon paraît avoir composé

[1] Socrat. *Hist. Eccles.* IV, 33. — Niceph. Callist. XI, 48. — Jornandès, *De rebus Goth.* 51. — Isidor. Hisp. *Chron. Goth. ann. Hisp. ær.* 415.

[2] Goropi Becanii *Origin. Antuerpian.* lib. VIII, p. 739.

[3] V. sur Ant. Morillon Paul Colomiès, *Bibliothèque choisie* (Paris, 1731, in-12) pp. 223-225. — *Id.* XVIII, 336. — Just. Lips. *De cruce*, lib. III, cap. 5, not... « Viri summi futuri si diutiùs vixisset. » — Just. Lips. *De cruce*, not. ad lib. II, cap. 10, cite Ant. Morillon comme ayant donné le sens d'un mot dans les Évangiles gothiques. — Banier, dans les *Mémoires* de Vigneul-Marville. — Barbier, *Dict. des anonymes*. — *Biog. univ.* ⁊ Vulcanius.

pour ce cardinal un petit livre sur les lettres et la langue des Goths [1], qui fut publié en 1597 par Bonaventure Vulcanius [2], et dans lequel les caractères des Goths parurent pour la première fois. L'auteur avait pris ses matériaux dans un manuscrit qu'il trouva ou qu'il découvrit à Werden, près de Cologne, dans une abbaye fondée par saint Liudger vers la fin du huitième siècle [3], et ce n'est pas à l'époque de la publication faite par Vulcanius qu'il faut rapporter cette découverte, comme on le fait ordinairement. Le témoignage de Van Gorp prouve qu'elle précéda de plusieurs années l'impression de son ouvrage. Il reconnaît que l'échantillon qu'il en produit avait été extrait du manuscrit de Werden. Vulcanius donne au manuscrit original le nom de *Codex Argenteus* et il ajoute : *pictus magis quàm scriptus*. Ce nom lui est resté, et le Manuscrit d'argent, après de nombreuses vicissitudes [4], se trouve maintenant à

[1] Usser. Epist. ad Junium, *Glossar. goth.* p. 15.

[2] De literis et lingua Getarum sive Gothorum, *Lugd. Batav.* 1597, in-8°. — Cet écrit a aussi été attribué à Ant. Schoonhovius.

[3] Eccard, *Franc. orient.* t. I, p. 778. — Eccard, *Hist. Studii Etymolog. ling. Germanic.* cap. VI.

[4] J.-A.-D. Schinmeier a écrit en allemand (Rentsburg, 1782, 4°) l'histoire de ce manuscrit. On peut aussi consulter Th. Mareschal, *Observ. de vers. goth.* (ad calcem Evangel. Goth. et Anglo-Sax. 1684) p. 389, § 5. — Ol. Celsii *Bibl. Upsal. hist.* pp. 116-123. — (And. Novelii) *in Bibl. Upsal. hist. strictur.* pp. 41-48. — Ol. Celsii *Hist. Bibl. Stockholm.* pp. 63-65. — Ihre, *Analect. Ulphilan.* Dissert. prima, § XIV, pp. 194-195, Collect. Busching. — J.-G. Eccard, *Hist. Studii Etymolog. ling. germanic.* cap. VI. — D. Clément, *Bibl. curieuse*, IX, p. 337.

Les savants ont fait diverses conjectures sur son origine. On a cru qu'il avait été trouvé dans le palais d'Alaric, à Toulouse, lorsque Clovis s'en empara en 507, ou qu'il faisait partie des trésors d'Amalaric, pillés en 531 par Childebert. Cette dernière opinion s'appuie principalement sur le passage suivant de Grégoire de Tours (lib. III, cap. 10) : « ... Childebertus inter reliquos thesauros ministeria Ecclesiarum pretiosissima detulit. Nam sexaginta calices, quindecim patenas, viginti *Evangeliorum capsas* detulit, omnia ex auro puro ac gemmis pretiosis ornata... » Ces cassettes (capsæ) plus ou moins riches dans lesquelles on renfermait les Écritures saintes ou autres manuscrits précieux, ont été en usage dans divers pays, entre autres en Irlande où l'on en a trouvé qui remontent, dit-on, au sixième ou au septième siècle. (W. Betham, *Account of Irish antiq. research.* Dublin, 1826. — Férussac, *Bullet. des sciences hist.* 1829, février, t. IX, pp. 216-217). Sur le mot *capsæ* v. Du Cange, *Gloss. inf. lat.* t. II, col. 276. —

Upsal [1]. Il contient une grande partie des quatre Évangiles, tracés en caractères d'argent sur du vélin pourpre. On a donné plusieurs éditions de ce célèbre manuscrit.

En 1762, Knittel publia cinq chapitres de l'épître de saint Paul aux Romains, écrits avec les mêmes caractères et dans la même langue que les Évangiles du Manuscrit d'argent [2]. Il les avait découverts dans un manuscrit palimpseste, qui, de l'abbaye de Weissenburg, était passé dans la bibliothèque de Wolfenbuttel [3]. Dans ces fragments la version gothique est accompagnée de la version latine : elles forment deux colonnes et occupent quatre feuillets; d'autres feuillets, beaucoup plus nombreux, contiennent en grec et en latin plusieurs morceaux d'écrits sacrés et profanes. Ils sont tous recouverts par une seconde écriture qu'on peut rapporter au huitième ou au neuvième siècle, et qui présente des ouvrages d'Isidore de Séville.

A une époque récente, le célèbre abbé Mai trouva dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan cinq manuscrits palimpsestes provenant du monastère de Bobbio. La première écriture offre des parties des Livres saints en langue gothique. M. Mai et M. le comte Ch.-Oct. Castiglione unirent leurs efforts pour exploiter ces richesses, et publièrent, en langue gothique, un fragment du second chapitre d'Esdras, plusieurs versets des chapitres V, VI et VII de Néhémie, des morceaux de saint Matthieu qui manquent dans le Manuscrit d'argent et des parties assez considérables des épîtres aux Philippiens, à Tite et à

Greg. Tur. *De Glor. confess.* cap. LXIII : « capsam ad sancta Evangelia recludenda ... » On a aussi donné le nom de *Codex argenteus*, à cause de sa couverture, à un volume du Cartulaire de l'abbaye de St-Père de Chartres. (Guérard, *Cartulaire de l'abbaye*, etc. Paris, 1840, in-8°, 2 vol.)

[1] Jean Ihre (*Fragm. vers. Ulphil. præf.*) a soutenu que les fragments publiés par Vulcanius avaient été tirés d'un manuscrit différent de celui qui est à Upsal: mais quelques variantes ne paraissent pas suffisantes pour faire admettre cette opinion.

[2] *Ulphilæ versionem gothicam nonnullorum capitum epistolæ Divi Pauli ad Romanos...* Guelferbyti, 4°.

[3] Burckhard, *Histor. biblioth... Wolfenbutt.* t. I, p. 256.

Philémon [1]. On trouve encore dans cet ouvrage des fragments d'un commentaire et d'un calendrier en langue gothique. Les savants éditeurs ont ajouté à la version d'Ulphilas, pour en faciliter l'intelligence et comme point de comparaison, une traduction latine littérale accompagnée du texte grec. Des notes ornent le bas des pages et ce petit volume est terminé par un glossaire des mots gothiques jusqu'ici inconnus qui se rencontrent dans ces fragments. On trouve dans la préface la description des manuscrits, des recherches sur leur âge et un abrégé de l'histoire des Goths.

Monsignor Angelo Mai ayant été appelé à Rome, le comte Castiglione continua seul l'étude des manuscrits gothiques de Milan; l'état de sa santé contraria longtemps ses travaux, et ce ne fut qu'au bout de dix années qu'il put donner une suite au *Specimen*. D'après deux des palimpsestes de l'Ambrosienne, il publia la version gothique de la seconde épître aux Corinthiens. Il y a joint une traduction latine, un glossaire et une savante préface [2]. Le comte Castiglione a encore publié plus tard : *Gothicæ versionis epistolarum D. Pauli ad Romanos, ad Corinthios primæ, ad Ephesios quæ supersunt, ex Ambros. Bibl. palimpsestis deprompta cum adnotationibus*, Mediolani, 1834, 4° (il n'y a dans ce volume ni préface, ni traduction, ni glossaire); et enfin : *Gothicæ versionis epistolarum Divi Pauli ad Galatas, ad Philippenses, ad Colossenses, ad Thessalonicenses primæ quæ supersunt, ex Ambros. palimpsestis deprompta cum adnotationibus*, Mediolani, 1835, 4°.

Telles sont les portions de l'Écriture qui ont été publiées jusqu'à ce jour dans la langue des Goths de Mœsie.

L'idiome du Manuscrit d'argent a été l'objet d'une grande

[1] *Ulphilæ partium ineditarum in Ambrosianis Palimpsestis ab Angelo Maio repertarum Specimen*, conjunctis curis ejusdem Maii et Car.-Oct. Castillionæi editum, Mediolani, 1819, 4°, pp. XXIV et 36.

[2] *Ulphilæ gothica versio epistolæ Divi Pauli ad Corinthios secundæ*... edidit Car.-Octav. Castillionæus, Mediolani, 1819. 4°.

discussion entre les érudits. G. Hickes, La Croze, Wetstein, Arnas Magnæus, Mosheim, Uphagen, etc., ont soutenu qu'il fallait le rapporter au saxon ou franc, plutôt qu'au gothique. Sperling est d'avis qu'il se rapproche de la langue des Lombards [1]. Mais Junius, Stiernhelm, Leibnitz, Thomas Mareschal, Wilkins, Laurent Arnell, Dieteric de Stade, Jean Frickius, Wachter, Michaelis, Benzelius, Edouard Lye et Jean Ihre ont cherché à réfuter leurs arguments et à établir que le manuscrit d'Upsal contenait la version d'Ulphilas. Pendant que ces grandes autorités balançaient l'opinion, on trouva en Italie, dans des actes écrits sur papyrus au sixième siècle, des souscriptions en langue et en caractères ostrogothiques, et le savant Ihre tira un grand parti de ces monuments pour établir l'identité de la langue des Goths avec celle du Manuscrit d'argent. C'est ainsi qu'il prouva que ce manuscrit nous avait conservé la version d'Ulphilas [2]. Cette démonstration s'étend aux palimpsestes de Wolfenbuttel et de Milan, et l'on voit quelle était l'erreur du marquis Maffei [3], lorsqu'il soutenait que les Goths d'Italie n'avaient point de caractères d'écriture que ceux qu'ils avaient reçus des Romains [4].

[1] Sperling, *Dissert. de Baptismo vet. Ethnic.* cap. II. « .... Adeò, ut potiùs Langobardica aut Germanica, quam Ulphila-Gothica, Evangelia hæc dici mereantur..... non nisi has literas Langobardicas et linguam istam Langobardicam esse promptiùs est affirmare quam Gothicam ab Ulphila profectam. »

[2] V. Gori, *Inscript. Donian.* p. 496. — Ed. Lye, *Præfat. ad Evang. Goth.* p. XXXV. — Knittel, *Ulphil. vers. fragm.* p. 402. — Marini, *Papiri diplomat.* n° 118, p. 344, tab. XV, et n° 119, p. 345, tab. XVII. — Ihre, *Monument. vet. ling. Ostrogoth. Neapoli repert.* in t. III. Act. Acad. Upsal. — Ihre et Thensted, *Dissert. de ling Cod. Argent.* § 16, Upsal 1754, et apud Busching, p. 267.

[3] Maffei, *Veron. illustr.* part. I, p. 326 : « Egli è indubitato che se coteste genti avessero avuti caratteri, e usato di scrivere in lingua loro, qualche monumento se ne vedrebbe. »

[4] *Anonym. Vales* : « .... De qua re laminam auream jussit interrasilem fieri, quatuor literas regis habentem : Theod. ut si subscribere voluisset, etc. » — La signature *Theod* en latin aurait *cinq* lettres et non pas quatre. Théodoric signait donc au moyen de la lame d'or découpée en gothique : [illegible] ou en grec ΘΕΟΔ. L'empereur Justin, qui ne savait pas non plus écrire, se servait d'une lame pareille. (Procope, *Anecd.*)

D'autres faits philosophiques et historiques appuient encore cette conséquence. 1° Les Goths ont habité entre le Don et le Dnieper ; la partie de ce peuple qui ne suivit pas Théodoric en Italie, s'établit en Crimée [1], et ce pays formait au quatrième ou cinquième siècle le diocèse de Gothie. Les Génois conservèrent cette dénomination, et l'évêque de Caffa prenait encore au commencement du siècle passé le titre d'évêque de Gothie [2]. Les Goths habitèrent aussi les deux rives du Danube, même avant qu'une grande partie de leur nation passât ce fleuve au temps de Valens. Leur langue s'est longtemps conservée dans cette région, et, au neuvième siècle, elle y était encore en usage dans la célébration de l'office divin [3]. Le moine Rubruquis au treizième siècle [4], Josaphat Barbaro au quinzième, et quelques autres voyageurs ont retrouvé dans la Crimée les descendants des Goths [5], et des mots de leur langue furent recueillis en assez grand nombre au seizième siècle par Busbeq, ambassadeur à Constantinople. Ils ont, comme d'autres mots cités par les anciens auteurs, une grande analogie avec la langue du Manuscrit d'argent [6]. L'autre partie de la nation, qui

[1] Procop. *De Aedif.* III, 7.

[2] Danville, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 240. — Lequien, *Oriens Christ.* t. I, col. 1239 et seq.

[3] Walafrid Strab. *De rebus Eccles.* cap. 6 : « Et ut historiæ testantur, postmodum studiosi illius nationis (Gothicæ) divinos libros in suæ locutionis proprietatem transtulerunt; quorum adhuc monumenta apud nonnullos habentur... Et fidelium fratrum relatione didicimus, apud quasdam Scytharum gentes, maxime Tomitanos, eadem locutione divina hactenus celebrari officia. »

[4] V. col. 3, Collect. de Bergeron.

[5] *Viaggio di Josafa Barbaro alla Tana* (Collect. de Ramusio, t. II, f. 98, v°.) — Danville, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 240. — Zurla, *Di Marco Polo e degli viagg. Veneziani*, t. II, p. 210, 211. — Villoison, dans le *Magaz. Encyclop.* 1804, t. V, p. 76, 78. — Peringskiold, *Annot. in Vit. Theodor.* p. 348, 349. — Beckmann a eu l'idée bizarre que l'on avait pris des Juifs pour des Goths ! (*Annal. des Voyages*, t. IV, p. 37.)

[6] Knittel, *Ulphil. vers. nonnull. capit.* p 429-441. — Ihre, *Vers. Ulph. fragm.* p. 41-46. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. VI. — Peringskiold, *Ann. in vit. Theodorici*, p. 344, 349. — Scaliger, *Canon. Isagog.* lib. III, p. 347. — And. A. Malmenius, *Diss. de reliq. ling. Goth.* § X, XII, Upsal 1758, in-4°.

pénétra en Italie avec Théodoric, y renonça si peu à sa langue qu'elle se répandit au contraire autour d'elle [1].

2° Par un examen analytique on trouve dans la langue du Manuscrit d'argent un mélange remarquable de mots dérivés du grec, du latin, de l'esclavon, qui semble indiquer d'une manière assez précise les bords du Danube comme le lieu où cette langue fut parlée [2].

3° Dans un ouvrage du commencement du sixième siècle, mal à propos attribué à saint Augustin, et qui, plus probablement, est de Vigile, évêque de Tapse [3], on lit qu'en langage barbare, c'est-à-dire gothique, *Sihora armen* signifie : *Seigneur ayez pitié*. Les bénédictins éditeurs du saint évêque d'Hippone indiquent en note qu'un manuscrit porte *Fhrota armes*, mots légèrement altérés de *Frauja armai* qui en effet signifient : *Seigneur ayez pitié*, dans la langue du Manuscrit d'argent [4]. Ces mots étaient le cri de guerre des Goths [5].

4° Enfin le calendrier publié par MM. Mai et Castiglione donne une force nouvelle aux arguments qui viennent d'être énoncés, puisqu'on y lit, en langue et en caractères semblables

[1] Cassiodor. *Var.* VIII, 21 : « Pueri stirpis Romanæ nostra lingua loquuntur. » — Les lettres de Théodoric aux rois Barbares sont, dans les *Variæ* de Cassiodore, écrites en latin. Mais ces lettres, composées par ce ministre, pouvaient bien être traduites en gothique pour ceux qui entendaient cette langue. En écrivant au roi des Hérules, il dit d'ailleurs : « Reliqua per... legatos nostros patrio sermone mandamus. » Un Romain, Cyprien, comte des largesses, savait les trois langues. (*Variar.* V, 40 : Instructus enim trifariis linguis.) On lit enfin (*Variar.* X, 4) : « Hinc est quod ejus (Amalasunthæ) doctrina mirabilis per multiplices linguas magna ubertate diffunditur. » — V. encore Procop. *Bell. Goth.*, I, cap. 2. 3.

[2] Wachter, *De ling. Cod. argent.* in *Miscellan. Berolin.* t. III, 1723, p. 40-47. — Hug, *Einleitung in die Schriften des N. T.*, § 132, éd. 1821.

[3] *S. Augustini opera*, t. II, append. Epist. 178, p. 39 et 44.

[4] Steph. *Not. in Saxon. Grammatic.* p. 210. — Junii *Gloss. Gothic.* p. 65. — Goldast, *Rer. Aleman. S.* t. I, p. 392. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. 138. — W. J. Weterling, *Fragm. ling. Goth. ex Augustin.* Upsal 1736, in-8°. — Malmenius, *De reliq. ling. Goth.* § V.

[5] Snor. Sturles, *Heimskring*, t. II, p. 419.

à ceux du Manuscrit d'argent, la commémoration des martyrs et des événements de la nation des Goths.

Telles sont les principales preuves de l'identité de la version d'Ulphilas avec le Manuscrit d'argent, les fragments publiés par Knittel et ceux découverts par Monsig[r] Mai.

Cette version de l'Écriture sainte est le plus ancien monument qui reste de la langue germanique, et l'on peut juger par elle de la perfection à laquelle les Goths de la Mœsie avaient porté leur langage. On voit que dès le quatrième siècle il était fixé [1], qu'il avait une grammaire, une orthographe régulières, tandis que cinq siècles plus tard le dialecte francique ou théotisque était encore un jargon sans règles, sans précision, et qu'on pouvait à peine écrire. Les monuments de la littérature des Francs, et le témoignage d'Otfrid [2] attestent la grossièreté

[1] Le clergé des Goths officiait en goth à la fin du quatrième siècle. (Théodoret, V, 30-32.) Les Vandales parlaient la même langue au témoignage de Procope, et Marcus (*Hist. des Vandales*, p. 410) pense que Gélimer, retiré dans les monts Pappua, chantait ses malheurs dans cette langue nationale. Le patriarche arien Cyrilla prétendit qu'il ne savait pas le latin. (Vict. Vitens. II, 18 : « Nescio latinè. ») Il fallait donc que la version d'Ulphilas fût répandue en Afrique. Sur sa communauté aux deux peuples, v. Castiglione, *De Arianism. Ulphil.* p. 65, not. 1. — Marcus (*Hist. des Vandales*, p. 189) dit que Victor Cartennensis (ap. Mientras, p. 23) appelle *taihunhundafath* les Chiliarques Vandales que Victor Vitensis (I, 10) nomme en latin *Millenarii*. Il ajoute en note (p. 37, not. 54) que ce mot gothique se trouve dans Ulphilas (Jean XIII, 12), et qu'il vient de *taihun*, dix; *hunda*, cent; *fath*, conducteur, chef.

Dans les éditions de la version goth. de Junius, Benzelius, Zahn, je lis (Marc, VI, 21 ; Jean, XVIII, 12) *thusundifaths*. Junii *Gloss. Gothic.* p. 336 : « *Thusund*, mille, per multiplicem contractionem videri factum ex *taihuns* vel *tigoshund*, decies centum. » *Id.* p. 329. *Taihun*, decem. — *taihuntaihund*, *taihuntehund*, centum.—Vid. et p. 204, voc. *hund*, centum.—P. 151, 157, *faths*, *fads*, in compositione nominibus suppositum, significat : *Summam totius rei*, *dispositionem*, *procurationem*, *curam*. *Hundafads*, centurio (Luc, VII, 6) *nundafaths* chiliarchus, etc. »

[2] Otfrid, *Præfat. ad Liutbert. in Schilter. Thesaur.* t. I, p. 11, 12 : « Hujus enim linguæ (Theotiscæ) barbaries ut est inculta et indisciplinabilis, atque insueta capi regulari freno grammaticæ artis, sic etiam in multis dictis scriptu est propter literarum aut congeriem aut incognitam sonoritatem difficilis.... Lingua enim hæc velut agrestis habetur dum a propriis nec scriptura nec arte aliqua ullis est temporibus expolita.... Res mira, tam magnos viros.... cuncta

de la langue francique, dont l'instabilité dans l'orthographe, les terminaisons et les inflexions résistèrent aux efforts de Charlemagne, de Hraban Maur et d'Otfrid. Ces observations forment une preuve très-forte que le Manuscrit d'argent n'appartient pas à la littérature des Francs.

Nous venons de comparer la langue des Goths du quatrième siècle avec celle des Francs du neuvième; mais si nous pouvions remonter à une époque plus ancienne et qui précédât les progrès des Goths dans la civilisation, la différence des deux idiomes serait bien moins grande. Les langues des Goths et des Francs avaient une origine commune, et plus on remonte vers les temps anciens, plus les idiomes d'une même famille se rapprochent. Cela explique comment le roi franc Chlodomir ne put distinguer le langage des Bourguignons de celui de ses propres soldats, et périt victime d'une méprise [1]. La langue des Bourguignons était celle des Goths, ainsi que le démontrent les mots qui en ont été conservés [2], et à cette époque elle ressemblait au francique. Par plusieurs causes, et particulièrement par le voisinage et l'influence de Constantinople, la langue des Goths de la Mœsie avait fait des progrès qui avaient laissé fort en arrière l'idiome des autres peuplades de même race. Aussi les savants qui ont soutenu que le Manuscrit d'argent était écrit en suédois, n'ont pas eu plus raison que ceux qui en ont fait un ouvrage saxon. Les uns et les autres auraient dû reconnaître que l'idiome de ce manuscrit est un des dérivés d'une

hæc in alienæ linguæ gloriam transferre et usum scripturæ in propria lingua non habere. » Otfrid répète plusieurs fois, dans le chapitre 1er du livre I de sa version en vers franciques, qu'il traduit l'Évangile pour la première fois en sa langue, qu'il le fait afin que les Francs ne soient plus la seule nation qui ne chante pas dans son idiome les louanges de Dieu, etc. — Il faut cependant convenir que, dès le huitième siècle, on avait tenté d'écrire la langue des Francs, et qu'il en existe encore des monuments de cette époque. Ils confirment, du reste, tout ce que dit Otfrid de sa barbarie et de son irrégularité. (V. Gley, *De la littérature des Francs*, Paris 1814, 8°.)

[1] Gregor. Turon. *Hist.* lib. III, cap. 6.

[2] Ammian. Marcell. lib. XXVIII, cap. 5. — Agathias, I, p. 14.

langue mère, de laquelle descendaient encore, à des degrés différents, le suédois, le théotisque, l'anglo-saxon, l'islandais, l'allemand, le flamand et le danois.

Les Goths des environs du Danube avaient donc devancé de beaucoup dans la civilisation et dans la culture tous les autres peuples germaniques ou teutoniques [1]. Leur séjour dans un climat doux, leurs relations avec les Grecs, peut-être quelque circonstance de leur situation primitive en Asie avaient favorisé leurs progrès. Mais ces causes ne sauraient expliquer l'apparition subite d'un ouvrage aussi considérable et aussi parfait que la version d'Ulphilas. Une langue ne se polit, ne se fixe qu'en étant écrite, et il est tout à fait impossible que l'inventeur de son alphabet atteigne dans ses écrits la perfection grammaticale. Or cette perfection existe dans la version gothique [2].

Ici s'élève une question difficile à résoudre : Les Goths ont-ils eu l'usage de l'écriture avant Ulphilas? Quels caractères pouvaient-ils employer? Je suis porté à croire qu'ils se servirent des *runes*, qui, dans cette hypothèse, n'auraient pas appartenu exclusivement aux Scandinaves [1]. On ne conçoit guère en effet que les Goths aient pu ignorer cette manière de fixer la pensée, lorsque les États de leur grand roi Hermanaric, si célèbre chez tous les peuples germaniques, s'étendaient jusque sur les bords de la mer Baltique. Il paraît que les Vendes, qui faisaient partie des sujets d'Hermanaric, connaissaient les runes, puisque les idoles du temple de Rethra, qu'on a retrouvées près du lac Tollens dans le Mecklembourg, portaient des inscriptions écrites avec ces caractères [2].

Je ne dirai rien de l'origine, de la patrie, ni de l'antiquité de l'écriture runique; ces questions conservent encore toute leur obscurité, et les efforts des savants n'ont pu la dissiper [3]. Je me

[1] Jornand. *De rebus Goth.* 5 : « Nec defuerunt qui eos sapientiam erudirent. Unde et pæne omnibus barbaris Gothi sapientiores semper exstiterunt, Græcisque pæne consimiles, ut refert Dio. » — Ailleurs, le même auteur (cap. 2) raconte qu'au temps de Sylla, Dicæneus instruisit les Goths dans la morale et les sciences, et leur donna des lois *écrites*.

[2] Hickes, *Gramm. Mœso-Goth.* cap. 16, et Knittel, *Ulphil. Vers. fragm. præf.* p. 14 et p. 354 ont prétendu que la version gothique abondait en solécismes et en fautes contre la grammaire. Mais Ihre et Solberg ont montré qu'ils étaient dans l'erreur, que la langue gothique était régulière, et que les fautes dont Hickes avait formé un catalogue venaient de ce qu'on avait mal copié le Manuscrit d'argent, ou de ce qu'on n'avait pas su reconnaître les véritables formes de la grammaire. Ils admettent cependant qu'il y a dans le Ms. d'argent quelques fautes de copiste. (Ihre, *Fragm. Vers. Ulphil.* p. 9-14.) Hickes n'avait pas saisi le génie de la langue mœso-gothique. Hug, en parlant du travail d'Ulphilas, dit : « C'était une chose difficile d'entreprendre un pareil ouvrage et de l'exécuter dans un dialecte dont les règles n'avaient encore été éclaircies ni fixées par aucun grammairien, et de suivre dans cette version une syntaxe aussi uniforme et aussi certaine que s'il avait eu sous les yeux une grammaire régulière et préparée d'avance. » (*Einleitung in die Schriften des N. T.* § 139, t. I, p. 489, 2e édit. 1821.)

[1] Basnage, dans ses *Annales*, pense que les Goths avaient une écriture plus ancienne que celle d'Ulphilas. Mascon, La Croze, Eccard attribuent aux Francs l'usage des runes. « Ne ergo septentrionales antiquitate suarum runarum glorientur, quas nos diù ante illos habuimus. Nam Fortunatus hic per *barbara runa* Germanorum scripturam intelligit, ut et alibi *barbariem* pro Germania et Francia usurpat. » (Eccard, *Franc. Orient.* t. I, p. 418.) Il sera question, page 200, du passage de Fortunat. Eccard, ainsi que Saumaise, pensait que les runes étaient dérivées des lettres latines.

[2] Dithmar. Merseb. lib. VI, p. 130, *cum notis Wagner.* — Karamsin, *Hist. de Russie*, t. I, p. 136, trad. franç. — Masch, *Gottesdienstliche Alterthümer der Obodriten aus dem Tempel zu Rhethra am Tollenser See*, 1771, 4°. (Jean Thunman et Sam. Buchholz ont attaqué les opinions de Masch. V. les indications de la *Bibl. hist. de Struve et Meusel*, t. V, part. II, p. 24-27.) — Le comte J. Potocki, *Voy. en basse Saxe*, en 1794, Hambourg 1795, 4°. — Hirt, *Sur les monum. sépulcr. des anc. peuples du Nord*, p. 25, 26. Ces statues existent dans les Bibliothèques de Ratzebourg et de Brandebourg; Surowiecki en a comparé les caractères avec d'autres alphabets. (*Mémoires de l'Académie de Varsovie*, t. XVI, p. 152. — Férussac, *Bull. des Sc. hist.* 1826, t. II, p. 279, n° 254.) Des pierres de granit, portant des inscriptions et des figures, ont été découvertes au même endroit et sont déposées à la Bibliothèque de Neu-Strelitz. Elles ont été décrites par F. de Hagenow. (*Descript. des pierres runiques de la Bibl. de Neu-Strelitz, ou essais d'explication de leurs inscriptions...* Greifswald 1826, 4°, p. 25; 14 grav. en bois. En allemand.—Férussac, *ibid.* 1827, fév. p. 153, et t. XIV, 1830, p. 61.)

[3] Jacq. Hornem. Bredsdorff (*Sur l'origine des caractères runiques*, Copenhague 1822, 4°, 19 pages en danois) pense que les runes dérivent des caractères d'Ulphilas. Gislius Brynjulfi (*Periculum runologicum*, Hauniæ 1823) soutient la haute antiquité des runes. (Férussac, *ibid.* 1824, t. I, p. 211 et 294.) V. encore Rimbertius, *Vita Ansgarii* (Langebeck, *Script. rer. Danic.* n° 30...) —

bornerai à exposer une partie des faits qui semblent indiquer que l'usage de ces caractères fut commun aux peuples germaniques et aux Scandinaves.

Les Scandinaves écrivaient leurs runes sur des pierres [1], et dans l'usage plus habituel sur des tablettes ou bâtons de bois que Saxon le grammairien appelle : *celebre quondam chartarum genus* [2]. C'est ainsi qu'ils sculptaient sur des aunes ou cannes leurs calendriers astrologiques [3]. En cherchant des traces de cet usage chez les Germains, on peut voir des runes dans les marques qu'ils faisaient sur les baguettes qui leur servaient de sorts [4]. Il est d'autant plus probable que les Goths surent écrire sur des bâtons, que l'on retrouve cet usage chez un peuple qui leur succéda dans leur demeure au nord du Danube. Les Szeklers, qui habitent encore les montagnes de la Transylvanie sur les frontières de la Moldavie et près du *Mont sacré* des

Fahle Burman, *Triga supplementor. ad Runograph. Suio-Goth.* (In nov. Act. Soc. Upsal. t. V, p. 276.) — Nic. Henri Sjoeborg, *Litteræ Gothicæ ab Asia oriundæ ad Scandinavos hospites deductæ*, Lond. Goth. 1805, 4°.

[1] P. Bertius, *Comment. Rer. German.* lib. II, p. 336 : « Mirum sane genti rupes pro libris, saxa pro bibliothecis fuisse. »

[2] Ol. Wormius, *De litt. Danic.* cap. XXVI, p. 132, 133. — Id. *Monum. Danic.* lib. V, cap. VI, p. 298-300. — Id. *Addit. ad Mon. Danic. ad calc. lit. Danic.* p. 22. — Saxo Gramm. *Hist. Danic.* lib. III, p. 52, et Stephan. not. p. 100. — Bioerner, *Introd. in Antiq. Hyperboreo-Goth.* p. 5, note (*e*). — Les Scandinaves nommaient ces bâtons écrits Runarkiœfle, Spiolld, Speldkeffle, Runstaf. (Steph. ad Saxon. p. 46. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. 474, 724.) — Dans la version d'Ulphilas (Luc I, 63) *spilda* signifie *pugillarem, tabulam.*

[3] Olai Magni *Gent. sept. hist. breviar.* lib. I, cap. 20. — Hickes, *Gramm. anglo-sax.* p. 209. — Junii *Gloss. Goth.* p. 177. — Ol. Verelii *Runogr. scand.* p. 23. — Jens Wolff, *Runakefli ou Calendrier runique*, Paris 1820, 8°.

[4] Tacit. *Germ.* X : « Sortium consuetudo simplex. Virgam, frugiferæ arbori decisam, in surculos amputant, eosque *notis quibusdam discretos*, etc. » — V. J.-G. Eccard, *De Origine Germanor.* lib. I, § 88, p. 190. Cela rappelle les sorts de Préneste trouvés dans un rocher et *in robore insculptas priscarum literarum notis.* (Ciceron, *De Divinat.* lib. II, 41.) Les sorts des Germains ont été appelés *Tains*, *Tan*, ou *Ten*, chez les Goths, les Anglo-Saxons, les Frisons, etc. Un savant anglais a pensé que la divinité des Germains, nommée par Tacite *Tanfana*, était celle des sorts. (Jun. *Gloss. Goth.* p. 330. — Schilter, *Gloss. Teutonic.* p. 158 et 283.)

Gètes, ont écrit avec un caractère particulier qu'ils gravaient sur des bâtons [1]. On a trouvé aux environs de Vérone, ville

[1] Joh. de Thwrocz, *Chron. Hungar. præf.* « Nam et hoc nostro ævo pars nationis ejusdem (Hungaricæ) quædam Transylvanis regni posita in oris, characteres quosdam ligno sculpsit et talis scripturæ usu literarum ad instar vivit. » — Id. *ibid. cap. de Siculis* : « Hi nondum Scythicis literis obliti, eisdem non emansti et papyri ministerio, sed in baculorum excisionis artificio dicarum ad instar utuntur. » — Nicol. Olahi *Atila*, cap. 18 : « Siculi ad explicandam animi sui sententiam ac voluntatem quotidianam præter usum papyri et atramenti aut characteris aliarum linguarum, notas quasdam bacillis ligneis incidunt, aliquid inter se significantes : quibus ita incisis apud amicos ac vicinos vice nuntii epistolæve utuntur. » — Serait-ce des Szeklers et de leur écriture qu'Eustathe, au douzième siècle, aurait entendu parler dans ce passage cité et traduit par Bayer (*Opusc* p. 375) : « Quidam posteriorum ætate Scytharum, quæ vellent, symbolis quibusdam suis notabant, variæque ductus figuræ inscribebant aut insculpebant potius tabulis seu asseribus, tum aliis, tum buxeis. » (V. Eustath. *In Homer.* t. I, f° 632, ed. Rom.) On assure que l'usage d'écrire avec des entailles sur des morceaux de bois est répandu dans l'Asie septentrionale. (Balbi, *Introd. à l'Atlas Ethnograph.* p. 100.) — Quant aux Szeklers, des auteurs hongrois disent que leur nom signifie *gardes, custodes montium ac sylvarum.* On a cru qu'ils descendaient des Huns ou des Avares, mais il semble plus probable qu'ils sont un reste des Patzinaces. On peut consulter sur les Szeklers, leur langue, leur alphabet : Nic. Olahus, *Vit. Atilæ*, cap. 18. — Danville, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 259. — Math. Belius, *De veter. litt. Hunno-scyth.*, Lipsiæ 1718, 4°. — Hickes, *Thesaur. antiq. septentr. præf.* p. VII, XVII. — Bayer, *in Thes. Epist. La Crozan.* t. II, p. 280. — Alex. Horányi, *Mem. Hungar.* t. I, p. 174, not. — P. Vallaszky, *Conspect. reipubl. litt. in Hungar.* p. 37 et seq. et *Proleg.* p. 4 et seq. — G. Pray, *Annal. Vet. Hung.* p. 179, 386-388. — Molnar, *Gramm. Hung. præf.* p. 23. — Benkö, *Transilvan.* 1778, 8°. — Et. Lekatos, *Siculia*, Claudiopol. 1702.

Zamoscius (*Analect. Daciæ Antiquitat.* 1593, 8°), cité par Struve (*Bibl. Hist. litt.* t. III, p. 2080, ed. Ingler) prétend qu'il existait à Florence un livre en écriture szekle. Mais Laurent Toppeltinus de Megyes (*Orig. et occas. Transilv.* c. VIII, p. 71) assure l'avoir vainement cherché, et, d'après les propres paroles de Zamoscius, il paraît que c'était un livre chinois, d'autant plus qu'il assure qu'il était imprimé. Wallaszky (p. 47-51) parle de ce livre et de quelques autres prétendus livres szekles.

Comparez Menander Protect. p. 107, 108 (sous Justin, ann. 568) : « Itaque Maniach (Sogdoïtarum princeps) dona purpuræ non parvi pretii, syllabas et tales quales epistolas (καὶ συλλαβὰς τινας, τοιάσδε τινὰς ἐπιστολὰς) ferens in viam se dedit. » Ducange, *Gloss. infim. Græcit.* : « Συλλαβαί..... litteræ, sacri affatus, rescripta principum. Vox apud JC. Græcos passim obvia. » — Priscus raconte qu'Attila fit lire un tableau sur lequel étaient écrits les noms des transfuges qu'il réclamait de l'empereur d'Orient ; mais rien n'indique quels étaient les caractères de cette écriture.

célèbre dans l'histoire de Théodoric et des Goths, un instrument en fer, en forme de baguette et couvert, dit-on, de caractères qui paraissent runiques [1].

Il faut remarquer que Vénance Fortunat, Italien de nation, évêque de Poitiers, qui vivait au sixième siècle dans la Gaule, parle des *runes gravées sur des tablettes de frêne* et dit qu'une baguette peut tenir lieu de papier [2]. Il est peu probable que ce poëte ait dû la connaissance de cette écriture à des relations avec les Scandinaves, et l'on peut croire, avec bien plus de fondement, qu'il l'acquit soit à la cour d'Austrasie, où il célébra l'union de Sigebert avec Brunehaut, soit à Ravenne, où il fit ses études, et où des Goths pouvaient se souvenir des antiques usages de leur nation, soit enfin par des communications avec les Wisigoths du midi de la France.

Le nom même que les lettres portent encore dans la langue allemande semble prouver que les Germains écrivaient comme les Scandinaves sur des baguettes; ce nom est *Buchstaben*; il est composé de *Buche*, hêtre, et de *Stab*, bâton [3]. Du premier de ces mots on a tiré celui de *Bok*, *Buch*, qui signifie un livre dans la langue mœso-gothique, comme dans l'islandais, l'anglo-saxon, l'allemand, le flamand. Quelle autre écriture que les runes pourrait être désignée par des mots qui remontent au temps où les Germains, encore au delà du Rhin, n'avaient aucune connaissance de l'écriture latine [4]?

[1] Peringskiold, *ad Vit. Theodor.* p. 530.

[2] Venantii Fortunat. *oper.* part. I[a] VII, 18, p. 231, edit. Romæ 1786, 4°:

Barbara fraxineis pingatur runa tabellis,
Quodque papyrus egit, virgula plane valet.

[3] Ol. Worm. *Liter. Danic.* p. 6-8. — Junii *Gloss. Goth.* p. 97. — Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p. 226-228—Scherz, *Diction. Germ. Medii Ævi*, p. 1570. — Wachter, *Gloss. voc. Buch.* — Herweghr, *De usu antiq. in illust. ling. Suio-Goth.* § 4. Holmiæ 1746, 4°.

[4] Les Irlandais nommaient de même leurs anciens caractères *Feadha*, bois, parce qu'ils écrivaient sur des tablettes. (Marcel. *Alph. Irl.* p. 46.) L'alphabet des Bardes du pays de Galles était appelé *Coelbreny Beird*, les signes des Bardes. Le premier de ces mots désigne aussi les sorts qui étaient écrits sur des baguettes ou des tablettes de bois. (Boxhorn, *Antiq. ling. Britann. lexic.* voc. *Coelbren. Peithin.* — Jens Wolff, *Runakefli*, p. 35-37.)

Si l'on considère la nature de la loi salique, rédigée dans l'origine par les Francs au delà du Rhin [1], on jugera qu'elle n'était guère propre à être retenue dans la mémoire, et que les nombreuses amendes qu'elle prescrit exigeaient un moyen plus précis. Elle fut rédigée en langue francique : ce fait n'est que trop bien prouvé par les traductions latines qui l'ont rendue inintelligible, et l'on ne saurait soutenir que les chefs des Francs l'avaient écrite en caractères latins, puisque plusieurs siècles plus tard on ne savait point encore rendre par ces caractères les sons de la langue francique [2].

Le célèbre professeur Tychsen, de Rostock, ayant examiné les caractères qui couvrent des pierres sépulcrales trouvées par Pallas et Spangenberg sur les bords de l'Abakan et du Jenissei, en Sibérie, n'entreprit point de les interpréter, mais il déclara qu'ils avaient une grande ressemblance avec les antiques lettres runiques et gothiques. Il rapporta ces monuments au temps de la domination des Scythes sur l'Asie [3]. De Guignes attribuait ces sépulcres aux Mongols sous les descendants de Gengis-Khan, Meiners aux Tatars, et Klaproth aux Hakas ou Qirghiz orientaux, nation turque descendue des Hiong-nou.

[1] Des exemplaires de cette loi disent : « In villis quæ ultra Rhenum sunt. » Les historiens se servent de la même expression; quelques-uns portent : « In villis Germaniæ. » (*Rec. des Hist. de France*, t. II, p. 543. — Sigeb. Gemblac. *ad ann.* 422. — *Chronic. Malleacens. apud* Labbe, *nov. Bibl. ms.* t. II, p. 192.)

[2] V. ci-dessus, p. 194, not. 2. — Cependant M. Wiarda (*Hist. et explicat. de la loi salique*, Brême 1808; en allemand) a soutenu avec beaucoup d'érudition que cette loi n'avait jamais été écrite qu'en latin. (Guizot, *Cours d'Hist. mod.* t. I, p. 330 et suiv.)

[3] Meiners, *De Antiq. monum. in Sibir. australi; in comment. Gotting.* t. XIII, p. 67, 68. — Pallas, *Voy.* t. VI, p. 241, pl. XXX, trad. franç. 8°. — Strahlenberg, *Descript. de l'Emp. russe*, t. II, p 203. — Bayer, *in Comment. Acad. Petropol.* t. II, p. 412, pl. XXIX. — Levesque, *Hist. des peuples soumis à la Russie*, t. II, p. 473-477. — *Journ. Asiat.* t. II, p. 3-14. — Klaproth, *Mém. relat. à l'Asie*, t. I, p. 157-171. — Vostokof, *Sur la ressemblance des caractères trouvés en Sibérie, gravés sur des pierres, avec ceux que l'on a découverts en Allemagne.*

ВИНСКА ГИМНАЗИЈА
ЗЕМУНСКА БИБЛИОТЕКА
БЕОГРАД

Malgré ces dissentiments, le rapprochement fait par Tychsen mérite encore quelque attention, d'autant plus que des analogies marquées entre les antiques travaux d'exploitation exécutés dans la Sibérie méridionale et ceux des mines de Transylvanie, de Bohême et de Saxe ont été regardées par Pallas comme des témoignages du séjour des nations germaniques en Asie[1]. Certains tombeaux de la même région, qui étaient entourés de monuments du genre de ceux de Stone-henge, renfermaient des mors de chevaux semblables à ceux des Germains et sembleraient pouvoir appuyer l'opinion de Tychsen. Meiners l'a combattue, et même en admettant qu'il l'ait fait avec avantage, elle méritait d'autant plus d'être rappelée, que des observations récentes sont venues la renouveler et lui donner une nouvelle force[2]. Ces rapports entre les runes et les monuments écrits de la Sibérie sont confirmés par les auteurs chinois qui attribuent à plusieurs nations tartares l'usage d'une écriture formée par des entailles faites sur des morceaux de bois[3].

Je n'ai garde de recourir aux témoignages peu certains de Hunnibald et de Trithême, pour soutenir mes conjectures, ni d'alléguer les alphabets de Wastbald, de Dorac, de Hicho qu'on prétend plus anciens que Faramond[4], mais je rechercherai s'il n'y a pas chez les nations germaniques quelques traces d'une écriture antérieure à l'adoption de l'écriture latine[5].

(Dans le *Courrier de Sibérie*, *Sibirsky Vestnik*, 15 sept. 1824, p. 35.) — V. le *Bulletin des Sc. hist.* de Férussac, 1825, t. II, p. 194-197.

[1] *Comment. Acad. Petropol.* 1780, p. 61.—V. aussi Meiners, l. c. p. 61. — Abel Rémusat, *Rech. sur les lang. Tart. Disc. prél.* p. XIV et p. 306. — Malte-Brun, *Nouv. Annal. des Voy.* t. XVIII, p. 420-423.

[2] Spassky, *Insc. Sibiriacæ*, Petropol. 1822, 4°.— Abel Rémusat, *Journal des Sav.* 1822, oct. p. 600, 601.—Id. *Mélang. asiatiq.* t. I, p. 347.

[3] Abel Rémusat, *Recherch.* p. 65, 66. *Les runes tartares*... Id. *Mélang. asiatiq.* t. I, p. 354.

[4] Vossius, *De Arte gramm.* I, 9. — Corn. Agrippa, *De Vanit. scient.* I, cap. 2. — Il est singulier que Hickes, dont la critique est assez sévère, ait donné quelque croyance aux récits de Hunnibald et de Trithême.

[5] Guil. Ch. Grimm a publié un ouvrage intitulé : *Uber Deutsche Runen*, Gœtting. 1821, 4° *de* 328 *pag.*, que je ne connais que par la courte annonce de la *Revue Encycl.* t. XI, sept. 1821, p. 570-572.

Et d'abord je remarquerai que quelques antiquaires ont soutenu que les caractères runiques n'avaient point pris leur origine dans la Scandinavie. Ils se fondent sur ce que ces caractères sont peu appropriés aux sons de la langue de cette région et semblent mieux s'adapter à ceux des langues germaniques[1]. Cela paraîtrait indiquer que les runes appartiennent dans leur origine aux nations du midi de la mer Baltique et confirmerait l'opinion qui veut que ces caractères n'aient été introduits dans la Scandinavie que vers le cinquième ou le sixième siècle[2]. Hraban Maur, qui rapporte un alphabet runique comme appartenant aux *Marcomanni* ou *Nordmanni*, dit que ces peuples parlaient la langue *théotisque*, et que ceux d'entre eux *qui étaient encore païens* se servaient de ces caractères dans leurs poésies, leurs sortiléges et leurs divinations[3]. Ces paroles ne peuvent s'appliquer aux Scandinaves, qui, au temps de Hraban, avaient à peine quelque connaissance du christianisme; il faut donc croire qu'il s'agit des Marcomans des environs de l'Elbe, qu'on appelait aussi *Transalbiani* ou *Nordmanni*[4], et dès lors il faut convenir que les runes furent en usage dans la Saxe inférieure.

Les Saxons et les Angles qui, au cinquième siècle, s'établirent en Angleterre, y portèrent les lettres runiques[5] et les con-

[1] J. C. Stenberg, *De Runarum patria et origine*, § XV, XVII, XXXI, XXXII.

[2] Uno von Troil, *De Runarum in Suecia antiquit.* Upsal. 1769, 4°.

[3] Hraban Maur, *De invent. linguar. apud* Goldast. t. II. *Rer. Alamannic. Script.* p. 67 « ... Litteras quippe, quas utuntur Marcomanni, quos nos Nordmannos vocamus, infra scriptas habemus; à quibus originem qui Theodiscam loquuntur linguam, trahunt. Cum quibus carmina sua, incantationesque ac divinationes significare procurant, qui adhuc paganis ritibus involvuntur. »

[4] Helmold, *Chron. Slavor.* lib. I, cap. 68. — Eginhart, *Annal. ann.* 798, t. V, p. 213 du *Recueil des Hist. de France.*

[5] H. Wanlei, *Catalog. Codic. anglo-sax. præf.* p. 10. — Les Saxons, les Angles et les Danois firent adopter leur langue en Angleterre jusqu'au temps de Guillaume le Conquérant, qui y fit prédominer le français normand. (*Lingua Wallandica*, Wolsko). V. P. Vidalini, *De Lingua danica*, Dissert. traduite de

servèrent jusqu'à ce que leur apôtre saint Augustin et quelques autres moines envoyés par le pape Grégoire les engagèrent, au septième siècle, à adopter l'écriture lombarde ou latine. Ces missionnaires apportèrent des livres latins, et quand on voulut les traduire en anglo-saxon, on sentit le défaut d'un alphabet latin, aucune lettre ne pouvant rendre le *T sifflant* des Anglo-Saxons, et il fallut conserver pour l'exprimer un des anciens caractères, la rune þ qu'on nomma *thorn*, c'est-à-dire *épine*[1]. Le nom scandinave de cette rune était celui du dieu *Thor*, et sans doute les Anglo-Saxons, en l'ajoutant à l'alphabet des chrétiens, altérèrent légèrement son nom pour en changer la signification. Ce caractère, que les Anglais rendent maintenant par *th*, était nécessaire pour exprimer un son particulier aux langues du nord, et partout où il se trouve il est un indice certain de l'usage antérieur des runes[2]. Nous venons de voir que cette rune faisait partie de l'alphabet anglo-saxon; elle était même encore employée dans le vieux anglais du quatorzième siècle[3], et les Suédois l'ont longtemps conservée. Ils l'employèrent avec les lettres latines quand ils écrivirent les anciennes lois de leurs provinces, et elle existe encore dans l'écriture islandaise. Ce fut dans le onzième siècle que quelques Islandais, qui avaient étudié en Allemagne (Isleif, Sœmund et Sigfusson étaient de ce nombre), rapportèrent dans leur île l'usage des caractères latins, mais ils conservèrent la rune þ

l'islandais en latin, avec de longues notes, à la fin de *Saga Gunlungi Vermilinguis*, Hafniæ 1775, 4°.

[1] H. Wanlei, *ibid.* p. 247.

[2] J. G. Stenberg, *De Runarum patria et orig.* § 27 : « Id quod mihi indubium est, per omnes gentes Germanicas litteraturam Runicam aliquando acceptam : quæ dum facessere jussa fuit, þ quasi tesseram hospitalem reliquit, ut in posteritate cognosceretur illam aliquando ibi diversatam fuisse. Pro axiomate enim habeo ubicumque þ in usu erat, ibi cæteras Runas aliquando viguisse. »

[3] *Chanson de Roland*, publiée par Francisque Michel, *Apendice*, p. 279 et suiv. — Les Anglo-Saxons outre la rune þ, *th*, conservèrent encore la rune ƿ, *w*.

comme exprimant un son nécessaire à leur langue[1]. Les Scandinaves doublaient quelquefois cette lettre; elle prenait alors cette forme ϕ et avait le nom de *Belgthor* sans changer de valeur[2]. C'est sous une figure presque identique qu'elle se trouve dans l'alphabet d'Ulphilas. On peut donc en conclure que cet évêque goth fit ce que les Suédois, les Anglo-Saxons et les Islandais ont fait plus tard, et qu'avant qu'il eût formé un nouvel alphabet à l'instar de celui des Grecs[3], sa nation faisait usage des runes[4].

La grande objection que l'on a toujours opposée à ceux qui pensaient que les peuples germaniques avaient eu quelque connaissance de l'écriture est tirée d'un passage de Tacite, qui, en

[1] Voici comment s'exprime Resenius dans sa préface au Dictionnaire de Gudmund Andreæ et dans celle au Voluspa : « Inter cætera multa Annales seu Chronica ab urbe condita usque ad sua tempora retexens, latinis ut plurimùm litteris ad ipsum exaravit (Sœmund), cum antea in usu tantum Runica esset litteratura. Literam þ ex runicis necessario retinuit, alphabeto latino ad finem illam subjungens, ne illius usus et valor peculiaris ab idiomatis commoditate periret » (apud Ol. O. Nording, *Dissert. de Eddis Islandic.* Upsal 1735, p. 14, not.) — Arn. Magnaei *Vit. Sœmund.* p. XIV. — Bussæus, *præf. ad Arii Sched.* « ... Litteram *The* vel *Thod*, aliàs *Thorn* appellatam, quà difficillimæ pronunciationis litterà soli Islandi hodie gaudent... » — Vid. Verlauff, *De Ario multiscio*, p. 57-65, 69, 70.

[2] Ol. Verel, *Runogr. Scand.* p. 13, 26, 27.

[3] Isidor. Hispal. *Chron.* p. 271, édit. du Breul.

[4] Quelques savants ont cru voir la rune *thor* sur des médailles des rois wisigoths d'Espagne, et même sur celles de Clovis et de quelques empereurs et rois carlovingiens. (V. Nic. Keder, Runæ in nummis vetustis diù quæsitæ tandemque ibidem feliciter inventæ, *seu de nummis Runicis Comment.* Lips. 1704, 4°. — J. G. Stenberg, *De Run. patr. et orig.* § 27.) — Ces monnaies sont gravées dans l'ouvrage de Le Blanc (*Traité des monoyes de France*, p. 46, 59, 107, 108, 136); mais en les examinant sans prévention, on reconnaît que la prétendue rune n'est qu'un *D* dont la partie rectiligne est un peu allongée, ce qui lui donne la figure d'un *P*, et c'est pour cette dernière lettre qu'il a été pris dans les monnaies des Wisigoths par Ant. Augustino. On ne voit pas que cette lettre remplace jamais le *th*, et les monétaires ont au contraire rendu ce dernier son par la lettre grecque Θ, comme sur une monnaie qui porte le nom de RECCESVINΘVS. Je dois dire ici que J. Ph. Murray (*Animadv. in liter. Run. in Comment. Societ. Gotting.* t. II) nie que le *th* d'Ulphilas soit le *thor* des Scandinaves et penche à croire que les Islandais reçurent cette dernière lettre des Anglo-Saxons.

parlant des mœurs des Germains, s'exprime ainsi : « La vertu est conservée par l'absence des spectacles et de ces banquets qui irritent les passions. Les secrets des lettres sont également ignorés des hommes et des femmes [1]. » Les savants qui ont conclu de ces expressions que les Germains n'avaient aucune espèce d'écriture, n'ont pas fait assez attention aux phrases qui entourent celle qu'ils érigent en preuve irrésistible. Il ne s'agit ici ni d'instruction, ni de littérature, mais uniquement de la pureté des femmes germaines. Aussi Gronovius, Ernesti et d'autres commentateurs n'ont pas hésité à déclarer que l'écriture ne pouvait être appelée *secreta literarum* et que cette phrase désignait des *lettres d'amour*.

Si l'on voulait absolument que *secreta literarum* se rapportât à l'art d'écrire, on pourrait encore croire que l'historien romain a voulu dire que cet art était inconnu à la généralité des Germains, ce qui s'accorderait avec la vérité, car les runes, dont le nom signifie *mystère* [2], n'étaient connues que des prêtres, des magiciens et des prophétesses appelées *Alrunæ* [3], parmi lesquelles il faut compter cette Aurinia dont parle Tacite [4], et dont le nom dérive des caractères qu'elle employait dans ses sortiléges.

Enfin, en avouant que les Allemands n'ont maintenant pour rendre le mot *écrire* qu'une expression tirée du latin, on pourrait faire valoir que les Goths semblent désigner cette action par un terme national, le verbe *meljan*; mais j'insiste peu sur cette preuve, parce qu'il se pourrait que ce mot eût été dérivé du mot grec μέλας, noir [5], comme dans la langue fennique

[1] Tacit. *German.* 19. « ... literarum secreta viri pariter ac fœminæ ignorant... »

[2] Jornand. *De reb. Goth.* 24. — Ol. Worm. *Litt. Danic.* cap. 3.

[3] Tacit. *Germ.* cap. 8.

[4] Jun. *Gloss. Goth.* p. 284, 285. — Keysler, *Antiq. Septentr.* p. 461. — Murray, *Animadv. in litt. Runic.* t. II. *Comment. Societ. Gotting.*

[5] *Mela*, *Scriptura*, dans le Manuscrit d'argent — μέλαν, atramentum — *mala* en suédois, *pingere*.

kirja, écriture, et *kirjoitan*, écrire, sont venus du lettique *kir*, couleur.

Tels sont les fondements de mes doutes sur l'ignorance de l'écriture dont on taxe généralement les peuples germaniques [1].

Je reviens maintenant à Ulphilas et au peuple qu'il instruisait. Les invasions des Goths dans l'Asie Mineure (vers l'an 260) leur firent connaître la religion chrétienne. Ils emmenèrent en esclavage (en 266) sur les bords du Danube quelques chrétiens de la Cappadoce qui oublièrent leurs malheurs en devenant les apôtres de leurs maîtres [2]. On leur attribue des miracles ; ils opérèrent de nombreuses conversions et établirent parmi les Goths des églises, qui n'étaient que des tentes mobiles sous lesquelles on célébrait le service divin et qu'on transportait à la suite du camp [3]. Les victoires de Constantin multiplièrent les conversions et déjà, au concile de Nicée, on vit paraître un évêque des Goths dont le disciple Nicetas fut mis à mort pour la foi [4]. Ulphilas, l'un de ses successeurs et descendant des prisonniers cappadociens [5], réunit un grand nombre de Goths chrétiens, qui furent désignés sous le nom de *Gothi minores*, prit ou reçut le titre de *primat* [6], et les conduisit dans la Mœsie, pour les mettre à l'abri des persécutions d'Athanarid. C'est alors qu'Ulphilas voulut donner à sa nation une ver-

[1] V. Frêd. Schlegel, *Hist. de la Littérat.* t. I, p. 317-320, trad. franç.

[2] Philostorg. II, 5.

[3] Sozomen. VI, 37. — Hieronym. *Epist.* 7, *ad Lætum* : « Getarum rutilus et flavus exercitus ecclesiarum circumfert tentoria. »

[4] Lequien, *Oriens Christ.* t. I, col. 1241.

[5] Philostorg. II, 5.

[6] Jornand. *De reb. Goth.* cap. 51 : « Erant siquidem et alii Gothi, qui dicuntur minores, populus immensus, cum suo pontifice, ipsoque Primate Ulphila qui eos dicitur et litteris instituisse, hodièque sunt in Mœsia regione incolentes Europoli tanam. » — Vid. Benzel. *Præf.* p. XIV. — Gibbon a remarqué que le comte du Buat avait conçu l'idée singulière qu'Ulphilas était le même personnage qu'*Alavivus*, prince goth, nommé par Ammien Marcellin. Plus récemment, un autre savant s'est imaginé qu'Ulphilas était le roi de Suède Gylfe, qui, détrôné par Odin, était venu sur les bords du Danube embrasser la religion chrétienne et se faire évêque. (Graberg, *Saggio sugli Scaldi*, p. 131.)

sion de la Bible, et il acheva cette belle entreprise avec le secours de Selinas, son secrétaire, qui fut aussi son successeur. S'il eut d'autres collaborateurs, l'histoire les a oubliés, mais son ouvrage lui donna une autorité si grande sur les Goths, qu'ils regardaient ses paroles comme des lois et lui-même comme un nouveau Moïse [1].

Les progrès que la langue des Goths de la Mœsie avait faits à cette époque rendaient les runes peu propres à tracer un ouvrage de la nature de l'Écriture sainte. Ces caractères devenaient chaque jour plus insuffisants pour cette langue, et cela seul aurait sans doute empêché Ulphilas de s'en servir ; mais il dut les rejeter par une raison encore plus forte. Les runes étaient étroitement liées avec l'idolâtrie et la magie ; elles formaient les talismans des peuples septentrionaux ; on les employait dans les maléfices, les enchantements et l'évocation des morts [2] ; les chrétiens devaient les avoir en horreur, et c'eût été une profanation d'écrire la Bible avec ces caractères impies. Ulphilas en voulut d'autres qui fussent consacrés, pour la première fois, à cet auguste usage, et ceux qu'il employa, plus nombreux, mieux adaptés aux sons qu'ils devaient représenter, firent renoncer les Goths du Danube à se servir des anciens.

Ces conjectures me paraissent probables et sont appuyées par ce que l'on connaît du sort des runes dans d'autres pays. J'ai déjà dit que le christianisme les avait anéanties en Angleterre. On sait encore qu'en Suède, les missionnaires de Rome

[1] Théodoret, *Hist. Eccles.* IV, 3. — Philostorg. *Hist. Eccl.* II, 5. — Cassiod. *Hist. Tripart.* VIII, 13.

[2] Ol. Verel, *Not. ad Hervorar Saga*, cap. VII, p. 68. — Wormius, *Danic. litter. antiq.* p. 35. — Stephan. *ad Sax. Grammat.* p. 45, 46. — De Bock, *Essai sur le Sabéisme*, chap. 9, p. 87. — J. G. Stenberg, *De Runar. patr. et orig.* — Les runes magiques étaient appelées *Svartrae runa* : celles qu'on employait aux maléfices *Spalldruner*. *Feikiuruner* était le nom de celles qui évoquaient les mânes ; on les gravait sur une tablette qu'on plaçait sous la langue d'un mort, et il parlait. — On peut voir sur les runes magiques les instructions données, dans l'*Edda*, par Brynhilde à Sigurd. (*Brynildar-Quida*, I.)

qui combattaient l'idolâtrie depuis le neuvième siècle, regardèrent les runes comme un grand obstacle à leurs succès. Le pape Sylvestre II insista sur leur abolition, et le roi Olaüs, surnommé le *tributaire*, ordonna, au commencement du onzième siècle, qu'on substituerait l'écriture latine aux anciens caractères. A la suite de cette décision, les missionnaires détruisirent, autant qu'ils le purent, les monuments du paganisme, et n'épargnèrent pas ceux de l'histoire [1]. Cependant il faut convenir qu'on continua en Suède, longtemps après cette époque, à graver des inscriptions runiques [2], et l'on dit même que ces caractères étaient encore en usage au siècle dernier dans la Dalécarlie [3]. Les historiens espagnols racontent aussi qu'au douzième siècle les caractères d'Ulphilas essuyèrent en Espagne la même disgrâce qu'ils avaient fait éprouver aux runes. Roderic de Tolède, auteur du treizième siècle, dit, qu'à l'instigation de l'archevêque Bernard, un concile ordonna qu'à l'avenir « on ne se servirait plus des caractères inventés par Ulphilas, et qu'ils seraient remplacés par les lettres françaises [4]. » Il y a cependant quelques raisons de croire que les *caractères tolétans* qu'on défendait, ont été mal à propos confondus avec les runes et les lettres d'Ulphilas, tandis qu'ils n'étaient que des caractères wisigoths, dérivés de l'écriture latine et dont on faisait usage dès le sixième siècle dans le royaume de Toulouse [5].

[1] Eric Schroder, *Lexic. latino-scandic. quadr. præf.* Holmiæ 1637. — Brynolf Sueno *apud* Stephan. *Not. ad Sax. Gramm.* p. 46, 47. — Bircherodii *Epist. apud Westphal. Monument. Cimbric. et Megalopol.* t. III. — Alg. Scarin, *De Causis defect. histor. patriæ.* — Celsius, *Hist. Bibl. Stockholm.* p. 3. — Wachter, *Glossar.* voce *Stab.* — Ol. Verel, *Epit. hist. suio-goth.* p. 50, 51. — Les convertisseurs ont toujours attaqué les livres de leurs prosélytes. Ainsi le cardinal Ximenès brûla les livres des Maures après la prise de Grenade ; l'archevêque Ménessès détruisit une grande quantité de livres syriaques à Angamala, etc.

[2] Ol. Wormius, *Litter. Runic.* cap. XXVIII.

[3] R. E. Nesman, *Historiola ling. Dalecarlic.* p. 30-34. Upsal 1733, 4°.

[4] Roderic. Toletan. lib. VI *Rer. Hispanic.* 30. — Ferreras, *Hist. d'Espagne*, t. III, p. 270.

[5] *Nouveau Traité de Diplomatique*, t. III, p. 318, 329. — Esberg, *Ulphil. Goth.*

Plusieurs philologues ont pensé que les caractères attribués à Ulphilas existaient chez les Goths longtemps avant cet évêque et qu'il avait passé pour en être l'inventeur [1], parce que la version de la Bible leur avait donné tout d'un coup une grande célébrité. Il n'existe aucun témoignage en faveur de cette opinion ; mais il serait possible qu'avant Ulphilas les Goths de la Mœsie eussent tenté d'adapter à leur langue les caractères de l'alphabet grec, et de pareils efforts auraient sans doute contribué au perfectionnement du langage et de la grammaire. Quoi qu'il en soit, on s'est servi d'une expression peu exacte lorsqu'on a dit qu'Ulphilas *avait inventé* les caractères dont il fit usage. Des vingt-cinq lettres employées dans le Manuscrit d'argent quinze sont évidemment prises de l'alphabet grec [2], huit appartiennent à l'alphabet latin [3]; deux autres, qui ont la

Episcop. § 1, p. 37. — Eccard (*Franc. Oriental.* t. I, p. 419) a soutenu, sans alléguer de preuves bien convaincantes, que les peuples de la Thuringe, de la Hesse et de la Franconie avaient eu l'usage des runes, jusqu'au temps où l'Anglo-Saxon saint Boniface vint leur prêcher l'Évangile et remplacer cette antique écriture par les caractères de sa nation. D'après cette assertion d'Eccard, Boniface aurait porté en Allemagne les caractères usités en Angleterre avant Alfred le Grand. Hickes (*Gramm. anglo-sax.* p. 168 et seq.) a fait graver quelques morceaux latins et grecs écrits à cette époque avec ces caractères, et a publié aussi quelques chartes. Je ne saurais dire si ces lettres répondent à la description que fait Brower de celles d'un Évangile de l'abbaye de Fulde, qui passait pour être écrit de la main de saint Boniface, et pour avoir été trouvé dans ses effets après son martyre... « Alter codex est Evangeliorum, in octavâ brevisculâ, hoc sanctior quod litterarum sulci manu S^i Bonifacii impressi sint, litteris sic invicem implexis, ut laqueos mentiantur et plagas reticulorum... » (Ap. Bolland. Jun. t. I, p. 493, § 28.)

[1] Theod. Zvinger, *Theatr. vitæ human.* t IV, lib. 1. — G. J. Voss. *De art. Gramm.* I, cap. 9. — Moreri, *Diction.* — Bonav. Vulcanius, *in dedicat. dissert, de ling. et litt. Getarum.*

[2] Isidor. Hispal. *Chr.* p. 271 : « Ad instar Græcarum litterarum Gothicas tunc reperit litteras... » Ang. Mai, *Ulph. part. ined. specim. præf.* p. XII. — T. Mareschall. *Obs. de Vers. goth.* p. 387. — Loccenius, *Antiquit. suio-goth.* II, cap. 14.

[3] Hickes (*Grammat. anglo-sax. et mœso-goth. præf.* p. IX, et p. 3) a comparé l'alphabet du Manuscrit d'argent avec les caractères grecs et latins d'un ms. des Actes des Apôtres de la bibliothèque Bodleienne, que l'on connaît sous la désignation de *Laudianus* 3.

valeur de *th* et de *hw*, sont étrangères à ces alphabets et furent destinées à représenter des sons que les lettres grecques et latines ne rendaient pas assez exactement [1]. J'ai déjà fait remarquer que le premier de ces deux caractères était une rune qui fut conservée de l'ancien alphabet dont elle atteste l'usage. Ulphilas adopta en grande partie la manière de compter des Grecs.

Quelques savants du premier ordre [2] ont pensé que les caractères avec lesquels la version gothique est écrite n'étaient que des caractères latins, et un auteur anglais [3] a prétendu que la version latine qui fait partie du célèbre manuscrit de

[1] Voici l'alphabet d'Ulphilas. (Wetstein, *Proleg.* p. 114.)

Lettres purement latines..... d. F. G. h. R. S.
Lettres purement grecques... Γ. Δ. Π. Χ.
Lettres grecques et latines.... A. B. E. I. K. M. N. S. T. Z.
Lettres nouvelles..... ⊙. Ϗ. Ψ. Ϙ. (wh, qu, th, w) et dans les mots grecs, υ.

Ces dernières semblent répondre aux quatre lettres que Chilpéric Ier, roi des Francs, voulut, au sixième siècle (561-594), introduire dans l'alphabet latin dont se servait son peuple, afin de traduire des sons que cet alphabet n'était pas susceptible de rendre. La Croze avait conçu la singulière idée que les caractères du Manuscrit d'argent étaient le résultat de ce changement fait par Chilpéric. (Greg. Tur. *Hist. Franc.* V. 45. — Aimoin, *De gest. Franc.* III, 41. — *Thesaur. Epist. La Crozian.* t. III, p. 91-94.) — D. Wilkins réfuta cette assertion dans la préface qu'il écrivit pour la polyglotte publiée par Chamberlayne, Amsterdam 1715, 4°. Voyez aussi Ihre, *De ling. Cod. Argent.*—Wormius, de son côté (*Litt. Runic.* p. 60 et seq.), cherche à prouver que les caractères de Chilpéric ne sont point tirés du grec, mais qu'ils sont *runiques*. Serait-ce une preuve que les Francs se servaient de runes?

[2] Leibnitz, *Collect. Orat. Dominic.* p. 28. — Villoison, *Not. sur la Notic. de deux Inscript. runiq.* par Akerblad, p. 25, note 16 : « Les Goths avaient leurs caractères particuliers qui sont presque les mêmes que les latins. » — Schœll, *Hist. abrég. de la litt. grecq.* t. II, p. 129 : « ... n'est autre chose que le caractère latin du temps. » — Cellérier, *Introd. au N. T.* p. 208 : « ... que les caractères du Manuscrit d'argent sont d'anciens caractères latins. » — Le comte Castiglione (*Ulphil. part. ined. præf.* p. XII) remarque, à l'occasion des caractères d'Ulphilas, que l'on dit la même chose des caractères arméniens inventés par Mesrobe. Il compare aussi Esdras donnant aux Hébreux les caractères chaldéens à la place des samaritains ou phéniciens. Il conclut que les Goths n'ignoraient pas l'écriture, mais qu'Ulphilas perfectionna leur alphabet et y ajouta quelques lettres.

[3] *Apud* Knittel, § 303.

Cambridge est écrite en *lettres gothiques*. Cette dernière assertion est suffisamment réfutée par la seule inspection du fac-simile du manuscrit de Cambridge que Kipling a publié, et je crois avoir montré précédemment que l'alphabet latin n'a fourni qu'une partie des lettres d'Ulphilas. Il existe cependant un monument qui semblerait singulièrement propre à confirmer l'opinion opposée à la mienne, si l'on pouvait le croire authentique. Il est si singulier et si peu connu que je crois devoir en parler avec détail.

La famille Widmer, de Munich, possédait depuis longtemps un diplôme, écrit sur peau, qu'elle regardait comme un titre de noblesse. Vers le milieu du siècle dernier on découvrit que les lettres de cette pièce étaient semblables à celles du Manuscrit d'argent et qu'il contenait une missive de l'empereur Glycerius adressée au chef des Ostrogoths Widimir. Jean-Adam de Ickstatt composa sur ce sujet une dissertation qui fut imprimée en 1759 et qui donne la gravure de la lettre de Glycerius [1]. Cette lettre est en latin : les caractères sont très-ressemblants à ceux des manuscrits gothiques, et l'empereur romain cherche à persuader au roi Widimir qu'il lui convient de quitter l'Italie et de se réunir aux Wisigoths des Gaules [2]. Tout cela s'accorde très-bien avec l'histoire [3], telle qu'on la déduit de deux fragments de Jornandès dont l'autorité paraît au comte du Buat assez incertaine pour avoir besoin d'être appuyée par la lettre de Glycerius [4].

Aucun autre monument latin ne présente une écriture semblable à celle de cette lettre, et si on la compare avec les fac-simile du Manuscrit d'argent et des manuscrits gothiques découverts par Knittel et par Mai, on reconnaîtra des différences dans la forme des lettres, dans leur valeur, dans leur emploi, ainsi que dans l'orthographe.

On y voit le *th* exprimé par deux lettres, au lieu du caractère unique qui, dans l'alphabet d'Ulphilas, représente ce son.

Le Γ remplace le C.

Le double ΓΓ remplace CC et n'a point le même son que dans les alphabets grec et gothique.

Y grec se trouve, dans le nom *Glycerius*, avec le même son que dans l'alphabet latin.

Le G a la même valeur qu'en latin, *Ostrogothum*, *adstringeret*, au lieu que, dans la langue gothique, il répond au J latin.

[1] Jo. Adami de Ickstatt, *Observat. historico-criticæ in Epistolam autographam Glycerii Imp. ad Vuidimerum Ostrogothorum regem*, Ingolstadii, 4° de 15 pages, fig. — Cette petite dissertation est de la plus grande rareté. Sur l'indication de Monsig[r] Mai, j'en ai trouvé un exemplaire dans la Bibliothèque Angélique à Rome. J. Christoph. Amaducci (*Leges Novellæ V Anecdotæ Imp. Theodosii Jun. et Valentin. III*, Romæ 1767, fol. *præfat.* p. XXXIX) parle de cet exemplaire et d'un autre qui était dans la bibliothèque du cardinal Garampi (*Catal. Bibl. Garamp.* n° 11546, t. IV, p. 238). Il en donne un extrait.

[2] Je place ici la lettre de Glycerius :

« Glycerius Imp. Cæs. inclyto Vuidimero salutem.

« Magnos decent magna et fortes consilium duces. Munificentiam nostram acceptam g..... a nuntio reduce lubenti animo obvenit. Italia Ostrogothum militem, præda vivere assuetum, tanta bellorum devastata serie, adstringeret parsimonia, et multiplici per extrema finium obducta simul exercitu, quem amicum quemve hostem crederet, ignorat. Quidnam memoria dignum gerendum erit ? aut posteritati mandetur ? Unde consilium nostrum capere oportet. Trans Apenninum ducantur Gothorum copiæ et in agrum Gallicum eorum exercitus succedat, tutiore belli eventu, Vesegothorum tam arcto amicitiæ fœdere junctorum rem... ... est, præbet Gallia multifariam quo Italiam.....»

[3] Jornand. *De reb. Goth.* : « Et mox Widemir Italiæ terras intravit et extremum fati munus reddens excessit rebus humanis, successorem relinquens filium suum synonimum quem Glycerius imperator muneribus datis de Italia ad Gallias transtulit.... Widemerus acceptis muneribus simulque mandatis a Glycerio Imp. Gallias tendit. »

Id. *De republic. success.* : «.... quorum Widimer ab Italicis præmiis victus ad partes Galliæ Hispaniæque, omissa Italia, tendit. »

[4] Du Buat, *Hist. anc des peuples de l'Europe*, t. VIII, p. 237, 238 : «... Mais cet historien est encore justifié sur cet article par le hasard le plus singulier peut-être que nous fournisse l'histoire diplomatique. Cet heureux hasard nous a conservé un fragment original d'une lettre que Glycerius...» ...p. 339 : «... Il semble, au reste, que Jornandès ait eu sous les yeux la lettre dont nous venons de rendre compte. » Du Buat ne dit point où se trouvait cette lettre ; mais il avait été ministre de France à Ratisbonne et à Dresde ; il s'était beaucoup occupé de l'histoire de la Bavière, et il avait eu par là connaissance du diplôme de la famille Widmer.

Il résulte de ces remarques qu'en supposant l'authenticité de ce monument hors de doute, on doit conclure que le secrétaire impérial qui l'écrivit, avait quelque connaissance de l'alphabet des Goths, qu'il voulut dans cette occasion s'en prévaloir, mais qu'il le fit avec maladresse, d'une manière inexacte et en appliquant peu habilement au latin les signes de l'alphabet gothique. D'après cette explication, cette lettre ne prouverait donc pas que les caractères gothiques d'Ulphilas ne sont que des caractères latins d'une certaine époque [1].

Mais l'authenticité de la lettre de Glycerius est loin d'être constatée. Le baron de Ickstatt s'est efforcé de la soutenir et a fait valoir la bande de couleur pourpre qui entoure ce parchemin, et qui était le signe de la dignité impériale. La famille Widmer, en vertu de cette lettre, mais cependant à prix d'argent, fut élevée à la baronnie en 1761, en recevant le surnom d'*Amalus;* enfin Jean-Christian d'Arétin, bibliothécaire du roi de Bavière, fit paraître en 1806, dans un journal allemand [2], un mémoire diplomatique par lequel il cherche à établir l'authenticité de ce document. Malgré tous ces efforts, cette authenticité n'est rien moins que reconnue : on sait que l'Académie de Munich ne voulut point imprimer dans ses mémoires la dissertation de Ickstatt, et que Widmer la publia à ses frais. Amaducci ne veut pas se prononcer sur ce point ; mais le savant abbé Marini n'hésita pas à rejeter la lettre de Glycerius comme une imposture [3], et malgré le mémoire de M. d'Arétin, qui déclare que ce monument serait le plus bel ornement d'une bibliothèque, l'Académie de Munich n'a pas voulu profiter du désir que les héritiers du baron Widmer avaient de le vendre. Je pense que

[1] Le jésuite Martin a prétendu avoir vu à la Chine un livre écrit en *latin* et en *caractères gothiques*. André Muller de Greiffenhagen voulut en faire un argument pour prouver que les Goths, dans leurs émigrations, avaient porté le christianisme dans cet empire. (Muller, *Hebdom. Observ. de reb. sinic.* p. 16. — Peringskiold, *ad Vit. Theodoric*, p. 513.)

[2] *Literarischer Anzeiger.*

[3] Marini, *Papiri diplomatici*, p. 349.

la prudence et la critique obligent de souscrire à l'opinion de l'abbé Marini, et que des recherches suivies feraient peut-être découvrir l'origine de ce parchemin. On l'expliquera vraisemblablement comme on a expliqué l'inscription d'un tableau de Brescia que Monsigr Mai a fait connaître [1].

On lit sur ce tableau en caractères d'Ulphilas : *Gulielmo Caio Brixia.* MCDXXLII. L'emploi de ces lettres avant la moitié du quinzième siècle avait de quoi surprendre les savants, et la date se trouvait marquée d'une manière tout à fait inusitée au temps qu'elle indiquait ; mais l'énigme a été découverte. La date du tableau est fausse : il y a erreur ou intention de tromper. Guillaume Caio, Key ou Kay est un peintre hollandais connu [2], et l'on a découvert qu'il fit le portrait du cardinal de Granvelle [3]. Or ce fut, comme nous l'avons dit, Antoine Morillon, bibliothécaire de ce cardinal [4], qui découvrit le Manuscrit d'argent. Son frère, Maximilien Morillon, qui fut vicaire général et archidiacre de Malines, puis évêque de Tournai, tira de ses papiers l'Oraison dominicale en langue gothique et la communiqua à Van Gorp [5]. Enfin un autre bibliothécaire du cardinal de Granvelle, Et. Vinand Pighius, successeur d'Antoine Morillon, transmit aussi à un de ses amis la même prière dans la même langue [6]. Tout cela prouve que les lettres d'Ulphilas commençaient à être connues parmi les personnes qui entouraient le cardinal de Granvelle, et que le peintre Key, qui fit son portrait, put les employer, par singularité, dans un tableau qui maintenant est

[1] Ulphil. *Part. ined. specimen*, p. XXII.

[2] Willem Key, de Bréda, né en 1520 et mort en 1568. (Des Camps, *Vie des peintres flamands*, t. I, p. 133, 134.)

[3] *Giornale Arcadic. di Roma.* 1820. *Gennar.* p. 123.—Des Camps, *ibid.* p. 134. — Oct. Castiglione, *Ulphil. Goth. Vers. epistol. ad Corinth. secund.* Mediol. 1829, 4°, p. 83, 84.

[4] Pighius, *Annal. Romanor. præf. ad lector.*

[5] Bonav. Vulcan. *De litt. et ling. Getar. epist. dedicat.*—Gorop. Becan. *Orig. Antuerp.* t. VII, p. 730.

[6] Sjurd Petri, *De Script. Frisiæ, præf.* — Ussher, *De Script. et sacris vernac.* p. 212, 213.

à Brescia. Quelque occasion pareille, mais encore inconnue, a peut-être donné l'idée et les moyens de forger le diplôme de Munich, dans le but d'illustrer la famille Widmer. Dans l'inscription de Brescia, comme dans la lettre de Glycerius, le G de l'alphabet gothique est mal à propos employé à la place du Γ et le X conserve le son de l'x latin [1], tandis que dans l'alphabet gothique le X répond au χ grec et que l'x latin ne peut se rendre que par deux lettres, ks.

J'ai voulu par ces détails appeler l'attention sur le diplôme de Munich, qui paraît presque absolument inconnu, et prouver que ni ce monument, ni l'inscription du tableau de Brescia ne peuvent appuyer l'opinion qui ne voit que des caractères latins dans l'écriture des manuscrits gothiques.

Les savants qui ont examiné avec soin la version gothique, ont reconnu qu'elle avait pour base le texte grec [2], et ont ainsi confirmé le témoignage de Siméon Métaphraste [3]. Non-seulement l'orthographe adoptée par Ulphilas, plusieurs terminaisons, la formation des mots composés, l'emploi des articles et du duel, l'ordre de la construction, rapprochent du grec la langue et la version des Goths [4]; mais on trouve encore dans cette version des leçons isolées qui ne peuvent venir que de ce que le grec a été mal lu par le traducteur, ou de ce que l'exemplaire dont il se servait avait des fautes de copiste [5]. J'en citerai quelques exemples.

Luc, VII, 25. Gothique, Fodeinai, *victa*; tandis que le grec

[1] Dans le tableau BRIXIA, au lieu de ***BRIKSIA*** ; — dans le diplôme : EXERGITVS, au lieu de ***EKSERSITVS***.

[2] Benzelius, *Defens. Nov. Test.* p. 27. — Wetstein, *Proleg. ad N. T.* p. 116. — *Sacror. Evang. Goth.* edit. Benzel, *præf.* cap. 2. — Ihre, *Ulph. illust. part.* 2ª, p. 134. — Knittel, *Ulph. vers.* § 191, p 361-373. — Michaelis, *Introd.* chap. VII, sect. 36.

[3] *Act. S. Nicetæ apud* Bolland. Sept. t. V, p. 41 : « . . . ἀπὸ τῆς Ἑλλάδος... »

[4] Michaelis, *Introd.* t. II, p. 64-70. — Hug, *Einleitung in die Schriften des N. T.* § 137.

[5] Benzelius, *Sacr. Evang. Goth. præfat.* cap. II, p. VI et VII. — Hug, *ibid.* § 137.

porte τρυφῇ, *luxu*, et les versions italiques *deliciis*. C'est que le traducteur goth a lu τροφῇ, *victu*.

Jean, XVI, 6. Le grec et les versions lisent πεπλήρωκεν, *implevit*; mais l'interprète goth a mis *gadaubida*, *obduravit*, parce qu'il a lu πεπώρωκεν, qui a ce sens.

On peut trouver d'autres exemples dans Junius, Marshall, Benzelius, Bengel [1], Hug, Semler [2], etc.

Ce point de critique est donc rigoureusement prouvé. Mais plusieurs autres questions se présentent. Il faut d'abord déterminer à quelle famille ou à quelle récension appartenait le texte grec qu'Ulphilas traduisit. Il est encore évident que la version gothique abandonne quelquefois ce texte et qu'elle a de nombreux rapports avec les versions latines. Il faut dès lors remonter à la source de ces anomalies, examiner si l'évêque goth, laissant de côté la récension qu'il avait principalement adoptée, consulta et suivit quelquefois une autre récension, ou s'il adopta de temps en temps les leçons des versions latines; enfin si la traduction d'Ulphilas, portée par les Ostrogoths en Italie, y subit des changements; quelle fut la nature de ces altérations, et si elles furent faites avec quelque intention.

Hug s'est attaché à déterminer la récension que le traducteur goth a suivie [3]. Il choisit pour cet examen le chapitre XI de saint Marc, et il montre que la généralité des leçons s'accorde avec la récension de Lucien (famille constantinopolitaine de Griesbach). Il trouve à peine une leçon de celle d'Hésychius, et il croit reconnaître dans deux autres la récension qu'il attribue (sans beaucoup de fondement) à Origène [4]. Voici deux exemples de la récension constantinopolitaine :

[1] Bengel, *Apparat. critic.* p. 408.

[2] Semler, *Apparat.* p. 71.

[3] Hug, *Einleitung, etc.* § 138.

[4] Le passage suivant de saint Jérôme (*Præf. ad Paralip.* t. I, p. 1025 *Oper.*) contient l'abrégé du système de Hug : « Alexandria et Ægyptus in septuaginta suis Hesychium laudat auctorem. Constantinopolis usque Antiochiam Luciani martyris exemplaria probat. Mediæ inter has provinciæ Palestinos codices le-

Marc, IX, 20. Tahida ïna; *laceravit eum*, comme le texte de Constantinople ἐσπάραξεν αὐτόν. Dans la famille occidentale, le manuscrit de Cambridge, ceux du marquis de Velez, les versions italiques et la Vulgate portent : ἐτάραξεν αὐτόν, *conturbavit eum*.

Marc, XI, 2. Andbindandans ïna attiuthits; *solventes illum adducite*, répond exactement au grec : λυσάντες αὐτὸν ἀγάγετε : tandis que la récension alexandrine ou d'Hésychius porte : λύσατε αὐτὸν καὶ φέρετε, comme on lit dans les manuscrits du Vatican, d'Ephrem, dans les versions cophtes, italiques et dans la Vulgate : *solvite eum et adducite*.

Quant aux rapports de la version gothique avec les manuscrits latins, Mill a déjà remarqué son accord fréquent avec le manuscrit de Cambridge [1], mais comme cet accord pourrait ne prouver que l'affinité de la version gothique avec le grec de la récension occidentale, et qu'on pourrait en conclure qu'Ulphilas consulta des manuscrits grecs de cette récension, je passerai sous silence les nombreuses leçons occidentales que contient la version gothique et je me bornerai à rappeler quelques-unes des leçons qui, ne se retrouvant pas dans les manuscrits grecs de la récension occidentale, établissent une ressemblance plus immédiate avec les manuscrits latins. Il faut d'abord remarquer l'ordre des Évangiles dans le Manuscrit d'argent; il était déjà interverti lorsqu'il était à l'abbaye de Werden [2], et il n'a pas été rétabli lorsque le comte de la Gardie l'a fait relier [3]; mais les canons harmoniques inscrits au bas des pages indiquent l'arrangement primitif des Évangiles qui se suivaient dans cet ordre : Matthieu, Jean, Luc, Marc [4]. C'est précisément l'ordre habituel des manuscrits latins, et celui du manuscrit de Cambridge.

gunt quos ab Origene elaboratos Eusebius et Pamphylus vulgaverunt : totusque orbis hac inter se trifaria varietate compugnat. »

[1] Mill, *Prolegom. ad Nov. Test.* p. 151.

[2] Arnold. Mercator. *apud* Grater. *Inscript.* p. 146.

[3] Junii *Epist. dedicat.* p. 6. — Ihre, *Analect. Ulphil. dissert.* 1ª, § V.

[4] Ihre, *ibid.*

Voici donc quelques-unes des leçons qui se trouvent dans la version gothique et dans les versions latines, sans être dans les manuscrits grecs.

Matthieu, VIII, 18. Haihait galeithan siponjans hindar marein; *jussit abire discipulos trans mare*. Les manuscrits grecs n'ont point le mot *discipulos*, la Vulgate même ne l'a pas; mais il se trouve dans les versions italiques des manuscrits de Vérone, de Verceil, de Colbert, de Saint-Germain et de Clermont, ainsi que dans la version anglo-saxonne faite sur le latin. On ne saurait faire une objection de ce que ce mot se lit dans la version slave, puisque cette version, faite au neuvième siècle, sur le texte de Constantinople, a des interpolations prises du latin.

Luc, I, 3. Jah ahmin weihama, *et spiritu sancto*, ne se lit dans aucun manuscrit grec, mais on trouve ces mots, qui ont passé pour une interpolation, dans les manuscrits latins de Vérone, dans celui de Saint-Germain, et dans un manuscrit de Bodlei cité par Mill [1].

Luc, I, 29. A la fin de ce verset, le manuscrit d'Upsal ajoute : thatei sva thiuthida izai; *quod sic benedixit illi*. Marshall n'a vu cette addition nulle part. Ihre croit que Mastricht l'a citée comme étant dans un manuscrit grec du collége de Gonville à Cambridge; mais Griesbach juge cette citation fausse, en voit la cause dans une erreur de signe, et pense que Mastricht a voulu indiquer la version gothique. Benzelius croit que c'est une note marginale passée dans le texte, mais ces mêmes mots se trouvent dans les manuscrits latins de Brescia et de Saint-Germain.

Jean, VII, 12. Sunjeins ist, *verus est*; le grec dit ἀγαθός ἐστιν. — On trouve *verax est* dans le manuscrit latin de Brescia.

Rom. XII, 3. Allaim visandam in izvis; *omnibus existentibus inter vos*. La version latine qui accompagne ces fragments de l'épître aux Romains dans le manuscrit de Wolfenbuttel,

[1] V. Bengel, *Introd.* p. 404.

les manuscrits latins de Clermont et de Saint-Germain, les Pères latins et la Vulgate ont, comme le traducteur goth : *omnibus qui sunt inter vos*; tandis que le texte grec met cette phrase au singulier : παντὶ τῷ ὄντι ἐν ὑμῖν.

Luc, IX, 43. Du hwe weis ni mahtedum usdreiban thamma: ïth iaisus quath. thata kuni ni usgaggith nibaï ïn bidom ja ïn fastubnja. *Quare nos non poteramus expellere illum? Jesus autem dixit : Hoc genus non exit nisi precibus et jejunio.* Aucun manuscrit grec n'a ce passage qui semble pris de Matthieu, XVII, 19, 21, et de Marc, IX, 28, 29. La Vulgate ne l'a pas non plus; mais il se trouve dans la version italique des manuscrits de Corbie, de Brescia et de Colbert. Hug croit que c'est une interpolation faite en Italie d'après le latin.

Luc, IX, 50. Ni ainshun auk ist manne. saei ni gavaurkjai maht in nomin meinamma. *Nec ullus est hominum qui non faciat virtutem in nomine meo.* Aucun manuscrit grec n'a ce passage, mais on lit dans la version italique du manuscrit de Colbert (n° 4051, publié par Sabatier) : *nemo est enim qui non faciat virtutem in nomine meo*, et les manuscrits de Vérone et de Verceil ont cette même phrase à laquelle ils ajoutent : *et poterit malè loqui de me.* Il se peut que cette leçon dérive d'une interpolation de Marc, IX, 39; mais quoi qu'il en soit, Junius a eu grand tort de la retrancher de son édition des Évangiles gothiques, car elle est en toutes lettres dans le Manuscrit d'argent.

Cette leçon et la précédente (Luc, IX, 43) sont d'une grande importance. Marshall a cru que ces interpolations pouvaient venir de l'*Harmonie* (Dia Tessarôn) composée au cinquième siècle par Tatien, mais elles me paraissent plus anciennes et remonter aux premières versions latines du Nouveau Testament. On sait qu'il en fut fait une *quantité innombrable* [1], et

[1] Augustin, *De Doct. Christ.* II, 11, n° 16 : « Qui Scripturas ex hebræa lingua in græcam verterunt numerari possunt, latini autem interpretes nullo modo. Ut enim cuique primis fidei temporibus in manus venit Codex græcus ausus est interpretari. »

saint Jérôme remarque [1] que des passages d'un Évangile s'introduisirent, par diverses causes, dans un autre. Ces additions, dans les versions latines, sont donc fort anciennes et antérieures à Ulphilas. Celle qui nous occupe (Luc, IX, 50) a en particulier un caractère d'ancienneté fondé sur une opinion religieuse [2]. Ces interpolations tirées des versions latines, qui se retrouvent dans la traduction gothique, sont une forte preuve qu'Ulphilas les consulta, à moins qu'on ne croie, avec Ihre, Knittel et Hug, que cette traduction fut postérieurement altérée en Italie, opinion que j'examinerai plus bas. En l'écartant pour le moment, on ne peut expliquer les leçons latines de la version gothique que de deux manières : 1° En disant que, en outre du texte grec constantinopolitain, Ulphilas a consulté la récension occidentale, et que les manuscrits grecs dont il a tiré ces leçons ont complétement disparu sans laisser la moindre trace. 2° En admettant qu'il a consulté les versions latines, et que quelquefois il en a adopté les leçons de préférence à celles du grec. La première de ces hypothèses est fort invraisemblable, tandis que la position géographique des Goths, leurs relations avec les Romains et leur séjour dans un pays qui a toujours conservé en partie la langue latine, appuient fortement la seconde explication.

Les Goths, chassés des rives de la Vistule par d'autres nations, étaient parvenus sur les bords du Danube dans le second siècle de l'ère chrétienne, et quelques-unes de leurs tribus obtinrent des établissements dans la Dacie, la Pannonie et la

[1] Hieronym. *Præf. in IV Evang. ad Damas.* t. I, p. 1426 *Oper.* : « Magnus siquidem hic in nostris Codicibus error inolevit, dum quod in eadem re alius Evangelista plus dixit, in alio quia minus putaverint, addiderunt.... unde accidit ut apud nos mixta sunt omnia et in Marco plura Lucæ atque Mathæi, rursus in Mathæo plura Johannis et Marci, et in cæteris reliquorum quæ aliis propria inveniuntur. »

[2] Benzelius, *Not. ad Evang. Goth.* p. 236 : « Olent autem scholia illius ætatis, id est antiquissimæ, quâ Christianis in universum omnibus communia esse dona miraculorum credebatur quod ex Irenæo et Origene copiose docere possemus. »

Mœsie [1]. La prédication du christianisme, les guerres et les alliances entre les Goths et les Romains, les troupes auxiliaires que ces barbares fournissaient à l'Empire, les colonies romaines établies dans la Dacie, firent connaître aux Goths la langue latine. Les restes des colonies abandonnées par Aurélien, se mêlant par la suite aux débris des divers peuples qui se succédèrent dans ces régions, formèrent la nation des Valaques, dont l'histoire et le langage conservent les traces de son origine romaine, malgré de nombreuses vicissitudes. Transportés au delà du Volga, ramenés vers le Danube par les Patzinaces leurs maîtres, établis au milieu des Grecs du Pinde par les empereurs de Constantinople, toujours les Valaques conservèrent le langage dérivé du latin qu'ils devaient à leur situation première sur le Danube [2]. La langue latine, au cinquième siècle, obtenait dans la Mœsie inférieure la préférence sur la langue grecque [3]. L'on sait encore que les Goths avaient eu des établissements dans la Pannonie [4], et que cette province, dès le temps d'Auguste, avait l'usage du latin et la connaissance de la littérature romaine [5]. Tous ces détails prouvent que la langue latine était très-répandue, et dans tous les temps très-enracinée dans le pays des Goths. Elle ne put être inconnue à leur primat. On trouve dans la version gothique des mots évidemment pris du latin [6], et Ulphilas, comme nous l'avons vu, mit des lettres latines dans l'alphabet qu'il composa pour

[1] Dio Cass. LXXI, 11, 12. — Jul. Capitolin. *Marc. Aurel.* 17. — Gatterer, *in Comment. Gotting.* t. XIII, p. 95, 96.

[2] Lucius, *De Regn. Dalmat.* lib. V, cap. 5. — Danville, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript.* t. XXX, p. 251, 258. — Id. *États formés en Europe*, p. 238-265.

[3] Lequien, *Oriens Christ.* t. I, col. 1217.

[4] Constant. Porphyr. *De Adm. Imp.* cap. 25. — *Hist. Miscell.* XIV, p. 94, ed. Murator.

[5] Velleius Paterc. II, 110.

[6] Lucarn. Aiz. Annom. Anakumbjan. Militondas. Faskja, etc. V. Wachter, *De ling. Cod. Argentei.* — Ihre a voulu prouver qu'il fallait au contraire chercher dans le gothique les racines des mots latins.

son peuple. Ce dernier fait, que La Croze ne pouvait expliquer [1], paraît très-naturel après ce que nous venons de dire.

On est donc fondé à croire qu'Ulphilas eut une égale connaissance du grec et du latin, et que, dans le pays qu'il habitait, il put facilement se servir pour faire sa version des manuscrits de ces deux langues. On peut penser encore qu'il n'eut de manuscrits grecs que ceux de la récension de Constantinople, car il est peu probable que des manuscrits grecs de la récension occidentale se trouvassent au quatrième siècle dans les environs de la capitale de l'Orient, et si le hasard les y eût apportés, ils auraient sans doute été regardés avec mépris et comme des copies altérées dont il fallait se garder de faire usage. Cette réflexion, qui me semble importante, tend à prouver que les nombreuses leçons occidentales qui se trouvent dans la version gothique ne prennent point leur origine dans aucun manuscrit grec, mais qu'elles dérivent immédiatement des manuscrits latins que le traducteur avait consultés. Sur les bords du Danube, dans ce pays où l'on parlait latin depuis le temps de Trajan, les chrétiens pouvaient et devaient avoir des manuscrits latins de la Bible, mais ils n'avaient aucune raison pour faire venir des manuscrits grecs de l'Occident. Il y a dans les Évangiles gothiques quelques passages qui pourraient être attribués, si l'on négligeait les considérations que nous venons de présenter, à une combinaison faite par Ulphilas des leçons qu'il trouvait dans les manuscrits grecs de familles diverses. Ainsi, quand on lit (Math. IX, 8) : *Manageins ohtedun sildaleikjandans*: *Turbæ timuerunt mirantes*, on pourrait croire qu'Ulphilas a réuni les leçons des manuscrits grecs dont les uns portent ἐθαύμασαν et les autres ἐφοβήθησαν. Mais si l'on admet les remarques que j'ai faites, on pensera qu'Ulphilas n'a point eu sous les yeux la leçon grecque occidentale, mais qu'il a suivi la version latine qui portait *admirantes timuerunt*, et certes il

[1] *Thesaur. Epist. Lacroz.* t. III, p. 91, 92.

est remarquable que cette variante se trouve dans le manuscrit de Brescia, et qu'ainsi la leçon suivie par Ulphilas existe encore dans un manuscrit latin.

Examinons maintenant quelles altérations la version gothique a pu recevoir depuis son origine jusqu'au temps où les fragments qui nous restent ont été écrits.

Tant que le Manuscrit d'argent fut l'unique monument de la langue des Goths, il n'était guère possible de déterminer avec quelque précision l'âge de ce manuscrit. On pouvait être incertain entre les siècles pendant lesquels cette langue a été en usage. Le manuscrit de Wolfenbuttel a éclairci cette question[1]. L'ancienne écriture y est divisée en deux colonnes : l'une contient la version gothique, l'autre une version latine. Cette dernière doit être rapportée au sixième siècle et détermine l'époque de l'écriture gothique[2]. Le Manuscrit d'argent, qui est écrit en plus gros caractères, et qui, en le comparant aux fragments de Wolfenbuttel, présente quelques différences légères, ne s'éloigne pas de cette époque et fut écrit comme eux en Italie, au temps des Ostrogoths[3], vraisemblablement sous Théodoric ou sous Amalasunthe. C'est en effet le temps où l'on écrivait beaucoup en lettres onciales, et où le luxe des lettres d'or et d'argent sur du vélin pourpre était le plus fréquent. En comparant les fac-simile des manuscrits d'Upsal et de Wolfenbuttel[4] avec les manuscrits grecs et latins en lettres onciales

[1] Knittel, § 303, p. 503.

[2] Knittel, § 217, 218.

[3] Knittel, § 205, 225. — Ihre, *De ling. Cod. Arg.* § XVII.

[4] Les fac-simile du Manuscrit d'argent se trouvent dans Knittel, *Ulphil. Vers. nonnul. cap. Epist. Pauli ad Roman.* 1762, 4°. — *Chronic. Gotwic.* 1732, fol. t. I, p. 1. — Hickes, *Ling. vet. sept. thes.* 1705, fol. *præf.* p. VIII. — Ihre, *Analect. Ulphil.* 1769, réimprimé dans Busching, *Scripta Vers. Ulphil. et ling. mœso-goth. illust.* Berolin. 1773, 4°. — Les éditions de Junius et de Benzelius sont imprimées avec des caractères gothiques d'après le Manuscrit d'argent, mais n'en sont pas une imitation exacte, non plus que les fragments en caractères gothiques qu'on trouve dans Gruter, *Inscript.* p. 147, 148, et dans la dissertation *De litt. ling. Getar.* publiée par Vulcanius.

des cinquième, sixième et septième siècles, on trouve dans la plus grande partie des caractères une très-grande ressemblance. Les fragments gothiques de Milan paraissent aussi du sixième siècle.

Il est probable qu'Ulphilas ne termina sa version qu'après que les Goths eurent passé le Danube et furent établis dans la Mœsie. En supposant les manuscrits gothiques qui nous restent écrits vers la fin du règne de Théodoric, il ne s'écoula qu'un peu plus d'un siècle entre l'époque où Ulphilas publia sa version et celle où ces manuscrits furent transcrits. Le respect que les Goths avaient sans doute pour l'ouvrage de leur grand évêque dut les empêcher de l'altérer, et il n'est nullement probable que, dans cet espace de temps, on ait fait un travail dans ce but. Les copies de l'Écriture sainte en langue gothique durent être peu nombreuses et se succéder lentement, car il n'y avait pas un grand nombre de gens lettrés parmi les Goths[1]. Je suis donc très-porté à croire que les altérations que put subir la version d'Ulphilas, de copie en copie jusqu'à celles qui nous restent, se réduisent à quelques scholies, à quelques notes explicatives des mots peu connus, qui passèrent dans le texte, et que les variantes plus importantes, qui ne peuvent se rapporter à cette cause, appartiennent au travail primitif d'Ulphilas.

Ihre[2] et quelques autres philologues ont pensé que la version d'Ulphilas avait été altérée « en Italie, dans le but de la rapprocher des versions de l'Église latine. » J'avais d'abord adopté cette opinion, mais maintenant je la rejette après un examen approfondi.

Il ne faut pas s'imaginer, avec Richard Simon, que dès les premiers temps du christianisme l'Église latine eut une version autorisée pour le service public[3]. Bien loin de là, il parut

[1] Procop. *Bell. Goth.* I, 2.

[2] *Dissert. de ling. Cod. Argent.* § XVII, XVIII.

[3] Simon, *Hist. critiq. des vers. du N. T.* chap. III, p. 25 et suiv. Il croit que la

tout à coup une foule de versions latines ; chaque Église eut la sienne, et elles étaient le résultat des explications que les docteurs donnaient à ceux qui n'entendaient pas le grec [1]. Quelles que fussent les versions en usage en Italie, la multitude de celles qui étaient employées par d'autres Églises orthodoxes devait empêcher d'avoir pour une d'elles une préférence exclusive, et l'on voit en effet qu'après que la nouvelle version de saint Jérôme fut répandue, le pape saint Grégoire en fit usage avec l'ancienne version [2]. « L'Église romaine, écrivait-il, se sert de l'une et de l'autre. » Ainsi vers le temps où nos manuscrits gothiques furent écrits, *on n'avait point encore de version latine autorisée et qui dut exclure toutes les autres.* Il n'y avait donc aucune raison pour altérer l'œuvre d'Ulphilas pour la rapprocher des versions latines qui étaient loin d'être d'accord entre elles [3], et dont aucune n'était imposée par l'autorité ecclésiastique. En effet, la version gothique s'éloigne trop souvent des anciennes versions latines qui nous restent et de la Vulgate de saint Jérôme, pour qu'on puisse croire qu'elles ont servi à la réformer. Il faudrait donc qu'elle l'eût été d'après une version latine qui ne nous serait point parvenue ; mais alors nous devrions la trouver dans la colonne latine du manuscrit de Wolfenbuttel, car on aurait sans doute choisi cette version pour la mettre en regard avec le gothique, qui devrait s'accorder avec elle. Or, dans les fragments d'un petit nombre de versets (41 versets) qu'on trouve dans le manuscrit de Wolfenbuttel, en comparant la colonne gothique à la colonne latine, on compte dix-neuf

version *Itala*, à laquelle saint Augustin donnait la préférence, était cette version autorisée, et il veut que ce soit celle qui fait partie du ms. de Cambridge.

[1] Michaelis, *Introd.* chap. VII, sect. 25, p. 19.

[2] S. Gregor. *Præfat. ad Moral. exposit. ad Job. ad fin.* : « Novam verò translationem dissero, sed ut comprobationis causa exigit, nunc novam, nunc veterem, per testimonia assero, ut, quia sedes apostolica, cui auctore Deo præsideo, utràque utitur, mei quoque labor studii ex utràque fulciatur. »

[3] Hieronym. : « Si latinis exemplaribus fides est adhibenda, respondeant quibus? tot enim sunt exemplaria pæne quot codices. »

variantes [1] ; cela prouve que le gothique et le latin n'ont point été mis d'accord, et que, même écrits à côté l'un de l'autre, ils n'ont eu aucune influence l'un sur l'autre.

Je dois relever ici une erreur de Knittel. Il prétend [2] « que les Goths avaient une version latine consacrée par l'autorité publique et l'usage général, » que ce n'était pas celle de saint Jérôme, et qu'elle était « telle que saint Jérôme ne l'avait jamais vue : » *Et quidem* (*id quod caput rei est*) *talem quam nec unquam viderat Hieronymus.* Il cite en témoignage la lettre que saint Jérôme écrivit, vers l'an 403, à Sunnia et Fretella, Goths de la Germanie. Ces Goths, qui s'occupaient de la critique biblique, avaient consulté Jérôme sur les variantes qui se trouvaient dans les versions grecques et latines des Psaumes, et lui avaient demandé quelles étaient les leçons conformes au texte hébreu. Ils lui avaient envoyé une liste des passages sur lesquels ils désiraient des éclaircissements, et saint Jérôme, dans sa réponse [3], les répète mot à mot : *juxta digestionem schedulæ vestræ.* Or Knittel me paraît s'appuyer bien à tort sur cette lettre, car on voit clairement, en la lisant, que les Goths qui consultaient saint Jérôme avaient adopté la version des Psaumes qu'il avait faite à Bethléem d'après le grec des Septante, contenu dans les Hexaples [4]. Ces Goths citent cette version : on

[1] Knittel, p. 392, 393.

[2] Knittel, § 208, p. 388.

[3] Hieronym. *Oper.* t. II, p. 626 et seq. edit. Martianay.

[4] Saint Jérôme corrigea ou traduisit trois fois les Psaumes : 1° à Rome, vers l'an 382 ; il les corrigea d'après le grec des LXX. Cette version est connue sous le nom de *Psalterium Romanum* ; 2° à Bethléem, entre les années 384 et 390 ; il en fit une version sur les LXX des Hexaples : elle porte le nom de *Psalterium Gallicanum* ; 3° vers l'an 391, il fit une autre traduction sur le texte hébreu. Ces trois versions existent (Hieronym. *Oper.* t. I), et les passages indiqués par Sunnia et Fretella concordent exactement avec le *Psalterium Gallicanum* ; il n'y a presque pas d'exception. La manière dont saint Jérôme relève quelques erreurs de copiste, prouve sans réplique qu'il avoue la version latine citée par les critiques goths. Par exemple, Ps. LXXIII, v. 8, il montre qu'une altération a été produite par l'introduction dans sa version d'une note qu'il avait mise à la marge : « Et miror quomodo a latere adnotationem nostram nescio quis teme-

voit qu'elle leur est parvenue déjà légèrement altérée, et saint Jérôme relève ces altérations, reconnaît cette version pour son ouvrage, la justifie, la défend. Cette lettre est donc bien loin de prouver que *les Goths avaient une version latine reconnue par l'autorité publique*. Ils avaient, au contraire, toujours eu la liberté de choisir parmi les versions italiques, et, à l'époque dont nous parlons, ils commençaient à leur préférer celle de saint Jérôme.

L'usage d'écrire le Nouveau Testament en deux colonnes et en deux langues a certainement pu introduire quelque confusion et quelques interpolations ; mais on a presque toujours exagéré l'action des versions sur le texte et l'influence que deux versions écrites en regard pouvaient avoir l'une sur l'autre. C'est ainsi qu'on a cru autrefois que le texte grec des manuscrits gréco-latins avait été altéré d'après les versions latines. Depuis Erasme, on les accusait de latiniser[1] ; mais maintenant on a apprécié cette accusation, et le principe des familles a montré que les diverses leçons des textes grecs avaient une tout autre origine[2]. Je ne saurais croire que les versions latines aient eu, après Ulphilas, une grande influence sur sa traduction. Quelques-uns des Goths établis en Italie voulurent avoir, par piété ou par curiosité, une version latine à côté de leur version nationale ; mais ces deux versions furent écrites indépendamment l'une de l'autre, et il n'y eut jamais un travail critique exécuté pour rapprocher le goth du latin. La raison alléguée par Hug[3], que de pareilles corrections pouvaient se faire par égard pour la calligraphie et pour avoir dans chaque

rarius scribendam in corpore putaverit quam nos pro eruditione legentis scripsimus hoc modo, etc. »

[1] Wetstein, *Proleyom.* — Chr. Bened. Michaelis, *De var. lect. N. T. cautè colligend.* § 83-98, p. 91-108.

[2] Woide, *Præfat. ad Cod. Alexandr.* — Michaelis, *Introd.* chap. VIII, sect. III, t. II, p. 88 et suiv. — Griesbach, *Symb. crit.* t. I. — Cellérier, *Essai d'une introd. critiq.* p. 74-76.

[3] Hug, *Einleitung*, p. 487.

colonne le même nombre de lignes, me paraît avoir très-peu de force. Les copistes ou calligraphes n'étaient pas assez savants pour cela ; rarement ils savaient bien les deux langues, et ils pouvaient bien faire des fautes, mais non pas corriger une version par une autre.

Il est une autre source d'altérations dont Hug a parlé et que j'admets comme lui : ce sont les scholies qui, d'abord écrites à la marge, ont passé dans le texte lorsqu'on a de nouveau copié le manuscrit. J'ai déjà remarqué que, dans l'espace de temps qui s'écoula entre Ulphilas et l'écrivain du Manuscrit d'argent, la succession des copies ne dut pas être rapide, ni ces copies bien nombreuses. Mais, quoi qu'il en soit, des altérations de cette espèce ont eu lieu, et il faut examiner leur nature, après avoir averti de nouveau que je ne saurais regarder comme des notes passées de la marge dans le texte les leçons occidentales que j'ai attribuées ci-dessus au travail critique d'Ulphilas. Ainsi Benzelius a pris pour une note marginale les mots : *Quod sic bene dixit illi* qui, dans le gothique, terminent Luc I, 29 ; mais cette addition se trouvant dans les manuscrits latins de Brescia et de Saint-Germain, je lui crois une toute autre origine.

Avant de rechercher dans la version gothique, telle qu'elle nous est parvenue, les notes marginales que les copistes ont pu y faire entrer, voyons quelles altérations elle aurait reçues, si, en la copiant encore une fois, on y avait inséré les scholies qui existent maintenant à la marge des manuscrits. En les examinant, on trouvera qu'elles ne sont que des explications de quelques mots peut-être peu connus, et nullement des variantes acquises par la collation d'autres manuscrits. Si on les introduisait dans la version d'Ulphilas, elles y produiraient bien moins des leçons nouvelles que des répétitions dont l'origine serait facile à reconnaître. Voici quelques exemples :

Luc III, 14. Jah waldaith annom izvaraim. *Et dominamini stipendiis vestris.* Le grec : ἀρκεῖσθε τοῖς ὀψωνίοις ὑμῶν.

En marge du Manuscrit d'argent on lit : Ganohidai sijuth — *contenti estote*. Ce passage est un de ceux qui prouvent que le traducteur goth a travaillé sur le texte grec, car le mot *waldaith*, que Benzelius et Ihre n'ont pu d'abord expliquer, vient de ce qu'Ulphilas a lu dans le grec ἄρχετε, au lieu de ἀρκεῖσθε (ἄρχω, ἀρκέομαι), et le dérivant du verbe ἄρχω, *impero*, il l'a traduit par *waldaith* qui vient du verbe waldan, *dominari*[1]. Un Goth, qui s'est aperçu de la méprise, a rétabli la leçon en mettant en marge : ganohidai sijuth, *contenti estote*. Ganohidai vient du verbe ganohan, *sufficere*. Cette scholie est donc la traduction exacte du grec, et il n'est point nécessaire de la faire dériver, comme Hug le veut, des versions italiques.

Marc I, 6. Haithivisk, *silvestre*, est expliqué à la marge par vilthi qui a le même sens.

Marc XII, 24. Mela, *scripta*. En marge : bokos, *libros*.

Luc V, 28. Iddja afar imma, *Ibat pone illum*. En marge : laistida, *sequebatur*.

Luc VI, 27. Fijandam, *inimicis*. En marge : hatjandam, *odientibus*.

Luc VII, 22. Gaunodedum, *lamentabamur*. En marge : hufum, du verbe hufan, qui a la même signification dans Matth. XI, 17.

Tit. I, 16. Uskusanai, *reprobi*. En marge : ungakusanai, mot de même sens qui ne se trouve ni dans le Manuscrit d'argent, ni dans les fragments de Wolfenbuttel.

Philem. 12. Meinos brusts, *mea pectora*. En marge : meina haithra, *mea viscera*, qui rend exactement le grec σπλάγχνα.

Philem. 14. Ak us lustum, *sed ex desideriis*. En marge : gabaurjaba, *libenter*.

On voit que, si ces notes marginales passaient dans le corps de la version gothique, comme en effet quelques-unes y ont

[1] V. Marshall, *Observ.* p. 450. — Ihre, *Additam. ad Gordon. Specim.* p. 58, Collect. Busching.

déjà été placées dans les éditions imprimées du Manuscrit d'argent[1], elles n'y introduiraient aucune variante qu'on pût rapporter à l'usage des manuscrits latins. Il en est une seule sur laquelle on pourrait être en doute ; Hug l'a citée, et je n'ai point l'intention de la dissimuler. La voici :

Luc IX, 34. Quemun in thamma milhmin, *venerunt in illam nubem*. En marge : jah at im in milhmau atgagandam, *et ad illis* (sic) *in nubibus accedentibus*. Hug[2] croit reconnaître dans cette scholie la version italique des manuscrits de Vérone et de Brescia : *Et intrantibus illis in nubem*. J'ai cité ce passage tel qu'il est dans le Manuscrit d'argent[3] ; Junius et Benzelius l'ont mêlé dans leurs éditions avec la note marginale.

Si maintenant on cherche dans la version gothique quelles sont les altérations qu'on peut rapporter à l'introduction des gloses marginales, semblables à celles que je viens de citer, on en trouvera plusieurs. J'en citerai quelques-unes :

Matth. IX, 23. Svigljans jah haurnjans haurnjandans, *tibicines, buccinatores buccinantes*. Le grec et le latin n'ont que le premier mot ; les deux autres viennent d'une explication qui de la marge est passée dans la version.

Marc I, 27. Afslauthnodedun allai, sildaleikjandans, *obstupebant omnes, mirati*.

Marc II, 12. Jah haudidedun mikiljandans Goth, *et extollerent laudibus, magnificantes Deum*. Le grec : καὶ δοξάζειν τὸν Θεόν.

Luc II, 2. Visandin kindina Surias, raginondin Saurim, *existente præfecto Syriæ, procuranti Syros*.

Luc XIX, 27. Aththan svetauh. *Verò, verumtamen*.

Toutes ces répétitions furent d'abord des explications marginales. Dans l'épître aux Philippiens II, 28, la version gothique

[1] Ihre, *Ulphil. illustr. Luc.* VI, 40, 49, etc.
[2] Hug, § 138.
[3] Ihre, *Ulphil. illustr. præf.* et p. 130.

ajoute : Ufmunnands hwa bi izvis ist, *recogitans quæ circa vos sunt*, et cette addition ne peut être qu'une note originairement écrite dans la marge.

Si donc on entreprenait un travail critique destiné à rétablir la version gothique, comme elle était en sortant des mains de son auteur, il faudrait sans doute faire disparaître les répétitions que je viens d'indiquer et toutes les interpolations du même genre, mais je crois que l'on irait beaucoup trop loin si l'on en ôtait toutes les leçons occidentales, ou tout ce qui s'accorde avec les versions latines. C'est cependant cette dernière façon de procéder qui semble prescrite par Hug : « Une criti-« que sur ce sujet n'offre pas, dit-il, de grandes difficultés. « Tout ce qu'on peut exiger à cet égard de la traduction gothi-« que, considérée dans son état primitif, c'est qu'elle fournisse « des témoignages de ce qui a été autrefois reconnu comme « authentique dans la version de Constantinople. Elle est alors « regardée comme un témoin appuyé de preuves respectables. « Pour obtenir une traduction gothique sans altération, on n'a « qu'à en séparer et en rejeter tout ce qui lui a été ajouté du « latin, et qui, au moyen de la comparaison, est si reconnais-« sable et si facile à ôter qu'on ne peut guère s'y tromper [1]. » Je crois au contraire que si, en comparant la version gothique avec la récension de Constantinople, on rejetait tout ce qui s'en éloigne et se rapproche de la récension occidentale, on dénaturerait beaucoup le travail primitif d'Ulphilas. Je crois avoir prouvé que cet évêque a connu la langue latine; je crois avoir rendu probable qu'il a consulté des manuscrits latins et qu'il en a quelquefois préféré les leçons. Cette opinion n'est pas tout à fait nouvelle; Bengel et Wetstein l'ont précédemment indiquée [2].

Ce fut donc un travail critique fondé sur le texte grec et les

[1] Hug, § 138, p. 488.

[2] Bengel, *Defens. N. T.* p. 27. — Wetstein, *Proleg. ad N. T.* p. 116. — Benzelii *præf. ad Evang. goth.* p. XXXIII. — V. Gabelentz, *Proleg.* p. XVIII.

versions latines qu'Ulphilas entreprit, et les soins qu'il donna à sa traduction en firent un chef-d'œuvre d'autant plus précieux qu'elle ne le cède en ancienneté qu'aux versions italiques et à la version syriaque. On est étonné, et à juste titre, qu'un tel ouvrage ait été exécuté au milieu des nations qui, au quatrième siècle, habitaient les bords du Danube, et l'on a besoin de trouver dans l'histoire les causes de ce phénomène. C'est pour l'expliquer que j'ai tâché d'établir qu'Ulphilas était instruit dans la langue et la littérature des Romains. Son origine grecque, ses relations et ses voyages à Constantinople [1] rendent suffisamment compte de sa connaissance de la langue des Grecs, dont le voisinage avait une si grande influence sur la culture des Goths.

La position géographique des Goths sur les bords du Danube était éminemment favorable au travail que leur primat avait entrepris d'après le texte grec et les versions latines. Il dut être puissamment facilité par les rapports qui existaient entre la langue mœso-gothique, le grec et le latin [2].

On ne peut plus nommer les Goths barbares, quand on sait qu'ils suivirent l'exemple de leur évêque, qu'ils s'adonnèrent aux études, qu'ils s'occupèrent de la critique sacrée, et qu'au

[1] Ulphilas se rendit à Constantinople, sous Constance, en 359, et pendant le règne de Valens. *Hist. Miscell.* XII, 12. — Jacob. Gothofred. *ad* Philostorg. — Sozomen. IV, 24. VI, 37. — Socrat. II, 41. — Niceph. Callist. IX, 44. — Cassiod. *Hist. Trip.* V, 38.

[2] Junius, *Præf. ad Glossar. Goth.* p. 3.—Ihre, *Gloss. Suio-Goth. proœmium*, p. XV, XIX.— Ihre, *Specim. Gloss. Ulphil.* part. 2ª et 3ª, *præfat.* — Ihre, *Ulphil. illustr. præf.* —Benzelius, *Evang. goth. præf.* p. XII. — Benzelius, *Pericul. runic.* p. 23. —Nic. de Clewberg, *Diss. de Harmon. ling. lat. et suio-goth.* Upsal 1777, 4°. — N. F. Funck, *Dissert. de Harmon. ling. græc. et suio-goth.* Upsal 1770, 4°. — Sv. Ulgrand, *Dissert. de dialect. ling. suio-goth.* § 8. — J. Borgh-sted, *De Dialect. ling. suio-goth.* § 19, 20. — Wachter, *Glossar. germ.* p. 1996, 1997. — J. Boeth, *Dissert. de mutat. ling. suio-goth.* part. 1ª, p. 9. — Junius a dit qu'il n'y avait qu'une différence de dialecte entre le grec et le gothique. — Rudbeck prétendait (*Atlant.* III, p. 120) qu'un Valaque comprendrait le Manuscrit d'argent en l'entendant lire, et que les caractères d'Ulphilas étaient encore de son temps en usage en Valachie. Il n'y a pas d'exactitude dans ces assertions.

commencement du cinquième siècle, longtemps avant qu'ils devinssent les maîtres de l'Italie, quelques-uns d'entre eux correspondaient, du fond de la Germanie, avec saint Jérôme, dans le but de comparer les versions grecques et latines avec *la vérité* hébraïque. On ne peut s'empêcher de partager l'admiration que témoigne ce Père de l'Église, lorsqu'on voit qu'il place les études des Goths au-dessus de celles des Grecs [1].

Il faut remarquer ici la différence essentielle qui existe entre les travaux d'Ulphilas et ceux que saint Jérôme termina quelques années plus tard. Ce dernier, pour corriger la version latine du Nouveau Testament, fit usage des manuscrits grecs qui s'éloignaient le moins des versions latines usitées [2], c'est-à-dire des manuscrits grecs de la récension occidentale d'après lesquels ces versions avaient été faites. Il ne sortit donc point du cercle de cette récension occidentale. La critique d'Ulphilas eut un champ plus vaste, et sa position le conduisit à consulter et à comparer deux récensions différentes, celle de Constantinople et celle de l'Occident. Il trouva cette dernière dans les manuscrits latins des pays voisins du Danube, et il composa son alphabet de caractères grecs et de caractères latins pour qu'il répondît mieux à une version faite sur des manuscrits des deux langues.

Le manuscrit de Wolfenbuttel offre la version gothique en regard avec une des versions latines antérieures à celle de saint Jérôme que nous avons citée, et prouve qu'au sixième

[1] Hieronym. *Epist. ad Sunniam et Fretellam, Oper.* t. II, p. 626 : ... « Quis hoc crederet ut barbara Getarum lingua hebraïcam quæreret veritatem, et dormitantibus, imò contendentibus Græcis, ipsa Germania spiritus sancti eloquia scrutaretur ?.. Dudum callosa tenendo capulum manus et digiti tractandis sagittis aptiores ad stylum calamumque mollescunt, et bellicosa pectora vertuntur in mansuetudinem Christianam... Quæritis a me rem magni operis.... et in opera Psalterii juxta digestionem schedulæ vestræ ubicumque inter latinos græcosque contentio est, quid magis hebræis conveniat, significem, etc... »

[2] Hieronym. *Præfat. ad Damasum* : « Igitur hæc præsens præfatiuncula pollicetur quatuor tantum Evangelia... codicum græcorum emendata collatione, sed et veterum nec quæ multum a lectionis latinæ consuetudine discreparent. »

siècle il y avait des Goths qui aimaient à étudier la Bible dans leur idiome en la comparant avec les autres versions, et qui, dans ce but, la faisaient transcrire en deux langues [1], méthode que le célèbre manuscrit de Cambridge et plusieurs autres nous montrent avoir été en usage vers le cinquième siècle pour le grec et le latin.

Sans doute, il a existé un assez grand nombre d'exemplaires de la Bible ou de ses parties en langue gothique, et il est resté quelques souvenirs de ceux qui se sont perdus [2]. Le manuscrit d'Upsal contenait au moins les Évangiles ; celui de Wolfenbuttel paraît avoir renfermé une fois les épîtres de saint Paul [3], et ceux de la Bibliothèque Ambrosienne offrent deux exemplaires des mêmes épîtres, et de plus des fragments de l'Ancien Testament et de l'Évangile de saint Matthieu. La différence des écritures atteste que ces restes appartiennent à des exemplaires différents. Lorsqu'on aura publié tous les manuscrits gothiques de Milan, on pourra peut-être faire des remarques intéressantes, en comparant entre eux les deux exemplaires de saint Paul et l'épître aux Romains avec les fragments de Wolfenbuttel. Jusqu'à présent on n'a pu confronter avec le

[1] Dans le manuscrit de Brescia, qui contient une version italique, on trouve un feuillet dont on ignore l'origine ; il offre, en latin barbare et presque inintelligible, une sorte de préface. On y lit : ... « Aliud in græca lingua, aliud in latina vel gothica, designata esse conscripta... etc. » (Blanchini, *Evangel. quadrupl.* t. I, p. 8, *proleg.*) Le passage est obscur, mais il prouve que la version gothique était connue en Italie. Semler a regardé le contenu de ce feuillet, qu'il faut lire en entier dans l'ouvrage de Blanchini, comme ayant été le préliminaire d'une confrontation de la version gothique avec le grec et le latin. (Michaelis, *Introd.* t. II, p. 40, éd. franç.)

[2] V. Philippe Marnix *apud* Sibrand. Lubbert, *De principiis Christ. dogmat.* lib. III, cap. 7. — Suffrid. Petri, *De Script. Frisiæ, præf.* — Usser. *De Script. et Sacris vernacul.* p. 212, 213. — Magn. O. Celsii *Hist. Biblioth. Stockholm.* p. 64. — Ihre, *Anal. Ulphil. diss.* I, § XXVI, not. pag. 203, in collect. Busching. — Ihre, *Fragm. vers. Ulphil. præf.* — Hieron. Roman. *Respublicas del mundo*, Medinæ 1575, cap. III. *De Rep. septentr.* —(And. Norrel) *In Hist. Bibl. Upsal. strictura*, p. 43, 46. — Lye, *Præf. ad Evang. goth.* — Aug. Rocca, *Append. Bibl. Vatic.* p. 396. — Bjoernstaehl, *Lett.* IX. — Castillion. *Specim. præfat.* p. v.

[3] Knittel, § 201, p. 283.

Manuscrit d'argent qu'un court fragment de saint Matthieu, et il n'a présenté pour variantes que la substitution de quelques mots synonymes. Ainsi le fragment porte *afaiaik* à la place de *laugnida* et de *invidis*; *garuni* au lieu de *runa*.

Les manuscrits de Milan contiennent encore un calendrier, dont j'ai déjà fait mention comme mettant le complément aux preuves qui attestent que le Manuscrit d'argent et les autres manuscrits des mêmes caractères appartiennent aux Goths. La Bibliothèque Ambrosienne possède encore un fragment d'une homélie ou commentaire sur l'Évangile de saint Jean en langue gothique. MM. Mai et Castiglione n'en ont publié que quelques lignes, mais cet écrit occupe dix pages dans le manuscrit palimpseste, et, par un hasard singulier, le reste a été retrouvé dans la Bibliothèque du Vatican[1]. Ce traité contient

[1] Mai, *Script. Veter. Nova Collect.* t. I, p. ultim. — Publié en entier par Massmann, *Auslegung des Evangelii Johannis in gothischer Sprache*, Munchen 1834, 4°, avec une version latine et un travail critique très-étendu. C'est une sorte de commentaire sur une partie de l'Évangile de saint Jean, dans lequel sont cités de nombreux passages du texte, comme il est facile de le voir par le tableau suivant des passages de l'Écriture qui y sont insérés.

Ancien Testament : Pages 37. Psal. 53, 2, 3.—P. 42. Num. XIX, 9, 2, 3, 5.
Nouv. Testament : — 37. Joh. I, 29.
— 39. Joh. III, 3.
— 39, 40. Joh. III, 4.
— 40. Joh. III, 5.
— 41. Joh. III, 23, 24, 25.
— 42. Act. II, 38.—Joh. I, 12, 27.—Luc III, 16.—Matth. III, 11.—Marc I, 8.
— 43. Joh. III, 9; III, 26.
— 43, 47. Joh. III, 30.
— 43, 44. Joh. III, 31.
— 44. Joh. III, 32.
— 45. Joh. V, 22, 29.
— 46. Joh. V, 23; XVII, 23.
— 47. Joh. V, 35, 36.
— 48. Joh. V, 37, 38. — Matth. V, 8.
— 49. Joh. VI, 9, 10. — Matth. XIV, 21.
— 50. Joh. VI, 11, 12, 13.
— 51. Joh. VII, 44, 45, 46, 47, 48, 49.
— 52. Joh. VII, 50, 51, 52.

des citations de l'Écriture sainte, et fait ainsi connaître plusieurs passages qui manquent dans ce qu'on a de la version gothique. Il est aussi d'un grand intérêt comme unique reste d'une littérature sans doute très-abondante autrefois. On sait que saint Chrysostôme fit lire la Bible gothique et prêcher aux Goths en leur langue dans une église de Constantinople[1], et le morceau découvert par M. Mai atteste que ces homélies furent écrites. Une fois qu'il est certain qu'on écrivit en langue gothique sur des matières religieuses, on ne saurait douter du grand nombre de ces productions[2].

La littérature des Goths eut donc bien plus d'étendue qu'on ne le pense, et le mépris des études ne fut pas aussi général chez cette nation que certains faits historiques pourraient le faire croire. Les Goths cultivèrent leur langue, l'embellirent, la rendirent régulière, et parvinrent à lui donner cette *abondance* (ubertas) dont Cassiodore rend témoignage[3]. Ce n'est

Suivant Castiglione, le manuscrit gothique, qui se trouve en partie à Milan et en partie à Rome, est le plus difficile à lire de tous les palimpsestes gothiques : les caractères sont effacés, le manuscrit a été frotté à la pierre ponce, et la nouvelle écriture est fortement prononcée.

Massmann a rendu très-probable que l'auteur de ce commentaire est Théodore d'Héraclée, qui mourut avant 355. Il était arien (et non pas semi-arien, comme le croit Massmann) et il attaqua violemment Marcellus d'Ancyre; il écrivit en grec, et l'on peut croire qu'Ulphilas traduisit en gothique son ouvrage. V. sur cela Castiglione, *De Ulphil. et Goth. Arianismo.*

[1] Joh. Chrysost. *Oper.* t. XII, p. 371. — Theodoret, *Hist. Eccles.* V, 30. — Benzel. *Præf.* p. XXVIII : ..... « Sed et cum aliquando in ecclesia S. Pauli convenissent Gothi jussit (Joh. Chrysostomus) e versione Gothica prælegi loca quædam S. Scripturæ, et postea Gothum presbyterum Gothice concionari. Hinc ipsa facundissima homilia... habita anno 399 quam primus edidit, t. XII, p. 371. Montfauconius. ..... » Ang. Mai, *Ulphil. part. ined. specim.* p. XIV : « Magnus ipse Chrysostomus Gothis in æde Divi Pauli congregatis libros divinos ex eorum vernaculo volumine perlegi jussit, tum et Gothum presbyterum concionari... » (T. XII, p. 371.)— Theodoret, V, 30 : *De Eccles. Gothorum...* « *Ejusdem* enim cum ipse *linguæ* presbyteros et diaconos ac lectores cum ordinasset (Jo. Chrysostomus), unam illis ecclesiam adsignasset... Nam et ipse eo sæpius veniens concionem habebat, utens interprete quopiam qui utramque linguam calleret... »

[2] M. Favre-Bertrand a ajouté en note pour tout ce passage : *à revoir et à changer d'après Massmann, Gabelentz et Castiglione. — Éd.*

[3] Cassiod. *Var.* lib. XI, ep. 1. — Knittel, § 236, 237.

qu'en écrivant que tout cela a pu se faire ; aussi l'anonyme de Ravenne et l'évêque goth Jornandès nomment plusieurs auteurs de leur nation. La destruction totale de leurs ouvrages est une présomption bien forte qu'ils avaient écrit dans leur langue.

En Italie, en Gaule, en Espagne, les Goths se trouvèrent mêlés à une population qui parlait la langue latine ; ils contribuèrent à la dégénérescence de cette langue, et la leur disparut dans la formation des idiomes modernes. Les prêtres orthodoxes s'attachèrent à détruire les ouvrages des Goths, qui, selon eux, devaient renfermer le levain de l'hérésie, et bientôt personne n'eut intérêt à conserver des livres qui n'étaient plus entendus, et qu'on aurait redouté d'entendre. Ils durent promptement être détruits, et sans l'usage, si funeste d'ailleurs, de *récrire* les manuscrits pour profiter du parchemin, sans le luxe éclatant du Manuscrit d'argent, qui en fit un objet particulier d'attention, nous n'aurions aucun monument d'une littérature qui présente des phénomènes d'un haut intérêt ; nous aurions perdu une des plus anciennes versions de l'Écriture sainte, et nous ignorerions jusqu'aux caractères avec lesquels on écrivait une langue qui fut la sœur aînée des langues germaniques, et qui lie les langues du nord de l'Europe avec celle d'Homère et de Démosthène.

Une des raisons que Hickes a alléguées pour prouver que le Manuscrit d'argent ne contenait pas la version d'Ulphilas, était qu'il n'y apercevait aucune trace d'arianisme. Mais saint Jean Chrysostôme, qui s'opposa avec tant de courage aux Goths ariens et à leur chef Gainas, lorsqu'ils demandèrent une église dans Constantinople [1], n'aurait pas fait lire la Bible gothique si elle avait été entachée d'hérésie, et ce fait, rappelé par Benzelius et par M. Mai, constate la pureté de cette version, comme il fait tomber l'objection de Hickes. Il y avait beaucoup de

[1] Theodoret, *Hist. Eccl.* V, 32. — Sozomen *Hist. Eccl.* VIII, 4.

Goths qui étaient orthodoxes. Saint Ambroise, saint Jérôme, saint Chrysostôme [1] font l'éloge de la foi, de la doctrine des Goths et de leurs évêques. L'examen de tout ce que nous possédons du Nouveau Testament gothique ne fait rien découvrir qui sente l'hérésie ; mais il faut avouer que, comme le dit Michaelis [2], « l'orthodoxie et l'hétérodoxie ont peu de liaison avec les points de critique. » Cependant on doit remarquer que dans l'Évangile de saint Marc (1, 3) on lit : « *Staigos Goths unsaris*, semitas Dei nostri, » et que ces mots, tirés d'Esaïe, sont traduits d'après la leçon la plus orthodoxe, qui ne se trouve que dans la récension occidentale. On a acquis dernièrement une preuve encore plus positive de l'orthodoxie de la version gothique par la publication de l'Épître aux Romains (Milan 1834, 4°). Le célèbre passage (IX, 5) sur la divinité de Jésus-Christ, qui s'y trouve, ne nous semble devoir laisser aucun doute sur ce point. La seule trace d'arianisme paraît dans l'Épître aux Philippiens II, 6 : « *... Esse se similiter Deo* (galeiko guþa). » Le grec porte : τὸ εἶναι ἴσα θεῷ : galeiko signifie *semblable* et non pas *égal* [3]. Les Ariens ont été accusés [4], mais n'ont jamais été convaincus, d'avoir altéré les Livres saints [5] ; et, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a aucune trace d'arianisme dans ce qui nous reste de la Bible des Goths [6], à moins qu'on ne veuille en voir dans l'absence de l'Épître aux Hébreux, qui, seule des Épîtres de saint Paul, ne se trouve pas dans les manuscrits de Milan. Les

[1] Ambros. *In Evang. Luc.* lib. I, 26. — Hieronym. *Epist.* 7 *ad Lætam.* — Joh. Chrysost. *Epist.* 14.

[2] Michaelis, *Introd.* t. II, 390, trad. franç.

[3] V. Castillion. *Epimetr. ad Philipp.* p. 63. — Massmann, p. 73. — Gabelentz, *Prolegom.* p. XV. — *Philipp.* II, 6 et not. Gabelentz.

[4] Hieronym. Roman. (*De Republ. Sept.* c. III) : « Ulphilas... traslado la Biblia en su lengua, mezclando mil errores en los sacrados libros. » — Jo. Magnus a dit la même chose. Ces auteurs n'avaient jamais vu la version d'Ulphilas.

[5] Michaelis, *Introd.* t. I, p. 430 et suiv.

[6] J. Walmann (*De Arianismo Gothorum*, Upsal 1757, 4°) pense qu'Ulphilas écrivit sa version avant d'avoir adopté les dogmes semi-ariens ; il a traité brièvement l'histoire de l'Arianisme chez les Goths.

Ariens, il est vrai, rejetaient cette Épître; mais ils n'étaient pas les seuls, et de tout temps des doutes très-graves se sont élevés sur son authenticité, son auteur et la langue dans laquelle elle fut écrite.

La version gothique est utile à la critique biblique, et peut contribuer à la correction des textes sacrés. Elle partage, sous ce rapport, tous les avantages des plus anciennes traductions, et elle a de plus celui d'être d'un auteur connu. Ulphilas fut guidé par une grande connaissance des langues; son zèle et sa science le mirent en relation avec les principaux docteurs de l'Église du quatrième siècle. Les manuscrits de sa version sont tous d'une très-grande antiquité; ils sont exempts de cette foule de fautes qu'une succession de copistes n'aurait pas manqué d'y introduire, et l'écriture majuscule, qui paraît avoir été la seule en usage chez les Goths pour la transcription des Livres saints, a contribué encore à les en préserver[1].

Cette version a une importance peut-être encore plus grande sous les rapports philologiques. Des monuments de quinze siècles d'antiquité, qui font connaître une langue, source de plusieurs idiomes modernes, et dont la plupart de ceux qu'on parle en Europe ont conservé des dérivés, présentent un très-grand intérêt, et ne sauraient être assez étudiés.

[1] Les souscriptions du Contrat de Naples sur papyrus, dont Gaët. Marini a donné le fac-simile, prouvent que pour l'usage ordinaire, outre les caractères majuscules, les Goths avaient aussi des caractères penchés et cursifs. Th. Mareschal (*Observ. de Vers. Goth.* p. 386) cite un rabbin célèbre qui dit qu'Ulphilas inventa un alphabet majuscule et un alphabet minuscule.

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE DES GOTHS

1832-1837

LITTÉRATURE PROFANE

DE LA

LITTÉRATURE DES GOTHS

DEUXIÈME PARTIE

LITTÉRATURE PROFANE

Il y a bien des années qu'en rendant compte dans la *Bibliothèque Universelle*[1] d'une des découvertes faites par M. l'abbé Mai, nous donnâmes quelques détails sur la langue et la littérature des Goths. Nous cherchâmes à établir que cette nation eut dans sa langue un nombre d'ouvrages et d'auteurs bien plus considérable qu'on ne le croit communément. La version gothique de l'Écriture sainte était alors le point de départ de nos recherches, et maintenant nous les reprenons sous le rapport de la littérature profane. Sans doute nous ne pouvons espérer d'en retrouver les monuments originaux ; mais nous en poursuivrons les traces dans les histoires et dans les poésies du moyen âge ; nous montrerons que des poëmes et des récits de diverses formes et en diverses langues, qu'on trouve chez une grande partie des peuples de l'Europe, doivent leur origine aux chants héroïques que les Goths composèrent aux temps d'Hermanaric, d'Attila et de Théodoric.

Dans l'article de la *Bibliothèque Universelle* que nous venons

[1] *Bibl. Univ.*, mai 1821.

de rappeler, nous avons fait mention de quelques monuments gothiques ayant rapport à des transactions de la vie civile, et si l'on pouvait s'en rapporter à un écrivain goth du sixième siècle, qui abrégea l'histoire que Cassiodore avait composée d'après les auteurs et les documents originaux [1], nous ferions remonter jusqu'au temps de Sylla la culture littéraire des Goths. C'est alors, suivant Jornandès, qu'un philosophe appelé *Dicenæus* vint s'établir dans leur pays, enseigna les sciences, adoucit les mœurs, et donna aux Goths des lois qu'ils conservèrent par écrit [2]. Mais on ne peut ajouter foi à ce témoignage, car Jornandès, cherchant à relever sa nation, lui attribue assez souvent des faits qui appartiennent à d'autres peuples [3].

On peut croire avec plus de certitude que de grands ouvrages d'histoire furent composés dans la langue des Goths. *Ablavius*, *Athanarid*, *Eldelwald*, *Marcomir*, etc. sont nommés comme historiens de cette nation par Jornandès et le géographe de Ravenne : la destruction totale de leurs écrits est une forte raison de penser qu'ils avaient employé leur langue nationale.

C'est par la poésie, et surtout par les chants, que les peuples barbares conservent le souvenir des événements. C'était là les seules annales des anciens Germains, qui célébraient dans leurs vers les dieux, les héros et l'origine de leur nation [4]. Ils avaient aussi des chants de guerre destinés à animer les

[1] Cassiodor. *præf. ad lib. I Variar.* — *Variar.* lib. IX, epist. 25.

[2] Jornand. *De reb. Goth.* XI : « Dicenæus.... nam æthicam eos erudivit.... naturaliter propriis legibus fecit, quas usque nunc conscriptas Bellagines nuncupant. » — V. Wachter, *Glossar.* — Ihre, *Glossar. Suio-Goth.* — Ducange, *Glossar. inf. lat.* pp. 1098-1166. — Wahlberg, *De philosoph. veter. suio-goth.* p. 19, note (*h*). — Lund. *Zamolx.* p. 68.

[3] J. G. Eccard, *De orig. Germanor.* § 108, p. 256.—Strabon (lib. VII, p. 298-304) parle de Dicenæus comme dirigeant le roi des Gètes.

[4] Tacit. *Germ.* 2 : « Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ et annalium genus est, Tuistonem Deum... et filium Mannum, originem gentis » — Tacit. *Annal.* II, 88 : « Canitur (Arminius) adhuc apud barbaras gentes. »

combattants [1]. Les Romains, étonnés de la rudesse de ces voix et de ces idiomes, les comparaient aux cris des oiseaux [2], et comprenaient avec peine que ces rauques accents pussent produire quelque émotion.

Les Goths, les Vandales, les Gépides [3], les Lombards [4], les Bourguignons [5], étaient des peuples de même origine et qui parlaient la même langue. Les Lombards eurent, au sixième siècle, des poésies qui furent répandues dans toute l'Allemagne, et qui célébraient les hauts faits d'Alboin leur roi [6]. Elles avaient le caractère épique et devaient ressembler à nos poëmes de chevalerie, car on croit retrouver chez les Lombards des traces de cette fameuse institution. Ainsi Alboin, vainqueur des Gépides et de Torismond fils de leur roi, ne put s'asseoir à la table de son père avant d'avoir été *armé* par un roi étranger [7]. Il alla à la cour du roi des Gépides, fut admis à sa table, malgré le souvenir douloureux du coup qu'il avait frappé, et reçut les armes de Torismond des mains de son mal-

[1] Tacit. *Germ.* 3 : « Carmina... quem Barritum vocant, accendunt animos... »

[2] Tacit. *Hist.* II, 22 : « ... Cantu truci... »

Julianus, *Misopog.* init. : « Enimverò barbaros eos qui trans Rhenum incolunt, vidi, rustica carmina (ἄγρια μέλη), verbis facta similibus clangorum quos asperè clamantes aves edunt, studiosè amplecti et carminibus delectari. »

Sidon. Apollin. *Carm.* XII, p. 388, ed. Sirmond :

... Et Germanica verba sustinentem,
Laudantem tetrico subindè vultu
Quod Burgundio cantat esculentus.

[3] Procop. *Bell. Vandal.* I, 2. — Paul. Diacon. *continuat.* Eutrop. lib. XIV, p. 94.

[4] Paul. Diac. *ibid.* — Theoph. p. 81. — Cedren. I, p. 342. — Zanetti, *Del regno dei Lombardi*, p. 17. — Grotius, *Proleg. in Hist. Vandal.*

[5] Agath. I, p. 14. — Quelques mots de la langue des Bourguignons, qui ont été conservés, s'expliquent fort bien par le mœso-gothique. V. Amm. Marcell. XXXVII, 5. — Junii *Gloss. Goth.* pp. 221-297. — Wachter, *De ling. Cod. Argent.* p. 64-65.

[6] Paul. Diac. *De gest. Langobard.* I, 27. « Alboin verò ità præclarum longè latèque nomen percrebuit, ut hactenus etiam tàm apud Bajoariorum gentem, quam et Saxonum, sed et alios ejusdem linguæ homines, ejus liberalitas et gloria bellorumque felicitas et virtus, in eorum carminibus celebratur. »

[7] « Nisi prius à rege gentis exteræ arma suscipiat. »

heureux père. Alboin revint dans le camp des Lombards, et dès lors mangea avec Audoin[1]. Cette aventure, qu'Alboin raconte lui-même[2], forme, dans l'histoire de Paul Warnefrid, un épisode d'un caractère particulier et tout à fait poétique. Il rappelle le passage de la romance du Cid, où don Diégo, vengé par son fils, l'invite à manger avec lui[3]. Les nations gothiques gardèrent sans doute, en Espagne, plusieurs des coutumes qu'elles avaient eues dans la Pannonie et sur les bords du Danube. Les habitants de l'île de Gothland ont longtemps conservé un récit rimé, racontant l'émigration et les aventures des Winili, nation des bords de la mer Baltique, qui détruisit celle des Lombards et s'appropria son nom[4]. Ce poëme, dans son état actuel, paraît antérieur au douzième siècle, et l'on doit le considérer comme dérivé de poésies beaucoup plus anciennes, qui remontaient en partie à un temps rapproché de l'émigration. Les Lombards, illustres par leur valeur et leur petit nombre[5], furent sans doute les auteurs de ces poésies primitives, puisqu'elles célébraient leurs exploits; dans l'origine, elles ne parlèrent que de leur émigration et de leurs premiers faits d'armes, mais dans la suite on y ajouta successivement d'autres traits de leur histoire. Dès le cinquième siècle, Prosper d'Aquitaine rappelle ces traditions, et Paul Warnefrid les prit pour base de son récit[6]. Les chan-

[1] Paul. Diac. *ibid.* I, 24.

[2] « . . . Dùm cum patre lætus regias delicias caperet . . . »

[3] . . . . . Sienta a yantar el mio fijo
Do estoy, en mi Cabecera
Que quien tal cabeça trae,
Sera in mi casa cabeça.

[4] Stephan. *Not. ad Saxon. grammat.* p. 181. — Pontan. *Rer. Danic. hist.* I, p. 36. — Pontoppid. *Gest. et Vestig. Danor.* I, p. 105-107. — Graberg, *Saggio sugli Scaldi*, p. 21, 139-143.

[5] Tacit. *Germ.* 40 : « Langobardos paucitas nobilitat. » — Paul. Diac. I, 7 : « Erant siquidem tunc Winili universi ætate juvenili florentes, sed numero exigui. »

[6] Prosp. Aquit. : « Langobardos ex extremis Germaniæ finibus . . . Iborea et Ajone ducibus . . . » — Paul. Diac. I, cap. 3, 7-14.

sons scandinaves s'accordent avec le poëme de Gothland[1]. Les Bourguignons eurent aussi des chants historiques, et dans le onzième siècle ils chantaient le héros Ogier[2], qui est bien plus connu par les romans de Charlemagne.

Les chants nationaux des Goths, comme ceux des autres peuples de race germanique, redisaient les exploits des anciens guerriers, et servirent de matériaux à leurs historiens. Ablavius et Cassiodore en avaient fait usage[3], et l'abréviateur Jornandès conserve encore des lambeaux poétiques. Ces chants, ainsi que ceux des bardes, des skaldes, des troubadours, durent se faire entendre et se perfectionner à la cour ou dans les camps des princes; l'immense puissance du grand Hermanaric, qui fut l'Alexandre des Goths[4], dut beaucoup contribuer à exalter le talent des poëtes, à cultiver le langage, et il ne faut pas oublier qu'à cette époque Ulphilas, profitant des progrès qu'avait faits la langue gothique, produisit son étonnante version de l'Écriture sainte. Les Goths étaient certainement les plus cultivés de tous les barbares.

Le vaste empire d'Hermanaric fut détruit par les Huns. Les Goths, cherchant à échapper aux vainqueurs, se retirèrent vers le Danube, vers le Dniester et en Transylvanie. Cependant plusieurs princes de la noble race des Amales, chefs d'une partie des Ostrogoths, se soumirent aux Huns, s'attachèrent à

[1] And. Ser. Velleji *Centuria Cantil. Danic.* — Pontoppid. *Gest. et Vestig. Danor.* t. I, p. 107 et seq.

[2] Metell. Tegern. *Quirinalia, apud* Canis. t. III, part. 2, p. 134.

Burgundis alius belligero robore Dux probus,
Quem gens illa canens prisca vocat nunc Osigerium.

[3] Jornand. *De reb. Goth.* 4 : « Quemadmodum et in priscis eorum carminibus pænè historico ritu in commune recolitur; quod et Ablavius descriptor Gothorum gentis egregius verissimâ adtestatur historiâ. »

Id. ibid. 5 : « . . . Cantu majorum facta modulationibus citharisque canebant, Ethespamaræ, Hamalæ, Fridigerni, Widiculæ et aliorum, quorum in hâc gente magna opinio est, quales vix heroas fuisse miranda jactat antiquitas. » — Les manuscrits donnent des variantes sur les noms de ces guerriers.

[4] Jornand. *De reb. Goth.* 23. — Amm. Marcell. XXXI, 3.

Rugilas, et suivirent un peu plus tard les drapeaux d'Attila. On voyait parmi eux Théodemir, père du grand Théodoric, et ses frères Walamir et Widemir, qui, selon Jornandès, étaient bien plus nobles que le roi qu'ils servaient [1].

Les Huns, soit hasard, soit habileté, s'étaient placés dans la Hongrie, et de cette position menaçaient les deux parties de l'empire romain. C'est dans cette situation que se trouvait Attila succédant à son oncle, et même après avoir soumis la Scythie et la Germanie, il conserva toujours une sorte de capitale dans les environs de Jasbérin ou de Tokai [2], non loin du lieu où Widicula, l'un des héros des Goths, avait trouvé une mort glorieuse [3]. L'historien Priscus, qui fit partie d'une ambassade envoyée par Théodose II à Attila, donne la description de ce village royal, et beaucoup de détails sur tout ce qui s'y passait. On voit que des jeunes filles accompagnaient par des chants (ἄσματα σκυθικά) la marche du roi des Huns, qu'à ses repas des poëtes chantaient ses victoires et ses vertus guerrières [4], et que des bouffons cherchaient à l'égayer par des lazzis et des plaisanteries dans lesquels les langues latine, hunique et gothique étaient bizarrement mêlées [5]. Celle des Huns était fort grossière et n'avait reçu aucune culture [6], tandis que celle

[1] Jornand. *De reb. Get.* 38.

[2] Mascov. *Fatti de' Tedeschi*, IX, 23, note 7. — Du Buat, *Hist. anc. des peuples de l'Europe*, t. VII, p. 461.

[3] Jornandès, 34. Il a conservé un fragment de Priscus qui ne se trouve pas dans les extraits des Ambassades.

[4] Priscus, pp. 58-67.

[5] Priscus, p. 67 : τῇ γὰρ Αὐσονίων τὴν τῶν Οὔννων καὶ τὴν τῶν Γότθων παραμιγνὺς γλῶτταν. Otrokocsi (*Orig. Hungaror.* p. 126) interprète Αὐσονίων γλῶτταν par « dialecte de la Valachie, » Fréd. Schlegel (*Tab. de l'Hist. mod.* I, p. 123) par la « langue romaine ou plutôt le dialecte corrompu des provinces, qu'on appelait la langue ausonique. »

[6] Procop. *B. G.* IV, 19. — Jornand. 24. — Quelle était la langue des Huns? à quelle race appartenaient ces barbares? Questions encore indécises. Bayer, Gaubil, Visdelow, de Guignes, croient les Huns identiques avec les Hiong-nou des Chinois, c'est-à-dire de race turque. — Leibnitz et Eckhart les ont crus Sarmates, c'est-à-dire Slaves. — Pallas et Bergmann les estiment Mongols. — Klaproth, Saint-Martin, Abel Rémusat les rapportent à la race finnoise, autrement appelée *tchoude* ou *ouralienne*. — Il se pourrait que la soumission des Finnois aux Hiong-nou leur eût fait prendre le nom de leurs maîtres, et que de là vint celui des Huns. (Abel Rémusat, *Rech. sur les lang. tart.* p. 318.)

des Goths avait dès lors acquis une grande perfection. Aussi semble-t-il, par un passage de Priscus, que les Huns, appréciant la supériorité de l'idiome gothique, lui accordaient la préférence sur leur propre langue [1]. Tel est le sens qu'un historien et un critique célèbres, Gibbon et Frédéric Schlegel ont donné aux paroles de Priscus [2]. Le second de ces écrivains pense même qu'Attila « ne fut et ne demeura Hun que sous le rapport de la religion. Son éducation et sa manière de vivre étaient du reste tout à fait gothes. » Un Italien qui, au quinzième siècle, composa un dialogue qui eut de la célébrité, fait dire à Jean de Médicis, qu'un ancien livre grec de sa bibliothèque assurait qu'Attila faisait un si grand cas de la langue gothique qu'il avait voulu la substituer au latin, dont il prétendait défendre l'usage en Italie [3].

Quoi qu'il en soit de cette préférence et de ce caprice d'Attila, il est certain que les guerriers qui l'entouraient étaient

[1] Priscus, p. 59. C.

[2] Gibbon, *Hist. de la décad.* t. VI, p. 262, note 2, édit. franç. de Guizot. — Fréd. Schlegel, *Tab. de l'Hist. mod.* I, p. 122, trad. franç.

[3] Alcyonius, *De exilio*, lib. II, p. 213, ed. Menken. « In bibliothecâ nostrâ asservatur liber incerti auctoris græcè scriptus, de rebus à Gothis in Italiâ gestis: in eo memini me legere Attilam regem post partam victoriam, tam studiosum fuisse Gothicæ linguæ propagandæ, ut edicto sanxerit, ne quis linguâ latinâ loqueretur, magistrosque insuper à suâ provinciâ accivisse qui Italos Gothicam linguam edocerent. » — Vallaszki (*Conspect. litter. in Hungar.* § 8, p. 45) cite ce passage, et, par une interprétation assurément très-forcée, il prétend que par *langue gothique* il faut entendre celle des Huns. D'un autre côté, Schlegel semble donner une trop grande autorité aux paroles d'Alcyonius. Il ne serait pas impossible qu'Alcyonius eût tiré ce qu'il avance de l'*Histoire de Byzance et d'Attila*, que Priscus écrivit en sept livres, ou qu'il eût vu de cet ouvrage des extraits plus étendus que ceux qu'on trouve dans le recueil des Ambassades. Plusieurs auteurs ont affirmé que l'histoire de Priscus existait encore au quinzième siècle et même plus tard. (Fabric. *Bibl. græc.* t. VIII, p. 539, note *aa*, ed. Harles.) Nous reconnaissons cependant qu'Alcyonius, annonçant que le manuscrit grec traitait de l'histoire des Goths en Italie, le représente comme fort différent de l'ouvrage de Priscus.

très-sensibles au charme de la poésie héroïque ; ils étaient vivement émus par les chants des poëtes[1], et l'on peut lire dans Jornandès l'éloge que les plus distingués des Huns chantèrent aux funérailles d'Attila, en tournant à cheval autour du lit de parade sur lequel son corps était exposé[2]. Un honneur pareil avait été rendu à Théodoric, roi des Visigoths, lorsqu'il fut trouvé sans vie sous un tas de morts après la bataille des champs Catalauniques[3].

Il paraît donc que ce fut à la cour d'Attila que les poëtes goths exercèrent avec le plus de succès les talents qu'ils avaient déjà développés à celle d'Hermanaric. Ils chantèrent *le roi de tous les rois*[4], ses victoires et les événements de son règne, en les rattachant aux souvenirs des générations antérieures.

Parmi les faits relatifs à Attila, il en est un fort remarquable par les développements qu'il a reçus des poëtes. Le massacre des Bourguignons de Worms, par les Huns, n'a laissé dans l'histoire qu'une trace à peine visible, tandis que sous la forme poétique il a été célèbre chez presque tous les peuples de l'Europe. C'est à donner une idée de cette poésie, des formes

[1] Prisc. p. 67.

[2] Jornand. *De reb. Goth.* 49. M. de Chateaubriand a traduit cet éloge dans ses *Études historiques* (t. III, p. 120). L'historien goth ajoute : « Postquam talibus lamentis est defletus, *stravam* super tumulum ejus, quam appellant ipsi, ingenti commessatione concelebrant. » — Lactantius, commentateur de Stace, explique le mot *strava* (*ad Thebaïd.* lib. XII, v. 65) : « Exuviis enim hostium extruebatur regibus mortuis pyra, quem ritum sepulturæ hodiè quoque barbari servare dicuntur, quem Strabas dicunt linguâ suâ. » — Ce mot s'interprète par le mœsogothique. *Stravan* (Ulphil. Marc, XI, 8) signifie *Sternere*. C'est l'exposition d'un mort sur le bûcher ou sur un lit de parade, accompagnée d'un repas funèbre. Ces repas sont de tous les temps. Les Romains les nommaient *Silicernium*, les Norwégiens *Arffuesl* (Ol. Worm. *Monum. Danic.* cap. 6.—Ihre, *Gloss. Suio-Goth.* p 106), les Germains *Dadsisa*. (Ol. Worm. *ibid*, p. 36. — G. H. Ayrer, *De Datsisa Vet. Germ. in* t. IV *Act. Societ. lat. Jenens.* p. 134.) Leibnitz, qui croyait que les Huns étaient des Slaves, a cherché à expliquer *Strava* par la langue de ces derniers peuples. (*Oper.* t. IV, part. 2, p. 191. — Eckhart, *Franc. Orient.* t. I, p. 877 et t. II, p. 487.)

[3] Jornand. *ibid.* 41 : « . . . cantibus honoratum. »

[4] Jornand. *ibid.* 38 : « . . . solus Attila rex omnium regum. »

variées qu'elle a revêtues, des modifications et des recensions qu'elle a subies, des branches auxquelles elle a donné naissance que nous allons nous appliquer. Ces récits remontent au temps d'Attila, les Goths en sont les auteurs ; c'est ce dont on ne saurait douter, d'après ce que l'on sait de la grossièreté du langage des Huns, de la culture perfectionnée de celui des Goths et de l'estime dont jouissait ce dernier idiome à la cour du roi des Huns. Après la mort de ce conquérant, les poëtes goths ajoutèrent successivement de nouveaux chants aux anciens ; ils racontèrent ses dernières guerres, sa fin tragique causée par la vengeance d'une femme, les suites de ce terrible événement et les exploits de leur grand roi Théodoric.

Il est fort vraisemblable que les Goths célébrèrent les aventures d'Attila dans une suite de poëmes, à la manière des rhapsodes, et dont la réunion formait un véritable cycle épique. Ces poëmes n'existent plus ; mais nous trouvons chez les Scandinaves des poésies lyriques racontant les mêmes aventures qui peuvent, en quelque sorte, les représenter. A des époques anciennes et mal déterminées, des tribus de Goths, sorties de l'Asie, pénétrèrent à plusieurs reprises dans la péninsule scandinave. Elles repoussèrent vers le nord ou réduisirent en esclavage les Finnois (*Jottes*, *Scritofini*), habitants primitifs de cette région. Les Goths de Suède et de Norwége étaient de même race, de même langue que les Goths soumis à Attila. Ils eurent avec eux de fréquentes communications, et les poésies que les Huns avaient entendues les premiers furent avidement accueillies par les Goths de la Scandinavie. Ces chants historiques parvinrent en Islande avec les Norwégiens qui, au neuvième siècle, y fondèrent une république : ils y furent conservés mieux que sur le continent, et au douzième siècle Sœmund les réunit à des poésies mythologiques pour en former l'ancienne Edda[1], dont un exemplaire fut rapporté en Danemark

[1] Nous citons toujours l'Edda d'après l'édition de Copenhague, 1787, 1818, 1828, in-4°, 3 vol.

un peu avant le milieu du dix-septième siècle[1]. Stephanius a prétendu qu'avant la rédaction de Sœmund l'Edda n'avait jamais été écrite, et qu'elle ne s'était conservée que dans la mémoire des skaldes. Mais Gudmund, André et Résénius ont soutenu, au contraire, que Sœmund avait tiré ces poésies d'anciennes écritures runiques. Quoi qu'il en soit, les morceaux qui forment l'Edda furent conservés en Islande, mais ils n'y furent point composés, et l'on sait, par des témoignages historiques, que plusieurs de ces poëmes étaient connus dès le dixième siècle[2]. Des savants du Nord ont comparé les odes de l'Edda avec d'autres productions que l'on rapporte avec certitude au neuvième et au dixième siècle, et ils affirment, d'après le style simple et naturel des premières, qu'elles sont bien plus anciennes et qu'elles doivent avoir été rédigées entre le sixième et le huitième siècle[3]. Nous regarderons donc ces odes comme représentant les poëmes qui furent composés par les Goths, sans nullement prétendre qu'elles n'aient subi aucun changement depuis leur origine jusqu'à la rédaction de Sœmund. Nous pensons, au contraire, qu'elles ont dû en éprouver soit dans la forme, soit dans le langage. Il paraît même qu'une partie de ces poésies s'est perdue, et qu'il a existé une Edda plus ancienne et plus étendue[4]. Ce qui nous est parvenu donne l'histoire poétique d'Hermanaric, des Volsunges, des Giukunges et d'Attila ; mais si l'on compare l'Edda de Sœmund avec celle de Snorro et avec la *Volsunga Saga*, on voit que les auteurs de ces derniers ouvrages avaient encore des traditions

[1] Stephan. *Not. ad Saxon. gramm.* p. 93. — Arn. Magnœi *Vit. Sœmundi cum not. Joh. Erichsen*, p. VII-VIII. — *Præf. ad part. I Eddæ*, p. XLI.

[2] *Præf. ad Edd. Rhyth.* part. I, p. XXXVIII. Hafn. 1787, 4°. On trouve des allusions à l'histoire de Völundr, qui forme le premier récit de l'Edda, dans la version de Boëce par Alfred le Grand, et dans le poëme latin sur les exploits de Walther.

[3] *Præf. ad part. II Eddæ.*

[4] Stephan. *Not. ad Saxon.* pp. 16-17. — Ol. Nording, *Diss. de Eddis Island.* § VI. — Seringham, *De Anglor. gentis origine*, p. 265.

et des poëmes qui n'existent plus maintenant[1]. Cependant, malgré ces pertes et les altérations qu'ils peuvent avoir subies, les chants historiques de l'Edda sont ce qui nous reste de plus ressemblant aux chants originaux composés par les Goths au temps d'Attila ou peu après sa mort, et c'est moins de deux siècles après cet événement qu'ils reçurent des skaldes la forme sous laquelle le recueil attribué à Sœmund nous les a conservés.

Les derniers éditeurs de l'Edda ont réuni, dans le second volume, les morceaux historiques, au nombre de vingt-deux. Le premier morceau raconte l'histoire du forgeron Véland, le Dédale du Nord, dont un grand nombre de poésies et de romans de chevalerie ont conservé le souvenir[2]. Le dernier est tout à fait étranger à nos recherches, et les vingt autres forment le cycle dont nous avons parlé. Deux de ces morceaux sont en prose, ils donnent la substance de poëmes qui ont été perdus; tous les autres sont en vers, mêlés de fragments plus ou moins étendus en prose, qui leur servent d'introduction, remplissent des vides ou expliquent des passages obscurs. Ces parties en prose sont regardées, avec raison, comme bien moins anciennes que celles en vers. Voici l'analyse des vingt poëmes historiques contenus dans cette partie de l'Edda.

Sigur était fils de Sigmund, roi de Frackland[3], et de sa femme Hiordis. Après que Sigmund eut été tué par les fils de Hunding, Hiordis épousa le fils du roi Hialprec, et Sigurd fut élevé auprès d'eux. Il devint bientôt célèbre par son courage et sa beauté. Sigurd alla un jour consulter son oncle, le sage Griper, à qui l'avenir n'était point caché. Griper lui prédit qu'il acquerra de la gloire, qu'il vengera son père, qu'il s'emparera d'un trésor et qu'il délivrera la belle Valkyrie Brynhilde. Il lui

[1] *Præf. ad II vol. Eddæ rhythm.* p. XV.

[2] V. l'article Völundr, dans le glossaire du t. II de l'Edda. — Depping et F. Michel, Véland le Forgeron. Paris 1833, 8°.

[3] Pays non loin du Rhin.

prédit encore, bien à regret et après beaucoup de résistance, les malheurs dont il est menacé et sa fin prématurée.

Le nain Régin, qui prend soin de Sigurd, lui raconte l'origine du trésor qui joue un si grand rôle dans les traditions scandinaves et allemandes. Il lui dit que les Ases étant un jour à la pêche, Loke tua une loutre d'un coup de pierre. C'était Otur, fils de Hreidmar qui avait pris la forme de cet animal, et le père exigea que les Ases, pour le dédommager, remplissent d'or la peau de la loutre. Loke se procura cette rançon en prenant dans un filet le nain Andvar, qui, forcé de livrer les richesses qu'il a amassées dans son rocher, maudit cet or et y attache des malheurs pour tous ses futurs possesseurs[1]. Bientôt Fafner et Régin tuèrent leur père Hreidmar pour avoir ce trésor. Fafner s'en empara et refusa de le partager avec son frère. Régin fait ce récit à Sigurd pour l'engager à le venger de l'avare Fafner ; mais avant d'entreprendre cette aventure, le fils de Sigmund veut punir les meurtriers de son père. Le roi Hialprec lui fournit des vaisseaux, il livre bataille aux trois fils de Hunding et leur ôte la vie. Après avoir rempli ce devoir, il revient vers Régin. Ce nain a fabriqué l'épée Gram, arme redoutable, par laquelle Sigurd doit donner la mort à Fafner qui, sous la forme d'un énorme serpent, habite le désert de Gnitaeid. Sigurd se cache dans une fosse, et au moment où le monstre la franchit, il le perce de son épée.

Alors il s'établit un dialogue entre Fafner et son vainqueur. Le serpent avertit Sigurd qu'il a répandu son venin sur son or, et lui conseille d'abandonner ce trésor maudit. Après qu'il est expiré Sigurd fait rôtir son cœur, et ayant goûté le sang qui en distille, il comprend tout à coup le langage de sept aigles qui étaient près de lui. Ces oiseaux lui apprennent que Régin veut le trahir et lui conseillent de le tuer. Sigurd tranche la tête au

[1] On trouve dans l'antiquité la mention de plusieurs objets qui étaient fatals à tous ceux qui les possédaient, tels furent le cheval Seion, l'or de Toulouse, etc. (*Adagia Francof.* 1646, fol. p. 375.)

perfide nain, pénètre dans le repaire de Fafner, et emporte sur son cheval Grani l'or du serpent, *le casque formidable* (Ægishialmr), une cuirasse d'or, le glaive Hrotti et d'autres richesses.

Après cette victoire, Sigurd vole vers le midi au mont de la Biche (*Hindarfiall*), au pays de Frackland. Il pénètre dans un château entouré de flammes, et délivre la Valkyrie Brynhilde de la léthargie dans laquelle Odin l'avait plongée. Il arrive ensuite à la cour des fils de Giuk : ces princes se nomment Gunnar, Guttorm et Högni. Sigurd trompe Brynhilde et la fait épouser à Gunnar, qui lui accorde sa sœur Gudruna.

Brynhilde, tourmentée par la jalousie et pour se venger de Gudruna, engage Guttorm à assassiner Sigurd pendant son sommeil. Le prince Giukunge s'était préparé à cette horrible action en mangeant de la chair de serpent et de loup. Sigurd, frappé à mort, lance son épée contre son assassin et le partage par le milieu du corps. Brynhilde met fin à sa vie en se brûlant avec le corps de Sigurd sur un char couvert d'étoffes précieuses, et après avoir prédit les malheurs qui attendent la race de Giuk. Pendant qu'elle descend chez les morts, une géante de la montagne (Gygur) lui reproche sa funeste influence. Brynhilde répond en rappelant les événements de sa vie, son état de Valkyrie, la colère d'Odin et sa délivrance par le vainqueur de Fafner. Il habita avec elle pendant huit nuits sans enfreindre les lois de la chasteté, et cependant c'est ce qui a causé les insultes de Gudruna.

Gudruna chante ses malheurs et le meurtre de son époux. Elle avait été effrayée en voyant le cheval Grani revenir sans cavalier, et bientôt Högni avait confirmé ses craintes. Grimhilde parvient cependant à persuader à Gudruna, sa fille, de recevoir une compensation pour le meurtre de Sigurd, et lui présente la boisson magique d'oubli dans une corne ornée de caractères sanglants.

Dans la suite, le roi Atli (Attila), fils de Budlus, recherche Gudruna en mariage. Elle repousse longtemps ce frère de

Bryuhilde, et prophétise les suites funestes qu'aurait cette union. Elle cède cependant aux sollicitations et aux promesses de sa mère. Elle accepte la main d'Atli, et un voyage de vingt et un jours, par terre et par eau, la conduit chez son nouvel époux.

Quelque temps après ce mariage, Herkia, femme répudiée d'Atli, accusa Gudruna d'infidélité. La fille de Giuk prouva son innocence par l'ordalie de l'eau bouillante, et son accusatrice n'ayant point réussi dans la même épreuve, fut noyée dans un marais [1].

Cependant le roi des Huns, tourmenté par des songes et par le désir de posséder les trésors de Fafner, envoya un hérault porter aux rois de Worms l'invitation de venir à sa cour. Après quelque hésitation causée par la défiance d'Högni et les signes de mauvais augure que Gudruna avait joints au message d'Atli, ces princes acceptent. Ils partent, ils arrivent, et Gudruna les avertit des perfides desseins d'Atli. Bientôt ils sont attaqués par les Huns. Gudruna cherche à s'interposer entre ses frères et son époux ; mais ne pouvant y parvenir, elle jette son manteau, saisit un glaive et défend vaillamment ses frères. Tous ses efforts sont vains. Après un long combat les fils de Giuk sont faits prisonniers. Gunnar est jeté dans une prison remplie de serpents ; ses mains sont liées, mais, dans l'espoir d'attirer à son secours Odruna, sœur d'Atli, dont il est aimé, il joue de la harpe avec les pieds. Sa terrible musique arrache des larmes aux femmes, émeut les guerriers les plus farouches et brise les voûtes de sa prison [2]. Mais Odruna est absente et le héros succombe. Högni, qui s'est défendu avec la plus admirable valeur, refuse de racheter sa vie en livrant le trésor ; on lui arrache le cœur et il meurt en riant.

[1] Cette façon ignominieuse de mettre à mort était en usage chez les nations germaniques. V. Tacit. *Germ.* 12. — *Lex Burgund.* XXXIV, 1.

[2] On lit à la fin du t. II de l'Edda le chant de Gunnar (*Gunnars Slagr*), mais ce morceau paraît être une composition moderne.

Alors Gudruna accable Atli de reproches et obtient de rendre à ses frères les honneurs funèbres, mais bientôt elle se décide à les venger. Elle étrangle ses propres enfants et fait manger leurs cœurs à leur père ; puis, aidée par Niflung, fils d'Högni, elle poignarde Atli dans sa couche [1]. Le roi mourant et Gudruna ont ensemble un long dialogue, ils se font mutuellement des reproches, et Gudruna promet à l'époux qu'elle vient d'assassiner une sépulture honorable, puis elle met le feu au palais.

Ici le poëte exalte le bonheur de celui qui aurait une fille aussi courageuse que celle de Giuk, et aussi assurée d'une longue célébrité.

Gudruna, après sa vengeance, veut terminer ses jours. Elle se jette dans la mer, mais la mer la repousse et la porte sur les rives où règne *Jonacer*, dont elle devient la femme. De ce mariage sortirent *Sorlius*, *Erpus* et *Hamder*. *Svanhilda*, fille de Sigurd et de Gudruna, avait été fiancée à *Jormunrekr*, surnommé le Puissant (le grand Hermanaric). Bikkius, après avoir favorisé les amours de Svanhilda et de Randver, fils du roi, avait dénoncé ces amants à Jormunrekr, qui avait puni de mort son fils et avait fait périr Svanhilda sous les pieds des chevaux. Gudruna excite ses fils à venger sa fille. Ils partent : dans leur voyage ils se prennent de querelle, et Erpus est tué par ses frères. Ceux-ci parviennent au séjour de Jormunrekr au moment d'un festin. Ils y portent le désordre et la mort, mais bientôt ils se sentent trop faibles pour achever leur entreprise, ils regrettent le frère qu'ils ont si barbarement massacré, et, accablés par le nombre, ils périssent entourés des guerriers qu'ils ont immolés.

[1] Marcellin. Comit. *Chr.* : « Noctu mulieris manu cultroque confoditur. » — V. Agnell. *lib. Pontific.* part. I, c. 2. — *Chron. Alex.* p. 28. Quelques chroniques des onzième et douzième siècles disent que cette femme vengeait son père.

La géographie de l'Edda est vague et indéterminée, mais on voit cependant que le théâtre des événements doit être placé à l'orient du Rhin. Le désert de Gnitaeid, la patrie de Sigurd, le lieu de sa mort, le séjour des Giukunges sont peu éloignés de ce fleuve. La capitale d'Atli en est à vingt et un jours de marche. Ce ne sont donc pas des faits qui aient eu lieu dans leur patrie actuelle que chantèrent les Scandinaves en composant les odes de l'Edda : ces événements s'étaient passés loin de leur pays, mais ils en reçurent les récits avec avidité, ils les adoptèrent avec un vif intérêt, parce qu'ils leur étaient transmis par des peuples de leur race. Quelques-uns des chants de l'Edda portent encore le nom des lieux où ils furent composés, et c'est dans le midi de la Norwége que les crimes et les malheurs du roi des Huns inspirèrent les skaldes [1]. En refaisant les poésies des Goths, les Scandinaves y mêlèrent les traditions des peuples qu'ils avaient remplacés, et l'on voit paraître dans l'Edda ces êtres extraordinaires, mélange de faiblesse et de puissance surhumaine, ces nains avares, habiles à prédire l'avenir et à fabriquer des armes, dont l'imagination des Finnois avait peuplé les rochers de leur pays.

Il semble que d'autres traditions de l'Edda soient originaires de régions bien différentes. Les monstres, gardiens des trésors, rappellent la haute Asie. C'est là que l'antiquité la plus reculée indique les Griffons qui gardent l'or, et les Arimaspes qui le leur disputent. L'Orient présente de fréquents exemples de monstres à corps de dragon et de trésors cachés dans des cavernes [2]. La mythologie indienne parle aussi de dragons gardant sous terre des richesses que des guerriers parviennent à leur enlever. Ces mythes paraissent avoir été apportés de l'Asie dans le nord de l'Europe par les émigrations des peuples. Les Scandinaves les adoptèrent, et Fafner n'est pas le seul serpent avare dont parlent leurs récits. Frotho, roi de Danemark, osa attaquer un énorme serpent qui gardait un trésor dans une montagne, et l'historien Saxo, qui raconte cet exploit, s'exprime en vers latins [1], qu'il avait sans doute traduits d'un poëme maintenant inconnu. Le vaillant et malheureux Ragnar Lodbrok tua un serpent qui grossissait en même temps que l'or sur lequel il était couché [2].

[1] Atla-quida in Grœnlenzka. V. *Edda rhyth.* t. II, p. 363, note 2.
[2] *Biblioth. Orient.* pp. 798-858, etc.

C'est encore une tradition de l'Orient que la croyance que la chair de dragon donne à l'homme l'intelligence du langage des oiseaux. On la trouve chez les Indiens [3], chez les Arabes [4], chez les Tyrrhéniens [5]. Cette opinion passa de l'Orient dans la Grèce, où l'on racontait que Mélampe comprenait la langue des animaux, même celle des vers, depuis que ses oreilles avaient été léchées par des dragons [6].

Ces mythes orientaux furent sans doute apportés de l'Asie dans le nord de l'Europe par les races gothiques, mais ce serait aller bien loin que de croire, avec les éditeurs de l'Edda [7], que Sigurd, Brynhilde, Gudruna, Atli, sont des êtres épiques ou mythiques déjà chantés par les poëtes au delà du Volga, et dont les souvenirs, transportés dans l'Occident par l'émigration, furent ensuite confondus avec ceux des personnages historiques du nouveau pays que les colonies asiatiques vinrent occuper. C'est alors que les poésies sur Atli auraient été appliquées à Attila, et que ces deux guerriers, dont les noms se rapportent à celui du Volga, nommé *Atel* par les Orientaux, n'auraient plus formé qu'un seul personnage. Le savant baron d'Eckstein semble avoir adopté ce point de vue dans toute sa portée, lorsqu'il rattache les poésies gothiques, la Volsunga

[1] Lib. II, p. 20.
[2] *Ragnar Saga*, cap. I et II.
[3] Philostr. *Vit. Apoll.* III, 9.
[4] Philostr. *ibid.* I, 20. — Damir. *apud* Bochart. *Hieroz.* I, 3, col. 22.
[5] Porphyr. *De Abstin.* III, 4.
[6] Plin. *Hist. Nat.* X, 70. — Apollodor. I, 9-11.
[7] *Præf. ad* t. II. *Eddæ*, p. V et seq.

Saga et les Nibelungen, à ce qu'il appelle l'*Épopée originale des peuples du Touran*[1]. M. Ampère fils nous paraît resserrer cette hypothèse dans des limites bien plus convenables, en se bornant à penser qu'un ancien mythe oriental, présentant *un héros triomphant d'un dragon, gardien d'un trésor*, forme le fond de l'histoire de Sigurd; que sur ce fond mythologique sont venues *s'implanter des traditions d'une origine toute différente et des souvenirs d'Attila et d'Hermanaric*[2]. Nous admettrons bien volontiers que les émigrations des Goths et des Ases ont porté de pays en pays, avec leur mythologie, des traditions nées au fond de l'Orient, que les poëtes se plurent ensuite à faire entrer dans leurs compositions historiques. Ils employèrent ainsi les mythes du dragon, gardien du trésor, du héros qui lui arrache la vie, de la Valkyrie enchantée et entourée de flammes. Mais nous pensons que l'*Atli* des poëmes primitifs qui donnèrent naissance à l'Edda, n'a jamais été différent de l'Attila, roi des Huns; que les Volsunges, ainsi que les Giukunges, sont des familles guerrières qui habitèrent des régions peu éloignées du Rhin, et que les récits des poëtes sur ces familles ne sont que le développement romanesque de leur histoire. C'est dans la partie de l'Allemagne qui était soumise à Attila, que de son vivant, ou peu de temps après sa mort, les skaldes

[1] *Revue des deux Mondes*, 1831, t. III, p. 34.

[2] *Revue des deux Mondes*, 1832, t. VI, p. 400 et t. VII, pp. 339, 340. M. Ampère fils a publié dans cette Revue un *discours sur la littérature scandinave*, rempli d'intérêt et d'érudition, et une comparaison de l'Edda avec les *Nibelungen*. Il y a joint un essai d'un poëme renfermant toutes les traditions relatives à Sigurd. Ce discours, et des extraits de la partie mythologique de l'Edda, ont aussi paru dans l'ouvrage que M. Ampère a publié sous le titre de *Littérature et Voyages*, Paris 1833, 8°.

M. Saint-Marc Girardin a donné, dans le *Journal des Débats* (nov. 1831), des traductions du *Gudrunar Huaut* et du *Hamdismal*, de l'*Atlaquida* et de l'*Atlamal*. Il les a reproduites dans ses *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*, Paris 1835, 8°. Avant ces publications, l'Edda de Sœmund était bien peu connue en France; les morceaux, autrefois traduits par le prof. Mallet appartiennent à l'Edda de Snorro.

goths composèrent ces chants qui célébraient ses aventures et celles des familles que nous venons de nommer. C'est là qu'ils mirent en usage les traditions et les mythes qu'ils avaient longuement apportés de l'Orient, qu'ils s'en servirent pour orner, pour colorer leurs récits sur les guerriers de l'Occident. Ce sont ces poésies qui, comme nous l'avons déjà dit, passèrent rapidement chez les Scandinaves, et y prirent la forme qu'elles conservent dans l'Edda.

Ce n'est pas seulement chez les Scandinaves que ces poëmes furent accueillis: ils se répandirent aussi dans toute l'Allemagne, et ils y subirent des remaniements et des interpolations qui en altérèrent la forme et le contenu. Ce que Paul Diacre raconte des poésies sur Alboin, atteste la promptitude avec laquelle ces récits pénétraient chez les peuples qui avaient la même langue. La domination du grand Théodoric, qui s'étendait depuis Belgrade jusqu'au Rhin, facilita cette diffusion, et fut même la cause d'une des premières interpolations que reçurent les poésies du cycle d'Attila. Les poëtes allemands, par un anachronisme qui pouvait flatter leur vanité nationale, firent de Théodoric le contemporain et le compagnon inséparable du roi des Huns, lui firent jouer un grand rôle à sa cour, et le représentèrent comme le héros invincible. Les historiens du moyen âge relevèrent cette faute de chronologie[1], mais leurs remarques n'arrêtèrent point les faiseurs de poëmes et de chansons, qui continuèrent, dans leurs *Lieder*[2], à réunir Attila à Théodoric.

Eginhart nous apprend que Charlemagne avait fait *recueillir et écrire les antiques poésies barbares qui chantaient les faits et les guerres des rois*[3]. On a recherché quels étaient ces anciens

[1] *Chronic. Ursperg.* — Otto Frising. V, 3. — Gottfrid. Viterb. XVI.

[2] *Lied*, chant. Les auteurs du sixième siècle les appellent *leudi*. (Venant. Fortunat. *Oper.* part. I, 2-256, ed. Luchi.) — Les Goths de la Mœsie nommaient les chanteurs *Liutharjos*. (*Esdr.* II, 41, *Nehem.* VII, 1, in Maii et Castillon. Ulphilæ part. inedit. specim. — Ihre, *Fragm. vers. Ulphil.* p. 40.)

[3] Eginhart, *Vit. Caroli M.* 29. — *Poet. Saxo*, lib. V, *apud* Bouquet, *Rech.*

poëmes, et l'on a supposé que c'était les chansons des Germains en l'honneur d'Arminius, ou celle des Saxons sur Odin et les dieux du Nord. Il aurait été bien difficile que les premières se fussent conservées si longtemps, et quant aux autres, Charlemagne n'aurait certainement pas voulu répandre les souvenirs d'une religion qu'il avait cherché à détruire. Déjà, avant son règne, le concile de Leptine (en 756) avait proscrit tout ce qui se rapportait à Odin et au paganisme saxon. Charlemagne n'a donc pu songer à rassembler les poésies qui y avaient trait. Il s'agit dans Eginhart de chants héroïques, qui étaient devenus populaires, et un fait du même âge peut éclaircir le passage du biographe de Charlemagne. On raconte qu'au huitième siècle, saint Ludger, étant dans la Frise, rendit la vue à un aveugle qui était fort aimé de ses voisins, parce qu'il était habile à chanter les faits et les combats des anciens rois[1]. Les paroles de l'écrivain ecclésiastique sont les mêmes que celles d'Eginhart, et certainement le saint eût été peu touché si l'aveugle Bernleff eût célébré Odin et les Ases. C'était des chants historiques qui amusaient les Frisons, et il est bien probable que les poëmes recueillis par Charlemagne parlaient d'Hermanaric, d'Odoacre, d'Attila, de Théodoric et d'autres rois et guerriers, dont peut-être un passage de Jornandès conserve encore les noms[2]. Dans cette hypothèse, Charlemagne aurait réuni et fait écrire les diverses parties du cycle d'Attila, dont les Goths avaient été les premiers auteurs. Les Ostrogoths portèrent en Italie leur langue et leur écriture : Théodoric et Amalasunthe encouragèrent la culture de la langue gothique, non

des histor. de France, t. V, p. 182. — V. les notes de Bessel, de Goldast, de Bredow. — Gibbon, *Hist. de la Décad.* t. VIII, p. 321, not. édit. de Guizot. — Gley, *Littér. des Francs*, p. 8.— Frédr. Schlegel, *Hist. de la littér.* I, p. 308-327, trad. franç. — Id. *Tabl. de l'Hist. mod.* I, p. 147-156, trad. franç.

[1] Altfrid, *Vit. S. Ludger*, lib. II, cap. 1, *apud* Bolland. Mart. t. III, p. 648 : « . . . antiquorum actus et regum certamina. »

[2] Jornand. *De reb. Goth.* 5.

moins que celle du latin[1], et l'on pourrait peut-être conjecturer que, sous leurs règnes, les chants historiques des Amales auraient été écrits. Théodoric, comme Attila, avait des chanteurs à sa cour; ils assistaient à ses repas, et cette étiquette ou cette jouissance était enviée par les rois ses alliés[2].

Charlemagne, Alcuin, Hraban Maur, Otfrid donnèrent de grands soins à la culture de la langue francique : ils cherchèrent à fixer la grammaire de cet idiome, qui semblait offrir une opiniâtre résistance aux efforts dont il était l'objet depuis le commencement du huitième siècle[3], et lorsque Otfrid entreprit de mettre l'Évangile en vers, il espérait, comme il le dit dans sa préface, que son poëme ferait oublier les chants profanes[4]. Ces chants, dont il voulait détourner, existaient donc; et si, à cette époque, nous en trouvons encore des traces, si elles nous ramènent à des traditions et à des sujets gothiques, nous aurons acquis quelque lumière sur les poëmes de la collection de Charlemagne, et de nouvelles raisons de croire qu'ils dérivaient de ceux que les Goths avaient composés.

Nous ne nous appuierons point ici sur un prétendu témoignage de l'évêque Fréculphe[5], d'où l'on a voulu conclure[6] que les vers des Goths existaient encore du temps de Charle-

[1] Sur l'éducation lettrée de Théodoric, voy. Theophan. *Chr.* p. 112. — Anastas. *Hist.* p. 46. — Sur l'étude qu'Amalasunthe avait faite du latin et du gothique, v. Cassiod. *Var.* X, 4, p. 148 et XI, 1, p. 161. — La langue gothique se répandait en Italie parmi les Romains. V. Cassiod. *Var.* V, 40 et VIII, 21. — Elle était employée dans les relations diplomatiques, et Cassiodore, après avoir écrit en latin au nom de son maître au roi des Hérules, ajoute : « reliqua per . . . legatos nostros patrio sermone mandamus. » (*Var.* IV, 2.)

[2] Cassiod. *Var.* II, ep. 40 et 41. — Conf. Sidon. Apoll. lib. I, epist. 2.

[3] On a de ce temps un essai de traduction d'un ouvrage latin en langue francique. V. Gley, *Littér. des Francs*, p. 103-112.

[4] Otfrid, *Præf. ad Liutbert.* : « . . . ut aliquantulum hujus cantus lectionis ludum sæcularium vocum deleret et in Evangeliorum propriâ linguâ occupati dulcedine, sonum inutilium noverint declinare. . . »

[5] Freculph. *Chron.* lib. II, cap. 16.

[6] L.-Ch.-F. Petit-Radel, *Rech. sur les Biblioth.* p. 76.

magne : ce serait une mauvaise preuve d'un fait que nous croyons vrai ; car Fréculphe copie Jornandès sans le citer, et ce qu'il en tire ne doit se rapporter qu'au temps de l'auteur goth. Mais nous dirons que les lettres d'un archevêque de Rheims nous apprennent qu'*à la fin du neuvième siècle* il y avait des *livres allemands* qui racontaient qu'Hermanaric, à l'instigation d'un conseiller perfide, avait fait périr ses enfants[1], et il est infiniment remarquable que cette aventure se trouve dans l'Edda et dans la Volsunga Saga[2]. On y lit que Jormunrek (Hermanaric) fit périr son fils et sa belle-fille Svanhilda par les conseils de Bikkius. Jornandès fait aussi mention d'une femme, appelée Sonilda ou Sanielh, qu'Hermanaric fit mettre à mort[3], et que ses frères tentèrent de venger. Les historiens goths avaient puisé dans leurs poésies nationales cette aventure, que l'Edda rattache au cycle d'Attila ; et la retrouver au neuvième siècle, dans des livres en *langue teutonique*, est une preuve assurée, non-seulement de l'existence de ces anciennes poésies, mais encore du soin qu'on avait eu, antérieurement à cette époque, de les rédiger par écrit dans un des dialectes germaniques.

Je rappellerai encore ici un monument fort curieux, qui est plus ancien d'environ un siècle que les lettres de Foulques. La première et la dernière page d'un manuscrit latin, qui est maintenant à Cassel, ont conservé un long fragment d'un poëme francique qui raconte le combat que soutint Hiltibraht (Hildebrand), cousin et fidèle ami de *Théotrich* (Théodoric), contre son fils Hatubrandt, lorsque, après la mort d'*Otachre* (Odoacre), il revenait à Vérone, précédant son maître qui avait quitté

[1] Flodoard, *Hist. Remens.* IV, 5, *apud* Bouquet, t. VIII, p. 159. Dans des extraits des lettres de l'archevêque Foulques à l'empereur Arnoul, il est dit : « Subjicit etiam ex libris Teutonicis de rege quodam Hermenrico nomine, qui omnem progeniem suam morte destinaverat, impiis consiliis cujusdam consiliari sui. » — Nicolas Chesnau, dans sa traduction de Flodoard, qu'il appelle *Floard* (Rheims 1580, 4°), rend *libris Teutonicis* par les *Annales de Flandre*.

[2] *Edda*, t. II, p. 240. — *Volsunga Saga*, cap. 49.

[3] Jornand. *De reb. Goth.* 24.

la cour d'Attila. Ce récit, tout à fait épique, est évidemment d'origine gothique : sa traduction francique paraît avoir été faite vers l'an 800, peut-être tout exprès pour faire partie du recueil de Charlemagne. Ce poëme est de ceux qui se sont répandus chez toutes les nations allemandes, et on le trouve non-seulement en francique[1], mais encore en scandinave[2], en ancien danois[3] et dans les poésies des Minne-Singer[4]. Le souvenir d'Hildebrand se conserva longtemps en Italie, et une forteresse située dans les gorges de l'Adige, au-dessus de Vérone, portait encore son nom au treizième siècle[5]. Ces exemples de récits en langue francique, dérivés des poésies des Goths, montrent avec évidence que ces dernières ne purent être inconnues à Charlemagne, et qu'elles durent entrer dans la collection qu'il fit faire, ainsi que celles des Lombards, des Bourguignons et des autres peuples de la même famille.

Ces monuments littéraires et historiques, qui avaient mérité les soins du grand empereur, continuèrent pendant le moyen âge à attirer l'attention des poëtes et des peuples. Ils subirent des changements dans la forme et dans le langage ; leurs parties furent combinées de plusieurs manières, et quatre siècles après Charlemagne ils se résumèrent dans de grands ouvrages poétiques. Le plus remarquable de ces résultats est le célèbre

[1] Manuscrit trouvé à Fulde, maintenant à Cassel. V. Eckhart, *Franc. Orient.* I, p. 864-902. — Grimm, *Das Lied Hildebr. und Hadubr.* 1812, 4°. — Gley, *Langue et litt. des Francs*, p. 143-154. — Guill. Grimm (*De Hildeb. carm. Teut. fragm.* Götting. 1830, in-fol.) a donné le *fac-simile* des deux feuillets qui contiennent ce fragment. Gley en a fait deux versions françaises. M. Ampère en a fait une autre que M. de Chateaubriand a publiée. (*Étud. historiq.* t. III, p. 124 et suiv.)

[2] *Wilkina Saga*, cap. 373-378, p. 509-514. — On y lit que Hildebrand était célèbre « vel in eruditorum scriptis, vel communi hominum colloquio. »

[3] *Kæmpe-Viser*, 1787, p. 63-66.

[4] *Das Lied von Hild. und Hadubr.* Cassel 1812, 4°.

[5] Arnold. Lubec. *Chr. Slavor.* lib. VII, 20, p. 506, ed. Bangert. « Ad transitum arctum montibus præclusum, qui Veronensium Clusa dicitur, ubi Castrum est firmissimum quod ex longâ antiquitate urbs Hildebrandi dicitur. »

Chant des Nibelungen. Ce poëme, maintenant si admiré, a été bien longtemps absolument oublié. Wolfgang Lazius, et quelques autres anciens écrivains, en avaient cité de courts fragments comme échantillons de poésie nationale, mais ce fut Bodmer qui, le premier, le fit connaître en 1757, et il n'a été imprimé en entier qu'en 1782.

Cette épopée, que Jean de Müller a désignée comme l'*Iliade du Nord*, a éprouvé plusieurs rédactions successives, avant de prendre la forme sous laquelle on l'a retrouvée. A. W. de Schlegel reconnaît que son origine est voisine des temps d'Attila et de Théodoric. Selon lui, les chants qui en sont la source furent répandus en Allemagne par les Ostrogoths et les Bourguignons ; et, comme nous l'avons dit, ils parvinrent avec quelques altérations au temps de Charlemagne, qui les admit dans la collection qu'il fit faire. Un second remaniement de ce poëme eut lieu au dixième siècle, et un troisième avant la fin du douzième. Ces deux dernières rédactions sont indiquées par l'introduction de personnages qui, transportés au temps d'Attila, forment de singuliers anachronismes. Nous entrerons plus tard dans quelques détails sur ce sujet. Quant à la rédaction actuelle du poëme, elle date des premières années du treizième siècle. M. de Schlegel le prouve par l'examen du langage et de la versification, par l'âge des manuscrits, par la mention répétée de la ville de Vienne, dont la fondation est du douzième siècle, enfin par les allusions relatives au poëme des *Nibelungen* qui se rencontrent dans les ouvrages de Wolfram d'Eschenbach[1].

Jean de Müller, frappé de l'analogie du langage des *Nibelungen* avec le dialecte du Hasli, semble croire que l'auteur de cette épopée était Suisse. Il désigne même un d'Eschenbach, seigneur du château d'Unspunnen ; mais M. de Schlegel remarque que ce rapport de dialecte prouve seulement que le

[1] Aug. W. Schlegel dans le *Deutsch. Museum* de Fr. Schlegel, t. I et II.

haut allemand s'est conservé en Suisse mieux que partout ailleurs. Wolfram d'Eschenbach paraît avoir été Bavarois, et dans plusieurs passages de ses œuvres il semble employer l'ironie contre les *Nibelungen*. M. de Schlegel montre ensuite, par une étude très-détaillée de la géographie de ce poëme, que l'Autriche est le pays le mieux connu de l'auteur, qui témoigne de la prédilection pour ce pays et de la haine contre la Bavière. D'après ces considérations et l'âge du poëme, il pense que son auteur devait être attaché à l'un des deux ducs d'Autriche du nom de Léopold, et, par une conjecture un peu hardie, il veut le reconnaître dans Henri d'Ofterdingen, né en Souabe, mais qui vécut en Autriche, et qui, au fameux combat poétique de Wartbourg (en 1207), fut vainqueur de Wolfram d'Eschenbach[1]. D'autres critiques ont attribué les *Nibelungen* à Conrad de Wurtzbourg, ou au Hongrois Klingsor.

Le sujet de ce grand poëme est la destruction des Bourguignons ou *Nibelungen* par Attila, événement que l'histoire indique à peine, tandis que la poésie lui a donné le plus vaste et le plus brillant développement. Cette épopée est divisée en deux parties, et se compose de 4316 strophes, chacune de quatre vers rimés. J'exposerai en abrégé la marche du poëme et les aventures qu'il renferme.

Après avoir annoncé qu'à l'exemple des anciens contes qui célèbrent les hauts faits des héros, il va chanter les merveilleux exploits des chevaliers, le poëte décrit la cour de Bourgogne. Les trois rois, Gunther, Gernot et Ghiseler, fils de Danckart et de Uté, régnaient à Worms. La belle Chrimilde était leur sœur, et Hagen de Troneck le plus redoutable de leurs guerriers. Dans le même temps Sigemond gouvernait les Pays-Bas : il habitait Santen, et Sigfrid était son fils. Sigfrid acquit de bonne heure la renommée d'un chevalier accompli ; il n'aimait

[1] Aug. W. Schlegel, *ibid.* — V. aussi Fréd. Schlegel, *Hist. de la littér. anc. et mod.* t. I, p. 392, trad. franç.

que les armes et ne recherchait que les combats. Il fut vainqueur dans plusieurs aventures terribles et merveilleuses. Cependant, sur le bruit de la beauté de Chrimilde, il conçut le projet de s'en faire aimer et de combattre, s'il le fallait, tous les chevaliers bourguignons. Dans ce but, il partit pour Worms avec une suite brillante. Au moment de son arrivée, Hagen de Troneck annonce au roi qu'il soupçonne que cet étranger est le fameux Sigfrid, ce héros célèbre par tant de combats, qui avait été choisi par *Schilbung et Nibelung* pour leur faire le partage du trésor des *Nibelungen*. Sigfrid reçut d'eux pour récompense l'épée *Balmung*, mais bientôt ils se prirent de querelle avec lui, Sigfrid les tua et leur enleva cet immense trésor, qu'il confia au nain Albéric. Sigfrid découvrit que ce nain, dans le but de venger ses anciens maîtres, voulait le trahir; alors il le poursuivit sur les montagnes et lui enleva le chapeau magique. Hagen raconte encore que, dans une autre aventure, Sigfrid tua un dragon, dont le sang rendit sa peau aussi dure que la corne.

Le héros de Santen est bien reçu à Worms, et pendant son séjour dans cette ville, la guerre ayant éclaté entre les Bourguignons et les rois de Saxe et de Danemark, il marche contre ces rois et remporte une éclatante victoire. C'est dans les fêtes qui suivent ce triomphe qu'il déclare ses intentions à la belle Chrimilde. Cependant Gunther devient amoureux de Brynhilde, reine d'Isenland. Ce n'était que par de terribles combats qu'on pouvait obtenir la main de cette redoutable amazone, dont une ceinture magique augmentait merveilleusement la force; mais, par le secours de Sigfrid et du chapeau enchanté, le roi de Worms triomphe de toutes les épreuves et parvient à être l'époux de Brynhilde. Il donne alors Chrimilde à Sigfrid, qui retourne avec elle dans les États de son père.

Après plusieurs années ces époux revinrent à Worms. C'est là qu'une querelle entre Chrimilde et Brynhilde amène la mort de Sigfrid, qui est assassiné à la chasse par Hagen et Gernot.

Ils percèrent le héros du Zuidersée entre les deux épaules, seul endroit de son corps qui fût vulnérable, parce qu'une feuille l'avait préservé du contact du sang du dragon. Les guerriers *Nibelungen* lui enlevèrent l'épée Balmung et le trésor qu'il avait conquis.

Quatre années après cet événement, *Etzel*, roi des Huns (Attila), qui avait perdu sa femme *Helcha*[1], fait demander la main de Chrimilde par Rudiger, margrave de Béchelar, qu'il envoie à Worms. Chrimilde refuse d'abord, mais le désir de venger Sigfrid, de recouvrer son trésor et l'espoir de convertir le roi des Huns à la foi chrétienne, la déterminent à devenir l'épouse d'Attila. Conduite par Rudiger, elle traverse l'Allemagne, s'arrête à Passau chez son oncle le bon évêque *Pilgerin* (saint Piligrinus), puis à Béchelar (Pœchlarn), où elle est reçue par *Gotelinde*, femme de Rudiger. Etzel vient à la rencontre de son épouse jusqu'à Toulna, et la conduit à Vienne où le mariage est accompli. On le célèbre par dix-sept jours des plus brillantes fêtes; puis les nouveaux époux et leur suite se rendent à Etzelbourg, en Hongrie, capitale de leurs immenses États.

La haine de Chrimilde n'est point éteinte, et pour l'assouvir elle engage Etzel à convier les rois de Worms à sa cour. Les poëtes du roi des Huns, Werbel et Swemel leur portent cette invitation. L'été suivant, les *Nibelungen* partent de Worms avec une suite de dix mille hommes, et après un long voyage ils sont reçus à Passau par l'évêque Pilgerin, puis dans la ville de Béchelar par le margrave Rudiger, qui leur accorde l'hospitalité la plus gracieuse, les comble de présents et fiance sa fille au jeune Ghiseler. Au moment du départ, Rudiger se joint aux voyageurs, et ils arrivent ensemble à la cour d'Etzel, auprès de qui *Dietrich de Bern* (Théodoric de Vérone) tient le premier rang.

Etzel a fait construire un palais et une salle immense, dans la-

[1] *Herkia* dans l'Edda. — *Kreka* dans Priscus. — *Erka* dans la Wilkina Saga.

quelle douze rois et leurs suites pourraient habiter. C'est là qu'on conduit les *Nibelungen*, afin qu'ils prennent du repos. Mais ils ont conçu quelque défiance : Hagen et Wolker, le vaillant poëte de Bourgogne, veillent et font la garde. Des troupes de Huns s'approchent à deux reprises de cette salle, mais deux fois l'effrayant aspect de Hagen suffit pour les repousser.

Les *Nibelungen*, conservant leurs armures, vont le lendemain à une messe que Hagen juge devoir être la dernière pour ses compagnons et pour lui-même. Etzel et Chrimilde y assistent. Après le service divin on s'exerce à la joute. Les Huns ne sont d'abord que spectateurs, les Amelungs (les Amales, les Goths de Théodoric) sont retenus par les ordres de leur prince; mais Wolker, choqué des manières d'un jeune Hun, l'attaque et le tue d'un coup de lance. Alors la mêlée menace de devenir générale, cependant Etzel sépare les combattants, réprime les Huns, protége ses hôtes et les reconduit à leurs logements.

Chrimilde, poursuivant ses desseins, demande la mort de Hagen à Dietrich, mais ce héros et le brave Hildebrand refusent de servir sa haine. Elle s'adresse alors à Blœdelin, lui promet des richesses, une province, une belle femme, et il s'engage à la venger.

Un festin rassemble les *Nibelungen* et les Huns. On y apporte le fils d'Etzel, mais bientôt on apprend que Blœdelin (Bléda), frère d'Etzel, a attaqué les Bourguignons, et qu'il a été tué par Dankwart. Ce combat coûte la vie à neuf mille Huns et seulement à douze des chevaliers que commande Dankwart. Celui-ci, renversant tout sur son passage, accourt dans la salle du festin, et Hagen, apprenant ce qui s'est passé, plonge son épée dans le sein de l'enfant royal, ordonne à Dankwart de garder la porte, traite Etzel d'imbécile, et commence à faire un grand carnage des Huns. Alors Chrimilde s'adresse de nouveau à Dietrich, qui cherche vainement à s'interposer; il ne

peut qu'emmener le roi et la reine hors de la salle. Le margrave Rudiger reste neutre comme Dietrich, et sort aussi avec cinq cents de ses guerriers.

Tous les Huns qui étaient dans la salle ont péri, les *Nibelungen* sont vainqueurs de plusieurs des chevaliers de Chrimilde. Alors cette reine fait mettre le feu au palais..... Les *Nibelungen* parviennent à échapper à l'incendie, et au point du jour ils sont de nouveau attaqués par une armée de Huns.

Chrimilde et Etzel se réunissent pour exiger que Rudiger, l'un de leurs grands vassaux, prenne part au combat. Le margrave, qui voit un fils dans Ghiseler, résiste longtemps à leurs instances. Il obéit enfin au devoir de vassal et attaque les *Nibelungen*, en leur témoignant les plus grands regrets d'y être forcé. Il donne même à Hagen son bouclier en signe d'amitié. Enfin un combat terrible s'engage : Rudiger est tué par Gernot, qui lui-même est blessé à mort, et tous les guerriers du margrave périssent.

Dietrich s'irrite de la mort de Rudiger, et il envoie Hildebrand aux informations. Les guerriers de Bern demandent le corps du margrave, les *Nibelungen* le refusent, et il en résulte un combat plus terrible encore que les précédents. Ghiseler y perd la vie, et il ne reste des *Nibelungen* que Gunther et Hagen. De l'autre côté, tous les Amales périssent à l'exception de Hildebrand, qui est blessé par Hagen.

Cependant Dietrich s'arme : il s'avance, il demande à Gunther et à Hagen de se rendre à lui : il s'engage à être leur protecteur. Hagen rejette cette proposition : ils combattent, et le prince des Amales, ayant blessé Hagen, parvient à le lier et le porte à Chrimilde, en lui demandant de respecter sa vie. Il revient ensuite combattre Gunther, et lui fait éprouver le même sort. Il demande encore à la reine la vie de ses deux prisonniers, et se retire pour pleurer.

Alors Chrimilde réclame de Hagen le trésor des *Nibelungen*, mais il répond qu'il l'a jeté dans le Rhin. La reine fait tuer

Hagen et va présenter sa tête à Gunther. « Tous les *Nibelungen* ont péri, s'écrie le roi de Worms, il ne reste que Dieu et moi qui sachions où est le trésor ; femme cruelle ! tu ne le reverras jamais. » A ces mots, Chrimilde saisit Balmung, l'épée de Sigfrid, et fait tomber la tête de son frère. Etzel, qui est présent, ne sait que se désoler, mais Hildebrand, furieux de ce que Chrimilde a immolé les prisonniers de Dietrich, la frappe d'un coup qui lui ôte la vie. Etzel et Dietrich, restés seuls, pleurent amèrement leurs amis [1].

En rapprochant l'épopée germanique des récits de l'histoire, on reconnaît les *Nibelungen* dans les Bourguignons, qui, au commencement du cinquième siècle, occupaient les bords du Rhin. Dans le siècle précédent ils étaient établis à l'orient de ce fleuve, dans le pays appelé *Capelatium* ou *Palas*, vers la Sale et le Mein [2]. Ils n'avaient alors que des chefs, mais un peu plus tard *Gibica* ou *Gibicho* devint leur roi [3] : il est nommé *Giuk*

[1] Voici ce qu'on a publié en France sur les *Nibelungen* :

La seconde partie de ce poëme, *la Vengeance de Chrimilde*, a été traduite dans la *Biblioth. des Romans*, 1789, juin, t. I, p. 277-361.

Une analyse détaillée, suivie de remarques historiques et littéraires, par G.-H. S., a paru dans la *Nouvelle Revue Germ.* 1830, mai, p. 1-26, et juin, p. 101-135.

Quelques fragments traduits par Mme de la Maltière, avec des notes. (*Nouv. Rev. Germ.* 1832, mai, p. 38-52.)

M. de Chateaubriand a publié (*Études historiques*, t. II, p. 387-395) des notes et une courte analyse, dont M. Bunsen, ministre de Prusse à Rome, est l'auteur.

M. Saint-Marc Girardin (*Notices politiq. et littér. sur l'Allemagne*, 1835, 8°, p. 345-368) a traduit les quatre premières aventures et a annoncé la traduction de tout le poëme.

M. A. Peschier (*Hist. de la litt. allem.* 1836, t. I, p. 236-258) a analysé les Nibelungen.

La *Nouv. Rev. Germ.* (1834, t. II et III) a donné la traduction d'une tragédie de Raupach, intitulée *le Trésor des Nibelungen*.

J'ai précédemment parlé des travaux de M. Ampère.

[2] Amm. Marcell. XVIII, 2, 15 et not. Wagner. — Hieronym. *Chr. an. Chr.* 374. « Burgundionum LXXX ferme millia, quod nunquam antea, ad Rhenum descenderunt. »

[3] *Lex Burgund.* tit. 3 : « Si quos apud regiæ memoriæ auctores nostros, id est, Gibicam, Godomarem, Gislaharium, Gundaharium, patrem quoque nostrum et patruos, liberos fuisse constiterit. . . »

Carmen de Walthar. v. 14 : « Quorum rex Gibicho solio pollebat in alto. » — *Ibid.* v. 115 : « Intereà Gibicho defungitur, ipseque regno Guntharius successit. »

dans l'Edda. Il eut pour fils *Godomar*, *Gislahar* et *Gundahar* ou *Gundicarius*, qui sont appelés *Gernot*, *Ghiseler* et *Gunther* dans le poëme des *Nibelungen*. Gundahar s'établit sur le Rhin vers l'an 413 [1], et résida à Worms, ancienne ville des *Vangiones*, appelée jadis *Borbetomagus*. La catastrophe qui fit périr les *Nibelungen* est indiquée sans détails par les auteurs des chroniques. L'un dit que *Gundicaire fut tué par les Huns avec son peuple et ses enfants* ; l'autre que *vingt mille Bourguignons périrent*, et ces massacres paraissent se rapporter à l'an 436 [2]. Voilà tout ce qu'apprend l'histoire. Aussi ce n'est pas de ses récits que le poëme des *Nibelungen* a été tiré, et il faut reconnaître que ses sources sont uniquement les poésies des âges précédents. Elles seules remontaient aux temps voisins d'Attila, elles seules en avaient conservé les souvenirs que l'histoire avait laissés échapper.

Gundicaire périt ; mais son peuple ne fut point entièrement détruit. Il paraît même que ce prince laissa des enfants qui gouvernèrent la *Sapaudia* et le pays des *Sequani*, où les Romains les obligèrent à s'établir. La généalogie de ces rois de Bourgogne présente des difficultés qu'il n'est heureusement point nécessaire à notre but de chercher à résoudre.

Les auteurs qui ont voulu retrouver dans l'histoire le héros invulnérable des *Nibelungen*, l'ont reconnu dans un roi mérovingien ou dans un maire du palais. La première de ces opinions désigne Sigebert Ier, roi d'Austrasie et de la France

[1] Prosper. *Fast. consul.* : « Lucio consule Burgundiones partem Galliæ propinquam Rheno obtinuerunt. » — Cassiodor. *Chr.* p. 367, ed. Garet. — Gundahar est nommé *Guntiarius* par Olympiodore, p. 7.

[2] Prosper. Aquit. *Chr. an.* 436 : « Gundicarium... siquidem illum Hunni cum populo suo ac stirpe deleverint. » — V. Cassiodor. *Chr.* — Prosper. Tir. *apud* Scalig. *Thes. tempor.* t. I, p. 52. — Idacii *Chr. ann.* 437. — Paul. Diac. *De Episc. Mettens. apud* Bouquet. *Recueil des hist. de France*, I, p. 649.

orientale. Santen faisait partie de ses États, et il fut assassiné à Vitry par deux pages que Frédégonde, femme de son frère, avait engagés à ce meurtre. Cela n'est pas sans quelque rapport avec la mort de Sigfrid, et dans cette hypothèse Brynhilde et Chrimilde répondraient à Frédégonde et à Brunehaut. Sigebert fut inhumé à Saint-Médard de Soissons, et l'on plaça un dragon aux pieds de sa statue, mais on ne saurait nullement en faire un rapprochement avec Sigfrid, car il est reconnu que les figures du tombeau de Sigebert sont d'une époque trop récente[1] pour qu'on y puisse voir une allusion à la victoire sur le dragon. D'ailleurs, la création poétique du personnage de Sigfrid nous paraît antérieure à la mort du roi austrasien.

Freher expose une autre hypothèse. Il prétend qu'un Sigebert, maire du palais d'Austrasie, sous le règne de Thierri, et vers l'an 528, habitait Worms avec sa femme Chrimilde, et qu'il est le Sigfrid célébré par les poésies allemandes. Freher ne cite aucune autorité historique, et ce qu'il dit n'est fondé que sur des fables populaires. Il ajoute que l'on voyait à Worms *la maison des géants*, et que l'on racontait que Sigfrid, l'un d'entre eux, *per totam propè Germaniam decantatus*, avait été enterré dans l'église de Sainte-Cécile. L'empereur Frédéric III voulut vérifier cette tradition, et fit faire des fouilles à l'endroit désigné, mais on ne découvrit rien, et à une certaine profondeur les eaux empêchèrent la continuation de ces inutiles travaux[2].

Nous avons dit précédemment que les rédacteurs successifs du poëme des *Nibelungen* y avaient introduit des personnages qui étaient beaucoup plus modernes que l'époque à laquelle l'action était supposée se passer. On voit paraître en effet, dans les *Nibelungen*, Rudiger, margrave de Pœchlarn, en Autriche,

[1] Le Moine, *Hist. des Antiquit. de Soissons*, t. II, p. 33.

[2] Freher, *Origin. Palatin.* part. 2, cap. 13, p. 63. — Confr. *Chronic. Wormat.* *apud* Ludewig, *Reliq. mss.* t. II, p. 170.

et saint Piligrinus, évêque de Lorch et de Passau. Jean de Müller pensait qu'ils avaient l'un et l'autre obtenu une place dans le poëme, lors du remaniement qui doit en avoir été fait dans la dernière moitié du dixième siècle. Mais A.-W. de Schegel observe, avec raison, que cette époque s'applique fort bien à Rudiger, mais ne saurait convenir à saint Piligrinus, qui vécut jusqu'aux dernières années de ce même siècle. Quelles que soient les libertés permises aux poëtes, on ne pouvait guère reporter au temps d'Attila le saint évêque de Passau, en présence de tous ses contemporains. Ces anachronismes ne peuvent être tentés que pour des personnages que le temps a déjà placés à une certaine distance. Cette considération a déterminé M. de Schlegel à admettre, pour les *Nibelungen*, une recension de plus que Jean de Müller ; il pense qu'elle eut lieu au onzième ou au douzième siècle, et que ce fut alors que la légende de Piligrinus fut introduite dans le poëme. Nous avons déjà dit que les *Nibelungen*, tels qu'ils nous sont parvenus, furent rédigés dans les premières années du treizième siècle, et il faut remarquer que la connaissance des romans de chevalerie provençaux et français, acquise par les Allemands vers le milieu du siècle précédent, dût avoir une influence sur les changements que ce poëme éprouva. Il rend lui-même témoignage des formes successives qui lui furent données, puisque, dès son début, il se réfère aux *anciens* contes, et que, dans la dernière partie (*die Klage*), il rappelle que ces aventures ont été *souvent le sujet de poésies en langue allemande*.

Rudiger, dans les *Nibelungen*, est un guerrier aussi brave que généreux. Il reçoit, dans Pœchlarn, les rois de Worms, lors de leur voyage à la cour d'Attila, et accorde sa fille à Ghiseler. Il était déjà célèbre dans des poésies allemandes antérieures aux deux dernières recensions des *Nibelungen*[1], et les écrivains latins lui donnent le nom de Roger.

[1] Metelli Tegernensis *Quirinal.* (*apud* Canis. *Lect. antiq.* t. III, part. 2, p. 154, éd. Basnage) :

Dans l'histoire, Pœchlarn, ville située dans la basse Autriche, sur la rivière d'Erlaf, entre Ips et Mœlk, est la résidence des anciens margraves d'Autriche. Rudiger y commanda au neuvième et au dixième siècle, et il prit une part active dans les guerres des empereurs Conrad, Henri Ier et Othon, contre les Hongrois et Arnould le Mauvais, duc de Bavière[1].

Saint Piligrinus, appelé dans les *Nibelungen* le *bon évêque Pilgerin*, y joue un rôle moins brillant que Rudiger. Il est frère de *Uté*, mère des rois de Worms : il exerce l'hospitalité la plus bienveillante, et reçoit successivement à Passau, sa nièce Chrimilde, les envoyés d'Attila et ses neveux les rois bourguignons. Il n'est question de lui que dans ces occasions. L'histoire parle de saint Piligrinus : il fut évêque de Lorch et de Passau, l'un des apôtres de la Hongrie[2]; il baptisa le roi Geysa et termina sa carrière l'an 991.

Les historiens allemands ont écrit que saint Piligrinus descendait du margrave Rudiger[3], et M. de Schlegel pense que ce fut cet évêque qui fit faire l'édition des *Nibelungen* du dixième siècle, en y ménageant un beau rôle à son illustre ancêtre. On trouve dans *la Plainte* (*Nibelungen-Klage*), poëme en 4300 vers, qui est un abrégé et une suite de la *Nibelungen-Noth* des *Nibelungen*, un passage aussi obscur qu'important sur un travail ordonné par l'évêque de Passau. On y dit qu'il fit écrire

> ... Orientis habet regio
> Flumine nobilis Erlasia
> Carmine Teutonibus celebri
> Inclita Rogerii Comitis
> Robore...

Metellus écrivait vers le milieu du onzième siècle.

[1] Aventin. *Annal. Boior.* lib. VIII, p. 376. — Wolf. Lazius, *De aliq. gent. migration.* lib. VII, p. 353. — Hansizius, *Germ. Sacr.* I, p. 188. — Hundt, *Metropol. Salisb.* t. I, p. 201.

[2] Pray, *Annal. Hunnor.* p. 373.

[3] Hansizius, *Germ. Sacr.* I, p. 206 : « De genere Pilligrini, cum nobilissimum fuisse constat... opinio est fuisse de genere Rudigeri Pechlarnensis. »

Hundt, *Metropol. Salisburg.* t. I, p. 301 : « Dicitur natus... Piligrinus ex familiâ Roderici seu Redigeri de præclara hodiè Pechlarn. »

ces aventures en lettres latines (*latinischen Buochstaben*), et que *maître Conrad* fut son écrivain. Quelques savants, d'après ce passage, ont cru pouvoir attribuer à *Conrad de Wurtzbourg* le poëme des *Nibelungen* qui existe maintenant. Nous sommes fort incertains sur le degré de foi que mérite le témoignage de *la Plainte*, relativement à la langue que Piligrinus fit employer pour écrire l'ouvrage qu'elle désigne. Nous avons de la peine à croire qu'il ait fait traduire les *Nibelungen* en langue latine. L'auteur de *la Plainte* ne se serait-il point trompé? Écrivant environ deux siècles et demi après la mort de l'évêque de Passau, n'aurait-il pas indiqué par erreur, comme écrit en latin, un poëme réellement écrit en allemand? Il serait fort extraordinaire que Piligrinus eût fait faire du même ouvrage une édition allemande et une traduction latine, d'autant plus qu'il fit encore composer, en langue nationale, un autre poëme à la louange de Rudiger. L'écrivain en est inconnu; mais il y racontait les exploits du margrave, les guerres des Avares et des Huns en Autriche, le rétablissement du duc Arnould en Bavière, et les victoires qu'Othon le Grand remporta sur les Hongrois. Ce poëme, qu'on ne saurait confondre avec les *Nibelungen*, existe peut-être encore : il fut découvert par Vigileus Hundt dans un château d'Allemagne; le comte de Ortenberg lui fit présent de ce manuscrit, et il le déposa, en 1557, dans la bibliothèque du duc de Bavière[1]. Hansizius pense que Wolfg. Lazius nous a conservé un fragment de ce poëme[2], mais les vers qu'il cite sont presque tous tirés des *Nibelungen* et fort défigurés. Il n'y a que les quatre derniers, où l'empereur Henri est nommé, qui puissent peut-être appartenir au poëme découvert par Hundt.

[1] Hundt, *Metrop. Salisburg.* t. I, p. 201.— Hansizius, *Germ. Sacr.* t. I, p. 206. — Ce manuscrit se retrouverait peut-être à Munich, si toutefois il a échappé au désastre qu'éprouva la bibliothèque de cette ville, lorsqu'en 1632 Gustave-Adolphe s'en empara.

[2] Wolfg. Lazius, *De aliq. gent. migrat.* p. 353.

Après avoir fait connaître les rapports du poëme des *Nibelungen* avec l'histoire, il faut le considérer en lui-même et le comparer avec l'Edda.

Les deux parties qui le composent peuvent se désigner par les noms des *Nibelungen* et de la *Vengeance de Chrimilde*. La première a donné son nom au tout. Les deux parties paraissent avoir été une fois séparées, et composées chacune à une époque différente par la réunion de petits poëmes plus anciens, qui, ainsi que nous l'avons dit, formaient un cycle épique. Les différences que l'on trouve entre les deux premières parties attestent ce mode de formation. Ainsi, par exemple, les *Nibelungen*, dans la première partie, sont placés vers la Norwége : les nains et les géants habitent leur pays. Sigfrid, depuis l'Isenland va y chercher des secours. Dans la seconde partie, les *Nibelungen* habitent Worms : ce sont les Bourguignons et leurs rois, fils de Gibica. Le nom des *Nibelungen* ne se trouve point dans l'histoire : il est uniquement réservé à la poésie, mais non pas exclusivement à la poésie allemande. Les Scandinaves l'ont traduit par *Niflunga*[1], et nous verrons qu'un poëme latin du dixième siècle désigne les guerriers de Worms par le nom de *Franci nebulones*.

La comparaison des chants de l'Edda avec le poëme des *Nibelungen* établit évidemment deux grandes divisions dans ces poésies, *la branche scandinave* et *la branche allemande*.

Dans les poëmes et les sagas appartenant à la première, Théodoric ne joue aucun rôle[2]. Les deux branches poétiques s'étaient séparées, et les chants sur Attila étaient passés chez les Scandinaves avant l'époque où les Goths du midi avaient

[1] Ils tirent ce nom de *Nafil*, l'un des ancêtres de Giuk. (Fundinn. Norregur. p. 12, *apud* Biorner, *Volum. Historic.*)

[2] Théodoric est cependant nommé deux fois dans l'Edda (t. II, p. 328-330), mais d'une manière si brève, qu'on peut croire qu'il n'y tient cette place, si peu digne de lui, que par une confusion qui a substitué son nom à celui de Théodemir son père, qui fit partie de la suite d'Attila.

associé, dans leurs poésies, le prince des Amales et le roi des Huns. C'est dans la seule branche allemande que Théodoric de Vérone est le héros par excellence, à qui rien ne peut résister.

Les récits scandinaves contiennent de grands détails sur l'origine du trésor, sur les nains et le dragon qui le possédèrent, ainsi que sur la manière dont Sigurd s'en empara. D'après eux, le dragon est tué au moment où il franchit le fossé qui recèle Sigurd. Le trésor est emporté sur un cheval, et Sigurd est assassiné dans son lit. Les poésies allemandes ne disent rien de l'origine du trésor, ni de la malédiction qui y était attachée. Hagen raconte par occasion, et brièvement, que Sigfrid a tué les *Nibelungen*, a enlevé leurs richesses et le chapeau magique du nain Alberic. L'aventure du dragon, dont le sang a rendu son vainqueur invulnérable, est indiquée en peu de mots et ne se lie point au trésor. Selon les Allemands, le dragon est tué sous un rocher ou dans une grotte : le trésor fut enlevé sur un vaisseau, et le meurtre de Sigfrid fut commis à la chasse[1].

L'Edda raconte que le sang du dragon ajouta à l'intelligence de Sigurd, et lui fit comprendre le langage des oiseaux. Le poëme allemand se borne à dire que ce sang durcit la peau de Sigfrid, et la rendit semblable à de la corne.

[1] On aura remarqué, dans l'exposé que nous avons donné ci-dessus du contenu de l'Edda, une contradiction frappante sur le lieu de la mort de Sigurd. Nous avons dit d'abord qu'il fut assassiné dans son lit ; ensuite que Gudruna comprit son malheur en voyant le cheval Grani revenir sans son maître. Ces traditions opposées sont tirées de deux odes différentes, et l'on sait que ces chants de l'Edda ne sont ni du même âge, ni du même auteur. Les Scandinaves reconnaissent formellement pour leur tradition nationale celle qui fait assassiner Sigurd dans son lit, et affirment que ce sont les Allemands qui placent sa mort dans une chasse. Les chants de l'Edda intitulés : *Brynhildar quida 2* (t. II, p. 248), et *Gudrúna quida 2* (t. II, p. 293-296), qui rappellent cette dernière opinion, ont donc été écrits sous l'influence des récits allemands, et doivent par conséquent être moins anciens que d'autres portions de l'Edda. Une chanson danoise raconte que Sigurd fut renversé et tué par son cheval, qu'elle nomme *Graaman*. (*Edda*, t. II, p. 890, not.)

Au rang des différences les plus marquantes qui existent entre les branches scandinave et allemande, il faut placer la diversité de nom et surtout de caractère qu'elles attribuent à l'héroïne. Chez les Scandinaves, la femme de Sigurd se nomme *Gudruna* : elle est fille de Chrimilde. Elle ne veut point la perte de ses frères ; c'est Atli, son second mari, qui la complote. Elle, au contraire, cherche à les sauver, et après leur mort elle les venge d'une horrible manière. Chez les Allemands, Chrimilde poursuit sur ses frères la vengeance de son premier époux, et après l'avoir satisfaite elle est tuée par Hildebrand ou par Théodoric, tandis que dans les récits scandinaves Gudruna, vengée d'Atli, passe en d'autres pays et à d'autres aventures.

Dans le poëme des *Nibelungen*, Chrimilde est une princesse bourguignonne de Worms, fille du roi Danckart. Mais d'autres autorités lui assignent une autre famille, et la font fille d'Ardaric, roi des Gépides[1] ou du roi de Thuringe[2], ou d'un duc de Bavière[3], ou enfin d'un duc de Saxe[4].

L'Edda et les *Nibelungen* sont donc les types des deux branches que nous avons distinguées. Mais ces poëmes ne sont pas les seuls récits qui se rapportent au cycle d'Attila ; il en existe d'autres, plus ou moins considérables, qui se rattachent aux mêmes traditions. Ils sont de divers temps et en diverses langues, en vers ou en prose. Nous donnerons une idée des principaux, en commençant par ceux qui se classent dans la branche scandinave.

La plus remarquable de ces compositions, après l'Edda, porte le titre de *Volsunga Saga*[5]. Elle ne contient aucune trace de

[1] W. Lazius, *De aliq. gent. migrat.* p. 757.
[2] Pigna, *Hist. de' principi di Este*, p. 9.
[3] Nic. Olahus, *Attil.* cap. XVII, p. 192.
[4] Pistorii *Genealog. Reg Hungar. apud* Schwandner, *Script. rer. Hungar.* t. I, p. 758
[5] *Apud* Biœrner, *Volum. historic.*

christianisme ; mais, malgré ce caractère d'antiquité, on ne croit pas qu'elle ait été composée avant le treizième siècle. Elle raconte les exploits et les crimes des Volsunges, depuis Sige, roi de Hunnaland, qui est le chef de leur race. Parmi ces aventures on remarque la trahison de Siggeir, roi de Gautaland, envers Volsung et ses fils : elle ressemble tout à fait à la perfidie d'Atli envers les fils de Giuk. Au chapitre vingt-troisième commence l'histoire de Sigurd et de son éducation par le nain Reigin, qui lui raconte l'origine du trésor que garde son frère Fafner, et sa haine contre lui. L'auteur semble avoir eu pour but de faire en prose, et d'une manière suivie, un résumé des chants de l'Edda. Il se réfère souvent à d'anciennes poésies : il en cite des fragments dont quelques-uns se trouvent dans l'Edda, tandis que d'autres appartiennent à des poëmes qui n'existent plus. « La renommée des Volsunges et des Giukunges se conserve, dit-il, dans les traditions et les poëmes. »

La grande analogie qu'il y a entre l'Edda et la Volsunga Saga dispense de faire l'analyse de cette dernière. Cependant on doit remarquer que cette Saga est quelquefois plus abrégée, et d'autres fois plus détaillée que l'Edda. Ainsi, lorsque Sigurd se prépare à tuer Fafner, on trouve dans la Volsunga Saga l'apparition d'un vieillard qui lui donne des conseils. La liaison de Sigurd avec Brynhilde n'est point aussi innocente que dans l'Edda. Il en résulte une fille qui porte le nom d'*Aslauga*[1]. Après avoir raconté le supplice de Svanhilda et l'issue funeste de l'entreprise tentée par ses frères pour la venger, la Volsunga Saga finit par un récit qui lui est tout à fait particulier, et qui contient l'histoire d'Aslauga. Brynhilde, en mourant, l'avait confiée à un serviteur fidèle nommé Heimer, qui, pour la soustraire aux haines qui menaçaient son enfance, l'enferma avec ses richesses dans une grande harpe, et la porta

[1] Cette tradition se trouve encore ailleurs. V. *Islands Landnamabok*, p. 383, Hauniæ 1774.

dans les régions septentrionales. Il y fut assassiné par des hôtes perfides, qui s'emparèrent d'Aslauga et de ses trésors, et cette princesse infortunée passa sa jeunesse dans l'exercice des emplois les plus vils. C'est ainsi que se termine la Volsunga Saga, sans faire connaître le reste de l'histoire d'Aslauga.

Dans une autre Saga, du quatorzième siècle, un personnage appelé *Gest* raconte qu'il a vu Sigurd, fils de Sigemund, à la cour de Halfrec, roi de Frakland (Franconie). Il décrit ses aventures, son combat avec le serpent, son arrivée au château de Brynhilde, son mariage avec Gudruna et sa mort [1]. L'auteur suit les traditions scandinaves, mais on voit que celles des Allemands étaient connues dans son pays, puisqu'en racontant le meurtre de Sigurd il a soin de dire que les Allemands (thydverskir menn) prétendent qu'il fut commis dans une chasse. Cette même Saga contient le singulier dialogue entre la géante de la montagne et Brynhilde, qui se lit aussi dans l'Edda [2].

Mais longtemps avant l'époque où ces Sagas furent rédigées, et avant le temps de Sœmund, les chants des Scandinaves avaient rendu populaires les aventures de Sigurd. On sait, en effet, qu'au milieu du onzième siècle, un roi de Norwége ayant aperçu deux artisans qui se battaient, ordonna à son skalde de composer des vers sur ce sujet, en supposant que l'un des combattants était Sigurd et l'autre Fafner. Il résulta de cette plaisanterie du roi une sorte de parodie dont quelques strophes ont été conservées [3], et qui prouve que l'histoire de Sigurd était fréquemment chantée dès ces temps-là.

Les communications si fréquentes entre la Scandinavie et les Iles Britanniques portèrent, dans ce dernier pays, les poésies relatives à Sigurd. Mais les Danois avaient déjà connu les récits des Allemands, et les poëtes de l'Angleterre reçurent des

[1] Norn. *Gesti Sag. apud* Rioerner, *Volum. historic.*
[2] Helreid Brynhildar, *Edda*, t. II, p. 260 et seq.
[3] *Edd. Rhythm.* t. III, p. 899, not.

traditions mélangées. On les retrouve en cet état dans un poëme anglo-saxon, fort remarquable, composé au septième ou au huitième siècle, sur les exploits et les aventures des *Princes Scyldinges*, ou Danois du Jutland [1]. Ces guerriers étaient Goths d'origine (*Geatas*), et *Beowulf*, fils d'Ecgthiof, était un des plus illustres. Il devint roi à la mort de *Higelac* et mourut en 340. Dans ce poëme on introduit un chanteur qui raconte des faits héroïques, qui peint un guerrier attaquant un serpent gardien d'un trésor. Il le perce de son glaive *sous un rocher* et emporte *sur son vaisseau* les richesses du monstre.

Le manuscrit anglo-saxon qui a conservé ce poëme est écrit sans que les mots soient séparés, et l'éditeur, avant de le traduire, a dû établir le texte et sa ponctuation. Cette opération délicate, et toujours un peu arbitraire, a une grande influence sur le sens de chaque vers; aussi, lorsque le même travail a été fait de nouveau par MM. Conybeare, leur texte s'est trouvé peut-être meilleur, mais certainement fort différent de celui du premier éditeur [2]. Dans la nouvelle recension, le vainqueur du dragon se nomme *Sigemund*, qui est le nom du père de Sigurd dans l'Edda, il est de la race de *Walsing* (*Volsung*); et ces noms complètent le rapport des traditions anglo-saxonnes avec celles de la Scandinavie.

On voit que le chantre de Beowulf n'a pas en tout suivi l'Edda, et le *rocher* sous lequel le serpent est tué, le *vaisseau* qui emporte l'or, ces traditions étrangères aux Scandinaves, prouvent que les récits des Allemands étaient parvenus chez les Danois avant l'époque de la composition du poëme anglo-saxon. D'autres poésies écrites dans la même langue parlent d'Her-

[1] *De Danorum rebus gestis sæcul. III° et IV°*, poëma Danicum dialecto anglo-saxonicâ, edid. G. Johns. Thorkelin, Hauniæ 1826, 4°. Le manuscrit fait partie de la Bibl. Cottonienne, et son écriture paraît être du dixième siècle. L'éditeur croyait cette composition du quatrième siècle, mais il exagérait son antiquité. (Hickes, *Thesaur.* II, p. 208.)
[2] *Illustrations of Anglo-Saxon poetry*, Lond. 1826, 8°.

manaric, d'Atli, de Guthere (Gunther), de Gifica et de Théodoric, et attestent ainsi les importations faites par les Danois en Angleterre. Leurs relations étaient d'autant plus faciles que les langues danoise et anglo-saxonne étaient presque identiques. On sait que vers l'an 1000 leur ressemblance était encore si grande, que Canut le Grand composait des vers qui étaient également compris par les deux peuples qu'il gouvernait [1].

On a recueilli dans les îles Féroë d'anciennes chansons qui ont le même caractère que le poëme de Beowulf. Elles contiennent un mélange des récits de l'Edda avec les traditions allemandes. Les aventures de Sigurd y paraissent sous le titre de *Siura Kvcai*, qui répond au *Sigurda Quida* (*Sigurdi oda*) des Scandinaves [2].

Il semble que, par une conjecture assez probable, on peut retrouver dans l'histoire les *Giukunges* de l'Edda et de la Volsunga Saga. Paul Diacre, en parlant d'Agelmund, fils d'Ajo, chef des *Vinili* ou Lombards, affirme qu'il tirait son origine des *Gunginci*, qui étaient parmi eux la race la plus noble [3]. La Volsunga Saga parle en termes presque semblables des *Giukungi* [4], et nous penchons à croire que ces deux noms ne désignent qu'une même famille. Les Bourguignons et les Lombards étant des peuples de même origine, chacun d'eux put facilement s'approprier des traditions qui peut-être appartenaient à l'autre. Cependant nous pensons que ce serait une erreur de placer les fils de Giuk parmi les Lombards, et d'après notre conjecture il y aurait aussi un anachronisme dans le récit de Paul Diacre, puisque Agelmund, chef des Lombards dans le pays des Rugiens, à une époque antérieure à

[1] Turner, cité par Thierry, *Histoire de la conquête d'Angleterre*, t. I, p. 184.

[2] *Præf. ad Edd.* t. II, p. XXIII, not.

[3] *Hist. Longobard.* I, 14. Marius Equicola et quelques autres historiens ont fait descendre des *Gunginci* la famille des Gonzague.

[4] *Volsunga Saga*, cap. 47. « . . . Interim Volsungos et Giukungos celebritate famæ cunctos superasse heroas ac proceres. . . . »

leur arrivée sur le Danube, où ils parvinrent dans le second siècle [1], ne pouvait point descendre de Giuk contemporain du père d'Attila. Si malgré ces difficultés on croit pouvoir reconnaître les *Giukunges* dans les *Gunginci* de Paul Diacre, le passage de cet historien prouvera la grande célébrité de cette famille au huitième siècle, et il n'est pas douteux qu'elle la devait aux chants et aux poésies qui avaient répandu sa renommée parmi les peuples de la race gothique et germanique. Le dialecte des Ostrogoths étant le plus cultivé, fut vraisemblablement le plus riche en récits poétiques, et fut peut-être employé plus tard à les écrire.

Ces chants, d'origine gothique, qui ont pénétré dans tant de régions diverses, se sont-ils fait entendre dans la capitale de l'empire d'Orient? M. de Schlegel répond à cette question par une conjecture affirmative. *Les Warangiens*, dit-il, *fidèles aux mœurs et au goût de leur pays, apportèrent ce poëme à Constantinople, aux frontières orientales de l'Europe.* Il n'a pas donné de preuves de cette assertion, et, en effet, il n'en existe pas. Il n'est entré dans aucun détail sur sa probabilité, nous tâcherons de suppléer à son silence. On sait que des relations très-fréquentes existaient au moyen âge entre la Scandinavie et Constantinople. Les hommes du Nord sortaient de leur pays pour aller servir les empereurs grecs, dont ils formaient la célèbre garde warangienne, et lorsque, au onzième siècle, Eric, roi de Danemark, vint dans la capitale de l'empire d'Orient, il y reçut les hommages des Warangiens, qui le reconnurent pour le souverain de leur nation [2]. Il y avait, dans cette grande cité, un nombre d'Islandais si considérable, qu'on y consacra une église à un saint évêque de Skalholt, mort à la fin du douzième siècle [3]. Dans cette foule de Scandinaves, plusieurs étaient

[1] Petr. Magist. *in excerpt. Legation.* p. 24.

[2] Sax. *Grammat.* p. 228.

[3] De Troïl, *Lettres sur l'Islande*, p. 62.

d'une naissance illustre, et des princes norwégiens vinrent quelquefois se placer sous les drapeaux des empereurs[1]. Harald, l'un d'eux, était lui-même un poëte distingué[2], et l'on peut croire qu'il se trouvait dans les rangs des Warangiens d'autres hommes qui, suivant les usages du Nord, unissaient le goût des vers à celui des armes, et qui devaient, dans leur exil, se plaire à redire les anciennes poésies de leur pays. Les Warangiens conservaient leur langue, et aux fêtes de Noël ils regardaient comme un privilége honorable de s'en servir en adressant leurs vœux à l'empereur [3]. Pendant les mêmes solennités, les Goths exécutaient aussi en présence du souverain un chant national (τὸ γοτθικόν) qui était accompagné par des instruments de musique. Constantin Porphyrogénète en a conservé quelques vers, mais ils sont si défigurés que, malgré une espèce de glossaire polyglotte, qu'un Grec moderne y a ajouté, et en dépit des efforts de quelques savants critiques, ils sont restés absolument inintelligibles [4]. J'ajouterai que non-seulement les Scandinaves portèrent en Grèce leur langue, mais qu'ils y firent aussi usage de leur écriture, dont il reste le plus singulier monument ; car il est difficile de ne pas attribuer aux Warangiens les inscriptions runiques qu'on voit sur le lion qui fut jadis au Pirée, et qui est maintenant à l'entrée de l'arsenal de Venise [5]. Ces détails, les seuls que nous ayons pu rassembler, ne contiennent aucune preuve positive de l'assertion que nous devions examiner ; cependant il reste probable que parmi les nombreux Scandinaves, habitants de Constantinople, il y en eut qui chantèrent les poésies héroïques de leur pays, ou récitèrent les sagas qui avaient pour eux tant d'attrait. Mais ces récits et ces chants barbares furent tout à fait fugitifs : ils n'excitèrent point de curiosité, ne furent point interprétés et ne laissèrent aucune trace.

[1] Snorro Sturless, *Hist. reg. septent.* t. II, p. 57. Cet historien raconte, dans un autre passage, que dans les fêtes données à Sigurd, prince de Norwége, par l'empereur Alexis, on vit paraître dans le cirque de Constantinople les représentations des Ases, des Wolsunges et des Giukunges.— C'est ainsi que les hommes du Nord interprétèrent les images qu'on offrit à leurs regards.

[2] Pontoppidani *Gesta et vestig. Danorum.* t. I, p. 34.

[3] *Codin. offic.* p. 90, n° 12, Ἰγκλινιστι.

[4] Constant. Porphyr. *De Cœrimon. Aulæ Byzant.* lib. I, cap. LXXXIII *cum* Reiskii *Comment.* p. III.— Forster, *Hist. des voyag. au Nord*, trad. par Broussonet, t. I, p. 392 et suiv.

[5] Akerblad, *Notice sur deux inscriptions runiques*, 8°. — Mustoxidi, dans l'*Antologia*, 1832, t. XLVII, p. 78-83.

Revenons maintenant aux récits de la *branche allemande*, à ceux qui se rattachent au grand poëme des *Nibelungen*. Nous avons suffisamment parlé des différentes formes qu'il a revêtues en divers temps, de ses éditions successives, et nous nous bornerons à dire que les remarques faites tout à l'heure à l'occasion du poëme anglo-saxon sur Beowulf, assurent aux poésies de la branche allemande une grande antiquité ; car, pour que les traditions qui les distinguent aient pu être connues des habitants du Jutland, et qu'elles aient passé de là dans la Grande-Bretagne avant le septième ou huitième siècle, il faut nécessairement que leur existence remonte au moins au sixième siècle. On voit donc qu'elles égalent en ancienneté les chants de l'Edda. On trouve plus tard, mais cependant avant la dernière rédaction des *Nibelungen*, d'autres traces de la connaissance que les peuples des bords de la Baltique avaient des traditions allemandes. Ainsi, au commencement du douzième siècle, un chanteur saxon voulant avertir Canut, prince de Danemark et roi des Obotrites, des embûches qu'on lui tendait, chanta devant lui *la perfidie si connue de Chrimilde envers ses frères*. L'historien a soin de prévenir que le prince connaissait parfaitement et aimait tout ce qui tenait aux Saxons, et qu'en chantant en sa présence cette *célèbre fraude*, c'était lui donner un salutaire avertissement [1].

Rappelons ici ce que nous avons dit précédemment du poëme

[1] Saxo Gramm. *Hist. Danic.* lib. XIII, p. 239. « Tunc cantor quod Canutum Saxonici et ritus et nominis amantissimum scisset..... speciosissimi carminis

d'Hildebrand, traduit vers l'an 800 dans la langue des Francs, et le témoignage de l'archevêque Foulques, qui avait trouvé dans des *livres teutoniques* des récits semblables à ceux que l'Edda contient sur la famille d'Hermanaric, et concluons que bien longtemps avant les dernières rédactions des *Nibelungen*, les poésies d'origine gothique du cycle d'Attila étaient généralement connues dans toute l'Allemagne et y avaient été *translatées* dans ses différents dialectes. Elles devinrent si populaires que Wolfram d'Eschenbach les désigne plusieurs fois dans ses Romans, et dit expressément dans le Titurel, que les aveugles chantent *Seyfrid, dont la peau avait été rendue semblable à la corne par le sang d'un dragon.*

Un peu après la rédaction des *Nibelungen*, les mêmes traditions entrèrent dans la composition du *Heldenbuch* ou *Livre des Hèros*, qu'on a aussi attribué à W. d'Eschenbach et à Henri d'Ofterdingen. Cet ouvrage doit être considéré comme un recueil de fabliaux composés par différents auteurs, et rédigé sous une forme un peu différente de celle qu'on lui a donnée pour l'imprimer. Aux récits des Goths sur Attila, Hermanaric, Théodoric, Seyfrit et les rois de Worms, on a réuni dans le *Heldenbuch* un grand nombre de traditions lombardes sur le roi *Rother*, l'empereur *Otnit*, *Laurin*, et autres vaillants guerriers. Les Croisades ont aussi contribué à la formation de ce recueil, et on y raconte des voyages d'outre-mer, remplis des aventures les plus merveilleuses. L'auteur, quel qu'il soit, avoue qu'il se servit d'un *ancien livre* pour composer les deux premières parties, et M. Gley conjecture que cet ancien livre était probablement la collection de Charlemagne. Théodoric, dans le *Heldenbuch*, comme dans toutes les poésies de la branche allemande, est le premier des guerriers : il l'emporte en force et vaillance sur tous les autres, et, dans les combats qui

contextu notissimam Grimildæ erga fratres perfidiam..... famosæ fraudis exemplo.... »

se livrent près de Worms, dans le jardin des roses, il est vainqueur même du redoutable Seyfrit[1].

Le *Heldenbuch* appartient proprement à l'Allemagne méridionale, mais dans le nord de ce grand pays on rédigea aussi des poëmes analogues. La bibliothèque de Copenhague possède un manuscrit du quatorzième siècle, dans lequel on lit, en ancien saxon, l'histoire du roi Laurin, de Walberan, roi des nains, et de Théodoric. Ces récits ont de grands rapports avec ceux de la dernière partie du *Heldenbuch*, mais le recueil saxon, au dire de Nyerup, donne plus de détails sur Laurin et le prince de Vérone[2].

D'anciennes chansons danoises, dont il paraît difficile de connaître l'époque, défigurent la grande catastrophe des *Nibelungen* et la transportent dans une petite île du Danemark. Elles racontent que, dans l'île de *Huen*, un guerrier appelé Nogling, et surnommé *Niding*, donna sa fille Chrimilde en mariage à *Sigfrid Horn*. L'époux mourut, sa femme passa à de secondes noces, et invita à cette solennité ses deux frères *Haquin* et *Falquard*. A leur arrivée, Chrimilde les fit attaquer par des guerriers qui lui étaient dévoués, et les deux frères périrent après avoir fait une résistance héroïque. Dans la suite, *Rancko*, fils de Haquin, attira Chrimilde dans une caverne, sous prétexte de lui découvrir un trésor, l'y enferma et la laissa mourir de faim[3]. On voit ici que le chanteur danois a réduit à de petites proportions la grande épopée allemande. Il lui a assigné pour théâtre une petite île, située à l'entrée de la mer Baltique, il y place quatre châteaux[4], et il a mêlé dans son récit

[1] Eckart, *Franc. Orient.* I, p. 867.— Mart. Crusii *Annal. Suevic.* t. I, p. 219, 220.—W. Schlegel, *Deutsch. Museum*, p. 27, 28.—Koberstein, *Manuel de l'hist. de la litt. allem.* p. 40, 41, trad. franç. — Loëve Veimars, *Résumé de la litt. allem.* p. 31. — Gley, *Lang. et litt. des Francs*, p. 8.

[2] *Symbol. ad litter. Teuton. antiq. edit. ab* Erasm. Nyerup, Hauniæ 1787, 4° col. 1-82, *præf.* p. XVI-XVII.

[3] And. Velleius, *Centur. cantilenar. danic. de priscis regib. et reb. gestis*, Hafniæ 1643, 8°. — Kæmpe-Viser, 1787. — Stephan. *Not. ad Saxon*, p. 230.

[4] L'île de *Huen* fut celle que le roi de Danemark donna à Tycho-Brahé. Il y éleva le vaste observatoire qu'il nomma Uranibourg.

les traditions scandinaves à celles de l'Allemagne. La manière dont il raconte la mort de Chrimilde rappelle un passage fort obscur de l'Edda, dans lequel Gudruna reproche à Atli d'avoir fait mourir sa mère de faim [1]. Nous verrons aussi que les Scandinaves, en transportant chez eux les récits allemands, les altérèrent et racontèrent qu'Attila avait péri de la même manière.

Nous venons de montrer que les traditions qui caractérisent la branche allemande s'étaient approchées des royaumes du Nord, qu'elles y avaient pénétré et qu'il en était résulté quelque mélange. Maintenant nous allons voir la masse entière de ces traditions transportée chez les Scandinaves, traduite dans leur langue et devenue ainsi une partie de leur littérature. Il paraît qu'au treizième siècle il existait en Allemagne un recueil considérable des aventures de Théodoric et de tous ses compagnons de guerre. C'était l'époque où les Norwégiens traduisaient un grand nombre de livres étrangers, et une de leurs sagas rapporte qu'un évêque de Nidaros (*Drontheim*), alors capitale de la Norwége, ayant eu connaissance de ces récits, les emporta dans son pays, et les fit traduire en sa langue sous le titre de *Wilkina Saga*. On raconte que cet évêque vint en Allemagne au temps de l'empereur Frédéric II, pour le mariage de Christine, fille de *Haquin le Vieux*, roi de Norwége, avec un prince d'Espagne [2]. Toutes ces indications chronologiques étant fausses [3], on ne saurait ajouter foi à ce récit, mais

[1] *Alla-mal in Grœnsko*, Str. LIII.

Matrem capiebas meam
Et letho dabas propter thesauros
. . . . . .
. . . . . in antro fame enecasti.

Vid. *Edd.* t. II, p. 873 et not.

[2] V. *Blomsturwalla Saga*, dans la préface en suédois que Peringskiöld a mise en tête de la Wilkina Saga.

[3] L'empereur Frédéric II est appelé dans cette saga *roi d'Espagne*. Il mourut en 1240, et le mariage de Christine est de l'an 1256. Elle épousa un frère d'Alphonse X, qui portait le nom de Philippe. La saga l'appelle Henri, et le dit frère de l'empereur.

on peut croire que la *Wilkina Saga* fut traduite vers la fin du treizième siècle, sur les écrits en langue allemande dont elle parle en plusieurs endroits [1].

Le champ des aventures racontées dans la *Wilkina Saga* comprend l'Europe tout entière, depuis l'Espagne et l'Italie jusqu'aux régions qui entourent la mer Baltique. Le traducteur, dans sa préface, dit que cette histoire, dont l'original était en allemand, a pour sources les poëmes qui étaient autrefois chantés pour charmer les loisirs des princes. Elle commence par l'histoire de Samson, qui enleva la fille du comte de Salerne et qui fut le grand-père de Théodoric. Les aventures de Théodoric et des guerriers qui lui sont attachés y occupent la principale place. Attila, Sigurd, Chrimilde, Gunnar, etc., y jouent aussi de grands rôles, mais les récits qui correspondent au poëme des *Nibelungen* forment une narration à part sous le titre de *Niflunga Saga*, qui la distingue du reste de l'ouvrage [2]. C'est de cette partie que nous avons principalement à nous occuper.

Dans la *Niflunga Saga*, la ville de Gunnar, roi des Niflungs, est appelée *Verniza*. Sigurd est tué par Högni, et Chrimilde, sa veuve, se remarie avec Attila. Sept années après cette union elle fait inviter ses frères à venir à *Susat*, capitale du *Hunnaland*. A peine Gunnar et les Niflungs ont-ils passé le Rhin, qu'ils se trouvent sur les terres de *Rodingeir*, margrave de Bakalar : ce seigneur les accueille, se joint à eux, et bientôt ils arrivent à la cour d'Attila. Les récits du festin, de la querelle et du combat ressemblent à ceux qu'on trouve dans les *Nibelungen*. Gunnar, blessé et fait prisonnier dès le commencement de la bataille, est jeté dans une affreuse prison où il

[1] *Wilkina Sag. proœm.* « Hæcce præsens historia . . . reliquarum omnium germanico idiomate (Thystri tungu) conscriptarum maximè luculenta est. »

[2] Historia Wilkinensium, Theodorici Veronensis ac Niflungorum . . . ex mss. codicibus linguæ veteris scandicæ, in hodiernam sueiscam atque latinam translata, operâ Joh. Peringskiöld, Stockholm 1715, fol. — La *Niflunga Saga* commence au chap. 319, p. 434.

trouve la mort. Gernot tue Blodlin ; Högni tue Irung : le lieu du combat est nommé *Holmgard*, et « l'on voit encore, est-il dit, la paroi qui porte le nom d'Irung et la marque de la lance de Högni. » La mort de Blodlin entraîne Rodingeir au combat ; il tombe sous les coups du jeune Ghiseler. Alors paraît *Thidrikur* (Théodoric) accompagné de Hildebrand. Il veut venger son ami, et « les poëmes allemands, dit la saga, célèbrent ce combat, et la bonté de son épée, qui était appelée Eckisax[1]. » Hildebrand tue Gernot et Ghiseler. Cependant la rage de Chrimilde est au comble ; elle saisit un tison ardent et en frappe ses frères pour s'assurer qu'ils sont sans vie. Cette féroce action indigne Attila autant que Théodoric, et celui-ci, d'un coup de sa fameuse épée, coupe cette cruelle reine par le milieu du corps.

Théodoric, voyant Högni dangereusement blessé, lui accorde la vie, le fait porter chez lui et charge une de ses parentes de le soigner. Cette femme devient enceinte, et Högni en mourant lui recommande de nommer leur fils *Aldrian*, et lui indique les moyens de le mettre en possession du trésor des Niflungs. Théodoric prend ensuite congé d'Attila et retourne en Italie avec son fidèle Hildebrand. Ses aventures dans ce voyage, ses succès contre l'usurpateur de Vérone, sa conversion au christianisme, forment le sujet de plusieurs chapitres. Cependant Aldrian a grandi, et pour venger sa famille il profite du désir qui possède toujours Attila de voir le trésor des Niflungs. Par une route souterraine, il le conduit au lieu qui le recèle, il l'y enferme, et malgré ses prières il le laisse périr au milieu des richesses qu'il a tant convoitées.

[1] *Sax*, chez les nations du nord de l'Europe, désigne une sorte d'épée. (Schilter, *Glossar. teut.* p. 695. — Scherz, *Glossar. germanic.* col. 1366. — Wittichind. Corbeiens. I, p. 5. — Rhote, *de gladio veter.* p. 184-218.) — Un manuscrit de l'Arsenal, qui contient le roman de Brut, voulant donner l'étymologie des noms *Essex*, *Middlesex*, etc., dit :

Sexe, ce disent les Anglais
Plusieurs couteaux est en français
(Raynouard, *Journal des Savants*, 1830, p. 568.)

Ce court extrait montre que la *Niflunga Saga* a suivi un poëme des *Nibelungen* qui n'était pas celui que nous avons maintenant, et qu'elle a eu encore d'autres sources. En rappelant les poëmes qui racontaient les événements de la cour d'Attila, cette saga s'exprime en ces termes : « Ainsi furent accomplis les malheurs que la reine Erka avait prédits en mourant à son époux, s'il s'alliait avec la race des Niflungs, et certes ils sont dignes d'être lus ces *poëmes théotisques*, qui font connaître les récits des habitants de Susat. Ces hommes ont rendu témoignage de la mort de Högni et d'Irung, et de l'affreux cachot où le roi Gunnar termina sa vie. On montre encore les ruines de la salle des Niflungs, la muraille occidentale où commença le combat, et le lieu que la vaillance de Högni a rendu si célèbre. Les monuments et les noms de ces choses demeurent encore. Nous avons aussi reçu des renseignements des hommes les plus estimés de *Brême et de Munster*[1], qui, sans aucune communication avec ceux dont nous venons de parler, se sont accordés avec eux, et l'on ne saurait douter de la vérité de ces traditions populaires, qui ont été écrites dans la *langue théotisque*[2]. » Dans un autre endroit la *Wilkina Saga*[3], décrivant l'armure de Sigurd, dit qu'il portait un dragon sur ses armes, « parce qu'il s'était acquis une gloire immortelle en tuant un énorme serpent qui était appelé Fafni par les Waranges[4]. » Elle ajoute que « les anciennes histoires assignent à Sigurd le premier rang parmi les héros, et que sa renommée, à jamais durable, est célébrée en langues étrangères, par tous les peuples qui habitent au nord de la mer de Grèce[5]. »

[1] Brimum eda Mœnsterborg.
[2] Thyderstri tungu. — *Niflung. Sag.* cap. 367, p. 494.
[3] Cap. 166.
[4] Waringi, *les Scandinaves*.
[5] Sigurd est pour les hommes du Nord le type du courage. Dans un dialogue (du treizième siècle) entre un guerrier norwégien et un démon, celui-ci répond que de tous les personnages qui souffrent en enfer, Sigurd, vainqueur de Fafni, est celui qui supporte les tourments avec la fermeté la plus héroïque. (*Script. histor. Islandor. de rebus gestis veter. Boreal.* t. III, p. 198.)

Nous abandonnons la comparaison des faits contenus dans la *Niflunga Saga* avec ceux des autres récits ; mais nous examinerons un point de géographie. On a vu que le poëme des *Nibelungen* désigne clairement la résidence d'Attila comme étant située en Hongrie, et qu'il s'accorde fort bien là-dessus avec l'histoire. Les Scandinaves ne sont point aussi exacts : ils connaissent le Rhin, et ne placent pas fort loin de ce fleuve la demeure d'Attila. Dans l'Edda, le voyage de Gudruna, depuis Worms jusqu'à la capitale de son second époux, se fait dans l'espace de vingt-un jours[1], mais celui de ses frères semble beaucoup plus court. Ils partent par le Rhin, et peu après avoir pris terre[2] ils voient le palais d'Attila. Dans un autre passage il est dit qu'ils traversèrent une sombre forêt[3]. Toute cette géographie est très-vague ; mais lorsque les Scandinaves traduisirent les écrivains allemands, ils se permirent de bien plus graves altérations. La *Niflunga Saga* place la *Hunnia* ou *Hunnaland* dans les pays appelés maintenant Frise et Westphalie. La capitale d'Attila, qu'elle nomme *Susat*, est la ville actuelle de Sœst[4], et par une conséquence de ces déterminations, *Rakalar* (Pœchlarn), résidence de Rodingeir, doit être transportée à peu de distance du Rhin. Aussi nous avons vu que la même saga appelait en témoignage des aventures des Niflungs les habitants de Brême et de Munster. Ajoutons qu'elle raconte que, lorsque les rois de Worms quittèrent leur demeure, ils marchèrent jusqu'au confluent du Rhin avec la Duna. Assurément de toutes ces licences géographiques, la

[1] *Quida-Gudrunar*, II, 36, p. 318.

[2] *Atla-mal*. 35, p. 438 : « Parvo autem indè spatio. »

[3] *Atla-quida* 13. — Mirkvidr, *la forêt noire*. V. Suhm. *not. ad calc. Hervor. Sag.* p. 258. — Dithmar. Merseburg. *Chron.* p. 142, ed. Wagner. cum not. Ursini, Norimberg. 1807, 4°.

[4] Susat, Susatum, Civitas Susatensis (Godefrid. monach. ad ann. 1225, ap. Freher, *Corpus hist. med. ævi*. t. I, p. 394. — Æneæ Sylv. *de Stat. Europ.* cap. 29. — Cluver. *Introd. ad Geogr.* p. 253), aujourd'hui *Sœst*, dans le comté de la Mark, en Westphalie, fut jadis distinguée parmi les villes anséatiques, et célèbre par ses lois.

plus étonnante est celle qui transporte la résidence royale d'Attila de la Hongrie en Westphalie. On peut cependant expliquer, au moyen de l'histoire et des monuments, comment cette erreur a été commise.

Il paraît que les migrations des Huns portèrent une partie de cette nation dans le nord-ouest de la Russie. Des conjectures probables font présumer que ces Huns passèrent en Suède, et que, chassés de ce pays par la famine, ils vinrent s'établir, vers le septième siècle, entre le Rhin et l'Elbe. C'est dans cette région qu'on trouve un grand nombre de tombeaux, qui y sont désignés par les noms de *Hunen-Bedden* et de *Hunen-Knap*, et ces dénominations mêmes semblent les rapporter aux Huns[1]. A l'époque où les Norwégiens traduisirent les poëmes allemands, les souvenirs de la *Hunnie* de Westphalie n'étaient pas entièrement effacés, et ils y placèrent la royale demeure d'Attila.

Ce n'est pas seulement dans les langues du nord de l'Allemagne qu'on a raconté les prouesses des guerriers d'Attila. Les auteurs, qui, au moyen âge, s'efforçaient d'écrire en latin, ne dédaignèrent point ces sujets, qui auraient pu leur paraître barbares ; ils traduisirent ou imitèrent les chants de la Germanie, et il nous reste un poëme épique sur les aventures de Walther, prince d'Aquitaine, qui fut un des otages livrés à Attila et élevé à sa cour[2].

Il y a beaucoup d'incertitude sur l'auteur de ce poëme.

[1] Graber de Hemsö, *Doutes et conject. sur les Huns du Nord*, Florence 1810, 8°, et dans le *Magaz. Encycl.* 1811, t. III, p. 307-339. — Malte-Brun. *Ann. des Voy.* t. VI, p. 347-356. — Keisler, *Antiq. septent.* p. 102-103. — Gaillardot et Percy, dans le *Magaz. Encycl.* 1811, t. III, p 63-74. — *Notice d'un ancien tombeau en Westphalie*, dans les *Ann. des Voy.* t. IX, p. 361-367. — Regnoul, dans les *Mémoires des antiquaires de France*, t. I, p. 449 et suiv.

[2] *De primâ expeditione Attilæ in Gallias*, edid. F. Chr. Fischer. 1780, 4°.— Continuat. Lips. 1792, 4°. — V. J. Galeani Napione, *Lettera in* Ciampi *Vit. di Cino da Pistoia*, Pisa 1813, p. 164-165. — Harles, *Suppl. ad brev. Not. litter. Roman.* part. II, p. 393.—Meusel, *Bibl. Hist.* v. I, p. 344. — Harles et Meusel indiquent plusieurs articles à consulter dans les journaux allemands.

On sait positivement que le plus ancien des moines de Saint-Gall qui ont porté le nom d'Ekkéhard, écrivit au dixième siècle, en vers latins, *la Vie de Walther à la forte main* (Vita Waltharii manu fortis), et que cet ouvrage, qui se ressentait de la barbarie teutonique, fut corrigé à Mayence, d'après les ordres de l'archevêque Aribon, par Ekkéhard IV, qui vivait au onzième siècle[1]. D'un autre côté, un manuscrit du poëme de Walther, semblable, à quelques variantes près, à celui que Fischer a publié, porte une préface de vingt-deux vers, par laquelle un *Geraldus*, fort inconnu, présente cet ouvrage à Erckambald, à qui il donne le titre de *Sacerdos*. Lui-même s'intitule :

Peccator fragilis Geraldus nomine vilis,

sans dire précisément que le poëme qu'il offre soit de sa composition. Ce manuscrit fut écrit au douzième siècle, et plus tard on y ajouta une inscription qui porte que saint Gérald, religieux de Fleuri-sur-Loire, paraît (*ut videtur*) être l'auteur de cet ouvrage[2]. D'après cela, Gérald a pris place dans l'histoire littéraire, et son ami ou protecteur Erckambald a été reconnu, à droit ou à tort, pour l'archevêque de ce nom, qui siégeait à Tours vers la fin du dixième siècle. Ce seul témoignage n'aurait pas suffi pour établir que le moine de Fleuri était l'auteur de ce poëme, mais d'autres manuscrits se joignent à celui de Paris pour confirmer cette opinion, et forment, par leur accord, une autorité qui nous paraît être d'un grand poids[3].

[1] *Casuum Sancti-Galli continuat.* I, auct. Ekkehard. IV°, p. 118, cum not. Ild. ab Arx, apud Pertz, *Monum. German. hist.* t. II. — Anonym. Mellicens. *De Script. Eccl.* cap. 70, ad calcem B. Pez, *Bibliot. Benedict.*

[2] *Bibl. Reg. Paris. cod. lat. Colbert* n° 6388 nunc 8488 *A*, in-12°, sur vélin, 35 feuillets ; à la fin on lit ces mots : « Explicit lib. Tifridi epi Crassi de civitate nulla. »

[3] *Hist. littér. de la France*, t. VI, p. 438. — Manuscrit de Carlsruhe du onzième siècle, provenant de l'abbaye de Reichenau. — Manuscrit de Bruxelles du onzième siècle, autrefois à l'abbaye de Gembloux, et intitulé : *Geraldi liber duorum Sodalium Waltharii et Haganonis.* (V. les notes de MM. Pertz et d'Arx sur l'ouvrage d'Ekkéhard IV. — Buchon, *Quelques souvenirs de courses en Suisse*, p. 431-432). — Le baron Joseph de Lassberg, littérateur distingué, qui habite le château d'Eppishausen en Thurgovie, s'occupait d'une édition du poëme de Walther (*Orellii præfat. ad Hilperic.* — Turici 1832, 8°), et pensait que Gérald « n'a été qu'un plagiaire impudent. Il avait pris copie, à ce qu'il paraît, de la traduction d'Ekkéhard IV, pendant un séjour qu'il fit à Saint-Gall ; il l'emporta avec lui dans son abbaye, et à son retour il dédia cet ouvrage comme sien... » (Buchon, *ibid.*)—Il ne nous paraît pas certain que le poëme d'Ekkéhard soit le même que celui de Gérald.

Cela n'empêche point que les Ekkéhard de Saint-Gall n'aient composé aussi une *Vie de Walther à la forte main* ; mais nous sommes enclin à penser que l'ouvrage de ces religieux n'est point celui que nous avons, et dont Fischer a été le premier éditeur. L'épisode de Walther, qui forme un des anneaux du cycle d'Attila, peut avoir été l'objet des travaux de plusieurs poëtes, et l'on trouve dans la chronique de la Novalèse un éloge de ce guerrier, en huit vers, qui pourrait bien appartenir à une troisième composition latine sur le même sujet, dont l'auteur (*Sapiens versicanorus*) serait demeuré inconnu[1].

Les premiers éditeurs du poëme de Walther exagéraient son antiquité. Fischer le croyait du sixième siècle, et Molter rapportait au neuvième le manuscrit de Carlsruhe, qui, mieux examiné, a été reconnu pour être du onzième siècle.

Galeani Napione jugeait que cet ouvrage était d'origine italienne, tandis que Fischer pensait qu'il avait été composé en France. Il rendait son opinion probable en faisant remarquer dans ces vers des expressions qu'il rapportait à la langue celtique[2]. Mais, quel que soit l'auteur de ce poëme, il ne tira son sujet ni des historiens, ni des chroniques, et il est évident qu'il ne put lui être fourni que par les chants allemands qu'il traduisit ou imita. Il semble même quelquefois se référer à des autorités antérieures, c'est-à-dire à des poésies plus anciennes[3].

Les événements du poëme de Walther se placent immédia-

[1] *Chronic. Novalic.* cap. VII, fol. 704, *apud* Murator. *Script. rer. Ital.* t. II, part. II.

[2] *Præfat.* p. VI et XIII.

[3] V. 685. « Quem *referunt quidam* Scaramundum nomine dictum. »

tement avant la catastrophe des rois de Worms : ils se lient aux aventures d'Attila, et l'on en retrouve la trace dans les récits allemands des temps postérieurs. Walther, otage d'Attila, était fils d'Alphere, roi d'Aquitaine. Gibico, roi des Francs de Worms, n'ayant qu'un fils en trop bas âge, avait livré au roi des Huns le noble Hagano, descendant des Troyens, et Herric, roi de Bourgogne résidant à Châlons, lui avait aussi remis sa fille Hiltgund. Attila, qui est appelé indifféremment roi des Huns ou des Avares, est dépeint comme un modèle de noblesse et de modération ; il n'a de violence que contre ceux qui lui résistent, et se conduit en père avec les otages qu'il a reçus. Gibico, roi des Francs, meurt ; Guntharius son fils lui succède : il refuse d'acquitter le tribut promis à Attila, et Hagano s'échappe de la Pannonie pour rejoindre à Worms le nouveau roi. La guerre s'allume ; Walther commande l'armée des Huns, et remporte sur Guntharius une grande victoire. Cependant le désir de revoir sa patrie le tourmente, et il communique ses projets à la princesse de Bourgogne, qui lui a été promise dès son enfance. Il la détermine à fuir avec lui, et l'enlève après avoir enivré dans un festin Attila et tous les Huns. Ces deux amants arrivent devant Worms : le roi Guntharius, qui veut s'emparer de Hiltgund et de ses trésors, fait successivement attaquer Walther par ses plus vaillants guerriers, mais le prince d'Aquitaine est invincible, et malgré ces combats, dont la description forme une grande partie du poëme, il parvient à rentrer dans ses Etats, où il épouse Hiltgund et règne pendant trente années [1].

On reconnaît aisément dans Gibico, roi de Worms, le Gibica de la loi des Bourguignons, le Giuk de l'Edda, le Giebich des Nibelungen. Son fils Guntharius est le Gundahar ou Gundicarius des historiens, le Gunnar de l'Edda et le Gunther des Nibelungen. Hagano, descendant des Troyens [1], ne peut être que le redoutable guerrier appelé Högni dans l'Edda et Hagen de Troneg ou de Tronje dans les Nibelungen [2].

[1] Ce poëme a 1452 vers dans l'édition de Fischer. Le latin en est barbare et quelquefois inintelligible. Frid. Molter l'a traduit en allemand sous le titre de *Prinz Walther von Aquitanien*, 1782, 4°.

Il faut ici remarquer que le poëte latin appelle Francs les habitants de Worms, mais lorsque Walther voit s'avancer contre lui les guerriers de cette ville, il s'écrie :

> Non assunt Avares hic, sed Franci Nebulones
> Cultores regionis,

et l'on retrouve dans ce vers le nom des Nibelungen. Il est plaisant de voir Fischer prendre cette dénomination pour une injure, et entasser de l'érudition pour prouver que les Francs la méritaient.

Mais si le nom des *Nibelungen* se retrouve ainsi dans le poëme de Walther, ceux de ce héros et de son amante se lisent aussi dans le poëme allemand, et Walther y est désigné comme espagnol. Les mêmes aventures font partie de la *Wilkina Saga*, ce grand recueil de la chevalerie allemande. On y voit que Walther de Waskastein [3], cousin de Dietrich de Berne, avait été donné dans son enfance en qualité d'otage à Attila par son oncle *Ermenric*, roi de *Pouille* (Puli). Il enleva de *Susat*, capitale des Huns, Hildegunde, fille d'Ilia, comte de Grèce, nièce d'Osantrix, roi des Wilkiniens et des Russes, et après avoir tué onze guerriers qui avaient été envoyés à leur poursuite et blessé Högni qui était avec eux, il arriva avec son amante chez *Ermenric*, qui trouva les moyens d'apaiser Attila [4].

[1] V. 27, Nobilis hoc Hagano.....
.... veniens de germine Trojæ.

[2] Le nom de Hagano peut dériver de *Hagan*, qui, dans l'ancien allemand, désigne l'arbrisseau épineux appelé *Paliure* (Schilter, *Gloss. teuton.* col. 417. — Scherz, *Gloss. germanic.* col. 590), et le poëte latin fait deux fois allusion à cette étymologie :

v. 1347 : O paliure, virens foliis, ut pungere possis.
v. 1417 : Hic tandem Hagano spinosus.

[3] Waskastein, Vasconia, la Gascogne.

[4] *Wilkina Saga*, cap. 84-87, p. 156-160.

Les aventures du prince d'Aquitaine se répandirent dans l'Europe, en rayonnant depuis l'Allemagne dans toutes les directions. Nous venons de les trouver à l'occident dans le poëme latin qui paraît avoir été composé sur les bords de la Loire; la *Wilkina Saga* les montre au septentrion, et nous allons les rencontrer encore à l'orient chez les Polonais, et au midi en Italie. Mais, avant de les suivre dans ces régions, remarquons que l'ouvrage latin dont nous nous occupons, composé au dixième siècle d'après des poésies allemandes plus anciennes, ne peut laisser aucun doute sur la connaissance que Charlemagne dût avoir de ces dernières, ni par conséquent sur la nature du recueil qu'il fit faire.

Les nations slaves, en recevant de l'Allemagne les récits sur Walther les altérèrent, et les Polonais mirent le héros aquitain au rang de leurs compatriotes. Voici ce que raconte Boguphal, évêque de Posnanie, au treizième siècle. « Dans le royaume des Léchites, au temps du paganisme, *Walgersz Wdali* (Walther le Fort) possédait le château de Tiniec, près de Cracovie. Ce comte avait fait prisonnier Wislaus le Beau, prince de Wislicia, de la race de Popiel, et il avait pour femme Helgonde, fille d'un roi des Francs. Cette princesse avait préféré Walgersz au fils du roi d'Allemanie. Le seigneur de Tiniec était venu pendant trois nuits chanter sous les fenêtres d'Helgonde, l'avait enlevée, avait traversé le Rhin avec elle, et avait tué son rival qui s'était opposé à sa fuite. Pendant une absence de son époux, Helgonde eut la curiosité de voir Wislaus, elle en devint éprise, le mit en liberté et le suivit à Wislicia. Walgersz, à son retour, y vint aussi pendant que Wislaus était à la chasse; Helgonde feignit d'abord de le bien recevoir, mais ensuite elle le livra à Wislaus, qui le fit lier à des anneaux de fer scellés dans le mur d'une prison, et, pour augmenter son supplice, les deux amants le rendaient souvent témoin de leur tendresse. Une sœur de Wislaus, qui était fort laide, eut pitié du prisonnier et lui promit de le délivrer s'il s'engageait à l'épouser. Elle

détacha ses chaînes et lui apporta son épée. Le lendemain Wislaus et Helgonde vinrent dans la prison de Walgersz, mais celui-ci s'élançant sur eux les pourfendit l'un et l'autre d'un seul coup de son épée. On montre encore aujourd'hui, dit l'historien du treizième siècle, le tombeau d'Helgonde dans le château de Wislicia[1]. »

Le poëme de Walther fut apporté en Italie, et il y eut le sort qu'éprouvèrent plus tard beaucoup d'autres romans; il fut translaté en prose. Un moine de la Novalèse en orna, au onzième siècle, la chronique de son couvent, et en cita textuellement un grand nombre de vers. Le monastère de la Novalèse ne fut fondé qu'au huitième siècle[2], mais cela n'empêcha pas le bon religieux de raconter que Walther, contemporain d'Attila, y vint expier ses péchés; qu'il y donna l'exemple le plus parfait de douceur et de prudence; qu'il s'y appliqua à la culture des légumes, et que, dans sa vieillesse, ce moine jardinier (*monachum olitorem*), chargé par son supérieur d'une mission délicate, déploya la même valeur qui l'avait jadis illustré. Dans un autre chapitre, le chroniqueur fait vivre Walther *au temps du roi Didier*, et l'on peut remarquer encore dans son récit une scène touchante entre le héros et son vieux cheval de bataille. Enfin on y lit que Walther termina ses jours à la Novalèse, et fut enseveli, ainsi que son petit-fils, dans le sépulcre qu'il avait creusé de ses propres mains[3].

On peut, à juste titre, être surpris de ne trouver en Italie

[1] Boguphal, *Chronic. Poloniæ, in* Sommersberg, *Script. rer. Silesiac.* t. II, p. 37-39.

[2] Mabillon, *Annal. Benedict.* t. II, ad ann. 739. — Id. *De re Diplomat.* lib. VI, n° 62. — Murator. *Præfat. ad Chronic. Noval.* t. II, part. II, *Script. rer. Ital.*

[3] Murator. *Script. rer. Ital.* t. II, part. II, col. 704-709. — Id. *Antiq. med. ævi*, t. III, dissert. 44, col. 964-973. — *Piemontesi illustr.* t. IV, p. 165 et seq. — Ciampi, *Vit. di Cino*, p. 165-170, not. — On trouve dans les deux derniers ouvrages l'extrait que M. Galeani Napione a fait du roman de Walther, d'après la chronique de la Novalèse. Un savant italien prépare une nouvelle édition de cette chronique.

УНИВЕРЗИТЕТСКА БИБЛИОТЕКА БЕОГРАД

aucun autre souvenir des anciennes poésies gothiques et allemandes dont nous recherchons les traces. La domination des Goths et des Lombards, la puissance de la maison d'Este, qui s'étendit sur plusieurs pays de l'Allemagne, tant de relations actives entre le nord et le midi des Alpes, semblaient devoir faciliter à l'Italie la connaissance des chants septentrionaux. L'invasion d'Attila, la ruine d'Aquilée ont bien fourni le sujet de quelques romans en prose et en vers, écrits en langue provençale, française et italienne[1], mais tous ces ouvrages n'ont aucun rapport avec les poésies allemandes : les personnages et les faits y sont absolument différents. Le plus remarquable de ces romans composés en Italie, est en même temps le plus inconnu. Quoiqu'il soit en langue française, il porte le titre latin de *Atila flagellum Dei*, et il fut écrit, en 1358, par *Nicolo de Casola* de Bologne, qui prétendit avoir tiré ses matériaux de la chronique que Thomas d'Aquilée avait composée par ordre du patriarche Nicétas. Muratori en a cité quelques vers, et le manuscrit unique se trouve dans la bibliothèque de Modène[2]. Rien dans ce poëme ne rappelle les traditions allemandes[3], et si J.-B. Pigna, qui, dans son histoire de la maison d'Este, s'annonce pour suivre Casola[4], nomme Chrimilde fille du roi de Thuringe[5], ce n'est point le poëte bolonais qui la lui a fait connaître.

L'histoire nous apprend que Théodoric le Grand, ce principal personnage des poésies allemandes du moyen âge, devint roi des Ostrogoths vers l'an 457, à la mort de Théodemir,

[1] Quadrio, *Stor. d'ogni poes.* t. IV, p. 589. — Fontanini, *dell' Eloquenza italien.* lib. I, cap. XIII, p. 42-43. — Haym, *Bibl. Ital.* t. II, p. 32.

[2] Muratori, *Antiqu. Estens.* præf. p. XX.

[3] Je dois cette certitude à l'extrême obligeance de MM. Lombardi et Galvani, bibliothécaires du duc de Modène. Ils ont bien voulu, à ma prière, parcourir le gros volume de Casola. C'est vraisemblablement des *Annales Boiorum* d'Aventin, publiées en 1554, que Pigna a tiré la mention qu'il fait de Chrimilde.

[4] Pigna, *Hist. de' Princip. di Este*, 1570. in-fol. p. 24.

[5] Pigna, *Ib.* p. 8 et 9.

qui était son père ou son oncle ; mais les romanciers allemands ont singulièrement embrouillé sa généalogie. Ils racontent qu'un chef Amale, nommé *Vandalaric* et surnommé *Samson*, épousa la fille de *Rudiger*, duc de Salerne, et que de cette union sortirent *Ermenric*, Dithmar, roi de Vérone, et une fille dont on ne dit pas le nom. Dithmar eut pour fils *Dietrich de Vérone*, et la fille de Samson devint mère de *Walther de Waskastein*. Ermenric, à l'instigation d'Odoacre, força Dietrich à se retirer auprès d'Attila, qui le rétablit plus tard dans la possession de Vérone[1]. Ses États, dans le nord de l'Italie, reçurent le nom de sa race et furent appelés *Amelungia* ou *Amelungaland*[2].

Les sagas d'origine allemande représentent Théodoric comme doué d'une force et d'une taille plus qu'humaines. Il n'avait pas de barbe, mais une superbe et abondante chevelure blonde couvrait sa tête ; il avait des yeux bleus, des sourcils noirs, la taille mince et les membres de conformation athlétique[3]. On prétend qu'un magicien évoqua devant Charlemagne plusieurs héros des siècles passés, et que Théodoric apparut sous une forme très-ressemblante à ce portrait[4]. Celui qu'Ennodius trace de ce prince, dans le panégyrique qu'il prononça en sa présence, ne s'accorde avec ces détails romanesques que sur l'éminence de la taille. Il vante son teint blanc et coloré, et son visage qui, foudroyant dans la colère, était d'une beauté sans nuage dans la joie[5]. Suivant les sagas, Théodoric fut couronné

[1] Peringskiöld, *Not. ad* Cochlæi *Vit. Theodor.* p. 271-277. — *Chronic. Quedlinburg. in* Leibnitz. *Script. rer. Brunsvic.* II, p. 237. — *Chronic. Urspergense.*

[2] *Wilkin. Sag.* cap. XXXII, p. 74.

[3] *Wilkin. Sag.* p. 23-24. — Peringskiöld, *ibid.* p. 241.

[4] Peringskiöld, *Not. ad Vit. Theod.* p. 242, 269, 270 : « In eandem fere sententiam mutato paulisper verborum ordine et structurâ... descripserat Widforulus, qui alio nomine vocabatur Magus Jarlus, cum imaginem ejus coram Carolo Magno Cæsare repræsentaturus erat, prout prolixius relatum est in Annalibus Ormi Snorronidæ... inter cimelia librorum mss. Regii Collegii Antiquitatis.. »

[5] « ... In irâ sine comparatione fulmineus, in lætitiâ sine nube formosus. »

à Rome, et on lui éleva une statue qui le représentait monté sur son cheval *Falko*[1]. Cet animal était célèbre dans les romans et dans les fables superstitieuses auxquelles l'arianisme des Goths donna naissance. Il portait, dit-on, son maître quand il descendit aux enfers, et lorsque saint Jean et Symmaque le précipitèrent dans le cratère de l'Etna[2]. Une chronique raconte aussi qu'à la fin du douzième siècle, Théodoric, monté sur son cheval noir, apparut sur les bords de la Moselle[3].

Ce n'est pas seulement aux Scandinaves, aux Français, aux Italiens, aux Polonais, que les Allemands transmirent leurs récits poétiques sur Attila et Théodoric. Ils les communiquèrent encore aux Hongrois, nation moins ancienne en Europe, et étrangère à toutes les autres par son origine et par sa langue. Les Madgyars avaient, comme les autres peuples, leurs poésies, leurs jongleurs et leurs chansons populaires[4]. Ils trouvèrent leur nouveau pays rempli des récits sur Attila et Théodoric; ils les adoptèrent en les modifiant, et plus tard ils les employèrent comme documents historiques[5]. Ils racontent que Théodoric s'unit d'abord aux Romains contre les Huns, et qu'à la bataille de Kesmawr il reçut une blessure au front qui le fit surnommer *Halhatatlan Detreh*, c'est-à-dire *l'immortel Théodoric*. Lorsque Attila devint roi, Théodoric se soumit à lui ; il fut dès lors son compagnon fidèle et épousa sa nièce[6]. Attila laissa deux successeurs : *Chaba*, qu'il avait eu de la fille de l'empereur Honorius ; et Aladaric, qui était fils de Chrimilde[7]. Dietrich de Vérone excita ces deux princes à se faire la guerre, et fut

[1] *Wilkina Saga*, cap. 380.

[2] Otton. Frising. *Chron.* V, 3. — *Rymbegla*, part. III, cap. 32, p. 425.

[3] Godefrid Colon. *in* Freher, *Rer. Germ. Script.* I, p. 361.

[4] *Notar. Regis Belæ.*

[5] Joh. de Thwrocz, *Chron. rer. Hungar.* — Nic. Olahi *Attila*, cap. II et IV.

[6] Nic. Olahi *Attila*, cap. XVII. — L'histoire apprend que la femme de Théodoric était fille de Clovis.

[7] Joh. de Thwrocz, *ibid.* — Cet auteur a suivi Simon Kéza qui, au treizième siècle, composa une chronique des Hongrois. Il annonce qu'il tire ses récits *ex antiquis libris de gestis Hungarorum.*

cause, par son astuce, de la ruine de l'empire des Huns. La grande bataille que se livrèrent les fils d'Attila dura pendant quinze jours, et le nom de *Prælium Crumhelt* qu'on lui donne peut faire croire qu'elle représente le combat fatal des *Nibelungen*. Les Hongrois vantent l'éclat inaltérable d'un casque que Théodoric avait conquis sur des géants qui habitaient une caverne située près de Vérone. Tout ce qui lui appartenait était merveilleux, et la Wilkina Saga, qui parle aussi de ce casque, décrit sa fameuse épée, qui n'avait pu être trempée qu'après qu'on eut parcouru neuf royaumes pour trouver l'eau la plus convenable à sa fabrication[1].

Nous ne poursuivrons pas plus loin les anciennes traditions sur Attila et Théodoric. Elles ont traversé tout le moyen âge, et forment une chaîne poétique qui, depuis les temps rapprochés de ces rois, parvient aux âges modernes. Les poëmes, les contes, les chansons sur Attila, Dietrich de Berne, Sigfrid, ont fait, dans la vaste Allemagne et pendant plusieurs siècles, l'amusement de tous les rangs de la société, depuis les princes jusqu'aux artisans et aux laboureurs[2]. Le père du théâtre allemand, Hans Sachs, fit de Sigfrid le sujet d'une de ses nombreuses tragédies, et depuis le quinzième siècle ce héros invulnérable, le prince de Vérone et le roi des Huns remplissent les nombreuses histoires fabuleuses que l'imprimerie fournit sans cesse à la curiosité du peuple.

[1] *Wilk. Sag.* p. 100.

[2] Aventin. *Hist. Boior.* p 165. — *Chron. Quedlinb. apud* Leibnitz, *Rer. Brunsv. Script.* II, p. 237. — Fischer. *Not. ad Attilæ prim. exped. in Gallias*, p. 42. Ce dernier auteur cite la chronique manuscrite de Strasbourg qui dit que les paysans parlaient et chantaient beaucoup de Dietrich de Berne. — Wolfg. Lazii *De Migrat. gent.* p. 686. — Goldast. *Præf.* t. III, *Const. Imp.* « Nemo princeps cujus quidem memoria superest, Theutonorum carminibus celebratior ullus fuit, quæ passim adhuc à vulgo nostro in Germaniâ, Daniâ, Suediâ et Hungariâ decantantur. » — Theod. à Niem. *De Schismate inter Urban. et Clement.* lib. III, cap. VIII, p. 62..... « Theodoricum Alemani dilexisse videntur, quem adhuc Theodoricum de Berne Germaniæ vulgus appellat, necnon quasdam de ipso cantilenas in vulgari Theutonico ad ipsius regis laudem dictaverunt, quæ adhuc plerumque per rusticos et mechanicos decantantur. »

En terminant ici nos recherches sur les récits poétiques dont l'origine remonte aux Goths d'Hermanaric, d'Attila et de Théodoric, nous sommes bien éloigné de prétendre avoir épuisé cet intéressant sujet. Nous déclarons au contraire que nous n'avons fait que l'effleurer, et que nous connaissions d'avance la faiblesse de l'esquisse que nous pouvions en tracer. C'est dans les écrits des savants de l'Allemagne qu'on peut trouver des notions complètes, des recherches approfondies et des conjectures ingénieuses sur les développements successifs de ces traditions épiques du moyen âge. Leurs ouvrages n'étant pas généralement connus, nous avons cru pouvoir risquer l'essai qu'on vient de lire, mais nous reconnaissons sans peine que nous ne possédons ni l'érudition, ni les secours qui seraient nécessaires pour exposer d'une manière satisfaisante la marche de ces traditions. Notre seul but a été de donner de nouvelles preuves de l'existence d'une ancienne littérature gothique, et de faire voir qu'elle ne se bornait pas seulement à des traductions de la Bible et à des commentaires théologiques. Nous avons voulu montrer que les Goths, si cultivés en Mœsie, ne l'étaient pas moins à la cour d'Attila, et que leurs chants, fort supérieurs à ceux de tous les peuples barbares, furent l'origine de ce réseau de traditions et de poëmes qui s'étendit sur toute l'Europe, et intéressa si vivement toutes les classes de la société, en se mettant à la portée de toutes sous forme d'odes, d'épopées, de récits ou de chansons populaires. On retrouve des transformations analogues dans les romans de chevalerie, quoique leur origine soit bien différente, et cette mutation continuelle de forme était un caractère et un besoin du moyen âge. Si cet essai excitait la curiosité et attirait sur le même sujet l'attention de quelque littérateur plus en état de le traiter dans toute son étendue, notre but serait atteint et notre espérance dépassée.

NOTICE

SUR LES

LIVRES IMPRIMÉS A GENÈVE

DANS LE XVme SIÈCLE.

1841

Cette Notice a été publiée pour la première fois dans le premier volume des *Mémoires et Documents de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*. Nous la réimprimons avec quelques corrections et additions qu'y avait faites M. Favre. Les descriptions des livres cités ont été revues sur ceux que possède la Bibliothèque publique de Genève. — *Éd.*

NOTICE

SUR

LES LIVRES IMPRIMÉS A GENÈVE

DANS LE XVme SIÈCLE.

L'origine de l'imprimerie est un point d'histoire qui n'est pas encore suffisamment éclairci. On dispute sur l'inventeur et sur le berceau de cet art dont l'influence a été si grande. La chronologie de ses progrès et de ses premières productions est sujette à des difficultés, et malgré les nombreux ouvrages écrits sur cette matière par des savants distingués, malgré la quantité de témoignages et de pièces de tout genre dont on a publié des recueils, on ne saurait parler des détails de cette invention avec une parfaite certitude.

Il paraît que la fabrication des cartes à jouer et la gravure en bois, qui produisit des images de saints portant des légendes, donnèrent l'idée de l'imprimerie. Jean Guttenberg, gentilhomme de Mayence qui habitait Strasbourg dès 1424, s'occupait de mécanique et de diverses inventions dont il faisait un mystère. Il avait formé une société avec André Dritzehen, et une enquête, nécessitée en 1439 par un procès, fait mention d'une presse et de divers objets qui paraissent relatifs à l'imprimerie. Voilà le premier indice de cet art. Guttenberg

Cette Notice a été publiée pour la première fois dans le premier volume des *Mémoires et Documents de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*. Nous la réimprimons avec quelques corrections et additions qu'y avait faites M. Favre. Les descriptions des livres cités ont été revues sur ceux que possède la Bibliothèque publique de Genève. — *Éd.*

NOTICE

SUR

LES LIVRES IMPRIMÉS A GENÈVE

DANS LE XVme SIÈCLE.

L'origine de l'imprimerie est un point d'histoire qui n'est pas encore suffisamment éclairci. On dispute sur l'inventeur et sur le berceau de cet art dont l'influence a été si grande. La chronologie de ses progrès et de ses premières productions est sujette à des difficultés, et malgré les nombreux ouvrages écrits sur cette matière par des savants distingués, malgré la quantité de témoignages et de pièces de tout genre dont on a publié des recueils, on ne saurait parler des détails de cette invention avec une parfaite certitude.

Il paraît que la fabrication des cartes à jouer et la gravure en bois, qui produisit des images de saints portant des légendes, donnèrent l'idée de l'imprimerie. Jean Guttenberg, gentilhomme de Mayence qui habitait Strasbourg dès 1424, s'occupait de mécanique et de diverses inventions dont il faisait un mystère. Il avait formé une société avec André Dritzehen, et une enquête, nécessitée en 1439 par un procès, fait mention d'une presse et de divers objets qui paraissent relatifs à l'imprimerie. Voilà le premier indice de cet art. Guttenberg

quitta Strasbourg, revint à Mayence en 1445, et s'associa en 1450 avec Jean Fust, dont la fortune semblait assurer ses succès. On croit qu'ils imprimèrent en planches de bois un petit livre de grammaire, que Trithême nomme *Catholicon*, et qu'il ne faut pas confondre avec le gros ouvrage de Jean de Balbi, qui porte le même titre. Guttenberg et Fust firent ensuite plusieurs essais avec des caractères mobiles soit en bois, soit en métal.

Guttenberg n'a mis son nom à aucune de ses impressions ; mais on sait par le témoignage d'Ulric Zell[1], qui établit l'imprimerie à Cologne et qui paraît l'avoir apprise dans les ateliers de Fust, que Guttenberg et son associé commencèrent en 1450 l'impression d'une Bible latine en grands caractères, et, si l'on en croit Trithême[2], ils dépensèrent 4000 florins avant d'en avoir achevé le troisième cahier, quoiqu'ils eussent déjà trouvé les moyens de fondre les caractères. Sans doute ils n'auraient pu continuer une impression si coûteuse ; mais Pierre Schœffer de Gernsheim, qui avait exercé en 1449 l'état de calligraphe à Paris[3], et qui était au nombre des ouvriers de Fust, inventa vers 1452 un procédé plus économique pour fondre les caractères. Cette découverte, qui compléta l'art de l'imprimerie, fut sans doute celle des poinçons, et valut à Schœffer la main de la fille de Fust[4]. Le travail de la Bible fut repris, et cette grande entreprise fut achevée vers 1455.

Une Bible fort rare, sans date et sans nom d'imprimeur, ayant deux colonnes et quarante-deux lignes à chaque colonne, paraît être celle dont nous venons de parler, et l'exemplaire de

[1] Meermann, *Orig. typogr.* II, p. 106. — Clément, *Biblioth. curieuse*, IV, p. 62-76.

[2] Trithem. *Ann. Hirsaug.* II, p. 421.

[3] Trithem. *Ann. Hirsaug.* t. II, p. 422 : « ... faciliorem modum fundendi characteres excogitavit et artem, ut nunc est, complevit. »

[4] Souscription du Trithème, *Breviar. Histor. Francor.* Moguntiæ, Jo. Schœffer 1515 : « ... cui etiam filiam suam Christinam Fusthin pro digná laborum multarumque adinventionum remuneratione nuptui dedit. »

la Bibliothèque du roi de France porte une note manuscrite qui atteste qu'un vicaire d'une église de Mayence l'enlumina et le relia en 1456[1]. Ce témoignage semble ne laisser que peu de doute sur l'époque de l'impression de cette Bible.

Avant cette année, Guttenberg et Fust imprimèrent quelques feuilles volantes. Il existe encore un almanach pour l'année 1454, et de la même date des lettres d'indulgence accordées par Nicolas V en faveur du roi de Chypre, dont il y a une seconde édition de 1455[2]. Mais je ne dois pas dissimuler que d'habiles bibliographes ont pensé que l'impression de ces lettres est de plusieurs années postérieure à leur date.

L'esquisse que je viens de tracer des premiers temps de l'imprimerie est appuyée sur un passage des Annales d'Hirsauge par Trithême, qui parle d'après Pierre Schœffer, et sur une souscription extrêmement curieuse que Jean Schœffer, fils de Pierre Schœffer et petit-fils de Jean Fust, a placée à la fin de l'abrégé des Annales de Trithême qu'il imprima en 1515[3].

En 1455, Fust ayant voulu régler ses comptes avec Guttenberg, ces deux associés se brouillèrent, se séparèrent, et Guttenberg fut contraint juridiquement d'abandonner à Fust tout le matériel de leur atelier. Fust, conjointement avec Pierre Schœffer, son gendre, continua ses travaux, et en 1457 ils terminèrent le célèbre Psautier, qui est le premier grand ouvrage imprimé portant une date certaine[4], et dont il n'existe maintenant que sept exemplaires.

[1] Lambinet, *Orig. de l'Impr.* I, p. 136. — Van Praet, *Vélins de la Bibl. du roi*, I, p. 15.

[2] Dibdin, *Bibl. Spencer.* I, p. 44 et seq. — Léon de Laborde, *Débuts de l'Imprimerie à Mayence.*

[3] V. cette souscription, Panzer, *Ann. Typogr.* VII, p. 409. — Wurdtwein, *Bibl. Mogunt.* p. 145.

[4] Heinecken, *Idée d'une collection d'estampes*, I, p. 262-272. — Wurdtwein, p. 55. — Lambinet, I, p. 153. — Dibdin, *Bibl. Spencer.* t. I. — Van Praet, *Vél. du roi*, I, p. 204.

Guttenberg ne renonça pas à la typographie. Il s'associa avec Conrad Humery[1], et il est certain, d'après un acte authentique[2], qu'il continua à imprimer, sans qu'on puisse désigner ses ouvrages d'une manière positive. Il est probable que le *Catholicon* de 1460 est sorti de ses presses.

Jean Fust mourut à Paris en 1466, et je dois remarquer qu'une note manuscrite de cette même année, tracée sur une édition des Offices de Cicéron qui se trouve dans la bibliothèque de Genève, a servi à établir cette date, et qu'elle fait de cet exemplaire, déjà très-rare en lui-même, un volume unique d'un grand intérêt. Guttenberg cessa de vivre en 1468, et Pierre Schœffer en 1502 ou 1503.

Non-seulement Guttenberg n'est nommé dans aucun des livres sortis des deux ateliers qu'il dirigea successivement à Mayence, mais Jean Fust et Pierre Schœffer n'en ont jamais fait mention dans les souscriptions de leurs livres. Dans des vers peu intelligibles que Pierre Schœffer plaça à la fin des Institutes de Justinien (1468 et 1472), et des Décrétales de Grégoire IX (1473), on trouve une allusion à Guttenberg et à Fust. Ils sont appelés les deux Jean, natifs de Mayence, qui furent les premiers typographes.

Quos genuit ambos urbs Maguntina Johannes
Librorum insignes protocharagmaticos[3].

C'est la seule souscription qui rappelle l'inventeur de l'imprimerie, nulle autre n'en parle, et l'on peut croire que l'inimitié qui s'établit entre les associés, à la suite du procès de 1455, fut la cause de ce silence. Ce sentiment paraît s'être effacé chez Jean Schœffer, fils de Pierre, puisque, dans la dédicace du Tite-Live allemand de 1505, il dit que Guttenberg

[1] Lambinet, I, p. 191.
[2] Oberlin, *Essai d'annales de la vie de Guttenberg*, p. 6.
[3] Wurdtwein, *ibid.* p. 90 et seq.

inventa l'imprimerie à Mayence en 1450, et que cet art fut perfectionné par les travaux et les dépenses de Jean Fust et de Pierre Schœffer[1].

Les premiers inventeurs de Mayence faisaient un secret de leurs procédés. Ils imposaient à leurs ouvriers le serment de ne pas les divulguer, et jusqu'à l'an 1465 l'imprimerie ne fut exercée dans aucun autre lieu, si ce n'est dans la ville de Bamberg, où elle était établie dès l'an 1461[2]. La guerre qui éclata entre Diéthère d'Isenbourg et Adolphe de Nassau, au sujet de l'archevêché de Mayence, suspendit les travaux de l'imprimerie. Le 27 octobre 1462, Adolphe de Nassau s'empara par une attaque nocturne de la ville de Mayence : ses soldats y mirent le feu, la pillèrent en partie et chassèrent un grand nombre de ses habitants[3]. Ces funestes événements arrêtèrent l'exercice de l'imprimerie dans cette ville, qui ne produisit aucun livre jusqu'à la fin de l'année 1465. La plupart des ouvriers de Fust se dispersèrent. Ils se crurent relevés de leur serment et allèrent établir des presses dans divers lieux de l'Europe. Des livres imprimés parurent à Subiaco en 1465 ; à Cologne et à Augsbourg en 1468 ; à Venise en 1469 ; à Nuremberg et à Paris en 1470, et successivement dans un grand nombre d'autres villes.

La découverte de Guttenberg, perfectionnée par Schœffer, ne fit pas disparaître tout à coup l'usage d'imprimer en planches de bois, et la version allemande du livre intitulé *Mirabilia Romæ* fut encore publiée par ce dernier procédé vers l'an 1480[4].

Genève ne fut point une des premières villes qui reçurent

[1] Meermann, II, p. 145. — Schœpflin, p. 67. — Wurdtwein, p. 139. — Lambinet, I, p. 112.
[2] La Serna, *Diction. bibliogr.* I, p. 124. — Camus, *Notice d'un livre imprimé à Bamberg.*
[3] Trithem. *Ann.* II, p. 454. — Struve, *Corpus histor. German.* p. 872.
[4] Dibdin, *Ædes Althorp.* II, p. 188. — Cicognara, *Catal. dei libri d'arte*, II, p. 203.

l'imprimerie. Quatre-vingts villes environ en profitèrent avant elle. Mais vingt et un ans après l'apparition du célèbre Psautier de Mayence, *Adam Steynschaber* imprima pour la première fois dans notre patrie. Cet homme était de Schweinfurt, ville libre et commerçante du pays de Wurtzbourg, voisine de celle de Bamberg, où l'imprimerie avait été pratiquée de si bonne heure. Des quatre livres qu'il imprima à Genève, en 1478, un seul fait connaître son nom. M. Senebier fait mention d'un ouvrage manuscrit qui affirmait que les *Franchises d'Adhémar de Fabri* avaient été imprimées à Genève en 1451[1]; mais il rejette cette assertion qui mérite à peine d'être rappelée.

On connaît vingt-six ou vingt-sept éditions[2] imprimées à Genève de 1478 à 1500, et les noms de cinq imprimeurs qui ont travaillé dans cette ville. Ces livres sont une bien faible partie des treize mille éditions que produisit la presse au quinzième siècle[3]; mais ils sont en général fort rares, peu connus et très-difficiles à trouver. Nous allons en donner la liste, en suivant l'ordre chronologique de leur impression, et nous aurons soin d'indiquer ceux que possède la bibliothèque publique de Genève.

1478. — N° 1.

I. LE LIVRE DES SAINTS ANGES.

Ce livre, qui ne porte point de titre, commence au recto du second feuillet (le premier est blanc) par ces mots :

[1] Senebier, *Hist. littér. de Genève*, I, p. 30.
[2] Ou plutôt trente-quatre à trente-cinq. *Éd.*
[3] *Journ. des Sav.* 1819, p. 170. C'est plus de quatre millions de volumes. — Hain, *Repertorium Bibliogr.* contient 16299 articles.

« Cest le prologue de cest present liure appelle le liure des sains anges compile par frere Francoys Eximines de lordre des freres mineurs a la requeste de messire Pierre Dartes chevalier chambellain et maistre dostel du roy dArragon..... »

La souscription suivante termine le volume :

« Cy finist le liure des sains anges. Imprime a Genefue Lan de grace Mil. cccc. lxxviij. le. xxiiij jour de mars. »

In-folio — à longues lignes — caract. goth. — 31 lignes à la page. 192 feuillets, sans chiffres, réclames, ni signatures, y compris sept feuillets préliminaires pour le prologue et la table.

François Eximines, en latin Ximenius, que quelques auteurs ont eu le tort de prendre pour le fameux cardinal Ximenès, et qu'il faut distinguer aussi d'un prêtre de Daroca portant le même nom, naquit à Girone, devint évêque d'Elne en 1406, et fut nommé deux ans plus tard patriarche de Jérusalem par l'antipape Pierre de Luna. Il nous apprend, dans le dernier chapitre de son livre des Anges, qu'il le termina en 1392. Il l'écrivit en catalan, et le dédia à Pierre d'Artès, maître d'hôtel de Jean d'Arragon. Ce texte catalan a été publié à Barcelone en 1494[1]. Les versions espagnole et française ont été imprimées plusieurs fois, mais l'édition de Genève est la première de toutes. Il existe aussi en manuscrit une traduction en ancien limousin.

Eximines écrivit encore d'autres ouvrages en catalan, parmi lesquels on remarque une vie du Christ, dédiée aussi à Pierre d'Artès, et un livre sur les femmes.

On peut consulter sur cet auteur et ses ouvrages :

Nicol. Antonio, *Bibl. Vet. Hispan.* t. II, p. 179, n° 352, éd. Baier. — Naudé, *Add. à l'Hist. de Louis XI*, p. 147. — J. de la Caille, *Hist. de l'Impr.* p. 42. — *Bibl. German.* t. XXI, p. 98. — *Bibl. raisonn.* t. XXV, p. 271. — Wading, *Ann.*

[1] La Serna, *Dict. bibliogr.* III, p. 480. — Panzer, *Ann. Typ.* I, p. 145.

fratrum minor. t. V, p. 56. — Du Verdier, *Bibl. franç.* t. I, p. 647.—Clément, *Bibl. cur.* t. I, p. 332.—Fabricius, *Bibl. inf. latin.* t. VI, p. 329. — Senebier, *Cat. des Ms.* p. 306. — De Bure, *Bibl. instruct.* t. I, p. 270. — P. Paris, *Ms. franç. de la Bibl. du roi*, t. I, p. 31, et t. II, p. 92.

La bibliothèque de Genève possède deux exemplaires de ce livre. Le premier lui fut donné en 1731 par Baulacre, qui a écrit sur des feuillets ajoutés au volume des remarques et une table des principales matières. Il manque à cet exemplaire les quarante-deux premières pages, et il commence à la cinquième ligne du chapitre onzième. Le second exemplaire fut envoyé en 1813 à la bibliothèque par M. Capelle, préfet du Léman. Il est complet (moins le 191me feuillet qui est déchiré) et une note manuscrite datée de *Lion le xiij^e^ jour de septembre M. cccc. lxxix.* annonce qu'il avait été donné au couvent de Notre-Dame-de-Consolation à Cluses.

Notre bibliothèque conserve un manuscrit du livre des Saints Anges, dans lequel on lit, au lieu du prologue adressé à Pierre d'Artès, une courte dédicace à *l'honneur et louange de la saincte trinité, de la benoiste Vierge Marie, de la très-excellente angelique nature et de tous les saincts et sainctes du Paradis*[1]. L'ouvrage commence au-dessous d'une grande vignette par ces mots :

« Cy commence le live. des anges fait et compile sur le live. de St Denis de t'plici gerarchia et sur les diz de plusieurs doct^rs^. devoz et coteplatis auxqlx les sais anges sot souvent appur envisios et fait mancon le d^t^ live. tat de bons anges come des mauvais. »

Il y a de légères différences entre le manuscrit et l'imprimé.

[1] Manuscr. franç. n° 5. — Senebier, *Catal. des Ms.* p. 306.

1478. — N° 2.

II. LE ROMAN DE MÉLUSINE.

Ce livre est si rare qu'on en connaît à peine quelques exemplaires. Celui de la Bibliothèque du roi de France n'a pas le dernier feuillet où se trouve la souscription de l'imprimeur, et il a passé longtemps pour une production des presses de Mathis Husz à Lyon, qui en a donné une édition sans date. Ce roman se trouve complet à la bibliothèque de Wolfenbuttel, et on y lit à la fin :

« Cy finist le livre de Melusine en francoys imprime par maistre Adam Steinschaber natif de Suinfurt en la noble cite de Geneve lan de grace mil cccc lxxviij au mois daoust. »

In-folio. — car. gothiq. — fig. en bois. — 193 feuillets. 32 à 33 lignes à la page. — Cf. Brunet, *Manuel*, II, p. 711 : *Jean d'Arras.*

La Serna (*Dict. bibl.* t. II, p. 100), qui n'a pas connu cette souscription, indique pour la première édition française celle de Lyon, 1500, in-fol.

Jean d'Arras, secrétaire du duc de Berri, frère de Charles V, composa ce roman vers 1387 pour la duchesse de Bar, sœur du roi, d'après les archives du château de Lusignan, et en y ajoutant beaucoup de choses de son invention. Cet ouvrage a eu d'autres éditions, et le style en a été rendu plus moderne à plusieurs reprises. Il a été traduit en allemand et en espagnol[1].

[1] V. Ebert, *Allgem. bibliogr. Lexic.* II, p. 92-94.—Quadrio, *Stor. d'ogni poesia*, VI, p. 433. — Dunlop, *The histor. of fiction*, III, p. 342. — *Bibl. des Romans*, 1775, juillet, II, p. 138-169. — Ces deux derniers ouvrages donnent des extraits de ce roman.

La souscription que nous avons transcrite nomme le premier imprimeur de Genève, et le roman de Mélusine étant sorti des presses d'Adam Steinschaber peu de mois après le livre des Saints Anges, on peut croire que le même ouvrier fut l'auteur de toutes les éditions qui parurent à Genève en 1478. Il y imprima encore en 1480 (Voyez nos V et VI).

1478. — N° 3.

III. LE LIVRE DE SAPIENCE.

On lit à la fin du volume :

« Cy finist le liure de Sapience imprime a Geneue Lan mil quatre cens. lxxviij. le neufiesme jour du moix doctobre. »

94 feuillets (au moins) in-folio, — à longues lignes, — caract. goth. — 31 lignes à la page, — sans chiffres, réclames ni signatures.

Le prologue apprend le nom de l'auteur :

« ... Et la fait transcripre reverend pere en Dieu monseigneur Guy de Roye par la miseracion divine archevesque de Sens, pour le salut de son ame et des ames de tout son peuple. »

On trouve après le prologue un index, qui est suivi du corps de l'ouvrage en 95 articles. L'avant-dernier donne la date de sa composition, et rend compte des additions qui furent faites à l'écrit original :

« (C)e liure fut premierement fait en lan de grace Mil trois cens quatre vingz et huyt par reverend pere en Dieu monseigneur Guy de Roye.... mais lan apres ensuyvant ung religieulx de lordre de Clugny regarda et leut ce livre tresdiligemment et trouua quil etoit bien brief selon la matiere. Et y mist pluiseurs (*sic*) exemples et pluiseurs auctoritez et chappitres de docteurs et de maistres auctorisez..... »

Dans le dernier article intitulé : *La complainte de celluy qui fist ce liure*, on lit :

« (H)Elas moy doulent je suys come le molin qui moult le ble de quoy les aultres viuent et quant il a molu il demeure tout vvid ne riens ne luy demeure ne ne retient riens pour soy de la moulture quil liure au peuple. Certainement ainsi est il de moy. »

Il y a deux exemplaires du *Livre de Sapience* à la bibliothèque de Genève. Baulacre en a donné un (91 feuillets) et ne paraît pas s'être aperçu qu'il manque au commencement le prologue et l'index des chapitres. Ces pièces se trouvent dans l'autre exemplaire, mais il n'a pas les cinq derniers feuillets. Baulacre a donné un extrait de cet ouvrage[1], et Le Grand d'Aussy l'a fait connaître d'après les manuscrits de Paris[2]. Il lui donne le titre de *Doctrinal des simples gens*, parce qu'un de ces manuscrits porte à la fin : *Explicit Doctrinale simplicium gentium*. Le prologue de l'édition de Genève semble justifier ce titre en disant : *Et dit par especial des simples gens lays*. Une autre édition parut à Genève en 1482 sous le nom de *Doctrinal de Sapience* (V. n° IX) et celle de Lyon (1485) porte l'intitulé de *Doctrinal de Sapience fait brevement et grossement pour les simples gens*[3].

Guy de Roye, fils de Matthieu de Roye, grand-maître des arbalétriers de France, fut successivement chanoine de Noyon, doyen de Saint-Quentin, évêque de Verdun, de Castres, de

[1] *Biblioth. germanique*, XXI, p. 98 et suiv.
[2] *Notices et Extr. des Mss. de la Biblioth. du roi*, V, p. 517 et suiv.
[3] *Catal. de la Vallière*, n° 1294, 1, p. 390.

Dol, archevêque de Tours, de Sens, et enfin de Reims en 1390. Il fut tué à Voltri près de Gênes, dans un tumulte causé par une querelle entre ses gens et des paysans. Il se rendait au concile de Pise avec le cardinal Louis de Bar et Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai [1].

Baulacre, Sainte-Marthe, La Serna, Mercier de Saint-Léger et d'autres se trompent quand ils disent que Guy de Roye écrivit son livre en latin, puisqu'il dit lui-même qu'il a travaillé *pour les simples prêtres qui n'entendent ni le latin, ni les escriptures*. Le manuscrit n° 7885 de la Bibliothèque du roi de France contient l'ouvrage original de Guy de Roye, mais on n'a imprimé ce livre qu'avec les additions du moine de Cluny, qui a fort grossi l'écrit de Guy de Roye, et y a inséré un assez bon nombre d'anecdotes dont plusieurs sont fort gaies et même scandaleuses. Dibdin et Prosper Marchand en citent quelques-unes.

Le P. Laire [2] et Panzer [3] ont pris mal à propos *le Livre de Sapience* pour une version du *Manipulus Curatorum* de Guy de Montrocher (Voyez n° V).

1478. — N° 4.

IV. LE ROMAN DE FIER A BRAS LE GÉANT.

On trouve au commencement de ce volume une table des chapitres qui occupe six feuillets, puis le prologue qui débute par ces mots :

[1] *Gallia christ.* IX, p. 152.—De Juvigny, *Not. sur La Croix du Maine*, t. I, p. 303. — Lenfant, *Hist. du Concile de Pise*, I, p. 236.
[2] *Index librorum*, II, p. 185.
[3] *Annal. Typogr.* I, p. 44.

« Saint Pol docteur de verite nous dit que toutes choses reduites par escript sont a notre doctrine escriptes... »

Le corps de l'ouvrage vient ensuite et le volume est terminé par la souscription :

« Cy finist le rommant de Fierabras le geant Imprime a Geneue Lan de grace Mil cccc lxxviij. le. xxviij. jour de nouembre. »

In-folio — caract. goth. — à longues lignes — 31 lignes à la page — sans chiffres, réclames ni signatures.

L'exemplaire de la bibliothèque de Genève a 114 feuillets, dont les six premiers pour la table et le dernier blanc.

C'est la première édition de ce roman qui, dans le quinzième siècle, a été plusieurs fois réimprimé à Lyon. Il y en a aussi une autre édition de Genève (Voyez n° XI).

L'auteur nous apprend, dans le prologue et à la fin de son ouvrage, qu'il l'a entrepris à la demande de Henri Bolomier, chanoine de Lausanne, et qu'il a principalement traduit et extrait le premier et le troisième livre de son roman d'*ung livre qui se dit le miroer historial*, c'est-à-dire du fameux ouvrage de Vincent de Beauvais, et que pour le second livre il l'a *tant seullement reduit dung romman ancien en francois et sans aultre informacion que de celluy livre*, il l'a *reduit en prose*. Au commencement du livre second, il annonce de nouveau qu'il en tire la matière *dung romman fait a lancienne facon sans grant ordonnance dont jay este insite a le reduire en prose par chappitres ordonnez*.

La première partie traite des rois de France et de l'expédition de Charlemagne dans la Terre-Sainte. La seconde contient le roman de Fierabras, et la troisième raconte la conquête de l'Espagne.

La bibliothèque de Genève possède un manuscrit qui con-

tient exactement le même ouvrage. L'auteur déclare, tout comme dans l'édition imprimée, qu'il a été excité à le composer par Henri Bolomier, et s'excuse de l'imperfection de son style en disant qu'il est natif de *Savoye en Vaux*, ce qui signifie, comme le remarque Senebier, qu'il était du pays de Vaud, alors soumis au duc de Savoie.

Henri Bolomier était frère de Guillaume Bolomier, chancelier de Savoie, qui fut condamné, en **1446**, à être jeté dans le lac de Genève. Notre roman fut donc composé au quinzième siècle. Le poëme qui a été mis en prose dans la seconde partie existe encore sous le nom de *Roman de Fierabras d'Alixandre* [1], et MM. Depping et F. Michel en ont cité quelques vers [2]. Le même poëme en langue provençale a été découvert et publié par M. Bekker [3]. Il est composé de **5084** vers de douze pieds, disposés en tirades monorimes, forme qui se retrouve dans beaucoup d'anciens poëmes provençaux et français.

M. de Chateaubriand [4] remarque avec raison que, dès le neuvième siècle, on écrivit sur Charlemagne des histoires prodigieuses et dignes des romans de chevalerie. Mais les récits du pieux Adalbert, qu'il extrait du moine de St-Gall [5], n'ont aucune ressemblance avec ceux du faux Turpin, qu'on regarde comme la source des romans de Charlemagne et qui paraissent avoir été écrits vers l'an **1100**.

Quelques auteurs qui ont traité des romans de chevalerie, et en particulier Quadrio [6] et Ferrario [7] citent un livre *de la conqueste que fist le grand roy Charlemaigne des Espaignes et les vaillances des douze pairs de France et aussi celles de Fierabras...*

[1] *Ms. de la Bibl. du roi*, supplém. franç. n° 180.
[2] *Véland le Forgeron*, 1833, p. 84, not. 10.
[3] *Der Roman von Fierabras*, provenzalisch... dans le tome X des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1839, in-4°.
[4] *Etudes historiques*, III, p. 399.
[5] Canisii *Lection. antiq.* t. II, part. III, p. 72, édit. Basnage.
[6] *Storia d'ogni poesia*, VI, p. 548.
[7] *Stor. ed analis. degli romanzi cavaler. d'Italia*, II, p. 180.

comme un des plus anciens romans français, et ils en font dériver un poëme italien du quatorzième siècle, intitulé : *la Spagna istoriata*. Nous pensons qu'ils se trompent, car le roman français qu'ils désignent n'est autre chose que le roman de Fierabras, tel qu'il est dans l'édition de Genève et tel qu'il fut rédigé par ordre de H. Bolomier. Cette origine est formellement rappelée dans la *Conqueste* (édition de Lyon, **1501**) et précisément dans les mêmes termes que dans le manuscrit de notre bibliothèque et dans l'édition de Genève [1]. A la vérité, M. Raynouard a rappelé un passage remarquable d'un ancien auteur provençal publié par Catel, qui, après avoir parlé des guerres de Charlemagne en Espagne, renvoie à *son libre de las Conquestas* [2]; mais cet ouvrage, qui n'a laissé que cette unique et faible trace, ne peut être celui dont Quadrio et Ferrario ont fait mention. Ils ont donc eu le tort de voir la source d'un poëme du quatorzième siècle dans un roman qui n'a été rédigé qu'au quinzième.

Ce roman a été imprimé plusieurs fois au quinzième et au seizième siècle, tant sous le titre de *Fierabras*, que sous celui rapporté par Quadrio. Il a été traduit en allemand, et Panzer [3] indique encore un livre italien intitulé : *Cantare di Fierabraccio e Ulivieri*. Mais j'ignore si ce dernier ouvrage est une version du roman imprimé à Genève, ou si ce *chant* ne serait pas plutôt tiré directement du poëme provençal ou du poëme français dont j'ai précédemment parlé.

Un catalogue publié en Belgique a annoncé une édition de Fierabras imprimée par *Symon du Jardin à Genève*; il en est question plus loin (Voyez n° XXXII).

L'imprimeur des quatre livres qui viennent d'être décrits est le même *Adam Steinschaber*, qui est nommé à la fin du roman

[1] Brunet, *Nouv. recherches bibliogr.* I, p. 365
[2] *Journal des Savants*, 1833, p. 518.
[3] *Annal. Typogr.* p 105.

de Mélusine, et le P. Laire [1] avait déjà remarqué que les caractères du livre des Saints Anges et ceux du Fierabras étaient les mêmes que ceux du *Manipulus Curatorum*, Genève, 1480 (Voyez ci-après le n° V), qui porte le nom de cet imprimeur.

L'HORLOGE DE SAPIENCE. — Genève, 1478, in-folio.

Je n'ai trouvé aucun renseignement sur cette édition, et je pense qu'elle n'existe pas. Senebier l'a indiquée dans des notes manuscrites sur les livres de la bibliothèque de Genève, et en décrivant un manuscrit de cet ouvrage, daté du 17 avril 1417, il ajoute : « On l'imprima à Genève en 1478 [2]. » J'ignore si cette assertion résulte de quelque confusion avec *le Livre de Sapience*.

Henri de Sews (Henricus Suzo) est l'auteur de cet écrit, dont la version française ne fut imprimée qu'en 1493. Voyez Quétif et Echard, *Script. ord. prædicat.* I, p. 653-659. — La Monnoye, *Not. sur Du Verdier et add.* t. III, p. 138. — Van Praet, *Vélins du roi*, I, p. 341.

1479.

Je ne connais aucun livre imprimé cette année à Genève.

[1] *Index librorum*, II, p. 443 et 449.

[2] *Catal. des Mss.* p. 308.

1480. — N° 1.

V. Liber qui MANIPULUS CURATORUM inscribitur in quo pernecessaria officia eorum quibus animarum cura commissa est breviter pertractantur. — Feliciter incipit Actoris epistola.

Reverendo in Christo patri ac Domino Domino Raymundo divina providencia sancte sedis Valentie episcopo : suorum devotorum minimus Guido de monte rocherii cum devota et humili recommendacione se totum suis obsequiis mancipatum. Fons sapiencie dei verbum dispositione mirabili.....

. . . . . Vestram reverendam personam conservet Dominus cui me humiliter recommendo. Scriptum Caroli anno Domini millesimo tircentesimo tricesimo tercio.

Prologus.

Quoniam secundum quod dicit propheta Malachias..... etc.

On lit à la fin de l'ouvrage :

Doctissimi viri Domini Guidonis de monte rocherii liber qui Manipulus Curatorum inscribitur : finit feliciter. Impressus in civitate Geben : per magistrum Adam Steynschauwer de Schuinfordia. Anno Domini Millesimo qua

dringentesimo octuagesimo. Die vero vicesima nona Mensis marcii.

Le volume est terminé par une table des traités et des chapitres en 9 pages. Le livre a en tout 241 feuillets, dont le premier et le dernier sont blancs.

In-4°. — caract. goth. — à longues lignes — 23 lignes à chaque page, sans chiffres, réclames, ni signatures.

L'auteur de cet ouvrage est appelé *Guy de Montrocher, de monte Rochen, de Montrottier*, et enfin *du mont du rocher*. On peut consulter sur ce théologien : Fabric. *Bibl. infim. latinit.* III, p. 133. — Weislinger, *Armament. Cathol.* p. 90, 91. — La Monnoye, *Not. sur du Verdier*, IV, p. 161. Ce dernier critique prétend, d'après l'abbé Le Clerc, que le Raymond à qui ce livre fut dédié fut évêque de Vence et non pas de Valence, et il se fonde sur ce que, vers 1333, il n'y a eu aucun évêque de Valence de ce nom, tandis qu'un Raymond, d'abord cordelier et pénitencier du pape Jean XXII, devint évêque de Vintimille, en 1320, et passa au siége de Vence en 1328 [1]. Cependant les éditions et les manuscrits, dont deux se trouvent à la bibliothèque de Genève, donnent à Raymond le titre d'évêque de Valence. Notre édition date de l'épître dédicatoire d'un lieu appelé *Caroli*. L'abbaye de Chaalis ou Chailly, près de Sens, a porté le nom de *Caroli locus* [2], mais je n'oserais décider que Guy de Montrocher ait composé son livre dans cette abbaye. Fr. Perez Bayer [3] cite un manuscrit de Madrid, dont la dédicace est datée de Turoli, qu'il interprète par Teruel, ville d'Aragon, près des frontières de Valence. Il affirme que *Guy de Monterochen* était Espagnol, et qu'il fit hommage de son ouvrage à *Raymond Gaston*, évêque de Valence, en Espagne.

[1] *Gallia christ.* III, p. 1222.
[2] Valesius, *Notit. Galliar.* p. 131.
[3] *Not. ad* Nic. Anton. *Bibl. vet. Hispanic.* II, p. 155.

Le *Manipulus Curatorum* a eu plus de cinquante éditions dans le quinzième siècle. Deux de ces impressions se disputent la priorité. Elles sont sans date et sans indication de lieu, mais l'une d'elles porte les noms de Christophe Beyam et Jean Glimm, qui travaillaient à Savigliano [1]. La plus ancienne édition avec date, mais sans autre indication, est de 1470 [2], et la première où se lisent le nom de l'imprimeur et la date, fut imprimée à Augsbourg en 1471.

L'ouvrage de Guy de Montrocher fut traduit en français et imprimé à Orléans, Matth. Vivian, 1490, in-4°, et c'est la première production typographique de cette ville. Il fut aussi traduit en grec par George du bourg de Coreliano, près d'Otrante [3].

Guy de Montrocher rendit par son livre un très-grand service aux ecclésiastiques, et son *Manipulus* fut regardé comme un des ouvrages les plus nécessaires. On en trouve la preuve dans le nombre prodigieux de ses éditions et dans les recommandations des évêques. Les constitutions synodales, publiées à Genève en 1493, exigent que les prêtres possèdent le *Manipulus* et l'ouvrage de Guillaume de Paris. Celles de la ville d'Acqui, promulguées, en 1499, par l'évêque, contiennent un ordre positif que je citerai textuellement : *Sancimus ut quisquis rector vel sacerdos confessionem audiens habere debeat summam Domini Archiepiscopi Florentini, vel aliam, vel Manipulum Curatorum, intra annum publicationis hujus nostræ constitutionis et in illis studeat diligenter* [4].

Le papier sur lequel l'édition de Genève est imprimée a pour marque une tête de bœuf avec un petit cercle au-dessus.

[1] *Cat. de la Vallière*, n° 615. — La Serna, *Dict. bibliogr.* III, p. 193. — Vernazza, *Osserv. supra i libri impressi in Piemonte*, p. 60. — Dibdin, *Decam.* II, p. 6. — Dibdin, *Bibl. Spencer. Supplém.* p. 141.
[2] Panzer, *Ann. Typ.* IV, p. 4.
[3] Allatius, *De Georg.* 38, *in Bibl. Græc.* Fabric. et Harles. XII, p. 114.
[4] Vernazza, *Osserv.* p. 76.

Vernazza fait observer qu'une marque à peu près semblable se trouve dans les papiers fabriqués en Piémont au quinzième siècle, et il est naturel de croire que Genève en faisait usage dans son imprimerie.

1480. — N° 2.

VI. Incipit prologus super LEGENDAS SANCTORUM quas collegit in vnum frater Jacobus natione Januensis ordinis fratrum predicatorum.

Ce titre se trouve en tête du prologue, et au commencement de l'ouvrage on lit :

« Incipit legenda sanctorum que Lombardica nominatur hystoria ; » et à la fin :

« Anno Domini M. cccc. lxxx. die vero xxv mensis octobris. per magistrum Adam Steynschaber de Schuinfordia. magna cum diligencia impressum majorique correctum. in florentissima Gebenn. civitate. Reverendissimo ac illustrissimo domino dompno Joanne Ludovici (*sic*) de Sabaudia. feliciter supra dicte ciuitatis episcopatum gubernante. »

In-folio — caract. goth. — à 2 col. — sans chiffres, réclames, ni signatures. — 184 feuillets.

L'auteur vécut au treizième siècle. Il est appelé *Jacobus de Voragine* parce qu'il était né à Varagio dans l'État de Gênes. Il fut d'abord moine dominicain, et ensuite archevêque de Gênes. Ses Vies des Saints furent surnommées *la Légende dorée*, et il en fut fait un grand nombre d'éditions. La plus ancienne est de 1474, sans nom de lieu. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues.

V. Quétif et Echard, *Script. ord. prædicat.* I, p. 454-459. — Cave, *Script. Eccles. hist. litter.* p. 749. — Tiraboschi, *Stor. della lett. ital.* IV, p. 163 et 350. — Bolland, *Præfat. ad Act. Sanct.* p. 19. — Fabricius, *Bibl. inf. lat.* IV, p. 20.

Il y a trois exemplaires de ce livre rare dans la bibliothèque de Genève.

Jean-Louis de Savoie, évêque de Genève, dont la souscription fait mention, était frère d'Amédée IX, duc de Savoie. Son administration fut ruineuse pour la ville de Genève, et c'est bien gratuitement que l'imprimeur lui donne le titre de *florentissima*.

1481.

VII. Thomas de Aquino, TRACTATULUS DE ARTE ET VERO MODO PREDICANDI.

Petit in-folio de 22 feuillets — sans chiffres, réclames ni signatures — caract. goth. — 31 lignes, dans toutes les pages complètes. — Trois grandes lettres initiales (p. 1, 2 et 3) portant dans leur encadrement L.^M.G. (magister Ludovicus Garbinus).

Le titre :

« Tractatulus solemnis de arte et vero modo predicandi ex diuersis sacrorum doctorum scripturis. et principaliter sacratissimi christiane ecclesie doctoris. Thome de Aquino ex paruo suo quodam tractatulo recollectus. ubi secundum modum et formam materie presentis procedit. »

A la fin :

« Explicit tractatus famosissimus de arte et vero modo predicandi. sanctissime christiane ecclesie doctoris Thome de Aquino. Jn ciuitate Gebennensi Jmpressus per M. Ludovicum Cruse alias Garbini. Anno Domini M°. cccc°. lxxxi°. x septembris. »

Cet opuscule fut imprimé pour la première fois en 1473, sans nom de lieu, mais, à ce qu'on croit, à Nuremberg. L'édition de Genève est citée par Maittaire (*Ann. Typ.* part. I, p. 427), et Panzer l'indique comme étant au couvent de Buxheim.

Louis Cruse, surnommé Garbini, est le second imprimeur de Genève. Il succéda à Steynschaber, et imprima encore en 1482 et en 1495 (Voy. page 332).

1482. — N° 1.

VIII. HISTOIRE D'OLIVIER DE CASTILLE ET D'ARTUS D'ALGARBE ET DE HELLEYNE FILLE AU ROI D'ANGLETERRE ET DE HENRY FILS D'OLIVIER QUI GRANDS FAITS D'ARMES FIRENT EN LEUR TEMPS.

Brunet (*Manuel*, tome III, page 558) donne ainsi le début de ce volume :

« Cy commence le liure de Olivier de Castille et de Artus Dalgarbe, son tres royal compaignon (translate du latin en françois par Ph. Camus). »

A la fin :

« Cy fine (?) listoire Dolivier de Castille.... imprimee a Genesve lan mil. cccc. lxxxij. le iij jour de Juing. »

Sans nom d'imprimeur — avec des signatures A-13 — in-folio — 67 feuillets.

V. Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. nov.* t. II, page 251. — Brunet, *Manuel*, t. III, p. 558. — Denis, *Suppl. Annal. Maittair.* page 146. — Ebert, II, page 230. — De Bure, *Bibl. instr.* n° 3879 et 80.

Cette édition, excessivement rare, est la seule avec date que l'on connaisse de ce roman au quinzième siècle ; mais il paraît qu'on en fit à Genève une seconde édition sans date (Voy. n° XXXI). On prétend que cet ouvrage fut traduit du latin en français par Philippe Camus, auteur fort peu connu, qui paraît avoir rédigé quelques autres romans. Ils furent ensuite traduits en espagnol, et imprimés en désignant Philippe Camus comme en étant l'auteur. Il mit aussi des romans espagnols en français[1].

Olivier de Castille fut plus tard traduit en espagnol, en italien, en allemand et en anglais. On en trouve des extraits dans la *Bibliothèque des Romans*, 1781, t. II, 128 à 175, et dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. E, p. 78.

1482. — N° 2.

IX. LE DOCTRINAL DE SAPIENCE.

Au commencement :

« Ce present liure en francois est de tres grant prouffit et edification et est ex amine et esprouue a Paris par plu sieurs maistres en diuinite et la fait transcripre reuerend pere en Dieu monseigneur Guy de Roye par la mi seration diuine arceuesque de Sens pour le salut de son ame et des a mes de tout son peuple.... »

[1] Lenglet, *Bibl. des Romans*, I, p. 36 et 37.

Et à la fin :

« Ci finist le doctrinal de sapience imprime a Promentour par maistre Loys Guerbin. Lan de grace M. cccc. lxxxij. le ij iour daoust. Deo gratias. Amen. »

In-folio — caract. goth. — 31 lignes à la page — signatures a-ij à m-ijij. — 184 feuillets, dont le premier est blanc. 2 feuillets préface et table ; la première lettre du troisième représente l'archevêque Guy de Roye.

Laire, *Index libr.* II, page 61. — La Serna, *Dict.* I, page 402.

Aucun bibliographe n'a indiqué la situation du lieu où ce livre a été imprimé. Je n'ai aucun doute que ce ne soit le village de Promenthoux, qui, non loin de Nyon et de Prangins [1], occupe une langue de terre qui s'avance dans le lac de Genève. Ce lieu, nommé dans l'histoire du pays de Vaud dès le treizième siècle [2], paraît avoir été plus considérable autrefois qu'aujourd'hui. Loys Cruse, appelé aussi *Garbini* ou *Guerbin*, imprimait à Genève depuis près d'une année, lorsqu'il fit paraître le *Doctrinal de Sapience*, qui doit être compté parmi les produits de cette ville. *Guerbin* était peut-être de Promenthoux ; il y avait peut-être une propriété, peut-être une presse ; mais son établissement d'imprimerie était à Genève. Il y a plusieurs exemples d'imprimeurs établis dans de grandes villes, qui imprimaient quelques livres dans des lieux du voisinage assez petits pour n'être point généralement connus. Ainsi quelques éditions de Jean Fabri de Langres, qui était établi à Turin, portent le nom de Casselle en Piémont (Casellarum oppidum) [3], et plus tard Pyramus de Candolle imprimait ses

[1] M. Pericaud l'a déjà remarqué dans ses recherches sur les éditions lyonnaises du quinzième siècle.

[2] Grenus, *Documents pour l'histoire du pays de Vaud*, p. 2, 157, 254.

[3] Mercier, *Supplém. à Marchand*, p. 72. — Audiffredi, *Specim. edit. ital.* p. 211. — La Serna, *Dict. bibliogr.* I, p. 338, et III, p. 494.

livres à Cologny, village près de Genève. M. de Gauffecourt, qui fut l'ami de J.-J. Rousseau, habitait aux portes de la même ville ; il s'amusait à imprimer, et ses éditions portent le nom de Montbrillant [1].

Le *Doctrinal de Sapience* est l'ouvrage dont nous avons parlé (n° III) sous le titre de *Livre de Sapience* [2].

[1] *Réflexions sur les sentiments agréables*, Montbrillant 1473, in-8°. — Ch. Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, p. 303-309.

[2] Il existe une édition d'un ouvrage d'Alain Chartier, *le Quadrilogue*, sans indication de lieu, sans nom d'imprimeur et sans date (in-folio de 21 feuillets à deux colonnes de 40 et 41 lignes, sans chiffres, réclames, ni signatures, avec les majuscules en rouge faites au pinceau) qui est fort précieuse et jusqu'ici inconnue : elle a été imprimée avec les mêmes caractères demi-gothiques que le traité de Jaques de Theramo, *Consolatio peccatorum*, sorti des presses de Jean Veldener, et au commencement duquel se lit une épître latine de Gerinus Cruse à cet imprimeur, datée de Cologne, 7 août 1474.

A supposer que maitre Guerbin de la Cruse, docteur ès arts et en médecine, vint de Cologne, il était déjà en 1476 propriétaire de la maison de la Cité qui touchait la porte du marché (de la Tartasse). On mettait chez lui, à cette époque, six soldats et un officier pour garder cette porte ; il possédait encore une maison de l'autre côté de la rue du Marché (au Grand-Mézel), et une terre sur la route de Malagnou. Un acte du quinzième siècle le qualifie de bourgeois et son fils Louis de citoyen, et nous apprend qu'il eut une fille du prénom de Mirmette, qui épousa Jean Canal, notaire, établi dans la paroisse de Saint-Germain, son voisin, comme l'on voit : ce Jean Canal fut le grand-père du syndic Jean Canal, tué à l'Escalade. Guerbin de la Cruse était donc le bisaïeul, et notre imprimeur le grand-oncle de ce dernier. — *Note de M. le docteur Chaponnière.*

1483. — N° 1.

X. LE ROMAN DES SEPT SAGES DE ROME.

Van Praet parle de l'extrême rareté de ce livre (qui serait de 1483, in-folio) et assure qu'il se trouve dans la Bibliothèque du roi de France [1].

L'origine de ce roman, si répandu dans le moyen âge, remonte à un ouvrage indien qui portait le nom de *Livre de Sendabar*. Il fut traduit en hébreu sous le titre de *Paroles de Sendabar*, et en grec sous celui de *Roman de Syntipas*. Vers la fin du douzième siècle, Dam Jehans, moine de l'abbaye de Haute-Selve, en Lorraine, composa, d'après l'hébreu, un livre latin qu'il nomma *Historia Septem Sapientium Romæ*. Un prêtre appelé Herbers imita, au treizième siècle, en vers français, les récits de Dam Jehans, sous le titre des *Sept Sages de Rome* ou *Dolopathos*. Il ne fut pas le seul, car on a une autre version en vers, dont on ignore l'auteur et qui a été publiée par M. Keller [2]. On connait aussi deux traductions en prose française, assez différentes l'une de l'autre, et c'est celle qui est entièrement conforme au texte latin de Dam Jehans, qui a été imprimée au quinzième siècle à Genève. L'autre a été publiée par M. Le Roux de Lincy.

Le roman des *Sept Sages* a été traduit ou imité dans presque toutes les langues de l'Orient et de l'Europe. On lui a donné différents titres, et cet ouvrage contient une foule de contes et de récits qui ont été employés bien postérieurement dans des histoires, des fables et des comédies. On y a ajouté des suites

[1] *Recherches sur La Gruthuyse*, p. 173.—La première édition de Genève que cite Brunet est celle de 1492. — *Ed.*

[2] Tubingue 1836, in-8°.

fort considérables sous les titres d'Aventures de Markès, de Fiseus, de Lorain et de Cassidorius.

On peut consulter sur les transformations de ce roman, sur son analyse, ses diverses branches, ses manuscrits et ses éditions : *Hist. littér. de la France*, in-4°, XIX, page 809. — *Mém. de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres* (Mémoires de M. Dacier), XLI, p. 423 à 545 et p. 546 à 562. — Roquefort, *de la Poésie franç. dans les douzième et treizième siècles*, p. 171-180. — Loiseleur Deslongchamps, *Essai sur les fables indiennes*, Paris 1838, in-8°. — *Le Roman des Sept Sages de Rome*, publié par Le Roux de Lincy, Paris 1838, in-8°.

Le *Roman des Sept Sages* est le livre qui a été le plus souvent imprimé à Genève dans le quinzième siècle. Depuis 1483 à 1494 on y en fit cinq éditions (V. n°s XV, XVII, XXI et XXVI).

1483. — N° 2.

XI. LE ROMAN DE FIERABRAS, Genève, Loys Garbin, In-folio — caract. goth.

Édition indiquée à cette date dans le grand *Catalogue des livres du roi d'Angleterre*, vol. III, page 41. — Brunet, *Manuel*, tome II, page 276.

1484, 1485, 1486.

On ne connaît aucun livre imprimé à Genève pendant ces trois années.

1487. — N° 1.

XII. VOCABULAIRE LATIN FRANCOIS.

Petit in-4° — caract. goth. — de 114 feuillets non chiffrés — à deux colonnes de 39 lignes — signé *a* — *p* iiii.

Au verso du dernier feuillet :

« Le present vocabulaire fut acheue le xv iour de Juin Mil quatre cens quatre vingtz et sept pour maistre Loys Garbin Imprimeur demourant a Geneue. »

« Ce vocabulaire, inconnu aux bibliographes, est le plus ancien dictionnaire latin et français imprimé que nous ayons pu découvrir. L'exemplaire de la bibliothèque de Ste-Geneviève n'a que 113 feuillets, parce que le premier manque. Le deuxième, marqué aij, commence ainsi :

A la premie
re lettre de
a b c. »

(Brunet, *Manuel*, t. IV, p. 675.)

1487. — N° 2.

XIII. BREUIARIUM AD VSUM GEBENENSEM.

Huit feuillets préliminaires sur le premier desquels on lit le titre qui précède : les six suivants sont consacrés au calendrier ; au verso du premier se trouve une gravure en bois représentant la Vierge et l'enfant Jésus adoré par saint Pierre et saint Paul.

Suit le corps du Missel dont les feuillets avec chiffres et signatures sont numérotés j — ccclxxxiiij ; au bas de la seconde colonne du recto de ce feuillet (le verso est blanc) se trouve la souscription suivante :

Anno domini M. cccc°. lxxxvij°. die quinta Aprilis. Præsens breviarium fuit impressum per egregium virum Ludovicum Cruse nec non discreti viri Johannis de Stalle. De mandato atque expressa licentia Jllustrissimi et Reverendissimi in Christo patris et Domini domini Francisci de Sabaudia Auxitani. antistitis ac ecclesiæ et episcopatu (*sic*) Gebenn. in spiritualibus et temporalibus administratoris perpetui dignissimi sui que magnifici consilii et per deputatos correctum et veridice emendatum. Amen.

Suivent 14 feuillets non chiffrés.

Très-petit in-4° — caract. goth. rouges et noirs — à deux colonnes.

L'exemplaire que possède la bibliothèque de Genève de ce Bréviaire paraît très-complet, quoiqu'il soit en mauvais état.

Voyez sur L. Cruse, p. 332, et sur Stalle, p. 340.

1488, 1489.

On ne connaît aucun livre imprimé à Genève pendant ces deux années.

1490. — N° 1.

XIV. PASSIONALE CHRISTI.

Édition désignée par les bibliographes avec l'indication : «Genevæ, Jacobus Arnollet, 1490, cum figuris.»

La Caille, *Hist. de l'Impr.* page 42. — Saubert, *Hist. bibl. Norinberg.* page 168. — Panzer, *Ann. Typ.* I, page 440.

1490. — N° 2.

XV. LES SEPT SAGES DE ROME.

Édition désignée de la même façon que la précédente, avec l'addition du format qui serait in-folio.

Saubert, page 165. — Panzer, I, 441.

Ces deux derniers ouvrages sont les seuls que J. Arnollet ait imprimés à Genève. Il travailla à Lyon en 1495 et en 1503 [1].

[1] « Ces différentes éditions des *Sept Sages de Rome*, faites à Genève, contiennent la traduction assez exacte du texte latin. Maittaire, en faisant mention d'une édition de 1490, en avait attribué l'impression à Jacques Arnollet, qui exerçait en cette même année à Genève, mais qui s'est établi un peu plus tard à Lyon. De son côté, Panzer, ayant mal compris Maittaire, a fait de Jacques Arnollet le traducteur de ce roman ; ce que Hain n'a pas manqué de répéter. Au reste, nous n'avons pas vu cette édition de 1490. »

(Brunet, *Manuel*, tome IV, p. 260.)

1491.

XVI. MISSALE AD USUM ECCLESIÆ GEBENNENSIS.

Après le calendrier (12 pages) on trouve un feuillet dont le verso présente une grande vignette. Le Missel commence par ces mots :

« Dominica prima adventus. In nomine sancte et individue trinitatis patris et filii et spiritus sancti Incipit ordo missalis secundum usum cathedralis ecclesie dyocesis Gebenn. »

A la fin du 261e feuillet :

« Missale ad vsum Gebenn. dyocesis per magistrum Johannem Fabri impressum et accuratissime emendatum ad opus honorabil. viri Johannis de Stalle burgenn. gebenn. Explicit feliciter. Anno Dni. millesimo quadringentesimo nonagesimo primo. die vero ultima mensis Maii. »

In-folio — à deux colonnes — 8 feuillets préliminaires, 261 feuillets pour le corps de l'ouvrage — chiffres et signatures.

Jean Fabri de Langres porta l'imprimerie à Turin en 1474, et y travailla jusqu'en 1483. Une édition de 1490 et le Missel de 1491, portant le nom de cet imprimeur, sans indication de lieu, ont paru à Denis devoir être sortis des presses de Turin. Mais il est difficile de croire que Jean Fabri soit demeuré dans cette ville à la tête d'une imprimerie, sans que pendant huit années il n'ait publié aucun livre. Je crois plutôt qu'il avait quitté Turin, et qu'il fut appelé à Genève pour imprimer le Missel de 1491. Baulacre a déjà manifesté cette opinion. Les imprimeurs du quinzième siècle étaient très-errants, et abandonnaient souvent une ville après y avoir mis au jour un seul livre. Ainsi, de l'an 1485 à l'an 1498, Jacobino Suigo,

successeur à Turin de Jean Fabri, imprima successivement à Verceil, à Chivasso, à Turin, à Lyon et à Venise.

On faisait souvent venir dans une ville un imprimeur établi dans une autre pour imprimer un ouvrage. On voit, par exemple, que l'évêque de Ratisbonne appela de Bamberg, en 1487, Jean Sensenschmidt, pour imprimer un missel, seul livre qui ait été publié à Ratisbonne dans le quinzième siècle. Cet artiste n'en imprima pas moins à Bamberg cette même année, ainsi que pendant les années qui la précédèrent et la suivirent. Je pense donc que Jacques Arnollet ayant quitté Genève, Jean Fabri vint dans cette ville pour imprimer le Missel sous les yeux de Jean de Stalle, qui l'avait corrigé. Ce livre, qui est de la plus grande rareté, n'est indiqué par aucun bibliographe. Il fait partie de la bibliothèque de Genève.

Jean Fabri *Lingonensis* ou *Gallicus* ne doit pas être confondu avec Jo. Fabri Alemannus qui imprima à Lyon et à Stockholm.

1492.

XVII. LE LIVRE DES SEPT SAGES DE ROME.

A la fin :

« Sy finist le present liure des Sept Sages de Romme Imprime a Geneue lan M. cccc. lxxxxij. le xxiij jour de may. Deo gratias. »

Petit in-folio — caract. goth. — figures. « Édition fort rare, dit Brunet (*Manuel*, t. IV, p. 259); elle commence par un titre séparé et contient 61 feuillets — signat. Ai-Kiii. »

Biblioth. de l'Arsenal. Bell. Lettr. n° 13009. — *Cat. de la Bibl. du roi, Bell. Lettr.* II, p. 11. — Denis, *Suppl.* p. 334.

Voyez n^os X, XV, XXI et XXVI.

Un autre roman, celui d'Olivier de Castille, imprimé à Genève, sans date, porte le nom de Louis Garbin, et Brunet affirme que ses caractères sont exactement les mêmes que ceux de la présente édition des Sept Sages (Voy. n° XXXI). C'est donc à cet imprimeur que cette dernière édition doit être attribuée.

1493. — N° 1.

XVIII. CONSTITUTIONES SYNODALES DIOECESIS GEBENNENSIS, editæ in Sancta Synodo anno M°. cccc°. lxxxxiij°. Et diebus vij. viij. et ix mensis maii.

Panzer, *Annal. Typogr.* XI, page 322, d'après Senebier. Ce livre, extrêmement rare, est à la bibliothèque de Genève. M. Senebier dit qu'il fut publié in-folio et in-8°, mais les verjures et les pontuseaux du papier prouvent que notre exemplaire est véritablement in-4°. Il a été rogné dans la largeur jusqu'à entamer en plusieurs endroits la partie imprimée.

Ce livre commence par un chapitre intitulé : *De vita et honestate clericorum.* On lit après ce titre : « Item cum clerici qui ex eo potissime quod in Domini sortem sunt electi... » et la première lettre est une majuscule ornée d'une gravure en bois. C'est la seule de ce genre qu'il y ait dans le livre, et cela prouve que c'est bien le commencement du texte, mais la signature A. ij, qui est au bas de la première page, indique qu'il manque à cet exemplaire un feuillet préliminaire. L'ouvrage occupe quinze feuillets; le verso du dernier est blanc. Il est composé de 75 articles, dont les vingt derniers sont précédés de cette indication :

« Sequuntur Constitutiones in hac sacra synodo addite. »

On lit à la fin du volume :

Presentes Constitutiones synodales fuerunt edite in sancta synodo tenta in ecclesia cathedrali gebenn. de mandato atque expressa licentia Reverendissimi in Christo patri et dni dni Anthonii Championis episcopi et prin cipis Gebennensis ac Sabaudie cancellarii dignissimi Atque etiam p. R. P. d. Amblardum Goyeti. juris utriusque doctorem, et canonicum ipsius ecclesie. vicarium ge neralem in spiritualibus et temporalibus ipsorum ecclesie et episcopatus auctori tate ordinaria specialiter deputatum. Ex consultatione et deliberatione Reverendi in Christo patris et dni. d. episcopi Claudiopolitani ejusdem Domini nostri suffraganei. Necnon reverendorum ac venerabilium dominorum de Capitulo. To tiusque consilii episcopalis Gebennarum in dicta sancta synodo interessentium De Anno Dni M.° cccc.° lxxxxiij.° Et diebus vij. viij et ix mensis Maii. Ad laudem et gloriam omnipotentis Dei Amen. Expliciunt.

Antoine de Champion fut président du Sénat de Chambéry, puis évêque de Mondovi, et enfin évêque de Genève en 1491. Il prit possession de son siége après avoir vaincu à Chancy, dans une escarmouche, Charles de Seyssel qui le lui disputait, et il chercha à réformer les ordonnances ecclésiastiques en tenant un Synode, dont le livre qui nous occupe contient les résultats. Amblard Goyet, abbé de Filly, était vicaire général et les registres du Conseil lui donnent encore le titre de *Juge des Appellations* [1].

Je reproduirai ici l'extrait que Senebier a donné de ces Constitutions :

[1] Spon, *Hist. de Genève*, I, p. 100. — Besson, *Mém. sur l'Évêché de Genève.* — Grenus, *Fragments*, p. 71.

« Les Ecclésiastiques y sont peints comme menant une vie « plus déréglée que les laïques. On leur reproche de s'habiller « avec des habits courts et fendus devant et derrière, de porter « des capuces, d'habiter des lieux suspects, de jouer, de « chasser, d'avoir des armes et des concubines. Nam quidam « ipsorum vestes et clamides breves, troncatas et deformes, « ante et retro fenditas, etiam colorum prohibitorum, cum « capuciis, more armigerorum, portant : et tabernas, stuphas, « convivia et loca suspecta, ludosque et coreas, mercantias et « venationes prohibitas frequenter (*lisez* frequentare) non eru- « bescunt : nonnulli eorum etiam curam habentes animarum « ad ratiocinia pro receptis nobilium quas exercent se obligant « et neglecta ipsa vocatione eorum in iis se implicant.

« Les blasphémateurs ecclésiastiques étaient condamnés à « dix sols, dont la moitié était applicable à la réparation du « pont du Rhône et l'autre moitié au dénonciateur.

« Il y a des peines contre les parjures et à cette occasion « l'Évêque observe que cet article est ajouté parce qu'il y a des « ecclésiastiques qui ne craignent pas de commettre ce crime.

« Il est défendu aux ecclésiastiques de négocier, de chasser, « d'avoir des chiens de chasse et *ancipites aves aut falcones.*

« On y trouve un excellent règlement qui ordonne aux ec- « clésiastiques de veiller à ce que les nourrices et les grandes « personnes ne fassent pas coucher leurs enfants dans leur lit « avant l'âge d'un an, de peur de les étouffer, et cela sous « peine d'excommunication [1]. »

[1] *Journal de Genève*, 1791, 26 février.

1493. — N° 2.

XIX. STATUTA ECCLESIAE GEBENNENSIS.

Panzer, *Ann. Typ.* XI, page 322. — L. Vaucher, *Cat. de la biblioth. de Genève*, page 294.

Panzer a fait mention de ce livre d'après Senebier. — L'exemplaire de la bibliothèque de Genève est imparfait au commencement et à la fin. On n'y trouve donc aucune souscription, et il est probable que c'est à tort qu'on en rapporte l'impression à l'année 1493.

Ces statuts diffèrent peu des Constitutions Synodales (n° XVIII), mais les articles qui les composent n'y sont pas dans le même ordre.

L'exemplaire de la Bibliothèque de Genève est un petit in-4° de 14 feuillets; il commence : « De vita et honestate clericorum.... » Il finit : « Quathinus omnia le... »

Caract. goth. — signatures.

1493. — N° 3.

XX. LE DOCTRINAL DE SAPIENCE, très utile à toute personne pour le salut de son âme.

« Imprimé à Genève l'an de grâce M. cccc. lxxxxiij. le viij jour de novembre. In-folio. »

Le P. Laire donne ce livre pour une traduction du *Manipulus Curatorum* (n° V), tandis que c'est l'ouvrage de Guy de Roye (n°s III et IX).

1494.

XXI. LES SEPT SAGES DE ROME.

A la fin :

« Cy finist le present livre des Sept Sages de Romme. Imprimé a Geneue lan M. cccc. xciiij. le xxi iour de iuillet. »

« Dieu en soit loue — Amen. »

In-folio — car. goth. — fig. en bois. — 51 feuillets (*Brunet*).

Catal. de la Vallière, seconde partie, t. III, p. 88, n° 8095. *Bibliothèque de l'Arsenal* (à Paris).

Voyez n°s X, XV, XVII et XXVI.

1495. — N° 1.

XXII. LES FLEURS ET MANIERES DES TEMPS PASSEZ ET DES FAITZ MERUEILLEUX DE DIEU, tant en lancien Testament comme au nouueau. Et des premiers seigneurs, princes et gouuerneurs temporalz en cestuy monde.

On lit au verso du feuillet mii : « Jmprime a Geneue. le. xxuiij iour davril lan M. cccc. xcv par Loys M. Cruse. »

In-folio — car. goth. — sign. a-m iiii y compris la table à trois colonnes qui occupe les cinq derniers feuillets avec fig. en bois.

Maittaire, *Ann. Typ.* part. I, p. 590. — *Cat. de la Vallière*, part. I, t. III, n° 4558. — Clément, *Bibl. cur.* VIII, p. 261, 262. — Brunet, *Manuel*, t. II, p. 255.

1495. — N° 2.

XXIII. FASCICULUS TEMPORUM EN FRANCOIS.

« Cest le Fardelet hystorial contenant en brief quasi toutes les hystoires tant de lancien Testament que du nouueau Et generallement tous les merueilleux faitz dignes de memoire qui ont este depuys la creation jusques a cestuy an M. cccc. lxxxxv. »

In-fol. min. — caract. goth. — fig. en bois — 95 feuillets.

A la fin du volume et après une table en trois colonnes, occupant cinq feuillets, on lit la souscription suivante :

« Imprime a Genesue Lan mille cccc. xcv. au quel an fist si tresgrant vent le ix. iour de januier quil fist remonter le Rosne dedens le lac bien ung quart de lieue audessus de Genesue et sembloit estre une montagne deaue et dura bien lespace dune heure que leaue ne pouoit descendre. »

Les deux titres (XXII et XXIII) qu'on vient de rapporter appartiennent à un seul et même ouvrage et à une même édition. Ces volumes ont le même nombre de feuillets et les mêmes signatures. Ils ne diffèrent que par le titre et par le nom de l'imprimeur que le n° XXII fait connaître et qui ne se trouve pas dans le n° XXIII.

Ce livre se termine par deux paragraphes. Dans le premier, après avoir dit qu'on ne parlera pas « des vertus du tres crestien roy Loys de Valloys (Louis XI), » etc... on ajoute : « Ne aultre chose pour le present je presumis de dire se non que ce present liure a este translate de latin en francoys par venerable et discrete personne maistre Pierre Farget docteur en saincte theologie de lordre des Augustins du couuent de Lyon. Lan mil. cccc. lxxxiii. regnant le dit Loys paisiblement en France et lan de son regne XXII. »

C'est ici que se terminait cette traduction dans sa première édition imprimée à Lyon, 1483, mais celle de Genève ajoute un second paragraphe qui parle de Charles VIII... « Et finablement cestuy an M. CCCC. xcv. est alle avec grant exercite pour conquerre le royaulme de Naples qui luy deuoit appartenir par causes raisonnables lequel en peu de temps il a conquis et de present le domine. Dieu luy doint tellement viure et regir son peuple que ce soit salut de son ame. Amen. Deo gratias. »

On voit que ce livre dut être imprimé dans la première moitié de l'année 1495, car au commencement de juillet, le roi Ferdinand reprit Naples sur les Français.

L'ouvrage latin traduit par Farget et intitulé : *Fasciculus temporum auctore quodam devoto Carthusiensi*, imprimé pour la première fois à Cologne, 1474, in-folio, valut à son auteur, Werner Rolewinck, une très-grande réputation pendant plus d'un demi-siècle [1]. On en fit de nombreuses éditions et il fut traduit en français, en flamand, en hollandais, en allemand.

Pierre Farget, nommé aussi Ferget et quelquefois Sarget, moine augustin et traducteur de Rolewink, fit encore d'autres versions et s'associa pour quelques-unes avec Julien Macho. Le *Fardelet historial* a eu plusieurs éditions et il fut augmenté par Pierre Desrey jusqu'à l'an 1513 [2]. Il contient, à l'an 1454, le passage suivant sur l'imprimerie : « La impression des liures qui est une science tressubtile et ung art qui iamais navoyt este veu fut trouue enuiron ce temps en la cite de Magonce. Ceste science est art des arts, science des sciences, la quelle pour la celerite de son exercite est ung tresor desiderable de sapience... car la vertu infinie des liures... a maintenant este manifestee aux poures indigens estudians, escoliers : ceste multitude est

[1] Trithem. *Cat. viror. illust.* — Fabric. *Bibl. inf. lat.* VI, p. 884. — Placius, *Theatr. anonym.* n° 1099 et 1875. — Voss. *de Hist. lat.* p. 569. — Meusel, *Bibl. hist.* I, p. 91. — *Biogr. Univ.* XXXVIII, p. 469 à 474.

[2] Prosp. Marchand, *Dict.* ℌ *Farget.* — Du Verdier, t. III, p. 272 et les notes. — La Croix du Maine, t. II, p. 277 et 324 avec les not. — Clément, *Bibl. cur.* t. VIII, p. 259 et not. 16. — Brunet, *Man.* t. II, p. 255.

diuulguee entre tous peuples langues et nations tellement que vrayement nous pouons regarder et dire ce qui est escript au premier chapitre des proverbes. Sapientia foris prædicat....»

On a évalué à quatre ou cinq cents francs ce que coûtait, au treizième siècle, un volume manuscrit de grandeur et de condition médiocres [1]. Ce prix si élevé fit sentir vivement le bienfait de l'imprimerie. Je joindrai ici deux passages qui expriment la même pensée que le *Fardelet*.

Vers la fin du quinzième siècle, Jean Molinet écrivait :

J'ai veu grant multitude
De livres imprimés
Pour tirer en estudes
Povres mal argentés :
Par ces nouvelles modes
Aura maint escollier
Décret, bibles et codes
Sans grant argent bailler [2].

En 1494, un patricien de Venise, habitant la Toscane et faisant venir des livres de Venise, écrivait à un de ses amis : « Redierunt nostri Venetiis, cum sarcinulis, incolumes. Deo gratias. Miratus sum tot tantaque volumina, præ oculis exposita, tam parvo coempta fuisse pretio : ut tantidem profecto, aut pluris etiam, vel unum ex iis debuerit constitisse. Magna nostrorum temporum felicitas, ut suppellex tam pretiosa, tam vili veneat. Benedictus Deus à quo omne datum optimum et omne donum perfectum...» etc.

Quant au phénomène présenté par le Rhône, le 9 janvier 1495, je ne trouve pas que le souvenir s'en soit conservé ailleurs que dans la souscription du *Fardelet*, mais à d'autres époques l'histoire rapporte quelques faits analogues [3].

[1] *Journal des Sav.* 1819, p. 171.
[2] Buchon, *Notice sur George Chatelain*, p. 57.
[3] Spon, *Hist. de Genève*, I, p. 417 à 512. — Not. de Gautier, p. 320.

1496.

On n'imprima point à Genève pendant cette année.

1497.

XXIV. COMPOST ET KALENDRIER DES BERGIERS.

Voici le titre de cet ouvrage tel que le donne Brunet, *Manuel*, tome I, page 747 :

« Le kalendrier des bergiers Ensuyt ce que contient ce present kalendrier des bergiers Premier est le prologue de lacteur qui a redige ce dit liure par escript Apres est autre prologue du grant bergier Le kalendrier des festes de lan auquel sont signes les heures et minutes des nouuelles lunes. Tables des festes mobiles : Table pour congnoistre chacun iour en quel signe la lune est. Figures des eclipses de lune et de soleil et les iours heures et minutes. Larbre, et branches des vices Les peines denfer, le liure du salut de lame Lanothomye (*sic*) du cors humain Lart de fleubothomye des veines. Le regime de sante du corps humain. Lastrologie des bergiers. Des quatre complexions Les iugemens de phizonomie La diuision des eages. Les ditz des oyseaulx. Les meditations sur la passion. Dictiez et epithaphes des mortz Loraison que bergiers font a notre dame Et plusieurs autres choses. »

Au verso du dernier feuillet :

« Cy fine (?) le grant compost et kalendrier des bergiers lequel contient ce qui sensuyt.....

« Imprime a Genesue (avec la marque de l'imprimeur J. Be-

lot, qui est $\frac{R.}{I.\ B.}$, Jean Belot de Rouen, *Rhotomagensis*) pet. in-fol°. goth. de 86 ff. non chiffrés, avec figures en bois. »

Cette édition pourrait bien être de l'an 1497, qui est celui de la date du Kalendrier ; la même année se trouve indiquée au verso du dix-neuvième feuillet, avant la fin, de cette manière : « Cy dessoubz est note lan que ce present compost et kalendrier a este fait et corrige Lan mil quatre cens quatre vingtz et xvij est lan que ce present Kalendrier a este fait en impression. » Mais, fait observer Brunet, la même date est répétée dans plusieurs autres éditions, et même au verso du 16me feuillet avant la fin de l'édition de Troyes, 1529. — Voyez n° XXVII.

1498.

LES SEPT SAGES DE ROME.

La Caille indique, sous la date de 1498, une édition de Genève qu'il attribue à Jacques Arnollet[1], mais cette édition n'existe pas. Arnollet était établi à Lyon depuis 1495.

1498. — N° 1.

XXV. MISSALE AD VSUM GEBENNENSEM.

On lit à la fin :

« In Gebenn. civitate impressum. minime require tali folio oneratum sed solerti industria correctum et emendatum cum additione plurium nouorum officiorum. Anno Domini. M. cccc. nonagesimo octavo. Die vero quinta Mensis Februarii. »

[1] La Caille, *Hist. de l'Imprim.* p. 42. — Maittaire, *Ann. Typ.* t. I, part. I, p. 684.

Denis, *Suppl.* p. 450. — *Bibl. Germ.* XXI, p. 100. — La Serna, *Dict.* I, p. 378.

Ce livre, qui fait partie de la bibliothèque de Genève, a au verso de la page chiffrée clxxxxv une gravure de couleur rouge, ayant au centre un écusson qui porte les lettres I. B. et au-dessus R. La même gravure se trouve à la fin d'un autre missel imprimé à Genève en 1500, pour l'Eglise de Lausanne, et elle y est accompagnée de vers latins qui nomment l'imprimeur *Jean Belot de Rouen* (Voyez n° XXIV) [1].

1498. — N° 2.

XXVI. LES SEPT SAGES DE ROME.

A la fin :

« Cy finist le present liure des sept Sages de Romme. Imprime a Geneue Lan M. cccc. nonante et huit. Le xxi iour de iuillet. »

In-fol. — caract. goth. — longues lignes — sign. a-h. — fig. en bois. — 51 feuillets.

« Édition peu connue, dit Brunet, *Manuel*, tome IV, page 259, mais qui se trouvait à la quatrième vente de MM. De Bure, où elle a été vendue 307 fr. Le titre est en lettres ornées et porte une vignette en bois. » — Ne serait-ce pas la même édition que celle de 1494? — *Éd.*

[1] V. la figure de cet écusson dans Brunet, *Manuel*, t. I, p. 747.

1499.

On ne connaît aucun livre imprimé cette année à Genève.

1500.

XXVII. COMPOST ET KALENDRIER DES BERGIERS.

« L'édition de ce livre imprimé à Genève, en 1500, in-fol. de 89 feuillets à 41 lignes à la page, sign. a—o, commence et finit de la manière suivante :

Le Kalendrier | *des bergiers*

(deux mots gravés en bois au-dessous desquels se lit le titre imprimé en caractères ordinaires) : « En suyt ce que contient ce present Kalendrier des bergiers.

« Premier est le prologue de lacteur qui..... etc. » (Voyez nº XXIV.)

A la fin :

« Cy fine (?) le grand compost et Kalendrier des bergiers lequel contient ce que sensuyt..... ...Imprime a Genesue. Mil. v. c. (1500) avec les lettres RIB. (c'est la marque de Jean Belot)».

(Brunet, *Manuel*, tome I, page 747.)

Nous plaçons ici deux livres que l'on fait rentrer dans les publications genevoises du quinzième siècle, bien qu'elles soient évidemment du seizième.

MISSALE AD VSUM LAUSANNENSEM, peroptime ordinatum ac diligenti cura castigatum cum pluribus aliis missis deuotissimis eidem de nouo impressum adiunctis.

Voici la souscription qui est à la fin de ce volume :

Finiunt missalia ad vsum Lausanne.
Impressa Gebenis. Sedente Lausanne
reuerendissimo presule. Aymone de
Montefalcone Lausann. e[pisco]po et comite.
ac administratore Gebenn. principe imperiique
dignissimo.

On trouve ensuite une gravure portant au centre un écusson avec les lettres I. B. et au-dessous les vers suivants :

Grates persoluens Domino qui cuncta creauit
Hoc docte frontis lima bene pressit acuta
Rhotomago genitus Beloti crede Joannes
Emptor ne dubites sumere : quippe valet.
M. ccccc. v. Idibus Decembris [1].

En 1495, Philippe de Savoie (fils du comte de Bresse, qui, deux ans plus tard, devint duc de Savoie, et de Margue-

[1] C'est cette date que l'on a traduite déjà au siècle dernier par 1500, le 5 des Ides et qui a causé l'erreur : il est évident qu'il s'agit de 1505 et non de 1500. — *Éd.*

rite de Bourbon), ayant été élu évêque de Genève à l'âge de sept ans, le pape Alexandre VI nomma administrateur de ce diocèse Aymon de Montfaucon, évêque de Lausanne. Philippe qui avait plus de goût pour la guerre que pour l'état ecclésiastique, ne prit jamais le titre d'évêque, mais seulement celui d'élu, et en 1515 il céda l'évêché de Genève à Charles de Seyssel, servit sous Louis XI, sous Charles-Quint et enfin sous François Ier, qui lui donna le duché de Nemours [1]. Il épousa Charlotte de Longueville, et fut l'origine de la maison Savoie-Nemours.

Jean Belot continua d'imprimer à Genève pendant les premières années du seizième siècle, et ses éditions nous apprennent que son atelier était situé vis-à-vis la cathédrale. On lit, à la fin des *Statuta Sabaudiæ*, qu'il imprima en 1507 d'après l'édition de François de Silva : *Et venalia inveniuntur in ejus officina ante Sanctum Petrum. Gebennis* [2].

Ce missel, qui est d'une grande rareté, se trouve dans la bibliothèque de Genève.

LA GRAND DANSE MACABRE DES HOMMES ET DES FEMMES hystoriee et augmentee de beaulx dictz en latin avecques les ditcz des troys mors et des troys vifz.

Jmprime a Genesue lan M. cccc. iij. (sans nom d'imprimeur) in-4° de 24 feuillets avec figures en bois.

(Brunet, *Manuel*, tome II, page 12.)

[1] Levrier, *Chronologie des comtes de Genevois*, t. II, p. 66, 92. — *Art de vérifier les dates*, t. III, p. 610.

[2] Brydges, *Res Litterar. for may*, 1821, p. 490.

ÉDITIONS SANS DATE.

1.

XXVIII. QUATTUOR NOUISSIMORUM LIBER : de morte videlicet penis inferni judicio et celesti gloria quem plerique Cordiale compellant : cuique predicanti perutilis atque summopere necessarius : auctoritatibus sacrarum litterarum exemplis et poetarum carminibus passim refulgens feliciter incipit.

A la fin :

Impressum. Gebennis.
Deo. Gratias.
A. M. E. N.

La bibliothèque de Genève possède de ce livre rare un exemplaire remarquable par sa conservation ; c'est un petit in-4° de 69 feuillets (le premier blanc) avec chiffres et signatures. Senebier le trouva à Lyon, et il pensait que cette édition était du même temps que le livre des Saints Anges et le roman de Fierabras, c'est-à-dire de 1478. Les caractères majuscules du titre ressemblent un peu à ceux de ces ouvrages ; mais ils annoncent beaucoup plus de soin et de perfection. Ce livre doit avoir été imprimé un peu plus tard.

L'auteur de cet ouvrage vécut au quinzième siècle : il se nommait Denys de Leeuvis et naquit à Ryckel dans le pays de Liége. Il fut célèbre par ses nombreux écrits et reçut le surnom de *Docteur extatique*.

Le *Quatuor novissimorum liber*, connu encore sous le nom de *Cordiale*, parut pour la première fois à Cologne, en 1477. Il a été traduit en français, en italien, en espagnol et en anglais.

---

2 et 3.

XXIX et XXX. LE NOUBLE ROY PONTHUS (au recto du dernier feuillet : *Explicit Ponthus.*) — LA CRONIQUE ET HYSTOIRE DE APPOLLIN, ROY DE THYR.

Imprime a Genesve par maistre Louis Garbin ; in-4° goth. — fig. sur bois color.

« Deux éditions également précieuses, et qui jusqu'ici n'ont pas été décrites. Celle de *Ponthus* n'avait pas même encore été indiquée. Le titre qu'on lit ci-dessus, *le nouble roy Ponthus*, est manuscrit et d'une écriture du quinzième siècle. Il doit avoir été tracé sur un premier feuillet blanc. Ce feuillet, sans doute taché, ayant été enlevé en reliant le volume, on en a conservé seulement la partie contenant le titre, qu'on a collée sur un nouveau feuillet blanc.

« Après ce titre arrive la table : « Cy comencent les rubrices de ce present livre intitule le Rommant du noble roi Ponthus fils du roi de Galice et de la belle Sidoine fille du roy de Bretaigne. » Elle occupe le premier feuillet et le recto du second.

« Le volume est imprimé à longues lignes, au nombre de 31 par page, sans chiffres, signatures ni réclames ; il a 69 feuillets et doit en avoir 70, en comptant le premier feuillet blanc qui manque. Les caractères avec lesquels cette édition est imprimée étant ceux du *Fier à bras* de Genève 1478, elle est probablement antérieure à celle de Guillaume Le Roy, imprimée à Lyon en 1480, qui jusqu'à présent a été regardée comme la première.

« La seconde partie du volume, *la Cronique de Appollin*, n'est pas moins précieuse ; elle avait été remarquée déjà, il est vrai, par M. Brunet, qui l'a trouvée indiquée dans le catalogue de Du Fay (sous le n° 2366) ; mais ne sachant pas ce qu'était devenu l'exemplaire, il n'a pu le décrire. Or le présent exemplaire est justement celui de Du Fay. Depuis ce temps on n'en a pas vu d'autre. On peut donc considérer ce livre comme d'une excessive rareté, sinon unique.

« En voici la description :

« Le volume est à longues lignes à 30 par page, avec des signatures *a ii* à *c v*, à 7 feuillets pour le premier cahier (auquel il manque un premier feuillet blanc, ou ayant un titre), 8 ff. pour le second, et 10 pour le troisième. Le feuillet *a ii* commence ainsi : « Cy commence la cronique et hystoire de Appollin roy de Thir et premerement danthiogus, comment par luxure il violla sa fille et comment il morut meschamment par la fouldre qui loccist. »

« On lit au recto du dernier feuillet : « Cy finist le romant de Appollin roy de Thir imprime a Genesve par maistre Louis Garbin. Deo gras (gratias).

« Pour la date de l'impression, on peut la fixer entre 1481 et 1487, Louis Garbin ayant donné plusieurs éditions de l'une à l'autre de ces deux dates. Voir sur *L. Garbin* ou *Guerbin*, le *Manuel du libraire*, tome IV, pages 138 et 676, et tome II, page 276. On y trouvera de curieux renseignements sur cet imprimeur. » (Extrait du *Catalogue de Livres provenant des Bibliothèques du feu roi Louis Philippe*, première partie, page 146, n° 1311.) — Ce précieux volume appartient maintenant à M. Yemeniz de Lyon. — *Éd.*

4.

XXXI. OLIVIER DE CASTILLE.

A la fin :

Cy fine lhystoire de Olivier de Castille et de Artus d'Algarbe, son très loyal compaignon....
Dieu leur pardoint et a tous trepassez. Amen.
Geneve. Louis Garbin.

In-fol. — caract. goth. — fig. — 52 feuillets. — 40 lignes à la page.

Brunet, (*Manuel*, tome III, page 558), décrit ainsi cette édition :

« Édition fort rare et d'une valeur difficile à déterminer. Le volume est en totalité de 52 feuillets, sous les signatures A1 — Hiii : il commence par un titre séparé, ayant une estampe au verso, et il finit au bas du dernier feuillet recto par la souscription. Les pages entières ont 40 lignes et les caractères sont absolument les mêmes que ceux des *Sept Sages de Rome* imprimés à Genève en 1492. » — Cf. nos VIII et XVII.

5.

XXXII. LE ROMAN DE FIER A BRAS.

Brunet, (*Manuel*, tome II, page 276) décrit ainsi cette édition :

« Geneve, Simon Du Jardin (sans date) — in-fol. goth. — à longues lignes, au nombre de 31 sur les pages.

« De même que l'édition de 1478, celle-ci, qui est aussi fort ancienne, n'a ni chiffres, ni réclames, ni signatures ; le seul

exemplaire qu'on en connaisse se conserve à Londres, dans le magnifique cabinet de l'honorable Th. Grenville, et provient de la vente de Vander Velde, faite à Gand, en 1832 ; il a 5 ff. pour le prologue et la table (mais le premier paraît manquer), et 105 ff. pour le texte. Le prologue commence par cette ligne :

« (S)aint Pol docteur de verite nous dit que... »

L'ouvrage finit au verso du dernier feuillet par celles-ci :

« feront lire. Amen.
Explicit fierabras p symon
du Jardin a Geneve. »

Les lettres initiales sont peintes.

L'exemplaire ici décrit est porté à 35 liv. dans le catalogue de Thorpe, Londres 1833, 4e partie. »

6.

XXXIII. PROGNOSTICON DE COMETE

qui anno M. cccc. diebus plurimis versus septentrionem nobis manifeste apparuit, à Joanne Basilio medico et physico Augustono Regiensi, cum opusculo de remedio cujusdam morbi qui vulgo Gorra (*morbus venereus*) nuncupatur. Gebenni. 4°

Catal. de la Vallière, seconde partie, t. II, p. 412, n° 6518, qui ajoute : « *typis* de forma *dictis*, 10 *folia ciffrata*. »

Cette comète parut aux mois d'avril et de mai 1500, et fut surnommée *le Seigneur Astone* [1].

Jean Basile, médecin, poëte lauréat et astrologue, dédia un de ses ouvrages à Charles VIII, roi de France [2].

[1] Pingré, *Cométogr.* I, p. 479.
[2] Hain, *Repert. bibliogr.* I, p. 350.

7.

XXXIV. MANUALE AD VSUM GEBENENSEM.

Ce livre doit avoir été imprimé à Genève. Il porte à la fin le chiffre J. B. qui désigne l'imprimeur Jean Belot (Voy. nº XXIV); mais on ignore si cet ouvrage fut exécuté à la fin du quinzième siècle, ou dans les premières années du seizième.

Les premiers feuillets manquent dans l'exemplaire de la bibliothèque de Genève. C'est un petit in-4º, de 46 feuillets.

8.

XXXV. LE LIVRE DES BONNES MOEURS fait et composé par frère Jaques le Grand (MAGNI *Sophologium*).

« L'abbé de St-Léger cite une édition de Genève par Loys Cruse avant 1490, in-4º, sans date, et qui se trouvait reliée avec la Danse aux Aveugles. » (Brunet, *Manuel*, tome III, page 232.) — Voyez l'article suivant.

9.

XXXVI. P. MICHAULT. LA DANCE DES AVEUGLES.

Après avoir parlé d'une édition sans date de Lyon, Brunet, *Manuel*, tome III, page 385, continue ainsi :

« Quoiqu'elle soit ancienne, cette édition de Lyon n'est peut-être pas la première qui ait paru de ce singulier ouvrage,

car le *Catalogue de Lyon*, Belles-Lettres, nº 2603, en indique une imprimée à Genève, sans date ni nom d'imprimeur, petit in-4º sans chiffres, réclames, ni signatures, et avec caractères (dit Delandine) semblables à ceux de Loys Cruse qui publia, en 1479, le *Bréviaire de Genève* et aussi à ceux du *Livre des Bonnes Mœurs* sorti des mêmes presses, vers 1490 (Voyez le numéro précédent); on y voit la figure de l'aveugle et trois autres figures en bois. »

10.

XXXVII. OVIDE. DE ARTE AMANDI translate de latin en francoys.

« Cy finist Ouide de Lart daymer avecques les sept arts liberaulx, nouuellement imprime a Genesue. »

Petit in-4º — goth. — de 42 feuillets à deux colonnes — signat. *a-k*.

« Traduction abrégée en vers de huit syllabes avec le texte en marge. Le titre porte le chiffre x cah. que l'on a mal interprété par la date 1490. Au verso du dernier feuillet du cahier 9 commence le poëme intitulé *La chief damour*.

« On cite également une autre édition du même livre, imprimée à Genève, in-8º, sans date, caractères gothiques. »

(Brunet, *Manuel*, tome III, page 603.)

Ces deux éditions sont du commencement du XVIᵉ siècle. — *Éd.*

Nous nous permettons de joindre ici l'indication de deux volumes qui sont en notre possession, et qui, l'un et l'autre, nous paraissent être des publications genevoises du quinzième siècle.

Le premier est un MISSEL à l'usage du diocèse de Lausanne. Il se compose de huit feuillets préliminaires (calendrier), dont le premier est blanc et le huitième coupé en partie, et de 450 feuillets, dont les deux premiers sont blancs. C'est un octavo à deux colonnes, caractères gothiques de deux grosseurs différentes, sans chiffres, réclames, ni signatures. Il n'y a point de grandes capitales : elles devaient être peintes à la main.

Ce Missel est surtout remarquable par son excellente exécution ; mais comme il ne renferme absolument aucune indication de date, de ville, ni d'imprimeur, il est fort difficile de savoir à qui l'attribuer. Le papier, qui est d'une très-bonne qualité, porte une tête grotesque de Maure qui ne se retrouve pas dans les marques publiées par La Serna.

Ce Missel se divise lui-même en six parties : la première commence ainsi :

In nomine sancte et indiuidue trinitatis patris et filii et spiritus sancti amen. In vitatoria dominicalia sequencia per ordinem dicantur dominicis diebus quando fit de dominica a dominica post octauas epiphanie vsque ad dominicam quinquagesime inclusive
Invitatorium.
Adoremus dominum....

Cette première partie se termine ainsi :

In nomine domini amen.
Incipiunt regule generales aut maxima pars ipsarum secundum vsum ecclesie Lausz[annensis]...

La seconde et la troisième partie n'offrent rien de remarquable.

La quatrième partie commence ainsi :

Incipit officium de festis secundum vsum ecclesie Lausann.
Et nota...

Elle se termine par ces mots :

Finit pars hyemalis de sanctis.

Le feuillet suivant est blanc.

La cinquième partie commence :

Incipit pars estivalis de sanctis.

Elle finit :

Finit pars estivalis de sanctis.

Suit un feuillet blanc.

La sixième partie commence :

Incipit commune sanctorum per anni circulum.

Elle finit avec le volume :

Exultabunt domino
Cetera vt supra.

Ce Missel paraît avoir été jusqu'à présent inconnu aux bibliographes.

A ce *Missel* nous devons joindre les *Heures de la vierge Marie*, mais, malheureusement, nous n'en possédons qu'un fragment de huit feuillets (dont le premier est blanc), que nous avons retrouvé collé sur la couverture intérieure d'un in-folio. C'est un petit in-24 qui commence ainsi :

Incipiunt hore beate marie vir
ginis secundum vsum ecclesie gebenn.

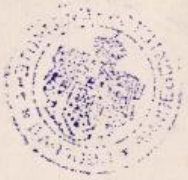
Les pages à une seule colonne, ont 14 lignes, le caractère est une gothique de deux grosseurs différentes, qui a beaucoup d'analogie avec celui du Missel qui précède, mais qui, évidemment, n'est pas le même.

Genève, juin 1855.

J. A.

TABLE DU SECOND VOLUME

	Pages
RECHERCHES sur les histoires fabuleuses d'Alexandre le Grand	1
Table détaillée des *Recherches*	181
ESSAI sur la littérature des Goths	185
Littérature sacrée	187
Littérature profane	241
NOTICE des livres imprimés à Genève dans le XVe siècle	307



ERRATA

Page 145, note, *Histoire du moyen âge*, lisez : *Histoire littéraire du moyen âge*.
» 314, ligne 8, *Un seul fait connaître son nom*, une note a été omise, lisez : « Les numéros II, V, VI, portent le nom d'Adam Steynschaber. » — *Éd.*
» 333 » 7, *1473*, lisez : 1743.